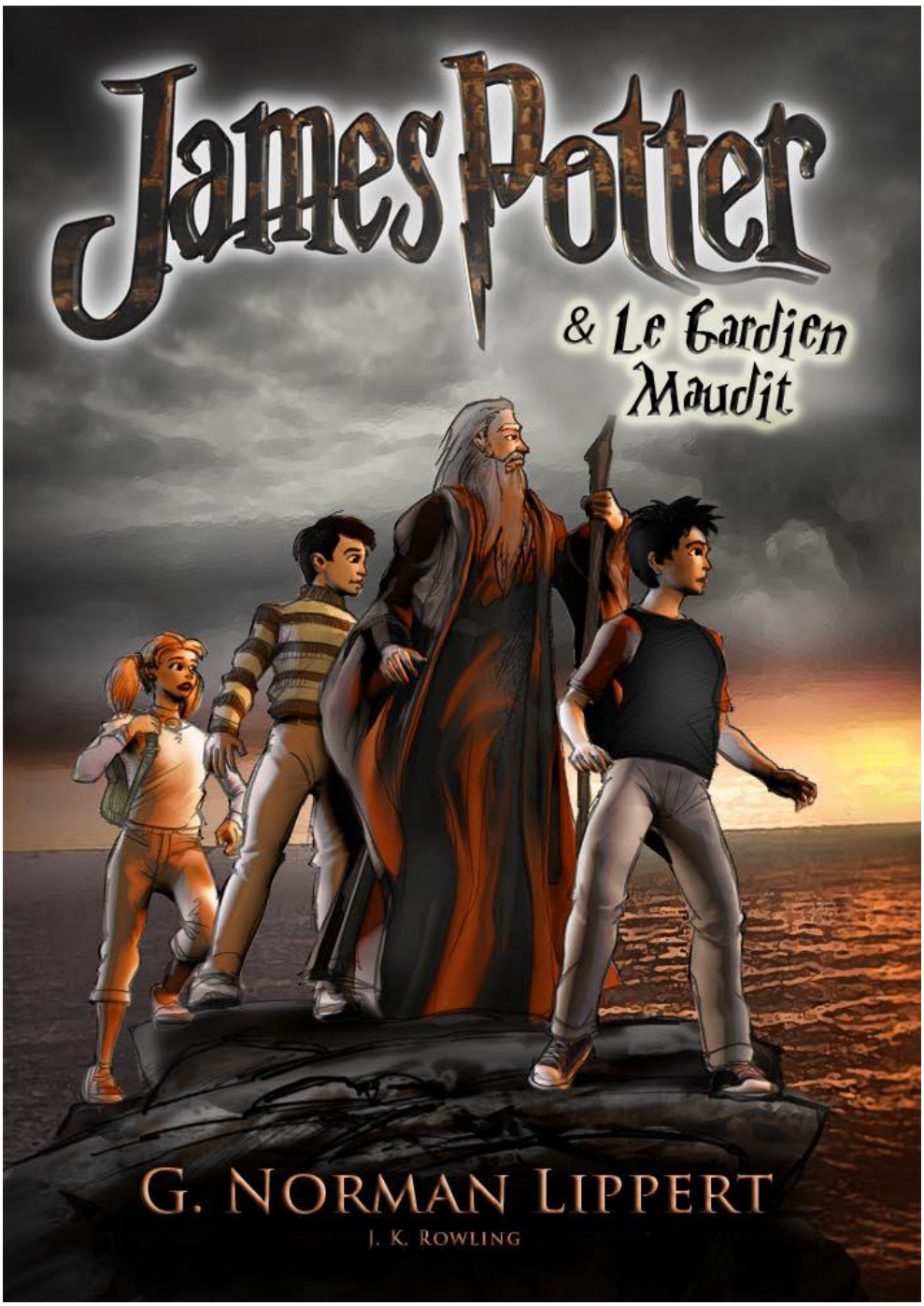


James Potter & le Gardien Maudit

Par Norman G Lippert, d'après J. K. Rowlings

Le fils d'Harry Potter – tome 2

Traduction en français de Anne Solo



Prologue

Il tombait des hallebardes. La pluie heurtait le trottoir si fort qu'elle envoyait alentour des jets de gouttelettes. Il y avait un petit homme debout au coin de la rue, sous le seul lampadaire qui marchait encore. Il scrutait les environs. La rue était sinistre. Alignés d'un côté, il y avait des immeubles abandonnés, sombres et en ruine, qui ressemblaient à des cadavres de dinosaures. En face, tout aussi délabrée, se trouvait une ancienne usine, protégée par une chaîne. Des panneaux accrochés aux maillons rouillés grinçaient sous les rafales de vent. La seule voiture garée dans la rue paraissait là depuis si longtemps qu'elle était devenue un élément de l'écosystème. Inquiet, le petit homme s'agita, passant d'un pied sur l'autre. Son crâne chauve luisait, humide de pluie. Il regarda derrière lui, vers les rues animées d'où il était venu, et se racla la gorge avec un grondement sourd. Il sortit son poing de son imperméable, et le tendit sous la lueur maussade du lampadaire. Quand il ouvrit la main, il y avait à l'intérieur un petit morceau de parchemin trempé. Pour la dixième fois, il lut ses instructions. Des lettres à l'encre bleue, qui indiquaient le nom de la rue – et rien d'autre. Ennuyé, le petit homme secoua la tête.

Il s'apprêtait à remettre le parchemin dans sa poche quand tout à coup, les mots s'effacèrent, noyés par la pluie. Le petit homme cligna des yeux, perplexe, en regardant l'endroit où ils s'étaient trouvés. Lentement, d'autres mots apparurent sur le parchemin, comme écrits par une main invisible : une adresse.

Le petit homme fronça les sourcils, mécontent, mais le parchemin n'était pas responsable de sa situation. Aussi, il le replia, et le remit dans sa poche. Il jeta un coup d'œil de côté pour vérifier le numéro inscrit au-dessus de la porte du misérable immeuble près duquel il se trouvait. Il soupira, puis quitta le puits de lumière jaunâtre, et traversa la rue dont le caniveau débordait d'eau.

Si les rares personnes capables de le reconnaître s'étaient trouvées là, elles auraient su que le petit homme n'était pas du tout un homme : c'était un gobelin. Il s'appelait Forget, et détestait – vraiment –

s'aventurer dans le monde humain. Bien sûr, personne ne remarquait jamais ni sa taille inhabituelle, ni les traits étranges de son visage. Il portait des bottes avec des talons de dix centimètres, et était protégé par un sortilège de *Visum-Ineptio*. Ceux qui le croisaient ne voyaient qu'un aimable petit homme âgé, au visage buriné. Mais quand même, Forget n'aimait pas les humains. Il les trouvait malpropres, inefficaces, et brutaux. Forget aimait que son environnement ressemble à son atelier : net, bien organisé, et régulièrement débarrassé de tout élément inutile. Ce n'était pas que Forget interdise aux humains d'exister ! Non ! Il préférait juste qu'une partie du monde leur soit réservé, et que lui-même n'ait pas à s'y rendre. Quand il y était obligé, il avait la sensation de visiter un zoo.

Il avait bien failli ne pas venir ce soir. Il sentait que quelque chose n'allait pas dans ce rendez-vous. Forget possédait un talent très particulier, aussi il était fréquent pour lui de ne pas connaitre à l'avance le nom de ses clients. Seulement, les convocations qu'il recevait avaient d'habitude une certaine formalité, il ne s'agissait pas d'un simple parchemin avec quelques mots… et un nombre. Mais Forget savait ce que le dernier signifiait : la somme qu'il recevrait pour ses services. Pas à dire, c'était un montant incroyable. Suffisant pour que Forget, malgré ses réticences, quitte son atelier et se lance à la poursuite de l'adresse mystérieuse, dans ce coin décrépit du territoire humain. Après tout, Forget *était* un gobelin.

Il cessa de marcher, et vérifia le numéro inscrit sur l'immeuble en face de lui. Puis, en fronçant les sourcils, il se tourna et regarda de l'autre côté de la rue. La chaîne qui entourait le vieil entrepôt avait tourné quelques mètres plus tôt. Devant le gobelin, se trouvait un terrain vague encombré d'herbes folles, de bouteilles cassées, et de débris divers qui s'envolaient sous les rafales du vent. Dans un coin, un camion abandonné, penché comme un ivrogne, était enfoncé dans la boue et l'herbe épaisse. Au milieu du terrain, était planté un panneau de bois, presque écroulé. Les lettres étaient effacées mais on lisait encore : « *Bientôt – Lotissement – Appartements de la Chimère & Aire de Jeux* ».

Une fois de plus, Forget sortit la main de sa poche, déplia le parchemin, et le vérifia. L'adresse avait disparu. Mais un mot nouveau s'écrivit de lui-même :

Retourne

Forget laissa retomber son bras et regarda le terrain vague en se mordillant les lèvres. Que lui demandait-on au juste ? De retourner sur ses pas pour rentrer chez lui ? Quelque part, il l'espérait, mais il doutait que ce soit le cas. Lentement, il pivota sur lui-même, au beau milieu de la rue déserte, et leva les yeux sur l'immeuble énorme et sombre qui le surplombait. A l'étage, une fenêtre cassée le fixait comme l'orbite vide du crâne décharné d'un squelette. Le vent souffla, soulevant avec un gémissement morbide des rideaux fanés derrière le carreau. Forget soupira, et à nouveau, vérifia son parchemin :

Marche. À reculons.

— Eh bien, marmonna Forget entre ses dents, maintenant que j'y suis, autant continuer.

Il se mit donc à marcher à reculons, en faisant attention à l'endroit où il posait ses bottes pour ne pas trébucher sur le rebord du trottoir ou sur les débris pourrissants. À pas prudents, il recula dans une sorte d'allée, et continua un moment, écrasant les mauvaises herbes sous ses pas. Étrangement, l'allée paraissait mieux dessinée qu'il ne l'aurait cru. Chacun de ses pas en arrière heurtait maintenant des graviers, puis de la pierre solide. Forget baissa les yeux et vit de belles dalles lisses. Quand il releva la tête, il sursauta, et poussa un cri d'effroi. Devant lui, deux horribles silhouettes ricanaient : des gargouilles. Chacune d'elles était au sommet d'un pilier de pierre, et la pluie éclaboussait leur mufle sinistre. Entre les deux piliers, le gobelin vit apparaître une haute porte en fer forgé. Sous ses yeux, elle claqua violemment, avec un bruit qui résonna dans l'obscurité, enfermant Forget à l'intérieur. Il

pivota sur ses talons, le cœur battant, et vit que le fer forgé délimitait une sorte de périmètre au milieu du terrain vague. Les grilles faisaient deux mètres de haut, avec des pieux menaçant au sommet. Il n'y avait plus aucun débris dans cette zone close ; au contraire, la pelouse était taillée avec un soin maniaque. Les gouttes de pluie, posées sur chaque brin d'herbe, les transformaient en sculptures de cristal. Plus loin, le vieux camion abandonné était devenu une calèche longue et noire, étincelante, décorée de tortillons gothiques. Il n'y avait pas de harnais à l'avant pour installer d'éventuels chevaux. Forget frissonna, puis examina le centre de l'ancien terrain vague.

À la place du vieux panneau de bois, il y avait une maison, pas très grande, mais incroyablement haute. Les fenêtres, protégées d'épais volets, semblaient être à six mètres de haut, et le toit mansardé était si pentu qu'on aurait dit un vautour guettant sa proie. Deux piliers encadraient la porte d'entrée, peinte en noir, et ornée d'un énorme heurtoir de cuivre.

Forget déglutit, se redressa, et approcha de la porte.

En montant les marches, il ne fut pas surpris que le heurtoir ait été taillé pour ressembler à un serpent lové, avec deux yeux d'émeraude étincelants. Il ne fut pas davantage étonné de voir la bête se redresser à son approche. La tête du reptile quitta ses anneaux de cuivre, et agita une langue rouge.

— Vous ssavez apporté le parssemin ? siffla le serpent.

— Bien entendu, répondit sèchement Forget. Ouvrez-moi la porte, avant que je n'attrape la mort sous cette pluie.

— Montrez-moi le parssemin.

— Je n'ai pas fait tout ce chemin pour discuter avec un morceau de métallurgie ensorcelée, grogna le gobelin. Ouvrez immédiatement cette fichue porte, et prévenez votre maître que je suis arrivé.

La tête du serpent se redressa davantage, pour regarder Forget de haut. Les yeux verts brillèrent, la langue s'agita.

— Montrez-moi le parssemin.

Forget examina le serpent. La bête ondulait doucement, tout en fouettant l'air de sa langue. Forget avait grandi avec un père métallurgiste, il savait comment fonctionnaient les enchantements sur le métal. Pourtant, il y avait quelque chose qui l'inquiétait vraiment au sujet de cette tête de cuivre, de cette langue rouge menaçante. Il plongea la main dans la poche de son imperméable, et en sortit le parchemin.

— Voilà. Vous voyez ? dit-il, en essayant de parler calmement. Maintenant, ouvrez-moi la porte.

Le serpent tendit son long cou pour lui arracher le parchemin de la main, puis il se rétracta et cracha un jet de flammes vertes. Forget recula avec un cri étouffé en voyant le parchemin s'enflammer et se consumer. Les yeux du serpent brillèrent davantage, puis il s'enroula à nouveau sur la porte, et regarda Forget. Le gobelin n'arrivait pas à y croire, mais il eut la sensation que ce morceau de cuivre se fichait de lui.

— Entrez, dit le reptile.

A grand fracas, la porte se déverrouilla, et s'ouvrit.

Forget entra prudemment, et jeta un coup d'œil autour de lui. Il était dans un petit vestibule, et un long couloir s'étirait devant lui. Le sol était recouvert d'une épaisse moquette rouge, plutôt râpée. De chaque côté du couloir, le gobelin vit de lourdes portes fermées, aux panneaux noirs laqués, aussi brillants que des miroirs. Une seule porte était ouverte, tout au fond, et des voix en émergeaient. Elles

renvoyaient d'étranges échos et le gobelin n'arrivait pas à saisir ce qui se disait. Il ouvrait la bouche pour s'annoncer, quand la porte claqua bruyamment derrière lui. Il sursauta, et se retourna, les yeux écarquillés. À nouveau, il écouta. Les voix ne s'étaient pas interrompues. Pourtant, le maître des lieux avait certainement entendu la porte claquer, donc, il devait être au courant de son arrivée. Sans se préoccuper de l'eau qui dégouttait de son imperméable, Forget avança sans bruit, dans le couloir, vers la porte ouverte et les voix.

En passant le seuil, il ne trouva qu'une pièce sombre et déserte. Sur un côté, il y avait un banc, et en face, un très long miroir lourdement encadré. Dans un coin, au fond, une autre porte ouvrait dans une pièce adjacente, sans doute une bibliothèque d'après ce que le gobelin en vit. Dans l'âtre de la cheminée, tremblaient des flammes qui envoyaient des ombres sur les murs. Les voix étaient devenues plus audibles.

— Il fait très sombre, disait la voix rauque d'une femme. Nous sommes très très loin, monseigneur. Il m'est impossible d'avoir une certitude.

— Ne dites pas ça, répondit une voix d'homme. « Impossible » est un mot tellement... négatif. J'aimerais, madame, que vous soyez plus nuancée dans vos affirmations.

— Oui bien sûr, répondit la femme très vite. Je me suis trompée, monseigneur. Laissez-moi regarder une fois de plus.

Il y eut un grincement, comme si quelqu'un déplaçait un très lourd fauteuil, puis une autre voix d'homme s'exprima avec impatience :

— Indiquez-nous seulement ce que vous voyez ! Nous déciderons ensuite de l'interprétation à donner.

La femme poussa un gémissement – de peur ou de concentration ?

— Je vois trois silhouettes… petites. Ce sont… non, ce sont des enfants. L'un est brun et trapu, l'autre blond. Ils sont… Oh, il y a un problème. Ils luttent.

Forget écoutait, sans trop savoir ce qu'il était censé faire. Il regarda autour de lui, scrutant la pièce sombre qui précédait la bibliothèque, et vit un portemanteau en fer forgé, près de la porte. Il se débarrassa de son imperméable trempé, et l'y suspendit. Immédiatement, l'eau dégoutta sur le plancher ciré. De toute évidence, pensa Forget, il devait attendre ici, jusqu'à ce que le rendez-vous précédent le sien soit terminé. Il s'approcha du banc, mais sans s'y asseoir. Dans le miroir en face de lui, Forget apercevait un reflet de la bibliothèque, au-delà de la porte ouverte. Il y avait trois gros fauteuils, devant le feu. Il ne voyait que leurs dossiers.

— Il y a quelqu'un d'autre, marmonna la femme. Mince, très grand. Je reconnais sa signature psychique, c'est un spectre. C'est contre lui que lutent les trois garçons. Je vois… je vois descendre un nuage de cendres, des braises noires. Je crains… de perdre ma vision…

— Laissez-moi regarder, ordonna la voix impatiente.

— Ne bougez pas, Gregor, dit la première voix d'un ton doucereux. Vous n'êtes pas très doué en Divination. Laissons cette femme exercer ses talents.

Dans le miroir, Forget vit une main bouger par-dessus le bras d'un des fauteuils. Elle était très blanche, et portait un énorme anneau noir. L'ombre de la femme se reflétait sur les murs de la bibliothèque. Forget reconnut les atours et le chapeau d'une sorcière gitane, penchée sur sa boule de cristal.

— Non… haleta la gitane, maintenant perdue dans sa vision. Il ne s'agit pas d'un brouillard dû à la distance, ni d'un sortilège de Confusion. C'est quelque chose d'autre. Quelque chose descend. Quelque chose se… forme.

Il y eut un bref silence tendu. Forget le ressentit, et devina que les deux hommes écoutaient la femme avec une attention intense.

— La lutte est terminée… dit la voyante d'une voix chantante. (Elle était en transe.) Il y a un fantôme qui aide le… spectre – ou peut-être est-ce l'inverse ? Je ressens un conflit dans l'éther. Mais les cendres brûlantes sont de retour, elles ont formé… elles sont devenues un… un…

La voyante poussa un cri strident. Forget la vit se rejeter en arrière, les deux mains crispées sur la tête. Il y eut un bruit de heurt, puis quelque chose tomba bruyamment sur le sol.

— Continuez à regarder ! hurla la voix impatiente de Gregor. Obéissez, ou sinon…

— Ça suffit, intervint l'autre homme, presque aimablement. (On devinait un sourire dans sa voix) Gregor, laissez cette pauvre femme tranquille. De toute évidence, elle a vu quelque chose qui lui a fait peur.

La voyante haletait. Tout à coup, de façon horrible, une autre voix intervint, aigüe, glaciale, et presque démente. Si Forget ne comprit pas le sens des mots prononcés, il ressentit la joie mauvaise qu'ils exprimaient. Les rares cheveux qui lui restaient sur le crâne se dressèrent tout droit.

— Qu'avez-vous vu ? demanda Gregor, sans tenir compte de la voix ultra-aiguë qui marmonnait. Qu'est-ce qui se passe ?

— N'abusons pas de cette pauvre femme, reprit la première voix. Elle a parfaitement accompli sa tâche. Veuillez lui régler le prix convenu. Je vous remercie, madame.

— Il y avait un homme, haleta la gitane, d'une voix tremblante. Et après…

— Oui, merci, coupa l'homme d'un ton apaisant. Nous en avons assez entendu, je crois. Gregor, soyez assez aimable pour accompagner notre invitée...

— C'était horrible, gémit la voyante, avant d'éclater en sanglots.

Dans le miroir, Forget vit sa silhouette vaciller en arrière, puis celle d'un homme lourd bondir, pour la rattraper.

— Oui, oui, continua plus sèchement le premier homme, décidé à se débarrasser de la gitane. Cet homme était horrible, je sais. Merci.

— Non ! hurla la voyante. (Forget la vit plonger en avant, échappant aux bras de Gregor.) Je ne parle pas de l'homme. Bien sûr, il était affreux, mais avec lui, il y avait aussi…

Elle s'arrêta et sembla à nouveau se ratatiner. Sur le bras du fauteuil, la main blanche se leva légèrement, et l'anneau noir renvoya des étincelles à la lueur des flammes.

— Il y avait aussi *quoi* ?

— Quelque chose d'autre. (La gitane frissonna.) L'homme n'est pas revenu seul. Il y avait avec lui…

Elle n'arrivait pas à continuer. La main blanche, toujours en l'air, eut un geste des doigts, presque comme une bénédiction. Dans le feu, le bois crépita, une bûche se cassa en deux. À nouveau, l'horrible voix inhumaine siffla, et bredouilla des mots sans suite.

— De la fumée noire, balbutia finalement la voyante d'une voix qui déraillait. (On aurait dit celle d'un enfant terrorisé.) C'était tout noir… avec des yeux – et rien d'autre. Ce n'était pas vivant. C'était vide.

Il y eut un moment de silence. La main blanche se referma en un poing serré.

— Eh bien, reprit la voix aimable du premier homme, voilà qui change légèrement la donne. Maintenant, madame, peut-être aimeriez-vous être payée, dès ce soir. Lemuel, veuillez escorter notre invitée… euh – ailleurs. Vous trouverez certainement l'endroit adéquat pour lui verser son dû.

Les ombres se déplacèrent. Une autre silhouette, jusqu'ici immobile et donc inconnue, se leva, et conduisit la voyante loin du feu. Forget ressentit une panique soudaine à l'idée qu'ils allaient passer dans l'antichambre et le découvrir, avant de se souvenir qu'il avait été convoqué. Il avait le droit d'être là. On l'attendait. Un bref moment, il se demanda s'il avait une chance de s'enfuir discrètement. Quelle que soit la prime promise, il sentait que ces gens étaient dangereux, très dangereux, et qu'il ne serait pas prudent pour lui de fricoter avec eux. A son grand soulagement, Lemuel conduisit la femme vers une autre porte, à l'arrière de la bibliothèque. À sa façon de marcher, Lemuel devait être un domestique bien stylé, mais plus âgé que Forget ne l'aurait cru. Il aperçut la gitane quand elle passa devant la porte, en vacillant – un visage sombre avec de grands yeux gris et affolés. Ni elle ni le domestique ne prêtèrent la moindre attention au gobelin immobile devant son banc.

— Ainsi, voilà qui est fait, constata Gregor dès que la porte de la bibliothèque se referma. Merlinus est de retour. Votre plan est achevé.

— Mon plan est loin d'être achevé, mais pour le moment, oui, il s'est déroulé comme prévu. Je veux que cette femme, Delacroix, disparaisse au plus tôt. Quant à ce garçon – le jeune Potter – il doit être plutôt vexé d'avoir été si facilement manipulé. Et Merlinus Ambrosius se retrouve dans notre monde. Gregor, vous savez bien qu'il ne s'agit pas réellement de *mon* plan. Vous connaissez celui qui a tout organisé. Je ne veux pas endosser les mérites du Seigneur des Ténèbres.

Gregor ne sembla pas troublé par la rebuffade.

— Comment être certain que Merlin sera des nôtres ?

— Impossible à dire. Merlin ne s'est jamais préoccupé que de lui-même, et il continuera. C'est bien pourquoi le Seigneur des Ténèbres, au cours de sa vie, n'a jamais été intéressé par une alliance avec lui. Mais Merlin n'était pas notre but, juste une étape, comme vous le savez bien.

Forget entendit Gregor s'agiter dans son fauteuil.

— Ce ne sont que des légendes, dit-il froidement. Certains n'y croient pas

— Seuls les fous doutent de l'existence de l'Au-delà. Après tout, même les Moldus croient à l'Enfer et au Paradis. N'oubliez pas que le Seigneur des Ténèbres croyait aussi à ces prétendues « légendes ». S'il n'avait pas été vaincu, nous n'aurions pas eu besoin de ce recours. Et pourtant, il avait prévu une dernière échappatoire pour éviter de disparaître.

— Oui, répondit Gregor. La lignée.

— Pas encore, répondit calmement la première voix. La lignée n'est pas prête. Et j'ignore de qui il s'agit. Pour le moment, son pouvoir est verrouillé, faible et diffus. La lignée n'a pas encore été aiguisée par le goût de la mort comme l'avait été le Seigneur des Ténèbres, son créateur. Il nous faut la… façonner.

— Et ce sera le rôle du Gardien du Néant ?

— Oui, parmi d'autres choses.

Gregor poussa un soupir théâtral.

— Vous savez bien que nos fidèles se sont éparpillés. Certains sont en prison, à Azkaban. Beaucoup sont morts. Ce misérable chien, Fletcher, est aux mains du ministère. Bien sûr, le sortilège de Bloclang l'empêche de parler, et son identité n'a pas été révélée, mais si le complot échoue, ils finiront par comprendre et faire la connexion. Après tout, Potter l'a rencontré autrefois, à l'Ordre du Phénix. Ils peuvent le faire parler. Bien sûr, ils chercheront d'abord à inculper Saccarine et Mecreant, mais ensuite, ils penseront à vous. Vous étiez avec eux, dans la caverne du trône. Et c'est vous qui leur avez lancé ces malédictions. Fletcher n'hésitera pas à vous trahir.

— Fletcher ne sait rien que le ministère pourrait utiliser contre nous, répondit la voix doucereuse et apaisante. Comme tous les gouvernements trop faibles, le ministère est handicapé par son sens de la justice. Il n'a aucun pouvoir contre des ennemis déterminés. Oui, Potter nous surveillera peut-être, mais ça n'ira pas plus loin. Et quelle importance ? Il croit le combat terminé. Il a vu tomber le Seigneur des Ténèbres, sous sa propre main de voleur. Au risque de vous choquer, mon ami, je dois avouer que c'était peut-être une bonne chose. Il faut parfois que meure la fleur pour que jaillisse sa semence. Peut-être était-il écrit que le Seigneur des Ténèbres soit détruit par Harry Potter le couard. Après toutes ces années, lui et ses alliés se sont endormis dans un sentiment de sécurité. Ils nous imaginent aussi pleutres qu'eux, croient que nous avons oublié notre désir de vengeance. Mais c'est faux, et après cette longue attente, nos cœurs sont plus vaillants que jamais. Aussi, n'oublions pas ces légendes, Gregor. Peut-être ne sommes-nous que des outils forgés par nos lointains aïeux. Ce sera notre mission de refermer le cercle d'une très ancienne vendetta, commencée il y a plus d'un millier d'années. Mon ami, j'ose l'affirmer, le complot ourdi à la mort du Seigneur des Ténèbres peut dépasser en intensité son intention originelle. Après ce que nous avons découvert, je suis certain que vous serez d'accord avec moi.

L'ombre de Gregor se pencha en avant.

— Êtes-vous si certain, mon ami, d'avoir saisi ce que désirait le Seigneur des Ténèbres ?

— J'avoue qu'il ne s'agit que d'une intuition, mais bien étayée. Après tout, j'étais parmi ses plus loyaux disciples. Vous connaissez aussi bien que moi les difficultés qui nous attendent.

Gregor tendit la main vers son verre de vin, et il y eut un léger tintement de cristal.

— Peut-être devrions-nous faire attention à ne pas en dire plus devant notre hôte.

— Ah oui, bien sûr, répliqua la voix doucereuse. Il est malséant de ma part d'avoir oublié sa présence. Mr Forget, veuillez nous rejoindre.

Surpris, Forget fit un bond. Il écoutait la conversation avec tant d'attention qu'il avait fini par oublier que les deux hommes l'attendaient. Il jeta un coup d'œil par la porte de la bibliothèque, et vit les flammes danser entre les dossiers de cuir des fauteuils.

— Oui, venez par ici, Mr Forget, reprit la voix doucereuse, tandis que la main blanche lui faisait un signe d'avancer.

Forget fit quelques pas. Aussitôt, deux des trois fauteuils se mirent à pivoter, lentement, comme par magie. Forget baissa les yeux, et vit que les pieds ne touchaient plus le sol.

— Dites-moi, cher ami gobelin, avez-vous jamais entendu parler du *Transitus Nihilo* ?

— Non monsieur, dit Forget, soulagé que sa voix ne trahisse pas sa nervosité. Je ne suis qu'un simple gobelin commerçant. Je ne connais rien à ce genre de choses. Je peux vous assurer que j'aurais oublié le moindre mot de votre conversation dès que j'aurai quitté votre maison.

Quand les deux fauteuils cessèrent leur rotation, Forget aperçut enfin les deux sorciers qui y étaient assis. Celui de gauche avait de longs cheveux d'un blond presque blanc, et un visage aux traits nobles, quoiqu'âgés. Il souriait aimablement, comme pour inviter le gobelin à partager une plaisanterie. Celui de droite, Gregor, était plus gras, avec de grosses joues rouges et une expression satisfaite – celle d'un sorcier au sang pur qui n'avait rien eu à se refuser durant sa longue vie oisive.

— N'ayez crainte, mon ami, dit le sorcier blond. Nous avons besoin de vos services, et non de votre sang. Aussi, je vais vous indiquer ce qu'est le *Transitus Nihilo* : c'est une sorte de passage, un espace vide entre notre monde terrestre et l'Au-delà. Dites-moi, vous croyez bien en l'Au-delà, n'est-ce pas ?

— Je croirais en ce qu'il vous plaira, monseigneur, si ça me permet de ressortir entier de votre maison.

L'homme se mit à rire.

— C'est ce que j'aime au sujet des gobelins, Gregor. Ils sont aussi francs et naturels que les animaux. (Il se tourna vers Forget.) Je vais vous indiquer autre chose, cher ami, qui pourrait vous être utile. Nos aïeux pensaient qu'il existait d'autres mondes que le nôtre, d'autres dimensions que celles que nous voyons et ressentons avec nos cinq sens. Ils croyaient à l'existence d'êtres invisibles, plus puissants que nous, à la fois immortels et inhumains. Et ceux-ci n'existent pas seulement dans l'Au-delà, mais aussi dans le Néant, ce passage vide entre les deux mondes. Ils leur avaient donné des noms – et je ne vous indiquerai pas lesquels, parce qu'ils sont des centaines – mais l'un d'eux en particulier a toujours excité l'intérêt des ambitieux. Parfois, on l'appelle le Gardien des Portes, l'Être de Cendre et de Fumée, ou encore le Maître du Néant. Il ne parcourt pas les autres mondes que le sien, parce qu'il en ignore l'existence. Il est fait de vide. Il est à l'opposé de tout ce qui existe. De ce fait, il ne conçoit pas la vie – ni la nôtre, ni aucune autre forme. Sa nature même l'empêche d'en réaliser le concept. À votre avis, Mr Forget, est-ce ou non une bonne chose ?

Le gobelin, tout raide, se contenta de fixer les yeux brillants du sorcier. Puis il hocha la tête.

— Bien entendu, reprit l'homme pâle, vous approuvez, et vous avez raison. Une créature aussi inhumaine, insensible et toute-puissante, une fois lâchée parmi nous, serait purement et simplement le Destructeur Absolu. L'Éradiqueur. Aussi, il est heureux que le Gardien vive ailleurs… et que nous demeurions sur terre, loin de lui. Seuls les petits enfants, en se couchant chaque nuit, savent qu'il existe dans le monde des monstres capables de les détruire. Nous sommes saufs tant que le Gardien ignore notre existence. Et pourtant…

« (Le sorcier détourna la tête, et se tut un moment, les yeux étrécis.) Que se passerait-il si le Gardien prenait conscience de toutes les vies humaines de la terre ? Après tout, il nous arrive de traverser ses frontières, par exemple, quand nous mourrons, le temps d'un bref passage, mais surtout, quand nous pratiquons de la magie, comme durant un transplanage. Nous nous retrouvons un temps dans le néant – dans le vide – dans son domaine. Fort heureusement, le Gardien des Portes existe en dehors du temps, aussi il ne remarque ni nos brèves existences terrestres, ni encore moins nos quelques secondes de passage magique sur son territoire. Mais que se passerait-il si un sorcier avait abusé de cette règle ? Si le plus puissant d'entre nous s'était écarté du monde des hommes, pour rester plusieurs siècles dans le néant ? Après tout, cette fois, le Gardien serait tenu de noter sa présence.

Le gobelin n'écoutait pas réellement le discours du sorcier. Il était davantage préoccupé de faire ce qu'il fallait, et de répondre ce que l'autre attendait, pour avoir une chance de ressortir vivant de la maison. Mais tout à coup, il se souvint des paroles de la gitane : « *De la fumée noire, avec des yeux… et rien d'autre. Ce n'était pas vivant. C'était vide.* »

— Qu'avez-vous fait ? demanda doucement Forget.

— Moi ? protesta l'homme pâle en levant les sourcils. Rien du tout. Je me contente de regarder le temps qui passe. C'est Gregor, ici présent, qui apprécie les histoires fantastiques. Elles le distraient.

Gregor grogna, en fronçant les sourcils. À nouveau, s'éleva cette horrible voix miaulante. Forget comprit qu'elle provenait du troisième fauteuil, celui qui était resté face au feu. Le gobelin eut la sensation que sa peau se crispait de partout. La voix exprimait une folie qui le terrorisait.

— Très bien, revenons-en à nos affaires, continua l'homme pâle. Mr Forget, nous avons besoin de vos services. D'après ce que nous savons, vous êtes un expert en… euh – disons restauration. Est-ce exact ?

Forget s'agita.

— Je ne suis qu'un simple gobelin commerçant, messire…

— Vous êtes un faussaire de génie ! coupa l'homme pâle en se redressant. (Sa voix était soudain aussi tranchante qu'un pic à glace.) Dites-moi que vous l'êtes. Je détesterais, vraiment, vous avoir convoqué pour rien.

— Ou-oui, messire, répondit Forget très vite, en essayant de contrôler sa peur.

— Parfait, répondit l'homme pâle qui se réinstalla confortablement dans son fauteuil. Et vos talents, à ce que j'en ai entendu dire, vous permettent de restaurer une peinture magique abîmée. Est-ce exact ? Faites bien attention à ne pas me mentir, Mr Forget. Je le saurais.

Forget déglutit, et jeta un coup d'œil à Gregor. Le sorcier ne lui prêtait pas la moindre attention. Il regardait son verre, et faisait tournoyer son vin d'un geste nonchalant.

— Je… oui, dit Forget. Bien entendu, ça prend parfois du temps. Vous savez, il ne s'agit pas simplement de replacer la peinture. Il me faut déterminer les potions adéquates pour chaque couleur, réparer le moindre morceau, et retrouver les composants d'origine. C'est une tache très délicate, mais j'obtiens en général un certain succès dans mes restaurations.

— C'est très intéressant, dit l'homme pâle.

Ses yeux d'un bleu délavé plongèrent dans ceux du gobelin.

Il est fou, pensa Forget. *Complètement zinzin. Je me demande si l'autre le sait. Peut-être sont-ils fous tous les deux, mais de façon différente*.

L'homme pâle se leva.

— Nous avons un travail à vous confier, Mr Forget. Ce sera sans doute difficile, j'en ai peur, mais je suppose qu'un gobelin de votre talent trouvera la tâche intéressante. Après tout, c'est un défi à relever, non ? Il s'agit d'un héritage de famille sans prix, et j'ai cru durant des années qu'il avait été perdu. Étrange, non, la façon qu'ont certains objets magiques de vous revenir au moment précis où ils vous deviennent nécessaires ? Ce portrait a été terriblement abîmé par des… euh – des vandales. Mais je vous serai éternellement reconnaissant si vous pouviez faire quelque chose pour le réparer.

La voix aiguë recommença à balbutier des insanités quand l'homme pâle se tourna vers le fauteuil du milieu. Tout à coup, Forget réalisa qu'il ne voulait pas savoir ce qu'il y avait là. Il aurait voulu courir, ou au moins fermer les yeux. Mais il savait aussi que, s'il le faisait, les deux sorciers le tueraient. Aussi, il regarda, écouta. Quand le siège pivota, la voix fluette devint audible.

— Montre-moi sset homme, marmonna la petite voix cassée. Montre-le-moi.

Et ensuite, il y eut un ricanement aigu, caquetant, fou – un rire franchement démoniaque.

Le portrait n'était pas très grand, et presque entièrement détruit. Il ne restait que des lambeaux de toile : un coin de la bouche, deux doigts sur une main pâle, et un œil rouge étincelant. De toute évidence, il avait été labouré à coups de couteau. Même le cadre noir indiquait de profondes traces de coups.

— Oblige-le à me réparer… miaula le portrait, de sa petite voix d'insecte. Fais-le, Luciuss. Je veux qu'il me répare…

— Je m'en occupe, monseigneur, dit l'homme pâle. (Il fixait Forget d'un regard humide et lumineux.)

— Monseigneur, balbutia Gregor, qui paraissait choqué d'entendre le portrait détruit s'exprimer aussi clairement. Vous êtes toujours là ? Mais nous pensions…

— Ss'est ssans importansse, hurla la peinture de Voldemort. Le Gardien est revenu. La légende de nos aïeux est en route. Vengeansse ! Vengeansse !

Gregor parut secoué par ce nouveau tour des événements.

— Mais… Comment le retrouverons-nous, monseigneur ?

— Vous ne le ferez pas… siffla le portrait.

Sa voix cassée émergea des lambeaux de la toile. Forget frissonna. Voir ce tableau en ruine le dégoûtait ; l'idée de devoir le réparer lui répugnait ; mais plus que tout, il redoutait ce que le portrait allait dire. Et pourtant, il le pressentait.

La peinture poussa un très long soupir, et murmura dans une exhalation :

— Ss'est lui qui vous retrouvera…



Chapitre 1 : Un nouveau commencement

— Allez, James ! cria Albus en sautant d'impatience. Laisse-moi essayer. Personne n'en saura rien.

James monta sur son *Eclair-de-Tonnerre* avant de répondre calmement à son frère.

— Tu sais très bien que je ne peux pas, Scroutt. Tu n'as pas l'âge requis. Tu apprendras à voler à l'école, comme tout le monde.

D'un coup de pied, il s'envola, et se pencha en avant pour que son balai traverse le jardin.

— Tu veux juste que je me ridiculise comme toi en première année ! cria Albus qui courait derrière lui. Ça ne marchera pas ! Je vais être brillantissime ! Tu verras, je te tournerai autour en volant.

James sourit en sentant le vent lui souffler au visage. Il se redressa, et plongea vers le sol, pour revenir vers son frère. Albus se figea, les sourcils froncés, puis il baissa la tête parce que James passait assez près pour lui effleurer les cheveux.

Resserrant sa prise sur son balai, James reprit de l'altitude et monta en vrille serrée vers le dôme azuré du ciel. En dessous, il voyait le Terrier onduler doucement, jetant une ombre immense sur le jardin alentour et les champs au-delà. James inspira profondément, puis releva le manche de son balai, s'arrêtant net en plein vol, comme un joueur confirmé. D'accord, c'était stupide de sa part de chercher à impressionner son jeune frère, mais James était quand même fier de ses talents récemment acquis. Tout l'été, son père l'avait aidé à progresser, aussi James était de plus en plus confiant que, cette année, il serait admis dans l'équipe de Quidditch de sa maison, à Poudlard.

Ted apparut à ses côtés, monté sur son Nimbus 2000 – vieux mais bien entretenu.

— Pas trop tôt, Potter ! cria-t-il. Même avec des joueurs expérimentés, ce n'est pas facile de jouer au Quidditch à équipe réduite, trois contre trois. Tu es batteur et attrapeur. Méfie-toi d'Angelina. Elle cherchera à te faire croire qu'elle est délicate, jusqu'au moment où elle t'enverra te planter dans un

arbre. George joue batteur et gardien de but, aussi il sera plutôt occupé. Fais attention quand même, il risque de t'envoyer des cognards plutôt vicieux. Mais plus que tout, il faut que tu surveilles…

Quelque chose de rouge et vert passa à toute vitesse entre Ted et James, les forçant à s'écarter, et à lutter pour conserver leur équilibre. James s'accrocha à son manche à balai, et pivota, pour voir ce qui se passait. Sa mère fit un demi-tour fulgurant, avant de revenir doucement vers eux. Elle souriait, les joues rouges, ses cheveux roux tirés en arrière en une queue de cheval. Elle portait sa tunique des *Harpies de Holyhead*.

— Qu'est-ce que tu en dis, James ? Je suis encore en forme !

James entendit derrière lui un sifflet appréciateur. Il se tourna, et vit son père sourire à Ginny, à dix mètres du sol, sur son balai.

— Papa ! Maman ! protesta James en cachant son rire. Ça suffit. Franchement, vous êtes gênants.

Ginny écarta une mèche qui lui tombait dans les yeux.

— Fais attention à toi, mon petit cœur. Je suis ta mère, mais si tu cherches à me voler le vif d'or, je te pulvérise.

Avec un dernier sourire, elle pivota, et fila à l'autre bout du terrain.

— Elle plaisante, dit James en regardant Ted.

— Je l'espère pour toi, répondit Ted qui surveillait Ginny sur son balai. J'ai déjà joué contre elle, et je n'en jurerais pas. Enfin, j'espère quand même qu'elle ne cherchera pas à assommer son fils d'un coup de cognard derrière la tête.

— Merci, c'est vraiment rassurant, marmonna James.

Ted ne l'entendit pas. Il rejoignait son équipe, et se mettait déjà en position.

— Fais tomber James de son balai, maman ! hurla Albus depuis le sol.

James baissa les yeux, et vit son frère debout, à l'entrée du verger. Près de lui, Lily, Rose et Hugo étaient assis sur une grande couverture écossaise, les yeux plissés pour lutter contre la luminosité. Les jumeaux de Charlie, Jules et Harold, s'étaient perchés dans un vieux chêne noueux, à côté de la grange.

Rose envoya un coup de coude à Lily.

— Fonce, tante Ginny ! cria-t-elle gaiement. Flanque-le par terre ! Tu pourras toujours avoir un autre enfant, plus réussi. En plus, James a les pieds qui puent.

— Je t'ai entendue, cria James de son balai.

— J'espère bien, répondit sa cousine, moqueuse.

Elle le défiait, un sourire aux lèvres, les mains sur les hanches. Lily éclata de rire.

— Ça suffit, Rose, la réprimanda tante Hermione d'un ton réprobateur.

Elle était étendue sur une chaise longue, dans le jardin. Ron était à côté d'elle.

— Je jouerai dans ton équipe, Harry, si je pouvais, hurla-t-il. Mais un match à équipe réduite est une tradition Weasley. Après tout, peut-être y aura-t-il un blessé grave que je pourrais remplacer !

Hermione grimaça, et lui jeta un regard menaçant.

— Quoi ? se défendit Ron. On peut toujours espérer. (A nouveau, il regarda Harry.) Tu sais, l'année prochaine, il faudra que nous organisions une vraie rencontre, avec des équipes complètes.

— D'accord, acquiesça Harry à tue-tête. Après tout, on avait bien dit qu'on aurait tous les deux assez d'enfants pour jouer au Quidditch non ? Ce n'est pas le genre de promesses qu'on fait à la légère.

Au centre du jardin, en dessous des joueurs, Charlie avait le pied posé sur la vieille malle de Quidditch que possédaient les Weasley depuis des lustres. Il en sortit un souafle jauni par l'âge et couvert de taches d'herbe. Il le leva dans la main droite.

— J'annonce l'ouverture officielle du match annuel et traditionnel de la famille Weasley, cria-t-il avec un grand sourire. Je veux des joueurs vicieux, des coups tordus, des bosses et des écorchures, c'est bien compris ? Tout joueur qui n'aura pas le nez en sang à la fin du match sera renié de l'équipe Weasley et renvoyé chez les Potter.

— Jette ce souafle ou monte sur un balai, gamin ! hurla Harry.

Un éclat de rire général lui répondit, mêlé à des huées amicales. Charlie eut un sourire moqueur.

— Que le match commence ! cria-t-il.

Il jeta le souafle en l'air, et ouvrit la malle. Immédiatement, les deux cognards hargneux s'en échappèrent à toute vitesse, suivis par le vif d'or.

James inspira une grande goulée d'air, et plongea dans la mêlée.

Techniquement, il ne s'agissait pas de son premier match de Quidditch. Au cours de l'été, il avait souvent joué avec tous ceux qui étaient volontaires. Bien sûr, la plupart du temps, c'était seulement à deux contre deux. Une ou deux fois, ils avaient utilisé des « joueurs fantômes ». Ted les sortait d'une boîte magique que George leur avait donnée. C'était une nouveauté des magasins *Weasley, Farces pour Sorciers facétieux*, et George voulait la tester. Dès que la petite boîte en bois était ouverte, apparaissaient quatre épouvantards, ensorcelés pour ressembler à de grands joueurs de Quidditch décédés. Ils étaient très convaincants d'aspect, bien qu'un peu transparents. Le problème était que les épouvantards ne savaient pas du tout jouer au Quidditch. Malgré leurs tailles, ils avaient tendance à errer en travers du terrain, les bras levés, poussant des cris de spectres. De plus, les cognards les traversaient sans les renverser.

— Pas terrible, avait conclu George. Tant pis, ils apportent quand même une ambiance, non ?

De ce fait, aucun des matchs que James avait joué durant l'été ne ressemblait à celui de ce soir. D'abord, tous les Weasley avaient la compétition dans le sang, mais en plus, chacun des joueurs connaissait parfaitement le jeu des autres. Parfois, c'était bénéfique – par exemple quand George plongea sous un cognard avant de jeter le souafle derrière lui, sans même regarder, sachant qu'Angelina (qui jouait batteur) serait juste en position pour marquer un but d'un coup de batte. Par contre, de temps à autre, c'était franchement un inconvénient : Ginny prévoyait tous les meilleurs coups de Ted, et elle réussit même à lui piquer le souafle sous le bras, au moment où il s'apprêtait à marquer. Malgré la frénésie du match, il y avait régulièrement des rires et des encouragements des deux côtés. James était conscient que sa présence n'apportait pas grand-chose à son équipe. Il s'efforçait surtout de rester sur son balai, et de ne pas laisser sa mère le ridiculiser devant Rose et les autres. Il fut à la fois surpris et ravi de réussir quelques jolis coups de batte, envoyant les vieux cognards valdinguer avec fracas – et même, une fois ou deux, toucher leur cible. A un moment, l'un d'eux heurta le manche du balai de George, et le fit partir dans une vrille sauvage. Quand il retrouva son équilibre, George se tourna vers son neveu, et lui adressa un grand sourire plein de dents.

— Regardez un peu le petit James qui se déchaîne ! hurla-t-il à la cantonade. De quoi donner à réfléchir à la vieille garde. La prochaine fois, vise la tête, James. Joli coup !

Sur ce, il replongea dans la mêlée.

Dans le jardin, Ron s'était levé et trépignait sur place. Les deux mains en porte-voix, il hurlait des instructions et des avertissements.

— Formation Dragon ! beugla-t-il férocement. Formation Dragon, avec George en ailier. Harry a une faiblesse à gauche depuis qu'il a télescopé Angelina. Ils n'ont pas de défense à gauche. Ginny, penche à droite. Attention derrière toi ! Derrière toi ! Franchement, si c'est pour jouer comme ça, descends, et donne-moi ton balai !

À côté de son oncle, Albus criait tout aussi fort en faveur de l'équipe adverse. Il poussait parfois Ron à deux mains.

— Attention, ils prévoient une Voltige Waterloo, papa ! Recule, et retourne au centre ! Ted ! Maman a un problème avec son balai ! Elle est exposée ! Oublie que c'est une fille, et renvoie-la à l'Âge de Pierre d'un coup de cognard.

Hermione avait quitté sa chaise longue. Elle s'était installée sur la couverture à côté de Fleur. Avec application, les deux sorcières ignoraient le match, et étaient plongées dans une conversation animée.

Au moment où le soleil commençait à plonger derrière l'horizon en une énorme boule de feu, James remarqua un éclat brillant qui voletait près des volets du Terrier, au niveau du quatrième étage. Il regarda autour de lui et ouvrit la bouche pour alerter l'attrapeur, avant de se souvenir que ce soir, c'était *son* rôle. Le cœur tambourinant, il plongea en avant, le menton posé sur le manche de son balai. Il accéléra, contourna Angelina – et aussi un cognard qui arrivait sur lui à toute vitesse. Devant lui, il voyait les murs penchés du Terrier, les fenêtres à petits carreaux que le soleil faisait briller, l'aveuglant à moitié. Et à nouveau, il le vit, cet éclat d'or non loin d'une rangée de bouleaux, sur la gauche. Dès que James se pencha, l'*Eclair-de-Tonnerre* répondit au quart de tour, basculant à gauche, et fonçant sur le vif d'or. James était tellement penché qu'il éprouva la sensation de basculer à l'avant de son balai. Il ne voyait plus que la petite balle d'or terni.

Mais le vif d'or bondit, échappant à sa main tendue. James lui passa dessous. Il cria un gros mot, puis baissa la tête pour éviter d'être renversé par les branches d'un bouleau. Elles le flagellèrent, mais il le remarqua à peine. Il faillit tomber de son balai en se penchant pour freiner, puis il tourna la tête pour retrouver le vif d'or. Le soleil couchant l'aveuglait complètement. James plissa les yeux et, une fois de plus, aperçut la petite balle. Elle était revenue vers le Terrier, à l'angle, sous le toit, flottant comme une bulle de savon entre deux courants d'air. Une silhouette sombre se plaça soudain entre James et le soleil. C'était Ginny. Elle aussi avait vu le vif d'or. Quand elle croisa le regard de James, elle sourit, et s'accrocha à son manche pour accélérer encore.

— Oh non, pas question ! gronda James.

Les yeux fixés sur le vif d'or, sans se tourner pour regarder ce que faisait sa mère, il fonça tout droit. La balle avait senti qu'elle était poursuivie. En zigzagant, elle retourna vers le terrain de Quidditch, plongeant dans la mêlée des joueurs. James s'accrocha à son balai, lui demandant d'aller plus vite. Tout à coup, il se souvint que l'*Eclair-de-Tonnerre* était équipé d'un sortilège basique qui lui permettait d'être connecté à son propriétaire. Effectivement, le balai répondit et accéléra. James volait maintenant plus vite qu'il ne l'avait jamais fait. Il se glissa sous Ted et son père. Tous deux avaient vu le vif d'or leur passer devant, et James entendit leurs cris d'encouragement. Mais une ombre menaçante tomba sur son balai, James ne put s'empêcher de lever les yeux. Sa mère volait au-dessus de lui, fonçant elle aussi vers le vif d'or, sa cape claquant derrière elle. James fit la première chose qui

lui traversa la tête. Brutalement, il pivota sur la gauche, s'éloignant du vif d'or, la main toujours tendue comme s'il s'apprêtait à l'attraper. Presque immédiatement, il corrigea sa trajectoire et rectifia l'angle de son balai. Sa ruse avait fonctionné. Il sentit le mouvement de sa mère au-dessus de lui. Ginny n'avait pas regardé le vif d'or, mais son fils, qu'elle croyait à sa poursuite. La petite balle était toujours à l'endroit où James l'avait vue, et cette fois, elle ne s'enfuit pas. James se tendit en avant, et resserra les doigts sur les ailes fragiles. Il les sentit vibrer dans sa paume. Il leva le poing au ciel. Le match était terminé.

Sur son balai, James ressentit une exaltation extraordinaire. Loin derrière lui, Harry et Ted levaient les bras au ciel, en hurlant. James mit quelque secondes à réaliser qu'il ne s'agissait pas de félicitations. En fait, les cris paraissaient alarmés. Zut ! James n'avait pas ralenti son balai. Au moment où il tournait la tête pour voir où il allait, un vieux pommier, au bout du terrain, se profilait devant lui. Une branche le cueillit au passage, lui coupa le souffle, et l'envoya valdinguer. Il se sentit tomber, puis atterrit lourdement sur le sol.

— Oooh, gémit-il.

Il entendit des pas précipités courir vers lui, et peu après, sa mère s'agenouillait à ses côtés.

— James ! Dis-moi que ça va ! ordonna-t-elle.

À côtés de Ginny, Lily regardait son frère, les yeux écarquillés. Une seconde après, Ted atterrissait près de James

— Mais oui, tout le monde, il va très bien, dit-il en riant. Il n'est tombé que de deux mètres. De plus, il y avait par terre un matelas de pommes pourries. Ça a dû amortir sa chute.

Effectivement, quand James se rassit, il réalisa qu'une bouillie collante – et malodorante – lui tapissait le dos. À nouveau, il gémit, et secoua la tête. Des morceaux de pomme s'envolèrent de ses cheveux.

— Berk ! cria Lily en s'écartant. Ne fais pas ça, idiot, c'est dégoûtant.

James se souvint alors du vif d'or. Il ouvrit la main, et regarda à l'intérieur, avant de la montrer à sa mère, un grand sourire aux lèvres.

Ginny lui renvoya son sourire. Puis elle se redressa et tendit la main à James pour l'aider à se lever

— Bien joué, mon petit cœur. Mais n'espère pas m'avoir deux fois avec ce coup-là.

— Est-ce qu'on a gagné ? demanda James une fois debout.

— Je crois qu'Albus et ton oncle se disputent encore pour le score final, répondit sa mère, mais à mon avis, oui, vous avez gagné.

À distance, effectivement, James entendit la voix tonnante de Ron traiter Albus de tricheur. Harry s'approcha de son fils, et lui enleva des morceaux de pomme pourrie collés dans le dos

— Allez viens, dit-il, retournons au Terrier. Belle prise, James.

— Oui, approuva Ted, avec entrain. James, ta ruse a magnifiquement fonctionné. À mon avis, ta mère ne va pas te pardonner de sitôt. Tu t'es super bien débrouillé.

— Peuh ! Ça se discute, grommela George. (Le balai sur l'épaule, il se tourna vers sa sœur, et la considéra d'un œil furieux.) À ce que je sais, c'est précisément un membre de la famille Weasley qui a inventé cette ruse.

Ginny regarda son frère d'un œil innocent.

— Je ne vois pas du tout de quoi tu parles, George.

— Non ? Vraiment ? Tu m'étonnes. Si je me rappelle bien – et je sais que c'est le cas – les *Harpies de Holyhead* appelaient cette manœuvre le « pari de Ginevra ». Étrange, pas vrai, que tu aies cru à une ruse qui porte ton nom ? En fait, en y réfléchissant, je trouve ça infiniment suspect.

Ginny se contenta de hausser les épaules en souriant. Et George continua à fulminer contre elle durant tout le trajet retour. Angelina finit par intervenir pour le faire taire.

— James, dit Harry, va chercher ton frère et tes cousins, et ramène tout le monde à la maison pour le dîner. Ton grand-père ne va pas tarder. Il faut que tout le monde soit prêt pour lui faire la surprise.

— Papa, arrête de tripoter mes cheveux. (James essaya d'aplatir ses mèches raidies.) Regarde, maintenant je ressemble à toi sur tes vieilles photos.

— La pomme pourrie marche bien mieux que le gel qu'Hermione achète à prix d'or, remarqua Ted. Tu devrais le lui dire, James. Ron prétend qu'elle se ruine tellement avec ses produits capillaires moldus qu'ils n'ont plus rien à manger.

— Quoi ? cria Hermione, en donnant à Ron un coup de hanche. Tu as dit ça ?

James n'entendit pas la suite de la discussion. Il jeta son *Eclair* à son père, et se tourna vers les voix de ses cousins, maintenant réunis dans la grange.

— Hey, dit-il en s'approchant. C'est bientôt l'heure du dîner.

Peu après, il entrait dans le petit garage de pierre attenant à la demeure familiale des Weasley. Comme d'habitude, les portes en étaient grandes ouvertes. L'odeur, si familière, mêlait la terre battue du sol, la poussière des étagères, la graisse mécanique, la cire de bougie. James inspira, le cœur joyeux.

— Super coup, James ! crièrent les deux jumeaux, Jules et Harold, qui l'avaient suivi.

— Merci.

— Dommage que tu aies gâché ton effet en emplafonnant un pommier, ajouta Rose, moqueuse. Tu avais l'air fin !

James ne releva pas la pique de sa cousine. Son attention avait été attirée par autre chose.

— Hey ! s'exclama-t-il. Regarde ! C'est la voiture de Merlin. Qu'est-ce qu'elle fait là ?

Rose s'était assise sur le capot d'une vieille Ford Anglia. Elle baissa les yeux. La voiture avait été nettoyée avec un soin méticuleux, et en partie repeinte. Il lui manquait encore un phare à l'avant : il pendait misérablement sur ses fils électriques.

— Elle n'est pas à Merlin, andouille, se moqua Rose. Elle est à grand-père. Tu as oublié cette vieille histoire de voiture volante que ton père et le mien avaient emprunté pour retourner à Poudlard en deuxième année ? Ensuite, la voiture s'était perdue dans la Forêt Interdite. Ailleurs, c'est là que Merlin l'a retrouvée l'an passé. Ensuite, il a appris qu'elle appartenait à grand-père, et s'est arrangé pour la lui renvoyer. Grand-père a passé presque tout l'été à la remettre en état.

La tête d'Hugo émergea de la vitre, côté conducteur.

— Tu sais, il veut aussi la modifier, annonça-t-il. Regarde un peu !

Il disparut à l'intérieur, et la voiture remua légèrement. Albus aussi s'était installé sur le siège avant.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée… commença James.

Puis il fit un bond en arrière parce que deux ailes, encore encastrées dans une armature de bois et de toile, avaient jailli de sous le véhicule. Et elles se déplièrent, avec moult craquements et grincements. Ensuite, elles battirent l'air, de plus en plus fort, secouant violemment la voiture sur ses amortisseurs. Très vite, elles s'immobilisèrent.

— Heureusement que vous saviez comment les arrêter ! s'exclama James, les yeux écarquillés.

Albus actionnait tous les boutons et manettes du tableau de bord.

— Non, ce n'est pas moi, répondit-il. Elles se sont arrêté toutes seules. À mon avis, elles ne sont pas encore au point. J'espère ne pas avoir tout cassé. Hey, Hugo, viens par là, et saute dessus, voir ce que ça fait.

— Moi aussi, moi aussi ! hurlèrent les jumeaux en rejoignant leur cousin.

Les trois garçons montèrent sur les ailes et se mirent à les piétiner violemment.

— Non ! cria James, en levant les mains. Arrêtez de sauter. Vous allez tout casser, et grand-père va vous jeter un sort.

Hugo l'ignora ostensiblement, mais il fronça les sourcils parce que les deux ailes ne bougeaient plus.

— Dommage qu'oncle Percy et tante Audrey ne puissent pas venir. Lucy est un génie en mécanique. Je parie qu'elle serait capable de faire voler cette voiture.

— Je me demande pourquoi on lui a rajouté des ailes, dit Rose. Elle volait déjà avant.

— Non, plus depuis qu'oncle Harry l'a tamponnée dans le Saule Cogneur de Poudlard, cria Hugo à sa sœur. Tu ne te souviens pas ? La voiture était une épave ensuite. C'est d'ailleurs pour ça qu'elle s'est enfuie dans la forêt, pour retourner à l'état sauvage.

— Tu racontes n'importe quoi, protesta Albus, outré. C'est *ton* père qui conduisait. Si mon père avait été au volant, je peux t'assurer qu'ils auraient atterri sans problème dans la cour centrale.

— C'est ça, dit Rose. Et pourquoi pas directement dans la Grande Salle, en passant par la fenêtre ?

Les jumeaux éclatèrent de rire. Puis ils coururent autour de la voiture, leurs bras tendus simulant des ailes, en poussant des cris de moteur et de crash assourdissants. Harold imita ensuite le Saule Cogneur, et heurta son frère, qui tomba à la renverse, et fit le mort.

— On s'en fiche, continua Hugo. Tout le monde a entendu parler des voitures volantes d'Alma Aleron. Grand-père a voulu voir s'il pouvait mieux faire voler la sienne.

James eut un grand sourire.

— Allez, venez tous. Il ne va pas tarder. Si nous ne sommes pas avec les autres, nous allons rater la surprise.

— Et le gâteau, ajouta Rose.

Cette précision retint l'attention de tous. Jules et Harold pivotèrent si vite sur leurs talons qu'ils faillirent renverser James en fonçant vers la sortie, se bousculant pour se passer devant. Albus haussa les épaules, et sortit de la voiture, suivi par Hugo. Rose quitta son perchoir sur le capot avant, et essuya à deux mains la poussière de son derrière.

— Grand-père a quand même des goûts particuliers, tu ne trouves pas ? demanda-t-elle.

En parlant, elle regardait autour d'elle, dans le garage. Il y avait la vieille Ford Anglia, mais aussi une étonnante collection d'objets moldus qui remplissait toutes les étagères. James les avait vus des centaines de fois, mais il y trouvait toujours des nouveautés. Il suivit sa cousine, et s'approcha des murs. Rose caressa du doigt certains objets, laissant des traces dans la poussière qui les recouvrait. Il y avait un assortiment de piles, des ouvre-boîtes électriques, des rallonges, des sèche-cheveux. Parmi les nouveautés, James remarqua un vieux modèle d'ordinateur portable, une console de jeux vidéo, un réveil digital en forme de personnage de dessins animés.

— Pourquoi grand-père aime-t-il autant ce genre de choses ? demanda Rose.

— Je ne sais pas, répondit James. Je pense que c'est parce qu'il a grandi dans le monde magique, comme un sorcier. Pas comme nous. Mon père a passé son enfance chez les Moldus, ta mère aussi. Ils ont toujours en eux quelque chose du monde moldu. Pour nous, ce n'est pas un mystère. Mais pour grand-père, les Moldus sont des étrangers aux coutumes étranges, presque des extraterrestres. Il aime comprendre le fonctionnement des choses, et leur usage.

— Mais il aurait pu suivre des cours sur les Us et Coutumes des Moldus dans une institution 3ème âge, remarqua Rose. Je crois que ces cours-là n'existaient pas encore quand il était à l'école.

Les deux cousins revinrent vers la porte. James haussa les épaules.

— Oui, peut-être. Mais grand-père n'aime pas apprendre les choses comme ça. Il préfère les comprendre. En décortiquant un appareil, il découvre par lui-même.

Rose pencha la tête, réfléchissant.

— Tu ne crois pas que c'est juste le mystère qui l'attire ?

— Non, quel est l'intérêt d'un mystère si on ne trouve jamais la réponse ? dit James, les sourcils froncés.

— James, franchement, c'est tellement une réponse de mec. À partir du moment où le mystère est résolu, il disparaît.

— Je te signale que grand-père, lui aussi, est un mec.

— Non, grand-père est un homme.

— Et quelle est la différence ? s'enquit James, plutôt sceptique.

Rose eut un reniflement dédaigneux.

— Pour te donner un exemple, un homme peut attraper un vif d'or sans sentir la pomme pourrie et empester l'atmosphère.

James poussa un cri et courut après Rose tout le reste du chemin, jusqu'à ce qu'ils entrent tous les deux dans la cuisine du Terrier. Ils y trouvèrent leur grand-mère Weasley, occupée aux derniers préparatifs. Elle houspillait tout le monde, tandis que chacun tentait désespérément de ne pas se trouver sur son chemin.

— Hugo ! Harold ! Ne touchez pas à ce gâteau ! Vous avez déjà mis des traces de doigts partout ! cria-t-elle en passant devant le comptoir, les bras chargés d'assiettes et de couverts. Fleur, ma chérie, pourrais-tu m'aider avec le pudding ? C'est le préféré d'Arthur, et je veux qu'il trône au milieu de la table. Franchement, je n'arrive pas à comprendre que cette famille soit devenue si nombreuse. Nous ne pouvons plus manger à l'intérieur sans nous marcher sur les pieds.

— C'est entièrement de ta faute, maman, affirma George. Tu as eu sept enfants, je te signale. Il est tout à fait normal pour la plupart d'entre nous d'essayer de faire mieux que toi.

— Tu n’as pas encore commencé, dit Angelina.

Avec un grand rire, elle lui jeta les bras autour du cou.

— Voyons, tu savais bien à quoi t’attendre, répondit George, aimablement. Je t’ai choisie pour tes hanches poulinières.

Angelina resserra sa prise sur son cou, et l’entraîna dans le salon, où beaucoup étaient déjà réunis.

— Alors, James ? demanda Bill. Comment s’est passé le match ?

Il était assis sur le canapé à côté de son fils, Louis. James haussa les épaules avec un sourire.

— Très bien. On n’a pas eu de mort. Et j’ai attrapé le vif d’or.

— Oui, dit Louis, avec un sourire amusé. Rose nous l’a déjà dit.

Quand James prit l’air écœuré, Bill éclata de rire. Molly entra, s’essuya les mains sur son tablier, et regarda autour d’elle, scrutant sa famille réunie.

— Oh ! cria-t-elle très agitée. Arthur sera là d’une minute à l’autre et je sens que j’oublie quelque chose d’important. Il est vraiment difficile de surprendre un sorcier. James ! Tu n’as pas changé le tee-shirt et tu es couvert de pomme pourrie. Non ! Ne t’assois pas surtout sur non canapé ! Va te… Non, tu n’as plus le temps de monter. Tant pis, je présume…

— Maman, dit Charlie qui s’approcha pour l’apaiser, du calme. C’est une fête d’anniversaire, pas une revue militaire.

Elle poussa un grand soupir, et laissa Charlie lui masser les épaules un moment.

— Franchement, je suis bien contente que votre père ait accepté ce poste de consultant au ministère. Au moins, de temps à autre, il quitte le Terrier. Je ne vois pas comment, sinon, j’aurais pu organiser cette surprise pour lui. Depuis que cet horrible Merlin est revenu… Oh ! Voilà ce que j’ai oublié ! Ronald ! As-tu pensé au…

— Au coffret de clés à douilles? Oui maman, répondit Ron, avec un soupir résigné. Je l’ai récupéré moi-même dans un magasin d’outillage moldu. Il est bien emballé, sur la table, avec les autres cadeaux. Papa va l’adorer, maman. Du calme. Tu sais, si tu continues, George et moi allons devoir nous mettre au whisky-de-feu.

— Chut, coupa Ginny, les yeux braqués sur la cheminée. Il arrive.

Elle se pencha en avant, serra le bras de Harry et le tira contre elle. Dans la pièce silencieuse, chacun retenait son souffle, prêt à crier…

Les cendres de la cheminée virevoltèrent lentement, et une flamme verte apparut. Une haute silhouette se matérialisa, avec un « pop » sonore.

— Surprise…

Mais toutes les voix se turent presque immédiatement, à peine la seconde syllabe prononcée. Ce n’était pas Arthur Weasley. Il y eut un silence pesant. Toute la famille réunie dans le salon dévisagea Kingsley Shackbolt, que personne n’attendait.

Le visage de Kingsley était grave. Il regarda autour de lui, visage après visage, jusqu’à ce qu’il trouve Molly.

— Oh, non ! gémit la sorcière.

L’expression de Kingsley ne se modifia pas. Ensemble, lui et Molly se retournèrent vers l’horloge de famille qui était depuis longtemps chez les Weasley.

— Oh, non ! répéta Molly.

Les yeux écarquillés et brillants de larmes, elle leva lentement sa main pour se couvrir la bouche.

Tous les autres membres de la famille se tournèrent également vers l’horloge magique, dont chaque aiguille indiquait, au jour le jour, la position de chacun des Weasley – et leur état de santé. Presque toutes les aiguilles marquaient : « Le Terrier ». Mais pas celle d’Arthur Weasley. Une seule aiguille était braquée en bas, sur un petit mot gravé en rouge :

Décédé.

— Arthur Weasley était un grand sorcier et un homme honorable, dit Kingsley de sa voix calme et mesurée. Envers ceux qu’il aimait, il était tendre, fidèle, et de bon conseil. Envers ceux qui méritaient sa colère il était juste, rigoureux, et féroce s’il le fallait. Parmi ceux qui ont grandi avec lui, qui connaissaient sa douceur, sa maladresse et son humour, personne n’aurait pu croire qu’il affronterait un jour l’Ennemi Public N°1 de son temps. Et pourtant, il l’a fait, avec le courage tranquille des êtres au cœur pur.

James était assis au second rang, entre Albus et Lily. Il gardait les yeux braqués sur le visage du sorcier qui parlait en chaire, se concentrait sur ses mots, et cherchait désespérément à ne pas voir le cercueil en bois laqué posé derrière Kingsley. Près de James, sa sœur renifla doucement, et s’appuya contre l’épaule de Ginny. Albus était raide comme un piquet, le visage pâle, tendu. La petite église de Loutry Ste Chaspoule était archipleine ; et il y faisait très chaud.

— Au cours de sa longue vie, continua Kingsley, Arthur a connu des moments merveilleux et des drames affreux. Dans sa famille, il a vécu un bonheur parfait, et mieux encore, il a été capable de l’apprécier à sa juste valeur. Il a souffert le plus durs des sacrifices, et l’a enduré sans se plaindre. Il était assez noble pour ne pas en devenir amer. Jamais la haine n’a eu de prise sur son âme. Jamais le vice ni la corruption n’ont réussi à l’atteindre.

James était vaguement conscient de la présence, dans l’assemblée, des nombreux membres de sa famille et autres amis, qui s’étaient déplacés de très loin pour être présents aujourd’hui. Il avait vu Hagrid entrer dans l’église, et de temps à autre, il entendait le demi— géant se moucher, quelques rangs derrière lui. Luna Lovegood était là aussi, avec son dernier compagnon en date, Rolf Scamandre. Dans son costume marron et ses énormes lunettes rondes, le long et maigre sorcier évoquait pour James un énorme insecte devenu humain – de ceux qui ressemblent à des bâtons secs. Il y avait également Neville Londubat et les Diggory, qui vivaient non loin du Terrier. De très nombreux collègues de grand-père, au ministère, étaient là aussi, la plupart arrivant directement de Londres.

Au premier rang, juste devant James, se tenait sa grand-mère, secouée de sanglots silencieux. Assis près d’elle, Bill, les yeux brillants, avait le bras posé sur les épaules de sa mère. James fronça légèrement les sourcils tandis que Kingsley continuait :

— Certains hommes vouent leur vie à la justice ; ils se consacrent à l’étude et aux charges qu’ils endossent. Certains autres recherchent le pouvoir et l’influence ; ils visent les positions suprêmes, pour être capables de décider de notre avenir. D’autres encore apprennent à combattre, et deviennent des

guerriers légendaires aussi bien à la baguette qu'à l'épée. Ils sont toujours les premiers à se lancer dans la bataille, les derniers à la quitter. Arthur Weasley ne rentrait dans aucune de ces catégories. Il était au dessus. Sa bienveillance n'était pas calculée ni mesurée. Sa position ne lui donnait aucune fierté. Et son combat ne visait pas la gloire. De façon naturelle, il avait atteint cette sérénité que la plupart d'entre nous s'efforcent éperdument de trouver. Il était un homme de pensée libre. Un homme pour qui le devoir et la loyauté n'étaient pas que des mots. Un homme qui aimait la justice, et l'amour. Parce que, avant tout, Arthur Weasley était père – mari – et ami.

Pour la première fois, Kingsley baissa les yeux, et serra les lèvres. Puis il ôta ses lunettes. Toujours perché sur l'estrade, devant l'assemblée, il conclut :

— Arthur Weasley était un grand homme, et il va nous manquer.

Dans le silence qui suivit son homélie funèbre, James lutta pour ne pas pleurer. Il était bouleversé, et troublé. Quand il avait compris ce qui se passait, l'autre soir, alors que toute la famille attendait devant la cheminée, dans le salon… avant de se tourner vers l'aiguille de grand-père, sur l'horloge de la famille, James s'était senti anesthésié. Normalement, il aurait dû ressentir du chagrin, de la colère, de la peur, mais non. Rien. Rien qu'un vide affreux, presque effrayant. Tandis que la famille se dispersait, et se lançait dans des conversations animées, des explications, et autres – Harry avait pris à part James, Albus et Lily dans la chambre de l'étage que les trois des enfants avaient souvent partagée.

— Vous avez compris ? avait demandé Harry.

Le visage triste et sérieux, il avait regardé chacun de ses enfants dans les yeux. Lily et Albus avaient acquiescé, en silence. James était resté figé. Il avait compris ce qui était arrivé à grand-père, alors pourquoi ne ressentait-il rien ? Harry avait serré dans ses bras ses trois enfants. Et James sentait encore le poids du visage de son père contre son épaule. Brûlant et humide.

Et maintenant, grand-mère et oncle Bill se levaient et approchaient du cercueil. James frissonna, anéanti sous le poids d'un chagrin qu'il s'efforçait de réprimer. Sa gorge le brûlait. Ses yeux étaient douloureux, et il cligna plusieurs fois des paupières pour ne pas pleurer. Il avait honte à l'idée de laisser couler ses larmes, et pourtant, il lui semblait mal de rester impassible. Il était écartelé entre des émotions contraires.

Pourquoi grand-père avait-il dû mourir d'une stupide *attaque cardiaque* ? C'était grotesque. Les grands sorciers devraient être protégés contre ce genre de choses. Grand-père avait affronté le serpent de Voldemort, et survécu pour le raconter. Comment un homme qui avait combattu les mages les plus noirs de tous les temps, qui avait fait de si terribles sacrifices, pouvait-il mourir de façon si banale ? James sentait l'injustice de ce destin peser comme un roc sur son cœur. À ses yeux, son grand-père aurait mérité d'échapper à un tel sort. Il aurait dû vivre quelques années de plus, et regarder grandir ses petits-enfants. Maintenant, grand-père ne verrait jamais James jouer au Quidditch, à Poudlard. Il n'assisterait pas au mariage de George et d'Angelina. Il ne connaîtrait pas leurs enfants. Il n'ouvrirait jamais son cadeau contenant le coffret des clés à douilles moldues. Il ne terminerait jamais les ailes qu'il avait commencées à installer sur la vieille Ford Anglia. La voiture resterait sans doute dans le garage, à moitié peinte, avec son phare déglingué, jusqu'à ce que la rouille détruise toute la magie que grand-père lui avait donnée. Personne d'autre ne s'intéressait à la mécanique. Un jour, tout serait jeté, éparpillé. Mort et enterré.

Au bout de la rangée, Harry se leva, et aida Ginny à le faire. Lily et Albus suivirent leurs parents, mais James resta assis. Il regardait droit devant lui, les joues brûlantes. Il ne pouvait pas y aller. Après un moment, Ginny prit ses deux enfants par la main et avança vers le cercueil. James vit son père se

rasseoir à ses côtés. Il n'essaya pas de lui parler, Harry ne dit rien non plus, mais James sentit la main de son père sur son dos. Il en fut réconforté – juste un petit peu.

Quelques minutes plus tard, l'église était quasiment déserte. James cligna des yeux, et regarda autour de lui. Il n'avait même pas remarqué que les gens sortaient, un par un, sur le parvis illuminé du soleil d'été. Harry était toujours assis à ses côtés. James leva les yeux, et étudia un moment le visage de son père. Puis il se redressa, et ensemble, père et fils avancèrent vers le chœur.

James n'avait jamais assisté à des funérailles, mais il avait entendu parler de celles d'Albus Dumbledore – dont son frère portait le prénom. Son père avait été très proche de l'ancien directeur de Poudlard, et sa disparition avait été terrible pour lui. James se souvint que, au cours des funérailles de Dumbledore, un phénix avait surplombé l'assemblée et le cercueil, avant de jeter son cri magnifique et de disparaître en fumée. Quand James approcha du cercueil de son grand-père, il souhaita désespérément que quelque chose du même genre se produise. James n'avait jamais connu Dumbledore, mais à son avis, le vieux sorcier n'avait pu être meilleur que son grand-père. Pourquoi Arthur Weasley n'était-il pas béni lui aussi d'un adieu glorieux ? Malgré la ferveur de ses souhaits, James savait bien qu'il ne se passerait rien.

Il monta les quelques marches, approcha du cercueil, et regarda. Il n'aurait jamais pu le faire si son père n'avait pas été auprès de lui, avec sa lourde main sur son épaule. Étendu dans le cercueil ouvert, grand-père était le même, et pourtant, tout était différent. Son visage, quelque part, ne se ressemblait pas. James ne savait pas au juste ce qui clochait, mais tout à coup, il comprit : grand-père était mort. Voilà. Tout à coup, de façon choquante, un souvenir lui revint en mémoire. Il revit grand-père assis sur un tabouret, dans son garage, au Terrier. Et lui, bien plus jeune, était sur ses genoux. Il jouait avec un avion que grand-père faisait voler, en imitant les bruits du moteur. À l'époque, James n'avait rien réalisé d'anormal, mais aujourd'hui, il comprit que son grand-père faisait voler l'avion devant derrière, par la queue. Il revit le sourire heureux du doux visage, et les yeux pétillant de malice.

— Tu sais, James, pour les Moldus, c'est comme un balai, avait-il dit en riant. Je n'ai jamais vu voler un avion, mais j'aimerais bien, James, mon garçon. Un jour, je crois que j'irais dans un aérodrome.

James ferma les yeux, aussi fort que possible, mais c'était inutile. Dès qu'il se pencha sur le cercueil, un énorme sanglot émergea de sa gorge. Harry Potter mit le bras autour des épaules de son fils, et le serra très fort contre lui. Il le consola dans un mouvement de balancier, tandis que James, comme l'enfant, qu'il était encore, pleurait toutes les larmes de son corps.

— Ce n'était pas vraiment son anniversaire, disait Molly à Audrey, la femme de Percy. (Les deux sorcières étaient assises dans la cour derrière le Terrier, en plein soleil, un verre de punch à la main.) Arthur était du mois de février. Nous aurions fêté son 78e anniversaire « et demi ». Mais c'était la seule façon de lui faire une surprise. Bien sûr, j'aurais dû me douter qu'il s'arrangerait pour se moquer de moi une dernière fois. Que Dieu le bénisse ! Oh, Audrey…

James prit son verre de jus d'orange et quitta la terrasse, sans vouloir en entendre davantage. Il vit Hagrid, assis sur une chaise trop petite pour lui dont les pieds s'enfonçaient dangereusement dans la pelouse. Il avait l'air très mal à son aise.

— Je connaissais Arthur depuis son entrée à Poudlard, dit le demi-géant à Andromeda Tonks, assise près de lui. Je n'ai jamais rencontré un aussi gentil garçon. Il avait toujours un sourire à offrir, une histoire à raconter. Mais sans le montrer, il était intelligent. Très intelligent.

James passa devant eux aussi discrètement que possible. Il aimait bien Hagrid, mais après sa crise de larmes à l'église, il se sentait épuisé. Il n'avait pas envie d'entendre d'autres histoires concernant l'enfance de son grand-père. Pas maintenant en tout cas. C'était trop triste.

Il vit Rose, Albus et Louis assis à une table pliante, au bout de la pelouse, un peu à l'écart. Il s'écarta des adultes pour les rejoindre.

— J'ai entendu dire que grand-mère allait vendre le Terrier, dit Louis au moment où James s'installait à leur table.

— Elle ne peut pas faire ça ! s'exclama Rose, horrifiée. C'est là que les Weasley habitent depuis… depuis… Je ne sais pas, mais depuis très longtemps – avant la naissance de nos parents. Ce serait comme perdre un membre de la famille.

Louis haussa les épaules.

— Mon père dit que c'est bien trop grand pour qu'elle puisse y vivre seule. Franchement, il y a quand même six étages, sans compter les combles et le sous-sol. De plus, il faut beaucoup de magie pour garder cet endroit en bon état. Maintenant que tous les enfants de grand-mère sont mariés, et que grand-père est mort, que ferait-elle ici toute seule ?

— Ce n'est pas bien, insista Rose. (Elle donna un coup de pied à la table, puis ouvrit de grands yeux.) Pourquoi grand-mère ne trouverait-elle pas quelqu'un pour vivre avec elle ? George et Angelina par exemple, quand ils seront mariés ?

James examina de loin l'assemblée formée par les membres de sa famille et leurs amis, illuminée de soleil, à l'autre bout du jardin.

— George ne peut pas à habiter au Terrier, dit-il. Il a ses magasins à faire tourner. De plus, je crois qu'Angelina a trouvé un travail à Pré-au-Lard. Ils parlent de louer une maison dans la rue, devant le magasin de George.

— Oui, et d'après ce que j'ai entendu dire, Ted vivra aussi avec eux, dans une partie du grenier, dit Louis, dont le visage s'éclaircit. Il veut entrer dans l'équipe nationale de Quidditch. En attendant, George lui a proposé un boulot de vendeur dans son magasin. Ça lui laissera le temps de s'entraîner.

— Ce n'est pas sérieux ! s'exclama Rose en grimaçant. D'accord, Ted ne joue pas mal, mais comment peut-il espérer être du niveau de l'équipe nationale ?

À nouveau, Louis haussa les épaules.

— Maman prétend que George à tort de prendre Ted avec eux. D'après elle, Ted ne sait pas quoi faire de sa vie, aussi il glandouille. Elle dit qu'il devrait se reprendre en main, et travailler sérieusement.

— Tante Fleur dit ça à tout le monde, remarqua Rose.

James intervint avant que Louis ne puisse répondre.

— Tu es contente de rentrer à Poudlard cette année ?

— Crois-tu que l'ingrédient principal de la potion de perlimpinpin soit la racine de perlimpinpin ? demanda Rose, toute excitée.

James cligna des yeux, perplexe.

— Je présume que oui.

— Saviez-vous que le nouveau directeur a déjà apporté des changements dans le règlement, depuis l'année dernière ? signala Louis. Il a interdit le mélange des années dans les dortoirs, sauf entre les première et deuxième années, pour aider à la transition. Les horaires des cours seront plus réguliers. On ne pourra plus sauter les matières facultatives, et les repousser à l'année d'après. En fait, d'après ce que disent mes parents, Merlin a complètement éradiqué les changements établis par le directeur d'avant McGonagall, Tyran Lelourd.

— Dommage, marmonna James. J'aimais bien avoir des les élèves plus âgés dans ma chambre, l'an passé.

— Tant pis pour toi. (Louis leva les sourcils, d'un air docte.) D'après ma mère, Tyran avait des vues d'avant-garde, et c'est lui qui a ouvert la voie au Mouvement du Progrès, à ces réformes et ces nouvelles idées au sujet de Voldemort. Et tout le monde sait que c'est de la foutaise.

James ne pouvait rien répondre à ça. D'ailleurs, il n'était pas surpris que Merlin ait déjà apposé sa marque sur Poudlard, et qu'il durcisse le règlement et la procédure standard.

— James, dans quelle maison crois-tu que nous irons ? demanda Rose. D'après mon père, je serai chez Gryffondor, mais avec lui, c'est normal. En fait, j'espère aller chez Serdaigle.

— Je n'ai pas la moindre idée des maisons que vous aurez, admit James. À mon avis, même le choixpeau n'en sait rien à l'avance. Quand il tombe sur ta tête, on dirait vraiment qu'il réfléchit, et découvrent ça au dernier moment. Je ne serais pas surpris qu'en te voyant, il te donne immédiatement trois B.U.S.E. d'avance.

Rose s'appliqua à lisser sa serviette, posée devant elle.

— Tu sais, je suis peut-être la fille de ma mère, mais ce n'est pas pour ça que je suis un génie.

— Non, répliqua Louis. Mais je trouve suspect que tu aies déjà lu la totalité de l'*Encyclopédie Magique des Potions et Antidotes*, et qu'en plus, tu te souviennes exactement du numéro de page où on trouve le baume de barlenouf. Tu sais, voila ce qui fait de toi un vrai génie.

— Ce n'est pas vrai ! protesta Rose, les joues toutes rouges. C'est maman qui raconte cette histoire depuis des mois, et ce n'est même pas vrai. Elle m'a acheté ces encyclopédies pour mes dix ans, Merlipopette. Et si je les ai lues, c'est surtout que je voulais faire un charme de… euh…

Avec un sourire poli, Louis la regarda et insista :

— Un charme de quoi ?

— C'est sans importance, dit Rose sèchement, tout en jouant avec sa serviette. Ce n'est pas de ma faute si je retiens les détails. De plus, c'était juste un antidote en cas d'empoisonnement aux baies d'if. Et je ne me souviens pas de la page exacte. Tout au mieux du chapitre où il se trouvait.

— D'accord, ça change tout, se moqua Louis.

— Ne t'avise pas de me parler sur ce ton, dit Rose. (Elle lui jeta sa serviette au visage, et atteint sa cible sans problème.) Tante Fleur est la seule à réussir à être sarcastique. En fait, je pense qu'elle est née avec cette expression sur le visage.

Louis renvoya la serviette de Rose, et s'efforça de prendre un air compétent pour dire :

— Quant à moi, je m'attends à aller à Poufsouffle. Ils valorisent avant tout le travail sérieux et l'application. À mes yeux, l'école est quelque chose de sérieux.

Rose fit une grimace, et mima en silence les mots que venait de prononcer son cousin. James eut un sourire.

— Et toi, Albus ? demanda Louis avec un coup de coude en direction du frère de James.

Albus recula, et jeta un coup d'œil nerveux autour de lui.

— Franchement, je m'en fiche.

— Comment ça, tu t'en fiches ? répéta Louis, horrifié. Ta maison te définira durant toute la durée de ta vie scolaire. Franchement, c'est grave, si tu te retrouves dans une maison qui ne te convient pas.

— Et quelle maison ne me conviendrait pas ? insista Albus, boudeur.

— Eh bien, comment savoir ? répondit Louis, en écartant les mains. Chacun a des ambitions et des goûts différents.

— Albus Severus Potter, dit Rose, d'un ton sentencieux, Louis n'a pas encore trouvé cette réponse évidente. Dire que je ne le croyais capable de travail sérieux et d'application !

Louis se vexa, et jeta un regard noir à sa cousine.

— Je connaissais déjà le nom complet d'Albus, merci.

— Ce sont ses initiales qui donnent une indication, dit Rose moqueuse. A.S.P. Et l'aspic est un serpent.

— Et alors, qu'est-ce que ça veut dire selon toi ?

— Albus a la trouille d'être envoyé à Serpentard, annonça James, les yeux au ciel. Franchement, toute la famille en a plaisanté durant tout l'été. Le premier Potter chez les Serpentard !

— Oh, ça suffit, maugréa Albus, furieux.

— Quoi ? répondit James. C'est parfaitement possible, Al. D'ailleurs, j'ai bien failli y aller moi-même.

— Oui, je sais, c'est ce que tu n'arrêtes pas de prétendre, répondit son frère plus calmement. Mais ensuite, quelle gloire ! Tu as terminé chez les Gryffondor. Le digne héritier du grand Harry Potter dans la même maison que son cher papa. Qui l'aurait cru ?

— C'est vrai, mais Serpentard ne peut pas être si mauvais, dit James avec sincérité. Après tout, Ralph y est. Et il ne s'en porte pas plus mal. Peut-être, si tu te retrouves avec lui, vous transformerez complètement les anciennes légendes de la maison. Qu'en dis-tu ?

Avec une grimace, Albus se pencha en avant, et posa le menton sur ses avant-bras.

— Tu sais, Albus, le vert est ta couleur, dit Rose gentiment. Regarde, ça va très bien avec tes yeux, et le noir de tes cheveux.

— C'est vrai, ajouta Louis. Et j'ai entendu que dans leurs dortoirs, on se sert du sang de dragon, aussi bien chaud que froid.

Albus se releva d'un bond, et quitta la table sans répondre. Rose se tourna vers Louis, un sourcil levé.

— Quoi ? se défendit son cousin. Franchement, j'ai vraiment entendu dire ça. Il paraît que les Serpentard chassent encore les dragons, même si c'est interdit. (Il secoua la tête.) Bon, tu ne dois pas être au courant. Les filles ne s'intéressent pas à la chasse.

— Tu ne devrais pas croire tout ce qu'on raconte, dit une voix derrière eux.

James se tourna, leva les yeux, et vit un homme au visage pâle et aux traits acérés. Près de lui, se tenait une jeune femme brune et plutôt jolie. Le sorcier eut un sourire pincé.

— Désolé de vous interrompre. Je m'apprêtais à vous demander si j'étais au bon endroit, mais de toute évidence, c'est le cas. Tu es bien James Potter, non ?

James hocha la tête, passant de l'homme blond à la jeune femme brune. Ils étaient élégants, distingués, mais d'aspect plutôt réfrigérant. Tous les deux portaient des vêtements noirs. James eut soudain l'idée que son ami Zane, s'il avait été présent, aurait immédiatement fait une plaisanterie sur le risque que couraient des vampires à émerger en plein jour. Les deux sorciers étaient parfaitement coiffés, et James se demanda si leur reflet apparaîtrait dans un miroir. En fait, il était heureux que l'Américain ne soit pas là.

— James, continua l'homme, pourrais-tu être assez aimable pour me conduire jusqu'à ton père ? Je suis…

— Drago ?

James se retourna, et vit sa mère approcher lentement. Elle examinait le sorcier avec un mélange de stupéfaction et de méfiance.

— Ginny, répondit l'homme.

Il y eut un long silence pesant, puis la femme brune intervint :

— Mrs Potter, nous sommes venus vous présenter nos plus sincères condoléances.

Elle essaya de sourire, mais sa grimace fut plutôt forcée.

— Harry sait-il… ? commença Ginny, les yeux toujours braqués sur le sorcier.

— Maintenant, il le sait, répondit Drago.

Il regardait derrière l'épaule de la mère de James, son menton pointu légèrement relevé. Harry Potter se plaça au côté de sa femme, et examina l'homme pâle de haut en bas.

— Je suis heureux de te revoir, Drago.

Drago hocha lentement la tête, sans réellement croiser les yeux d'Harry.

— Oui, ça fait très longtemps. Nous avons appris le décès de Mr Weasley, et j'ai pensé qu'il serait… approprié… de vous offrir nos condoléances.

Cette fois, James savait qui était cet homme pâle, même s'il ne l'avait jamais rencontré en personne. Il compara l'image du sorcier adulte qu'il avait sous les yeux avec les rares photos que son père avait gardées du jeune Drago Malefoy. Les yeux étaient les mêmes, très bleus, très pâles, tout comme les cheveux d'un blond blanc, tirés en arrière. Les lèvres minces exprimaient aussi une moue hautaine, comme autrefois, mais James eut la sensation que cette expression n'avait pas réellement de signification. Drago avait si longtemps porté cette moue qu'elle était désormais gravée en lui, sans qu'il en soit conscient. Ce n'était plus qu'une caractéristique de son visage.

Un long moment, Harry étudia Drago, puis il sourit. Et James comprit qu'il s'agissait du sourire mondain de son père.

— Merci, Drago. Ginny et moi te sommes reconnaissants de ta visite. Sincèrement. Présente-moi ta femme.

Drago passa la main autour de la taille fine de la sorcière, et répondit :

— Bien sûr, excuse-moi. Voici Astoria.

Harry salua, et Ginny serra légèrement la main tendue. Puis elle eut un sourire, et dit :

— Voudriez-vous prendre un rafraîchissement ?

Astoria se tourna vers Drago, un air interrogateur sur le visage. Drago examina, avec un sourire, le verre de jus d'orange que James tenait toujours.

— Volontiers, merci, je prendrai ce qu'il a, répondit-il. Et toi, chérie ?

Ginny les conduisit vers les tables où était servi le buffet. Astoria marchait lentement, son regard ne cessant de passer d'Harry à Drago. Le père de James ne chercha pas à mêler les nouveaux arrivants avec le groupe réuni devant la porte du Terrier.

— Comment ça se passe chez Gringotts, Drago ? demanda-t-il. Je croyais que les sorciers étaient interdits chez les gobelins, et pourtant, tu es vice-président de leur conseil d'administration à ce que j'ai entendu dire. Bravo ! À l'école, autrefois, nous ne l'aurions jamais cru si quelqu'un nous avait dit que tu finirais aussi haut placé dans la plus grande banque du monde magique d'Angleterre.

— À l'école autrefois, répondit calmement Drago, les yeux toujours baissés, nous ne l'aurions jamais cru si quelqu'un nous avait dit que nous serions un jour côte à côte, dans le même jardin, sans pointer notre baguette l'un sur l'autre.

Le sourire d'Harry disparut.

— Oui, admit-il à voix basse. C'est vrai.

Il y eut un long silence. James entendait au loin le bourdonnement des voix, près de la maison, et le chant des oiseaux dans le verger. Il se tourna vers sa cousine, Rose, qui elle aussi regardait la scène avec un intérêt non dissimulé. Elle leva les sourcils, et secoua la tête doucement.

Drago eut un petit rire sans joie

— Tu sais, reprit-il d'une voix différente, pour te dire la vérité, je n'aurais jamais pu prédire autrefois la vie que je connais aujourd'hui. Tout a bien changé depuis nos années à Poudlard.

Harry ne souriait plus du tout. Le visage grave, il examina l'homme pâle d'un regard attentif.

— En grandissant, on apprend de sa famille diverses choses, continua Drago, et il est parfois difficile de les remettre en question. Nous sommes plus ou moins formatés par ceux qui nous éduquent. Il y a les générations précédentes et leurs croyances qui pèsent sur nous, qui nous donnent un modèle à suivre. La plupart du temps, j'imagine que c'est une bonne chose.

Pour la première fois depuis son arrivée, Drago Malefoy regarda Harry Potter droit dans les yeux. Il n'y avait plus aucune moue hautaine sur son visage.

— La plupart du temps, Harry, oui, c'est une bonne chose. Mais parfois, en grandissant, le temps passe, et nous sommes obligés de jeter un coup d'œil en arrière. Et de tout remettre en question. Et alors, il est trop tard. Bien trop tard pour espérer réparer.

James quitta Drago des yeux pour examiner son père, qui avait un visage toujours aussi impassible. Puis, Harry Potter jeta un coup d'œil derrière lui, vers le Terrier, et il soupira.

— Écoute, Drago, si tu a quelque chose à dire, crois-tu vraiment que ce soit…

Drago secoua la tête, et l'interrompit.

— J'ai peut-être quelque chose à dire, et ce n'est pas le bon moment. Je ne suis pas venu te demander de me pardonner, Harry. Je suis simplement venu te présenter, à toi et à ta famille, mes condoléances. Contrairement à ce que tu pourrais croire, je sais parfaitement qu'Arthur Weasley était un homme bien. Un sorcier honorable. Mon père ne serait sans doute pas d'accord avec moi, mais comme je viens de te le dire, en grandissant, on voit parfois les choses différemment.

Harry hocha la tête.

— Merci, Drago.

Drago fit un pas en avant, vers Harry.

— J'avais une autre raison pour venir te voir aujourd'hui, je dois l'admettre. Je voulais me prouver quelque chose à moi-même.

Harry ne tressaillit même pas.

— Que voulais-tu te prouver ?

Sans quitter Harry des yeux, Drago eut un petit sourire.

— Simplement que je pouvais te parler. Et plus important encore, que tu m'écouterais.

Drago tendit la main droite. Sans baisser les yeux, Harry la prit et la serra. James avait du mal à croire ce qu'il voyait, surtout en sachant les différends qui avaient opposé ces deux sorciers dans le passé. Bien entendu, il ne s'agissait pas vraiment d'une grande réconciliation larmoyante. De plus, James était sûr que Drago ne serait jamais venu si un autre membre de sa famille avait été au courant. Et pourtant, c'était impressionnant. La poignée de main ne dura que quelques secondes ; cinq minutes après, Drago et Astoria étaient repartis. James regarda leur énorme automobile noire disparaître.

Mais l'image de cette poignée de main, aussi fragile et merveilleuse qu'une bulle de savon, resta très longtemps dans sa mémoire.

La plupart des membres de la proche famille passèrent la nuit au terrier, et James ressentit une tristesse particulière en sachant que ce serait sans doute la dernière fois que tous se trouveraient ainsi réunis dans la vieille maison. Malgré l'activité fébrile de la soirée, un vide palpable pesait sur les pièces, une sorte de tristesse froide qui paralysait tout le monde. C'était presque comme si, mentalement, chacun recouvrait les meubles d'un drap, décrochait les tableaux, partageait la vaisselle. James éprouvait une colère latente qui ne trouvait pas sa cible. Comme si ce n'était pas assez horrible que grand-père soit mort. Maintenant, le Terrier lui aussi disparaissait à son tour. Rien ne paraissait normal ou chaleureux. Même la chambre qu'il partageait avec Albus et Lily depuis tant d'années lui semblait vide et glacée. Il n'avait jamais pensé que cette pièce, un jour, pourrait appartenir à quelqu'un d'autre. À un étranger. Pire encore, les nouveaux propriétaires pourraient parfaitement être Moldus incapables de maintenir en place la vieille bâtisse. Et s'ils décidaient de détruire la maison pour en construire une neuve ? James ne pouvait supporter cette idée. Furieux, il claqua la porte, et se prépara à se coucher.

Lily marmonna et roula dans son lit, cachant sa tête sous son oreiller.

— Surtout, ne t'occupe pas de nous, se moqua Albus depuis son grand lit, dans le coin. Après tout, on ne faisait que dormir. Mais si on te gêne, n'hésite pas à nous le dire.

— Désolé, grommela James.

Il se laissa tomber sur son lit, et jeta ses chaussures.

Albus se rassit et regarda la porte de la chambre. James tourna la tête, pour vérifier ce qui intéressait tellement son frère. Ils connaissaient cette porte depuis toujours : elle était couverte de graffitis, gravés dans le bois. Au cours des années, de nombreux enfants de la maison avaient dormi ici, et chacun d'entre eux avait un jour ou l'autre laissé une trace sur le panneau, à la grande fureur de grand-mère. Et pourtant, jamais elle n'avait tenté d'effacer le moindre graffiti – ce qui, pour une sorcière, n'aurait pas été difficile. James croyait savoir pourquoi. Au beau milieu de la porte, un des plus anciens dessins marquait les jours par des encoches, et au-dessus de la liste, il y avait écrit : « *Bientôt la liberté !* » En dessous, la même main, d'une écriture large et audacieuse, avait signé : « *Longue vie à Fred et George. A Poudlard et à jamais*. »

— Tu crois vraiment que grand-mère va vendre la maison ? demanda James, les yeux toujours fixés sur les graffitis de la porte.

Albus ne répondit pas. Au bout d'un moment, il se laissa retomber en arrière et se tourna, fixant le mur, la plupart de ses couvertures tirées jusqu'au menton.

James enleva sa chemise, et enfila son pyjama. Puis il traversa la chambre jusqu'à la salle de bain, pour se brosser les dents. Il y avait trois chambres à l'étage qui partageaient cette salle de bain. Lucy, la fille de Percy, était assise sur la grande baignoire en fonte aux lourdes pattes de lion, et elle coiffait avec application ses longs cheveux noirs et brillants.

— Salut, James, dit-elle en lui jetant un coup d'œil.

— Salut, Lucy.

— Je suis contente de te voir. Cet été, vous m'avez vraiment manqué, dit Lucy, sans cesser ses coups de brosse. Papa affirme que l'an prochain, nous passerons plus de temps avec la famille. J'étais vraiment contente, jusqu'à aujourd'hui. Parce que, l'année prochaine…

Quand elle ne termina pas sa phrase, James se contenta de hocher la tête.

— Oui.

— Ça t'a plu, ta première année d'école ? demanda Lucy en le regardant. Tu es content d'y retourner ?

Une fois de plus, James hocha la tête. Puis il ramassa le verre posé à côté du lavabo. Il y avait dedans différentes brosses à dents ; il grimaça en les examinant, cherchant à retrouver la sienne.

— J'ai vraiment envie de commencer l'école, dit Lucy. Papa prétend que je devrais savourer ma liberté tant qu'elle dure, mais je ne trouve pas vraiment que vivre dans des chambres d'hôtel, une semaine à droite, une semaine à gauche, soit une telle liberté. Maman affirme que c'est mieux que nous voyagions tous autour du monde, avec papa, pour rester une vraie famille. Mais je crois surtout qu'elle adore voyager. Elle n'arrête pas de nous emmener, Molly et moi, visiter des endroits historiques. Elle y prend des photos, nous demande de sourire devant une statue, un rocher, un champ de bataille, ou n'importe quoi. J'ai écrit beaucoup de lettres, mais personne ne me répond. Du moins, pas aussi souvent que je l'aimerais.

Elle regardait James d'un air entendu – ce qu'il remarqua dans le miroir, tout en se brossant les dents.

— Qu'est-ce qui ne va pas avec Albus ? demanda tout à coup Lucy en posant sa brosse.

James rinça sa brosse à dents avant de répondre.

— Quoi ? Pourquoi tu demandes ça ?

— Je trouve qu'il est resté ce soir incroyablement silencieux. Ça ne lui ressemble pas.

— Tu sais, tout le monde a été différent ce soir, répondit James. (Il se tourna vers sa cousine, avec un sourire triste.) Enfin, presque tout le monde.

Quand elle passa devant lui, Lucy lui envoya un petit coup pour rire. À la porte, elle s'arrêta, et le regarda derrière son épaule.

— Nous serons probablement repartis quand tu te lèveras demain matin, dit-elle simplement. Nous devons retourner au plus tôt au Danemark, d'après ce que dit papa.

— Oh, dit James, sans savoir quoi dire. D'accord, bon voyage, Lucy. Je suis désolé pour toi. Mon père affirme qu'oncle Percy est un personnage important pour le Ministère de la Magie. J'espère simplement, qu'avec le temps, sa vie pourra changer. Tu ne crois pas ?

— L'an prochain, ça n'aura plus d'importance, répondit Lucy avec un sourire. Je serai à Poudlard, avec toi, Louis, Rose et Albus. J'attends ça avec impatience.

James la regarda. Il trouvait toujours étrange de parler avec sa cousine. Il l'aimait beaucoup. En fait, il l'aimait même davantage que tous les autres, surtout Louis. Mais Lucy était… bizarre. Différente. C'était sans doute normal : après tout, elle avait été adopté par oncle Percy et tante Audrey quelques années après leur mariage, quand ils croyaient ne pas pouvoir avoir d'enfants. Parler à Lucy était un peu comme parler à Luna Lovegood. Toutes deux prenaient tout au pied de la lettre. Lucy était d'une intelligence extrême, presque surnaturelle, mais contrairement à la plupart des gens, elle ne plaisantait jamais, et ne comprenait pas l'humour. Elle disait toujours exactement ce qu'elle pensait.

— Cette année, James, j'aimerais vraiment que tu m'écrives une lettre ou deux, dit-elle, en le regardant de ses yeux noirs et sérieux. Pour me raconter comment ça se passe pour toi à l'école. Pour me faire rire. Je sais que tu peux le faire.

Une fois de plus, James acquiesça.

— D'accord Lucy. C'est promis.

Tout doucement, Lucy retourna dans la chambre qu'elle partageait avec sa sœur. James s'apprêtait à retourner dans la sienne quand un mouvement soudain le fit s'arrêter. Il tourna la tête. Il y avait quelque chose dans le couloir. La porte était légèrement entrouverte, mais derrière, il faisait sombre. Quelqu'un devait sans doute attendre qu'il sorte pour prendre la salle de bain. Il ouvrit la porte et se pencha pour dire :

— J'ai fini. La salle de bain est à toi.

Mais le couloir était désert. James regarda de tous les côtés. Au bout du couloir, il y avait des escaliers, et James savait que toutes les marches craquaient. Il aurait certainement entendu si quelqu'un venait de les descendre. Il fronça les sourcils, et s'apprêta à retourner dans sa chambre, quand à nouveau, il y eut un mouvement, dans un rayon de lune, non loin de la grande fenêtre. Une ombre… qui dansa un moment, avant de se figer.

James sortit carrément dans le couloir, les yeux fixés sur le carré blanchâtre dessiné par la fenêtre sur le mur et le sol. Il n'arrivait plus à distinguer ce qui avait bougé. Dès qu'il avança de quelques pas sur le palier, son pied fit craquer le plancher. En entendant ce bruit, l'ombre bondit vers la fenêtre, en

plein dans le rayon de lune. Il glissa sur le rebord de la fenêtre, comme une sorte de lézard sinueux, mais bien plus long, avec des bras et des jambes. James crut discerner une silhouette humaine – une grosse tête – des oreilles pointues. Et tout à coup, tout disparut.

La peau hérissée de chair de poule, James s'immobilisa. L'ombre avait fait un bruit curieux en bougeant, comme des feuilles mortes frémissant sur des cailloux. James tendit l'oreille, et à nouveau, il entendit ce bruit, en bas des escaliers, sur le palier d'en dessous. Sans réfléchir, il descendit les marches.

Comme d'habitude, le bois des escaliers craqua bruyamment. Du coup, le temps d'arriver en bas, James avait complètement perdu le bruit qu'il poursuivait. L'horloge de la famille Weasley envoyer son tic-tac discret dans l'obscurité du salon quand James y entra, avant d'avancer jusqu'à la cuisine. Il y avait une chandelle qui brûlait encore dans une flaque de cire près de la fenêtre. La lune éclairait la pièce, renvoyant des reflets sur les innombrables casseroles de cuivre accrochées au mur, au-dessus du fourneau. James s'arrêta, et pencha la tête, pour mieux écouter.

Le curieux grincement recommença, et James vit l'ombre qui sautait devant les placards, apparaissant de temps à autre dans le rayon de lune. On aurait dit que l'être cherchait à entrer dans le garde-manger. James regarda rapidement autour de lui, essayant de trouver qui renvoyait une telle ombre. Il n'y avait personne.

L'ombre s'arrêta soudain au coin du plafond, et sembla regarder James de là-haut, durant un moment. La petite ombre ressemblait un peu à celle d'un elfe de maison, mais il y avait bien trop de jointures dans ses bras et ses jambes. Et tout à coup, à nouveau, il sauta dans la pénombre. James plongea en direction de la créature, sentant qu'elle s'enfuyait vers la porte de derrière. À sa grande surprise, la porte était grande ouverte.

James émergea comme une fusée dans l'air froid de la nuit. Il chercha autour de lui, et écouta, guettant le grincement qu'il avait déjà entendu. Mais il ne vit aucun signe de l'ombre qu'il poursuivait.

— Bonsoir, James, dit une voix derrière lui.

Il faillit pousser un cri de surprise. Il pivota, et vit son père, assis sur un tas de bois, un petit verre à la main. Harry se mit à rire.

— Désolé, fils. Je ne voulais pas te faire peur. Pourquoi es-tu tellement tendu ?

James regarda une fois de plus autour de lui, le front plissé.

— Je pensais… je pensais avoir vu quelque chose.

Harry lui aussi regarda autour de lui.

— Tu sais, il y a beaucoup de choses à voir dans cette maison : la goule dans les combles ; les gnomes dans le jardin. En général, ils ne rentrent pas dans la maison, mais quelques-uns parfois se montrent plus braves et cherchent à voler un navet ou deux pendant la nuit. Ils considèrent que le jardin leur appartient, et que c'est du vol de leur prendre la récolte. Aussi, de temps à autre, ils se montrent un tantinet mercenaires.

James avança jusqu'au tas de bois, et y grimpa pour s'asseoir aux côtés de son père. Il se pencha pour examiner le contenu de son verre.

— Qu'est-ce que tu bois ? demanda-t-il.

À nouveau, Harry eut un rire tranquille.

— En fait, c'est plutôt ce que je ne bois *pas*, dit-il. C'est du whisky-de-feu. Je n'ai jamais tellement aimé ça, mais c'est une tradition, et je me dois de la respecter.

— Quelle tradition ?

— Une façon de se souvenir, dit Harry avec un soupir. Une gorgée pour me rappeler ton grand-père, et tout ce qu'il signifiait pour nous tous. Je l'ai fait autrefois, avec ton grand-père et George, la nuit où nous avons enterré ton oncle Fred.

James resta silencieux un moment. Il avait le regard perdu dans le jardin, et dans le verger obscur. Juste sous la pente de la colline, on voyait la masse du garage de grand-père dans le clair de lune. La nuit était chaude, et de nombreux criquets chantaient encore.

— Je suis heureux de t'avoir avec moi, James, dit Harry.

James leva les yeux vers son père.

— Alors pourquoi n'es-tu pas venu me chercher ?

— Je ne sais pas, dit Harry en haussant les épaules. En fait, avant de te voir, je n'étais même pas conscient d'avoir besoin de toi.

James s'appuya contre la pierre douce des fondations de la maison. Après la chaleur du jour, la fraîcheur que conservait le mur était agréable. Le ciel était incroyablement clair. On voyait la Voie Lactée tracer un arc de lumière sur le velours noir du ciel, pointant vers le village voisin dont les lumières scintillaient au-delà du verger.

— Ton grand-père a été un père pour moi, tu sais, dit Harry. Je m'étais assis ici pour y penser. J'avais l'habitude de lui téléphoner très souvent, mais jamais je ne me suis réellement arrêté pour réfléchir à ce qu'il représentait pour moi. En fait, je suppose que jusqu'ici, je n'en ai pas éprouvé le besoin.

James avait la tête renversée, et les yeux fixés sur la lune.

— Oui, c'est logique. Après tout, tu as perdu ton père quand tu étais bébé. Tu ne l'as même pas connu.

— Oui, acquiesça Harry. Et mon oncle Vernon… J'aimerais pouvoir te dire qu'il m'a élevé comme son fils, mais tu as entendu suffisamment d'histoires à son sujet pour savoir que ce n'est pas vrai. Franchement, je ne savais même pas ce que je manquais. Je savais juste que ma vie chez les Dursley n'avait rien d'agréable, et que ce n'était pas normal.

— Jusqu'à ce que tu épouses maman et devienne un Weasley honoraire ?

Harry eut un sourire, regarda son fils, et hocha la tête.

— Oui, je suppose.

— Tu supposes seulement ?

Le sourire disparut lentement du visage de son père. Harry détourna la tête, et examina l'obscurité, au-delà du jardin.

— Il y a eu Sirius, dit-il. Il a été le premier père que j'aie jamais connu. Bien sûr, en principe, il n'était que mon parrain, mais je m'en fichais. Il m'avait demandé de venir habiter chez lui, de former une famille. Mais ça n'a pas marché. Il était accusé par le ministère, et il a dû s'enfuir et se cacher, durant des années. Mais il a fait de son mieux pour m'aider. Il m'a acheté un balai, un *Eclair-de-Feu*. Je n'ai jamais autant aimé un balai de toute ma vie.

Quand Harry s'arrêta, il leva la main et ôta ses lunettes. James resta silencieux.

— Alors tu vois, j'étais assis ici, en réfléchissant que ton grand-père était quand même le troisième père que je perdais. Et que j'étais revenu à mon point de départ, orphelin. Si tu veux la vérité, mon fils, j'étais plutôt triste de mon sort. Sirius a été tué avant même que j'aie la chance de prendre une photo de nous deux ensemble pour me souvenir de lui. Parfois, j'ai du mal à revoir son visage. Il ne me reste que l'affiche qui a été placardée partout quand il s'est évadé de prison. Il a laissé dans mon cœur un gouffre que personne n'a jamais comblé. J'ai vaguement essayé de compenser avec le vieux directeur de Poudlard, Dumbledore, qui s'est beaucoup occupé de moi durant un moment, mais lui aussi a été tué. Très longtemps, ton grand-père m'a aidé à oublier les pertes que j'avais subies. Mais aujourd'hui, il est mort à son tour. On aurait pu croire que, avec le temps, ça devienne plus facile pour moi d'accepter la disparition de ceux que j'aime. Mais ce n'est pas le cas. Je suis en colère, James. Je veux retrouver les gens que j'ai perdus. Je n'arrive pas à les oublier ; je n'arrive pas à continuer à vivre comme les autres. Alors, je me suis assis là, à penser que ton grand-père était pour moi une perte de trop. Je ne veux plus rien accepter. Mais que puis-je faire ? Il n'y a aucun espoir de faire revenir les disparus, et le souhaiter ne fait que rendre les pertes plus amères. Voilà, je pensais à tout ça, et tout à coup, sais-tu ce qui s'est passé ?

Le front plissé de perplexité, James regarda une nouvelle fois son père.

— Non. Quoi ?

Harry eut un long sourire.

— Tu as jailli de cette porte comme un diable de sa boîte, et tu m'as fait si peur que j'ai failli en lâcher mon verre.

James éclata de rire.

— Donc, en me parlant comme ça dans le noir, tu as cherché à te venger ?

— Peut-être, admit Harry qui souriait toujours. Mais surtout, au même moment, j'ai réalisé quelque chose d'important. Et c'est pour ça que j'étais si content de te voir, et que tu t'assoies avec moi. Je me suis rappelé que j'avais une autre chance de vivre cette relation père-fils, mais de l'autre côté. Je vous ai tous les trois – toi, et Albus et Lily. Et je peux faire de mon mieux pour vous donner ce que je n'aie pas connu. Et tu sais ce qui est vraiment magique ? C'est qu'en le faisant, je retrouve un peu de ceux que j'ai perdus ; comme un reflet, dans vous trois.

James dévisagea son père, le front plissé. Il avait la sensation de comprendre ce que Harry exprimait, mais à peine. Finalement, il examina une fois de plus le contenu du verre de son père.

— Alors, tu vas boire ça ?

Harry baissa aussi les yeux sur son verre de whisky-de-feu, puis il le leva et regarda la lune à travers le liquide ambré.

— Tu sais, fils, dit-il, je crois qu'il est temps pour nous de commencer une nouvelle tradition. Qu'en penses-tu ? (Il tendit son bras et annonça :) C'est pour toi Arthur, pour le père que tu as été pour nous tous, et pour moi surtout. Et pour vous, Dumbledore, pour le travail formidable que vous avez fait jusqu'à la fin… et pour toi papa, le premier James que je n'ai jamais connu, mais que j'ai toujours aimé…

Les yeux fixés sur le verre que son père tenait, James réalisa qu'Harry restait silencieux. Au bout d'un moment, d'une voix plus douce, Harry termina :

— Et pour toi, Sirius Black, où que tu sois. Tu me manques. Vous me manquez tous.

D’un geste lent, Harry jeta le whisky-de-feu vers la Lune. Le liquide traça un grand cercle et renvoya des éclats de lumière avant de disparaître dans l’obscurité du jardin. Harry inspira profondément, puis soupira, en frissonnant un peu. Il se pencha en arrière, et mit le bras sur les épaules de son fils, qu’il serra contre lui.

Ils restèrent un moment assis, en silence, à regarder la lune, à écouter les criquets du verger. James ne réalisa pas qu’il s’endormait. Ni que son père le ramenait jusque dans son lit.





Chapitre 2 : Le borley

Ginny gara soigneusement sa voiture dans une place libre, près du passage clouté.

— James, ne t'inquiète pas, dit-elle. Ton père n'avait que six ans quand il a dû porter des lunettes. Tu as de la chance d'avoir tenu jusque-là sans en avoir besoin.

Assis à l'avant à côté de sa mère, James ne répondit pas. Il était en colère. Derrière eux, Lily gémit – pour la dixième fois :

— Moi aussi, je *veux* des lunettes.

Ginny poussa un soupir qui écarta ses cheveux roux de son visage. D'un geste sec, elle ramena le levier de vitesse en position « parking ».

— Lily, avec un peu de chance, tu n'auras jamais rien d'autre à porter que des lunettes de soleil. Mais là, ma chérie, tu choisiras celles que tu veux.

— Je ne veux pas de lunettes de soleil ! cria Lily, d'une voix boudeuse. Je veux des *vraies* lunettes, comme James. Pourquoi *lui*, il a droit de porter des vraies lunettes ?

— Je vois très bien, grommela James sans sortir de la voiture. A l'école, je n'ai aucun problème pour lire mes livres. Alors, je ne vois pas pourquoi…

— Pour le moment, c'est peut-être vrai, coupa sa mère d'un ton ferme. Ces lunettes ne serviront qu'à corriger ta vue. J'espère qu'elles l'empêcheront aussi de se détériorer. Franchement, James, pourquoi es-tu aussi pénible ?

James lui jeta un regard noir.

— Je ne *veux pas* porter de lunettes. Je ne *veux pas* avoir l'air d'un intello débile.

— Ne dis pas ça, corrigea automatiquement Ginny. De plus, ton père porte des lunettes. Ce n'est pas pour autant qu'il a l'air d'un intello débile. Allez, viens avec moi. (Elle se tourna vers le siège arrière.) Lily, tu restes ici avec Kreattur, et tu manges ton goûter, d'accord ? Je pourrais vous voir par la fenêtre, et je n'en ai que pour une minute. Kreattur, tu la surveilles.

Dans le siège-bébé, à arrière de la voiture, Kreattur s'agita nerveusement.

— Maîtresse, Kreattur pourrait surveiller la petite maîtresse sans être attaché dans cet appareil de torture moldu. Mais Kreattur fera ce que la maîtresse ordonne. Comme d'habitude.

— Kreattur, je t'ai déjà expliqué que les Moldus te voient comme un enfant, et que la loi oblige les enfants à voyager dans un siège spécial. Écoute, je te laisse déjà sortir avec cette serviette ridicule. Je t'assure que les Moldus n'ont pas l'habitude de voir un enfant de cinq ans porter une couche.

— Kreattur se déguise comme il peut, maîtresse, croassa tristement l'elfe de maison. Kreattur n'a pas l'habitude de fréquenter les Moldus, mais il utilise au mieux le peu de magie qu'il possède.

Ginny sortit de la voiture en levant les yeux au ciel.

— Si tu as besoin de quelque chose, appuie sur le klaxon, d'accord ? Je suis certaine que « le peu de magie que tu possèdes » te permettra de le faire.

Ginny conduisit James vers le cabinet médical.

— Pourquoi devons-nous aller voir un docteur moldu ? se plaignit encore James. Il n'y a pas de médecins sorciers qui sauraient ensorceler des lunettes pour qu'elles deviennent invisibles ? Ou alors, qui répareraient une mauvaise vue avec de la magie ?

Sa mère sourit.

— James, la magie n'apporte pas de solution à tout. Un ophtalmologiste moldu fera aussi bien l'affaire qu'un médecin sorcier, et il est bien plus facile de venir ici que courir jusqu'au Chemin de Traverse. Tu es déjà venu, il y a quinze jours, pour ton examen préliminaire. Je ne vois vraiment pas pourquoi tu as peur.

— Je n'ai *pas* peur ! protesta James dégoûté.

Sa mère et lui rentraient déjà dans le cabinet. Il regarda la petite salle d'attente adjacente, exactement pareille qu'à sa première visite, avec quelques poissons qui s'ennuyaient dans un aquarium sinistre, et des magazines posés sur une table basse dans un coin.

Ginny s'adressa à une grosse réceptionniste cachée derrière une vitre épaisse.

— James Potter, dit-elle. Nous avons un rendez-vous à 14:00 avec le docteur Prendergast.

James se laissa tomber dans la même chaise que la première fois où il était venu. Il tapa du pied la moquette râpée, en marmonnant entre ses dents.

Quelques minutes plus tard, le docteur Prendergast – un homme maigre, aux joues rouges, et au sourire aimable – émergea de son cabinet de consultation. Il enleva ses lunettes, et les glissa dans la poche de sa blouse blanche.

— Entre, James, dit-il avec entrain. Ta mère peut venir aussi, si elle le souhaite.

Ginny se tourna vers James.

— Tu veux que je vienne ? Si tu préfères, je vais aussi chercher Lily pour qu'elle nous accompagne.

Morose, James soupira et se leva.

— Non. Tu peux retourner dans la voiture avec elle. D'ailleurs, tu devrais aller surveiller Kreattur, sinon il va lui donner du caviar pour le goûter.

Ginny lui jeta un regard menaçant, tout en adressant au docteur un grand sourire aimable.

— James, j'ai déjà réglé tes lunettes. Tu pourras donc nous rejoindre dans la voiture dès que tu en auras terminé avec le docteur. C'est compris ?

Le docteur Prendergast entraîna James jusqu'à son cabinet.

— Qui est Kreattur ? demanda-t-il. Votre animal domestique ?

— Non, c'est mon demi-frère, répondit James. Il vit dans la cave. Nous lui donnons un seau de têtes de poisson, une ou deux fois par semaine.

Le docteur regarda James en clignant des yeux, et son sourire vacilla un peu.

— C'est très… hum – très amusant, James. Tu as une imagination intéressante.

James resta assis tout au bord du fauteuil d'examen, tandis que le docteur remettait ses lunettes et fouillait dans un placard métallique. Il sélectionna un étui, qu'il posa sur la table. Il l'ouvrit et en sortit une paire de lunettes à montures noires.

— Voilà, dit-il avec entrain.

James regarda les lunettes : elles paraissaient trois fois plus grosses que sa tête. Il se recroquevilla.

— Laisse-moi te les faire essayer. Ensuite, nous les vérifierons. Ça ne prendra qu'une minute

Le docteur se pencha pour lui mettre les lunettes. James ferma les yeux pendant que les branches s'accrochaient à ses oreilles. Quand il les rouvrit, le monde semblait avoir rétréci. Sa perspective latérale était différente aussi. Il regarda autour de lui, cherchant à s'habituer à cette nouvelle sensation.

— Alors ? s'exclama gaiement le docteur. Comment tu te sens ?

James poussa un grand soupir.

— Très bien, j'imagine, dit-il. Ça me fait un effet bizarre.

— C'est parfaitement normal. Tu verras, tu vas très vite t'y habituer.

James avait d'ores et déjà décidé qu'il n'en était pas question. Il avait l'intention de ne porter ces horribles lunettes que devant sa mère, un jour ou deux, puis il les dissimulerait dans sa malle en reprenant le Poudlard Express. D'ailleurs, il n'en avait pas besoin. Il en était certain.

Le docteur Prendergast fit asseoir James sur un tabouret, au coin de son cabinet, et lui demanda de lire une suite de lettres sur le mur opposé. James se couvrit un œil, puis l'autre, et récita les lettres d'un ton monocorde. Le docteur hocha la tête avec joie, puis il enleva une fois de plus ses propres lunettes avant d'ouvrir les stores qui obscurcissaient la pièce. Le soleil de l'après-midi éclata aussitôt.

— C'est parfait, James, dit le docteur. J'ai presque fini. Laisse-moi te trouver une date pour ton prochain rendez-vous, et tu pourras t'en aller.

Il ouvrit la porte de son cabinet, et disparut dans le couloir. Une fois seul, James se leva et s'approcha d'un grand miroir près de la fenêtre. Les lunettes n'étaient pas si affreuses, pensa-t-il, mais quand même, elles n'étaient pas terribles. Il les sentait peser sur son nez. Il fronça les sourcils, et les enleva. Dans le miroir, il vit quelque chose remuer derrière lui. Il sursauta, et se retourna. Les rayons du soleil jetaient dans la pièce une vive lumière, et James vit son ombre projetée sur le mur, sur un large poster représentant le schéma détaillé d'un œil. Il y avait une autre ombre à côté de la sienne. Et James la reconnut immédiatement : c'était celle qu'il avait déjà vue, quelques nuits plus tôt, dans le

couloir du Terrier. D'un geste instinctif, il chercha à récupérer sa baguette dans sa poche arrière. Mais bien entendu, elle n'y était pas. James n'avait pas encore l'âge légal pour pratiquer la magie en dehors de l'école, et sa mère lui interdisait formellement d'emporter sa baguette chez les Moldus.

Quand la petite silhouette sinueuse grimpa sur le mur, et sauta, James écarquilla les yeux, surpris. On aurait cru que l'ombre émergeait du mur pour suivre un rayon de soleil. Bizarrement, la pièce en fut obscurcie, comme si un voile invisible venait de tomber. Pour la première fois, James réalisa que l'ombre n'était pas projetée par un être, non, la créature *était* une ombre. Elle atterrit sur la petite table médicale près du siège d'examen. Et là, sous les yeux sidérés de James, l'ombre se mit à jeter les différents instruments du docteur Prendergast à travers toute la pièce. Les accessoires métalliques rebondirent bruyamment contre les murs, et s'éparpillèrent par terre. James rangea ses lunettes dans la poche de son jean et se précipita pour récupérer quelques objets volants.

— Arrête ! chuchota-t-il au lutin. Mais qu'est-ce que tu fais ? Tu vas me causer des tas d'ennuis !

James passa sous le siège d'examen, et ramassa sur le sol quelques instruments. Ayant fini de débarrasser la table, le lutin sauta sur le tabouret et de là, sur le mur. Devant les placards, il se cacha sur une étagère, derrière une rangée de livres épais. Un par un, les livres quittèrent la tablette. D'une main, James posa ce qu'il tenait sur la table, et de l'autre, il tenta vivement de rattraper les premiers livres qui tombaient. Il n'y réussit pas. Aussi, il s'accroupit pour les récupérer par terre. Un énorme livre le heurta à la nuque, et il lâcha tout ce qu'il avait déjà ramassé. Furieux, il pivota sur ses talons, et examina la créature, se demandant comment il pouvait l'attraper. Le lutin sauta de l'étagère sur le mur, d'où il arracha un des angles du poster. L'immense papier bascula en avant, et tomba sur la tête de James. Le temps qu'il se débatte pour en sortir, le lutin avait pris position sur un énorme ventilateur au plafond, et tournait lentement avec l'une des pales. Il ne parlait pas, mais il semblait pourtant se moquer de James.

— Tu es peut-être chez les Moldus, cracha James à la créature, mais moi, je suis un sorcier. Franchement, tu as de la chance que je n'aie pas ma baguette avec moi !

Curieusement, la menace sembla faire effet. Le lutin recula, comme s'il avait compris. Il se recroquevilla, et sauta en direction de la fenêtre. James était toujours encombré par le poster déchiré. Il réussit cependant à enjamber le fauteuil d'examen, et chercha à attraper la créature. Il se prit le pied dans le bras du siège, et tomba dessus de tout son poids. Sous le choc, le fauteuil roula et heurta violemment le mur près de la fenêtre, au moment même où la porte s'ouvrait.

Quand James leva les yeux, il vit le docteur Prendergast qui le regardait, l'air éberlué. James chercha à quitter le siège d'examen dans lequel il était toujours coincé.

— Écoutez, dit-il très vite. Je ne sais pas ce que c'était, mais je vous assure que ce n'est pas moi. Je n'ai pas fait de magie. Je n'ai pas fait tomber vos livres, ni déchiré votre poster du mur, ni mis tout ce désordre. En fait, c'était un horrible petit monstre en forme d'ombre. Je ne pense pas que vous allez me croire, et c'est normal, parce que j'ignorais aussi que les ombres vivantes existaient jusqu'à maintenant. Bon, j'imagine que nous allons tous les deux finir avec un sortilège Oubliettes. Alors, franchement, on s'en fiche.

Le regard attentif du docteur Prendergast n'avait pas quitté James. Derrière les verres correcteurs, les yeux bleus du médecin semblaient plus grands que la normale. Il fallut un moment pour que James quitte des yeux le visage qui le surplombait pour regarder autour de lui, afin d'étudier le désordre créé par le lutin dans le cabinet. À sa grande surprise, la pièce était impeccable. Les livres étaient alignés sur l'étagère ; le poster accroché au mur parfaitement intact ; et les accessoires métalliques nécessaires aux examens ophtalmologiques bien rangés, dans un petit plateau, sur la table.

— Ah-ah, dit le médecin, légèrement nerveux. Je présume que c'est un nouveau chapitre de ton histoire au sujet d'un demi-frère qui mange des têtes de poisson dans la cave. Comme je te l'ai déjà dit, James, ton imagination est très… particulière. Voilà la date de ton prochain rendez-vous. Je pense qu'il vaudrait mieux que tu… t'en ailles maintenant. Ta mère t'attend dehors.



Le 1er septembre au matin, James était d'une humeur déplorable. Et le temps semblait s'accorder à sa maussaderie. Il faisait froid, et un brouillard épais couvrait la ville d'un poids humide. En route pour la gare de King Cross, James regardait son reflet dans la vitre de la voiture familiale. Il avait voulu raconter à sa mère son aventure avec l'ombre du lutin – qu'il avait maintenant rencontrée deux fois – mais Ginny était irritable et nerveuse. Elle lui avait sèchement demandé de garder ce genre de créatures imaginaires pour Luna Lovegood, dont c'était la spécialité. Effectivement, James avait bien l'intention d'interroger Luna à ce sujet la prochaine fois qu'il la verrait. Mais pour le moment, il devait préparer son retour à Poudlard, et gérer son gamin de frère. Aussi, il était très occupé, l'ombre du lutin attendrait.

Tout avait mal commencé ce matin. Très excité par son retour à l'école, James avait préparé sa malle bien à l'avance, avant d'attendre les autres, devant la porte d'entrée de la maison. En remontant à l'étage pour récupérer sa chouette, Aristo, il avait trouvé Albus assis sur son lit, attachant ses chaussures. Près de lui, il y avait sa malle ouverte, même pas terminée.

— Dépêche-toi, Al ! avait dit James en posant la cage d'Aristo sur le bureau. Papa vient d'amener la voiture devant la porte. Tu devrais avoir fini tes bagages. Nous allons être en retard si nous ne partons pas immédiatement.

Mais Albus n'avait pas fait le moindre effort pour se dépêcher. Il avait quitté son lit, en ensuite la chambre. En le regardant partir, James avait froncé les sourcils, puis jeté dans la malle ouverte de son frère les livres d'école qui attendaient sur le bureau. La nouvelle chouette d'Albus, une effraie blanche qui n'avait pas encore de nom, claquait du bec nerveusement dans sa cage, près d'Aristo.

— Ne vous plaignez pas, dit James aux deux hiboux. Vous au moins, vous n'avez rien à emballer. Et pas de petit frère pénible à supporter.

— Albus, James ! cria Ginny du bas des escaliers. C'est l'heure de partir.

Furieux, James agrippa les nouvelles robes scolaires d'Albus et une poignée de vêtements au hasard dans le placard, et jeta le tout dans la malle qu'il referma violemment. Si son frère se retrouvait à Poudlard sans un seul caleçon propre, ce serait de sa faute. James prit ensuite la poignée de la malle, et la tira jusqu'à la porte, où il trouva Albus qui remontait.

— C'est ma malle ? demanda Albus.

Sans s'arrêter, James avança jusqu'au palier.

— Prends les deux chouettes. Et vite ! Nous allons être en retard.

— Mais je n'avais pas fini mes bagages !

— Maintenant, si ! s'écria James, de plus en plus en colère. Les parents nous attendent. Qu'est-ce qui te prend ? Tu as finalement décidé que tu ne voulais pas aller à l'école ?

Sans répondre, Albus récupéra les deux cages (qu'il entrechoqua bruyamment), et suivit James dans l'escalier. Peu après, ils étaient tous dans la voiture.

Quand la famille arriva à la gare de King Cross, James tenta d'alléger l'atmosphère.

— Reste cool, Albus, ce soir, tu seras bien installé dans ta salle commune, devant une grande cheminée représentée par une tête de serpent géant, en buvant un flacon de Bièraubeurre avec tes petits copains Serpentard.

Albus lui jeta un regard noir, et ouvrit la porte de la voiture. James le suivit et émergea dans le parking brumeux.

— Est-ce qu'au moins je peux pousser le chariot ? geignit Lily, qui boudait depuis le départ.

Harry empilait sur deux chariots métalliques les deux lourdes malles de ses fils, posant sur chacune une des cages de hibou.

— Non, Lily, je suis désolé, répondit-il. Ils sont très lourds, et nous sommes pressés. Dans quelques minutes, tu vas retrouver Hugo. Et si tout va bien, tante Hermione et oncle Ron viendront déjeuner à la maison après le départ du train. Ça te plaît ?

— Je ne veux pas *manger* ! s'écria Lily furieuse.

La famille pénétra dans la gare par les immenses portes vitrées et passa dans les différents halls en direction des quais. A cause des hiboux qui s'agitaient, et remuaient des ailes, plusieurs personnes leur jetaient des regards étonnés. Lily suivait ses parents en se plaignant – affirmant qu'elle voulait aller à Poudlard *cette année*, avec ses frères, et *pas* dans deux ans.

— J'ai visité la salle commune de Serpentard, annonça James à Albus alors qu'ils approchaient des quais encombrés de voyageurs. C'est Ralph qui me l'a montrée. D'ailleurs, mon copain américain, Zane, a même réussi à monter dans le dortoir des filles. Ça ressemble à un hôtel cinq étoiles au Moyen Âge, en Transylvanie, si tu vois ce que je veux dire. Tu vas adorer.

Albus se retourna pour regarder James.

— Je *n'irai pas* ! Je *n'irai pas* à Serpentard !

— James, arrête un peu ! s'exclama Ginny, mécontente.

— J'ai simplement dit qu'il y serait *peut-être*, fit remarquer James en adressant un sourire à son frère. Il n'y a pas de mal à ça. Il sera peut-être à Serp...

Mais il croisa le regard menaçant de sa mère, et préféra se taire. Un peu honteux, il récupéra le chariot qu'elle poussait, et jeta un coup d'œil à son frère. D'un geste vif, James fonça dans un mur qui paraissait solide. Et pourtant, comme l'an passé, la barrière disparut en un éclair et il arriva, avec son chariot, sur le quai 9 ¾. Il y avait un monde fou, comme la dernière fois où il s'était trouvé là. Avec le brouillard, il était difficile de reconnaître les gens. James entendit les cliquètements et le sifflement du Poudlard Express. Pour la première fois depuis son réveil, il se sentit mieux. Sans attendre le reste de sa famille, il poussa son chariot à travers la foule vers le train.

— James ! cria une voix.

James se retourna, et vit sa cousine Lucy, près de son père. Oncle Percy paraissait en grande conversation avec un homme pompeux, dans une cape à fines rayures grises. Sa femme, Audrey, était près de lui. Elle tenait par la main la sœur de Lucy, tout en examinant attentivement les horaires de départ.

— Salut, Lucy, dit James en poussant vers elle son chariot. Je ne m'attendais pas à te voir ici. Qu'est-ce qui se passe ?

— Oh, nous n'allons pas tarder à repartir, répondit-elle en haussant les épaules. Mais papa a reçu un appel. Il semble y avoir un problème à Wandsworth, *(NdT : Quartier sud de Londres,*) et le ministère avait besoin de lui. Tant mieux, nous resterons un moment à la maison. Où est Albus ?

James agita la main derrière lui.

— Albus n'arrête pas de bouder. Depuis qu'on a quitté le Terrier, il est d'un pénible achevé.

Lucy hocha la tête en signe d'empathie, mais elle ne répondit rien.

— Je dois mettre ma malle dans le train, dit James. Nous sommes déjà en retard. A plus tard, Lucy.

— À plus tard, James. (Après un moment de silence, Lucy ajouta :) Surveille bien Albus, d'accord ?

En entendant la demande de sa cousine, James ressentit un pincement de culpabilité.

— Bien sûr, Lucy. Après tout, je suis son grand frère.

Lucy lui adressa un sourire et un signe de la main. James se tourna, et courut vers le train en poussant son chariot. Quand il trouva un portier à qui confier ses bagages, James vit aussi Ted Lupin émerger du brouillard, avec Victoire à ses côtés. Le couple semblait perdu dans une conversation à mi-voix. Rassuré de savoir sa malle dans le train, James trottina pour les rejoindre.

— Hey, Ted, Victoire ! appela-t-il.

Ils s'arrêtèrent près d'un wagon, mais Victoire parlait toujours, sa tête proche de celle de Ted.

— C'est le bon moment, affirma-t-elle, l'expression sérieuse. Je ne veux pas passer toute une année à l'école avec ce secret entre nous.

— Ce n'est pas entre nous, Vic, chercha à la raisonner Ted. Tu sais très bien que tes parents ne sont pas encore prêts à accepter ce qui se passe. Franchement, ta mère me prend pour un clochard qui n'a aucun avenir. Laisse-moi un peu de temps pour arranger les choses à Pré-au-lard. Quand j'aurais prouvé que je suis sérieux…

Victoire recula, et mit ses deux poings sur ses hanches.

— Mais *à qui* as-tu besoin de prouver ça ? demanda-t-elle. À mes parents ou à toi-même ?

Ted roula les yeux, puis il regarda James.

— Voilà le problème qu'il y a à sortir avec une fille avec laquelle on a grandi, dit-il. Sa famille me connaît trop bien, et mon charme ne fonctionne pas sur eux.

— Oh, ton charme fonctionne très bien, dit Victoire avec un petit reniflement. En fait, c'est bien lui qui te cause tellement de problèmes.

James leva les mains en avant.

— Désolé de vous avoir interrompus, dit-il. Je voulais juste vous dire bonjour. Je vais vous laisser, et disparaître dans le brouillard.

— Attends une minute, dit Ted, dont le visage devint songeur. J'ai une idée.

Tout à coup, il prit Victoire dans ses bras et l'attira contre lui. Elle résista un moment, mais elle se détendit dès que Ted l'embrassa. En fait, elle lâcha même le sac à dos qu'elle portait pour s'accrocher

à deux bras autour du cou de Ted. Très gêné, James recula d'un pas, et jeta autour de lui un regard nerveux.

— Euh… comme je vous l'ai déjà dit… commença-t-il.

Il s'arrêta parce que Ted, sans cesser d'embrasser Victoire, avait levé un doigt dans sa direction. Quand Ted se redressa enfin, il adressa à James un sourire entendu.

— Tu as vu ça ? demanda-t-il.

— Oui, répondit James, ennuyé. Il m'était difficile de le manquer.

— Très bien. Maintenant, tu vas me rendre un service.

Victoire avait toujours les bras autour du cou de Ted. Mais elle comprit, et protesta :

— Teddy ! Non…

Le sourire de Ted ne vacilla pas.

— James, va raconter à tout le monde ce que tu as vu.

— Quoi ? s'exclama James, en clignant des yeux de surprise.

— Va leur raconter. Dis que je suis venu dire au revoir à Victoire, et que tu m'as vu sur le quai. Dis que tu nous as interrompus, et que je t'ai dit de t'en aller. Ce sera le ragot le plus juteux de toute la matinée, et tu en seras l'auteur, mon vieux. Très vite, tout le monde parlera de nous, et nous n'aurons même pas besoin d'amener nous-mêmes le sujet. (Ted se tourna vers Victoire.) C'est bien ce que tu voulais ?

Elle le regarda d'un air hautain, mais en souriant.

— Tu es vraiment un vaurien, répondit-elle.

— Peuh ! (Ted haussa les épaules.) Je suis simplement prêt à tout pour t'embrasser. Qu'est-ce que tu crois ? Alors, James, tu te sens capable de remplir ta mission ?

James éclata de rire.

— Avec Zane, j'ai appris à mentir. Je t'assure que ça sera aussi juteux que possible.

— Parfait, répondit Ted. Et arrange-toi pour que ce soit crédible. (Il regarda James d'un air comique, et aboya :) Va-t-en ! Je suis occupé !

Sur ce, il se remit à embrasser Victoire. Elle se débattit pour rire, en le poussant aux épaules. James pivota sur ses talons, et retourna vers la foule. Au bout d'un moment, il vit sa famille près du train, avec oncle Ron et tante Hermione. Tous regardaient en arrière, vers la gare. James suivit leurs regards, et vit Drago Malefoy, sa femme, et leur fils, près d'un wagon. Drago adressa un bref signe de tête aux Potter et aux Weasley, avant de se tourner vers son fils. Le garçon lui ressemblait : les mêmes traits pointus, les mêmes cheveux d'un blond presque blanc. Il jeta un coup d'œil à James et sembla le reconnaître. Puis, d'un air ennuyé, il détourna le regard.

James se souvint alors qu'il avait des nouvelles à partager. Il courut vers sa famille, se faufilant parmi la foule en cherchant à ne heurter personne. En approchant, il entendit oncle Ron dire à Rose d'une voix sévère :

— Ne sois quand même pas trop amie avec lui, Rosie. Grand-père Weasley ne te le pardonnerait jamais si tu épousais un Sang-Pur.

James fut heureux d'interrompre le silence gêné qui suivit cette réflexion.

— Hey, s'écria-t-il en approchant.

Rose le vit, et lui sourit. Le reste de la famille se retourna, et le dévisagea avec curiosité.

— Teddy est là-bas ! dit James très vite. Je viens de le voir ! Et vous savez ce qu'il faisait ? Il embrassait Victoire !

Les adultes le regardèrent calmement, sans rien dire. James leva les sourcils, déçu par leur manque de réaction.

— *Notre* Teddy ! Teddy Lupin ! En train d'embrasser *notre* Victoire ! *Notre* cousine ! Alors, j'ai demandé à Teddy ce qu'il faisait...

— Tu les as dérangés ? s'exclama Ginny horrifié. Tu es comme Ron...

James continua, bien déterminé à suivre les instructions de Ted.

— ... et il m'a répondu qu'il était venu lui dire au revoir. Et ensuite, il m'a dit de m'en aller. Il *l'embrasse* !

— Oh, ce serait merveilleux s'ils se mariaient ! dit Lily.

James leva les yeux au ciel, ignorant la suite de la conversation. Bon, au moins, il avait réussi à faire passer le message. Ted serait content. Il entendit quand même son père dire :

— Pourquoi ne pas proposer à Ted d'habiter chez nous ?

— Ouais ! s'écria aussitôt James, enchanté de cette idée. Je veux bien partager ma chambre avec Al... Teddy pourrait avoir la mienne !

— Non, répliqua Harry. Al et toi, vous ne partagerez la même chambre que quand j'aurai décidé de démolir la maison. (Il regarda sa montre, et ajouta avec un sourire :) Il est presque onze heures, vous devriez monter dans le train.

James embrassa rapidement ses parents. Une minute après, il monta dans le wagon, laissant derrière lui le bruit, la foule, et le brouillard. Il s'installa dans le premier compartiment qu'il trouva, et Rose le suivit. Elle ouvrit la fenêtre, et se pencha pour agiter la main. James, lui aussi, regarda sur le quai. Albus y était toujours, et Harry s'était accroupi devant lui. James se souvint que son père avait fait exactement la même chose avec lui, l'an passé, et il était certain qu'Albus entendait le même discours. Sa mère le vit, et lui fit un signe d'adieu. Accrochée à la main de Ginny, Lily boudait toujours.

Peu après, Albus quitta les bras de son père, embrassa sa mère, et monta lui aussi dans le train. Très vite, il pénétra dans le compartiment que James et Rose partageaient. Il y eut une bousculade derrière lui dans le couloir, et plusieurs autres élèves se précipitèrent vers la fenêtre. Leurs bavardages étaient assourdissants.

Albus et Rose les examinaient avec curiosité

— Qu'est-ce qu'ils regardent comme ça ? demanda Albus à sa cousine.

Sur le quai, Ron haussa les épaules, et cria :

— Ne t'inquiète pas. C'est à cause de moi. Je suis extrêmement célèbre.

Albus eut un sourire timide, puis il se mit à rire. Et Rose se joignit à lui, en agitant la main vers son père. Avec un bruyant cliquètement d'essieux et un bond en avant, le train se mit en marche. James constata que son frère avait l'air rasséréné. Albus souriait, et une certaine excitation apparut sur son visage tandis qu'il lançait un dernier adieu de la main. Le train prit ensuite de la vitesse, et James vit

ses parents disparaître peu à peu en arrière. Penchée par la fenêtre, Rose gesticulait en direction d'oncle Ron et tante Hermione, puis, avec un soupir, elle se redressa et referma la fenêtre.

Elle se laissa tomber sur la banquette en face de James

— Voilà, dit-elle, nous sommes partis.

James hocha la tête. Albus resta planté devant la fenêtre jusqu'à ce que le quai disparaisse, puis il s'assit à côté de Rose. Ensuite, il regarda longtemps Londres défiler derrière la vitre.

James se souvint tout à coup du conseil de Lucy, avant le départ.

— Alors, qu'est-ce que tu en penses, Al ? Tu es content de rentrer à Poudlard ?

Albus le regarda un long moment, puis il poussa un soupir.

— Je serais content si j'étais certain que tu aies mis des chaussettes dans ma malle.

James cligna des yeux, surpris, puis il eut un sourire, et envoya un petit coup de pied dans la chaussure de son frère.

— Quelle importance ? Tu n'en changes jamais. À mon avis, avec une paire, tu feras tout le trimestre.

— C'est répugnant, annonça Rose.

Il y eut un coup violent sur la porte du compartiment. Tous trois levèrent en même temps les yeux. C'était Ralph, le visage empourpré, un grand sourire aux lèvres.

— Salut, tout le monde. Vous avez une place pour moi ?



— Alors Zane sera à l'école Alma Aleron cette année ? demanda Rose, l'air de rien.

— Tu le sais très bien, se moqua Albus. Il nous l'a dit lui-même en juillet, quand il est venu à la maison avec ses parents.

— Pas du tout. Il n'en n'était pas encore certain. Il se demandait si le contrat de son père en Angleterre ne serait pas reconduit !

— Non, insista Albus. Même si son père reste quelque mois de plus, Zane a dit qu'il retournerait aux États-Unis avec sa sœur et sa mère. En fait, tu as un petit faible pour lui, et tu croyais qu'en battant de l'œil, Zane ferait n'importe quoi pour rester une année de plus à Poudlard avec toi.

Rose prit un air dédaigneux.

— C'est ridicule. Je le connais à peine. Et d'ailleurs, à ce que j'en ai vu, il est incroyablement prétentieux.

— Bien sûr, ricana Albus, et c'est pour ça que tu voulais fabriquer pour lui une potion d'amour ?

D'un geste brusque, Rose se redressa, et regarda férocement son cousin.

— Je n'ai jamais…

Quand l'indignation lui coupa la parole, Albus se contenta de hausser les épaules avec un sourire.

— Tu devrais mieux cacher ton journal intime, dit-il. Et je te signale que ce sortilège ridicule de verrouillage vendu avec ne fonctionne pas du tout. Franchement, tu es mieux placée que quiconque pour savoir combien il est facile d'ouvrir ce genre de charme.

— Oooh ! cria Rose Espèce de sale rat ! (Sa voix était tellement aiguë qu'elle en devenait inaudible.) Si je savais jeter des sortilèges, je transformerai ta tête en marshmallow !

Ralph les examina l'un après l'autre, tout en mâchonnant une baguette à la réglisse

— Ça se passe toujours comme ça dans ta famille ? demanda-t-il à James.

— Oui, en général, acquiesça James. Et encore, c'est une chance que Louis ne nous ai pas déjà trouvés. Rose est encore pire en sa présence.

— Ah bon, c'est possible ?

James fouilla dans son sac et en sortit sa baguette. Maintenant qu'il était dans le train, il avait enfin le droit de l'utiliser. Il fut tenté de commencer une partie de CB – cible et bâton – avec Ralph, mais il était certain de perdre. Bien sûr, James aurait aimé croire que les talents de Ralph ne provenaient que de sa baguette spéciale – jadis un morceau du bâton magique de Merlin – mais il savait la vérité. Ralph était doué, même s'il n'avait probablement pas encore compris l'étendue exacte de ses talents. Se faire battre par Ralph au CB était particulièrement vexant, parce que son copain ne cessait ensuite de s'en excuser.

— C'est vraiment dommage que Zane ne soit pas avec nous cette année, dit James. Ça va nous faire bizarre d'être là-bas sans lui.

— Tu sais, même avec lui, ça me faisait bizarre, remarqua Ralph. Aussi, je ne serai pas trop dépaysé. De plus, on devrait le revoir. Il dit qu'Alma Aleron a un nouveau programme expérimental de communication intercontinentale. Il s'est inscrit dans les premiers pour participer aux essais.

— C'est vrai, acquiesça James. On dirait que le vieux chancelier Franklyn a drôlement travaillé depuis qu'il nous a quittés.

— On peut voir ça comme ça, répondit Ralph. Quand mon père a été en Amérique cet été, il a visité l'école et les laboratoires. Tout le campus tient dans quelques mètres carrés, entourés d'un grand mur, dans un vieux quartier de Philadelphie. Même en passant devant, on le remarque à peine. C'est génial comme sortilège de protection. Ils ont aussi un sas de conversion temporelle.

James plissa le front.

— C'est quoi un sas de conversion temporelle ?

— Oh, c'est génial ! répondit Ralph, enthousiasmé. C'est la seule façon de rentrer dans l'école. En fait, ça ressemble aux sas utilisés dans l'espace. Tu sais, quand on envoie une navette et qu'elle doit se connecter à une station spatiale déjà en place. Ça se dirige par ordinateur, et une fois qu'ils sont collés l'un à l'autre, il se forme entre les deux un sas étanche pour traverser.

L'air sardonique James secoua la tête pour indiquer qu'il ne comprenait toujours pas.

— C'est vrai, dit Ralph, j'oublie toujours que tu as été élevé par les sorciers. D'accord, un sas est une chambre étanche entre deux espaces d'atmosphères différentes. Il y a des portes de chaque côté. Quand tu rentres de ton côté, tu amènes avec toi l'atmosphère de ton vaisseau. La porte se referme, et l'atmosphère interne se transforme. Ensuite, le cosmonaute peut rentrer dans sa station avec une atmosphère respirable.

James ne changea absolument pas d'expression.

— D’accord, mon explication ne vaut rien, dit Ralph, sur la défensive. Mais j’ai grandi en regardant des films de science-fiction. On n’est pas tous nés avec une baguette d’argent dans la bouche.

Cette fois, James éclata de rire.

— Allez, Ralphinator, dis-moi ce qu’est un sas de conversion temporelle ?

— Justement, c’est la même chose. C’est un passage protégé, mais à travers le temps. Non seulement Alma Aleron est caché derrière un mur magique pour que l’université tout entière paraisse bien plus petite qu’elle ne l’est réellement, mais en plus, elle est cachée dans le temps. Il faut passer par le sas, pour changer de réalité temporelle, et arriver dans le campus à un jour précis.

Rose leva le nez du livre dans lequel elle était plongée.

— Mais c’est impossible ! intervint-elle. Les voyages temporels sont extrêmement instables, et bien trop risqués. Le ministère a même interdit les Retourneurs de Temps parce que les sorciers se retrouvaient coincés dans des couloirs temporels, et que ça rendait l’Histoire tout embrouillée.

— Les couloirs temporels ? répéta Ralph, en clignant des yeux.

— Embrouillée ? répéta Albus avec un sourire moqueur.

— Il faut un certain temps pour s’habituer à ma cousine, dit James à Ralph. Mais si tu as besoin d’un antidote pour un empoisonnement, je te certifie qu’elle connaît la réponse.

— Elle connaît aussi des charmes d’amour, ajouta Albus.

— Ça aurait parfaitement marché si j’avais réussi à le lui faire boire, dit Rose, d’un air vexé. De plus, je voulais simplement faire un essai. Franchement, de vous tous, c’était le moins odieux.

— Quelle baguette as-tu achetée, Rosie ? demanda James, pour changer de sujet.

— Je t’interdis de m’appeler comme ça ! répondit-elle. Il n’y a que mon père à en avoir le droit. Si tu m’embêtes, je t’appellerai Jameson.

Elle se tourna et fouilla dans son sac. James ne put retenir son sourire.

— Je ne m’appelle pas Jameson !

Rose sortit une baguette de son sac, et l’agita d’un geste élégant.

— C’est du saule, dit-elle. 20 cm, avec un crin de pégase à l’intérieur.

— Et toi, Albus ? demanda Ralph, qui avait terminé son réglisse.

Le visage d’Albus se ferma. Il haussa les épaules.

— C’est juste une baguette, marmonna-t-il. 22 cm. En bois d’if.

— Et dedans, qu’est-ce qu’il y a ? insista Ralph.

Albus rougit légèrement, et tourna la tête vers la fenêtre.

— Et dans la tienne, Ralph, rappelle-moi ce qu’il y a ? demanda-t-il d’un ton moqueur.

Ralph cligna des yeux. Puis il ouvrit son sac, et sortit sa baguette. James la regarda, et se souvint de la première fois où il l’avait vue, l’an passé. Elle faisait au moins 30 cm, et était aussi épaisse qu’un manche à balai. Au bout, elle était un peu pointue et peinte en vert criard. Elle semblait grotesque, mais James savait mieux que personne ce que Ralph pouvait faire avec. D’ailleurs, une fois, cette baguette lui avait sauvé la vie.

— C’est vrai, admit Ralph, au début je croyais qu’il y avait dedans un poil de moustache de yéti…

— De yéti ?

Albus se pencha en avant avec un grand sourire.

— Tu le sais très bien, Albus, commenta Rose. Personne ne sait ce qu’il y a dans la baguette de Ralph, sauf peut-être Merlin. Et je suis bien certaine que personne n’ira le lui demander. Pas moi en tout cas. Il me fiche la trouille.

Etonné, James se tourna sa cousine.

— Vraiment ? Pourquoi ?

Rose regarda James avec une expression de mépris exaspéré.

— Parce que c’est le sorcier le plus puissant et le plus égoïste de tout le monde magique. Ça ne te suffit pas comme raison ?

— Oui, peut-être, mais il n’est pas méchant.

— James, n’as-tu jamais pensé qu’un sorcier aussi puissant que Merlin pouvait être encore plus effrayant en étant égoïste que méchant ?

Incrédule, James fronça les sourcils.

— Quelle drôle d’idée, Rose ! Où as-tu trouvé ça ? Tes parents faisaient partie du comité qui a réussi à convaincre le ministère de donner à Merlin le poste de directeur de Poudlard.

Rose remit sa baguette dans son sac, qu’elle fit glisser sous la banquette.

— Et alors ? Même les supporters de Merlin sont conscients de ne pas réellement le connaître.

— Pourquoi ? demanda James.

— Il y a beaucoup de choses que nous ne savons pas, dit Rose d’un ton pédant. Et c’est le problème : nous ne connaissons rien du passé de Merlin.

James fit un bruit dédaigneux, puis il se détourna, et joua avec sa baguette.

Derrière la vitre du train, le ciel était encore gris, et plutôt menaçant. La pluie n’allait pas tarder. Les champs défilaient les uns derrière les autres, identiques et monotones. James décida de marcher un peu, voir s’il trouvait d’autres amis dans le train. Il se leva, et ouvrit la porte du compartiment.

— Hey, dit Ralph sans quitter des yeux le magazine qu’il venait d’ouvrir, si tu croise le chariot de bonbons, envoie la sorcière jusqu’à notre compartiment. J’ai encore faim.

James hocha la tête, puis il passa dans le couloir. Alors qu’il s’apprêtait à refermer la porte, son frère se faufila à ses côtés.

— Pourquoi n’as-tu pas dit à Ralph ce qu’il y avait dans ta baguette ? demanda James en commençant à marcher.

— Ça ne le regarde pas !

Le ton d’Albus était légèrement provocateur, comme pour empêcher son frère de le contredire. James haussa les épaules sans rien dire. Après un moment, Albus poussa un soupir.

— Écoute, j'en ai vraiment marre que tout le monde fasse des plaisanteries au sujet de mon nom. « ASP, c'est comme aspic, et un aspic, c'est un serpent ». Ah-ah. Alors si on sait en plus qu'il y a du ventricule de dragon dans ma baguette, franchement…

— Mais Albus, c'est génial ! dit James. Personne ne s'avise de contrarier un dragon.

— Sauf oncle Charlie et ses jumeaux, répondit Albus avec un petit sourire.

— D'accord, mais ils sont complètement zinzins. Presque pires que Hagrid dès qu'il s'agit de dragons. (James s'arrêta dans le couloir pour regarder son frère.) Arrête de te faire un sang d'encre à ce sujet. D'accord, j'ai peut-être été lourd avec toi, mais c'est seulement parce que moi aussi, quand j'ai eu le choixpeau sur la tête, je…

Quelque chose remua près d'eux dans le couloir. James le remarqua. Avec un cri étouffé, il tourna la tête vivement.

— Quoi ? demanda Albus en se retournant.

James lui fit signe de se taire, scrutant toujours l'ombre dans le couloir.

— Je ne sais pas… dit-il en hésitant. J'ai vu quelque chose. J'ai cru qu'il s'agissait encore… En fait, je ne sais pas trop ce que c'est.

— Je vois qu'après une année à Poudlard, ton savoir est éblouissant, dit Albus.

Une fois de plus, James lui fit signe de se taire. On voyait mal dans le couloir. La lumière qui émergeait des fenêtres était brumeuse et indirecte. Le train passait devant un bois touffu, et les arbres jetaient des ombres mouvantes. Pourtant, James était certain d'avoir reconnu la façon de bouger et la silhouette sinueuse de son petit lutin. Cette fois, il avait la ferme intention d'en avoir le cœur net.

Il y eut un bruit soudain et un soufflement d'air, ce qui fit sursauter James. Il leva les yeux, et vit un gros sorcier avec de très courts cheveux noirs émerger du wagon précédent, avant de refermer derrière lui les portes coulissantes.

— Il fait très froid dehors, les garçons, dit l'homme en avançant vers eux dans le couloir. Vous devriez rester dans vos compartiments. Il n'y a aucun intérêt à se promener dans un train en route.

— Nous… euh – cherchons des amis, répondit James.

— Moi aussi, dit l'homme en passant à côté d'eux, avec un sourire. J'espère que vous aurez plus de chance que moi pour les trouver.

Après avoir traversé toute la longueur du wagon, le gros sorcier ouvrit les portes de l'autre côté, envoyant vers James et son frère une nouvelle bouffée d'air froid. Peu après, il avait disparu.

— C'était un professeur ? demanda Albus, les yeux toujours fixés sur la porte que le sorcier venait de refermer.

— Je ne l'ai jamais vu, répondit James, qui pensait à autre chose.

Il remarqua que, en entrant dans ce compartiment, le sorcier n'avait pas complètement refermé les portes du wagon précédent. Un sifflement d'air froid émergeait toujours de l'entrebâillement.

L'ombre du lutin sauta soudain devant la porte, comme pour examiner la petite ouverture. James le vit, et ses yeux s'écarquillèrent. La créature se tourna vers lui, comme pour le provoquer, ou l'inciter à le suivre. La fente était trop étroite pour permettre au lutin de passer, et pourtant, il y réussit, en se dissolvant soudain en une fumée noire.

James bondit en avant.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda son frère, en le suivant.

— Tu ne l'as pas vu ? s'enquit James.

Il avait du mal à garder son équilibre parce que le wagon était particulièrement secoué.

— Si, on aurait dit une ombre, mais c'est bizarre, il y avait personne à côté.

James atteignit la porte qu'il ouvrit en grand. De l'air humide lui jaillit au visage, ainsi que le claquement assourdissant des essieux du train sous la plate-forme. Entre les deux wagons, le sas oscillait de façon effrayante, et la créature était là, prête à s'enfuir dans le wagon suivant. James tendit la main, mais l'ombre passa sous la porte, et disparut.

— Viens ! cria James, en ouvrant les portes. Je veux savoir ce que c'est ! Ce truc n'arrête pas de m'embêter.

Le prochain wagon était exactement comme le leur, avec sur la droite plusieurs compartiments remplis d'élèves de Poudlard qui bavardaient et riaient. James les ignora, et poursuivit la créature en courant le long du couloir. Elle bondissait de ci de là, suivant des rayons de lumière, grimpant le long des murs, puis sautant du plafond sur le sol. James réalisa soudain qu'il avait encore sa baguette à la main. Rapidement, il essaya de se souvenir des sortilèges que le professeur Franklyn leur avait appris l'an passé en Défense contre les Forces du Mal.

— Le voilà, cria Albus en se figeant, le doigt pointé. Il va rentrer dans le wagon-moteur. Nous n'avons pas le droit d'y aller, je crois.

Mais James était déterminé à suivre l'ombre maléfique, où qu'elle aille. Il se mit à courir, et vit le lutin se glisser dans le rayon de lumière entre la porter le mur. Sur le panneau, il y avait un hublot, et James y jeta un œil. Le wagon suivant n'avait aucun passager, juste la provision de charbon qui alimentait le foyer de la locomotive rouge. Le bruit était bien plus important ici. James posa la main sur la poignée et tenta de l'ouvrir, mais elle était verrouillée.

Il pointa sa baguette vers le verrou.

— Tu es certain que c'est une bonne idée ? demanda Albus.

— *Alohomora* ! cria James d'une voix forte.

Il y eut un éclat jaune, puis la porte s'ouvrit partiellement. James agrippa la poignée, et cette fois, poussa la porte de côté.

Un air humide et froid, mêlé de suie, souffla dans le compartiment. Le wagon à charbon avait des murs d'acier noir sur le côté. Il était raccroché au wagon par une énorme mâchoire d'attelage articulée. En dessous, on voyait défiler les rails et les travées de bois. L'ombre du lutin dansait sur la charnière métallique, réussissant à maintenir son équilibre malgré la violence du vent et le mouvement des roues. Le bruit était assourdissant.

James pointa sa baguette.

— Qui êtes-vous ? cria-t-il. Qu'est-ce que vous faites ici ?

La créature se baissa soudain, et replia ses bras étranges aux trop nombreuses jointures autour du crochet qui raccrochait la mâchoire d'attelage. Il tira dessus violemment, cherchant de toute évidence à ouvrir la charnière pour séparer les wagons.

Secoué par le vent et le mouvement du train, James avait du mal à tenir sa baguette droite.

— Arrête ! ordonna-t-il. Arrête où je te stupéfie. Je sais comment le faire !

La créature sembla redoubler d'efforts sur le crochet. James prit une grande inspiration.

— *Stupefix !* cria-t-il

Le sortilège n'atteignit pas sa cible. Au moment même où James le lançait, une énorme main lui avait agrippé le poignet et relevé le bras. Le sortilège rebondit sur les murs d'acier du wagon à charbon, et disparut dans le brouillard extérieur. Effrayé, James s'écarta autant qu'il put de son agresseur, le bras toujours maintenu par une poigne d'acier.

— C'est une idée dangereuse, dit la voix calme et rocailleuse de Merlin.

Juste derrière James, le sorcier était magnifique, avec sa robe de cérémonie et sa barbe huilée. Il gardait les yeux braqués sur la créature d'ombre. Il relâcha la main de James, mais ne recula pas.

James s'écarta pour laisser passer le grand sorcier. Albus restait figé, les yeux écarquillés.

Merlin s'adressa la créature. James ne comprit pas les mots, mais il reconnut le langage que Merlin avait utilisé autrefois, lors de sa première rencontre avec la directrice McGonagall au sommet de la tour Sylvven, la nuit de son arrivée à Poudlard. C'était un langage très dense, avec des sons heurtés, et de nombreuses consonnes.

Le lutin cessa de tirer sur l'axe de la mâchoire d'assemblage, et très lentement, s'immobilisa, comme tétanisé. Puis il revint vers le compartiment, presque aux pieds de Merlin. Le mouvement du train le faisait onduler légèrement. Merlin referma la porte, étouffant le bruit du vent et le claquement des roues. Il recula d'un pas, les yeux toujours fixés sur l'ombre immobile.

— Mr Potter, dit-il calmement, voudriez-vous être assez aimable pour monter la garde un moment. ? J'ai besoin d'aller chercher quelque chose dans mon compartiment. J'avoue avoir été un tantinet pris de court en vous voyant courir à la poursuite d'un borley.

James examinait la petite créature immobile, qui ondulait toujours au mouvement du train.

— Un borley ? répéta-t-il. Euh… oui bien sûr. Que dois-je faire pour monter la garde ?

— Absolument rien, dit Merlin. Je l'ai ensorcelé, mais ça ne durera pas longtemps. Surveillez-le, au cas où il se réveille.

— Et s'il le fait, que nous devons faire ?

C'était Albus, qui venait de se placer entre le gigantesque sorcier et James. Merlin baissa les yeux sur lui.

— Dites-moi seulement où il est parti, grommela-t-il. (Il fit quelques pas dans le couloir avant de se retourner, pour dire aux deux garçons :) Et surtout, n'utilisez *jamais* de magie en présence d'un borley !

Un peu plus tard, la porte se referma derrière son énorme silhouette.

— C'est quoi, un borley ? demanda Albus, les yeux fixés sur l'ombre.

— Aucune idée.

— Alors, c'était Merlin, hein ?

— Oui, acquiesça James. Il est difficile de ne pas le remarquer.

Au milieu du couloir, la porte d'un compartiment s'ouvrit. Les deux Potter levèrent ensemble les yeux lorsqu'un garçon émergea dans le couloir. Il regarda d'abord du côté où Merlin avait disparu, puis se tourna vers James et Albus. Son visage était glacé, figé, et très pâle. James reconnut le fils de Drago Malefoy.

— Déjà en train de faire des bêtises ? commenta le garçon. Apparemment, vous avez réussi à attirer l'attention du directeur.

— Dans tous les cas, ça ne te regarde pas, répondit James.

Il faisait de son mieux pour cacher la petite ombre toujours immobile.

— Je vous reconnais, dit le garçon, avec un sourire, les yeux étrécis. Les deux Potter ! Je n'arrive pas à me souvenir de vos prénoms, mais c'est sans importance.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda James.

Il essaya de mettre dans sa voix une certaine autorité. Après tout, il était en seconde année. D'accord, ce n'était pas grand-chose, mais quand même.

— Au début, j'ai voulu savoir si vous étiez aussi idiots que ce qu'on m'a raconté. D'après les Serpentard que je connais, l'aîné d'entre vous a des illusions de grandeur et se prend pout un héros, comme son père. Mais en vous voyant, je sais que vous n'êtes que deux trouillards. Par contre, j'aimerais bien savoir ce que vous cachez derrière vous.

Tout en parlant, le garçon indiquait le sol derrière les pieds de James. Albus fit un pas en avant.

— Ça ne te regarde pas, on te l'a déjà dit, dit-il. Pourquoi tu ne retournerais pas dans ton trou, Scorpius ?

— Non, je n'en ai pas envie, répondit le garçon pâle, avec le même sourire aimable. Je suis curieux. Je veux voir.

— J'ai vu ton père la semaine dernière, dit James.

Il réalisa qu'il avait toujours sa baguette à la main

— Oui, je sais, dit Scorpius en roulant des yeux. Aux funérailles du vieux bonhomme. Père a décidé qu'il devait y aller, que c'était une noble chose à faire, j'imagine. Mère n'était pas d'accord, mais elle obéit aux lubies de Père comme une bonne petite épouse. Personnellement, je n'en vois pas l'intérêt. Il est difficile de regretter la mort d'un Weasley quand il y en a tellement d'autres pour prendre sa place.

Quand James sentit quelque chose l'effleurer, il baissa les yeux, certain que l'ombre du lutin s'était réveillée. En fait, il ne réalisa ce qui se passait qu'en entendant le choc qui suivit. Albus s'était jeté sur Scorpius, l'écrasant contre le mur du compartiment assez fort pour que l'autre en perde le souffle. Les deux garçons tombèrent ensemble sur le plancher.

— Comment oses-tu me toucher ? cria Scorpius. Lâche-moi immédiatement.

Ils luttaient l'un contre l'autre, chacun cherchant à renverser son adversaire.

— Reprends ce que tu as dit ! hurla Albus enragé. Reprends-le tout de suite.

D'autres portes s'ouvrirent dans le couloir. Des curieux s'attroupèrent, pointant les deux garçons du doigt avec des sourires et des moqueries.

— James ? dit Sabrina Hildegarde, une amie Gryffondor, en émergeant dans le couloir. Qu'est-ce qui se passe ? D'abord, la porte entre les wagons est restée ouverte, et ensuite…

Il y eut un soudain claquement sec, et une lumière rouge. Scorpius se remit debout, le visage livide. Il dressait sa baguette devant lui, mais Albus lui sauta dessus.

— Non ! hurla James. Albus, arrête !

Il y eut un brouhaha de voix furieuses, des cris… Scorpius se jeta en arrière, essayant d'échapper aux bras tendus d'Albus. Un autre sortilège ricocha contre le plafond du compartiment. Tout à coup, James se souvint du borley. Il pivota, et vit que la créature avait disparu. Désespéré, il surveilla le couloir.

— N'utilisez pas à vos baguettes ! cria-t-il en levant les mains.

Personne ne l'écouta. James fut même brutalement repoussé quand d'autres élèves s'agglutinèrent dans l'espace restreint, pour mieux voir le combat. Affolé, il chercha autour de lui pour retrouver la créature, et soudain il la vit. Le borley se faufilait dans l'ombre, au dessus des élèves. Il était bien plus gros qu'auparavant, et plus solide. Quand il sauta sur le plancher, James entendit le bruit sourd qu'il fit en atterrissant. Sans réfléchir, il pointa sa baguette. Le borley le remarqua, et disparut dans la foule.

— Ne bougez plus ! tonna une voix puissante.

James n'eut pas de mal à deviner qui venait de revenir. Avec une grimace, il se laissa retomber contre le mur.

La foule des curieux s'était immédiatement calmée. Un silence pesant régnait désormais dans le couloir. Quelques minutes plus tard, tout le monde était retourné dans son compartiment, laissant seulement James, Albus et Scorpius. Albus était toujours accroché à la robe noire de Scorpius. Le fils de Drago avait toujours sa baguette tendue. Il essaya de la remettre discrètement dans sa robe.

Merlin les examina l'un après l'autre, d'un regard menaçant.

— Alors, dit-il de sa voix rauque et sonore, l'un d'entre vous est-il capable de me dire dans quelle direction est parti le borley ?



Chapitre 3 : Choix des maisons

— Vous ne pouvez pas enlever dix points à Gryffondor avant même que l'école n'ait commencé ! insista James.

Il devait trottiner pour maintenir le rythme des puissantes foulées de Merlin. Albus les suivait, en se retournant fréquemment pour jeter derrière lui des coups d'œil furieux.

— Retirer des points à la maison d'un élève coupable d'insurrection est le mode habituel de punition à Poudlard, Mr Potter, répondit Merlin d'une voix distraite. Je vous avais demandé de monter la garde auprès du borley – et de ne pas pratiquer la moindre magie en sa présence. Vous avez échoué. Il est heureux que vous ayez au moins pu m'indiquer dans quelle direction il s'était échappé. Je ne remplirais pas mon rôle de directeur si je ne vous punissais pas, d'une façon ou d'une autre, pour votre désobéissance à suivre mes instructions.

James bondit devant le directeur, le forçant à s'arrêter

— Mais c'est Scorpius qui a lancé des sortilèges ! répéta-t-il. Ce n'est pas de ma faute si cet idiot s'excite aussi vite ! J'ai fait ce que j'ai pu pour l'arrêter !

Merlin scrutait attentivement le couloir.

— Considérez-vous réellement avoir fait *tout* votre possible pour l'arrêter, Mr Potter ?

— D'accord, (James leva les mains en l'air,) j'aurais pu sans doute m'asseoir sur mon frère pour l'empêcher d'attaquer l'autre débile provocateur.

Merlin hocha la tête, puis il regarda James, lui offrant pour la première fois toute son attention.

— Vous savez, Mr Potter, ce qu'on dit de moi est exact : je viens d'un âge très différent. Quand je donne un ordre, je ne le fais jamais à la légère. J'insiste pour que, à l'avenir, vous vous souveniez

qu'un manque d'efforts pour suivre mes instructions me déplaît bien plus qu'un excès. C'est bien compris ?

L'air songeur, James se répéta plusieurs fois mentalement la phrase de Merlin. Puis il leva les yeux vers le directeur, et acquiesça.

— Cela signifie, continua Merlin d'une voix lente, que je m'attends à ce que vous fassiez *tout* ce qui est en votre pouvoir pour remplir les tâches que je vous donne. Si vous asseoir sur votre frère avait pu aider, eh bien, une autre fois, c'est exactement ce que je veux que vous fassiez. Le borley s'est échappé, et pire encore, votre négligence lui a permis de devenir plus fort. A notre prochaine rencontre, il ne me sera pas aussi facile de le stupéfier. De plus, vous auriez dû réaliser que, jusqu'à présent, il n'était pas très dangereux.

Cette fois, James avait compris. Les sourcils froncés de Merlin et ses yeux intenses étaient très expressifs. James avait toujours la sensation d'avoir été injustement accusé, mais il acquiesça une fois de plus, pour marquer son accord.

— C'est quoi au juste ce truc ? demanda Albus. Ce borley ?

Merlin s'était déjà détourné, sans plus occuper des deux garçons.

— C'est un spécimen de la race des Ombres, les créatures des ténèbres. Ils ont été créés par la magie, et de ce fait, grandissent en l'absorbant. Ils ont pour habitude de provoquer les jeunes sorciers naïfs, pour les forcer à sortir leur baguette et leur faire jeter des sorts qui les rendront plus fort. Quand ils sont petits, les borleys ne sont pas dangereux. Quand ils grandissent par contre…

James suivait toujours Merlin. Il regarda autour de lui dans le wagon.

— Que se passe-t-il quand ils grandissent ?

— Je crois, dit Merlin le visage grave, que vous les appelez des Détraqueurs.

James et Albus connaissaient tous les deux les Détraqueurs. James frissonna.

— J'ai déjà vu ce borley, il y a une semaine, chez mes grands-parents, dit James. Et quelques jours plus tard, quand je suis allé chez un ophtalmo, il était là aussi. Il a tout mis en l'air dans le cabinet, et pourtant, quand le docteur est revenu quelques minutes plus tard, la pièce était en ordre, tout à fait normale. J'ai même cru avoir rêvé.

Merlin s'arrêta au bout du couloir et se tourna vers lui.

— Non, tu n'as pas rêvé, dit-il. Les borleys viennent d'une autre dimension que la nôtre. Ils peuvent manipuler le temps, et resserrer quelques minutes entre elles, comme on plisse un tapis. Tu as vu agir un borley, et tu t'es souvenu du désordre qu'il a créé, mais tu n'as pas eu conscience de son saut en arrière dans le temps, quand il a effacé les dernières minutes.

Albus avait le visage tout crispé de concentration. Puis il secoua la tête pour marquer son incompréhension.

— Quel était son intérêt à faire ça ?

— C'est un réflexe défensif, répondit Merlin. Il l'a utilisé pour couvrir ses traces. De plus, ce genre de manipulations a tendance à troubler un ennemi.

— En tout cas, avec moi, ça a été efficace, admit James.

— Si on ne peut pas utiliser de magie contre eux, continua Albus, comment attraper les borleys ? Que voulez-vous faire avec celui-là après l'avoir… euh – stupéfié ? Vous êtes reparti chercher quelque chose… c'était ce sac ?

Sans répondre à cette question, Merlin ouvrit la porte de son compartiment. James remarqua pour la première fois que le sorcier avait à l'épaule un énorme sac noir.

— Retournez à vos places, les garçons, ordonna Merlin. Nous allons bientôt arriver. Vous devriez déjà avoir mis vos robes.

— Oui, mais… commença Albus.

Il ne put continuer. La porte du compartiment de Merlin avait claqué en se refermant sur le sorcier. Les vitres de séparation avec le couloir étaient fumées : on ne voyait rien à l'intérieur.

Albus et James n'eurent pas d'autre choix que de retraverser le wagon, vers leur compartiment.

— Ben dis donc, c'était *drôlement* instructif, remarqua Albus en chemin.

James ne répondit pas. Il était bouleversé d'être tenu responsable de l'évasion du borley. Il n'arrivait pas à comprendre que Merlin l'ait critiqué, lui, alors qu'il avait laissé Scorpius s'en tirer sans même un regard sévère. James réalisa soudain qu'une grande partie de son excitation à retourner à Poudlard cette année venait du lien particulier qu'il avait (ou croyait avoir) avec Merlin, le nouveau directeur. Après tout, James avait aidé, par inadvertance, au retour du grand sorcier à travers les âges. De plus, à la fin de l'année passée, lui et Merlin avaient œuvré ensemble pour faire échouer un complot visant à une guerre entre les mondes magique et moldu. Et pourtant, voilà que James avait réussi à se faire mal voir de Merlin avant même d'arriver à Poudlard !

Au moment où son frère et lui arrivaient devant la porte de leur compartiment, James se souvint des paroles que Rose avait prononcées au début de leur voyage : « *James, n'as-tu jamais pensé qu'un sorcier aussi puissant que Merlin pouvait être encore plus effrayant en étant égoïste que méchant ?* »

Mais c'était complètement ridicule, non ? Merlin n'était pas égoïste, juste différent. James connaissait le grand sorcier aussi bien que n'importe qui. Son père lui avait même demandé son avis pour savoir si le célèbre enchanteur ferait ou non un bon directeur. Merlin n'était pas dangereux. Il venait juste d'un très lointain passé, d'un temps où les règles étaient autres. D'ailleurs, Merlin lui-même l'avait admis : il venait d'un âge plus grave, plus dangereux, plus dur. Non seulement James devait absolument s'en souvenir, mais il était également important pour lui d'aider les autres élèves à bien le comprendre.

Quand Albus et James reprirent leurs sièges, la pluie se mit à tomber. Les fenêtres du compartiment étaient zébrées de lourdes gouttes d'eau grise. Ralph dormait dans son coin, son magazine ouvert sur les genoux. Rose était si plongée dans son livre qu'elle remarqua à peine le retour de ses cousins. James sentit son moral sombrer : il était de plus en plus certain que cette année ne serait pas aussi drôle qu'il l'avait espéré.

Alors que le crépuscule tombait, la pluie s'arrêta enfin. James, Albus et Ralph fouillèrent dans leur sac et en sortirent leur robe. Celles des deux Potter étaient déjà toutes froissées. Rose leva le nez de sa lecture, et fit avec sa langue un petit bruit réprobateur.

— Vous n'êtes toujours pas fichus de plier vos habits, remarqua-t-elle.

Albus s'efforçait (vainement) de lisser sa robe avec ses deux mains.

— Ce n'est pas le genre de trucs qui intéresse un garçon, dit-il à Rose. Nous préférons les choses plus chouettes, mais je ne peux pas te les dire. C'est un secret que tu n'es pas autorisée à savoir. C'est aux filles d'apprendre à plier les habits, pour que leurs maris soient chics avant d'aller au travail.

— Je ne compte même pas répondre à une idiotie pareille, dit Rose, en secouant la tête d'un air triste. J'espère seulement que ta sœur est plus douée que vous deux. Franchement, le fils d'une excellente joueuse de Quidditch devrait être meilleur que ça !

Ralph leva les sourcils.

— Il me semble connaître un sortilège de défroissage. Tu veux que j'essaye ?

— Non merci, Ralph, répondit très vite James. Je ne veux pas te vexer, mais je me souviens qu'un de tes sortilèges a rendu Victoire chauve l'an passé. Tu lui as brûlé les cheveux

— Mais c'était un sortilège de désarmement, protesta Ralph. Et ma baguette est un peu sensible à ce sujet. Je dois toujours m'efforcer de la faire marcher sans qu'elle soit *trop* puissante.

— Vraiment ? s'étonna Rose. Je me demande quel effet ça fait.

Ralph préféra revenir à la conversation précédente

— Tu lui as vraiment sauté dessus ? demanda-t-il à Albus.

James et Albus avaient raconté aux deux autres leur rencontre avec le borley, et tout ce qui avait suivi.

— Parfaitement, répondit James, avec un coup de coude envers son frère. Et Scorpius s'est retrouvé par terre, Même si ça m'a causé des tas d'ennuis, c'était super chouette.

Rose se décida enfin à poser son livre à côté d'elle.

— Albus, il faut que tu apprennes à te contrôler, affirma-t-elle, le visage sérieux. Ce sera peut être difficile, mais tu es désormais à Poudlard, et tu ne peux pas continuer à te jeter sur les gens au moindre commentaire désagréable.

— Au *moindre* commentaire désagréable ? répéta Albus, outré, en regardant sa cousine. Tu as dû rater quelque chose ! Je te rappelle que Scorpius a *insulté* notre grand-père. C'est une affaire d'honneur, Rose. Et je recommencerai, tu sais, même s'il ne fait que me jeter un coup d'œil de travers.

— Je n'ai pas dit que tu devais *laisser passer*, Albus, insista Rose avec conviction, je t'ai juste rappelé que tu étais maintenant à Poudlard. C'est avec la magie que tu dois réagir, et non avec tes poings.

— Pétard ! s'exclama James, avec un rire nerveux. Avec toi, Rosie, la pomme n'est pas tombée loin du pommier.

Rose prit l'air vexé.

— Je suis peut-être la fille de ma mère, James, mais je te rappelle que je suis aussi une Weasley.

Albus fit la grimace.

— La magie ? Peuh ! Je ne sais rien faire avec ma baguette. Et ça m'a fait vraiment plaisir de le flanquer par terre.

Rose jeta à James un regard lourd de sous-entendus.

— Eh bien, j'espère que tu es prêt à assumer. Tu vas devoir protéger ton petit frère toute l'année.

— Non, c'est son problème, protesta James en regardant Albus. Et puis, Scorpius l'a bien cherché. Ce débile a quand même essayé de stupéfier Albus. Ses parents ont déjà dû lui apprendre quelques sortilèges. Heureusement qu'Albus est rapide, et qu'il a de longs bras.

Le train se mit à ralentir pour entrer dans la gare de Poudlard.

— En tout cas, je compte faire quelques recherches intensives au sujet des Borley, dit Rose.

Albus la regarda les sourcils relevés, d'un air moqueur.

— Ne me dis pas qu'il existe des créatures magiques que tu ne connais pas encore ?

— Ces borleys doivent être dangereux, dit Ralph, si Merlin lui-même le dit. Tu as raison, Rose, je présume qu'il nous faut en savoir le plus possible à leur sujet.

James referma son sac, et le passa dans son dos.

— J'aimerais bien savoir pourquoi cette bestiole n'arrête pas de me suivre. Pourquoi moi ?

— De toute évidence, il te pense assez bête pour utiliser ta baguette contre lui, expliqua Rose. D'ailleurs, ça a failli marcher.

— Voilà pourquoi ce truc a filé dans le cabinet médical, ajouta Ralph, un sourcil levé. Dès que tu lui as dit ne pas avoir ta baguette avec toi, le borley a compris qu'il était inutile pour lui de continuer. Aussi, il a tout rangé, et il a reculé dans le temps, pour couvrir ses traces.

— Génial, tu as tout compris, grommela James. J'aurais bien aimé vous voir gérer ça tous les deux, si vous aviez été à ma place. Et puis, je n'ai rien fait ! C'est à cause de Scorpius et d'Albus que le borley est devenu plus puissant. Franchement, ça fiche la trouille d'imaginer qu'un sortilège est un petit goûter pour lui.

Albus cherchait toujours à effacer les plis de sa robe avec ses mains.

— Ne fais pas tout retomber sur *moi* ! s'écria-t-il. Si tu m'avais aidé à maintenir Scorpius, il n'aurait pas pu sortir sa baguette, et rien ne serait arrivé. Je parie que le vieux Merlin aurait approuvé.

Quelques minutes plus tard, le train s'arrêta avec un brusque sursaut. Tout autour, il y eut le bruit des portes qui s'ouvraient, des pas pressés, des bavardages, des voix excitées, tandis que tous les occupants du train remplissaient des couloirs, et se dirigeaient vers les sorties. James, Albus, Ralph et Rose récupérèrent leurs affaires et se joignirent à la foule.

Une fois descendu sur le quai humide de la gare de Poudlard, James repéra l'énorme silhouette de Hagrid, sous un lampadaire, non loin de là. La tête du demi-géant touchait pratiquement la coupole.

— Première année ! cria-t-il de sa grosse voix bourrue. Première année, par ici, avec moi. Les autres, sortez de la gare, vous trouverez les calèches qui vous attendent juste devant les portes. Et si vous ne connaissez pas le chemin, suivez les élèves plus âgés. Allez, en route !

Pour arrêter son frère qui passait devant lui, James l'attrapa par sa robe.

— Hey, petit frère, dit-il doucement, c'est vrai tu sais, ce que je t'ai dit. Ne t'inquiète pas au sujet de Serpentard.

Albus se dégagea en haussant les épaules.

— Je ne m'inquiète pas, répondit-il. Je me souviens de ce que papa m'a dit tout à l'heure, sur le quai 9 ¾.

— Tant mieux, répondit James, un peu étonné. Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Que le choixpeau tiendrait compte de mes souhaits. Que si vraiment je ne voulais pas aller à Serpentard, le choixpeau ne me forcerait pas.

— Toi, un Serpentard ?

La voix dédaigneuse de Scorpius venait d'intervenir derrière eux. James leva les yeux au ciel. Pas étonnant que ce petit crétin soit en plus du genre à écouter les conversations qui ne le regardaient pas.

— Fiche le camp, Scorpius ! grinça Albus, les dents serrées.

— Ou sinon ? insista l'autre avec un sourire moqueur. Tu vas encore créer des ennuis à ton frère si tu te jettes sur moi. Tu sais, Potter, ça ne marchera qu'une fois.

— J'aurais d'autres idées, affirma Albus. Fais attention à toi.

Scorpius s'éloigna en agitant une main dédaigneuse.

— Tu n'as aucune chance de rentrer à Serpentard, dit-il. Dans cette maison, on combat avec son cerveau et sa baguette. Les gens de ton espèce ne connaissent que la force brute, comme les Moldus. Mais qu'attendre d'autre du fils d'Harry Potter ?

Une fois de plus, Albus paraissait prêt à se jeter sur Scorpius, mais James le retint par l'épaule.

— Non, idiot ! Ne recommence pas à répondre à ses provocations. C'est exactement ce qu'il veut que tu fasses.

— Il a critiqué papa ! s'écria Albus furieux.

— Il essaye juste de te provoquer. Garde tes forces pour plus tard. Tu as toute l'année scolaire pour le détester.

A quelque distance, Scorpius, en ricanant toujours, se retourna pour les regarder.

— Exactement, Potter. Écoute ton grand frère. Il sait ce qu'il en coûte de s'attaquer à un Serpentard. Est-ce qu'il t'a raconté comment il a essayé l'année dernière de voler le balai du capitaine de l'équipe de Quidditch de Serpentard ? Brillante opération. J'ai entendu dire, que tu avais terminé le nez dans la boue, Potter ?

Cette fois, James lâcha l'épaule d'Albus. Il avait le visage rouge de colère.

— Fais attention à toi, Malefoy ! aboya-t-il. Aucun Serpentard ne me fait peur.

— Alors tu es aussi idiot que tu en as l'air, répondit Scorpius dont le sourire disparut. Un nouveau Malefoy va entrer à Serpentard. Et nous ne jouons pas à des jeux politiques. Vous devriez vous méfiez tous les deux.

Après un dernier regard noir, le garçon pâle se détourna, les plis de sa cape flottant derrière lui. Peu après, il avait disparu dans la foule.

— Quel abruti arrogant ! s'exclama Albus.

James regarda son frère avec un grand sourire.

— Je te retrouve tout à l'heure dans la Grande Salle, Al.

— Oui. (Puis Albus indiqua du menton les calèches qui attendaient.) Amuse-toi bien avec les Sombrals. Et pas la peine d'avoir peur d'eux.

— C'est *toi* qui faisais des cauchemars, pas moi ! protesta James, avec une grimace. Je t'ai déjà dit qu'ils étaient invisibles.

Albus fixa son frère, avec une étrange expression sur le visage.

— Quoi ? demanda James.

— Rien, répondit Albus très vite. Je pensais juste à autre chose que papa m'a dit sur le quai, juste avant que je monte dans le train.

Une fois de plus, James s'arrêta, pour demander, sourcils froncés.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Que tu risquais d'avoir une surprise avec les Sombrals.

Sur ce, Albus remit son sac à dos sur l'épaule, et avança vers Hagrid qui attendait toujours les « première année » au bout du quai.

Ils n'étaient pas invisibles – du moins, pas complètement. James se figea, inquiet à l'idée d'approcher ces horribles bête, légèrement transparentes, harnachées à l'avant des calèches. Devant lui, un des sombrals agita lentement ses longues ailes de cuir, puis il tourna la tête et regarda James, de ses énormes yeux blancs, globuleux et grotesques.

— Toi aussi, tu les vois ? demanda une voix.

Surpris, James leva les yeux sur un garçon au large visage et aux joues rouges. C'était son ami, Damien Damascus. Le front légèrement plissé, Damien lui aussi examinait les sombrals.

— J'ai commencé à les voir au début de ma quatrième année. Je t'assure, ça m'a flanqué un choc. Jusqu'ici, je croyais que les calèches étaient magiques, et qu'elles avançaient toutes seules jusqu'au château. Quand Noah a vu ma tête, il m'a pris à part pour m'expliquer ce qu'étaient les Sombrals. Lui, il les voyait depuis sa seconde année. Ne t'inquiète pas, James, ils sont inoffensifs. En fait, une fois qu'on habitue à leur aspect, ils sont plutôt sympas.

James jeta son sac dans la calèche, et monta sur le siège arrière. En même temps, Sabrina Hildegarde s'installait à l'avant. Comme l'an passé, elle portait une plume plantée pour retenir la masse bouclée de ses cheveux roux. La plume remua quand la jeune sorcière se retourna vers James.

— Salut, James. Explique-moi un peu tout ce chambard dans le train. Merlin avait l'air furieux ! J'ai vraiment cru qu'il allait foudroyer quelqu'un.

D'un geste las, James repoussa ses cheveux en arrière.

— Ne m'en parle pas. J'ai déjà fait perdre dix points à Gryffondor.

— Ce n'est pas la meilleure façon de commencer l'année, admit Petra Morganstern, en grimpant à côté de Sabrina, à l'avant. Tu vas te mettre tous les Gryffondor à dos. Tu as de la chance que nous-autres, en septième année, soyons au-dessus de ces mesquineries.

— Je te rappelle que Sabrina et moi sommes en sixième année, grogna Damien. Pour Sabrina, je ne sais pas, mais pour moi, les points de Gryffondor sont hyper importants. Je ne me suis toujours pas

remis d'avoir perdu la coupe l'année dernière – ni que ce soit Poufsouffle qui l'ait gagnée ! James, à mon avis, tout est de ta faute. Je ne te le pardonnerai jamais.

— Moi je lui pardonne, dit Petra, en arrangeant sa robe autour d'elle, il a tenté de sauver le monde. Damien, je te signale que toi aussi, tu étais impliqué avec les autres Gremlins.

— Peut-être, mais moi, contrairement à vous, je ne me suis pas fait piquer. C'est bien pourquoi notre regretté capitaine, Ted, m'avait nommé bouc émissaire officiel des Gremlins. Avec moi, toutes les accusations glissent, sans jamais m'atteindre.

— Tu as raison, dit Sabrina sérieusement. Je suis heureuse que nous ayons trouvé une utilité à tes talents cachés.

Avec un brusque sursaut, la calèche se mit en marche. James tourna la tête, et vit la forme spectrale des Sombrals trottiner à l'avant, tirant le chargement. Il plissa les yeux, pour les distinguer mieux.

Damien se pencha vers lui, et lui demanda à voix basse :

— Alors, qui est mort ?

Surpris, James sursauta, et se tourna vers l'autre garçon.

— Quoi ? (Lui aussi baissa la voix, avant de demander :) Comment le sais-tu ?

— Ma tante est morte quand j'étais en troisième année, répondit Damien. Un accident idiot : elle est tombée de son balai après avoir rendu visite à mes grands-parents. Il y avait un orage, et ma mère l'avait prévenue de ne pas voler par un temps pareil, mais tante Aggie se croyait invulnérable. Elle était encore vivante quand ils l'ont amenée à Ste Mangouste, et nous sommes tous allés la voir à l'hôpital. J'étais dans sa chambre quand elle est morte. Et quand je suis revenu à Poudlard, l'année suivante, j'ai vu les Sombrals pour la première fois. D'abord, j'ai eu peur d'être devenu fou, mais Noah m'a expliqué. D'après lui, on peut apercevoir les Sombrals après avoir vu quelqu'un mourir. C'est pour ça je te demande, qui est mort ?

James s'appuya au dossier de son siège, et prit plusieurs inspirations.

— Mon grand-père Weasley, dit-il doucement. Il a eu une crise cardiaque.

— Le vieil Arthur Weasley ? demanda Damien, les sourcils levés.

— Tu le connaissais ?

— Eh bien, non, pas directement, répondit Damien, mais je sais que c'était le beau-père de ton père. Tu sais, Harry Potter est plus ou moins célèbre dans le monde magique. Et puis, tout le monde sait qu'Arthur Weasley a affronté le serpent de Voldy. Pas mal, pour un bureaucrate du ministère. Ça prouve que le courage est plus important que la magie dans les cas d'urgence.

Etonné, James regarda Damien.

— Tu le crois vraiment ?

— Bien sûr, affirma Damien. D'ailleurs, je ne suis pas le seul. Il y a de tout parmi les sorciers, James : des gens qui achètent des potions pour se faire repousser les cheveux ; d'autres qui lisent *le Chicaneur* ; mais certains, après tout, sont aussi des gens bien.

Une fois de plus, James se tourna pour regarder la silhouette floue du Sombral qui trottait en tirant la calèche sans effort. Et pourtant, la bête était si osseuse et décharnée qu'elle semblait prête à se casser en deux.

— Pourquoi sont-ils transparents ? demanda James après un long moment.

— Quoi ? s'étonna Damien en se penchant en avant. Ils me paraissent parfaitement solides.

— Moi je vois à travers, dit James avec un frisson. On dirait des fantômes.

Damien se renfonça dans son siège. Devant eux, apparaissait déjà l'énorme silhouette du château, derrière une rangée d'arbres.

— D'accord, ça confirme ce que je t'ai dit. Les Sombrals ne deviennent visibles qu'à ceux qui ont vu et accepté la mort. Peut-être n'as-tu pas exactement vu mourir ton grand-père devant toi, comme moi avec ma tante ? Mais s'il était important pour toi, ça veut dire la même chose.

— Nous l'attendions à la maison, tous ensemble, répondit James d'une voix cassée. C'était son anniversaire, et il devait arriver dans la cheminée. Et quand quelqu'un est apparu, ce n'était pas grand-père. C'était un de ses collègues du ministère, pour nous dire qu'il était mort.

— Tu as quand même dû affronter sa mort, dit Damien en hochant la tête. Tu l'attendais, et en quelques secondes, tu l'as perdu. Peut-être n'as-tu pas complètement accepté sa disparition, et c'est pour ça que les Sombrals sont transparents pour toi.

James soupira et ne répondit pas. Il préféra lever les yeux sur le château qui paraissait s'étendre à l'infini. Il y avait une multitude de fenêtres allumées qui brillaient dans la nuit brumeuse. Le ciel était nuageux et sombre. James pensa apercevoir la tour de Gryffondor où son lit l'attendait. Il aurait préféré revenir à Poudlard dans d'autres circonstances. Depuis les funérailles, il se sentait différent. Il n'arrivait pas à accepter que grand-père ne soit pas vivant, quelque part, comme autrefois. Non, réalisa James, il n'avait pas accepté la mort de grand-père. Pas encore. D'ailleurs, il ne voulait pas le faire. Ça lui paraissait injuste envers grand-père : accepter, c'était comme abandonner, oublier.

Pendant un moment, James se demanda si Albus ressentait la même chose que lui. Puis il se souvint de la façon dont son frère avait attaqué Scorpius, dans le couloir du train, en criant : « *Reprends ce que tu as dit ! Reprends-le tout de suite !* » James était certain qu'Albus n'avait pas accepté la mort de grand-père. Et pourtant, c'était sans doute différent pour lui, parce qu'Albus avait trouvé une cible à sa colère et à son chagrin. Bien sûr, ce n'était sans doute pas à la façon la plus saine de gérer les choses, mais James ne voyait rien de mieux à faire. Et puis, Scorpius avait vraiment donné à Albus une bonne raison de le haïr. James connaissait bien son frère, il savait que c'était un garçon passionné à l'extrême. En y réfléchissant, James ne savait pas trop s'il devait mépriser Scorpius… ou le plaindre.

James s'étonnait de la relativité du temps, en fonction du moment. À peine une année plus tôt, lorsqu'il était entré pour la première fois dans la Grande Salle, il était plein d'appréhension et d'inquiétude. Cette année, il se mêla avec joie au brouhaha des autres élèves agglutinés, saluant des amis qu'il n'avait pas revus de tout l'été, et étant accueilli à grand cris à la table de Gryffondor. D'innombrables bougies donnaient à la salle chaleur et lumière, ce qui formait un contraste agréable avec les nuages noirs qu'on voyait sur le plafond magique. Peeves errait parmi les lustres, faisant des bruits obscènes avec sa bouche, ou soufflant les bougies pour les éteindre. Mais elles étaient ensorcelées, et se rallumaient aussitôt avec de petits « pop » dès que l'esprit frappeur s'éloignait. James s'installa à table, et saisit, dans un bol devant lui, une poignée de dragées surprises de Bertie

Crochue. Courageusement, il en mit une dans sa bouche sans même en vérifier la couleur. Une seconde après, il grimaça et hésita à recracher le bonbon.

— Tu devrais faire attention, James, dit Graham Warton, un autre « seconde année ». Ces dragées nous ont été offertes par tes copains, les Weasley. Ils se sont associés à Bertie Crochue pour créer de nouveaux parfums, et nous avons été choisis pour les tester.

A grand-peine, James réussit à avaler l'horrible dragée, avant de se jeter sur un pichet de jus de citrouille.

— Qu'est-ce que c'était ? croassa-t-il.

— D'après la couleur de ta langue, je dirais que c'était du citron vert, répondit Graham, les yeux plissés. Il y a aussi des chocolat-menthe-suint et des cacahouètes-cornichons.

— Damien vient d'en manger une aux rognons et poivre ! cria Noah Metzker de l'autre bout de la table. Attention, planquez-vous, il va exploser !

James ne put s'empêcher de rire en voyant Damien qui, yeux écarquillés et joues gonflées, tentait d'avaler sa dragée. Petra lui tapa dans le dos avec application jusqu'à ce que Damien se jette à son tour sur un verre plein.

Tout à coup, la foule fit silence. James leva les yeux. Merlin venait de traverser la salle, et montait sur l'estrade au fond de la Grand Salle. Il avait enfilé une robe rouge éblouissante, avec un énorme collet d'or. James reconnut la version antique d'une robe de cérémonie. Les manches et l'avant de la robe étaient brodés de fils d'or, qui dessinaient des enluminures compliquées et paraissaient aussi riches que de véritables joyaux. La grande barbe du sorcier brillait d'huile. Merlin avait à la main son bâton magique dont il frappant le sol au rythme de ses pas. Il était si grand que l'estrade sous lui paraissait petite. Il se pencha en avant, les yeux insondables, et scruta attentivement l'assemblée réunie devant lui.

— Bienvenue à vous tous, élèves et professeurs de Poudlard, école de magie pour sorciers sorcières, dit-il lentement, tandis que sa voix profonde renvoyait des échos dans toute la pièce. Je suis Merlinus Ambrosius. Au cas où vous n'auriez pas réussi l'entendre à la radio ou à le lire dans l'un des innombrables journaux du monde sorcier, je suis le nouveau directeur de cette école. A ce propos, j'espère sincèrement ne plus entendre mon nom utilisé sous forme de juron ou autre interjection. Je vous signale que ni moi, ni ma barbe, ni mon caleçon, ne trouvons ces formulations amusantes.

D'après James, ce commentaire aurait pu être amusant si Merlin ne l'avait prononcé avec une gravité menaçante. Le sorcier jeta un regard noir sur les élèves agglutinés, cherchant peut-être quelqu'un susceptible d'oser ne serait-ce qu'un sourire. Apparemment satisfait que ce ne soit pas le cas, Merlin se redressa avec un sourire désarmant.

— Très bien, dans ce cas, continuons. En tant que directeur, je succède à Mrs Minerva McGonagall, qui a accepté, comme vous pouvez le constater, de rester une année de plus dans cette école en tant que conseiller du directeur, et professeur de Métamorphose.

Il y eut des applaudissements spontanés qui semblèrent prendre Merlin de court. Il cligna des yeux, puis sourit légèrement. Les applaudissements devinrent une ovation quand Merlin s'écarta, laissant la parole à l'ancienne directrice. Dans l'allée centrale, devant l'estrade, les « première année » venaient d'arriver, alignés derrière le professeur Londubat. James vit Albus et Rose qui, tous les deux examinaient la Grande Salle avec émerveillement. Rose tourna la tête vers l'estrade lorsque le professeur McGonagall repoussa sa chaise et se leva. Rose la désigna du doigt en envoyant un coup de coude à Albus.

Avec un sourire, McGonagall leva une main.

— Je vous remercie, dit-elle d'une voix assez forte pour couvrir le tumulte. C'est très gentil. Mais je vous connais bien, et je sais qu'une grande partie de vos applaudissements s'adresse à l'annonce de mon départ, longuement attendu par certains d'entre vous, j'en suis certaine, quelles qu'en soient vos raisons. C'est sans importance, et j'apprécie néanmoins votre geste.

Il y eut des rires et de nouveaux applaudissements tandis que le professeur McGonagall se rasseyait. À nouveau, Merlin fit face à la foule.

— En plus d'un nouveau directeur, les anciens élèves qui reviennent à Poudlard y trouveront certaines modifications. Pour commencer, je vous présente votre nouveau professeur de Littérature Magique, Juliette Knowles Revalvier. Vous la connaissez sans doute déjà comme un auteur à succès. Je vous présente aussi votre nouveau professeur de Défense contre les Forces du Mal, Kendrick Soufflet.

Plusieurs chuchotements mêlés d'admiration montèrent dans la Grande Salle tandis qu'un homme énorme se levait de son siège, sur l'estrade. Il leva la main en adressant un grand sourire de gagnant aux élèves qui l'observaient. James se souvint de l'avoir croisé dans le train : c'était l'homme qui était passé devant lui et son frère dans le couloir, alors qu'ils cherchaient le borley. Si James ne l'avait pas reconnu alors, il le fit à présent. L'homme avait des cheveux grisonnants coupés plus courts, et au cours des années, il avait pris beaucoup de poids, mais c'était quand même le célèbre capitaine des Busards, l'escadron des Forces Spéciales du monde magique. James remarqua que, à la table des Serpentard, Ralph ouvrait de grands yeux. Son ami Trenton était penché sur lui, de toute évidence pour lui expliquer qui était Kendrick Soufflet. Dans l'allée centrale, devant l'estrade, Scorpius Malefoy tourna la tête, avec une expression dégoûtée.

— J'ai toutes les figurines de Kendrick Soufflet à la maison, chuchota Noah à son voisin. Je les collectionnais quand j'étais petit. En fait, je m'en servais aussi pour attaquer le chat de mon frère, Steven, jusqu'à le rendre enragé.

— Je constate que beaucoup d'entre vous connaissent bien le professeur Soufflet, dit Merlin, sur son estrade. J'espère donc que vous trouverez ses cours aussi intéressants que stimulants. Et maintenant, nous sommes tous prêts à assister à l'une des plus anciennes et des plus intéressantes traditions de cette école : la répartition des nouveaux élèves dans leurs futures maisons. Professeur McGonagall, je vous laisse la parole.

Comme l'année passée, un tabouret de bois avait été installé sur l'estrade. Posé dessus, il n'y avait le choixpeau. Le très vieux chapeau magique de l'école ne ressemblait qu'à un couvre-chef démodé, oublié au fin fond d'une armoire. James savait qu'au temps de ses parents, et aux siècles précédents, le chapeau chantait une sorte de poème pour célébrer une nouvelle année scolaire. L'an passé, ce n'avait pas été le cas. James n'y avait pas réfléchi sur le moment. Il avait simplement pensé qu'après tous ces siècles de bons et loyaux services, le choixpeau méritait bien une petite pause. Mais cette fois, le choixpeau délabré s'agita sur son tabouret, de toute évidence prêt à déclamer. Les plis qui, à la base, formaient une bouche de cuir, s'ouvrirent comme pour une profonde inspiration. Puis d'une petite voix aiguë, les mots du choixpeau résonnèrent dans le silence plein d'expectative de la Grande Salle.

Il y a plus d'un millier d'années que je joue le même rôle ici,
Que je regarde le temps s'écouler de mon perchoir terni
Le château de Poudlard reste fièrement érigé, malgré le poids des ans,
Parce qu'il sait que le temps ne compte pas pour ceux qui en comprennent le sens
Il y a des héros, il y a des criminels, l'équilibre se maintient

La justice trouve toujours de nouveaux partisans
Dans un passé récent, Voldemort et les siens ont semé la terreur
Et pourtant un enfant orphelin s'est opposé à eux sans peur
Comment comprendre les aléas du destin et ses méandres compliqués ?
Même si les joueurs changent, le thème parait déterminé
Les racines démoniaques cherchent inlassablement un sol fertile
La valeur d'un cœur pur peut arrêter les desseins plus vils
De moi, voyez-vous, dépend le choix de vos maisons
C'est mon rôle de maintenir l'équilibre entre les passions
Je prévois un nouveau combat, aussi long et difficile que le précédent,
J'espère faire mon devoir, et placer chaque nouvel élève dans le bon rang
Où ses qualités trouveront au mieux à se développer
Pour devenir un honorable élément du futur monde sorcier
A Poufsouffle, iront ceux qui prônent l'application au travail et la loyauté
A Serdaigle, ceux dont l'intelligence est la priorité,
A Gryffondor, les courageux qui honorent la vaillance de cœur,
A Serpentard, ceux qui pensent que l'ambition est la plus grande valeur
Que chacun trouve dans sa maison un foyer et le début d'une vocation
Mais n'oubliez pas de réfléchir à vos plus intimes convictions
Ne faites pas l'erreur de jugez autrui sur sa seule maison
Regardez au contraire ce que prouvent ses actions
De chacune des quatre maisons peut sortir le pire et le meilleur
Tout dépend de ce qui existe au plus profond de votre cœur
Sous mon chapeau maintenant, asseyez-vous pour entendre mon verdict
Mais soyez bien certains que je découvrirai ce qui en vous existe
Une fois que vous serez assis sur mon tabouret
Vous ne pourrez plus me cacher la moindre de vos idées

Quand le choixpeau termina sa chanson, la Grande Salle explosa dans une gigantesque ovation. Avec un grand sourire, James tourna la tête pour regarder Ralph, de l'autre côté de la pièce, et son ami lui renvoya un sourire timide. Si quelqu'un avait besoin d'entendre les derniers mots du choixpeau, c'était bien Ralph qui, l'an passé avait d'abord été consterné d'être envoyé à Serpentard.

Quand l'excitation se calma, le professeur McGonagall approcha du tabouret où était posé le choixpeau, et sortit de sa poche un très long parchemin. Elle le déroula, et l'étudia à travers ses petites lunettes carrées. Puis elle hocha la tête, baissa le parchemin, et attrapa le choixpeau par la pointe.

— Cameron Creevey, appela-t-elle d'une voix sonore. Veuillez me rejoindre sur l'estrade.

Un garçon minuscule à l'air absolument affolé grimpa les quelques marches, et trébucha jusqu'au tabouret. *Impossible*, pensa James avec un sourire, *que j'aie eu l'air aussi jeune et terrifié l'an dernier.* Et pourtant, il se souvenait très bien de la voix magique dans sa tête, alors que le choixpeau réfléchissait dans quelle maison envoyer James. Il était passé de justesse à Gryffondor. Avant qu'il ne s'installe sur le tabouret, dès que Mrs McGonagall – alors directrice – avait prononcé le nom de James Potter, la table des Serpentard avait bruyamment applaudi. Et une très jolie sorcière, nommé Tabitha Violeta Corsica, l'avait regardé d'un air entendu. En y réfléchissant *a posteriori*, James réalisait que cette ovation n'avait été qu'une ruse des Serpentard pour l'inciter à rejoindre leur maison. James était si inquiet alors, si incertain d'être capable de suivre les traces de son célèbre père, qu'il avait presque failli tomber dans le piège ouvert sous ses pas. Pendant un moment d'incertitude, avec le choixpeau

posé sur la tête, James avait réellement considéré devenir un Serpentard. D'ailleurs, le Choixpeau n'avait pas rejeté cette option. A la dernière minute, James s'était repris, avec courage, prouvant ainsi qu'il était véritablement à Gryffondor comme ses deux parents avant lui.

— Gryffondor ! cria en même temps le choixpeau.

Dès que Mrs McGonagall retira le couvre chef de la tête de Creevey, la table Gryffondor applaudit bruyamment l'arrivée du petit garçon parmi eux. Manifestement soulagé, Cameron Creevey souriait en descendant les marches. Il s'installa entre Damien et un « septième année » du nom d'Hugo Paulson.

— Thomas Danforth, appela le professeur McGonagall, en lisant son parchemin.

Peu après, la table des Serdaigle accueillait bruyamment un garçon aux épaisses lunettes, qui sourit timidement en rejoignant ses nouveaux compagnons. Pendant que le tirage continuait, James regarda dans la Grande Salle, y retrouvant quelques visages connus. Il vit Victoire, tout à fait superbe, assise parmi ses amis de Poufsouffle. Plus loin, au bout de la table des Serdaigle, Gennifer Tellus et Horace Bouleau se chuchotaient des messes basses. James se souvint que, d'après son ami Zane, ces deux-là sortaient ensemble depuis l'été passé. À l'autre bout de la pièce, Tabitha Corsica souriait poliment, les mains posées devant elle sur la table. À sa gauche, était assise Philia Goyle, le visage rigide et sans expression, comme de coutume. À la droite de Tabitha, il y avait Tom Squallus, ses cheveux blonds plaqués en arrière, et ses yeux clairs presque anormalement brillants et alertes. James eut la sensation que le trio Serpentard manigançait un mauvais coup. Puis il se souvint qu'en fait, ces trois-là avaient toujours cette même expression. Ils attendaient sans doute que le choixpeau leur envoie un nouveau…

— Scorpius Malefoy ! appela le professeur McGonagall.

Elle baissa son parchemin, et regarda attentivement les « première année » qui restaient alignés devant elle. Un rictus dédaigneux aux lèvres, Scorpius avança, monta les marches, et s'installa sur le tabouret. Il affichait un air assuré, une jambe repliée sur l'autre. Quand Mrs McGonagall posa le choixpeau sur lui, son visage pointu disparut à la vue de tous.

Plusieurs secondes passèrent. Parce que la cérémonie s'attardait, et que chacun avait faim, il y avait de plus en plus de bavardages dans la Grande Salle. Mais tout à coup, les élèves réalisèrent le délai anormal que prenait le choixpeau pour se décider, et le silence se fit. Sur la tête de Scorpius, le choixpeau ne bougeait pas. Le garçon pâle lui non plus ne bougeait pas. James regarda autour de lui, pour vérifier si d'autres que lui s'inquiétaient de ce délai si long. Tout le monde savait que les Malefoy allaient toujours à Serpentard, non ? Cette famille au sang-pur avait été parmi les plus fidèles partisans de Voldemort. Et le grand-père de Scorpius, Lucius Malefoy, vivait toujours caché pour éviter de payer ses crimes commis comme Mangemort. Le père de James avait d'autres idées. « *Lucius Malefoy adore l'idée d'être l'Ennemi Public N°1 du monde magique,* avait dit Harry à Ginny, un matin au petit déjeuner, avec un rire moqueur. *Mais sa punition la plus terrible est de vivre dans un monde où son idole n'existe plus*. » Malgré ça, pensa James, éberlué, comment pourrait-il y avoir une hésitation sur la maison où envoyer un Malefoy ? Scorpius correspondait exactement à ce qu'on attendait d'un Serpentard. Le choixpeau était peut-être détraqué. James envoya un coup de coude à Graham, qui le regarda d'un air interrogateur.

— Gryffondor ! cria tout à coup le choixpeau en se redressant, sa pointe hérissée vers le plafond.

Un silence stupéfait pesa sur la Grande Salle tandis que le professeur McGonagall récupérait le couvre-chef sur la tête de Scorpius. Après un long moment, le garçon descendit du tabouret, et descendit lentement les marches. La table de Gryffondor resta absolument silencieuse quand Scorpius s'approcha. Il ne s'arrêta pas en début de la table où étaient assis tous les autres « première année » nouvellement choisis qui le regardaient, les yeux écarquillés. Les sourcils froncés, James surveillait

Scorpius. Il le vit marcher jusqu'au bout de la longue table, tête basse. Arrivé là, le garçon pâle hésita un moment avant de s'asseoir, seul sur le banc du fond. Quand il releva la tête, James remarqua que ses yeux étaient rouges. Scorpius lui jeta aussitôt un regard furibond puis, après un moment, il serra les lèvres, et se tourna pour regarder le reste de la cérémonie.

— Albus Potter ! appela McGonagall dans le silence.

En entendant ce nom, James ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil en direction de la table Serpentard. Cette fois, Tabitha Corsica ne s'était pas levée pour applaudir. Et pourtant, elle continuait à arborer son sourire poli, comme si l'envoi de Scorpius Malefoy chez Gryffondor ne lui posait aucun problème.

En montant les marches vers l'estrade, Albus se retourna. James crut que son frère le regardait, aussi il lui adressa un sourire encourageant et un hochement de tête. Mais Albus n'indiqua pas l'avoir remarqué. Il approcha du tabouret, et le regarda un moment. D'un geste, le professeur McGonagall l'incita à s'asseoir. Le frère de James carra les épaules, se tourna face à la salle, et s'assit.

Cette fois, il n'y avait aucun bavardage dans la Grande Salle quand le choixpeau fut posé sur la tête d'Albus. Tous les yeux étaient braqués sur lui. Il était certain qu'Albus serait envoyé à Gryffondor. Bien sûr, James avait souvent plaisanté à ce sujet, mais s'il l'avait fait, c'était uniquement parce que le résultat final était évident. James frissonna. Tout à coup, il se souvint de la haine avec laquelle Albus avait regardé Scorpius en l'insultant, sur le quai de la gare de Poudlard. Albus avait toujours été un garçon passionné. Parfois, c'était une très bonne chose, merveilleuse même. Mais, comme James l'avait réalisé dans la calèche, une heure plus tôt, une telle passion pouvait aussi inquiéter. Trop tard, James comprit ce qui venait de se passer. Albus ne s'était pas retourné vers lui en montant les escaliers jusqu'à l'estrade. Il s'était retourné pour s'assurer que Scorpius le regardait bien. Il voulait être certain que son ennemi allait assister à toute la scène.

— Serpentard ! cria le choixpeau.

Plusieurs cris étouffés retentirent dans la Grande Salle. Quand le professeur McGonagall récupéra le vieux choixpeau, elle aussi avait l'air plutôt secouée de cette annonce inattendue.

Mais Albus arborait un grand sourire heureux. Il ne regardait pas la table de Serpentard, ni ses nouveaux compagnons qui l'applaudissaient follement. Il fixait l'extrême bout de la table Gryffondor. James n'avait pas besoin de se retourner pour vérifier qui son frère provoquait ainsi, mais pourtant, il le fit.

Scorpius Malefoy rendait à Albus Potter un regard tout aussi intense. En fait, le visage du garçon aux cheveux blonds était purement et simplement un masque de haine.



Chapitre 4 : L'épreuve de la corde d'or

Le dîner apparut sur les tables, et les élèves se mirent à manger. James ne cessait de tourner la tête pour vérifier ce qui se passait à la table Serpentard. Assis à côté de Ralph, Albus était plongé dans une conversation animée avec Rufus Burton et Trenton Block, les meilleurs amis Serpentard de Ralph. James les vit éclater d'un rire bruyant ; en les écoutant, même Ralph hochait la tête et souriait, sans cesser de grignoter son pilon de poulet.

— Tu as mal au cou, James ? demanda Graham qui engloutissait en même temps son assiette de ragoût.

— Non, j'essaye juste de voir ce qui se passe, répondit James. Ce n'est pas normal ! Albus ne *peut pas* être à Serpentard !

Rose était radieuse d'avoir été envoyée à Gryffondor. Avec un grand sourire, elle se pencha vers James.

— Tu n'arrêtes pas de dire ça, dit-elle. Et pourtant c'est *toi* qui a passé tout l'été à prévenir ton frère que ça risquait d'arriver.

— D'accord, mais je n'y croyais pas. C'était pour rire !

Suivant le regard de James, Graham se tourna lui aussi de l'autre côté de la salle, sous la grande bannière verte.

— Écoute, ton frère a l'air bien accueilli là-bas. Même Corsica lui parle.

— Ça ne m'étonne pas ! s'écria James d'une voix stridente. Avec moi aussi, l'année dernière, elle a fait semblant d'être gentille, et ça ne l'a pas empêchée de traiter mon père de menteur devant toute école. Elle doit être ravie d'avoir récupéré un Potter à Serpentard. Qui sait le genre de propagande dont elle va lui farcir la tête ? À mon avis, elle va se concentrer sur ça !

— Albus est capable de se défendre, James, répondit Noah d'un ton distrait. Et puis, tu l'as dit toi-même : tu as aussi failli aller à Serpentard l'an passé.

— Je vais aller voir comment il va, dit James.

Mais dès qu'il esquissa le geste de se lever, Damien le rattrapa et le fit se rasseoir.

— Laisse-le tranquille, dit-il. Tout va bien pour lui.

— Mais enfin, il est à Serpentard ! répéta James s'exaspéré. Il ne *peut pas* être à Serpentard, c'est un Potter !

— On a eu d'autres surprises, ce soir, dit Rose en baissant la voix. Je te signale qu'un Malefoy est assis au bout de la table Gryffondor.

James avait quasiment oublié Scorpius. Suivant le regard de Rose, il tourna la tête. Scorpius ne mangeait pas. Autour de lui, les autres Gryffondor l'ignoraient avec application, tout en parlant et riant bruyamment entre eux. Quand Scorpius croisa le regard de James, ses yeux s'étrécirent, et le garçon pâle eut un sourire sardonique, parodiant en silence ceux qui l'entouraient. Puis il secoua la tête, les yeux au ciel, et se détourna.

— Franchement, ça me scie, marmonna Graham. Qu'est-ce qu'un minus comme lui fait à Gryffondor ?

Rose tendit la main, pour prendre un autre petit pain.

— Personne ne sait ce qu'il y a dans son cœur, répondit-elle. Seul le choixpeau le découvre. C'est la valeur personnelle qui compte, pas ce que sa famille a été. Peut-être y a-t-il plus dans Scorpius Malefoy que ce qu'on peut voir.

— Sûrement pas ! répondit James avec une ferme dénégation de la tête. J'ai entendu la façon dont il a parlé de grand-père dans le train. C'était horrible. Et il adore se vanter de son héritage Serpentard.

— Mais ça n'en fait pas un Serpentard pour autant, commenta Rose prudemment.

— C'est vrai, admit Damien. Être pénible n'envoie pas directement à Serpentard. Comme l'a dit le choixpeau, les Serpentard accordent une grande valeur à l'ambition. Après des décennies à parier sur les mauvais chevaux, les Malefoy et leur clique ont peut-être compris que l'ambition n'est pas si géniale que ça.

— Et tu trouves que ça suffit à faire de lui un Gryffondor ? s'enquit Damien d'un air dégoûté. Je ne supporte même pas de le regarder. Qu'est-ce que tu vois de Gryffondor en lui ?

Personne n'eut de réponse à ça. James ne put s'empêcher de jeter un nouveau coup d'œil au bout de la table où Scorpius était assis tout seul. Le garçon semblait perdu dans ses pensées, tranquille et calme, mais James savait que c'était une façade. Il avait vu l'expression de son visage quand Scorpius s'était assis à la table des Gryffondor. James se souvenait aussi de ses propres peurs le jour de son arrivée, l'an passé, avec le choixpeau sur la tête, quand il n'était pas certain d'être admis à Gryffondor, quand il avait craint de décevoir sa famille, de ne pas être le digne fils d'Harry Potter. Peut-être Scorpius vivait-il le même genre d'épreuve, mais à l'envers ? James en était presque certain, mais la fierté du garçon aux cheveux pâles ne lui permettait pas de le montrer. En plus, il y avait le problème

d'Albus. James en était encore sidéré, mais son frère avait de toute évidence permit au choixpeau de l'envoyer à Serpentard pour provoquer Scorpius.

Sur une impulsion, James quitta son banc. Il remonta tout le long de la table. Quand il s'arrêta près de lui, Scorpius fit semblant de ne pas le remarquer.

James ne savait pas trop quoi dire.

— Eh bien… commença-t-il d'une voix hésitante, nous voilà dans la même maison.

Scorpius ne le regardait toujours pas. Les yeux mi-clos, affichant un profond ennui, il étudiait avec application les autres tables de la Grande Salle.

Sentant tous les yeux fixés sur lui, James espéra que son idée était bonne.

— Je sais que ça a mal commencé entre nous dans le train, continua-t-il, mais puisque nous allons passer le reste de l'année ensemble, ce serait peut-être mieux de repartir sur le bon pied. Bienvenue à Gryffondor, Scorpius.

James tendit la main, exactement comme il avait vu le père de Scorpius le faire en parlant à Harry, le jour des funérailles. Scorpius regardait toujours au loin. Lentement, il tourna la tête, et jeta sur la main offerte un regard de dédain. Avec un sourire moqueur, il jeta :

— C'est mignon tout plein, Potter, mais ne gaspille pas ton amabilité avec moi. Ce n'est pas parce que nous sommes dans la même maison que nous sommes du même monde. J'espère que tu n'imagine pas que je regrette de ne pas être à Serpentard ? Si c'est le cas, tu te trompes. Je suis très heureux d'être à Gryffondor. En fait, je considère même ça comme une chance. J'ai l'intention de prouver à tout le monde ce que doit être un vrai Gryffondor. Après toutes ces années d'héroïsme minable et de coups de chance, ça serait une bonne chose de découvrir le vrai courage.

James réalisa qu'il avait toujours la main tendue. Il laissa retomber son bras.

— D'accord, répondit-il. Alors, bonne chance. C'est comme tu veux.

Quand il se détourna, Scorpius tendit le bras pour l'arrêter.

— Je suis plutôt étonné de la façon dont le petit Albus s'adapte à Serpentard, dit-il distraitement. Au début, j'ai eu peur qu'ils le dévorent tout cru, mais apparemment, je me suis trompé. Le petit Potter doit avoir bien plus de Serpentard en lui que je ne l'avais cru. Avec ses initiales, j'aurais dû m'en douter. Après tout, ASP, c'était un signe.

James regarda Scorpius et nota son sourire sarcastique.

— Tiens, remarqua-t-il, je croyais que tu ignorais nos prénoms.

L'autre se contenta de hausser les épaules.

— D'accord, j'ai menti. Mais c'était avant, quand je croyais encore rentrer à Serpentard. Maintenant que je suis sous la bannière rouge et or, il faut que je dise toujours la vérité, pas vrai ?

De façon étrange, quelques Gryffondor gloussèrent en l'entendant. Scorpius récupéra son verre, et le leva, comme un salut.

— Buvons au futur, annonça-t-il, un sourcil levé. Dis-moi, Potter, tu n'as rien contre, j'espère ?



James finit par coincer son frère au moment où il quittait la grande salle, en compagnie des autres Serpentard. Albus était déjà devenu très populaire, et ses compagnons l'entouraient de près, s'esclaffant avec des rires bruyants.

— Franchement, je manage, disait Albus. Bien sûr, il y a des l'avantage à être le fils d'un des sorciers les plus connus du monde magique, mais je ne pense pas que ça compte ici, à Poudlard. Surtout avec les Serpentard !

Il y eut à nouveau de gros rires amusés. Etonné qu'Albus se débrouille aussi bien malgré le choc que sa nouvelle maison lui avait causé, James se fraya à coups d'épaule un passage dans la foule, et attrapa son frère par le coude. Il l'attira à part

— Hey, du calme ! s'écria Albus avant de dire aux autres : C'est mon frère. Il a dû hériter sa manie de tout gérer de ma mère. Ne commencez pas à faire la fête sans moi !

Au pied des escaliers, Albus se tourna vers James, dégageant son coude d'un air mécontent.

— Pourquoi m'as-tu arrêté ? Je veux aller visiter mes nouveaux quartiers.

James se retourna, et regarda le groupe d'élèves qui attendaient Albus. Parmi eux, il y avait Tabitha Corsica, et elle adressa à James un sourire moqueur et un léger salut.

— À Serpentard ! grinça-t-il furieux.

— Oui, à Serpentard, répondit Albus, avec un haussement d'épaule. Après tout, c'est toi qui m'as prédit ça tout l'été.

James regarda son frère.

— Ne prétend pas que tu y es à cause de moi, Al. Tu sais très bien que je plaisantais. Dis-moi la vérité, as-tu fait ça pour provoquer Scorpius ?

Albus leva les yeux au ciel.

— Lâche-moi un peu, James. Comment pouvais-je savoir qu'un Malefoy serait envoyé chez Gryffondor ?

— J'ai vu la façon dont tu l'as regardé en montant sur l'estrade. Tu as voulu lui prouver quelque chose ! C'est une raison stupide pour devenir un Serpentard. Enfin, Al, ça va affecter toute ta vie scolaire ! Maintenant, tu es à Serpentard.

Albus baissa la voix, et regarda James droit dans les yeux.

— Je n'ai pas réellement choisi ça tout seul, tu sais. c'est le choixpeau qui décide. C'est son rôle.

— Mais papa disait…

— Oui je sais, mais les choses ont peut-être changé. Ou peut-être le choixpeau a-t-il compris que je ne voulais pas être à Gryffondor – du moins pas assez. Dans tous les cas, dès que je l'ai mis sur ma tête, j'ai eu une vision de moi dans la maison vert et argent. Et pour te dire la vérité, pour la première fois de ma vie, ça m'a plu.

James fronça les sourcils.

— Mais enfin, tout l'été, tu es devenu fou chaque fois que j'en parlais. C'était marrant, Al. Je ne t'aurais pas autant charrié si ça n'avait pas aussi bien marché. Tu t'énervais si vite !

Une fois de plus, Albus haussa les épaules. Puis il tourna la tête, comme pour examiner les escaliers magiques qui s'agitaient sans arrêt non loin des deux garçons.

— Peut-être ai-je choisi d'aller à Serpentard à cause de toi, James. Tu as été vraiment pénible avec moi cet été, et je me suis dit tout à coup : pourquoi pas ?

Exaspéré, James fit la grimace. Son frère lui envoya une bourrade sur l'épaule.

— Allez, du calme, James, dit-il. Les choses évoluent. Tu sais, il y a autre chose que papa m'a dit sur le quai : d'après lui, si je devenais un Serpentard, alors Serpentard gagnerait un excellent élève. Tu veux être le roi de Gryffondor, tant mieux pour toi ! Quant à moi, je vais briller à Serpentard. Comme ça, à nous deux, nous dirigerons quasiment Poudlard.

James secoua la tête, mais il ne put retenir un sourire.

— Franchement, tu es un cas, Al – et tu mérites ton surnom de Débilus. J'ai presque failli te croire. Tu es sûr de savoir ce que tu fais ?

— Non, pas du tout, répondit Albus soudain sérieux. Mais ça ne m'a jamais arrêté. Écoute, n'en parle pas tout de suite aux parents d'accord ? Je veux le leur dire moi-même.

James fit la grimace.

— Tu me prends pour qui ? s'écria-t-il, vexé. Je ne cafarde jamais !

— Si, sur le quai ce matin, tu as cafardé sur Ted et Victoire, rétorqua Albus.

— Mais je t'ai déjà expliqué…

Albus recula, les mains levées.

— C'est entre toi et ta conscience, grand frère. Je pense qu'il faut que je rejoigne mes nouveaux potes. D'après Ralph, pour la fête d'initiation, nous aurons un gâteau magique en forme de balai et de véritables loukoums de Turquie. Et puis, j'ai vraiment très envie de boire une Bièraubeurre devant une cheminée avec une tête de serpent géant.

James soupira en regardant son frère rejoindre les Serpentard, et toute la bande descendre vers le sous-sol où se trouvait la salle commune de leur maison. James commença à monter les escaliers vers la tour Gryffondor quand Rose le rejoignit.

— Ralph dit qu'il gardera un œil sur Albus, dit sa cousine, d'un ton rassurant. Tu sais, peut-être que Serpentard conviendra à Albus. Il a toujours été plutôt… sauvage.

— Oui, je sais, admit James. Mais je n'ai jamais réellement cru que ça arriverait. Ça me fait drôle de voir un Potter à Serpentard.

— Tu es jaloux ?

— Quoi ? (James s'arrêta net en arrivant sur le palier, pour affronter sa cousine.) Mais qu'est-ce que tu racontes ? Pourquoi serais-je jaloux ?

Rose haussa les épaules, et changea de sujet.

— J'ai entendu dire que les Gremlins ont prévu quelque chose pour ce soir, annonça-t-elle.

— Comment es-tu déjà au courant ?

— Eh bien, admit Rose avec un demi-sourire, c'est en partie mon idée. Et ils l'ont tellement appréciée qu'ils m'ont demandé de venir aussi. En toute sincérité, ça n'aurait pas été possible sans toi.

James se souvint de sa première nuit, l'an passé : les Gremlins lui avait jeté un sort pour le faire ressembler à un extraterrestre, avant de le convaincre de descendre d'une fausse soucoupe volante pour affoler un pauvre fermier moldu des environs.

— Ils comptent encore lancer la Caspule ? demanda-t-il.

— Non, répondit Rose. La Caspule a pris sa retraite quand Ted a reçu son diplôme de fin d'études. Et puis, se moquer des Moldus est un peu trop facile, non ? Sans compter que c'est dangereux maintenant que le nouveau directeur connaît l'existence de la Caspule… et sa cachette.

— Rose, je ne sais pas d'où tu tiens tous ces renseignements, mais je suis ébloui.

— Apparemment, le nom de Weasley a un certain poids à Poudlard, répondit-elle avec entrain.

En entrant dans la salle commune, James ne put retenir son sourire. La pièce bourdonnait de rires et de conversations, comme un chaudron rempli à ras bord. Le buste de Godric Gryffondor oscillait dangereusement, suspendu en l'air, au-dessus d'un groupe de cinquième et sixième années qui jouaient à CB – cible et bâton. Le petit Cameron Creevey était déjà arrivé ; installé sur le canapé, il parlait avec d'autres « première année » devant le feu qui crépitait gaiement. Quand Cameron aperçut James, ses yeux s'écarquillèrent, et il envoya un coup de coude à une fille près de lui.

De l'autre côté de la pièce, Seth Thomas, un des batteurs de l'équipe Gryffondor au Quidditch, vit aussi entrer James.

— Hey James ! cria-t-il. Tu comptes encore participer aux essais cette année pour rentrer dans l'équipe ? Il y a déjà des paris à ton sujet : on se demande la taille du trou que tu creuseras dans le terrain.

— Faites attention à vos mises, répondit James avec un sourire, je me suis entraîné cet été.

— C'est ça, intervint Graham. D'après ce que j'ai entendu dire, ton père t'a confisqué ton balai en punition de tes nombreux méfaits.

La réflexion fut accueillie par des cris, des moqueries et des rires bruyants. James y participa de bon cœur. En vérité, il était heureux de ces plaisanteries. Il attendait les essais avec impatience. Plus les autres s'imaginaient que James allait répéter le désastre de l'année précédente, plus ils seraient surpris par ses progrès.

Les Gremlins – Noah, Petra, Damien et Sabrina – étaient assis à une table, dans un coin de la salle commune. Damien et Sabrina se penchaient tous les deux sur un large morceau de parchemin, une plume à la main. Ils semblaient se disputer à voix basse, chacun pointant un endroit différent du papier. Noah et Petra levèrent la tête, et firent signe à James et Rose d'approcher.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps, dit Noah, mais heureusement, c'est le problème de Damien et de Sabrina. De plus, rien peut clocher, pas vrai ? Nous avons un nouveau Weasley à Poudlard. Tout va bien dans le meilleur des mondes.

— Comment épèles-tu « subséquemment » ? demanda Sabrina sans lever les yeux.

— C'est sans importance, répondit Damien d'un ton impatienté, si *nous* ne le savons pas, *personne* ne le saura.

— C'est quoi le plan ? s'enquit James, en s'installant sur une chaise.

Noah regarda Rose, avant de revenir à James.

— Tu sais, il vaut mieux que tu ne le saches pas. Pour le moment.

— Tu nous remercieras plus tard, James, appuya Rose.

— Quoi ? s'inquiéta James, les sourcils froncés. Mais pourquoi ?

— Fais-nous confiance, James, dit Petra. Ce sera bien mieux pour toi de proclamer ton innocence avec une parfaite sincérité.

— C'est déjà ce que Ted m'avait dit l'an dernier, le jour du débat, grommela James.

Il ouvrait la bouche pour protester davantage, mais il y eut tout à coup à un changement dans l'atmosphère de la pièce. Quelqu'un venait d'entrer dans la salle commune. James leva la tête pour regarder qui c'était.

Scorpius Malefoy tentait maladroitement de passer par l'ouverture derrière le portrait de la Grosse Dame. Sa robe était restée coincée dans une brique qui dépassait. Mécontent, il se redressa et tira dessus d'un geste sec. Puis il se retourna, le visage pâle et sévère, et affronta la salle commune.

— Très pittoresque, cette décoration vieillotte, se moqua-t-il d'une voix traînante. Je m'attendais à voir griller des marshmallows dans la cheminée et à entendre des chansonnettes jusqu'à minuit. Quelqu'un pourrait-il m'indiquer la direction des dortoirs ?

— Par là, répondit Graham, le pouce tendu derrière son épaule. En haut des escaliers, Malefoy. Tu es sûr de ne pas vouloir qu'on te garde un marshmallow ?

Au milieu d'un silence pesant, Scorpius ramassa sa sacoche de cuir et traversa la pièce. Tous les élèves le regardaient. Bloquant le passage, Hugo Paulson, un « septième année » au corps épais, était vautré dans une chaise à haut dossier, les jambes étalées devant lui. Le Scorpius s'arrêta et attendit qu'Hugo enlève ses jambes. L'autre fit semblant de le remarquer au dernier moment. Avec un grand sourire, il s'écarta. Scorpius leva les yeux au ciel, et continua son chemin.

James était conscient qu'il aurait dû avertir Scorpius, mais il ne put s'y résoudre. Les yeux brillants d'expectation, tous les élèves attendaient. Le garçon pâle leur jeta un regard dédaigneux, avant de poser le pied sur la première marche de l'escalier indiqué par Graham. Il n'arriva qu'à la quatrième.

Une alarme sonna. Les marches de l'escalier disparurent, le transformant en un toboggan de pierre lisse. Scorpius chercha à conserver son équilibre, mais en vain. Il glissa, et retomba lourdement sur le plancher de la salle commune, sous une explosion de rires moqueurs. Hugo se releva d'un bond, et prit le bras de Scorpius pour le remettre debout. Puis il lui envoya une grande bourrade dans le dos

— Il est interdit de monter dans le dortoir des filles, coco ! Un sortilège protège leur escalier. Nous devrions vraiment mettre un panneau pour prévenir les petits nouveaux. C'est juste pour rire, Malefoy. Il faut bien une petite épreuve de bizutage, pas vrai ?

Scorpius se pencha pour récupérer sa sacoche, jeta à Graham un regard de colère glacée, puis, sans un mot, il traversa la pièce vers l'escalier opposé.

— C'était lamentable, remarqua Rose, une fois qu'il eut disparu.

— Il l'a mieux pris que ce que j'aurais cru, commenta Noah. Connaissant sa famille, je m'attendais à le voir jeter un *Avada Kedavra* juste par dépit.

— Il doit probablement jeter des sortilèges *Doloris* sur toutes les araignées du dortoir pour se défouler, répondit Graham.

— Ça suffit, vous tous ! coupa Petra. Vous êtes pires que lui. Si le choixpeau l'a envoyé à Gryffondor, il y a une bonne raison. Laissez-lui une chance de le prouver.

— C'était juste pour rire, Petra, marmonna Graham. Et Hugo a été bien pire avec moi l'année dernière. J'ai dû supporter ses vannes au moins une fois par semaine.

Peu à peu, les rires et les bavardages revinrent dans la salle commune. Damien et Sabrina reprirent leur mystérieuse tâche à voix basse. Rose se pencha vers James.

— Penses-tu que Petra ait raison ? demanda-t-elle tout bas. Penses-tu que Scorpius est vraiment un Gryffondor ?

James réfléchit avant de répondre. L'an passé, Ralph avait été envoyé à Serpentard. Au début, James avait réellement cru qu'il s'agissait d'une erreur. Ensuite, en apprenant qui était exactement le père de Ralph, il avait compris que le choixpeau magique ne s'était pas trompé.

— D'après Hagrid, le choixpeau sait ce qu'il fait, répondit-il. Il est impossible de le tromper : il peut lire dans les pensées. Et même deviner ce qu'on ne sait pas sur soi-même !

Rose ne sembla pas convaincue.

— Un jour, quelqu'un a réussi à tromper la Coupe de Feu – au temps de nos parents, pour le Tournoi des Trois Sorciers. Tout est possible dans le monde magique.

— Pourquoi Scorpius voudrait-il venir à Gryffondor ?

Rose haussa les épaules.

— Je ne sais pas. J'espère simplement qu'il a fait le bon choix. Parce que, dans le cas contraire, ça risque de très mal tourner. Surtout après ce soir.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda James, inquiet.

Rose ne répondit pas à sa question, mais elle insista :

— Pourquoi ne vas-tu pas voir ce qu'il fait là-haut ? Il faudrait que tu le surveilles, James.

— Et zut ! s'écria James. D'abord, il y a Lucy qui me dit de surveiller Albus, et maintenant toi qui veux que je fasse la nounou du pauvre petit Scorpius Malefoy ?

— Fais-le quand même, James. Le temps que tu redescendes, je parie que Damien et Sabrina auront fini, et nous pourrons partir.

— Pétard ! grogna James, en se levant. Je n'aurais jamais cru que tu apprécies autant les mauvais garçons.

— Je n'apprécie pas Scorpius, répondit-elle, les sourcils froncés. Je préfère juste m'assurer qu'il reste occupé là-haut en ce moment.

En montant l'escalier vers le dortoir des garçons, James marmonnait toujours entre ses dents.

— C'est James, dit-il en arrivant sur le palier, ne me stupéfie pas.

À sa grande surprise, il trouva Scorpius dans le dortoir des « seconde année », et non chez les « première année ».

— Hey ! s'écria-t-il. C'est mon lit !

James s'était figé, le doigt tendu. Sans se gêner, Scorpius avait repoussé la malle de James au milieu du dortoir, et mis la sienne au pied du lit. Il était occupé à ranger ses habits dans le placard. En entendant James, il leva les yeux, sans interrompre sa tâche.

— Vraiment ? dit-il d'une voix distraite. Je n'ai pas vu ton nom écrit dessus.

— Pourtant, c'est bien mon lit ! cria James en colère. Et mon nom est gravé sur le bois, à la tête du lit, aussi clairement que ton nez est planté sur ta face de plâtre.

— Où ça ?

Tout en parlant, Scorpius s'approcha de la tête du lit. Il sortit sa baguette de sa robe, et eut un geste délicat du poignet. Un jet de lumière pourpre jaillit de sa baguette et heurta le bois du lit. Le nom de James disparut sous une énorme marque, noire et brûlée.

— Je ne vois rien, annonça Scorpius. Tu as dû te tromper.

Puis il se tourna, et regarda de l'autre côté de la pièce. À nouveau, il pointa sa baguette, et envoya un autre jet d'étincelles rouges.

— Voilà, dit-il, en se remettant à déballer ses affaires. Maintenant, cet autre lit a ton nom dessus. Tu es content ?

James s'approcha du lit d'en face. D'énormes lettres rouges étaient gravées sur le bois de lit. En écriture gothique compliquée mais parfaitement claire, elles disaient : « BÉBÉ POTTER »

— Ecoute, tu ne peux pas… commença James, puis il s'interrompit, et demanda : Comment as-tu réussi à faire ça ? C'est un sortilège informulé !

— Tu préfères m'entendre ? s'enquit Scorpius qui agita une fois de plus sa baguette. Ça ne me gêne pas. *Mobiliarcha* !

La malle de James traversa toute la pièce à toute vitesse, ratant ses jambes de peu. Elle heurta violemment les pieds du lit, et s'ouvrit, crachant la moitié des affaires de James par terre. Scorpius eut un sourire moqueur, puis il fit léviter ses livres hors de sa malle et les déposa soigneusement sur une étagère près du lit.

— Ecoute, Malefoy, bafouilla James furieux, ce n'est même pas ta chambre. Tu es en première année. Tu ne peux pas installer où tu veux !

— Il n'y a plus de place en première année, répondit Malefoy. C'est du moins ce qu'ont prétendu les autres. De plus, Merlin a autorisé les première et seconde années à se mélanger, pour « favoriser l'adaptation ». Je me fiche complètement de l'endroit où je dors dans cette tour, mais l'idée de t'ennuyer me plaît beaucoup. Aussi, je vais rester ici. Si tu n'es pas content, va te plaindre au directeur. D'après ce que j'ai cru comprendre, tu t'entends très bien avec lui, pas vrai ?

— Les autres se sont fichus de toi, andouille ! s'exclama James, exaspéré. Il y a certainement de la place pour toi en première année.

Scorpius regarda enfin James avant de ranger sa baguette

— Dommage, dit-il, maintenant c'est trop tard. Alors, la chansonnette est terminée là-bas en bas ? Ou bien es-tu juste venu regarder un vrai sorcier vider sa malle ?

Furieux, James tourna les talons, et dévala les escaliers. Il reprit sa place à table avec les autres

— Si ce que vous avez prévu est contre Malefoy, je suis à fond pour, annonça-t-il. Ce mec est imbuvable.

— Oui, c'est l'esprit général, répondit Damien.

Mais il n'avait pas quitté son parchemin des yeux. James se pencha pour regarder. Damien et Sabrina avaient dessiné quelque chose, mais James ne comprit pas ce que c'était. Il y avait des figures géométriques, des flèches, et des notes gribouillées.

— Nous pouvons remercier le vieux professeur Granit pour ça, dit Noah, avec un grand sourire. Qui a dit que la Technomancie ne servait à rien ? Allez, c'est l'heure.



— Si nous avions encore la cape d'invisibilité de ton père, nous n'aurions pas besoin d'une sentinelle, expliqua Damien calmement. Et puisque ce n'est pas le cas, c'est à toi de faire le boulot.

Sabrina vibrait littéralement d'excitation, et la plume plantée dans ses cheveux épais menaçait de tomber.

— Je suis chargée de l'atterrissage, annonça-t-elle doucement. Rattrapez-le aussitôt que possible. C'est à vous de gérer le cryptage

Damien hocha la tête. Noah, Rose, Petra et Sabrina s'éloignèrent vers les escaliers, au bout du couloir.

James soupira.

— D'accord, je suis sentinelle. Et qu'est-ce que je fais si quelqu'un arrive ?

— Tu inventes une histoire, répondit Damien. Dis que tu cherchais la salle de bain, mais tu t'es perdu. Raconte que tu as une diarrhée terrible. N'oublie pas de gémir. Nous t'entendrons, et nous saurons que quelqu'un arrive.

James fut horrifié.

— C'est complètement idiot ! D'abord, je suis en seconde année. Comment je pourrais me perdre en allant dans la salle de bain ?

— Fais preuve d'imagination, répondit Damien, d'une voix distraite. Si tu es très malade, ça peut te faire délirer. Pense juste à gémir très fort pour que nous t'entendions d'en bas.

James ouvrit la bouche pour protester, mais Damien avait déjà disparu dans l'escalier, d'un pas aussi discret que possible. Retenu sur place par la tâche qu'on lui avait assignée, James s'appuya contre le mur, et examina les alentours. Il ne savait pas ce que les Gremlins avaient en tête, mais ça avait quelque chose à voir avec le nouveau vitrail d'Héraclès. Voilà pourquoi Rose avait indiqué que rien n'aurait été possible sans James. C'est lui qui avait cassé ce vitrail l'année passée, en poussant à travers un intrus moldu au cours d'une folle poursuite nocturne. Le concierge, Rusard, avait prétendu que rien ne pourrait réparer le vitrail. Il avait eu raison. Heureusement, avec la magie, il n'était pas nécessaire de remplacer le vitrail détruit à l'identique. L'école s'était simplement procuré un autre vitrail, avant de l'ensorceler. D'après Petra, la vitre pouvait dorénavant ressembler à n'importe quel modèle choisi. Très traditionnaliste, Rusard avait réclamé le vieil Héraclès, jusqu'à la fêlure de son petit doigt.

James décida de vérifier discrètement ce que fabriquaient les Gremlins sur la fenêtre d'en bas. Il se redressa sans bruit et avança jusqu'aux escaliers. Il entendit Sabrina et Damien discuter à voix basse, mais sans comprendre ce qu'ils disaient. Aussi, il se détourna pour retourner à son poste et se trouva nez à… barbe avec Merlin.

— Berk ! s'exclama James en reculant. Mais enfin, ca ne va pas ? On ne surprend pas les gens comme ça !

Le visage du sorcier était aussi impassible que de coutume.

— Je présume que vous étiez chargé de faire le guet, Mr Potter ?

James se recroquevilla.

— Euh… oui, du moins avant que j'avale la moitié de votre barbe. Qu'est-ce que vous mettez comme huile ? On dirait le détergent avec lequel maman nettoie ses casseroles.

— Ne craignez rien, Mr Potter. Je certifierai à quiconque me posera la question que vous étiez très diminué ce soir par vos problèmes de boyaux. Je suis venu vous demander un petit service. Vous n'êtes pas obligé de me le rendre, mais si vous le faites, je rendrai à Gryffondor les dix points que je vous ai enlevés dans le train.

En frissonnant de dégoût, James se frotta le visage pour se débarrasser de l'huile de la barbe de Merlin.

— Oui, bien sûr. Que voulez-vous que je fasse ?

— Je veux que vous persuadiez Mr Deedle et une troisième personne de votre choix, de m'aider à récupérer quelques affaires pour mon bureau. Elles sont essentielles à mon travail, mais j'ai besoin d'assistance pour les ramener. Je dois dire qu'il y a quelque temps que j'en suis séparé.

— Plus d'un millier d'années non ? lança James, soudain intéressé. Je ne savais pas qu'il était possible de louer si longtemps un casier. Comment savez-vous que vos affaires sont encore là ?

— Ceci me regarde, Mr Potter. Puis-je donc compter sur votre aide ?

— Je n'ai pas vraiment l'impression que vous ayez besoin de moi, marmonna James. Pourquoi ne pas demander aux autres professeurs de vous aider ?

— Parce que je suis un homme prudent, répondit Merlin, avec un petit sourire. Je préfère garder mes opérations secrètes, et certains pourraient remettre en question l'origine de mes affaires personnelles. Si je vous ai choisi tout particulièrement, vous et Mr Deedle, c'est que vous avez déjà prouvé être capables de garder un secret, et même un peu trop.

— Donc, je récupère les dix points de Gryffondor si je vous aide à récupérer vos affaires ? Ça me paraît un bon marché. J'imagine que mon silence est en prime, c'est ça ? demanda James, les yeux levés sur l'immense sorcier qui le surplombait.

Merlin hocha la tête.

— Choisissez prudemment la troisième personne qui nous accompagnera. Nous partirons demain après-midi. Retrouvez-moi à l'entrée de la vieille rotonde, et préparez-vous à marcher.

Quand Merlin se détourna pour partir, les grands plis de sa robe ondulèrent derrière lui. James le rappela, gardant sa voix la plus basse possible pour ne pas alerter les Gremlins à l'étage au-dessous

— Euh, monsieur le directeur ?

Merlin s'arrêta, et se tourna à demi vers James, un sourcil en l'air.

— Oui ?

— Avez-vous retrouvé le borley ?

— Non, répondit Merlin en secouant la tête. Mais ne craignez rien, Mr Potter. Je suis quasiment certain qu'il s'agit du dernier. La prochaine fois, peut-être serez-vous mieux équipé pour l'affronter.

Peu après, le sorcier avait disparu, comme absorbé par les ombres du couloir. Il n'y avait aucun bruit de pas. *Waouh !* pensa James. Les talents magiques de l'enchanteur étaient quelque peu effrayants. Autour de lui, même à l'intérieur du château, on aurait dit que vibrait une sauvagerie primitive mêlée à l'air de la nuit. De toute évidence, Merlin avait aussi une façon particulière de savoir ce qui se passait dans l'enceinte de Poudlard. Il avait su où trouver James, et la raison de sa présence. James pensa qu'il serait sans doute drôle de surprendre Merlin, caché sous la cape d'invisibilité de son père.

Peu après, les Gremlins remontèrent l'escalier à pas de loup. Rose était la dernière du groupe. La main sur la bouche, elle s'efforçait d'étouffer son fou-rire.

Alors qu'ils revenaient tous vers la salle commune de Gryffondor, Petra demanda :

— Tu n'as vu personne, James ?

James se tourna vers elle, et réfléchit. Au bout d'une minute, il secoua la tête.

— Je n'ai rien de significatif à signaler.

C'était ce qu'il avait trouvé de plus proche de la vérité.

Le matin suivant, tandis que James dévalait les escaliers pour aller prendre son petit déjeuner, il fut soudain arrêté par plusieurs des élèves agglutinés sur le palier. Près d'eux, Rusard regardait le vitrail d'Héraclès. Le concierge avait les joues rouges de colère, et ses sourcils se plissaient férocement. De sa position sur les marches, James voyait parfaitement le vitrail. L'image d'Héraclès avait disparu. À sa place, se trouvait une bonne caricature de Salazar Serpentard. Étrangement, le sorcier semblait sourire en indiquant derrière lui un chemin qui montait vers un panneau marqué « Arrivée ». Un jeune garçon aux cheveux noirs ébouriffés lui donnait le bras : Albus. Et une bannière flottait au-dessus de leurs deux têtes, annonçant en lettres noires : « L'EQUIPE GAGNANTE ? » Pire encore, derrière eux, les regardant d'un air horrifié, il y avait un autre garçon, très pâle, aux traits pointu, aux cheveux d'un blond blanc. Au dessus de Scorpius, un ballon de BD indiquait : « Subséquemment, Salazar ! Mon cœur est brisé ! »

— Ça provient d'un très vieux poème d'amour de Littérature Magique, dit Damien avec un sourire moqueur. Bien sûr, il n'y a pas dix personnes qui le reconnaîtront, mais je trouve que ça ajoute une note culturelle intéressante.

— Damien, tu es un vrai geek, dit Sabrina avec affection.

L'après-midi était chaud pour la saison quand James retrouva Ralph sous la grande arche de la vieille rotonde. Des rayons de soleil jetaient une lumière dorée sur le sol de marbre, et éclairaient ce qui restait des statues des quatre fondateurs de l'école. Il n'en restait plus que les pieds et une partie des jambes. Des morceaux de marbre traînaient sur le sol, arrachés par les mains des curieux au cours des siècles.

— Rose arrive, dit James, en s'approchant de son ami. Mais c'est le problème avec les filles : il leur faut toujours un temps fou pour se préparer. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi.

Ralph haussa les épaules.

— Fiera Hutte prétend qu'une fille met plus longtemps qu'un garçon à se préparer parce qu'elle se « prépare » vraiment. D'après elle, un garçon se contente de passer la main dans ses cheveux, et considère que c'est bon.

— Et alors ? marmonna James. Je ne vois pas ce qui il y a de mal à ça.

Rose s'approcha d'eux par derrière. James dut admettre qu'elle avait l'air mieux « préparée » que lui.

— Je t'avais dit que j'en avais pour une minute, dit-elle, sévère.

— Qu'y a-t-il là dedans ? demanda Ralph, en désignant le sac qu'elle portait sur l'épaule.

— Voyons voir… répondit Rose, ma baguette, de l'eau, des biscuits, une potion anti-moustiques, un couteau de chasse, des jumelles magiques, des chaussettes propres, des lunettes de soleil. (Son regard passa de l'un à l'autre des deux garçons.) Quoi ? James a dit qu'on était supposé marcher !

James secoua la tête.

— C'est incroyable que tu puisses ressembler autant à ta mère et à ton père *en même temps* !

Rose eut un reniflement de dédain.

— J'ai de la chance, je présume.

— Comment ça, on est supposé marcher ? geignit Ralph, le front plissé. Vraiment *marcher* ? Comme pour une randonnée ?

James indiqua l'autre bout de la rotonde.

— Il faut qu'on sorte. Merlin a dit qu'il nous retrouverait à l'entrée de la vieille rotonde, et qu'ensuite, il nous indiquerait où aller. Je n'en sais pas plus.

— Je n'ai pas de chaussures de randonnée ! se plaignit Ralph, en le suivant.

Quittant l'abri de la rotonde, ils sortirent tous les trois dans la chaleur de l'après-midi. Autrefois, bien des siècles plus tôt, la rotonde était l'entrée officielle de Poudlard. Actuellement, elle ne servait plus. Ses larges portes, toujours ouvertes, donnaient sur des champs en friche, à l'orée de la forêt.

Rose se retourna et examina ce qui restait des statues dans la rotonde.

— Je trouve qu'elles fichent la trouille, dit-elle. Avant d'être cassées, elles devaient être immenses. Que leur est-il arrivé ?

— C'étaient les statues des quatre fondateurs de l'école, répondit James. Elles ont été détruites, il y a très longtemps. Sans doute au cours d'une bataille.

— En fait, tu n'en sais rien, se moqua Rose, les sourcils levés.

C'était la vérité, mais James n'avait pas l'intention de l'admettre. Aussi, il s'appliqua à chercher Merlin, pour détourner la conversation.

Ralph glissait le front, en réfléchissant.

— Je me demande ce que sont devenus les morceaux. Tu crois qu'ils sont toujours au château, cachés dans une oubliette ou une pièce quelconque?

— Je n'en serais pas surprise, approuva Rose. Il y a ici suffisamment de place pour garder n'importe quoi. A ce qu'on prétend, les fondateurs eux-mêmes sont enterrés sous le château, mais personne ne sait où. Sauf Salazar Serpentard, bien entendu.

Ralph cligna des yeux en la regardant, étonné.

— Pourquoi n'est-il pas aussi enterré ici ?

— Je croyais que tu avais lu l'*Histoire de Poudlard* !

Ralph se tourna vers James.

— Elle est toujours comme ça ? Si c'est le cas, rappelle-moi de ne plus jamais lui poser une question.

— Salazar n'est pas enterré ici, répondit James, parce qu'il s'est disputé avec les trois autres fondateurs, et qu'ils l'ont éjecté de l'école.

— Oups ! (Ralph grimaça.) Je préfère ne pas savoir ce qui s'est passé.

— Mais tu peux le deviner, répondit James. Heureusement que les choses ont changé, pas vrai ?

— Le temps ne change jamais, répondit une voix profonde.

James leva les yeux et vit Merlin qui remontait les marches, depuis le champ en dessous.

— Seuls les gens évoluent, ajouta le sorcier. Bonjour, mes amis. Êtes-vous prêts à partir ?

— Si ça veut dire qu'on doit vraiment marcher, marmonna Ralph, tristement, je ne suis pas certain de pouvoir répondre oui.

Merlin redescendait déjà les marches qu'il avait prises, et traversait le champ en friche. James regarda les deux autres, puis haussa les épaules, et dévala l'escalier à sa poursuite.

— Alors, qu'allons-nous utiliser pour voyager, monsieur le directeur ? demanda Rose en arrivant derrière James. Un portoloin ? Un balai ? Ou un sortilège de transplanage ?

— Je pensais que Mr Potter vous aurait déjà tout expliqué, répondit Merlin sans se retourner. Nous allons marcher.

— Tout le temps ? gémit Ralph qui venait de trébucher dans une racine de bruyère.

Merlin semblait enchanté de la promenade.

— Vous verrez, Mr Deedle, ce sera plus facile une fois que vous serez échauffé. De mon temps – et je dois admettre qu'il y a très longtemps de ça – les gens marchaient pour se déplacer. C'est important que les sorciers et les sorcières gardent une connexion avec la nature. Nous ne devons pas oublier qui nous sommes.

— Je sais qui je suis, marmonna Ralph. Je suis un garçon qui aime les chaussures de ville, et a une nette préférence pour la nourriture qu'on achète emballée.

Ils atteignaient déjà l'orée de la forêt. Merlin y pénétra sans ralentir le pas. Il n'y avait aucune allée tracée, mais le grand sorcier paraissait connaître son chemin. Ces pas ne marquaient pas dans la terre meuble, et l'herbe était à peine pliée sous son poids. James s'arrêta un moment à l'orée du bois. Merlin ne ralentissait pas, et James devina que s'il ne se dépêchait pas, il allait rapidement le perdre de vue dans la densité du bois. Aussi, il courut derrière lui, essayant autant que possible de suivre la gigantesque foulée du sorcier.

— Attendez une minute ! cria Rose, en arrachant des chardons accrochés à son jean. Nous ne sommes pas aussi accoutumés que vous à… euh – communier avec la nature et tout ça.

Malgré tout, ils avancèrent, et James réalisa quelque chose d'étrange. D'une certaine façon, il communiait réellement avec les arbres autour de lui. C'était comme si la forêt se modifiait au rythme

des pas de Merlin, s'ouvrant devant lui, se refermant derrière. Si James, Ralph, et Rose restaient suffisamment près de Merlin, eux aussi profitaient du passage ainsi créé. Les ronces s'écartaient devant eux, les ruisseaux crachotaient doucement, laissant des pierres sèches émerger pour former un gué ; et même l'herbe épaississait sous leurs pieds, en un tapis agréable. Aucune branche ne les flagellait malgré la densité des bois. Même le soleil rougeoyant au-dessus d'eux semblait creuser un passage de lumière pour leur indiquer le chemin.

— Hey, James, demanda doucement Ralph, combien de temps crois-tu que nous ayons déjà marché ?

— Pas plus d'une demi-heure, répondit James, en levant les yeux vers le soleil. À mon avis, nous sommes à peu près à Pré-au-lard, du moins, si c'est bien la direction que je crois. Les bois sont tellement serrés qu'il est difficile de savoir.

— Oui, c'est vrai, approuva Ralph. C'est drôle, j'ai l'impression qu'on a marché quelques minutes, et en même temps, plus d'une semaine.

— C'est ton cerveau qui te joue des tours, dit Rose. Ça arrive souvent durant les longs voyages. La monotonie trouble la perception du temps. En fait, à mon avis, nous avons à peine quitté l'enceinte du château. Et si les arbres étaient moins denses, on le verrait.

Rose avait à peine terminé de parler que Merlin émergea dans une vive lumière orange. James plissa les yeux et le suivit, puis il poussa un cri étouffé, et écarta les bras pour empêcher Ralph et Rose d'avancer. Tous les deux trébuchèrent contre lui.

— Hey ! protesta Rose. (Elle récupéra son sac qui avait glissé.) Pourquoi t'es-tu arr…

Sa voix se brisa quand elle leva les yeux. Un merveilleux coucher de soleil emplissait le ciel devant eux, jetant des feux orange, roses, et violet profond. Mais ce n'était pas tout. À quelques mètres devant James, le sol de pierre tombait à pic, plongeant vers une plage rocheuse que la mer martelait. Une brume humide flottait dans le vent, leur mouillant le visage d'eau salée.

— C'est l'océan ? demanda Rose, le souffle coupé. C'est impossible !

Une voix les appela avec insistance. Quand James réussit enfin à quitter des yeux la vue spectaculaire, il chercha des yeux Merlin. Le sorcier était debout près d'un chemin étroit, qui courait le long de la falaise. D'un geste de la main, il leur fit signe de le suivre. Après quelques moments d'hésitation, tous les trois s'élancèrent.

Le hurlement des vagues de l'océan et le sifflement du vent étaient assourdissants tandis qu'ils descendaient le long de la falaise à pic, pour rattraper Merlin. Avant de le rejoindre, Rose s'approcha de James. A voix basse, elle demanda :

— James, pourquoi m'as-tu demandé de t'accompagner ?

James avait du mal à avancer sur le chemin étroit, mais il s'efforçait de le faire le plus vite possible.

— C'est facile, répondit-il cependant à sa cousine, je devais choisir quelqu'un capable de garder un secret. En plus, je sais que tu gardes des doutes au sujet de Merlin. Je voulais que tu aies l'occasion de mieux le connaître.

— Pour le moment, je ne suis pas certaine d'être tellement rassurée, tu sais, avoua Rose. Il nous a transportés à plusieurs centaines de kilomètres en une demi-heure. Mais quand même, ce que je voulais savoir, c'est pourquoi tu n'as pas emmené Albus à ma place ?

James se retourna pour la regarder.

— Je ne sais pas. C'est à toi que j'ai pensé en premier.

— Je trouve ça étrange, remarqua-t-elle, c'est tout.

Ralph les avait enfin rejoints.

— Et *moi*, pourquoi m'as-tu demandé de venir ? demanda-t-il, en haletant.

— Merlin t'a réclamé, Ralph. Il prétend que toi et moi savons garder un secret.

Rose fronça les sourcils.

— Je veux savoir à *qui* nous n'avons pas le droit d'en parler.

— Chut ! chuchota James parce qu'ils approchaient de Merlin.

Le sorcier s'était arrêté à l'extrême pointe du promontoire rocheux. Quand James, Ralph et Rose grimpèrent pour le rattraper, ils se retrouvèrent devant une très étroite péninsule. Ils ne la remarquèrent d'ailleurs qu'en rejoignant Merlin sur le promontoire. Elle formait un pont naturel en pierre, sous lequel rugissait les vagues de l'océan. Le passage pour marcher ne faisait que quelques centimètres de large, avec un précipice de chaque côté. A l'autre bout, le pont rejoignait un énorme monolithe rocheux qui, de taille et de forme, ressemblait à une des tours de Poudlard. Le sommet paraissait vaguement plat, et était recouvert d'herbes folles.

— Pas question que je marche là-dessus, annonça Ralph. Euh, enfin… c'est dangereux non ? Il faudrait être fou pour s'y risquer.

Il n'avait pas terminé de parler que Merlin avançait déjà sur le pont de pierre.

— Suivez-moi de très près, mes jeunes amis. C'est bien moins dangereux qu'il n'y paraît, mais il faut néanmoins être prudent. Je vous rattraperais si vous tombez, mais autant éviter d'en arriver à cette extrémité.

Heureusement, James n'avait pas le vertige. Les yeux fixés sur le dos de l'homme qui avançait devant lui, il se mit à le suivre.

— Et zut ! marmonna Ralph derrière lui.

James l'entendit à peine dans le grondement salé du vent.

En fait, d'une façon quelque peu terrifiante, l'expédition était super chouette. Le vent soufflait, gonflant les manches du tee-shirt et les jambes du pantalon de James. Il savait qu'il ne fallait pas regarder en bas, et pourtant, il ne put s'en empêcher, ne serait-ce que pour surveiller où il posait les pieds. De temps à autre, à certains endroits du passage, James remarqua du mortier ou de larges briques, comme si des hommes, autrefois, l'avaient réparé, peut-être régulièrement. Des herbes sauvages poussaient entre les rochers, se tordant sous les rafales. De chaque côté, les vagues se jetaient rageusement à l'assaut des rochers bien loin en dessous.

— C'est complètement dingue, dit Ralph, d'une voix trop aiguë et tremblante. Qu'est-ce qu'on fait si on tombe, hein ? On crie : « Oh, monsieur le directeur, pourriez-vous m'aider si vous n'avez rien de mieux à faire, je suis en train de me noyer ? »

James repensa à la façon dont Merlin l'avait retrouvé, la nuit précédente, tout en sachant exactement ce que faisaient les Gremlins.

— N'est inquiète pas, Merlin sait ce qu'il fait. Et il n'aura aucun mal à te récupérer, Ralph.

Juste derrière James, Rose grommela :

— C'est très rassurant !

Le passage finit par s'élargir. James et les autres passèrent à travers une sorte de porte faite de gros rochers éboulés et de caillasse. En émergeant dans la clairière, au sommet de l'énorme monolithe, James s'autorisa enfin à regarder autour de lui. Il y avait de l'herbe et des broussailles, mais le sol n'était pas complètement plat. On aurait dit plutôt un entonnoir, avec un creux caché au milieu. Et Merlin avançait précisément dans un étroit passage dégagé qui menait au centre de la plate-forme.

— Vivifiant, non ? s'écria-t-il avec entrain.

Il avait un grand sourire heureux ; sa cape lui fouettait les jambes et sa longue barbe se tordait sous les rafales.

— C'est vrai, répondit James. J'ai adoré !

Rose et Ralph les rattrapèrent, et se rapprochèrent du sorcier. Ralph essayait de repousser ses cheveux de ses yeux avec ses doigts

— On y est ? geignit-il.

Merlin se retourna, et regarda le centre de la clairière qui plongeait hors de vue.

— Nous y sommes. Faites bien attention où vous marchez. C'est plutôt glissant.

— Génial, marmonna Ralph, effondré.

— Arrête, Ralph, dit Rose. (Elle attacha ses cheveux avec un ruban.) C'est la plus belle aventure de ta vie, et tu ne pourras jamais la raconter à personne.

— Je ne sais pas pourquoi tout le monde semble croire que j'aime les aventures. Je ne lis même pas d'aventures dans les romans !

— Restez près de moi, dit Merlin

Puis il commença à descendre dans l'entonnoir, au centre du monolithe. En s'aventurant derrière Merlin, James réalisa tout à coup ce qui était en réalité cette structure rocheuse : un puits naturel d'environ quinze mètres. Une sorte d'escalier en spirale était creusé le long de la paroi, avec de hautes marches de pierre. De toute évidence très anciennes, elles étaient arrondies par l'usure, et glissantes à cause de la mousse qui les recouvrait. Grâce aux nombreuses fissures qui creusaient la roche, le fonds du puits était rempli d'eau salée. Le bruit des vagues dans cet espace clos était assourdissant.

Juste au-dessus du niveau de la mer, l'escalier rencontra une sorte de plate-forme creusée dans la roche en rond, comme une grotte. Merlin conduisit d'abord les trois enfants dans l'obscurité. Puis il s'arrêta, et tapa de son bâton le sol de pierre, l'éclairant tout d'un coup. Une lumière violette remplit l'espace caverneux, renvoyant des ombres denses dans chaque creux et crevasse.

— Géniale comme cachette, dit James, avec un sifflement.

— Sûrement, admit Rose, surtout qu'avec la marée, cet endroit doit être sous l'eau la moitié de la journée. Nous sommes pour l'instant à marée basse, et c'est pour ça que la grotte est découverte.

Ralph indiqua du doigt un trou en forme de porte dans le mur au fond de la grotte.

— Vous avez caché vos affaires ici ? demanda-t-il. Il y a quelque chose écrit sur la porte, mais je n'arrive pas à lire.

Rose s'approcha pour mieux voir.

— C'est du gallois, je crois.

— Du très ancien gallois, dit Merlin, en s'approchant de la porte. Et ça dit : « Cet endroit appartient à Merlinus Ambrosius. Interdiction d'entrer sous peine de mort. »

Ralph plissa les yeux, comme si ça pouvait l'aider à déchiffrer les lettres effacées par le temps.

— Je croyais que les sorciers préféraient les énigmes compliquées et les mots de passes magiques.

— Je ne tiens pas à ce que les chasseurs de trésors risquent leur vie, répliqua Merlin. En général, mon nom suffit pour écarter les plus audacieux. Et ceux qui se sont aventurés jusque-là méritent une chance de s'en sortir.

— Alors, il n'y a ni clé ni rien ? s'étonna Rose.

— Non, Miss Weasley. Voyez-vous, je ne cherche pas à empêcher les gens de rentrer. C'est même exactement l'inverse. C'est pourquoi vous et Mr Deedle devez attendre ici.

Ralph eut l'air rasséréné.

— C'est la première bonne nouvelle que j'entends depuis qu'on a commencé ce voyage. Mais pourquoi ?

— Votre baguette est un morceau de mon bâton, répondit Merlin avec un sourire sinistre. Or, il se trouve que mon bâton est le seul objet magique sur terre qui permet d'inverser la porte d'entrée.

Ralph acquiesça, en agitant sa baguette.

— Ça me va. Dites-moi juste ce que je dois faire au moment voulu. Et bonne chance pour vos recherches.

— Et moi ? demanda Rose.

Merlin sortit des profondeurs de sa robe quelque chose qu'il lui tendit. C'était un petit miroir au cadre doré.

— Sauriez-vous dévier un rayon solaire ?

James remarqua que Rose avait du mal à ne pas lever les yeux au ciel.

— Oui, je sais refléter le soleil avec un miroir.

Merlin la regarda avec approbation, puis il se tourna vers James.

— Suivez-moi, Mr Potter, et restez auprès de moi.

Sur ce, le sorcier se tourna et passa par la porte. Son bâton éclaira de lumière violette l'intérieur d'une petite caverne. James jeta un dernier coup d'œil à Ralph et Rose, puis il haussa les épaules, et entra derrière Merlin dans la caverne.

Immédiatement, ses pas écrasèrent quelque chose avec un bruit désagréable.

— Berk, s'exclama-t-il. Il y a des os par terre !

Sur une épaisseur de plusieurs centimètres, le sol était effectivement couvert de petits squelettes, les restes des oiseaux, poissons et autres rongeurs qui s'étaient retrouvés coincés là. Merlin ne s'en préoccupa absolument pas.

— C'est regrettable, mais inévitable, dit-il en s'enfonçant dans la grotte. La pierre à sens unique ne pardonne à personne. Mes avertissements sont devenus moins effectifs ces dernières années qu'il y a quelques siècles.

— Vous aviez écrit des avertissements pour les oiseaux et les rats ? s'étonna James.

Merlin se retourna pour le regarder.

— Bien sûr, Mr Potter. Les créatures sauvages n'entrent pas ici pour voler, mais simplement pour s'abriter ou chercher de la nourriture. J'avais ensorcelé les rochers d'un charme de mort, et leurs petits esprits étaient prévenus que rien de bon ne les attendait à l'intérieur, qu'ils devaient s'écarter. Malheureusement, j'ai surestimé la longévité de ces sortilèges. Je suis désolé d'être responsable de la mort de ces petites créatures. Je veillerai à ce que la terre reçoive le tribut de leur sacrifice.

— Ça veut dire quoi, la « pierre à sens unique » ? demanda James.

Mais en même temps, il se tourna vers la porte, et constata la réponse par lui-même. L'entrée avait disparu ! Elle était remplacée par un mur de roche sans la moindre ouverture. De toute évidence, James et Merlin étaient enfermés dans une caverne scellée. James frissonna, puis se reprit et examina l'espace sombre et poussiéreux autour de lui. Tout à coup, son œil fut attiré par quelque chose.

— Euh… bafouilla-t-il en essayant que sa voix ne tremble pas. Il y a là-bas un squelette qui n'appartient pas à un oiseau ou à un rat.

Suivant le regard de James, Merlin découvrit un squelette humain appuyé dans une alcôve, contre la roche. Les os restaient enfermés dans une très ancienne armure grossière. Une épée rouillée gisait près de la main du squelette.

Saisi par une fascination morbide, James fit quelque pas dans cette direction.

— Ne vous approchez pas trop, Mr Potter.

— Waouh ! haleta James. Il a encore des anneaux aux doigts, des cheveux sur le crâne, et... Berk, on dirait même des poils de moustache. Qui pensez-vous…

En agitant les bras, le squelette se jeta brutalement en avant, et saisit ce qui restait de sa vieille épée. James fit un bond en arrière, trébucha contre Merlin et tomba.

— Sus ! hurla le squelette, tandis que craquaient les os de son cou et de ses bras. Qui va là ? Donnez-moi votre nom, maraud, avant que je vous étripe par simple plaisir !

Merlin se baissa pour aider James à se relever.

— Ne t'inquiète pas, James, dit calmement le grand sorcier. Il te suffit de rester loin de lui. (Puis il se tourna vers le squelette et dit :) Vous ne pouvez nous voir, Farrigan, vous n'avez plus d'yeux.

— Merlinus ! s'écria le squelette. Où êtes-vous, fils du diable ? Comment avez-vous osé me piéger ainsi ?

— Comment avez-*vous* osé ne pas tenir compte de mes avertissements et tenté de violer ma cachette, mon vieil ami ?

— Ami ? Peuh ! cracha le squelette. (Sa mâchoire branlante faillit se décrocher.) Vous aviez disparu. Vous étiez censé être mort. À quoi pouvait bien vous servir vos affaires ?

— Non, vous espériez que j'étais mort, mais vous saviez parfaitement que ce n'était pas le cas. Ma cache ne permet à personne d'autre que moi d'entrer. Et je suis certain qu'Austramaddux vous en avait prévenu.

— Austramaddux n'est qu'un félon sans honneur, gronda le squelette de Farrigan. Pour sa traitrise, je lui couperai la tête et l'accrocherai à mes remparts. Et que voulez-vous dire au juste, au sujet de mes yeux ? Il fait noir, c'est tout. Avez-vous votre bâton avec vous, Merlinus ? Soyez maudit, pourquoi n'éclairez-vous pas ?

Merlin fixa sur James un regard dur.

— Quand nous partirons, ses derniers liens avec la terre seront détruits. C'est une spécificité de la malédiction qui frappe ceux qui osent s'introduire ici : ils doivent attendre mon retour pour être libérés. D'ailleurs, la malédiction sera dorénavant levée. Peux-tu supporter d'attendre ici avec lui, James ? Tu ne risques rien, à condition de ne pas t'approcher de lui.

James examina le squelette, vautré contre le mur. Farrigan essayait de faire fonctionner ses os – ses jambes – mais en vain, et il marmonnait des insultes entre ses dents. James déglutit péniblement.

— Oui, j'imagine. Combien de temps serez-vous parti ?

— Quelques minutes, répondit Merlin, puis il haussa la voix : Miss Weasley, vous m'entendez ?

La voix de Rose traversa sans peine la porte invisible.

— Bien sûr, je suis jusque-là, en face de vous. Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien important. Pourriez-vous diriger la lumière de votre miroir dans la caverne ? Il devrait y avoir un rayon de soleil, à votre gauche. Près de l'entrée de la caverne, il y a une grande crevasse.

James entendit les pas de sa cousine qui se déplaçait. Peu après, un étroit rayon de soleil illumina l'atmosphère poussiéreuse de la caverne, pénétrant par la porte – la pierre à sens unique, l'entrée que James ne voyait plus.

— Très bien, Miss Weasley, dit Merlin. Un peu plus haut, s'il vous plaît.

Le rayon de soleil perça les profondeurs de la caverne. Il s'agita de ci de là, tandis que Merlin donnait à Rose des directions, avant de placer le rayon exactement à l'endroit où il le voulait. Quand le soleil atteignit un petit symbole terni gravé dans le mur le plus éloigné, il y eut un vif éclat de lumière, et une longue corde d'or apparut, surgie de nulle part, sous le rayon lumineux.

— Merci, Miss Weasley, c'est parfait, dit Merlin. (Puis il se baissa pour ramasser la corde.) Dorénavant, quoi que vous et Mr Deedle entendiez, n'entrez sous aucun prétexte dans cette caverne. Il en va de votre vie.

James frissonna quand Merlin se tourna vers lui.

— Mr Potter, votre tâche est très simple, mais vitale. Vous devez tenir l'extrémité de cette corde.

James récupéra la corde dorée que Merlin lui tendait. Elle était finement tressée de fils d'or.

— Je n'ai rien d'autre à faire que la tenir ?

Merlin hocha la tête, fixant d'un regard intense les yeux de James.

— Soyez bien conscient, James Potter, qu'aussi longtemps que vous tenez cette corde, vous avez littéralement ma vie entre les mains. En aucun cas, vous ne devez la lâcher avant mon retour. C'est bien compris ?

James fronça les sourcils, étonné, mais il acquiesça. Sans un mot de plus, Merlin se tourna et disparut dans les profondeurs de la caverne, son bâton illuminé tendu devant lui. La grotte était de toute évidence bien plus profonde que James ne l'avait cru au départ. Tandis que le sorcier marchait lentement, James vit une autre caverne plus profonde apparaître derrière celle où il se tenait. Le sol en était très sombre, presque noir. Étrangement, Merlin marchait sur la corde dorée, plaçant ses pieds dessus à grand soin. La corde plongeait dans les profondeurs de la terre et disparaissait dans l'obscurité. Avec un sursaut, James réalisa que le plancher de la grande caverne n'était pas seulement noir, comme il l'avait d'abord pensé : il n'existait pas. Merlin marchait sur la corde au dessus d'un abîme apparemment sans fin.

Derrière James, il y eut un petit grincement sec. Aussi, il se retourna vers le squelette, qui lui parut rire.

— Il est parti chercher ses trésors, pas vrai ? dit Farrigan. À mon avis, il va vous laisser derrière. Quel est votre non, jeune démon ?

— Je ne suis pas un démon, répondit James. Et je m'appelle James.

— Ah, c'est un grand nom. Dites-moi, maître James, si vous n'êtes pas un disciple du démon, pourquoi tenez-vous cette corde ?

James secoua la tête. Il savait qu'il serait plus sage de ne pas parler à ce pathétique Farrigan. Le squelette ricana encore mais il avait l'air fatigué. Peu après, il lâcha son épée. La lame rouillée se cassa, au niveau de la poignée, et le squelette poussa un grand soupir qui fit craquer ses côtes.

— Je pense avoir deviné mon état actuel, dit Farrigan. Austramaddux avait raison : c'était un piège. Je dois être là depuis un bail, non ? Je suis mort depuis longtemps, retenu sur cette terre par cette malédiction abominable. Et pourquoi, je vous le demande ? Je ne suis pas venu voler, mais détruire. Pouvez-vous le comprendre, jeune James, vous qui retenez entre vos mains la corde de ce démon ? Je suis venu ici pour mettre fin à une abomination. Mais j'ai failli, et maintenant, tout recommence. Après tout, c'est une bonne chose que je sois mort, car au moins je n'y assisterai pas.

Une fois de plus, le squelette ricana. James céda à la curiosité.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui recommence ?

Le squelette tourna sa tête aveugle en direction de la voix de James

— Ne me dites pas que vous êtes assez stupide pour ne pas avoir compris les machinations de Merlinus ? Après tout, vous l'assistez même dans ses desseins. Mon jeune ami, ne seriez-vous pas au courant de la malédiction ?

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, répondit James. Merlin n'est pas le démon que vous croyez. Je ne sais pas comment il se comportait à votre époque, mais aujourd'hui, il est différent. C'est un bon sorcier.

Cette fois, le squelette se rejeta en arrière, riant si fort qu'il faillit se casser en deux. Il tapait ses mains osseuses sur les os de ses cuisses. Un de ses doigts se décrocha, et tomba au milieu des carcasses animales.

— Si vous y croyez, alors peut-être votre monde mérite-t-il ce qui l'attend.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda encore James.

Il se sentait à la fois terrifié et en colère.

Le squelette de Farrigan cessa de rire. Le cou craqua quand la tête, une fois de plus, se tourna vers James, et les orbites vides semblèrent le regarder attentivement.

— Comment pouvez-vous ignorer que la Porte du Néant a été ouverte ? Merlinus en a brisé le sceau. Quelque part, son retour dans le monde des hommes a relié les différentes dimensions. Des êtres ont traversé avec lui, et désormais, ils sont lâchés dans le monde des hommes.

— Les borleys, dit James, d'un ton pensif.

— Oui, dit le squelette en hochant la tête, mais ce n'est pas tout. IL est là aussi. Le Gardien des Portes. Le Gardien maudit. La Sentinelle du Néant. Le Destructeur. L'Eradiqueur. Et Merlinus est son émissaire. Et pourtant, vous continuez à tenir dans votre main cette corde d'or. Lâchez-la ! Peut-être

cela suffira à refermer la porte. Lâchez la corde et libérez le monde de la malédiction. Il est peut-être déjà trop tard. Ne croyez pas aux mensonges ! Lâchez la corde et abandonnez Merlin au sort qu'il mérite !

James s'accrocha à deux mains à sa corde, de peur que ses doigts le trahissent

— Non ! cria-t-il.

Il regarda en direction de l'autre caverne, mais il ne voyait plus Merlin. Il ne sentait non plus aucun poids à l'autre bout de la corde. Il savait qu'il ne devait pas écouter les divagations du squelette. De toute évidence, Farrigan était un vieil ennemi de Merlin. Il avait dû entrer dans la caverne pour voler les richesses du sorcier, comme Merlin l'avait deviné, et il s'était retrouvé coincé par la pierre à usage unique. Le squelette mentait. Il n'y avait pas de malédiction. Et pourtant…

Et si le squelette disait la vérité ? James avait aidé Merlin à revenir sur terre, dupé par l'horrible Mme Delacroix et ses complices. C'est aussi lui, James, qui avait été consulté pour savoir si Merlin devait ou non devenir le nouveau directeur de Poudlard. Si le squelette disait la vérité, même partiellement, toute la faute retomberait sur la tête de James. Peut-être alors était-ce le destin qui avait placé dans ses mains cette corde ? James pouvait à nouveau rejeter Merlin dans le néant et détruire l'erreur qu'il avait commise par inadvertance. Peut-être était-ce sa seule chance de réparer ?

— Je sens que tu hésites, mon garçon, dit le squelette. Tu devines que ma cause est juste, pas vrai ? Fais-le ! Ce n'est pas difficile : il te suffit de lâcher cette corde. Tes amis t'attendent à l'extérieur, prêts à te délivrer de cette caverne. Ils n'ont pas besoin de savoir ce qu'est devenu l'enchanteur. Dis-leur simplement que Merlin est tombé et qu'il n'existe plus. Il n'y a que toi qui sauras avoir sauvé le monde. Fais-le ! Fais-le pendant que tu le peux encore !

James leva les yeux. Maintenant, il voyait Merlin revenir. À nouveau, le sorcier marchait le long de la corde, tenant dans la main une petite boîte et dans l'autre son bâton. La corde ne bougeait pas, et pourtant, le grand homme marchait précautionneusement dessus. James ne sentait aucun mouvement dans l'extrémité qu'il tenait. Il la serrait de toutes ses forces, et réfléchissait dur. Pouvait-il faire ? *Devait*-il le faire ? Aurait-il jamais une autre chance ?

— Fais-le, mon garçon ! chuchota le squelette de Farrigan d'une voix obsédante. Ferme les yeux, ne regarde pas, et lâche cette corde !

Dans la main de James, la corde était trempée de sueur. Il faillit le faire. Il sentit ses doigts se relâcher. Et, au même moment, il se souvint de quelque chose que Merlin lui avait dit l'année passée, peu de temps après son retour dans le monde. « *Tu as un talent plutôt rare pour regarder la vérité qui se cache derrière l'illusion, de l'autre côté du miroir.* » C'était un compliment, du moins James l'avait cru. Ça signifiait qu'il ne se laissait pas facilement tromper. Bien sûr, Mme Delacroix l'avait manipulé, mais elle avait utilisé contre lui un sortilège vaudou compliqué et une poupée à son image. D'après Merlin, James n'était pas abusé par de simples paroles.

En y réfléchissant, James se retourna une dernière fois vers le squelette.

— Et comment saurais-je que vous dites la vérité ?

— Tu dois le savoir au fond de ton âme ! (Le squelette sembla s'étouffer de rage.) Tu dois sentir la vérité de mes affirmations ! Lâche cette corde. Fais-le !

James le considéra, les yeux étrécis.

— Vous savez, je ne crois pas avoir envie de vous obéir. Je ne sais pas comment ça se passait de votre temps, mais à mon époque, on ne tue pas les gens parce que quelqu'un vous indique qu'ils risquent de causer un problème.

— Alors, ton époque mérite la destruction qu'elle connaîtra, répondit le squelette. (Il se laissa retomber contre le mur.) Très bien, je m'en lave les mains. Celui qui détruira ton monde est revenu.

James décida qu'il était aussi bien de ne pas répondre. D'ailleurs, il avait pris sa décision, aussi ça ne servait plus à rien. Il regarda devant lui, et vit que Merlin était pratiquement de retour. Le visage du grand sorcier était toujours aussi sombre, mais il y avait dans ses yeux une sorte d'étincelle.

— Vous avez parfaitement rempli votre tâche, Mr Potter, dit Merlin en reprenant pied sur le sol de pierre de la petite caverne. Vous pouvez lâcher la corde. Nous n'en avons plus besoin.

James laissa tomber la corde sur le sol. Elle frémit, et disparut dans l'abîme au-dessous. James poussa un soupir et jeta un coup d'œil au squelette. Farrigan ne bougeait plus.

— Nous n'entendrons plus parler de Farrigan, dit Merlin calmement. Il a accompli son rôle.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda James en regardant le sorcier. Pourquoi devais-je tenir cette corde ?

— La confiance est une notion fragile, Mr Potter, répondit Merlin avec un sourire un peu triste. Pour ceux dont les cœurs sont coupables, il ne s'agit que d'une commodité qu'on oublie facilement. Mais pour atteindre ma cache, la dernière épreuve était la confiance.

James indiqua le squelette.

— Vous saviez parfaitement qu'il serait là, dit-il.

— Lui ou un autre. Quelle importance ? Son rôle était simplement de tester votre confiance. Après tout, il ne peut y avoir de confiance sans réflexion.

James leva les yeux sur le visage de Merlin.

— J'ai failli lâcher, dit-il doucement. Je n'avais rien à faire d'autre que tenir cette corde, et pourtant, j'ai failli lâcher.

Merlin hocha la tête, le visage grave.

— Faire ce qui est juste est parfois simple Mr Potter, mais ce n'est jamais facile.

Après ça, il n'y avait plus rien à dire. James et Merlin retraversèrent la petite caverne, jusqu'à l'endroit où la porte secrète avait été ouverte.

— Mr Deedle, appela Merlin, nous aimerions sortir à présent.

— Euh, d'accord. Qu'est-ce que je dois faire ?

James entendait la voix de Ralph aussi clairement que si son ami avait été à quelques centimètres de lui, et non pas séparé par un mur de pierre impénétrable.

— Pointez votre baguette à l'endroit de la porte, et dites : *Braut Tir*.

Il y eut un moment de silence. Puis James entendit Ralph chuchoter à Rose :

— Qu'est-ce qu'il a dit ? Je n'ai pas bien saisi l'intonation…

— Fais-le, Ralph, dit Rose d'une voix impatiente. Ils sont là, juste devant toi. Il ne peut rien se passer de grave.

Ralph répéta l'incantation. Il y eut un léger « pop » et la porte réapparut. Quand la lumière du soleil illumina la caverne, James plissa les yeux tandis que le Merlin éteignait son bâton.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? cria Ralph, en reculant d'un pas. Je les ai enfermés. La porte a disparu.

Les yeux de Rose s'étaient écarquillés, et son visage devenait livide de terreur.

— Mais qu'est-ce qui vous prend ? demanda James.

Il traversa la porte vers ses deux amis, suivi de Merlin. Les yeux de Ralph s'ouvrirent encore plus.

— Waouh ! s'exclama-t-il. Comment tu as fait ? Tu viens de traverser… euh – un mur de pierre. Dis-moi, tu n'es pas mort, hein ?

Avec un grand sourire, Rose lui envoya une bourrade sur l'épaule.

— Ils vont très bien, andouille !

— C'est un passage à sens unique, expliqua James.

Il se retourna, et vit que la porte avait disparu de ce côté-là de la caverne.

— Est-elle complètement fermée à présent ? demanda-t-il à Merlin.

Merlin hocha la tête.

— Je n'en ai plus l'usage. Nous pouvons rentrer. Le soleil va bientôt se coucher, et la marée commence déjà à remonter.

James regarda dans le puits, et vit effectivement que les vagues étaient presque au niveau du sol de la caverne. Chacune d'elles surmontait la précédente, et jetait de l'eau presque jusqu'à leurs pieds. Merlin portait toujours la petite boîte sous son bras. Il se tourna, et les conduisit à nouveau vers l'étroit escalier qui remontait au sommet.

— Alors, c'est tout ? demanda Ralph, derrière eux. Vous avez tout ce qu'il vous faut dans cette petite boîte ?

— Seriez-vous déçu, Mr Deedle ? s'enquit Merlin. Préféreriez-vous porter une pile de malles ?

Ralph eut un rire sans humour.

— Si c'était le cas, ce serait à vous de les porter. J'ai déjà du mal à marcher.

Le retour le long du pont de pierre fut relativement plus simple qu'à l'aller. Devant eux, se profilait la terre ferme dont la vue était rassurante. De plus, le vent était tombé. Merlin fut le dernier à traverser. Quand il rejoignit James, Rose, et Ralph, au bord du promontoire devant la péninsule, il se tourna, et presque négligemment, tendit son bâton en avant vers le pont.

— *Discordium,* dit-il doucement.

Sans le moindre éclair de lumière, ni autre puissant symptôme magique, le pont frémit, et tout à coup, s'écroula, se désintégrant pierre par pierre jusqu'à s'effondrer dans l'océan en dessous où il provoqua un énorme geyser d'eau.

— Ben dis donc ! marmonna Rose, impressionnée.

Merlin lui sourit. Et alors que le soleil touchait de ses rayons d'or l'horizon, sur l'océan, les quatre sorciers reprirent le chemin du retour.

Merlin provoquait sur son passage les mêmes manifestations magiques qu'à l'aller. Et Rose, une fois de plus, s'approcha de James.

— Ralph et moi t'avons entendu parler dans la caverne, dit-elle doucement. Mais l'autre voix n'était pas celle de Merlin. Y avait-il quelque chose que nous ne pouvions pas voir de la porte ?

James ne répondit pas tout de suite. Pour une raison étrange, il avait des réticences à parler à Rose et à Ralph du squelette de Farrigan.

— Non, je parlais tout seul, répondit-il en regardant sa cousine. Tu sais, c'était… plutôt effrayant de rester dans le noir pendant que Merlin partait chercher sa boîte.

Rose serra les lèvres, en jetant à James un regard entendu. Il fut conscient qu'elle avait deviné son mensonge. Il préféra avancer plus vite pour se rapprocher de Merlin.

— Monsieur le directeur, dit-il après un moment, qu'est-ce que c'est, au juste, les borleys ?

Merlin marchait devant James, sa grande foulée traversant la forêt à vive allure. Dans le crépuscule qui tombait, il avait quelque peu l'air d'un spectre.

— Comme je vous l'ai expliqué dans le train, Mr Potter, les borleys sont des créatures des ténèbres.

— Oui, je me souviens, mais d'où viennent-t-ils ?

La voix très basse de Merlin devint encore plus assourdie :

— Je vois que votre compagnon, dans la caverne, a été plutôt bavard.

James se contenta de suivre Merlin de près. Il aurait aimé pouvoir observer le visage du sorcier, mais ils marchaient à travers les bois de plus en plus sombres. Il y avait très peu de bruit alentour. Le vent soufflait au sommet des arbres, avec un frissonnement doux qui couvrait presque la voix de Merlin.

James continua :

— Il a dit que les borleys provenaient de l'entre-deux-mondes, et qu'ils vous avaient suivi à votre retour.

— Il y a un brin de vérité dans toutes les fictions, Mr Potter. Savez-vous ce que sont les bernacles ? Ces répugnantes petites créatures sont des parasites qui s'accumulent sur la coque des navires au cours de leurs longs voyages en mer. Elles pèsent de plus en plus lourd, et de temps à autre, doivent être enlevées pour éviter que le bateau ne coule. Vous pouvez imaginer les borleys comme leur équivalent magique.

— Donc, ils sont bien revenus avec vous ?

— C'est exact. Depuis mon retour, j'ai beaucoup œuvré pour les exterminer. La plupart restaient près de moi, et ils ont été faciles à attraper. Deux autres ont suivi Mr Deedle et Mr Walker, Et j'ai réussi à les récupérer avant même que les garçons ne les remarquent. Le vôtre, Mr Potter, s'est montré plus malin. Mais je crois que c'est le dernier du lot.

Depuis le voyage en train, James avait une question qui le turlupinait.

— Si vous ne pouvez utiliser la magie contre eux, comment les attrapez-vous ?

— Il s'agit des éléments originels, James Potter, répondit Merlin.

Et tout à coup, sa voix profonde reprit cette étrange qualité hypnotique que James avait entendue l'an passé, lorsque le grand sorcier avait arraché une confession au père de Ralph, Denniston Dolohov. La forêt était devenue de plus en plus sombre. Une fois de plus, James regretta de ne pouvoir observer

le visage de Merlin. Il avait la sensation effrayante que l'enchanteur lui parlait sans utiliser une voix audible.

— Les éléments originels n'appartiennent pas à cette époque. Bien peu les connaissent, encore moins les comprennent. J'ai un sac très étrange – la Poche Noire – qui ne contient rien. Et quand je dis « rien », M. Potter, ça ne signifie pas seulement qu'il est vide. Ce sac est rempli, à ras bord même, de la dernière relique d'obscurité parfaite qui demeure de la nuit des temps. C'est dans ce sac que je mets les borleys parce que les créatures des ténèbres ont avant tout besoin de lumière pour exister.

— Et l'obscurité les tue ? demanda James doucement.

— Rien ne peut tuer une Ombre, Mr Potter. On ne peut que les maintenir en cage. C'est le cas, dans la Poche Noire. Privés de magie, avides et désespérés, ils rêvent d'évasion, mais leur pouvoir diminue, puisqu'il n'y a aucune lumière pour les définir. Le Ministère de la Magie utilise un moyen identique, mais plus rustique, pour emprisonner les Détraqueurs depuis qu'ils se sont montrés dangereux et qu'on ne leur confie plus la garde de la prison d'Azkaban. Ils y demeurent d'ailleurs, dans les sous-sols, captifs dans des pièces qui ont été ensorcelées pour rester éternellement obscures. De ce fait, leur pouvoir diminue peu à peu, mais les Détraqueurs ne peuvent être détruits. Ils hurlent, Mr Potter. A ce que j'ai entendu dire, leur cri est horrible et désespéré. Je le crois sans peine.

James frissonna. Après une minute de silence, il demanda encore :

— Et que se passerait-il si la Poche Noire était ouverte ?

Pour la première fois, Merlin se retourna. James vit l'un des yeux bleus glacier du sorcier se poser sur lui, par-dessus son épaule. Et pourtant, Merlin ne ralentit pas son pas.

— Bien entendu, les borleys s'échapperait immédiatement, Mr Potter. Ils chercheraient à tout prix de la magie, désespérés par leur long emprisonnement. En fait, ils ne seraient plus des bernacles mais des piranhas. Ne vous inquiétez pas, Mr Potter, c'est impossible. C'est moi qui garde la Poche Noire, et je vous assure qu'elle est parfaitement en sécurité.

James soupira.

— Ne m'aviez-vous pas parlé l'an passé de la trop grande arrogance de Merlin ?

Cette fois, Merlin s'arrêta. Il se tourna et s'accroupit, les yeux face à ceux de James. Il eut un sourire, et ses prunelles brillantes pétillèrent dans la lumière de la lune.

— Non, James, dit-il de sa voix normale. Quand Merlin fait un serment, il le tient. Tu peux y compter.

Ralph et Rose les rattrapèrent.

— Ouf ! gémit Ralph, avec un soulagement manifeste. Une pause ? Bonne idée. Rose, il te reste des biscuits, non ? Et si tu partageais ?

Quand ils arrivèrent enfin en vue du château, Merlin les conduisit directement à travers les couloirs jusqu'à l'escalier secret qui montait à son bureau. La pièce était incroyablement vide. Il ne restait que l'énorme bureau de bois poli et les nombreux portraits des anciens directeurs accrochés au mur. James regarda autour de lui, et vit que les deux tableaux d'Albus Dumbledore et Severus Rogue – dont son jeune frère portait les prénoms – étaient vides.

— Je veux vous remercier tous les trois pour votre assistance de cet après-midi, dit Merlin. Aussi, j'ai pensé que vous aimeriez savoir ce qu'il y a dans ma boîte.

Maintenant qu'ils étaient de retour à Poudlard, la voix du directeur paraissait parfaitement normale. Les yeux de Rose s'écarquillèrent de curiosité.

— Vraiment ? Vous allez nous montrer ce qu'il y a dedans ?

— Non, pas tout à fait, Miss Weasley, mais je suis certain qu'au fur et à mesure, vous découvrirez son contenu. Je voulais vous montrer la façon dont ça s'ouvre. C'est, si je dois le dire moi-même, plutôt intéressant.

James ne put retenir un sourire moqueur.

— Je m'en doute, surtout « si vous le dites vous-même ». J'aimerais bien regarder.

Merlin sembla enchanté. Il se pencha et posa délicatement la petite boîte de bois sur le plancher. À l'avant, il y avait un loquet qui maintenait le couvercle fermé. Merlin le souleva, et recula d'un pas.

Très lentement, le couvercle se souleva. Ce qui sembla ouvrir une sorte de tiroir, en dessous, plongeant bien plus profondément que le volume de la boîte ne l'autorisait. À l'intérieur, il y avait un autre tiroir. James se déplaça, et vit qu'en réalité, un tiroir émergeait des quatre côtés du tiroir principal. Ils pivotèrent, se mirent à la verticale et remontèrent, à hauteur d'homme. Puis ils immobilisèrent avec un frémissement. Il y eut un déclic, et les quatre panneaux des quatre côtés se déroulèrent. D'autres tiroirs apparurent ; chacun d'eux s'ouvrit, révélant encore et encore de nouveaux compartiments. C'était merveilleux à regarder, et pourtant l'esprit avait du mal à l'accepter. James avait l'impression que ses yeux ne fonctionnaient plus. En fait, ils larmoyaient presque, au fur et à mesure que la boîte s'étendait, remplissant tout le centre de la pièce. Au bout d'une minute, le déroulage cessa. James, Rose et Ralph avancèrent, et examinèrent l'incroyable enchevêtrement des tiroirs, tous fermés par des verrous compliqués, et d'épais loquets.

— Pas de doute, c'était intéressant, dit James, ébloui.

— Bien mieux qu'une pile de malles, admit Rose.

— Dément ! s'écria Ralph. Je suis en plein mystère, et je n'ai rien compris. (Puis il se tourna vers James, et supplia :) Et si on allait manger maintenant ?

James acquiesça avec un grand sourire. Peu après, tous les trois quittèrent le bureau du directeur. James fut le dernier à sortir. Merlin le rappela alors que Ralph et Rose descendaient déjà l'escalier en spirale. James se retourna vers Merlin.

— Je vous ai rendu vos dix points, M. Potter, et j'en ai ajouté dix autres en prime, dit Merlin. Vous avez bien agi dans la caverne. Bien entendu, n'oubliez pas que le secret est essentiel.

— Bien entendu, répondit James. Pas un mot à quiconque.

Merlin hocha la tête, puis il avança jusqu'à la porte.

— Mr Potter, dit-il en baissant la voix, je ne sais pas exactement ce que lord Farrigan vous a raconté dans la grotte, pendant que je récupérais ma boîte, mais je veux que ses paroles ne soient répétées à personne dans l'enceinte de ce château – et ceci inclut Mr Deedle et Miss Weasley. Comme vous le savez, les morts sont parfois très… persuasifs. Je n'ai pas besoin de voir naître un nouveau complot.

James leva les yeux vers le directeur. Si près de lui, l'homme était quasiment un géant. Quand James hocha la tête, Merlin parut satisfait.

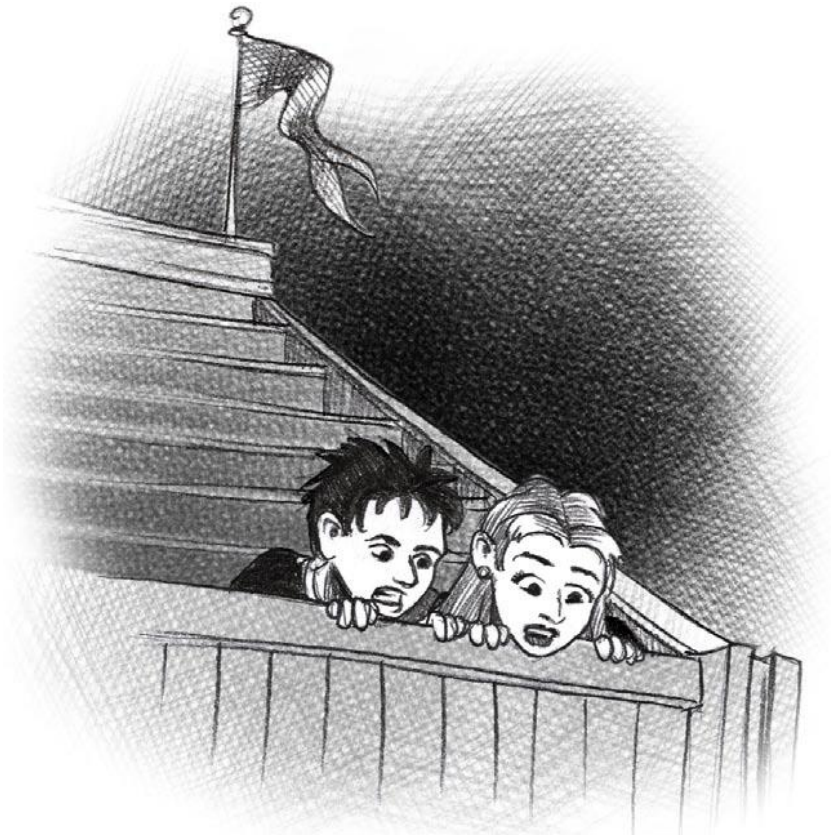
— Merci, Mr Potter, dit-il. Savourez votre dîner. Vous l'avez bien mérité.

Peu après, James était planté devant la porte fermée de bureau du directeur. Il examina le panneau les sourcils froncés, en réfléchissant.

— Mais qu'est-ce que tu fais, James ? cria Rose de l'étage en dessous. D'après la gargouille, il y a ce soir du blanc-manger à la cerise comme dessert. À la maison, je n'ai jamais de truc comme ça !

James secoua la tête. Si Merlin ne voulait pas qu'il parle aux deux autres du squelette, il y avait certainement une bonne raison. Mais Merlin avait dit : « à personne dans l'enceinte du château », aussi, techniquement, rien n'empêchait James d'avertir ses parents qui, ensuite, pourraient en parler à qui ils voulaient. Satisfait de cette échappatoire, James se tourna et dégringola les escaliers pour rejoindre ses amis





Chapitre 5 : Albus et le balai

Le lundi matin, James retrouva Ralph au pied des escaliers. Le vestibule était déjà rempli de clameurs et de bavardages : c'était le premier jour d'école. James savait bien qu'à la fin de la première semaine, il regretterait déjà la liberté de ses vacances d'été, mais pour le moment, il attendait ses premiers cours avec impatience.

Les deux garçons entrèrent dans la Grande Salle pour le petit déjeuner.

— J'ai déjà mon emploi du temps ! s'écria Ralph avec entrain. Je commence ce matin par Défense contre les Forces du Mal avec ce nouveau mec connu, Soufflet.

— Attends que je vérifie, dit James. Moi aussi. Tiens, c'est étrange : on n'a pas besoin de livre dans son cours. Il doit être assez doué pour tout connaître, j'imagine. Génial !

Les deux garçons s'installèrent à la table Gryffondor, à côté de Graham.

— Pas de livre, c'est une des règles de Soufflet, dit-il. Saviez-vous que ce mec a une fois vaincu deux vampires avec seulement une batte de Quidditch et un crayon de papier moldu ?

— Un crayon ? s'étonna Ralph, le front plissé.

— Pour les poignarder au cœur, bien sûr. Il n'avait pas de pieu en bois sous la main.

Sous son effort de concentration, Ralph avait le visage tout crispé.

— Ce crayon devait être drôlement pointu !

Descendue plus tôt que James, Rose avait déjà terminé de déjeuner.

— D’après ce que j’ai entendu dire, dit-elle, les cours de Défense contre les Forces du Mal seront cette année entièrement consacrés à l’entraînement, même pour les « première année ». De toute évidence, Soufflet préfère la pratique à la théorie.

Noah tourna la tête pour regarder le gros homme installé à la table des professeurs, sur l’estrade.

— Ça ne m’étonne pas, dit-il, regarde-le ! Même assis, il paraît prêt à bondir à la moindre alerte.

Sabrina se pencha en avant, pour murmurer de façon dramatique :

— A mon avis, Noah a un petit faible pour lui.

— Oh, tais-toi ! répondit Noah. Vous n’avez pas grandi avec la collection des cartes magiques des Busards de Soufflet. Je n’arrive pas à croire que c’est lui qui va nous apprendre à combattre les Forces du Mal. J’espère qu’il nous montrera comment faire une Prise de Persée.

— Oui, j’avais aussi une carte qui montrait cette manœuvre marrante, se souvint Graham. J’ai voulu un jour essayer sur ma mère. Elle n’a pas vraiment apprécié.

— Quel dommage ! se plaignit Rose. Je n’aurais que mercredi mon premier cours avec lui. Vous me raconterez ce soir comment ça s’est passé, d’accord ?

La bouche pleine, James se contenta d’acquiescer. De l’autre côté de la pièce, il voyait son frère, assis au milieu de la table Serpentard, riant et papotant avec ses nouveaux amis. Étrangement, la plupart de ceux qui l’entouraient étaient des élèves plus âgés. Tabitha Corsica et Philia Goyle souriaient elles-aussi aux paroles d’Albus.

Ralph attrapa James par le col, et le tira.

— Allez viens, dit-il. Autant y aller un peu plus tôt. Je veux connaître ce fameux professeur Soufflet.

— Attends !

James récupéra son sac, quitta son banc, et traversa la Grande Salle vers la table de Serpentard.

— Hey, Al ? appela-t-il.

Albus leva les yeux et tourna la tête en direction de la voix de son frère.

— Salut, James ! Je ne t’ai pas vu de tout le week-end. Qu’est-ce tu veux ?

— Tu as une minute à perdre avant ton premier cours pour parler avec ton frère? J’aimerais tout connaître de tes aventures dans ta nouvelle maison.

— Comme c’est charmant ! dit Tabitha d’une voix chaleureuse. Vas-y, Albus. Nous aurons tout le temps de parler après le déjeuner, pour organiser notre rencontre de mercredi.

— Super ! s’exclama Albus tout joyeux. D’accord, grand frère, allons-y. Mon premier cours ce matin, c’est Botanique avec Neville.

Tandis que les deux frères quittaient la table de Serpentard, Ralph les rejoignit. Albus vibrait littéralement d’excitation.

— Tu sais, j’ai déjà mon anneau de Serpentard. Regarde ! J’ai passé tout le week-end à faire les grands tours avec « Crocs et Serres ». Tu savais que les dortoirs des Serpentard avaient leur propre salle d’entraînement ? Nous pouvons y lancer n’importe quel sortilège et charme sur des mannequins ensorcelés. Si le sortilège est bon, le mannequin tombe par terre avec des grimaces et des gesticulations. C’est plutôt marrant. Pour le moment, je suis plutôt nul avec ma baguette, mais Tabby dit que ce n’est pas grave, et que ça viendra.

James faillit s'étouffer.

— Tabby ?

— Oui, confirma Albus avec un hochement de tête. Tabitha Corsica. Ce n'est pas officiel, mais c'est elle qui dirige le Club CS – Crocs et Serres. En fait, rien n'est officiel dans ce club, et c'est une plaisanterie bien connue des Serpentard.

James regarda son frère, les sourcils levés.

— Tu sais, dit-il, l'an passé, avant le débat, Tabitha a essayé de me faire rentrer dans ce club. D'après ce que j'ai compris, c'est une sorte de société secrète – du moins, secrète pour ceux qui ne sont pas des Serpentard.

— Oh, Tabby a dit que je pouvais t'en parler, James, dit Albus d'un ton confiant. Mais je préfère que tu restes discret à ce sujet. En fait, il vaut mieux que personne ne le sache. Sinon, ce ne serait pas aussi drôle.

— Qu'est-ce que tu vas faire avec Tabitha mercredi ? demanda James.

— Quoi ?

Les trois garçons étaient déjà sous la voûte qui donnait dans les grandes serres, aussi James s'arrêta.

— Mercredi, répéta-t-il. Tabitha a dit qu'elle allait « organiser une rencontre » pour je ne sais quoi.

— Oh, oui, dit Albus. (D'un air songeur, il examina la haute structure de verre qui renvoyait les rayons du soleil.) C'est juste des essais de Quidditch. Tabby a dit qu'elle aimerait bien que j'entre dans l'équipe.

James essaya de sourire, mais il se sentait mal à l'aise.

— Albus, tu n'as même pas de balai. Et crois-moi, ceux qu'on te prête à l'école pour les entraînements ne valent rien. En fait, je n'arrivais même pas à voler droit avant d'avoir mon *Eclair-de-Tonnerre.*

Albus récupéra son sac posé par terre, et le mit sur son épaule.

— Aucun problème, dit-il ensuite. Tabby me prêtera son balai pour les essais.

James en resta bouche bée, mais Albus se détourna avant qu'il n'ait pu trouver quelque chose à répondre.

— Je dois y aller, grand frère, cria-t-il par-dessus son épaule. Pas question d'être en retard pour mon premier cours.

Sur ce, il courut en plein soleil rejoindre quelques autres « première année » de Serpentard qui s'attardaient non loin. Quand James se tourna vers Ralph, il n'était toujours pas revenu de sa stupéfaction.

Ralph leva les mains en avant, comme pour se défendre.

— C'est la première fois que j'entends parler de cette histoire de balai, dit-il. Je ne fais pas partie du groupe de « Tabby », et tu le sais très bien.

— Mais ce balai… bafouilla James. Il est… dangereux !

— Allez viens, dit Ralph. On doit y aller. Le cours commence dans cinq minutes.

À contrecœur, James se tourna pour suivre Ralph. En sortant des grandes serres, il croisa Scorpius. Avec un mauvais sourire, l'autre le bouscula d'un coup d'épaule – volontairement. James faillit répliquer, mais un Serpentard le fit avant lui :

— Subséquemment, mon cœur est brisé, Malefoy ! cria-t-il, la main crispée sur la poitrine.

Il y eut une explosion de rires moqueurs, que Scorpius ignora.

Peu après, tandis que James et Ralph se frayaient un passage dans les couloirs bondés de Poudlard, Ralph étudiait son emploi du temps.

— Pourquoi Soufflet ne donne-t-il pas ses cours de Défense contre les Forces du Mal dans la salle de classe habituelle ? s'étonna-t-il. Il nous fait aller à l'autre extrémité du château.

James haussa les épaules, la tête ailleurs.

— Aucune idée.

Ils arrivèrent enfin dans la salle désignée, qui était remplie d'autres « seconde année ». Il s'agissait d'une immense pièce, avec un très haut plafond et de hautes fenêtres alignées sur un seul des murs. Il n'y avait ni chaises ni bureaux. Au contraire, des matelas de gymnastique étaient posés sur le sol. Il y avait aussi de vieux haltères rangés sur un rack, des automates, et un appareil étrange formé d'agrès sophistiqués, bardés de pommeaux, d'excroissances et de rembourrages de protections.

Morgane Patonia, une élève de Poufsouffle, entra dans la pièce, s'arrêta net, et regarda autour d'elle.

— Humph, dit-elle d'une voix étonnée. Bienvenue dans le gymnase de Poudlard. Je ne savais même pas que l'école en avait *un* !

Les élèves s'éparpillèrent nerveusement, ne sachant pas trop quoi faire. Kevin Murdock, un Serpentard avec qui James avait eu Technomancie l'année précédente, attrapa deux haltères et les souleva, pour impressionner deux filles de Serdaigle. Elles secouèrent la tête, en levant les yeux au ciel.

— Bonjour à tous ! tonna une voix sonore.

James se retourna, et vit le professeur Soufflet qui entrait dans le gymnase par une porte à l'arrière. Il portait une courte tunique et des sandales, et avait une serviette accrochée autour du cou.

— Comme vous le savez, je suis Kendrick Soufflet, votre nouveau professeur de Défense contre les Forces du Mal. Je déteste qu'on m'appelle « professeur », aussi n'hésitez pas à utiliser mon prénom. Dans cette classe, il n'y aura aucun protocole. Je veux que vous pensiez à moi comme à un ami et un partenaire. Asseyez-vous tous.

James vit Ralph regarder autour de lui, comme s'il espérait que des chaises apparaissent par magie. D'ailleurs, les autres élèves faisaient la même chose, et une expression légèrement étonnée apparut sur tous les visages.

Soufflet éclata de rire.

— Asseyez-vous sur les matelas – par terre ! De toute évidence, vos expériences avec moi cette année seront enrichissantes, je le sens déjà. Sur les matelas, jeunes gens ! Où vous voulez ! Ça vous mettra dans l'ambiance.

James s'accroupit donc, avec son sac, contre l'un des automates. Quand il s'y appuya, l'appareil émit un doux cliquètement et un bruit d'engrenage. Le bras de l'automate se releva, et sa main se

ferma dans un poing gonflé. Les yeux de James s'écarquillèrent, ceux de Ralph aussi. D'ailleurs, Ralph, comme d'habitude, avait l'air affolé en s'asseyant, très maladroitement, sur le matelas.

Le professeur Soufflet se noua les deux mains dans le dos, et se balança d'avant en arrière, sur ses pieds, de la pointe aux talons

— Jeunes gens, je ne sais pas quel genre de cours vous avez eu pour le moment. En réalité, j'ai strictement demandé qu'on ne me parle pas des méthodes de mes prédécesseurs en Défense contre les Forces du Mal. J'ai ma propre technique – et elle a brillamment fait ses preuves durant mes années à la tête des Busards. Aussi, j'ai l'intention d'appliquer ici cette même technique. Beaucoup d'entre vous connaissent la plupart de mes exploits, mais rassurez-vous, je ne vous ferai pas de cours théoriques. Nous ne discuterons pas de mes aventures, sauf si, de temps à autre, une anecdote me paraît instructive pour illustrer un point particulier. Non, dans cette classe, nous *agirons*. Nous apprendrons par la pratique. Vous répéterez les mêmes gestes, encore et encore. La plupart d'entre vous quitteront ce cours épuisés, en nage, les muscles douloureux. Vous aurez peut-être des meurtrissures, et vos vêtements seront déchirés, mais vous deviendrez plus forts ! Je ferai de mon mieux pour vous apprendre tout le savoir que j'ai récolté durant mes années passées à affronter les mages noirs.

« (Il fit une pause stratégique avant d'ajouter :) Pour le moment, j'ai besoin d'un volontaire.

Les yeux perçants de Soufflet scrutaient attentivement les « seconde année ». Un Serdaigle nommé Joseph Torrance leva la main, avec un peu d'hésitation.

— Parfait, viens ici ! appela Soufflet de sa voix forte. Ne sois pas timide. Viens, jeune homme. Je ne connais pas ton nom, mais je t'appellerai Ignatius.

— Je m'appelle Joseph, dit le garçon, avant de rejoindre Soufflet à l'avant du gymnase.

— D'accord, Joe, alors. Bon, Joe, je veux que tu prétendes être un loup-garou. Et je veux que tu m'attaques.

— Vous… attaquer, professeur ? répéta Joseph plutôt inquiet.

— Oui. Tu es un loup-garou. Tu te jettes sur moi, et tu cherches à m'arracher la gorge. N'aie pas peur de me faire mal.

Joseph déglutit et jeta un coup d'œil affolé aux autres élèves, puis il reporta son regard sur Soufflet. Pour rentrer dans son rôle, il se vouta, releva les mains avec les doigts en avant, repliés comme des griffes, et fit de son mieux pour pousser un hurlement de loup affamé. Au moment où Joseph bondit en avant, Soufflet pivota. Dans un mouvement si rapide qu'il en fut presque imperceptible, le professeur jeta une jambe en avant et tacla son élève en plein saut, le faisant trébucher. En même temps, Soufflet avait sorti sa baguette et hurlé un sortilège incompréhensible. Joseph se figea et resta suspendu au dessus du matelas. Son visage était toujours crispé dans son hurlement simulé.

La classe eut à peine le temps de pousser un cri étouffé, tout était déjà terminé. Après un moment de silence sidéré, des applaudissements spontanés éclatèrent. Surexcité, Graham pointa du doigt le professeur et hocha la tête, en signalant quelque chose à Morgane, assise près de lui.

Soufflet remit en place les manches de sa tunique.

— Il va très bien ! cria-t-il. Ne vous inquiétez pas. Il n'est même pas stupéfié, juste suspendu. Pas vrai, Ignatius ?

Il tapota gentiment de la main le pied en l'air du garçon. Joseph redressa la tête, frémit un peu, et jeta un regard inquiet au matelas en dessous de lui

— Je m'appelle Joseph, professeur, dit-il.

— Oui, bien sûr, Joe. Voyez-vous, le but de ce sortilège est de ne *pas* blesser la pauvre créature, mais simplement de l'empêcher de poser les pieds sur le sol. Dans ce cas, loup-garou ne peut pas attaquer puisqu'il ne peut pas bondir. Comme vous le voyez, c'est élémentaire. Attention, Joe, préparez-vous.

Joseph eut à peine le temps de mettre les mains en avant. Dès que Soufflet l'effleura de sa baguette, le garçon s'écrasa sur le matelas.

Soufflet regarda la classe d'un regard brillant.

— Des questions ?

Graham leva immédiatement la main.

— Je n'ai pas compris votre incantation, professeur.

— Tst-tst-tst, gronda Soufflet en agitant le doigt dans sa direction. Ne mettons pas la charrue avant les bœufs, Mr… euh – jeune homme. A mes yeux, il est nécessaire de favoriser l'endurance avant d'apprendre les sortilèges. Avez-vous remarqué la manœuvre que j'ai utilisée pour projeter d'abord le loup-garou en l'air. C'est toute la clé de l'affaire ! Le sortilège n'est que la cerise sur le gâteau. Non, jeunes gens, pas de sortilèges ! Dans cette classe, nous nous efforcerons d'apprendre une discipline physique intense, pour être prêts à affronter tous les défis qui peut rencontrer un défenseur du Bien. Savez-vous, jeunes gens, qu'un sorcier bien préparé peut échapper à un sortilège *Imperium* ? L'important est d'avoir une bonne endurance associée à une forte volonté. C'est la vérité, je vous le certifie. Bien trop longtemps, pour les civils, apprendre la Défense contre les Forces du Mal n'a été que s'abreuver de quelques sortilèges rapides et violents, collectionner les charmes de protection, jeter des sorts douloureux. Ici, je ne me contenterai pas de vous apprendre cette théorie basique. Ici, je ferai de vous des guerriers !

Avec un grand sourire, ses cheveux grisonnants toute hérissés, Soufflet affronta l'assemblée de ses élèves. Après un moment de silence, Kevin Murdock se mit à applaudir. Sans trop d'enthousiasme, le reste de la classe suivit.

— Je comprends très bien, dit Soufflet en levant une main, que pour le moment, mon approche ne vous convainque pas. Certains n'utilisent pas les mêmes méthodes que moi ; certains ne respectent pas l'importance d'une bonne condition physique, et croient qu'un sortilège *Expelliarmus* et un Patronus suffisent dans une bataille contre des adversaires démoniaques. Chez les Busards, nous appelons ces rêveurs les Aurors.

Le professeur sourit, et une vague de rires lui répondit. Kevin Murdock et un de ses copains Serpentard ricanèrent, en regardant James. Soufflet attendit que le brouhaha se calme pour continuer :

— Mais sur le long terme, jeunes gens, je suis certain que vous trouverez ma technique bien plus efficace. Et je vous le promets, je ne vous demanderai rien que je ne sois capable de faire, en même temps que vous – avec vous. Et maintenant ! (Il claqua dans ses mains, d'un air joyeux.) Voyons un peu ce que nous avons. Combien parmi vous ont déjà entendu parler du Gantelet ?

James tourna la tête pour vérifier la réaction des autres. Aucune main ne se leva. La bonne humeur du professeur Soufflet n'en parut pas diminuée.

— Le Gantelet est une vieille méthode d'entraînement utilisée au Moyen-âge par les chevaliers qui se préparaient au combat. C'est une sorte de course d'obstacles mécaniquement programmée. Bien entendu, nous sommes des sorciers, aussi notre Gantelet a été ensorcelé avec des capacités… euh – spéciales. Quand on utilise un Gantelet, ce n'est que dans un seul et unique but : y survivre. Vous avez

tous déjà entendus la phrase : « Lancer le gantelet » pour exprimer un défi, non ? Et bien, je vais vous illustrer ce que signifie ce très ancien proverbe.

D'un pas rapide et décidé, Soufflet traversa le gymnase, et s'arrêta au bout des agrès alignés. Il prit ses coudes dans ses paumes, balança son torse à droite et à gauche ; puis se plia une fois ou deux au niveau de la taille ; sauta d'un pied sur l'autre une dizaine de fois ; et s'accroupit pour finir. Puis il tendit un bras, et pointa sa baguette en direction de l'étrange appareil.

— *Defendeum !* hurla-t-il.

Immédiatement, la barre d'agrès souffla, bruissa, cliqueta, et s'anima toute entière. Se jeta en avant, Soufflet plongea dans une roulade pour éviter le premier coup qui le menaçait – une sorte de club renforcé de cuir. Avec un grognement, le sorcier bondit, et affronta le mécanisme suivant. Durant quelques minutes, il progressa à l'intérieur du Gantelet dans une chorégraphie difficile, sauvé au dernier moment par la seule puissance de ses muscles. Il pivotait, esquivait, plongeait, sautait, pour ne pas être atteint par la mêlée mécanique qui le menaçait de toutes parts. Il évita des roues sifflantes, des épées, des poings énormes, des pommeaux, et même quelques sortilèges de *Stupéfixion* lancés par des baguettes jaillies de partout. Dans une dernière roulade, Soufflet s'écarta d'une mâchoire mécanique qui l'attaqua et le rata de peu, puis il émergea enfin à l'autre bout du Gantelet.

Cette fois-ci, aucun élève n'applaudit. James restait figé d'horreur, les yeux écarquillés et fixés sur la monstruosité dangereuse qui crachait toujours devant lui.

Le professeur Soufflet se redressa, et posa les deux mains sur ses hanches. Malgré le bruit assourdissant du Gantelet qui tournait toujours, il hurla :

— Alors ? Qui se lance en premier ?

Graham boitait bas en se dirigeant vers le cours d'Histoire de la Magie

— Ce mec est complètement marteau ! s'exclama-t-il. Il a dû prendre un *Stupefix* de trop quand il était chez les Busards, et ça lui a grillé la cervelle.

Ralph secouait la tête, effondré.

— On aura droit à aucun sortilège jusqu'en quatrième année ? se plaignit-t-il. Et c'était quoi, ce truc, à la fin ? Qui est *Artis Decerto* ?

— Ce n'est pas un « qui », c'est un « quoi », répondit Rose qui marchait à ses côtés. C'est une sorte de version magique du karaté.

James se tenait le coude, là où le Gantelet l'avait frappé.

— Où vas-tu, Rose ?

— En Histoire de la Magie, répondit-elle d'un ton pincé.

Ralph lui jeta un coup d'œil.

— *Notre* Histoire de la Magie ?

Outrée, Rose se redressa de toute sa hauteur – mais malgré ça, elle n'arrivait qu'à la pomme d'Adam de Ralph.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire par là, dit-elle. D'après mon emploi du temps, mon deuxième cours est l'Histoire de la Magie, avec le professeur Binns. Je n'y peux rien si mon conseiller m'a suggéré de passer directement en seconde année dans quelques matières. (Elle changea de sujet.) Alors, ça ne s'est pas trop bien passé avec le professeur Soufflet ?

— Nous ne devons même pas l'appeler « professeur » ! remarqua Graham aigrement. Il veut être notre copain. Tu ne le savais pas ?

— Le genre de copain qui vous oblige à faire cinquante pompes si on ne réussit pas à éviter les coups de poing d'une machine infernale, grommela Ralph, tristement.

Rose étudia les trois garçons d'un regard évaluateur.

— Je suis désolé de vous le signaler, remarqua-t-elle, mais pour certains d'entre vous, un peu de sport ne vous ferait pas de mal.

— Attends un peu d'avoir eu ton premier cours avec Soufflet, grogna James. On verra si tu feras autant la mariole ensuite.

Tandis que les élèves entraient dans la salle d'Histoire de la Magie, le fantôme du professeur Binns semblait être déjà en plein cours. Le dos tourné à la porte, il écrivait au tableau noir avec une craie spectrale. C'était un peu étrange, parce qu'il ajoutait son texte par dessus un autre texte déjà écrit, créant un micmac parfaitement incompréhensible. D'ailleurs, en étudiant mieux le tableau, les élèves eurent la très nette impression qu'il contenait les notes du professeur fantôme depuis plusieurs années. Les écrits restaient sans doute en place jusqu'à ce que la craie s'efface sous le poids du temps. D'après ce que James en savait, Binns avait perdu tout contact avec la réalité. L'an passé, Ted avait raconté à James que l'école avait voulu déménager la classe d'Histoire de la Magie dans une autre aile, pour laisser davantage de place aux Américains d'Alma Aleron en visite. Malheureusement, tous les jours, le professeur Binns avait continué à apparaître dans son ancienne classe, pour administrer ses cours monotones, à la grande surprise des filles d'Alma Aleron qui pensaient être dans leur dortoir. Rien n'avait pu persuader le fantôme de se déplacer ! Aussi, peu après, la pièce était redevenue une salle de classe.

Maladroitement, les élèves s'installèrent à leurs places, et sortirent plumes et parchemins. Au bout d'une minute, Rose s'éclaircit la voix plutôt bruyamment, et appela le nom du professeur. Surpris, Binns cessa d'écrire au tableau, et se tourna. Il regarda vaguement Rose à travers ses petites lunettes transparentes.

— Oui, Miss Granger ?

Il y eut un fou rire dans la classe, et Rose rougit.

— Je ne suis pas Miss Granger, professeur. Je suis sa fille, Rose Weasley. Je… euh – je crois avoir manqué la première partie de votre cours.

— Une autre génération, déjà ? marmonna Binns, comme à lui-même. Très bien, recommençons.

Le fantôme sortit une éponge transparente, et en frotta le tableau – sans le moindre effet.

— Ça ne sert à rien de chercher à comprendre ce qu'il écrit, chuchota Graham. Il faut juste écouter ce qu'il dit. Ce n'est pas toujours facile, mais la bonne nouvelle, c'est qu'il donne exactement les mêmes devoirs pour les examens depuis quarante ans. D'ailleurs, toutes les réponses sont gravées dans le bois de nos tables. Regardez !

James avait déjà eu l'an passé le professeur Binns, mais il ignorait cette information intéressante. Il baissa les yeux sur les graffitis qui couvraient son bureau. Effectivement, juste au milieu, il y avait une

liste de nombres et de références. Et au sommet, comme la Une d'un article, la phrase : « En cas de doute, il suffit d'indiquer la rébellion des Gobelins. »

— Mais c'est de la triche ! marmonna Rose sans conviction. En quelque sorte.

Le professeur Binns ôta ses lunettes et les essuya d'un air absent avec un pan de sa robe spectrale.

— Vous devez vous rappeler, dit-il, que nous avons l'an dernier terminé notre étude de la Période Noire, au moment où Moldus et sorciers se sont finalement séparés, après des siècles de guerre et d'incompréhension mutuelle. Au Moyen-âge, le monde magique a autorisé les royaumes moldus à croire que la magie avait disparu, que tous les sorciers étaient morts. Tout au contraire, le monde magique s'est développé en secret, et a pu fleurir durant une longue période de paix. Ceci nous amène au tout début de l'Age Moderne de l'Histoire des Sorciers, au moment où des établissements strictement magiques ont été créés. Cette année, nous étudierons la nature et les spécificités de ces établissements, au niveau gouvernemental, économique, et culturel. Au début, tout a été traité dans une seule enceinte, ici même, par un groupe de sorciers particulièrement puissants. Comprenez bien que le château de Poudlard était alors le centre du monde magique. Cela a duré quelque temps, avant qu'il ne soit exclusivement réservé aux élèves et voué à l'enseignement.

Rose écrivait scrupuleusement chacun des mots du professeur sur un parchemin. Ralph la regardait faire avec une curiosité fascinée, provoquée soit par son insistance à prendre des notes, soit par la précision de son écriture. James regrettait l'absence de Zane. L'Américain aurait certainement fait une caricature amusante du professeur Binns. Pour tromper son ennui, James dessina des cercles sur son parchemin.

— La photographie magique, continuait Binns, est bien plus ancienne que son équivalent moldu. Et pourtant, cet art n'en était qu'à ses débuts à la fondation de Poudlard. A l'époque, il y avait ici même un atelier expérimental, et vous avez, dans cette classe, la seule photographie qui demeure des quatre fondateurs de l'école.

James releva la tête pour regarder ce que la baguette transparente du professeur désignait : une photo encadrée, accrochée au mur. James plissa les yeux, mais il n'arrivait pas à bien distinguer. Il ignorait complètement qu'il existait la moindre photo des fondateurs, et aurait vraiment aimé savoir à quoi ils ressemblaient. Il jeta un coup d'œil aux autres élèves de la classe : tous paraissaient n'avoir aucun problème à discerner la photo. James serra les lèvres. Il savait qu'un jour ou l'autre, ça arriverait. D'un geste vif, il fouilla dans son sac, trouva le petit étui, et en sortit ses nouvelles lunettes. Il les enfila aussi discrètement que possible. Et immédiatement, il vit parfaitement la vieille photo.

— Techniquement, ce n'est pas exactement une « photographie » telle que nous la concevons aujourd'hui, disait le fantôme, mais davantage une Projection à Effet Immédiat, créée avec des sortilèges et des potions spécialement adaptées. En tout cas, le résultat est une image un peu fruste, mais représentative. Nous voyons donc les quatre fondateurs debout devant leurs statues, dans la rotonde qui se situe à l'arrière du château. Je vous signale que cette photographie a été prise assez tard dans leurs carrières, au cours d'une cérémonie désignant officiellement Poudlard comme l'Ecole de Magie du monde sorcier, il y a de cela plus de dix siècles.

James étudiait attentivement l'ancienne image – en noir et blanc, avec un grain assez épais. Et pourtant, on distinguait clairement quatre silhouettes : deux sorciers et deux sorcières. Godric Gryffondor avait un long visage orné de sa fameuse moustache et de son bouc. Salazar Serpentard arborait un air dur, avec des joues creuses, et un menton pointu. Helga Poufsouffle était grande, d'aspect austère, avec les cheveux attachés en une longue tresse. Rowena Serdaigle portait ses longs

cheveux grisonnants lâchés, encadrant un beau visage souriant aux immenses yeux noirs. Derrière eux, on apercevait leurs statues, mais seulement jusqu'à la taille. Elles étaient vraiment gigantesques.

Tout à coup, Graham désigna du doigt la vieille photographie.

— Regardez, on voit très bien le fantôme de la plinthe ! Il est sur le côté, derrière la statue, à droite. Exactement comme l'indique le livre de Rita Skeeter.

Ralph prit l'air perplexe.

— Le fantôme de la plinthe ?

Rose afficha un air peiné.

— Ce n'est qu'un mythe, Ralph, chuchota-t-elle. Il provient d'un livre qui est sorti il y a quelques années, le *Codex des Fondateurs*. D'après Rita Skeeter, ils auraient caché des secrets dans toutes les anciennes peintures du château, dans les photographies, et même dans les statues de l'école. Et ça prétend aussi qu'il y aurait un fantôme caché dans l'ombre de la plinthe, derrière la statue de droite, sur la photo des quatre fondateurs.

— C'est vrai, je le vois ! insista Graham. D'après Skeeter, c'est Salazar Serpentard lui-même qui aurait ensorcelé la photo, comme un avertissement de son dernier sortilège. Le fantôme était censé représenter l'héritier de Serpentard. Bien sûr, pour nous, c'est de l'histoire ancienne. Maintenant, tout le monde connaît la Chambre des Secrets. On pouvait même la visiter en faisant le tour de Poudlard, il y a quelques années. Ils ont dû ensuite fermer les souterrains parce qu'il y avait des risques d'éboulement.

Quelques rangs derrière James, une élève de Poufsouffle nommée Ashley Doone chuchota d'une voix de conspiratrice :

— Moi aussi, je vois très bien le fantôme de la plinthe. C'est marrant, on dirait qu'il porte… des lunettes. Tu sais, James, je pense que le fantôme te ressemble !

James pivota dans son siège pour lui jeter un regard noir. Elle gloussa, et mit la main sur sa bouche pour étouffer le bruit. Quand James se retourna, Rose et Ralph aussi le regardaient.

— Depuis quand tu portes des lunettes ? murmura Ralph.

— Je n'en porte pas ! grogna James. Je les mets juste, parfois, pour mieux… voir. Surtout de loin. Mais franchement, je n'en ai pas besoin.

— Elles sont choutes, James, dit Rose avec un sourire. Dans le genre intello.

James arracha ses lunettes et les jeta dans son sac. Tandis que le professeur Binns se perdait dans un monologue que personne n'écoutait, Rose reporta son attention sur l'ancienne photographie.

— Ashley a raison, tu sais, se moqua-t-elle à mi-voix. Le fantôme de la plinthe te ressemble. Même si je ne l'avais pas remarqué au début.

— N'importe quoi, marmonna James, furieux.

De plus en plus ennuyé, il recommença à gribouiller.

Le même soir, après dîner, James et Rose étaient assis à une table, au coin de la salle commune de Gryffondor, au milieu d'une pile de livres et de parchemins.

— C'est notre premier jour de classe, se plaignit James. Je n'arrive pas à croire que j'en ai déjà marre de travailler !

Rose lâcha sa plume.

— Si tu passais les moins de temps à gémir et plus à travailler, ce serait bien plus efficace.

— Merci pour tes conseils, grommela James. (Il feuilleta d'une main distraite un énorme livre poussiéreux.) Dis-moi, combien de cours vas-tu partager avec nous cette année ? Tu viens déjà en Histoire de la Magie, et en Métamorphose. Je trouve ça plutôt gênant.

Rose ne leva même pas les yeux de son parchemin.

— Je ne vois pas pourquoi, répondit-elle. Ça n'a rien à voir avec toi si j'ai hérité de ma mère ses facilités pour apprendre – du moins ce que je lis dans les livres. J'acquiers très vite les principes de base. Toi, par contre, tu as hérité de ton père la paresse et l'habitude de tout faire au dernier moment. C'est une question de génétique.

James se redressa.

— Tu as fini ce qu'on devait faire en Métamorphose, non ? Si tu es si maligne, tu pourrais peut-être m'aider maintenant. Par solidarité familiale.

— Tu dois me confondre avec quelqu'un d'autre. (Rose rangea ses affaires dans son sac, et le referma d'un geste décidé.) Ma mère se faisait peut-être avoir quand elle était jeune, parce qu'elle avait une étrange conception de ses responsabilités. Moi, par contre, mon héritage Weasley me rend insensible à ce genre de pratiques. Au fait, pourquoi ne portes-tu pas tes lunettes pour faire ton travail ?

James lui jeta un regard vipérin.

— J'en ai seulement besoin pour regarder de loin ! aboya-t-il. Oublie-moi ! Je ne veux pas entendre parler de ces lunettes.

— Je ne vois pas pourquoi. Beaucoup de gens en portent.

— Beaucoup d'intellos surtout, se plaignit James, écœuré.

— Damien en a, signala Rose. Et aussi le professeur McGonagall. Et regarde Fiera Hutte ! Elle a des lunettes absolument adorables, même si c'est une Serpentard. Et il y a aussi Clarence Templeton et Scorpius…

James faillit flanquer ses livres par terre.

— *Scorpius* porte des lunettes ? Comment tu le sais ?

Rose regarda James en clignant des yeux.

— Je l'ai vu les mettre ce matin en Botanique. Il en a besoin pour lire, du moins, j'imagine. Et contrairement à toi, ça ne lui pose aucun problème de les avoir en cours. D'ailleurs, elles sont hyper chouettes. Elles n'ont pas de monture, et des branches en écaille de tortue…

— D'accord, d'accord, dit James, en agitant la main pour la faire taire. Je m'en fiche. Je n'aime pas les lunettes.

Rose se pencha en avant et baissa la voix :

— Contrairement à ce que tu crois, dit-elle, Scorpius n'est pas idiot. Ce n'est peut-être pas le garçon le plus agréable de l'école, mais il sait des trucs.

— D'accord, il sait jeter quelques sortilèges, admit James, en croisant les bras. Et alors ? Ses parents ont probablement engagé des professeurs gobelins pour les lui apprendre. Ils devaient vouloir que leur petit chéri nous en mette plein la vue.

Haussant les épaules, Rose tourna ostensiblement la tête pour examiner l'autre côté de la salle commune.

— En tout cas, *lui*, il a terminé son travail.

James suivit le regard de sa cousine. Scorpius était étalé dans un grand fauteuil, près du feu. Il jouait distraitement avec sa baguette, faisant flotter un morceau de parchemin plié en forme de chauve-souris. Le truc voletait facilement, et faisait même quelques culbutes.

— C'est de l'esbroufe, grogna James entre ses dents.

Cameron Creevey croisa le regard de James. Il se leva, et s'approcha de la table d'un pas hésitant.

— Hey, James ! Comment s'est passé ton premier jour ?

— Nul, grogna James. Et toi, Cameron, tu es bien débrouillé en Métamorphose ?

— Désolé, (Cameron secoua la tête,) je n'ai pas encore eu mon premier cours avec McGonagall. Tu sais, je voulais te demander : c'est vrai pour l'année dernière ? C'est vrai que tu as aligné les planètes, et aidé au retour de Merlin, et ensuite, tu as piégé les copains du Moldu, et ils n'ont pas eu ce qu'ils voulaient ?

— Eh bien… commença James, puis il haussa les épaules, d'un air fatigué. Oui, j'imagine. Plus ou moins. Mais tu sais, ça ne s'est pas tout à fait passé comme ça. En fait, j'ai essayé d'*empêcher* Merlin de revenir. Alors, on ne peut pas appeler ça une réussite.

Cameron eut un grand sourire qui découvrait toutes ses gencives.

— C'est complètement dément ! s'exclama-t-il. Tu sais, mon père, il s'appelle Dennis Creevey, et il a été à l'école avec ton père. Harry Potter, c'est ça ?

James trouvait l'enthousiasme du garçon plutôt contagieux

— Oui, je crois, dit-il avec un sourire. Mais je ne lui ressemble pas, Cameron, je t'assure. Je suis juste un gosse comme les autres. Tu vois, je n'ai pas de cicatrice en forme d'éclair sur le front. Et puis, l'an dernier, je n'étais pas tout seul, on m'a aidé.

— Oui, je sais, acquiesça Cameron. Il y avait Ralph Deedle – dont le père est un Dolohov. Personne n'aurait pu l'imaginer, pas vrai ? Et pourtant, en y réfléchissant, c'est logique. Du moins, c'est ce que dit mon père.

Rose eut un ricanement, avant de faire semblant de lire. James secoua la tête, sans trop comprendre.

— Mais enfin, Cameron, d'où tiens-tu tout ça ?

— Oh, tous les « première année » ne parlent que de ça ! Nous attendons vraiment de voir ce que tu vas faire cette année !

— Cette année ? répéta James, les sourcils froncés.

— Bien sûr ! s'exclama l'autre plein d'entrain. Tu sais, comme au temps de ton père. Chaque année, il se lançait dans une grande aventure. Nous avons collectionné tous les vieux articles de la *Gazette du sorcier*, et aussi les romans qui ont été écrits sur lui. Je sais bien que ces livres sont

exagérés, mais mon père était là aussi, et il dit que la vérité était encore plus incroyable. Le livre que je préfère est celui du Tournoi des Trois Sorciers, surtout au moment des dragons.

James leva les mains, pour interrompre Cameron.

— Écoute, ces livres parlent de mon père – pas de moi. De nos jours, les choses sont différentes. Voldemort n'existe plus, ni ses Mangemorts qui ne rêvaient que de faire la guerre aux Moldus. L'année dernière, c'était juste… une coïncidence, vraiment. Je n'ai rien d'un héros. Je ne suis pas mon père. Si je n'avais pas eu Ralph et Zane…

— Zane ? coupa Cameron. C'était l'Américain ?

— Oui, dit James, un peu exaspéré. Il…

James fit un bond quand quelque chose heurta la fenêtre derrière lui. Il pivota, les yeux écarquillés. Derrière la vitre, le ciel était parfaitement noir, et il ne vit que son reflet renvoyé par la fenêtre.

— C'est quoi ce…

Le bruit recommença, plus fort, secouant carrément la fenêtre de ses gonds Un petit objet avait frappé la vitre, de l'extérieur. On aurait dit un papillon de nuit, mais la bestiole avait des ailes vertes et brillantes. Le front plissé, James regarda de plus près.

Rose fit le tour de la table pour s'approcher de lui.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle

James secoua la tête pour indiquer qu'il l'ignorait. Le papillon, une fois de plus, se jeta contre la vitre, secouant les carreaux de ses ailes. Vu sa taille, il avait une force remarquable.

— C'est un papillon-lune, dit Rose, en reconnaissant l'insecte. Laisse-le entrer avant qu'il s'assomme. Il n'est pas dangereux.

James leva le loquet de la fenêtre, et l'ouvrit juste à temps, parce que le papillon venait à nouveau de plonger. La bestiole passa devant lui à toute vitesse et Cameron baissa la tête pour éviter d'être percuté. Le papillon-lune aux ailes lumineuses se mit à tournoyer dans la salle commune. Les élèves, surpris, poussèrent des hurlements tandis que la bestiole bourdonnait au milieu d'eux, laissant un sillage d'étincelles vertes derrière elle. Scorpius se releva, et examina le papillon, les yeux plissés. Tout à coup, comme épuisé, le papillon-lune s'écroula sur la table, sur les livres de James. Il replia ses ails, et agita ses petites antennes.

— Waouh ! cria Cameron, surexcité.

James écarquilla les yeux. La poussière verte et lumineuse laissée par le papillon se condensait, formant une silhouette humaine, qui flotta dans l'air, très lentement, avant de poser les pieds par terre. Quand James reconnut celui qui venait, il eut un grand sourire.

— Cameron je te présente Zane, mon ami américain. Zane, nous parlions justement de toi. Comment l'as-tu su ?

L'hologramme brillant de Zane eut l'air ravi.

— Ça marche ! Salut, James. Attends une minute. *Raphael, Anna, dites au professeur Franklyn que ça marche. Je suis passé. Ils peuvent me voir. D'accord, pourquoi pas*. Salut, tout le monde ! Hey Rose ! Où est Ralphinator ?

— Lui et Albus sont en bas, chez les Serpentard, répondit James. Zane, c'est quoi ce truc ?

Le visage lumineux de Zane grimaça, comme pour dire : « *C'est une très longue histoire !* ».

— As-tu déjà entendu la théorie du chaos au sujet d'un papillon ? En gros, si j'ai bien compris, il suffit d'un battement d'ailes à Paris pour provoquer un ouragan à Los Angeles. D'accord, ce n'est pas vraiment un papillon mais un lépidoptère, mais le principe est le même. D'ailleurs, il ne s'agit pas de provoquer un ouragan, juste de savoir quand et où ils arriveront. Franklyn prétend qu'il existe des connexions psychiques dans le cosmos. Aussi, il s'efforce d'envoyer des projections à des milliers de kilomètres – un peu comme Mme Delacroix l'an passé. Ce qui est difficile, c'est de viser juste à l'atterrissage. Pour le moment, le lépidoptère, ici, à Alma Aleron, est connecté à mon visage. Qu'est-ce que ça donne chez vous ?

James se pencha, étudiant de près l'étrange phénomène.

— Tu es verdâtre, dit-il. Tu ressembles à un fantôme qui a le mal de mer.

— Bon, pour le moment, ce n'est pas si mal, dit Zane en hochant la tête. Franchement, c'est une belle réussite pour le Département Expérimental des Communications Magiques. Raphael est certain que nous obtiendrons le droit de développer le processus. Au fait, je n'ai que quelques minutes avant que la poussière ne retombe. Comment allez-vous tous ?

— Très bien, répondit James. Dis à Cameron qu'il n'y aura aucune aventure dangereuse cette année.

— Il y a intérêt, approuva Zane. James a épuisé tout son potentiel l'an passé, Cam. Et c'est pour ça que j'ai autorisé mes parents à me ramener en Amérique. Zut, je suis en train de m'éteindre. Je reviendrai vous voir, les mecs. Nous avons d'autres techniques à essayer. Ça sera marrant.

— D'accord, Zane, à plus tard.

La figure fantomatique disparaissait déjà.

— Attends ! cria Zane de très loin. Tu as bien dit que ton frère était à Serp…

Mais la poussière lumineuse disparut complètement, et la voix de Zane s'éteignit. Sur la table, devant James, le papillon-lune agita ses elle, et s'envola en silence vers la fenêtre ouverte. Derrière lui, James referma le loquet.

— C'était absolument dément ! s'exclama soudain Cameron.

James eut un sourire en hochant la tête, avant de conseiller au petit garçon de le laisser travailler. Les autres Gryffondor étaient déjà retournés à leurs occupations précédentes.

— C'est complètement idiot, dit Rose en se rasseyant. Il n'existe pas de théorie du chaos basée sur le battement des ailes d'un papillon. C'est juste une métaphore.

James adressa sa cousine un sourire moqueur.

— Tu aimes bien Zane, hein ?

Elle lui jeta un regard noir.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi tu dis ça !

— Parce que, rétorqua James, tu as attendu qu'il s'en aille pour critiquer sa théorie.

Rose piqua un fard, et détourna les yeux, furieuse.

— Tu vois ? insista James en lui envoyant un petit coup. Il y a des choses que je comprends !

Rose grommela entre ses dents, et prit son sac.

— Amuse-toi bien à faire ton travail en Métamorphose, dit-elle en se levant. Au fait, j'ai regardé les réponses que tu as données au devoir d'Histoire de la Magie. Tu as trois fautes. Et je n'ai pas l'intention de t'indiquer lesquelles. (Elle battit des paupières, avec un gentil sourire.) Bonne nuit James.

Ecœuré, James retomba dans sa chaise, et regarda sa cousine monter les escaliers vers le dortoir des filles. De l'autre côté de la salle commune, Cameron lui adressa un grand sourire béat.

Non, pensa James, plus d'aventures cette année. Et c'était une bonne chose. Absolument. De plus, le trio s'était séparé. Zane était parti, très loin, de l'autre côté de l'océan, dans un pays qui n'avait même pas le même fuseau horaire. Jamais Harry Potter n'avait vécu une telle séparation. Il avait toujours gardé les deux autres avec lui – Harry, Ron et Hermione, le trio magique ! Même aujourd'hui, ces trois-là étaient encore inséparables. *Tant pis !* se dit James avec obstination. Il s'en sortirait quand même. Après tout, il y avait Albus, et son frère pouvait avoir cette année toutes les aventures qu'il voulait. Tout le monde disait qu'Al ressemblait à son père, Harry Potter, avec les mêmes yeux verts.

Tout à coup, James ressentit une douleur au front. Sans y penser, il se frotta, repoussant en arrière ses cheveux ébouriffés. Comme il l'avait dit à Cameron, il n'était pas son père : il n'avait pas de cicatrice en forme d'éclair.

Quand James baissa la main, il vit tout à coup Scorpius Malefoy qui le regardait, de l'autre côté de la pièce. Le visage pâle du garçon était figé, sans expression. Au bout d'un moment, Scorpius se détourna, comme s'il s'ennuyait. D'ailleurs, c'était bien la preuve que les aventures à la Harry Potter étaient terminées : il y avait un Malefoy dans la tour de Gryffondor, avec les armes rouge et or gravées sur sa robe.

James soupira, ouvrit son cahier de Métamorphose, et se mit à faire son travail.

Les premiers jours d'école passèrent à toute vitesse. James avait déjà une routine établie : il suivait ses cours ; faisait un effort notoire pour prendre des notes ; et tentait de ne pas se mettre en retard dans son travail personnel. Si sa diligence provenait un peu du fait qu'il voulait bien commencer l'année, elle était surtout due à la présence de sa cousine dans pas mal de ses cours. Rose représentait pour lui une source constante de compétition, même s'il s'en plaignait. Il n'était pas question que James permette à sa « jeune » cousine – aussi intelligente soit-elle – d'être meilleure que lui en classe.

Une des matières que Rose ne partageait pas avec James était les Soins aux Créatures Magiques, où Hagrid était toujours professeur. Le demi-géant embarrassa James en le serrant vigoureusement dans ses bras au début de la classe.

— Je n'ai pas eu le temps de te le dire à la cérémonie, mais je suis vraiment désolé pour ton grand-père, dit Hagrid. (Et s'il croyait son chuchotement discret, le demi-géant se trompait.) Arthur était un grand homme.

James hocha la tête, gêné qu'on lui rappelle la mort de son grand-père. Ça faisait quelques jours déjà qu'il n'y avait plus pensé. Hagrid invita ensuite les élèves à s'asseoir sur des citrouilles bien mûres installées dans son jardin. Il passa le cours à expliquer son programme de l'année, décrivant les divers animaux qu'il comptait présenter aux élèves, au cours des mois à venir. James n'écoutait pas

très attentivement. Au contraire ! Le regard perdu en direction du lac, il se sentait de plus en plus mélancolique.

Le mercredi suivant, durant un moment libre, James s'installa avec Ralph et Rose à une table de la bibliothèque. Il profita de l'occasion pour écrire une brève lettre à ses parents. Quand il eut terminé, il se souvint d'avoir promis d'écrire à sa cousine Lucy. Aussi, il récupéra sa plume, et jeta sur un parchemin les premières idées qui lui vinrent à l'esprit.

Chère Lucy,

Salut ! J'espère qu'oncle P. et tante A. ne te traînent pas trop à travers le monde, mais si c'est le cas, j'espère quand même que tu t'amuses, et que tu vois des choses intéressantes. Ici, l'année scolaire a bien commencé. Notre nouveau professeur de Défense contre les Forces du Mal est Kendrick Soufflet, le fameux Busard. Si tu ne le connais pas, demande à ton père, il t'expliquera. Ce mec est franchement dément, mais il n'a pas grand-chose de bon à dire sur les Aurors. Ses cours sont assez particuliers. Si Al savait que je t'écris, il me chargerait de te saluer pour lui. Tu sais, il a vraiment fini à Serpentard ! Il m'a demandé de ne pas le dire aux parents, mais il n'a pas parlé de toi. Rose est assise à côté de moi, et elle t'embrasse. Elle demande aussi que tu prennes des photos de tout ce que tu vois, même si ça ne t'intéresse pas. Dis à Molly que nous l'embrassons tous. Je t'enverrai cette lettre avec Aristo. J'espère que tu auras une réponse pour moi.

Je t'embrasse,

James.

James laissa Rose signer sa lettre à Lucy. Quand il la récupéra, il la relut, et ajouta sur une impulsion :

PS. Si tu as un moment, j'aimerais que tu me rendes un service. Regarde tout ce que tu peux trouver sur quelqu'un qu'on appelle le Gardien des Portes, ou la Sentinelle des Mondes. Ce sera peut-être un peu difficile de trouver des informations sur lui, mais je sais que tu es capable de ce genre de trucs, et ça me rendrait vraiment service. Par contre, ne dis à personne que je t'en ai parlé. J'ai promis de garder le secret. Merci d'avance.

Quand James eut fini d'écrire, il apposa rapidement son sceau sur les deux lettres, et les enfouit dans sa sacoche. L'après-midi même, après leur dernier cours, Rose et Ralph accompagnèrent James jusqu'à la volière. James attacha ses deux lettres aux pattes d'Aristo tandis que les deux autres l'attendaient près de la porte.

— Je suis bien content d'avoir amené un chat, dit Rose le nez plissé de dégoût. L'odeur de cet endroit est infecte.

— Les chats ne distribuent pas le courrier, répondit James.

— D'accord, mais une chouette ne se blottit pas sur tes genoux devant le feu.

— Ni ne crache des boules de poils dans tes chaussures, ajouta Ralph.

En réponse, Rose lui envoya un coup de coude. James avait fini d'attacher ses lettres, aussi il dit à Aristo :

— Amène d'abord la lettre à mes parents, Aristo. Lucy te gardera peut-être un moment, le temps de me renvoyer un courrier.

En signe d'agrément, Aristo hérissa ses plumes. Puis il écarta ses grandes ailes, resta un moment en équilibre sur son perchoir, et plongea. James renversa la tête pour regarder sa chouette survoler les autres hiboux de la volière, avant de disparaître par une fenêtre, tout en haut de la tourelle.

Ralph, James, et Rose revinrent tranquillement au château pour le dîner. En chemin, James demanda sa cousine d'un ton insistant :

— Alors, comment était ton premier cours de Défense contre les Forces du Mal ?

Rose pinça la bouche, et releva la bandoulière de sa sacoche.

— Il n'a pas voulu que j'essaye de passer dans le Gantelet !

Ralph lui jeta un coup d'œil étonné.

— Tu as eu de la chance, tu ne trouves pas ?

— Non, Ralph, pas du tout. Tous les garçons ont le droit d'essayer. D'après le professeur Soufflet, les filles sont trop « délicates » pour ça. Il nous a laissé dans un coin, à lutter les unes contre les autres. D'ailleurs, aucune des autres filles n'y mettait beaucoup d'entrain. Je considère avoir perdu mon temps.

— Je ne l'avais pas remarqué, dit James, mais maintenant que tu le dis, tu as raison. Dans notre année non plus, aucune des filles n'a eu le droit de passer le Gantelet.

— Ou d'affronter ce gigantesque automate qui avait tout d'un ogre ! ajouta Ralph. Franchement, sa batte est peut-être rembourrée, mais ça te balance quand même de mauvais coups.

— Tu devrais être contente d'être une fille, Rose ! dit James avec ferveur. Tu n'auras pas à endurer cet instrument de torture.

En colère, Rose secoua la tête.

— Vous ne comprenez rien, tous les deux. Les filles sont aussi capables que les garçons. D'ailleurs, si j'en avais la chance, je suis bien certaine que je serais meilleure que vous au Gantelet.

James la regarda, d'un air incrédule.

— Tu voudrais vraiment essayer cette horreur ?

— Eh bien, répondit-elle, en haussant les épaules, pas vraiment. Ça me paraît très brutal. C'est juste une question de principe.

Ralph secoua la tête.

— C'est vraiment la première fois de ma vie que je regrette de ne pas être une fille.

— Je vais écrire à mes parents à ce sujet, déclara Rose d'une voix ferme. Quand maman apprendra que…

Sa voix se tut quand un courant d'air froid secoua brutalement sa robe. Les deux garçons l'avaient senti aussi. Tous les trois s'arrêtèrent dans le couloir, et regardèrent autour d'eux.

— C'était quoi ? s'enquit James, les sourcils froncés.

Aucun des deux autres ne sut répondre. Aucun n'arrivait pas à comprendre d'où venait ce courant d'air. Il n'y avait aucune fenêtre dans cette partie du château. Les portes qui s'alignaient le long des murs étaient toutes fermées. Le couloir était éclairé par plusieurs lanternes accrochées à des chaînes. Tandis que James regardait, une lanterne, au bout du couloir, clignota avant de s'éteindre. James donna un coup de coude à Ralph, et pointa du doigt.

— Qu'est-ce que c'était ? Elle a brûlé, ou alors… (La voix de Ralph vacilla.)

La lanterne suivante s'éteignit l'aussi, comme si quelqu'un venait d'en souffler la flamme.

— C'est peut-être le vent, dit Rose d'une voix inquiète. Allez, venez…

Deux autres lanternes s'éteignirent, très rapidement. Les yeux écarquillés, James regarda Rose, puis Ralph. Et tout à coup, un autre courant d'air glacé, plus fort que le premier, traversa le couloir, ébouriffant leurs cheveux. Toutes les autres lanternes s'éteignirent, et le couloir plongea dans une obscurité totale.

— Regardez ! cria Rose d'une voix anormalement aiguë.

Les deux garçons suivirent son doigt pointé. Une silhouette floue bougeait au bout du couloir, flottant au-dessus du sol, tête baissée. On ne voyait pas son visage. Le fantôme glissa vers eux, doucement, silencieusement. James attrapa Ralph et Rose par leurs manches, les tirant avec lui, tout en reculant. Mais il avait la sensation que ses jambes étaient tétanisées. D'ailleurs, le fantôme avançait trop vite. Il était déjà presque sur eux. Tout à coup, il leva la tête.

Ralph poussa un cri étouffé. Rose hurla. James cligna des yeux.

— Cédric ? s'exclama-t-il, le cœur battant. Mais qu'est-ce que vous faites ?

Le fantôme de Cédric Diggory se redressa, avec un grand sourire.

— Je m'entraîne, dit-il, d'une voix spectrale quelque peu distante.

— Tu le connais ? bafouilla Rose, qui semblait quand même s'être un peu reprise.

— Oui, nous le connaissons, répondit Ralph. Cédric, ce n'est pas drôle. Qu'est-ce que vous faisiez au juste ?

Cédric eut l'air surpris.

— Je suis le Spectre du Silence, répondit-il. Je me suis entraîné tout l'été pour tenter de créer une atmosphère mystique. Quoi ? J'en fais trop ?

James hocha la tête, les yeux toujours écarquillés.

— Oui, je dirais ça. Est-ce que vous pourriez… euh – réparer la lumière ?

Le fantôme se retourna et étudia les lanternes éteintes.

— En fait, c'est beaucoup plus facile de les éteindre que de les rallumer. Ne bougez pas.

Cédric ferma les yeux, et son visage se crispa. Au bout d'un moment, deux des lanternes se rallumèrent.

— C'est un peu mieux, dit Rose avec un soupir. Mais quand même ! Ne le refaites jamais, d'accord ? Du moins, pas avec moi.

Cédric eut un sourire.

— Vous devez être la fille d'Hermione. Vous avez les mêmes cheveux, mais roux.

— Je préfère qualifier mes cheveux d'auburn, dit Rose d'un ton hautain. Cédric, je suis ravie de vous rencontrer. J'ai souvent entendu parler de vous. Voulez-vous nous accompagner dans la Grande Salle pour le dîner ?

Cédric réfléchit un moment.

— Je ne crois pas. Ce n'est pas bon pour mon rôle, de rester dans la Grande Salle, avec tout le monde autour de moi.

— Tous les autres fantômes le font, remarqua Ralph. Le Baron Sanglant est en bas pratiquement tous les soirs. Il agite son épée, et apprend des gros mots aux « première année ».

— Oui… admit Cédric, en hésitant. Pour lui, ça va. Il y a des siècles qu'il est là…

— Dites-moi, Cédric, remarqua James, les yeux étrécis, combien de personnes avez-vous vues ? Je veux dire, sans compter nous trois ?

Un peu nerveusement, le fantôme s'écarta et flotta un peu plus loin.

— À part vous ? Euh… est-ce ce que le portrait de Severus Rogue compte ?

James secoua la tête.

— Et l'intrus moldu ? insista Cédric.

— Non.

— Eh bien, dit Cédric, personne d'autre alors.

— Attendez une minute, dit Rose, la main levée, seriez-vous un fantôme *timide* ?

Cédric fit la grimace.

— Non, pas timide. Je n'ai jamais été timide. C'est juste que j'étais… occupé.

— Occupé à apprendre comment souffler les lanternes en vous entraînant pour devenir le Spectre du Silence ? précisa James, la tête penchée.

— Écoutez, c'est un peu difficile quand même, dit le fantôme. Je ne suis pas retourné dîner dans la Grande Salle depuis la nuit de ma mort, il y a plus de vingt ans.

— Et alors ? intervint Ralph. Rien n'a changé – du moins je présume. D'après l'aspect qu'ont les choses, là-bas en bas, il me semble que rien n'a changé depuis l'époque où les fondateurs eux-mêmes habitaient au château. Venez, ça sera drôle, même si vous ne pouvez pas réellement manger.

Mais Cédric secoua la tête, tristement.

— Non, je ne peux pas. Pas encore. (Il poussa un énorme soupir spectral.) La dernière fois que je me suis trouvé en bas, j'étais avec mes amis. Je m'apprêtais à sortir pour la victoire que j'espérais au Tournoi des Trois Sorciers. Tout le monde buvait avec moi – du jus de citrouille – en me souhaitant bonne chance. Je leur ai promis de leur raconter mes aventures le lendemain, au dîner, que je gagne ou pas. (Les yeux du fantôme étaient devenus songeurs.) Quand je suis sorti de la Grande Salle, Cho Chang m'a accompagné jusqu'à la porte. Elle m'a souhaité bonne chance dans le labyrinthe. J'ai voulu l'embrasser, mais je ne l'ai pas fait, parce qu'il y avait les autres qui regardaient. Je me suis promis de l'embrasser après, quand nous serons tranquilles. En fait, c'était encore plus important pour moi que de gagner la coupe. Oui, embrasser Cho, ça aurait été la une vraie récompense…

Cédric s'arrêta, puis il cligna des yeux, et sembla se secouer. Il jeta un coup d'œil à James, Rose, et Ralph, comme s'il se rappelait soudain qu'ils étaient là.

— Bien sûr, continua-t-il, ça n'est jamais arrivé. Pourtant, pour moi, c'était hier. Il me semble que si je descends maintenant dans la Grande Salle, Cho sera là, à m'attendre. Il y aura aussi Stebbins, Cadwallader, et Muriel qui espèrent, anxieux que je leur donne tous les détails de mes aventures dans le labyrinthe. Voilà, c'est ce que je ressens, mais ce n'est pas vrai. Ils ne seront pas là. Pas vraiment. Ils sont tous devenus adultes, et ils sont partis. Moi, je ne suis plus qu'un souvenir lointain. La table de ma maison sera remplie de gens que je ne connais pas. Et qui ne me reconnaîtront même pas… (À

nouveau, il secoua la tête.) Peut-être, un jour, serais-je capable de descendre. Mais pas encore. Je ne peux pas.

Rose tendit la main pour tapoter le bras de Cédric, mais bien sûr, elle passa au travers.

— Je suis désolée, Cédric, dit-elle. Vous pouvez venir avec nous quand vous voulez. Vos vieux amis ne seront pas là, mais je vous assure qu'il y aura de nouveaux amis qui vous attendront.

Cédric hocha la tête avec un sourire, mais d'après James, le fantôme ne croyait pas réellement aux paroles de sa cousine.

— Et ce que nous vous reverrons ? demanda James.

— Bien sûr, dit Cédric. Désolé si j'ai un peu forcé la note au sujet du Spectre du Silence, ce soir. La prochaine fois, je ferai mieux.

Ralph, James et Rose revinrent sur leurs pas dans le couloir. Avant de tourner à un angle, James regarda derrière lui. Il ne vit plus le fantôme de Cédric Diggory, mais il était certain qu'il était encore là, quelque part. Aussi, il agita la main en signe d'adieu, avant de courir pour attraper les deux autres.

En passant sous une grande arche ouverte sur la cour, James s'arrêta. Le crépuscule tombait. Il y avait un groupe d'élèves réunis près de la porte. James remarqua que c'était tous des Serpentard, et qu'Albus était planté au milieu d'eux. Avec un sursaut, James réalisa qu'on était mercredi soir, la nuit où Tabitha Corsica avait prévu d'« organiser une rencontre » avec Albus.

James arrêta les deux autres

— Attendez, dit-il à voix basse.

Agissant aussi normalement que possible mais en restant dans l'ombre, James avança dans la cour, tout en le regardant le groupe des Serpentard. Rose le rejoignit.

— Qu'est ce qu'il y a ? demanda-t-elle.

James lui fit signe de se taire. Avec un gentil sourire, Tabitha parlait à Albus, et hochait la tête. Philia Goyle et Tom Squallus restaient non loin de là, avec d'autres Serpentard que James ne connaissait pas. Il n'arrivait pas à entendre ce qu'ils disaient. Lorsque certains élèves s'éloignèrent, James vit que Tabitha Corsica tenait quelque chose de long et fin, enveloppé dans un tissu noir.

— Il y a presque toute l'équipe de Quidditch de Serpentard, dit Ralph à voix basse. Je vois Nolan Frelon, c'est le gardien. Fiera et Havelock sont les batteurs.

James étrécit les yeux.

— On peut deviner alors ce que Tabitha Corsica a dans ce tissu noir.

Les Serpentard se tournèrent tout à coup, et quittèrent la cour. Albus était en tête, riant et gesticulant avec entrain. James passa la porte pour les suivre.

— Où tu vas ? demanda Ralph.

— A ton avis ? rétorqua James. Je les suis, bien sûr. Corsica manigance quelque chose. Elle veut coller Albus sur ce truc volant !

— Et tu veux faire quoi ? (Ralph fit la grimace.) Les arrêter ?

— Ralph, dit James très vite, je sais que tu ne peux pas m'aider puisque ce sont des gens de ta maison. Mais je veux savoir ce qu'ils font avec mon frère !

— Non, ce n'est pas ça, répondit Ralph. Je pense juste que c'est à Albus de choisir. Et que peut-être, tu ne devrais pas… t'en mêler.

— D'accord, je prendrai ça en considération, marmonna James, furieux.

Il sauta dans la cour qui devenait de plus en plus sombre. Un moment après, il entendit des pas le suivre. Il s'arrêta près de la porte de la cour et se retourna.

— Tu n'as pas besoin de venir, Rose.

— C'est complètement idiot de dire ça ! s'exclama-t-elle dans un murmure furieux. J'aurais été les espionner, que tu viennes ou pas.

James eut un sourire. Ensemble, ils se baissèrent, et s'approchèrent discrètement du bord de la porte. Les Serpentard s'éloignaient. Il faisait si sombre qu'on ne voyait presque rien. Au bout d'un moment, Rose pointa du doigt. James suivit la direction qu'elle indiquait, et vit des silhouettes en robe monter la colline, à une centaine de mètres de là. Il se dirigeait (bien entendu) vers le terrain de Quidditch. Aussi discrètement que possible, James et Rose les suivirent.

En arrivant près du terrain, James fit un signe à Rose pour qu'elle ralentisse, et le suive sur le côté, le long des gradins de Gryffondor. Ils grimpèrent les escaliers jusqu'au premier niveau, celui d'en bas, puis s'accroupirent derrière la rambarde de bois pour examiner le terrain en dessous.

Le groupe des Serpentard était debout au centre du terrain. James entendait leur voix, mais sans distinguer ce qu'ils disaient. En fait, c'était Tabitha Corsica qui parlait. Quand il y eut divers mouvements dans les silhouettes autour d'elle, James se maudit silencieusement d'avoir laissé ses lunettes dans son sac.

— Qu'est-ce qui se passe ? chuchota-t-il à sa cousine. Je vois à peine qui est qui.

— Tabitha Corsica vient juste de sortir son balai, répondit Rose sur le même ton. Elle semble expliquer à Albus comment ça marche. Il est super excité à l'idée de voler ! Il n'arrive pas à rester immobile. On dirait qu'il a envie d'aller faire pipi.

James vit ce qui se passa ensuite. Tabitha tendit son balai à Albus. Il le prit à deux mains, le regarda, puis releva les yeux sur la sorcière. James ne voyait pas son visage, mais il savait que son frère arborait ce sourire sauvage et téméraire qu'il avait toujours. Finalement, les autres Serpentard s'écartèrent, pour laisser à Albus de la place, formant autour de lui une sorte de cercle. Albus soupesa le balai d'une main, comme pour évaluer son poids et son équilibre dans sa paume. Puis, d'un geste preste, il le jeta en l'air. Le balai resta au niveau de sa hanche, et attendit. James lutta contre son envie de crier pour avertir son frère. Une fois, James avait essayé de monter ce balai, et il avait failli se tuer. Il y avait quelque chose de très étrange dans la magie de ce balai qui avait lutté contre James, et refusé son contrôle. Quand Tabitha le montait, pendant les matchs de Quidditch, ce balai semblait exercer une influence suspecte sur les autres balais de l'équipe – et (d'après James) même sur le vif d'or ! Tout à coup, Rose s'agrippa au col de James, pour le maintenir accroupi. James n'avait même pas réalisé qu'il commençait à se lever, prêt à crier quelque chose à son frère. Il regarda sa cousine, les yeux écarquillés. Elle secoua la tête.

— Ne bouge pas ! mima-t-elle.

À nouveau, James regarda le terrain. Albus avait les deux mains sur le manche du balai flottant. Rapidement, comme pour ne pas se donner le temps de réfléchir, il jeta la jambe par-dessus, monta, et donna un coup de pied. Le balai décolla immédiatement, emportant Albus dans la nuit qui tombait. Arrivé au plus haut niveau des gradins, le balai fit une souple pirouette. Albus n'était qu'une petite silhouette qu'on voyait à peine sur le ciel gris foncé. James vit son frère se pencher en avant sur le

manche. Il paraissait contrôler parfaitement le balai. Au loin, retentissaient les hurlements heureux d'Albus, qui envoyaient des échos sur les collines alentour.

Rose se pencha vers James.

— Ce matin, j'ai eu une leçon de vol avec Albus, chuchota-t-elle. Je t'assure qu'il ne volait pas comme ça.

James pinça ses lèvres dans une ligne serrée. Il jeta un œil noir à l'assemblée des Serpentard sur le terrain, mais il les distinguait à peine. Si l'un d'entre eux influençait le vol d'Albus de sa baguette, James ne le vit pas.

La nuit tombait de plus en plus vite, et le silence était total. James entendait les sifflements du balai et le claquement de la cape de son frère durant ce vol inaugural. Albus fit plusieurs fois le tour du terrain en poussant des cris de joie. Après quelques minutes, il plongea au-dessus des gradins des quatre maisons, en accélérant dans la descente. James et Rose se baissèrent autant que possible quand Albus passa au-dessus de Gryffondor. Faisant pivoter son balai, Albus exécuta un arrêt brutal près des drapeaux. Il était juste au-dessus. James retint son souffle, espérant que l'ombre des sièges serait suffisante pour les cacher, lui et Rose. Albus prit une grande inspiration, et esquissa un plongeon vers le terrain. Et, tout à coup, il s'arrêta. Il ne semblait pas regarder James, mais dans l'obscurité, c'était difficile à dire. Il devait probablement fixer les Serpentard qui l'attendaient. Après quelques secondes d'attente, Albus se pencha en avant, le balai répondit immédiatement et plongea, filant à toute vitesse par-dessus les rangées de sièges. James se baissa encore, pour ne pas que son frère le voie en passant sur lui, et pourtant, il sentit une main lui ébouriffer les cheveux. Quand le vent du balai d'Albus se dissipa, James entendit son frère éclater d'un rire moqueur, avant de disparaître dans l'obscurité.

— Non mais quel abruti ! grommela James.

Rose lui fit signe de se taire.

Après un cercle serré, Albus revint sur le terrain et atterrit aussi doucement qu'un flocon de pissenlit. Les Serpentard l'applaudirent, et se resserrèrent pour le féliciter chaleureusement.

— Tu as un don, annonça la voix sonore de Tabitha dans le vent. Comme ton père.

— Ce n'est pas un don, grinça James entre ses dents.

Par prudence, Rose tira sur sa robe pour le ramener dans l'ombre. Ensemble, les deux cousins regardèrent le groupe de Serpentard retraverser le terrain, et leurs voix se perdirent bientôt dans les rafales du vent. James vit son frère se retourner vers lui avant de disparaître, et agiter la main, avec un sourire.

Une minute après, James et Rose descendirent des gradins, et retournèrent vers le château.

— Tu as vu comment marche ce balai ? demanda James. (Il avait du mal à garder sa voix basse.) En fait, ce n'est pas Albus qui volait, c'est le balai qui était aux commandes.

Rose répondit, d'un ton songeur :

— J'admets que c'était un peu suspect. Mais tu l'as dit toi-même, tu n'as pas réussi à contrôler un balai avant d'avoir ton *Eclair-de-Tonnerre*. Peut-être Albus avait-il lui aussi besoin d'avoir un vrai balai pour montrer ce qu'il savait faire.

Exaspéré, James secoua la tête.

— Tu ne comprends pas, Rose. J'ai essayé une fois de voler sur ce balai, et il a failli me tuer.

— D’accord, mais toi, tu n’étais pas censé monter dessus, pas vrai ? Certains balais sont assez intelligents pour comprendre la différence. D’ailleurs, même le tien a un sortilège d’« Adaptation au Comportement Cognitif ». Une fois qu’il est formaté par son propriétaire, n’importe qui aurait un problème en l’essayant.

James leva les bras, furieux.

— Écoute, crois-moi, Rose : ce balai est maudit. Et Tabitha s’est certainement chargée elle-même de lui lancer des sorts.

Rose lui jeta un coup d’œil.

— Pourquoi tu dis ça ?

— C’est une longue histoire. (James secoua la tête.) Mais je t’affirme qu’il y a dans cette fille quelque chose de franchement néfaste. D’ailleurs, si je te racontais tout ce que je sais sur elle, tu ne me croirais probablement pas. Personne ne me croit !

— Et alors ? dit Rose. (Elle tentait de garder sa voix aussi calme que possible.) Peut-être y a-t-il une bonne raison pour que personne ne te croie.

— Mais de quel côté es-tu ? aboya James.

— Excuse-moi, dit Rose qui commençait à s’énerver. Est-ce que tu me demandes si je suis de ton côté ou de celui d’Albus ? Parce que franchement, je ne savais pas que je devais choisir entre vous deux.

James poussa un gros soupir.

— D’accord, désolé. Laisse tomber.

Rose le regarda un très long moment alors qu’ils approchaient de la porte de la cour.

— Tous les Potter ont le Quidditch dans le sang, James, dit-elle enfin. Tu ne peux pas savoir si Albus n’est pas véritablement doué, de façon innée. Et d’ailleurs, si maintenant les « première année » sont autorisés à participer aux essais de Quidditch, c’est justement à cause de ton père et de ses talents au cours de *sa* première année. S’il y avait quelque chose de bizarre au sujet de ce balai, ou de Tabitha Corsica elle-même, je serais la première à te dire d’en parler Albus.

— C’est promis ? demanda James, avec un sourire éteint.

Rose hocha la tête. Ensemble, les deux cousins traversèrent la cour et remontèrent les escaliers vers le vestibule illuminé. A l’intérieur, Ralph les attendait, assis sur les marches du grand escalier. James eut un sourire.

— J’imagine qu’il a pu voler ? s’enquit Ralph en se levant.

— Comment tu sais ? demanda Rose.

— Albus et les autres viennent de me passer devant en allant dîner, répondit Ralph. Albus s’est précipité sur moi, et m’a dit de te laisser un message, James, quand tu reviendrais. D’après lui, il risque de te voler ta place au prochain match de Quidditch de la famille Weasley.

James leva les yeux au ciel, puis il regarda Rose.

— Ne t’avise pas de rire ! menaça-t-il, un doigt pointé sur elle.

— Je n’ai rien dit, rétorqua-t-elle, la main sur la bouche. Allez viens. Allons manger, avant qu’ils nous claquent la porte au nez.





Chapitre 6 : Le Roi des Chats

Mardi matin, le premier cours de James et Ralph était la Littérature Magique. La classe se passait dans une pièce en demi-cercle, à l'arrière de la bibliothèque. De hautes fenêtres s'alignaient sur le mur courbe, illuminant la salle de la lumière du soleil matinal. Le nouveau professeur de Littérature Magique, Juliette Revalvier, était assis à son bureau où elle feuilletait un énorme livre en attendant que les élèves s'installent à leur place. Par rapport à l'ensemble des autres professeurs de Poudlard, Mrs Revalvier était plutôt jeune, et petite. Ses cheveux blonds foncés lui arrivaient aux épaules, encadrant un visage ouvert et agréable. Avec ses lunettes, James trouvait qu'elle ressemblait à un lutin intello.

Rose s'installa auprès des deux garçons.

— Encore toi ! chuchota Ralph en la voyant apparaître.

Rose tira de son sac un livre de littérature avant de répondre :

— J'ai spécifiquement demandé de participer à ce cours. J'ai lu tous les livres de Revalvier, et ce sont des classiques de la littérature magique. Elle a aussi écrit plusieurs romans, il y a une dizaine d'années. Ils ont même paru dans le monde moldu sous un nom d'emprunt. Elle a eu des problèmes avec le Ministère de la Magie à ce sujet.

James se souvint que Cameron Creevey, la veille, avait mentionné les romans concernant son père, Harry Potter.

— Oui bien sûr, dit-il tout à coup. C'était elle !

— Elle n'était pas toute seule à l'avoir décidé, répondit Rose. A ce que j'en sais, c'était un test pour voir comment les Moldus répondaient à l'existence du monde magique. Il parait qu'une grande société d'éditeurs sorciers a participé à l'opération. En fait, le vrai problème, ça a été l'incroyable succès de ces romans. Le Ministère de la Magie a dû intervenir, à cause d'une plainte. Apparemment, publier de vrais comptes-rendus du monde magique chez les Moldus, même sous le couvert de la fiction, peut être considéré comme une violation de la Loi du Secret. Au final, le Magenmagot a quand

même décidé de ne pas condamner Revalvier, mais ils lui ont confisqué l'essentiel de ce qu'elle avait gagné – ce qui explique qu'elle soit professeur ici.

Au même moment, le professeur Revalvier referma son livre, rangea ses lunettes dans la poche de sa robe et se leva. Elle se tourna pour consulter l'heure sur l'horloge accrochée au mur derrière elle. Avec un sourire, elle examina les visages attentifs des élèves qui lui faisaient face, puis s'éclaircit la voix et déclama :

— *Oyez, oyez, ce qui gouvernent le monde est ce qui provient du cœur des hommes, ou du plus profond de leurs âmes. En vérité, il existe un pouvoir immatériel qui est la fondation des valeurs les plus authentiques. Quelle pérennité ont les royaumes les plus grands, bâtis sur les seules richesses terrestres ? Aucune pierre, ni bois, ni joyau précieux, ne survit aux agressions du temps. Seul le pouvoir des mots demeure gravé dans les mémoires.*

Le professeur prit une profonde inspiration, puis d'une voix différente, annonça :

— C'est une citation de l'un des plus anciens poèmes antiques du monde sorcier, et l'un des plus célèbres, *La chanson du Troubadour*. Son auteur reste inconnu, et nous ne sommes pas certains de la date exacte de sa création. Nous ne savons rien de son époque, ni du roi qui régnait alors, ni même de la ville où il a été créé ou de son langage originel. Et pourtant, le poème nous est toujours connu. Et c'est une preuve du thème même qui l'anime : le fait qu'il existe des œuvres à la fois immatérielles et intemporelles, et que rien ne peut dépasser le pouvoir des mots. Parce que, sans nul doute, *La chanson du Troubadour* perdure quand la civilisation où elle est née a disparu depuis longtemps.

Du coin de l'œil, James remarqua que Rose prenait des notes d'une plume fébrile. C'était le genre de cours que sa cousine adorait. Il baissa les yeux sur son propre parchemin, parfaitement vierge, et se demanda s'il avait intérêt d'écrire ses propres notes, ou s'il pouvait espérer que Rose le laisse recopier les siennes.

— Le monde magique est très ancien, continua le professeur, et de ce fait, il possède une littérature extrêmement riche – comme vous pouvez le constater par les innombrables volumes de la bibliothèque, derrière vous. (Revalvier agitait les mains en direction de la pièce adjacente.) Je n'ai aucun espoir de vous faire découvrir ne serait-ce qu'un dixième de cette histoire. Malgré tout, je choisirai quelques ouvrages importants, représentatifs de chaque époque et, en creusant dans chacun d'entre eux aussi profondément que possible, nous tenterons de mieux comprendre les âges dont ils proviennent. De nombreux sorciers trouvent la littérature ennuyeuse. Ces malheureux n'ont simplement jamais compris ce qu'elle pouvait leur apporter. Je ferai de mon mieux cette année pour que les livres que nous étudierons ensemble vous ouvrent l'esprit. Avec un peu de chance, et du travail, les histoires qu'ils contiennent s'animeront pour vous. Et en ça, je ne parle pas seulement des livres de la Réserve, qui doivent être enchaînés aux étagères pour ne pas s'évader.

Il y eut quelques rires polis. Revalvier les accepta avec un petit sourire.

— Nous allons commencer notre exploration de la littérature du monde magique avec une petite expérience. Plutôt que prendre une œuvre classique ou un poème connu, je préfère vous offrir quelque chose de plus accessible. Je m'adresse à vous. Qui pourrait-il me parler de son histoire préférée avant de dormir étant enfant ?

James regarda autour de lui dans la salle. Une fille de Serdaigle, Kendra Lecoin, leva la main. Pour l'encourager à parler, Revalvier hocha la tête dans sa direction.

— Une histoire d'enfant ? insista Kendra. Même si elle est courte ?

— *Surtout* si elle est courte, Miss Lecoin, répondit Revalvier avec un sourire.

Kendra piqua soudain un fard.

— Eh bien, dit-elle, quand j'étais petite, mon histoire préférée était *Les Trois Vieilles Harpies*.

— Très bien, Miss Lecoin, dit Revalvier. J'imagine que la plupart d'entre vous connaissent déjà ce conte de trois sorcières paysannes qui emmènent leurs provisions au marché ? C'est une histoire très ancienne, et un excellent exemple. Quelqu'un d'autre ?

Graham répondit le suivant :

— Je me rappelle surtout d'une histoire avec un géant et un haricot magique. Un enfant moldu trouvait un plan magique, qui grimpait vers le ciel, aussi il montait dessus, et arrivait dans le domaine d'un géant. L'enfant essaye de voler le géant, mais il se fait attraper, et finit dans un sandwich. La morale de cette histoire est qu'il ne faut pas utiliser la magie sans réfléchir, et que ça peut apporter des ennuis à tout le monde.

— Un autre conte très classique, Mr Warton, approuva Revalvier, mais votre exemple illustre surtout la façon dont les histoires évoluent avec le temps, en fonction des cultures et des coutumes. Je vous signale que les Moldus ont gardé aussi ce conte dans leur folklore.

Plusieurs autres élèves décrivirent leurs histoires favorites. Quand ce fut le tour de Rose, elle n'étonna personne en parlant d'un des *Contes de Beedle le Barde* : *Lapina la Babille*.

— Ma mère me la lisait dans une édition originale qu'elle avait reçue de l'ancien directeur de Poudlard, Albus Dumbledore, annonça-t-elle avec fierté.

Le professeur Revalvier était maintenant penchée sur son bureau.

— Très bien, dit-elle, la plupart d'entre nous connaissent bien entendu les *Contes de Beedle le Barde*, même si nous ne les avons pas lus dans un livre aussi illustre. Ce sont, en vérité, d'excellents exemples de la littérature classique des sorciers. Ces contes ont en commun une chose remarquable : ils sont très anciens. Au début, ils passaient de bouche à oreille d'une génération à l'autre. Et tous avaient pour but d'apprendre une importante leçon de la vie. Ce qui est moins évident à discerner, c'est que ces histoires nous donnent des renseignements subtils concernant les époques où ils ont été créés. Par exemple, il existait un temps où de vieilles sorcières fragiles devaient pousser jusqu'au marché des brouettes remplies de leurs produits pour vivre. C'était il y a bien longtemps, et si cette vision nous semblent familière, c'est que nous avons tous grandis avec l'histoire des *Trois Vieilles Harpies*. Voyez-vous, ce qui est merveilleux dans la bonne littérature, même dans de simples contes pour enfants, c'est qu'elle nous enseigne – sans même que nous le réalisions – les choses de la vie, l'Histoire, le monde dans lequel nous vivons, et même des détails de nos propres personnalités. À mon avis, les meilleures leçons que la vie nous donne sont celles que nous apprenons sans le savoir. Et la littérature est une excellente façon de le faire.

« Prenons un autre exemple, que personne n'a encore mentionné. Quand j'étais petite, l'histoire que je préférais avant de me coucher était *Le Roi des Chats*. L'un d'entre vous connaît-il ce conte ?

Un peu hésitant, Ralph leva la main.

— Je pense la connaître, dit-il, mais ma version sera sans doute différente. J'ai grandi chez les Moldus. Du moins, c'est ce que je croyais.

— Beaucoup d'histoires d'origine magique existent aussi dans le monde moldu, où elles sont considérées comme des mythes et des légendes, Mr Deedle. Pourriez-vous nous raconter la version que vous connaissez ?

Ralph se mordilla un moment la lèvre supérieure, en réfléchissant.

— D’accord, dit-il ensuite. (Il prit une grande inspiration, et se lança :) Il était une fois un homme qui vivait à la campagne. Un jour, il part pour une promenade, très loin, vraiment très très loin de chez lui. Il n’y avait plus personne autour de lui, aucune maison, dans aucune direction. Tout à coup, il voit un groupe de souris. Au début, il pense qu’il devrait les chasser, mais alors il réalise que ces souris n’agissent pas de façon normale. Elles marchent en rang, comme une procession, et elles portent quelque chose. L’homme s’accroupit derrière un buisson, pour ne pas leur faire peur – et aussi parce qu’il est vraiment curieux de voir ce qu’elles portent. Quand les souris passent devant lui, il voit qu’elles portent une autre souris sur un tout petit lit. Et l’homme comprend que la souris doit être morte, et qu’il assiste à des funérailles.

« Aussi silencieusement que possible, il suit la procession, au plus profond des bois, jusqu’à ce que les souris arrivent dans une clairière, tout illuminée de soleil. Au centre de la clairière, il y a un petit escalier de pierre qui monte… nulle part. Juste des marches, et rien au-dessus. Au pied des escaliers, il y a un gros chat assis, qui en bloque l’accès. Il a des rayures dorées, et un air très solennel. Le chat regarde la procession des souris traverser la clairière, et s’approcher de lui, de plus en plus près. L’homme manque crier pour avertir les souris, parce qu’il est certain que le chat va les manger, funérailles ou pas. Mais quand les souris arrivent finalement devant le chat, elles s’arrêtent, juste entre ses pattes. Elles posent par terre le petit lit, et reculent. Le gros chat doré les regarde toujours de ses énormes yeux verts. Au bout d’un moment, il se penche, et dit quelque chose à la souris morte. Et la souris saute et se met à danser. Elle passe entre les pattes dorées du chat, et remonte le petit escalier de pierre. L’homme regarde, toujours caché, et quand la souris arrive en haut des escaliers, elle continue à monter, de plus en plus haut, jusqu’au ciel, comme s’il y avait d’autres marches invisibles. Et tout à coup, elle disparait. L’homme n’arrive pas à croire ce qu’il a vu.

« Quand il baisse les yeux, il voit que toutes les autres souris sont reparties. Il ne reste que le gros chat doré, qui le regarde, lui, de ses gros yeux verts. L’homme a peur du chat, aussi il se tourne, et court aussi vite que possible, pour quitter les bois. Ensuite, il ne s’arrête pas de courir et refait tout le chemin, jusqu’à ce qu’il revienne chez lui, dans sa maison. La nuit même, l’homme est assis à table, pour dîner avec sa famille. Il leur raconte tout ce qu’il a vu durant la journée, et sa dernière phrase est : « Ce chat était certainement le roi des souris. ». Et juste à ce moment-là, le vieux chat de la famille, qui jusqu’ici dormait devant la cheminée, se redresse sur ses pattes arrière et dit, d’une voix parfaitement audible : « Alors moi, je suis le roi des chats ! » Sur ce, il saute dans la cheminée, et disparait. La famille ne le revoit jamais.

Quand Ralph termina son histoire, la pièce resta silencieuse. Personne ne parlait. Le professeur Revalvier avait les yeux fermés, comme pour mieux savourer le conte. Le soleil brillant du matin illuminait la pièce, rendant l’atmosphère somnolente. James eut la sensation que la chaleur bourdonnait, mettant les élèves quelque peu en transe, comme si le temps s’était ralenti pendant que Ralph parlait.

— Vous avez merveilleusement bien raconté cette histoire, Mr Deedle, dit le professeur Revalvier en ouvrant les yeux. Effectivement, votre version est un peu différente de celle dont je me souviens de ma jeunesse, mais c’est très intéressant. Certains d’entre vous avaient-ils déjà entendu cette histoire auparavant ?

Aucune main ne se leva. Ralph regarda autour de lui, et parut plutôt surpris.

— Que voyez-vous d’étrange au sujet de cette histoire ? insista le professeur, en s’adressant aux élèves. Quelqu’un peut-il me signaler la différence entre ce conte et ceux que nous avons mentionnés précédemment ?

Murdock leva la main.

— D’abord, cette histoire n’a aucun sens ! dit-il.

Le professeur pencha légèrement la tête.

— Vous croyez ? Quelqu’un d’autre partage le jugement de Mr Murdock ?

Plusieurs élèves hochèrent la tête.

— Ce n’est pas que je n’aime pas cette histoire, ajouta Morgane Patonia après avoir levé la main. Elle était sympa. Mais quelque part, elle faisait peur.

Revalvier plissa les yeux.

— Contrairement à ce qu’on pourrait croire, la peur est parfois attirante, vous ne croyez pas ?

À nouveau, plusieurs élèves hochèrent la tête, mais la plupart affichaient aussi un air étonné.

— À votre avis, pourquoi vos parents ne vous ont-ils pas raconté cette histoire – à part ceux de Mr Deedle, bien entendu ?

Il y eut un long silence. Ensuite, Rose leva la main.

— Toutes les histoires que nous avons entendues en grandissant étaient de jolies histoires, dit-elle. Il y a parfois de méchants sorciers ou sorcières, mais tout finissait bien. Il n’y a pas de souris morte. Et puis, en général, il y a une morale qui permet de croire à une fin heureuse, même si les personnages n’avaient pas de chance, ou se trompaient.

Revalvier la regarda d’un air intense.

— Et d’après vous, cette histoire n’a pas de fin heureuse ? Ni de morale ?

James savait qu’il ne fallait pas répondre à une question aussi évidente. En général, les réponses évidentes étaient toujours fausses. D’ailleurs, le professeur Revalvier sembla approuver le silence de la classe. Ensuite, elle passa derrière son bureau.

— Votre travail pour la prochaine fois, jeunes gens, sera de réécrire l’histoire du *Roi des Chats*, dit-elle. Je préférerais que vous ne vous consultiez pas les uns les autres, et que vous en donniez chacun une version personnelle. Le but de cet exercice n’est pas de répéter mot à mot ce que nous a dit Mr Deedle, mais plutôt d’écrire ce dont vous vous souvenez. Si votre version est différente, ce sera d’autant plus intéressant. Réaliser la façon dont les histoires magiques changent d’une personne à l’autre est une façon instructive d’en apprendre plus sur la personnalité de chacun. Dans ce cas, sur la vôtre. Quand vous aurez terminé ce travail, nous vous discuterons à nouveau de la morale de cette histoire, et nous verrons si vous êtes toujours convaincus qu’il n’y en a aucune.

Le professeur s’assit dans son siège, et remit ses lunettes pour lire.

— Mr Deedle, vous êtes exempté de ce travail, bien entendu. Ce sera votre récompense pour votre délicieuse façon de la raconter. Et maintenant, jeunes gens, veuillez prendre le premier chapitre de vos livres.

Le reste du cours se passa à étudier le contexte historique de l’Age d’or de la Littérature Magique, en commençant par les écrits classiques des sorciers les plus connus (et les moins lus). Revalvier assura à ses élèves qu’elle ferait « tout ce qui était nécessaire » pour qu’ils apprécient ces romans, et James eut même l’espoir qu’elle pourrait réussir dans cette tâche ardue. Il était plutôt curieux de la voir essayer, et attendait avec impatience de découvrir ses méthodes.

Quand ils quittèrent la classe, James dit à Ralph :

— Beau boulot, Ralphinator. Tu n’as pas de devoirs à faire !

— Ton père t'a vraiment raconté cette histoire quand tu étais enfant ? demanda Rose.

— Non, admit Ralph. C'était ma grand-mère, quand je restais chez elle.

Ralph regarda son ami d'un air surpris.

— J'ai cru que c'était ton père. Après tout, c'est lui qui avait des origines magiques, du moins, jusqu'à ses onze ans.

— En fait, c'est ce que voulait démontrer le professeur Revalvier, commenta Rose. Beaucoup d'histoires magiques existent aussi dans la culture moldue, comme des légendes et des mythes. De toute évidence, le *Roi des Chats* en fait partie. Et c'est comme ça que la grand-mère de Ralph connaissait cette histoire.

Ralph hocha la tête.

— Elle en avait plein de ce genre, toujours un peu bizarres, effrayantes, mais c'est ce qui me plaisait. En fait, elles étaient … magiques, quoi ! J'avais vraiment des rêves dingues quand elle m'avait raconté ses histoires. Pas des cauchemars, mais… (Il secoua la tête, comme s'il ne trouvait pas le mot exact.)

— Ça m'arrive aussi, intervint Graham, chaque fois que je mange le goulasch de mon oncle Dimitri. Il en fait à chaque Noël. Il prétend y ajouter un ingrédient magique – de la racine de mandragore en poudre – mais ma mère affirme que c'est en réalité une pinte de rhum gobelin.

James était certain que le devoir de Littérature Magique serait facile à faire, mais le soir même, assis dans la bibliothèque, avec une plume à la main et un parchemin posé devant lui, il se trouva à regarder la lune qui brillait derrière la fenêtre, sans réussir à pondre un mot. Il finit par secouer la tête, comme pour s'éclaircir les idées.

À côté de lui, à Ralph était penché sur un problème d'Arithmancie.

— C'est vraiment étrange, dit James. Je me souviens parfaitement de l'histoire que tu nous as racontée en classe. Je pourrais probablement de la redire, mot à mot. Et pourtant, quand j'essaye de l'écrire, tout se déforme dans ma tête.

Ralph se redressa, et s'étira.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Si tu peux la dire, pourquoi tu ne peux pas l'écrire ?

— Aucune idée. Je sais que ça commence avec un homme qui se promène dans les bois. J'ai réussi à écrire ça. Et ensuite, je n'arrive pas à me souvenir si c'est la nuit ou le jour. Et puis, j'essaye d'imaginer l'endroit où il marche, à quelle distance il est de chez lui ? Et pourquoi personne ne vit dans ce coin, c'est bizarre non ? Et alors, il voit les souris. Bon, d'accord, mais quand j'essaye d'écrire ça, tout à coup, je pense à des écureuils ou à des campagnols.

— Des campagnols ? répéta Ralph avec une grimace. Mais c'est quoi au juste un campagnol ?

James leva les bras en l'air.

— Je ne sais pas trop. Un petit animal des bois, j'imagine. Mais tu vois, c'est bien le problème. Dès que j'essaie de l'écrire, cette histoire se déforme : et elle devient entièrement différente.

Ralph y réfléchit un moment, et finit par secouer la tête.

— Je n'y comprends rien. Tu veux que je te la raconte encore ?

— Non, répondit James avec un soupir. Revalvier a bien dit que ce n'était pas l'intérêt de la chose. D'après elle, on doit écrire la façon dont on s'en souvient. Franchement, je ne m'attendais pas à ce que ce soit aussi difficile. C'est juste un conte pour enfants !

Ralph haussa les épaules.

— D'accord, mais c'est un conte pour enfants *sorciers.*

— Non, rétorqua James, pas ta version. Ta grand-mère était moldue. D'ailleurs, j'imagine que c'était la mère de ta mère, parce que ton père était orphelin.

Ralph hocha la tête, sans rien dire de plus.

James s'apprêtait à faire une autre tentative pour écrire sa version du *Roi des Chats* quand Petra Morganstern apparut derrière une étagère de livres.

— Salut, Petra, dit James.

Il avait parlé à voix basse pour ne pas s'attirer un regard menaçant de la bibliothécaire. Petra cherchait (plutôt frénétiquement) parmi les titres des livres sur les étagères, tandis que son sac dodelinait au bout de son bras. Elle parut ne pas entendre James.

— Petra, je t'ai dit bonjour, répéta-t-il, les deux mains en porte-voix autour de sa bouche.

Petra se retourna, vit James, et cligna des yeux, comme surprise. Ses immenses prunelles d'un bleu très pur avaient un regard lointain.

— Oh, dit-elle. Bonjour, James. Désolée, je ne t'avais pas vu. (À nouveau, elle se tourna pour regarder les étagères.) En fait, je… je ne sais pas trop ce que je cherchais…

Etonné, James vit Petra s'éloigner, en traînant son sac. Quand elle fut hors de portée, il se tourna vers Ralph et demanda :

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Aucune idée, répondit Ralph.

Rose arriva sur ces entrefaites. Elle déposa sur la table une énorme pile de livres, et s'installa auprès d'eux.

— Bon, s'exclama-t-elle gaiement, j'ai décidé de prendre un peu d'avance en Littérature Magique. Voici une dizaine de livres qu'on nous conseille de lire, pour mieux comprendre le fonctionnement du monde magique. J'en ai déjà lu quatre, mais ça ne me fera pas de mal de les revoir.

James se pencha vers elle.

— Hey, Rose, tu sais ce qui ne va pas avec Petra ?

— Petra ? répéta Rose, d'une voix distraite. Pourquoi ? Qu'est-ce qu'elle a ?

— Elle vient de passer, il n'y a pas deux minutes, l'air aussi triste que si ça chouette venait de mourir.

Rosis réfléchit un moment.

— Ça m'étonne, dit-elle enfin. Elle avait l'air parfaitement normal au déjeuner, ce matin, mais elle est partie très vite après son colis.

— Quel colis ? demanda Ralph.

Rose ouvrit son sac, et commença à fouiller dedans.

— Oh, c'est vrai, vous étiez déjà repartis tous les deux. Petra a reçu un colis du ministère. Apparemment, ça venait de son père. Elle est partie juste après l'avoir reçu. J'ai supposé qu'elle préférait l'ouvrir en privé.

James pencha la tête.

— Pourquoi un paquet venant de son père serait-il arrivé par un hibou du ministère ?

Rose leva les sourcils.

— J'ai pensé que son père devait y travailler. Beaucoup de gens envoient du courrier personnel par la poste officielle. Papa le fait parfois, mais maman trouve qu'il ne devrait pas. À chaque fois, elle lui fait la morale.

— Peut-être Petra a-t-elle reçu de mauvaises nouvelles de chez elle ? proposa Ralph.

— Ce n'était pas seulement une lettre, répliqua Rose. C'était un colis. J'ai pensé qu'il s'agissait de bonbons de sa mère ou d'un cadeau d'anniversaire. Quelque chose comme ça.

Les sourcils froncés, James regardait la direction où Petra avait disparu.

— Si des bonbons la mette dans cet état, sa mère doit être nulle niveau cuisine.

Tout à coup, Rose eut un grand sourire. Elle se pencha en avant, et chuchota :

— Je viens de croiser Fiona Boussole près de la Réserve ! Et elle sait pourquoi les cours des Us et Coutume Moldus n'ont pas encore commencé cette semaine.

— Je croyais que le professeur Curry n'était pas encore revenu de voyage, dit Ralph, peu impressionné. Ça me va. Elle peut rester en vacances tout le reste de l'année.

— Elle n'était pas en voyage mais en déplacement professionnel, signala Rose, pour effectuer des recherches spécifiques à ses cours. Elle est revenue hier, et demain après-midi, il y aura une grande réunion générale de toutes les classes des Us et Coutumes Moldus, toutes années confondues. Curry veut faire une annonce sur son sujet d'études de l'année et, de toute évidence, ça concerne tout le monde !

James eut l'air sceptique.

— Et c'est Fiona Boussole qui t'a dit ça ? Comment le saurait-elle ?

— Hier, Fiona a rencontré le professeur Curry qui sortait de son bureau, expliqua Rose avec entrain. Curry vidait encore sa malle – elle venait juste d'arriver – mais elle a prévenu Fiona de la réunion. Elle lui a même dit que les cours de l'après-midi se termineraient plus tôt, pour que tout le monde puisse venir.

— Et elle a indiqué ce que serait son grand projet ? demanda Ralph.

— Non, répondit Rose en secouant la tête. Elle n'a rien dit, et Fiona n'a pas posé la question. Mais je suis vraiment curieuse de savoir.

— L'année dernière, dit James, elle nous a fait jouer au football. Et c'était plutôt marrant. Peut-être a-t-elle trouvé un autre jeu moldu ? Mais pourquoi veut-elle avoir toute l'école en même temps ?

— Oui, ça ferait un drôle de match ! dit Ralph.

Peu après, James, Ralph et Rose remarquèrent qu'il était tard. La plupart des autres élèves étaient déjà partis, et la bibliothécaire commençait à souffler les lanternes sur les tables désertées. Tous trois récupérèrent leurs livres, plumes et parchemins, les rangèrent dans leurs sacs, et quittèrent la bibliothèque, à travers le labyrinthe des étagères de livres.

— Hey, Rose ? demanda James. Tu as terminé le devoir sur le *Roi des Chats* ?

— Oui, bien sûr, répondit-elle. C'est ce que j'ai fait en premier ce soir. Pourquoi ?

Perplexe, James la regarda.

— Par curiosité, c'est tout. Tu n'as pas trouvé ça… euh – difficile ?

Rose redressa la bandoulière de son sac de livres.

— Non, dit-elle. Il y a un homme qui marche dans les bois ; il voit des souris dans une procession pour des funérailles ; il les suit, et bla-bla-bla. C'était le truc le plus facile que j'aie eu à faire ce soir.

— Oh. (James fronça les sourcils, songeur.) Tant mieux pour toi.

— En fait, la seule partie qui m'ait un peu troublée, ajouta Rose, en poussant les portes de la bibliothèque, c'est quand ils rencontrent la mouflette.

Ralph se mit à cligner des yeux très vite.

— Quelle mouflette ? demanda-t-il.

— Tu sais, celle qui est devant les escaliers. En fait, je n'arrivais pas à me souvenir si elle était assise ou pas. Et puis, j'ai oublié la couleur de ses rayures – vertes, je crois…

Ralph la regarda fixement, puis il se tourna vers James, qui haussa les épaules et secoua la tête.

Au moment où tous trois quittaient la bibliothèque, James remarqua qu'il restait encore une personne derrière eux. Assise à une table dans un coin, toute seule, perdue dans la flaque de lumière jetée par une lanterne, il y avait Petra. Elle avait la tête baissée, et ses longs cheveux noirs pendaient de chaque côté de son visage comme un rideau. Devant elle, sur la table, se trouvait un simple morceau de parchemin. James attendit un moment pour voir si elle allait lever les yeux, mais elle ne bougea pas. Triste de voir Petra dans cet état, il hésita à la déranger, mais décida finalement de la laisser tranquille. Après tout, il la verrait tout à l'heure dans la salle commune. Et peut-être serait-elle alors d'humeur plus gaie.

James souhaita bonne nuit à Ralph quand ils se séparèrent au bas des escaliers. James et Rose montèrent dans la tour Gryffondor, où ils s'installèrent devant le feu. Durant un moment, ils regardèrent une partie animée de CB – cible et bâton. Un peu plus tard, ils montèrent chacun dans leur dortoir respectif. Quand James arriva dans sa chambre, Scorpius était déjà couché, et lisait un livre dont le titre indiquait *Histoires Vraies de Dragons & Chasseurs de Dragons*. Scorpius portait ses lunettes sans monture et, au grand désespoir de James, elles rendaient son visage pâle plus intéressant qu'idiot. Scorpius jeta un bref coup d'œil à James quand il entra dans la chambre.

— Charmant comme lecture avant de se coucher, marmonna James.

— Tu préférerais l'histoire des *Trois Vieilles Harpies* ? se moqua Scorpius d'une voix traînante. Ou peut-être un des romans de Revalvier concernant ton père ?

James arracha les couvertures de son nouveau lit. Les lettres « BÉBÉ POTTER » brillaient toujours en violet sur le bois, à la tête du lit. James avait essayé de les effacer, mais en vain. Il enfila son pyjama, et se glissa sous la couverture, avant de jeter un regard dégoûté en direction de Scorpius.

— D’après ce que j’ai entendu dire, commenta Scorpius sans lever les yeux de son livre, ton frère a de bonne chance d’entrer dans l’équipe de Quidditch de Serpentard.

Du coup, James se rassit dans son lit.

— Tu gardes des informateurs dans la maison de ton père, Scorpius ? Est-ce qu’il a prévu d’assister aux matchs ? Je me demande quelle maison il choisira d’applaudir. Ça risque d’être un peu difficile pour lui.

— Albus n’a eu aucun problème à voler sur le balai de Tabitha Corsica.

En disant ça, Scorpius, pour la première fois, regarda James droit dans les yeux. Sans trop savoir quoi dire, James lui renvoya son regard. Est-ce que Scorpius se moquait de lui ? Ou était-ce plutôt une sorte d’avertissement ?

— Oui, je sais, finit par admettre James. Je l’ai vu. Et alors ?

— Au début de la semaine, j’ai eu un premier cours de vol avec le cher petit Albus. D’ailleurs, il y avait aussi ta cousine, Rose. Le niveau de ton frère a drôlement progressé en quelques heures, non ?

Ecœuré, James se laissa retomber dans son lit, et lui tourna le dos.

— Et qu’est-ce que ça peut te faire ? grommela-t-il.

— Rien, bien sûr, dit Scorpius. C’était juste pour parler. Tu as l’intention d’entrer dans l’équipe Gryffondor, je présume ?

— Peut-être, admit James. Et toi ?

Quand Scorpius ne répondit pas, James se retourna et le regarda. Une fois de plus, le garçon pâle quitta son livre des yeux pour l’examiner d’un air songeur. Puis il soupira.

— Non, Potter, dit-il enfin. Je trouve ce genre de sport en groupe plutôt… vulgaire. Disons que je préfère utiliser mes talents de façon un peu moins ostentatoire.

Levant les yeux au ciel, James se remit sur le côté. Scorpius essayait seulement de le provoquer. C’était son principal talent et, de toute évidence, James était sa cible favorite.

Ce fut au moment où il s’endormait que James réalisa que Petra n’était pas remontée dans la salle commune, finalement.

Le lendemain matin, James finissait juste son petit déjeuner quand Aristo voleta au-dessus de lui, avant de lâcher une lettre dans son assiette. James la récupéra rapidement, et remercia Aristo d’un signe de la main. La chouette remonta vers les hauteurs, et disparut par une fenêtre, avec les autres hiboux qui distribuaient le courrier du matin.

La lettre, qui venait de Lucy, était étonnamment épaisse.

— Qu’est-ce que c’est ? demanda Rose.

— Une réponse de Lucy.

James enfouit la lettre dans son sac.

— Pourquoi tu ne la lis pas maintenant ? s’étonna Rose.

Tandis que sa cousine se penchait pour prendre une autre tartine, James repoussa son banc, et se leva.

— Pas le temps. Je dois aller en cours. C'est dans la Tour Nord. Ce matin, j'ai Divination.

— Moi aussi, James, remarqua Rose. Nous sommes dans la même classe. Nous avons encore largement le temps d'y aller.

— Oui mais… euh – j'ai oublié un truc dans ma chambre. Je remonte pour le récupérer.

Rose lui jeta un regard lourd de soupçons, mais James tournait déjà les talons et s'enfuit avant qu'elle n'ait le temps de discuter. Il prit un chemin plutôt compliqué pour aller vers la Tour Nord, et s'arrêta dans un escalier désert. Assis sur la dernière marche, il sortit la lettre de Lucy de son sac et l'ouvrit. Il constata que le parchemin était enroulé autour d'un journal. Il lut d'abord la lettre.

Cher James,

Merci de m'avoir écrit. Actuellement, nous sommes à la maison, et j'en suis heureuse. Par contre, ça rend plus difficile pour moi de prendre des photos que Rose trouverait intéressantes. Désolée. Au sujet d'Albus, je ne suis pas surprise. J'en avais le pressentiment. Vraiment. Tu sais, à mon avis, personne ne sera réellement étonné qu'il ait fini à Serpentard. Je me demande même si ce n'est pas là que j'irai aussi. Tu crois que c'est mal de ma part de le penser ? J'espère que non. Papa m'a tout expliqué au sujet de ton professeur Soufflet. Il le trouve très impressionnant, et il m'a annoncé fièrement l'avoir rencontré en personne, quelques fois.

Comme tu me l'as demandé, j'ai cherché des renseignements au sujet du Gardien des Portes. Il y a d'ailleurs beaucoup d'informations sur lui. Il faut juste savoir où chercher. Heureusement, depuis que nous sommes à la maison, j'ai accès à la bibliothèque des sorciers, à Notting Hill. (NdT : Quartier au centre de Londres). *Maman nous y emmène une fois par semaine, mais je crois qu'elle mourrait si elle savait dans quelles sections je fais mes recherches. Le Gardien des Portes a d'innombrables noms, et tous sont plus terrifiants les uns que les autres – ce qui est logique quand on sait ce qu'il représente. Selon d'anciennes légendes, le Gardien des Portes est la Sentinelle de l'Entre-deux-mondes, un endroit qui sépare les vivants des morts. Il vit dans un domaine qu'on appelle le* Transitus Nihilo *– le Vide entre la terre et l'Au-delà. C'est un être de pure magie. En quelque sorte, il est immense, parce qu'il n'a pas de corps, pas de limites, et qu'il vit dans le Néant. On suppose qu'il ne connaît pas l'existence de la terre ou des humains, parce qu'il est trop arrogant pour imaginer qu'il peut y avoir d'autres vies que la sienne. Mais le plus terrifiant de tout est ce qu'on appelle la Malédiction du Gardien. Salazar Serpentard en parlait énormément. Selon lui, ce serait le Jugement Dernier, la punition suprême de ceux qui l'avaient trahi. Je crois avoir compris que cette Malédiction affirme qu'un jour, le Gardien des Portes serait rappelé sur terre par une personne nommée « l'Emissaire », un sorcier suffisamment puissant pour voyager dans l'Entre-deux-mondes, dans le Néant. Le Gardien des Portes suivrait alors son Emissaire jusque sur la terre, et son arrivée correspondrait à la fin du monde. Parce que, une fois ici, le Gardien ne se nourrirait que d'horreur et de douleur, il aspirerait la lumière et le bonheur des gens comme un vampire aspire le sang. D'après la légende, il étudierait le fonctionnement des humains, comprendrait comment les terrifier au mieux, et le plus possible. Par contre, pour atteindre son but final, il aurait besoin d'un vecteur – un humain qui accepterait volontairement son sort, et serait prêt à tuer pour prouver sa valeur. Toutes les prophéties prétendent que cet humain maudit sera qu'un enfant au passé tragique – et je pense donc à un orphelin, qui n'aurait rien à perdre. Franchement, toute cette histoire est vraiment affreuse.*

Mais je suis aussi curieuse, James, et je me demande pourquoi tu m'as demandé de me renseigner. Ça m'étonnerait beaucoup que tu apprennes à l'école quelque chose de ce genre. Pourquoi aussi dois-tu garder le secret ? C'est de l'ancienne magie, terriblement grave et puissante, tu sais. Le livre où j'ai trouvé l'essentiel de mes renseignements a failli m'arracher un doigt. Explique-moi, s'il te plaît.

Je t'embrasse,

Lucy

PS. Je joins à ma lettre un journal moldu, que j'ai trouvé en revenant de la bibliothèque. Ce n'est probablement rien, mais je n'ai pu m'empêcher d'être surprise, après ce que je venais de lire sur le Gardien maudit. Qu'en penses-tu ? Y a-t-il un rapport ?

Les yeux écarquillés, James replia lentement le parchemin. Une sueur froide lui monta au front. Les mots de Lucy ressemblaient de façon effrayante à certaines prédictions de Farrigan, le squelette de la caverne. Mais c'était impossible ! Merlin ne pouvait pas être l'émissaire d'une aussi horrible créature ! Du moins, pas volontairement. Et pourtant… Que se passerait-il si son très long voyage dans l'Entre-deux-mondes avait réellement convoqué sur terre le Gardien des Portes ? Nerveusement, James secoua la tête. Le journal glissa de ses genoux, et tomba par terre. James y jeta un coup d'œil, et vit immédiatement que ce journal était un tabloïd moldu. À contrecœur, il le ramassa, et le déplia. Il lut les gros titres, grimaça, puis se plongea dans la lecture de l'article.

« Une famille entière terrorisée par un démon extraterrestre ! »

Ils terminent dans un asile d'aliénés

Au cours de l'été, dans le calme petit village de Kensington, au bord de la mer, une tragédie a secoué les habitants avec l'apparition d'un spectre. Ceux qui l'ont vu le décrivent comme « un être de cendre et de fumée ». De toute évidence extraterrestre, cette créature fantastique est apparue à plusieurs occasions, la troisième semaine du mois de mai. Plus de douze témoins affirment l'avoir aperçue, dans un petit pub à l'extérieur du village, Au Vieux Coq. *Aucun des témoins n'a accepté de parler directement à* Creusons le sujet, *mais des rapports antérieurs établissent que la créature exsudait un sentiment palpable d'horreur et de panique, ce qui provoquait une forme de démence contagieuse chez ceux qu'elle approchait.*

Les apparitions furent particulièrement brutales de la nuit du 17 mai, dans la maison d'Herbert Bleeker, où la créature sévit trois heures durant. Les voisins ont affirmé avoir entendu des bruits extraterrestres émerger de la maison, des hurlements, et des lumières étranges. Mr Bleeker, épicier de son état, sa femme, et son fils majeur, Charlie, se trouvaient dans la maison à ce moment-là. Les voisins, terrorisés, n'ont pas osé intervenir. Le matin suivant, les trois Bleeker ont été découverts sur la pelouse de leur maison. Et d'après un témoin, on les aurait crus « décérébrés ». Ils ont été conduits dans un asile des environs, à Dunfield, dans un état de stupeur et de delirium tremens.

Vingt-quatre heures après, Charlie Bleeker a pu répondre aux médecins qui le soignaient. Il a décrit la visite de la créature comme un moment terrifiant au possible. « C'était, dit-il, comme si nos cerveaux avaient été disséqués de l'intérieur. » Il aurait dit aussi : « Nous étions comme des émetteurs branchés sur sa longueur d'onde, et il nous a fait ressentir les pires horreurs imaginables. C'était monstrueux, affreux. On aurait dit qu'il ignorait ce que nous étions, et qu'il n'arrêterait pas de nous examiner jusqu'à tout savoir. »

Après une brève période de cohérence, Mr Bleeker a sombré à nouveau dans la démence, mais il répond plutôt bien aux traitements médicaux. Par contre, ses parents n'ont pas repris

conscience. Le professeur Liam Kirkwood, du Département des Recherches Paranormale de l'université de Northern Heatherdown s'inquiète de la recrudescence des manifestations de ce genre. « Nous avons des rapports similaires qui émergent de tout le pays, et au-delà. Il est probable que des extraterrestres font des expériences sur les humains, dans des buts que nous ignorons. Espérons seulement que ces créatures n'ont pas des objectifs aussi terrifiants que ce qu'il paraît. »

Creusons le Sujet *suivra avec attention la suite de cette affaire et tiendra ses lecteurs au courant des prochaines manifestations de la créature.*

Lentement, James laissa retomber le tabloïd. Puis il le remit dans l'enveloppe, avec la lettre de Lucy. C'était sans rapport, se répétait-il. Ce n'était qu'une invention de journaliste. La plupart ne savait quoi raconter pour vendre du sensationnel : des petits hommes verts, des visages de Saints apparus dans des tartines grillées… Malgré tout, James ne pouvait s'empêcher de frissonner en se souvenant de la « créature de cendre et de fumée ». Et si c'était bien le Gardien des Portes ? Et si ce Détraqueur géant était déjà lâché sur terre sans que Merlin soit au courant ? Pire encore, si le grand sorcier le savait déjà parce qu'il était responsable de sa venue ? C'était trop horrible. James décida de découvrir la vérité, d'une façon ou d'une autre. Il ne savait pas encore comment agir, mais il trouverait bien un moyen. Il se sentit un peu mieux d'avoir pris cette décision. Il remit l'enveloppe dans son sac, le passa sur son épaule, et courut tout le reste du chemin jusqu'à la Tour Nord.

— Allez, jeunes gens, hop-hop-hop ! criait Kendrick Soufflet avec entrain, sur la jetée qui surplombait le lac. Nous ne sommes pas encore en octobre. La température de l'eau doit être délicieuse. Ce serait quand même mieux que vous sautiez directement. Allez-y d'un coup, et vous vous habituerez très vite.

James était debout entre Ralph et Graham, les doigts de pied recroquevillés au bord du ponton. Il regardait l'eau en dessous – elle paraissait glacée et boueuse. Il y vit son reflet, et son expression tendue et inquiète.

— Je ne sais pas ce qui est pire, murmura Graham, les dents serrées, l'idée de sauter dans cette eau pourrie, ou d'être vu dans ce costume grotesque.

Aucun des élèves n'était en maillot de bain, bien entendu. Soufflet, qui montrait une insistance de plus en plus pénible à atteindre son but, avait retrouvé (on ne sait comment) dans un vieux placard de très anciens costumes de bain de l'équipe de combats aquatiques de Poudlard. C'était des combinaisons qui arrivaient aux coudes et aux genoux, en tissu rayé gris et bordeaux. Les armes de Poudlard étaient encore brodées à l'avant, au niveau du cœur.

— Qui a jamais entendu parler de combats aquatiques ? demanda Ralph.

— Oh, ils étaient célèbres autrefois, répondit Graham. Le peuple des Ondins avait une équipe. En les regardant, on ne dirait pas qu'ils savent se battre, mais je présume qu'ils sont petits et nerveux.

James examina le costume bien trop grand qu'il portait.

— Les élèves mettaient ça pour se battre contre les sirènes ? demanda-t-il, incrédule.

— Oui, mais je crois que les sirènes trichaient, expliqua Graham. Ça a fini en eau de boudin quand le capitaine des Ondins a été retrouvé avec un Strangulot caché sous sa cape. Il l'utilisait pour étouffer ses adversaires, et les attirer au fond.

Sur l'herbe, au bord du lac, les filles de seconde année étaient censées s'entraîner, et développer leurs réflexes défensifs, en agitant des bâtons rembourrés les unes contre les autres. La plupart avaient d'ores et déjà abandonné leurs tentatives, préférant se regrouper pour examiner les garçons, avec des rires moqueurs ou des regards d'ennui. Soufflet ne s'occupait pas d'elles.

— L'exercice est très simple, jeune gens, cria le professeur. Vous sautez, vous nagez, et vous faites le plus vite possible le tour de la jetée. Ça vous paraît peut-être très long, mais je vous assure que c'est faisable. J'ai fait moi-même six tours ce matin. C'était vivifiant. Au fait, j'espère que tout le monde sait nager ?

Les garçons se regardèrent d'un air sombre, mais au début, personne n'osa lever la main. Au bout d'un moment, un ami de Ralph, Trenton Block, s'y risqua et indiqua qu'il n'avait pas encore appris. D'après James, c'était une idée géniale pour éviter de plonger dans ce lac sinistre. Mais plutôt que de dispenser Trenton de l'exercice, Soufflet se contenta de sortir des bouées. À la grande horreur de Trenton, Soufflet les gonfla lui-même, avant de les passer à ses bras. Trenton dut rester au bout du quai, misérable et ridicule, les bras écartés comme un pingouin. Sur la rive, plusieurs filles éclatèrent de rire en se moquant de lui.

— Mes jeunes amis ! hurla Soufflet. Tout est une question de volonté. Dans les Busards, nous apprenions non seulement à nager durant de longues distances, mais aussi à combattre sous l'eau, pour être prêts à lutter contre les bêtes aquatiques, les snarracudas, ou les anguilles hurlantes. Cette année, vous n'aurez pas d'épreuve de combat, sauf à la fin du printemps, si j'arrive à convaincre le professeur Londubat d'élever à titre expérimental un hybride d'Ambulie des Indes – ce sera moins dangereux que la version d'origine. Pour l'instant, nous ne considérerons que le plaisir de nager. Allez, un, deux… (Soufflet leva sa baguette vers le ciel, avec un grand sourire béat.) Trois !

À la fin du décompte, un bruit de canon émergea de sa baguette.

Les garçons s'agitèrent mollement, puis s'assirent sur le ponton et, un par un, se laissèrent tomber dans l'eau. Les bruits d'éclaboussures se mêlèrent aussitôt d'un chœur de gémissements et de plaintes.

— Il y a encore des sirènes dans le lac ? gémit Ralph entre ses dents. (Il n'était dans l'eau que jusqu'à la taille.)

James acquiesça.

— D'après mon père, précisa-t-il, ce n'est pas les sirènes que nous devons craindre là-dedans.

— Génial, haleta Ralph.

Il se laissa tomber, en essayant que sa tête ne passe pas sous l'eau. En frissonnant, il fit quelques brasses, puis se dirigea énergiquement vers une bouée orange qui flottait, à cinquante mètres de là. James le suivit.

Il fut étonné de constater que Ralph était un excellent nageur. Au moment où James finit par atteindre la bouée, il s'était plus ou moins accoutumé à la température de l'eau. Ralph remontait déjà l'échelle du ponton. Il était bon premier, et Soufflet lui serra la main, d'un air approbateur.

James termina son parcours, et serra ses mains gelées sur les barreaux glissants de l'échelle, couverts d'algues et de mousse. Sur le trajet retour, il avait malencontreusement avalé une gorgée d'eau. Il la sentait remuer dans son estomac, lui provoquant des spasmes nauséeux. Il trébucha en

arrivant sur le ponton, puis rejoignit Ralph et Graham. Les trois garçons restèrent debout, frissonnant sous les rafales de vent, tandis que l'eau dégouttait de leurs costumes trempés.

— Allez, accélère un peu, Block ! cria Soufflet, les deux mains autour de la bouche. Pense que tu as un ventrecrasse à ta poursuite. D'ailleurs, ça pourrait être vrai. J'ai entendu dire qu'il y en avait de temps en temps de ce côté du lac. Et ils sont toujours attirés par les bruits d'éclaboussures.

— Professeur Soufflet ! appela une voix.

James se retourna, en claquant des dents. Le professeur McGonagall arrivait du château. Elle était presque déjà au bout du ponton. Elle leur jeta un coup d'œil rapide, mais son visage n'exprima rien.

— Tous les élèves sont attendus dans l'amphithéâtre dans un quart d'heure, dit-elle. Je vous rappelle que les cours de cet après-midi doivent se terminer tôt.

— Oui, madame, cria Soufflet, nous avons presque fini. Ne vous inquiétez pas, nous serons à l'heure pour la réunion.

Il se tourna, donna une bourrade sur l'épaule de Ralph, puis s'adressa aux autres garçons sur le ponton :

— Vous avez entendu votre professeur ? Récupérez vos chaussures, et mettez-vous en rang. Je vous sécherai quand vous passerez devant moi, et vous aurez ensuite une petite trotte à faire jusqu'à l'amphithéâtre, pour vous réchauffer. Vous vous changerez après la réunion.

Soufflet sortit sa baguette, et la pointa sur James, qui était le plus proche de lui. Il cria « *Calor Aero !* » et produisit un jet d'air chaud qui fit reculer James d'un mètre. Quelques secondes plus tard, James était quasiment sec. Ses cheveux étaient hérissés tout droit sur la tête, comme les piquants d'un porc-épic.

— Nous allons garder ces tenues pour la réunion ? s'écria James, d'un air incrédule.

— Mr Potter, vous êtes parfaitement décent, répliqua Soufflet très peu concerné. D'ailleurs, si vous voulez mon avis, ces costumes ont un certain style. Nous n'avons plus un moment à perdre, jeunes gens. L'amphithéâtre est vers le rempart est. J'aimerais que vous fassiez preuve de diligence, et que vous soyez les premiers à arriver. Allez, courez, mes amis. Quant à vous, Mr Block, avez-vous l'intention de terminer votre épreuve de natation avant la fin de l'année, ou dois-je envoyer Mr Deedle vous chercher ?

Quand James finit par arriver devant l'entrée de l'amphithéâtre, il était en nage et très essoufflé. Les autres l'élève s'agglutinaient déjà devant les portes, et leur voix résonnaient sous la haute coupole. James grimaça en voyant des centaines de silhouettes en robe noire. Il était quasiment impossible de ne pas se faire repérer, avec ce grotesque costume de bain rayé. James et Ralph restèrent donc à l'arrière, et essayèrent (en vain) de se cacher derrière les autres. Scorpius fut le premier à les remarquer. Il passa devant eux avec un groupe de « première année » Gryffondor, et ricana. Quand Cameron vit James, il lui adressa un grand sourire et un signe de la main. Il ne put s'empêcher quand même d'être surpris par la façon dont son idole était vêtue.

— Je n'ai vu aucune fille de seconde année porter un costume pareil, remarqua Rose, en s'asseyant près de James. Je présume que vous êtes sortez d'un cours de Défense contre les Forces du Mal ?

James hocha la tête.

— Ne t'inquiète pas, dit-il. D'après Soufflet, ces tenues ont du style. Et si on avançait un peu ?

La dernière fois que James s'était trouvé dans cet amphithéâtre, l'année précédente, c'était la nuit du premier débat de l'école. Il se rappelait d'une soirée plus que désagréable, parce que, de la scène, Tabitha Corsica avait traité Harry Potter de menteur et d'imposteur. Une émeute avait suivi, heureusement interrompue par un bruyant feu d'artifice, organisé par Ted Lupin et les Gremlins. Mais aujourd'hui, en plein jour, l'amphithéâtre était tout à fait agréable. La scène immense était quasiment vide. Peu après, alors que James regardait, quelques garçons Serdaigle plus âgés y montèrent, émergeant de la fosse d'orchestre. Au bord de l'estrade, ils saluèrent profondément puis se mirent à faire des grimaces et des mimes. Il y eut des applaudissements et des cris joyeux, jusqu'à ce que le professeur McGonagall les renvoie à leur place.

James, Ralph, et Rose, s'installèrent finalement un peu plus près de la scène. Noah Metzker, qui était assis non loin de là, s'exclama :

— J'aime beaucoup votre nouvel uniforme, les mecs. On dit que les rayures évoquent Azkaban, mais je pense plutôt à une promenade de santé au bord du lac.

— Ah-ah, grogna James, tu es hilarant. Mais ne t'inquiète pas, Metzker, tu y passeras aussi.

— En fait, c'est déjà le cas, répondit Noah sérieusement. Il nous a fichu dans le lac. Attends un peu d'être en sixième année ! Soufflet n'a pas arrêté de nous jeter des Maléfices Cuisants depuis la rive. Il prétend que c'est excellent pour la discipline mentale de ne pas s'attarder à la douleur.

Damien confirma cette affirmation d'un air grave.

— J'ai été remarquable ! J'ai réussi à surmonter mon envie de le massacrer.

James nota que Petra n'était pas assise avec les autres Gremlins. Elle était plusieurs rangs plus bas, toute seule, sur le côté. Et elle regardait la scène avec des yeux vides.

Le professeur Tina Curry arriva enfin, et monta les marches jusqu'à l'estrade. Elle portait une cape de sport bleu sur sa longue robe noire. Ses cheveux frisés étaient attachés dans un chignon lâche.

Elle se toucha la gorge de sa baguette, et sa voix amplifiée résonna dans tout l'amphithéâtre. Les bavardages s'étouffèrent immédiatement

— Bienvenue à tous, élèves et professeurs, cria-t-elle. Merci à vous d'assister à cette réunion, qui est plutôt inhabituelle pour un premier cours. Cette année, puisque la plupart d'entre vous suivrez mes cours sur les Us et Coutumes Moldus, j'ai pensé qu'il serait plus intéressant pour nous de travailler à un projet commun. Pour les « première année » qui ne me connaissent pas encore, je suis le professeur Tina Curry. Mon but est de vous apprendre à comprendre la façon dont fonctionne le monde moldu. C'est important à de nombreux points de vue ! Nous sommes des sorciers et sorcières, et nous avons l'opportunité de connaître les Moldus alors qu'ils ignorent tout à notre sujet. Il est utile que nous les comprenions aussi bien que possible, pour pouvoir de temps à autre nous mélanger à eux et travailler parmi eux sans difficulté. De plus, cela nous rappelle que nous partageons avec les Moldus la même humanité. Nos différences sont à apprécier, sans préjudice.

« Dans ce but, ma classe vous encourage à vous immerger dans le monde moldu, en utilisant certains outils ingénieux, et des méthodes originales, qu'ils ont dû développer pour compenser leur manque de magie. L'année dernière, comme la plupart d'entre vous s'en souviennent, nous avons joué un sport moldu qu'ils appellent le « football », où les baguettes sont interdites, où nous devions utiliser simplement nos pieds et une simple balle non ensorcelée.

« Cette année, nous ferons une tentative à plus grande échelle. En fait, mon projet réclame la coopération de toutes les classes. Chacun d'entre vous aura une tâche spécifique, que nous devrons

l'accomplir sans utiliser de sortilèges, de potions ou de charmes. Cette année, chers élèves, nous allons produire une représentation théâtrale de la fameuse pièce de Littérature Magique : *Le Triumvirat.*

Un brouhaha de commentaires secoua l'assemblée. James n'arrivait pas à savoir si la réponse de la foule était positive ou négative.

— Qu'est-ce qu'elle raconte ? demanda Ralph.

— C'est une histoire d'amour à trois, chuchota Rose. Il y a une jeune princesse sorcière prénommée Astra, et deux sorciers amoureux d'elle : Travis et Donovan. Donovan est plus vieux et plus riche. Travis est un jeune capitaine de l'armée du roi. J'ai vu cette pièce avec ma mère au théâtre des sorciers quand j'étais petite. C'est un projet ambitieux. Ça peut être intéressant.

Au premier rang de l'assistance, Havelock Baumgarten, un des batteurs de Serpentard, se leva, et agita la main d'un air autoritaire.

— Professeur Curry dit-il, d'une voix distinguée et légèrement hautaine, *le Triumvirat* est une production classique du monde sorcier. Par sa nature, la pièce a besoin d'éléments magiques. Par exemple, durant la scène du rêve, quand l'héroïne doit voler et imaginer des armés fantômes, tout en assistant de façon prémonitoire au naufrage du galion de Travis dans un ouragan. Comment pouvons-nous espérer demeurer fidèles à cette histoire si vous insistez pour n'utiliser que des méthodes moldues ?

— Voici une inquiétude parfaitement légitime, Mr Baumgarten, répondit Curry. Mais voyez-vous, je reviens à peine d'une visite dans le monde moldu, où j'ai assisté à leur meilleures représentations théâtrales. Je dois dire que leur ingénuité et leur imagination m'ont réellement sidérée. En fait, vous seriez étonné d'apprendre que même les Moldus parlent de la « magie théâtrale ».

Depuis la foule, Victoire demanda :

— Mais comment Astra pourra-t-elle voler sans lévitation ?

— Miss Weasley, nous pouvons obtenir le même effet avec des cordes et des poulies, répondit Curry en souriant. C'est le but de cet exercice : Je veux vous démontrer qu'une forme d'illusion magique peut être accomplie avec des costumes, des peintures, des jeux de lumières, et un nombre important de techniciens. Voilà pourquoi j'ai demandé que toute l'école, que toutes les classes, s'impliquent dans cette production plutôt difficile. Nous aurons donc un nombre incalculable de talents et de propositions, et au final, chacun d'entre vous jouera un rôle vital dans la pièce. Je serai directeur de production, bien entendu. À la fin de l'année, nous nous présenterons une seule représentation, dans ce même amphithéâtre. Vos parents et vos familles seront tous invités. Je suis certaine que tous se souviendront de cette soirée.

À nouveau, il y eut dans l'assemblée des bavardages assourdis, tandis que chacun considérait ce projet plutôt inhabituel. Le professeur Curry s'éclaircit la gorge.

— Pour terminer cette réunion, dit-elle, en élevant la voix pour se faire entendre malgré le tumulte, j'ai installé à la sortie de l'amphithéâtre plusieurs parchemins où vous voudrez bien inscrire vos noms. Il y aura des auditions pour les différents rôles de la pièce. Les dates vous sont indiquées, et les rôles seront distribués la semaine prochaine. Ceux qui ne tiennent pas à jouer peuvent s'inscrire pour l'orchestre, les accessoires, les costumes, les éclairages, les machinistes, etc. Je suis certain que chacun aura quelque chose à faire et y trouvera de l'intérêt. Et maintenant, permettez-moi d'être la première à vous accueillir dans le monde magique du théâtre. La réunion est terminée. Il vous reste du temps pour réfléchir au rôle que vous voulez tenir. Je vous remercie tous de votre présence. Passez une très bonne soirée.

Tandis que le la foule se dispersait et commençait à sortir par les larges portes voûtées qui les ramèneraient au château, Rose demanda :

— James, tu devrais demander un rôle. Tu es grand pour ton âge. Tu serais parfait pour Travis.

James fit la grimace.

— Sûrement pas !

— Pourquoi pas ? insista sa cousine. Ne me dis pas que tu as peur de monter sur la scène devant tout le monde ?

James se sentit piquer un fard.

— Non ! protesta-t-il. Je trouve juste ça idiot. Franchement, je signerai volontiers si on jouait le *Dernier assaut de Keikengard*. Au moins, c'est une histoire de guerre, avec des combats à l'épée et des explosions. En fait, j'ai plutôt envie d'être dans les machinistes qui animent la scène.

— Oui, admit Ralph. Moi je vais signer pour les accessoires. Ça doit être marrant. J'ai vu une pièce à Londres quand j'étais petit. C'était dément ! J'ai toujours pensé qu'il devait être sympa de travailler derrière le rideau.

— Je vais postuler pour le rôle de Donovan, proclama Noah. J'aime bien ce vieux voyou, et je n'aurai pas à me forcer pour jouer. En fait, il est fait pour moi !

— Dommage que Ted ne soit pas là cette année, remarqua Sabrina. Il aurait adoré ! Je me demande comment ça se passe pour lui, pour son entraînement de Quidditch.

— Nous le verrons à Pré-au-lard la semaine prochaine, intervint Damien. Je l'ai déjà prévenu que nous le retrouvions aux *Trois Balais.*

— Il n'est pas certain qu'il puisse échapper à George Weasley, remarqua Noah. D'après Ted, ce mec le fait travailler comme une bourrique. Mais Ted ne se plaint pas, vu qu'il est payé à la commission. Il faut dire aussi qu'il est une publicité ambulante, non ?

À l'extérieur de l'amphithéâtre, il y avait beaucoup de monde agglutiné devant les parchemins où chacun devait apposer sa signature. Rose s'écarta des autres, et avança jusqu'au bout du couloir.

— Je vais postuler pour le rôle d'Astra, cria-t-elle. Je n'ai pas beaucoup de chances, mais tant pis. Si ça ne marche pas, je me rabattrai sur le rayon des costumes.

Ralph se fraya un chemin dans la foule, vers la liste des accessoiristes. James regarda son copain s'éloigner avant de jeter un coup d'œil sur la liste la plus proche de lui. Il y avait un peu moins de monde parce que de nombreux élèves se dirigeaient déjà vers la Grande Salle pour dîner de bonne heure. James regarda autour de lui, hésitant encore. Rassuré de voir que personne ne lui prêtait attention, il se glissa discrètement jusqu'au parchemin qui demandait des acteurs. Il chercha rapidement, et trouva celui qu'il cherchait. Il récupéra la plume qui pendait à côté, et signa son nom sous la liste indiquée : « Travis ».

C'était complètement idiot, se dit-il. Il n'aurait jamais ce rôle. C'était juste un défi personnel. Et pourtant, il y avait quelque chose d'excitant – et même d'enthousiasmant – à l'idée de jouer le rôle de ce jeune sorcier courageux. James n'avait pourtant pas envie d'en parler à Rose ou à Ralph. Si, par un hasard incroyable, il avait le rôle, il leur expliquerait plus tard avoir eu envie de jouer. Sinon, personne ne saurait qu'il avait été éliminé. Et c'était tant mieux ! Avant de s'écarter, James examina les autres noms sur le parchemin. Il avait été plus ou moins certain de trouver celui de Scorpius sur la liste, mais il n'y était pas. James se sentit ridicule d'avoir vérifié.

D’un air aussi nonchalant que possible, James s’aventura jusqu’au groupe qui s’attardait encore devant les parchemins. Ralph se retourna vers lui après avoir signé son nom.

— Je me suis mis à la fois chez les machinistes et les accessoiristes, annonça-t-il. Peut-être pourrais-je travailler aux deux. Et toi, James, sur quoi as-tu signé ?

James s’empressa d’ajouter son nom sous celui de Ralph sur la liste des machinistes. Il se tourna, et gesticula, en indiquant la plume qu’il tenait encore.

Ralph hocha la tête avec un sourire.

— Ce serait sympa qu’on travaille ensemble. Trenton aussi a signé pour les machinistes, ainsi que Frelon. Si on l’empêche de parler de Quidditch, il est supportable. As-tu vu où Albus s’est inscrit ?

James secoua la tête. En fait, il n’avait même pas vu son frère durant la réunion.

— Nous lui poserons la question au dîner, répondit-il. Allez viens !

Ce n’était pas la première fois que James dînait à la table des Serpentard. L’année dernière, avec Zane, il était venu quelquefois sous la bannière vert et argent pour y rejoindre Ralph. Pour la première fois, ce soir, James réalisa combien ça avait été réconfortant pour lui d’avoir à ses côtés le joyeux Américain, un Serdaigle qui plus est. Il ne trouva pas de place libre près d’Albus – qui continuait à être très populaire dans sa nouvelle maison. A contrecœur, James s’assit avec Ralph et Trenton Block au bout de la table.

Il fut plutôt distrait pendant le dîner. Quelque part, ça l’énervait d’être obligé de solliciter l’attention de son jeune frère. Ça aurait dû être le contraire, non ? Mais Albus était trop naïf. Il croyait que les Serpentard l’appréciaient pour sa personnalité et son humour. James savait bien que les autres se contentaient d’utiliser son frère. Pour Tabitha Corsica et son stupide Club Crocs et Serres, avoir un Potter chez les Serpentard était une sorte de victoire morale. James aurait voulu avertir Albus que l’amitié des Serpentard n’était pas sincère, mais il se sentait aussi un peu en colère que son frère se fasse avoir si facilement.

Albus finit par se lever de table, en même temps qu’un groupe d’élèves plus âgés qui semblaient toujours l’accompagner. James repoussa son assiette, avec l’intention de précéder Albus à la porte. Il voulait le prévenir au sujet du balai de Tabitha, mais pas seulement. James trouvait qu’Albus avait accepté bien trop facilement sa nomination chez les Serpentard, et d’après lui, c’était comme une trahison familiale. Il serra les dents, et s’écarta, pour coincer les derniers Serpentard près de la porte.

— James ! dit tout à coup une voix.

James se retourna, et s’arrêta. Avec un sourire aimable, Tabitha Corsica s’approchait de lui. Pour une fois, elle avait quitté l’entourage immédiat d’Albus. James lui jeta à peine un coup d’œil.

— Je suis heureuse de voir que tu es capable de manger à la table de Serpentard, dit Tabitha, affectant un ton chaleureux. Je sais qu’il y a eu quelques… différends entre nous l’an passé. Heureusement que ça n’a pas troublé la bonne entente de nos maisons.

James secoua la tête, tandis que sa colère montait.

— Ça suffit, Corsica. Il n'y a aucune « bonne entente » entre nos maisons. Ralph est mon ami, mais ce n'est pas pour ça que je t'apprécie, toi ou tes pareils. Je n'ai pas oublié le débat.

— Et je n'ai pas oublié non plus que tu as tenté de voler mon balai juste avant le match de fin d'année, dit Tabitha. (Elle battit des yeux comme une coquette.) Mais j'ai décidé de tourner la page. Et cette année, j'aurais cru que ton attitude serait différente.

— Pourquoi ? cracha James. Parce qu'Albus s'est fait envoyer à Serpentard juste pour énerver Scorpius ? Il ne sait pas ce qu'il fait. Et tu en profites.

Tabitha fronça légèrement les sourcils.

— Je suis vraiment désolée que tu réagisses comme ça, James. Nous trouvons tous qu'Albus s'adapte parfaitement parmi nous. Il m'a prévenue que tu avais assisté à son remarquable essai de vol l'autre nuit, et j'en suis heureuse, je tenais à te le dire. Il n'y a eu aucune tricherie. Albus est très doué. Je suis certaine qu'il sera un élément de choix dans l'équipe de Quidditch de Serpentard. Et puisque tu mentionnes Scorpius Malefoy, je te signale que le choixpeau a démontré ce que j'essaie de te dire.

James jeta un coup d'œil vers la porte. Albus s'en allait, sans même un regard en arrière.

— Je ne vois pas ce que Scorpius a à voir dans cette histoire.

— Eh bien, répliqua Tabitha, les sourcils levés. Il y a deux options : soit Scorpius a refusé les traditions de sa famille et préféré le courage à l'ambition – et donc prouvé par là qu'il avait sa place à Gryffondor. Ou alors, les Serpentard ont changé : ils ne sont plus dorénavant la maison de la corruption et de l'avidité, ce qui était peut-être le cas au temps de Lucius Malefoy. Dans les deux cas… (Elle sourit, et attendit que James lui accorde toute son attention.) Dans les deux cas, James, ça prouve que le choixpeau sait ce qu'il fait. Si ton frère est à Serpentard, c'est parce que c'est là sa place. Et j'aimerais beaucoup que tu arrêtes de chercher à t'en mêler.

— C'est mon frère, répondit James. Je m'en mêlerai chaque fois que j'en ressentirai le besoin.

— Ce n'était pas une menace, dit Tabitha. (Son sourire avait disparu.) En fait, je me contentais de t'avertir. Ton frère est spécial. Et seuls les Serpentard s'en sont peut-être rendu compte. Albus est promis à un grand destin. Je te dis ça comme une amie : ceux qui tenteront de s'y opposer le feront à leurs dépens.

James étudia le visage de la jeune sorcière. Elle semblait parfaitement sincère, mais pour lui, il était difficile de la croire, quoi qu'elle dise.

— Comment quelqu'un comme toi peut connaître le destin d'Al ?

À nouveau, Tabitha eut un petit sourire.

— C'est à lui de choisir. Mais je crois que pour le moment, il commence à peine à le réaliser. Si tu veux mon avis, James, regarde-le faire, mais de loin. Et laisse-le tranquille. Savoure les succès de ton frère. C'est ce qu'il ferait pour toi.

Sur ce, Tabitha se tourna, et s'en alla. Sa robe ondula délicatement derrière elle tandis qu'elle quittait la Grande Salle.





Chapitre 7 : L'Amsera Certh

Après le dîner, James monta dans la tour Gryffondor avec Ralph et Rose. En chemin, il leur raconta sa conversation avec Tabitha et l'affirmation troublante de la sorcière concernant le potentiel d'Albus. Aucun des deux autres n'en parut très impressionné.

— Elle parle toujours comme ça, dit Ralph d'un ton distrait. Même à Serpentard, les autres la traitent de Miss Tragédie.

— Vraiment ? insista James, un sourcil en l'air. Tu veux dire, pas seulement toi et Trenton ?

Rose passait déjà sous le portrait de la Grosse Dame.

— En tous cas, ils ont tous l'air de bien aimer Albus, remarqua-t-elle. Peut-être que c'est vrai. Peut-être qu'Albus est promis à un grand destin. De toute évidence, ce genre de choses est génétique dans votre famille, comme les cheveux noirs et le talent au Quidditch.

— Ce n'est pas drôle ! dit James, mais il ne put retenir son sourire.

— Un de ces soirs, suggéra Ralph, vous devriez descendre avec moi dans la salle commune de Serpentard. Vous verriez vous-même à quel point Albus s'est bien adapté, avec tout le monde. Franchement, il est comme un poisson dans l'eau. Ça vous rassurerait.

Tous trois traversèrent la foule d'élèves qui parlaient et s'activaient, et rejoignirent Noah, Sabrina et Damien, installés dans deux canapés d'angle, au fond de la pièce.

— Nous parlions justement de toi, James, dit Noah.

Quand il indiqua d'un geste la place libre à côté de lui, James s'y jeta, heureux de se retrouver parmi des amis. Avec un sourire, Sabrina se tapota le bout du nez.

— J'ai eu une idée, dit-elle, d'un ton docte.

— Tu veux encore bricoler le vitrail d'Héraclès ? demanda Ralph, amusé. Ça a fait un tabac, tu sais, même chez les Serpentard. Rusard n'a pas encore réussi à tout effacer. Chaque nuit, le visage d'Héraclès redevient celui de Malefoy.

Damien agita la main.

— Tout est dans le poignet, annonça-t-il fièrement.

— Non, cette fois c'est encore mieux, répondit Noah. (Il se pencha en avant vers les autres, et baissa la voix.) C'est à cause de cet épouvantable Soufflet que plus personne ne peut supporter. D'accord, sur le principe, je comprends l'intérêt de l'entraînement physique. Après tout, il a raison sur un point : la Défense contre les Forces du Mal implique souvent de se battre. Mais son histoire d'interdire les sortilèges pendant quatre ans est complètement grotesque. Alors, on a réfléchi…

Sabrina envoya une bourrade amicale sur l'épaule de James.

— J'ai repris une ancienne idée !

James regarda les trois Gremlins agglutinés autour de lui.

— Je n'ai pas tout compris, admit-il.

— C'était au temps de ton père, répondit Damien, en secouant la tête, sous le règne d'Ombrage la Terrible. Ne me dis pas que nous devons t'expliquer les exploits extrascolaires d'Harry Potter ?

— En fait, ça ne m'étonnerait pas, répondit James, avec un sourire moqueur. De toute évidence, je n'ai pas assez étudié les bons bouquins.

En le regardant, Rose fit un bruit dédaigneux.

— Ombrage était leur professeur de DFM, expliqua-t-elle. Et elle refusait de leur apprendre les techniques de défense habituelle, parce qu'elle travaillait avec le ministre, à l'époque où le ministère essayait d'étouffer la moindre rumeur au sujet du retour de *Celui-qu'on-ne-devait-pas-nommer*. (Elle prononça cette périphrase avec un sarcasme accentué.)

— Je m'en souviens, admit finalement James. Mais qu'est-ce que ça a à voir avec Soufflet ?

— Ça y ressemble beaucoup, coupa Sabrina. Aussi, tu dois résoudre le problème en cours de la même façon que ton père.

— Oh non non non, dit James, dans une violente dénégation. Pas question ! Je ne veux pas créer une autre « Armée de Dumbledore ». L'autre nuit justement, j'ai affirmé à Cameron Creevey que je n'étais pas mon père. Je ne veux surtout pas voir les gens s'imaginer que je cherche à répéter ses anciennes aventures.

Noah lui jeta un bras autour des épaules.

— N'ai pas peur, dit-il. Personne ne le pensera. D'ailleurs, nous ne prendrons pas le même nom.

— Bien entendu, approuva Damien. C'est trop *old school*. Et si nous appelions notre club l' « Armée de Merlin » ?

Sabrina secoua la tête.

— Non, ça manque d'imagination. Pourquoi pas « DFM, le vrai de vrai » ?

— C'est trop long, rétorqua Damien, et on dirait une pub.

— Écoutez, coupa Noah, le nom, on s'en fiche, mais nous avons absolument besoin de connaître ces sortilèges. Si on ne les apprend pas tout jeune, on n'y réussit jamais vraiment – parce qu'il est trop tard, et qu'on n'a pas eu le temps de s'entraîner. Tu dois t'en occuper personnellement, James.

— Pourquoi *moi* ? s'exclama James, outré. Je ne peux pas vous apprendre ces sortilèges. Je ne les connais même pas !

— D'accord, répondit Noah avec un haussement d'épaules, alors trouve quelqu'un pour te les apprendre.

— Et pourquoi un de vous trois ne se chargerait pas de les enseigner aux autres ? rétorqua James.

— Pas question, dit Damien calmement. Aussi géniaux que nous soyons, nous n'avons pas l'instinct pédagogique. Tu as déjà entendu parler de la mémoire musculaire, James ? Ça veut dire que si ma main sait jeter un sortilège *Expelliarmus*, mon cerveau n'en garde pas l'empreinte. Ça serait comme vouloir apprendre à quelqu'un à marcher. Pour nous, à présent, c'est acquis, naturel. Il faut un véritable professeur – quelqu'un comme ton père, au temps de l' « Armée de Dumbledore ».

James se tourna vers Ralph et Rose.

— Vous pourriez me défendre, tous les deux ! Et leur expliquer que cette idée est idiote, et complètement irresponsable.

— Pas du tout, répondit Rose, d'un air songeur. Je pense que c'est plutôt logique. Tu sais, on n'apprend vraiment rien d'utile dans la classe de Soufflet. *Surtout* les filles !

— Franchement, ajouta Ralph, j'aurais besoin de toute l'aide possible avec la magie défensive. C'est une matière que je ne maitrise pas du tout.

— Ça se discute, grogna James, peu convaincu. Mais quand même, cette idée pourrait nous apporter pas mal d'ennuis.

— Je ne vois pas pourquoi, souligna Rose. Il y a de nombreux clubs à Poudlard, et de nombreuses activités extrascolaires. Ce n'est pas du tout comme au temps de nos parents, où Ombrage avait formellement interdit à quiconque de pratiquer des sortilèges de défense. Nous formerions un club tout à fait officiel. Nous devons simplement en demander la permission au directeur. Et c'est toi qui t'en chargeras, James. Après tout, tu as rendu récemment service à Merlin.

James étudia sa cousine un moment. Elle haussa les épaules.

— Il nous reste quand même un problème à régler, remarqua Ralph. Qui sera notre instructeur ?

— Il nous faut quelqu'un avec de bonnes bases théoriques et pratiques, aussi bien en sortilèges qu'en défense, dit Sabrina. Quelqu'un avec du caractère, capable de diriger un groupe et d'enseigner. En fait, ce serait bien aussi qu'il ait de l'expérience dans la vie réelle.

Tout à coup, James eut une idée. Les yeux écarquillés, il s'enfonça légèrement dans son fauteuil.

— Quoi ? demanda Rose, les sourcils froncés.

— Je viens de penser au professeur idéal, marmonna James, songeur.

— Et alors ? s'étonna Ralph. Pourquoi tu fais cette tête-là ?

— Parce que, répondit James avec une grimace moqueuse, je ne pense pas que vous approuverez mon idée.

Rose étrécit les yeux. Au bout d'un moment, elle hocha la tête avec un sourire de connivence.

— C'est qui ? demanda Noah.

— Je ne peux pas encore le dire, répondit James. Mais je vais lui parler. S'il accepte, je vous expliquerai.

Manifestement, les Gremlins n'étaient pas ravis de ces cachotteries, mais ils se contentèrent de savoir leur idée acceptée. Au bout d'un moment, le groupe se sépara, et James resta seul sur le canapé, avec Ralph et sa cousine.

— Tu crois vraiment que Cédric accepterait d'être notre professeur ? demanda Rose avec entrain, mais à voix basse.

Ralph se frappa le front de la main.

— Oh ! J'aurais dû deviner que vous parliez de lui !

— Nous pouvons en tout cas lui poser la question, répondit James. Il a la réputation d'avoir été un meneur. Il était suffisamment bon pour avoir été choisi au Tournoi des Trois Sorciers ; et il a réussi toutes les épreuves. Donc, il a de l'expérience.

— Et dans sa perspective, tout est encore récent, commenta Rose.

— Mais comment allons-nous le retrouver ? demanda Ralph. L'année passée, il n'apparaissait que quand ça lui chantait. Nous ne savons toujours pas où il préfère jouer au Spectre du Silence.

James le regarda, en réfléchissant.

— En fait, j'ai peut-être une idée à ce sujet.

— Tu devrais d'abord poser la question au directeur, dit Rose. Pas la peine d'embêter Cédric avec cette histoire avant d'être certain que nous obtiendrons l'autorisation de Merlin. Si tu veux, nous irons le voir tous ensemble, demain, après le déjeuner. Ça nous donne le temps de réfléchir à la meilleure façon de présenter notre affaire.

— D'accord, dit James. Ça me paraît faisable.

— Tu ne crois pas que c'est une bonne idée ? insista Rose, la tête penchée.

— Si, j'imagine, admit James. Mais je déteste vraiment qu'on s'imagine des choses à mon sujet. Je ne cherche *pas* à ressembler à mon père ! Comme je l'ai dit l'autre jour à Cameron, ce n'est pas moi qui ai une cicatrice en éclair sur le front !

Rose étudiait James avec attention.

— Alors, pourquoi tu n'arrêtes pas de te frotter le front ?

James laissa tomber sa main, en réalisant que c'était vrai : il ne cessait de se toucher le front.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Depuis quelques jours, dit Rose, tu n'arrêtes pas de te frotter le front. On dirait cette publicité pour les cachets anti-migraine.

— C'est vrai, rajouta à Ralph, en hochant vigoureusement la tête. Peut-être devrais-tu davantage porter des lunettes ? Peut-être que c'est ta vue qui te donne mal au crâne ?

James se sentait plutôt contrarié.

— Non ! s'écria-t-il un peu trop fort. Ça n'a rien à voir avec ma vue ! Je ne sais pas ce que j'ai. Ça me gratte, c'est tout.

— Et ça te gratte toute la journée ? s'étonna Ralph, en clignant des yeux.

— Non, ce n'est pas régulier, protesta James. (Puis il étudia les deux autres, soudain inquiet.) Si ?

Rose avait le front plissé, et l'air soucieux.

— James, tu devrais peut-être aller voir Mrs Gaze à l'infirmerie.

— Sûrement pas ! affirma James avec un petit rire. Je n'ai *absolument* rien. D'ailleurs, je ne l'avais même pas remarqué. C'est juste un truc qui me gratte.

— Tu réfléchis peut-être trop, dit Rose d'un ton docte. Personne ne s'attend à ce que tu sois comme ton père. Ce n'est pas la peine d'en faire une obsession.

En la regardant, James espéra qu'elle avait raison. Un peu plus tard, après avoir souhaite bonne nuit aux deux autres, il remonta les escaliers et s'interrogea à nouveau sur cette démangeaison qu'il avait au front. Il n'y avait pas trop pensé jusqu'à maintenant, mais il devait s'avouer que c'était plutôt bizarre… d'avoir une sensation désagréable à l'endroit exact où son père avait sa célèbre cicatrice. Il n'était pas question d'aller voir Mrs Gaze, à l'infirmerie. Déjà, il y avait Cameron Creevey qui regardait James comme s'il s'attendait à voir des pétards lui sortir du derrière. Ensuite, il y avait Malefoy qui accusait James d'avoir des illusions de grandeur. James n'avait vraiment pas envie qu'une rumeur naisse dans l'école, au sujet d'une cicatrice imaginaire sur son front. Surtout, s'il devait ouvrir un club qui rappellerait bien trop l'ancienne « Armée de Dumbledore » de son père !

Tandis que James se préparait à se coucher, il réalisa que sa conversation avec Tabitha Corsica l'avait pas mal secoué. S'il n'était pas arrivé dans la salle commune aussi remonté contre elle, il n'aurait sans doute pas accepté cette idée de créer un club de DFM. Mais après la façon dont la sorcière lui avait parlé, James s'était senti à la fois mesquin et ridicule. Et l'idée de démarrer ce club lui avait donné une certaine importance. Sauf que… était-ce une raison suffisante pour aller jusqu'au bout ? Il espérait sincèrement que l'idée était bonne, mais sans se sentir trop concerné. Il restait deux problèmes majeurs à résoudre avant que le club puisse ouvrir : d'abord, obtenir l'approbation de Merlin ; ensuite, trouver Cédric, et le convaincre de devenir leur professeur. Si l'un ou l'autre refusait, le club ne pourrait démarrer. D'après James, leurs chances étaient plutôt bonnes. Et ce fut en y réfléchissant toujours qu'il ferma les yeux et s'endormit.

Samedi, après le déjeuner, James, Rose, et Ralph sortirent se promener dans les jardins de l'école, où ils furent accueillis par un après-midi gris et humide. C'était un de ces jours étranges de début d'automne, quand le temps est encore assez bon pour ne pas porter de veste, mais qu'on a pourtant froid à cause du vent. Enfouie dans un épais sweet-shirt, Rose regarda James et Ralph faire des ricochets au bord du lac.

Ralph jeta un caillou qui dévia de côté, et grogna de dépit.

— À mon avis, dit-il, nous devrions simplement lui poser la question. Comme tu l'as dit l'autre soir, Rose, Merlin n'a aucune raison de refuser.

— C'est ce que je pensais alors, répondit Rose, morose, mais plus maintenant.

James lui jeta un coup d'œil.

— Qu'est-ce qui a changé depuis l'autre soir ?

— Je suis couchée tard la nuit dernière, répondit-elle. J'ai lu. Comme je vous l'ai expliqué à la bibliothèque, je veux prendre un peu d'avance avec les livres de Littérature Magique qu'on nous demande de connaître cette année.

— Ben dis donc ! remarqua Ralph. Tu n'as pas perdu de temps.

— J'aime lire, rétorqua-t-elle. Et notre nouveau directeur – ce qui n'a rien de surprenant ! – apparaît de temps à autre dans certains de ces livres. Aussi, je me suis dit que ce serait intéressant d'en connaître un peu plus sur son histoire avant d'aller lui parler.

Ralph cessa de jeter des cailloux et leva les yeux vers le ciel, les paupières plissées.

— C'est vraiment étrange ! remarqua-t-il. J'étais là quand c'est arrivé, et pourtant je n'arrête pas d'oublier que notre nouveau directeur est le fameux Merlin – celui des légendes et des anciens mythes. Mon cerveau a du mal à accepter ce genre de choses. Pas vous ?

— Pour beaucoup de sorciers, le fait que Merlinus Ambrosius soit maintenant le directeur de Poudlard reste dur à avaler, je t'assure, dit Rose avec conviction. Et après mes lectures de l'autre nuit, je comprends mieux pourquoi. Il y a beaucoup d'histoires au sujet de Merlin dans les anciens livres de la royauté. Évidemment, il est presque impossible de discerner la vérité des exagérations, mais même si le pourcentage véridique est minime, ça reste inquiétant.

James se baissa pour ramasser une pierre plus grosse sur la rive du lac.

— Comment ça ? demanda-t-il en se redressant.

— Eh bien, les rois, aussi bien moldus que sorciers, engageaient Merlin pour jeter des malédictions sur les armées ennemies. Et il ne s'agissait pas forcément d'ennemis dangereux, juste des étrangers que les rois n'appréciaient pas, qu'ils comptaient dépouiller ou annexer. En plus, quand Merlin était payé pour maudire une armée, il était fréquent que cette même armée le paye plus encore pour se retourner contre le premier roi, celui qui avait réclamé ses services. Et Merlin acceptait.

A deux mains, Ralph souleva un presque rocher. Il essaya de le jeter, mais réussit essentiellement à éclabousser les chaussures de James et les siennes

— Si tu veux mon avis, dit-il ensuite, c'est comme ça que fonctionne le commerce. Une question d'offre et de demande.

— Ce n'est pas drôle, Ralph ! répliqua Rose d'un ton sévère. Merlin était un mercenaire magique, un homme sans le moindre sens de l'honneur. Certaines des armées qu'il avait maudites ont été… massacrées, complètement détruites, avant même de combattre. Il n'y a eu des raz-de-marée, des cyclones, et même des tremblements de terre, qui se produisaient juste sous leurs campements. Ils ont tout simplement disparu.

— Ça n'est pas possible, remarqua James. Merlin est puissant, d'accord, mais pas à ce point-là. Personne ne peut provoquer un tremblement de terre !

— Tu oublies que Merlin est davantage un enchanteur des temps anciens qu'un sorcier de notre époque, répondit Rose très vite, comme si elle attendait cet argument. D'après toutes les légendes, Merlin tire son pouvoir de la nature. Nous avons bien vu ce qu'il pouvait faire, l'après-midi où il nous a emmenés récupérer ses affaires, non ? La nature est puissante, et c'était encore plus vrai au Moyen Âge, quand la civilisation était moins répandue qu'aujourd'hui. Qui sait ce que Merlin était capable de réaliser alors ?

Ralph s'essuya les mains sur son jean.

— Je ne suis pas certain que « plus vrai » soit grammaticalement correct.

— Ne commence pas à me chipoter là-dessus, marmonna Rose. (Son regard passait de l'un à l'autre des deux garçons.) Pourquoi aucun de vous deux ne prend cette histoire au sérieux ?

— Parce que, Rose, répondit Ralph, comme je te l'ai déjà dit, nous étions là, la nuit où il est revenu. Nous l'avons vu apparaître du néant, revenir des anciens temps. Et dans les jours qui ont suivi, nous avons travaillé avec lui. Il nous a aidés à renvoyer ce journaliste moldu qui a failli révéler tout le monde magique. Merlin a été vraiment génial ce jour là. Il était peut-être sauvage et mercenaire dans le passé, mais aujourd'hui, il est différent. Il essaye de bien faire, et à mon avis, il y réussit.

— Le problème n'est pas seulement son ancien côté « sauvage et mercenaire », dit Rose.

James se laissa tomber sur l'herbe, pour s'asseoir à côté de sa cousine.

— Quoi ? se moqua-t-il. Qu'a-t-il fait de plus grave ? Il a mis du ketchup dans ses œufs ? Il a dessiné des moustaches sur les portraits du château ?

Rose l'examina brièvement, puis elle détourna le regard.

— D'après certaines légendes, dit-elle, Merlin va déclencher une horrible malédiction. Son retour est le prélude de la fin du monde.

En entendant ces mots, James ressentit un éclair d'inquiétude, mais il s'efforça de garder une voix calme.

— J'imagine que c'est là que tu trouves difficile de séparer les faits historiques des légendes fantastiques, pas vrai ?

— Tu peux rire si tu veux, rétorqua Rose, mais j'ai vu cette prophétie apparaître dans des textes très différents. Certains l'appellent Merlin « le héraut de la fin du monde ». D'autres simplement « l'émissaire »…

— De quoi ? coupa Ralph.

— Je n'en sais rien, admit-elle. Personne n'en parle. Franchement, ça fiche la trouille. (Elle frissonna.) Surtout quand tu lis ça au milieu de la nuit.

— Pour le moment, constata Ralph avec un haussement d'épaules, Merlin est pour moi celui qui a rajouté dix points à Gryffondor et à Serpentard parce que nous l'avons aidé l'autre jour à ramener sa boîte magique. Allez, il est presque 14 :00. Il va nous attendre.

Rose se releva aussitôt.

— Tu viens, James ? demanda-t-elle.

James leva les yeux pour la regarder.

— Quoi ? Oh. Oui, bien sûr.

L'après-midi était toujours aussi brumeux quand ils arrivèrent tous les trois dans la cour. Derrière les montagnes, le tonnerre grondait comme une menace à venir ; le vent avait forci. James, plutôt nerveux, ne cessait d'évoquer le squelette de la caverne, Farrigan – cet ancien contemporain de Merlin. Il pensait aussi à la lettre de sa cousine Lucy, au sujet du Gardien des Portes. À la lumière de ce qu'il savait déjà, les histoires de Rose concernant la malédiction légendaire de Merlin sonnaient juste, et c'était effrayant. James n'arrivait pas à se souvenir des paroles exactes du squelette, mais il avait parlé d'une porte ouverte… et de choses qui s'y étaient engouffrées en même temps que Merlin. Déjà, Merlin avait admis que les borleys étaient revenus avec lui. Il prétendait aussi les avoir tous rattrapés, sauf le dernier, celui qui avait suivi James cette nuit-là, dans la Caverne du Secret. Merlin disait avoir enfermé les Ombres dans son sac mystérieux, la Poche Noire. Mais le squelette n'avait pas

parlé que des borleys : il y avait quelque chose d'autre… bien pire. Et comme les légendes des livres de Rose l'indiquaient aussi, Farrigan avait appelé Merlin : « l'Emissaire ». D'après lui, Merlin serait accompagné d'une créature affreuse qu'il avait nommée : la Sentinelle de l'Entre-deux-mondes, le Gardien des Portes, le Destructeur. La lettre de Lucy avait déjà confirmé ces dires, et maintenant, voilà que les livres d'Histoire de Rose affirmaient aussi la même chose…

En entrant dans le château, derrière Rose et Ralph, James fut secoué d'un long frisson.

Tous trois suivirent un long dédale de couloirs, pratiquement vides durant le week-end. Puis ils passèrent devant les salles de classe, désertes et sombres, et prirent des marches. Ils arrivèrent finalement devant la gargouille qui gardait l'entrée du dernier escalier en spirale montant au bureau du directeur.

— Rose, tu te souviens du mot de passe ? demanda Ralph. Je n'arrive même pas à le prononcer, et tu sais qu'il est impossible de marquer par écrit ces choses-là.

Rose plissa le front, en réfléchissant. Ensuite, elle prononça distinctement et lentement :

— *In ois oisou.*

La gargouille se déplaça avec le bruit grinçant d'une roue à aube dans un vieux moulin. En s'écartant, elle révéla une porte. James commença à monter l'escalier avant de demander à sa cousine :

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je ne sais pas, répondit Rose en secouant la tête. À mon avis, c'est de l'ancien gallois, mais qui peut savoir ce que ça signifie ?

Ils arrivèrent tous les trois dans le couloir qui menait au bureau du directeur. Une fois devant la porte, James leva la main pour activer le heurtoir mais Rose le retint par le bras.

— Attends ! dit-elle. Rappelle-toi ce qu'il nous a dit ce matin. Il veut qu'on attende devant la porte. Il a un autre rendez-vous avant nous.

James s'en souvint. Sans bruit, il reposa soigneusement le heurtoir, et tous trois s'installèrent sur un banc installé dans le couloir, face au bureau du directeur. Sur le mur, près de la porte, au milieu d'une rangée d'anciens tableaux et portraits, James reconnut tout à coup un visage. Il envoya un coup de coude à Ralph, et pointa le tableau du doigt.

— Regarde ! dit-il. Je me souviens de lui. Le vieux Granit l'avait descendu l'an passé dans sa classe de Technomancie, pour un cours sur les portraits magiques. Il y avait Zane avec moi.

Il s'agissait du portrait de Cornelius Pissenlit, un ancien économe de Poudlard. Le vieux sorcier regarda James par-dessus ses lunettes.

— Moi aussi je me souviens de vous, jeune homme, dit-il. Vous aviez posé de très nombreuses questions au sujet de la peinture magique. J'espère que vous avez été satisfait des réponses obtenues.

— Oui, répondit James. J'ai particulièrement apprécié le fait que seul l'artiste originel peut détruire un portrait magique. C'était franchement horrible quand Granit a fait fondre le tableau de cet horrible clown.

En se souvenant de la scène, Pissenlit eut un reniflement de dédain.

— Votre professeur Jackson a oublié un petit détail, remarqua-t-il. Une autre personne est capable de détruire un portrait, vous savez, bien que ce ne soit jamais arrivé.

— C’est plutôt important comme détail, dit James l’air sceptique. Comment le professeur Jackson aurait-il pu l’omettre ? Monsieur, je ne veux pas vous vexer, mais sur le sujet, j’ai plus confiance en lui que…

James fut soudain interrompu par deux événements simultanés. La porte du bureau du directeur se déverrouilla et s’ouvrit brutalement, et une douleur violente lui traversa en même temps le front. Surpris, James pressa sa main sur sa tête, et ferma les yeux, avec un cri étouffé.

— James ? s’enquit Rose, d’un air inquiet.

Aussi rapidement qu’elle était venue, la douleur disparut. James garda la main sur la tête, mais il se risqua à ouvrir les yeux. Immédiatement, son regard fut attiré par l’intérieur de la pièce en face de lui. Merlin était debout derrière son bureau, le visage grave, les yeux étincelants. A travers la distance qui les séparait, le directeur dévisageait James, mais sans paraître inquiet ou alarmé. Au contraire, il était plutôt intense, attentif, et peut-être même fatigué.

— Tu vas bien, James ? demanda une autre voix.

James baissa le bras, regarda autour de lui, et vit Petra Morganstern dans le couloir. Manifestement, elle venait de sortir du bureau du directeur. Elle paraissait bouleversée : ses yeux étaient rouges, comme si elle avait pleuré.

— Oui, ça va, répondit James. Je… je devrais juste porter mes lunettes plus souvent.

Il jeta un coup d’œil menaçant à Rose et Ralph, leur interdisant de faire la moindre réflexion.

Petra détourna la tête

— Oh, dit-elle. D’accord. Euh – à plus tard. J’ai… j’ai des choses à faire.

James la regarda s’éloigner, se demandant une fois de plus pourquoi elle semblait si mélancolique ces derniers jours. Qu’est-ce que Merlin avait bien pu lui dire pour la troubler ainsi ? James se leva, et regarda à nouveau dans le bureau du directeur. Merlin ne le fixait plus de son regard dur et attentif. Il s’était détourné, et étudiait un appareillage compliqué, en cuivre, qu’il tenait à la main.

— Entrez, entrez, mes jeunes amis, dit-il sans les regarder.

Tandis qu’ils pénétraient tous les trois dans le bureau, James ne put s’empêcher de regarder autour de lui avec admiration. À part les anciens portraits des précédents directeurs et le grand bureau lui-même, la pièce était complètement différente. On n’aurait jamais dit que c’était là que McGonagall les avait reçus l’année précédente. Il y avait un énorme crocodile empaillé qui pendait du plafond, comme ceux qu’on voit dans les Museum d’Histoire Naturelle ; des étagères étaient installées partout, remplies de livres épais et reliés de cuir ; il y avait aussi des instruments mystérieux et des équipements abscons, tous aussi grands qu’une armoire, qui paraissaient d’une complexité à secouer les méninges. Derrière le bureau de Merlin, contre le mur, il y avait une vitrine avec un épais sac noir accroché à un piton d’argent. James reconnut la Poche Noire. Au centre de la pièce, se trouvait un long miroir horizontal, avec un cadre d’or rectangulaire. Sa glace argentée reflétait en partie la pièce. Au-delà, il y avait à l’intérieur une sorte de brume qui tournoyait sur place. C’était magnifique et pourtant, ça provoquait une vague nausée. Le miroir était posé sur un chevalet de cuivre, face au bureau du directeur.

— Comme promis, dit Merlin avec un grand geste, voici le contenu de ma boîte magique. Une partie du moins, ce qui suffit à rendre mon travail plus facile.

Il n'y avait qu'une seule chaise en face du bureau du directeur. James, Ralph et Rose s'agglutinèrent autour, mais aucun des trois ne s'y installa. Les yeux écarquillés, ils continuaient à regarder la pièce autour d'eux.

— Je vous ai vu regarder mon miroir, Mr Potter, dit calmement Merlin. (Il n'avait toujours pas quitté des yeux l'instrument qu'il tenait dans la main.) Il est étrange, non ? Je vois que vous avez des questions à me poser à son sujet. Je vous écoute.

— Qu'est-ce qu'il peut faire ? demanda James abruptement.

Merlin posa enfin son étrange appareil de cuivre sur son bureau, et leva les yeux.

— La vraie question, Mr Potter, est ce qu'il ne peut *pas* faire. Ce miroir est le légendaire *Amsera Certh*, le plus puissant objet magique de tous les temps. Avec l'aide de son *Livre Compas*, il peut indiquer le passé et le futur ; il peut montrer des endroits déjà connus ; il peut faire revivre d'anciens souvenirs ; il peut aussi, si nécessaire, désigner la plus belle dame du royaume. J'avoue ne pas trop comprendre l'intérêt d'une telle information, mais le créateur de ce miroir était un excentrique.

Merlin se leva, et fit lentement le tour de son bureau pour approcher du miroir.

— Il n'a existé que deux miroirs comme celui-là. Son jumeau appartenait autrefois à mon… partenaire, mais il est mort depuis longtemps, comme tous mes anciens associés. Hélas, cet autre miroir a été perdu dans les abîmes du temps.

Rose regardait fixement le brouillard argenté qui tournoyait au fond du miroir.

— Pourquoi seulement deux ?

Merlin tendit la main et tira une corde tressée. Un lourd rideau de velours noir tomba, dissimulant la vitre argentée du miroir.

— De telles pièces sont déjà très difficiles à créer, Miss Weasley. De plus, le monde n'est pas apte à supporter un trop grand nombre d'objets magiques aussi puissants. Leur poids influence grandement la balance du cosmos. S'il y en avait trop, cela pourrait créer des… divergences. Avant de revenir en ces temps modernes, j'ai connu des âges bien plus sombres où les divergences étaient mieux supportées. Fort heureusement, votre ère est plus légère. Malgré tout, il subsiste quelques reliques d'une époque où la magie était bien plus puissante. (Avec une fierté manifeste, Merlin examina la pièce autour de lui.) Je dois avouer que la plupart se retrouvent ici, dans ce bureau.

Ralph déglutit, et dit :

— Êtes-vous certain que ça ne risque rien ?

Merlin fit le tour de son bureau pour aller se rasseoir.

— Bien sûr que non, Mr Deedle, répondit-il calmement. Pas plus qu'une baguette ne « risque rien ». Mais la magie est sous contrôle, et c'est le point important.

— Avez-vous montré à Petra quelque chose dans ce miroir ? demanda soudain James.

Il examina attentivement le visage du directeur, mais Merlin n'exprima rien.

— Je dirais bien que ça ne vous regarde pas, Mr Potter, mais j'ai suffisamment vécu pour savoir qu'une telle réponse ne ferait qu'augmenter votre curiosité. Oui, c'est exact.

— C'est pour ça qu'elle était si triste en partant ? insista James. Que lui avez-vous montré ?

— Je lui ai montré ce qu'elle était venue chercher, répondit doucement Merlin. Rien de plus, rien de moins. Et si vous voulez en savoir davantage, vous le demanderez directement à Miss Morganstern,

mais je ne pense pas qu'elle appréciera vos questions. (Sans la moindre pause, il enchaîna :) Maintenant, vous avez voulu me rencontrer tous les trois, que puis-je faire pour vous ?

Tout en parlant, Merlin tendit le bras sur son bureau et referma avec soin un énorme livre posé sur le côté. James supposa qu'il s'agissait du *Livre Compas* du miroir.

Avançant légèrement, Rose se plaça devant James.

— Nous – euh – nous sommes venus vous demander l'autorisation d'ouvrir un club, monsieur le directeur.

— Quel genre de club ? répliqua aussitôt Merlin.

— Eh bien, un club de… d'entraînement, bafouilla Rose. Je veux dire, un club pour s'entraîner à jeter des sortilèges. Des sortilèges défensifs. Enfin, des choses comme ça.

— Nous ne voulons pas critiquer le professeur Soufflet ou ses méthodes, intervint Ralph. Il est très efficace. Mais nous aimerions pouvoir nous… entraîner.

Merlin s'autorisa un léger sourire.

— D'après ce que j'ai compris, ce bon professeur n'apprécie guère d'être appelé « professeur », dit-il.

Ralph piqua un fard

— Euh… En effet, admit-il. Il veut qu'on l'appelle Kendrick.

— Quel genre de sortilèges avez-vous l'intention de pratiquer ? Et qui pensez-vous faire rentrer dans ce club ?

— Tous ceux qui voudront venir, répondit James. Et nous n'utiliserons que les techniques de défense basique : les sortilèges que nous avons appris l'an dernier en classe. Nous les jetterons sur des mannequins ou des cibles, jamais les uns sur les autres. Si les professeurs veulent venir nous surveiller, aucun problème. Mais je pense que ce sera plutôt… euh – ennuyeux pour eux.

James s'arrêta, sentant qu'il en faisait un peu trop. Il était quasiment certain qu'aucun professeur n'aurait envie de faire des heures supplémentaires pour regarder un groupe d'élèves jeter des sortilèges *Expelliarmus* sur des mannequins, mais Merlin était assez intelligent pour deviner sa manœuvre. En plus, le directeur était parfaitement capable d'ordonner une rotation des autres professeurs pour surveiller le club, et Soufflet serait même le premier sur sa liste.

Alors que Merlin ouvrait la bouche pour répondre, l'appareil en cuivre sur son bureau s'anima tout à coup. Tous les yeux se baissèrent sur lui. C'était quelque chose comme un globe lumineux, créé par des anneaux de cuivre de différents diamètres qui indiquaient des latitudes et des longitudes terrestres. À l'intérieur, un mécanisme compliqué dirigeait un petit poinçon d'argent. C'est lui qui vibrait, faisant rouler le globe sur le bureau. Au bout d'un moment, le poinçon s'immobilisa, après s'être relevé d'un cran ou deux. L'appareil s'arrêta.

Merlin le regardait fixement.

— Qu'est-ce que… commença à Ralph.

Merlin l'interrompit.

— Vous pouvez ouvrir votre club, mes jeunes amis. Je veux être averti de l'endroit et des dates où vous avez l'intention de vous réunir, ainsi que la liste des élèves qui participeront. Après tout, quel genre de directeur serais-je si je ne me tenais pas au courant de ce genre de choses ?

Tout en parlant, Merlin sortit un parchemin avec les armes de Poudlard gravées au sommet. Il gribouilla quelques mots dessus, et le signa de son nom, souligné d'un paraphe autoritaire.

— Voilà qui devrait suffire comme autorisation officielle. Je souhaite à ce club tout le succès possible.

Les yeux écarquillés, un sourire de soulagement aux lèvres, Ralph jeta un coup d'œil à James.

— Mais, monsieur le directeur… commença Rose.

— Excusez-moi, dit Merlin en se levant. Il se trouve que j'ai une tâche inattendue à résoudre. Je ne veux pas vous retenir, je suppose que vous avez des préparatifs à organiser. Je vous laisserai retrouver votre chemin jusqu'à l'escalier. Fermez la porte derrière vous. Merci.

— Merci monsieur ! s'écria Ralph. (Il se tourna et poussa les deux autres vers la porte.) Vous n'aurez pas à le regretter !

— Ralph ! grinça Rose, à mi-voix.

Ils se bousculèrent les uns les autres en se précipitant dans le couloir. A peine hors de vue, Rose se retourna vers Ralph, horrifiée.

— « Vous n'aurez pas à le regretter » ? chuchota-t-elle. Mais enfin, qu'est-ce qui t'a pris de dire un truc pareil ? Tu veux qu'il ait des soupçons ou quoi ?

Ralph fit la grimace.

— J'étais nerveux. C'est sorti tout seul. C'est pas de ma faute. Allez, viens, on fiche le camp avant qu'il change d'avis.

James s'apprêtait à prendre l'escalier, quand il s'arrêta tout à coup, les yeux écarquillés. Il se tourna vers les deux autres.

— J'ai oublié le parchemin avec son autorisation ! s'exclama-t-il. Vous l'avez pris ?

— Non, pas moi, dit Ralph. Je croyais que Rose l'avait. C'est elle qui était la plus près du bureau.

— Tu nous as poussés vers la porte avant même que j'ai le temps de l'attraper, sombre andouille !

— Bon, je vais chercher, dit James.

Il retourna sur ses pas dans le couloir. La porte du bureau n'était pas refermée. Il la poussa légèrement, et jeta un œil à l'intérieur.

— Monsieur le directeur ? appela-t-il. Nous avons oublié le parchemin que vous avez signé pour nous. Est-ce que je peux…

James s'interrompit, les sourcils froncés, puis il ouvrit davantage la porte. Le bureau du directeur était vide. La pièce paraissait même particulièrement immobile. Ce n'était pas normal. Peut-être Merlin était-il parti par le réseau des cheminées ? L'appareil de cuivre sur son bureau était sans doute une alarme ou un Rapeltout, qui lui signalait un rendez-vous où il devait se dépêcher d'aller. James traversa la pièce et récupéra son parchemin sur le bureau du directeur. Au moment où il se retournait vers la porte, une étrange sensation le traversa. Avec un frisson, il se souvint de la douleur qui l'avait frappé au front un peu plus tôt, quand il attendait dans le couloir, juste avant qu'il ne voit Merlin le fixer intensément depuis son bureau. Le cœur battant, James regarda autour de lui. Il comprit alors pourquoi la pièce lui semblait si anormalement figée. Au fond du bureau, du sol au plafond, il y avait des dizaines et des dizaines de portraits d'anciens directeurs. Parmi eux, bien entendu, se trouvaient les

portraits de Severus Rogue et Albus Dumbledore. Le cadre de Dumbledore était vide. Mais, tous les autres portraits de la pièce étaient parfaitement immobiles et silencieux.

Ayant suivi James, Ralph et Rose apparurent à l'entrebâillement de la porte. Rose regarda les portraits figés, les yeux écarquillés, l'expression anxieuse.

— Ça fiche la trouille, dit-elle à voix basse.

— Franchement, dit Ralph, c'est le seul endroit sur terre où des tableaux qui ne bougent pas semblent de mauvais augure. Mais je suis d'accord avec toi, Rose. Ça fiche la trouille ! Qu'est-ce qui se passe ? Où est Merlin ?

James traversa la pièce, et s'arrêta devant le portrait de Severus Rogue. L'année passée, il avait plusieurs fois parlé à la peinture de l'ancien directeur, qui l'avait régulièrement insulté d'ailleurs. Délicatement, il tendit la main, et effleura le visage du portrait. Il sentit le contact granuleux de la peinture en passant sur le nez crochu du long visage. Rogue ne cligna même pas des yeux.

Rose poussa un cri étouffé.

— Regardez ! dit-elle, d'une voix à peine audible.

James se retourna. Le rideau noir avait été relevé sur l'*Amsera Certh*, mais la surface argentée ne représentait plus un brouillard tourbillonnant et fumeux. Il montrait une scène précise. La vue était brouillée et légèrement trouble, comme si le miroir était une vitre ancienne, sale ou imparfaite. Ralph et James s'approchèrent de Rose, près du miroir. Au-delà de leur reflet, ils essayèrent de comprendre la signification de ce qu'ils voyaient.

Il y avait des arbres noueux dans une forêt épaisse. Tout était brumeux, et les troncs si serrés qu'ils bloquaient presque toute la lumière grisâtre de ce jour nuageux. Une petite clairière s'ouvrait derrière les premiers arbres et, au centre, s'élevait une sorte de monument, étouffé par la mousse et le lierre. C'était une sculpture haute, mince, et penchée. La scène était plus ou moins floue, noyée dans le brouillard, mais James réalisa quand même que ça représentait un jeune homme au costume démodé. Le visage était plutôt beau et noble. Sur le socle de la statue, il y avait des lignes gravées dans la pierre, mais James n'arrivait pas à les lire.

Rose se couvrit la bouche de la main pour étouffer un cri.

— Je connais cet endroit ! chuchota-t-elle, horrifiée. Mais pourquoi le miroir nous le montre-t-il ?

James eut l'horrible pressentiment que lui aussi connaissait « cet endroit ». Il en avait entendu parler, sans l'avoir jamais vu. Très peu de gens étaient au courant de son existence. Sur le socle de la statue, au-dessus des lignes indéchiffrables, il y avait trois lettres plus grandes, profondément creusées dans la pierre grise : T.E. J.

— T. E. J. ? dit Ralph en réfléchissant. (Puis il poussa un cri :) Tom Elvis Jedusor ! C'est vraiment la tombe de *Voldemort* ? Mais qui a pu vouloir enterrer un tel monstre ?

Rose étudiait toujours la scène fantomatique.

— Personne ne le sait, répondit-elle très vite. Il y a eu des donations anonymes pour payer les funérailles et le monument, indiquant que le défunt était Tom Jedusor et non Voldemort. Aucun cimetière sorcier n'a voulu accepter sa dépouille, alors, ils ont fini par l'enterrer en secret, dans une forêt magique dont personne ne peut détecter l'emplacement. À mon avis, très rares sont ceux qui connaissent cet endroit.

Dans le miroir, une forme remua. James, Ralph, et Rose poussèrent en même temps un cri. La silhouette n'était pas « arrivée » sur la scène, ni brusquement apparue, non, c'était plutôt comme si elle

avait été là tout le long, sans que personne ne la voie. Et c'est uniquement lorsqu'elle avait bougé que sa présence avait été remarquée. L'être portait une longue robe noire, au capuchon baissé, aussi on ne voyait pas son visage, mais il y avait quelque chose d'effrayant dans la façon dont bougeait le tissu. On aurait dit qu'il n'y avait rien dessous, que de la fumée noire agitée par le vent. Au bas de la robe, l'ourlet déchiqueté ne touchait pas le sol. Aucun pied n'apparaissait en dessous. James frissonna à la vue de cette horrible silhouette. Il repensa au tabloïd que Lucy lui avait envoyé. On y parlait d'un « être de cendre et de fumée ». Était-il possible que ce soit la même créature ? Était-il possible que ce soit le Gardien des Portes ? La forme leva un bras, exhibant une main blanche et fine qui semblait faire un geste d'invite. Peu après, la statue du jeune Voldemort frissonna. L'expression noble s'effaça de son visage, et les bras s'agitèrent comme ceux d'une marionnette manipulée par des fils extérieurs. Et tout à coup, une voix distante s'exprima. Elle n'émanait qu'à peine du miroir, étouffée par les rafales du vent et des craquements des branches.

— Êtes-vous celui dont l'écho m'appelle ? demanda la voix de l'être caché. Celui dont les desseins ont pesé davantage que tout autre sur cette sphère, et dont l'objectif ultime correspond si bien au mien ? Apparaissez !

Lorsque la statue répondit, sa voix était aiguë, lointaine, presque inaudible.

— Je suis Tom Elvis Jedusor, également connu comme Lord Voldemort. Je suis mort depuis bien des années sur cette terre. Mes os ont été réduits en poussière ; mon âme à jamais envoyée dans le royaume des ténèbres et des tourments éternels.

— Et pourtant, répondit l'être noir, votre empreinte reste assez forte pour m'avoir attiré ici. Mais vos restes sont sans utilité pour moi. Aussi, je présume que votre intention est de m'indiquer celui qui vous a vaincu. Peut-être pourrais-je l'utiliser à bon escient.

— Celui qui m'a vaincu ne vous apportera rien, affirma froidement la statue. (Sa voix disparaissait de plus en plus dans le vent violent de ce lointain endroit.) Autrefois, il n'était qu'un enfant, et déjà, il résistait. Vous n'auriez pu le corrompre. Il ne vous aidera pas. Mais il y en a d'autres…

Dans le miroir magique, la vision se troubla. James tendit la main vers la vitre, pour la toucher ou pénétrer à l'intérieur, mais Rose l'arrêta. Elle secoua la tête. A nouveau, James se concentra sur ce qu'il entendait.

— Ils vous attendent à présent, annonça la voix défunte de Tom Jedusor. Comme vous l'avez dit, je ne suis plus qu'un souvenir ; un écho du passé ; la trace d'une vie disparue. Mais mes disciples vous offriront un cœur où mon sang vit encore, mon essence vitale. Ils l'ont préparé pour vous. Ils vous attendent, cette nuit même…

À ce moment précis, une autre silhouette apparut à travers les branches. Elle avançait au milieu de l'ombre des arbres. James le voyait à peine, mais il était certain que c'était un homme. Comme le premier, il était vêtu d'une longue robe noire au capuchon baissé, mais de sa position, James voyait son visage. L'homme était pâle et âgé, avec des yeux farouches et déterminés. Les arbres s'agitaient de plus en plus, et le vent devenait tornade. La tempête qui approchait étouffait les voix distantes. James entendait à peine les mots de l'homme pâle.

— Nous avons tout préparé pour vous, ô Maître du Néant, dit-il, la main tendue en un signe d'hommage. Nous vous attendions. Le monde entier vous attend. Votre heure approche.

Et tout à coup, un nouvel arrivant apparut dans les bois, en face de l'homme pâle. Lui aussi était vécu en noir, mais il était bien plus grand que celui qui venait de parler. Il ne se faufila pas entre les troncs, comme l'avait fait le second homme, il avança tout droit, avec la grâce dangereuse d'un

prédateur. Une fois dans la clairière, il fit face à la silhouette inquiétante du Gardien des Portes. James était troublé. Dans l'allure souple de ce grand sorcier, quelque chose le faisait penser à Merlin. L'homme pâle ne parut pas surpris de cette apparition subite, juste plus las encore. Il eut un sourire à peine esquissé. Quand le grand sorcier et le Gardien maudit échangèrent quelques mots, un violent coup de tonnerre noya leurs paroles. Le vent hurlait désormais sans discontinuer, annonçant un orage tout proche. De lourdes gouttes de pluie se mirent à tomber. James vit la scène une fois encore se troubler.

Tout à coup, l'homme pâle leva la tête et tendit le doigt. James poussa un cri. C'est lui que l'autre désignait, comme s'il l'avait vu à travers le miroir. L'homme pâle le regardait droit dans les yeux. Le grand sorcier se retourna. Si c'était bien Merlin, James ne put en être sûr, à cause de l'ombre de son capuchon. Pire que tout, le visage de la statue se tourna également. Dans le miroir, la sépulture de Tom Elvis Jedusor fixa James Potter, avec un sourire vide qui montrait toutes ses dents, sculptées dans la pierre.

Horrifié, James vacilla en arrière, le plus loin possible du miroir. Il recula jusqu'à heurter le bureau. Il entendait à peine les cris de Ralph et Rose qui l'appelaient, mais il sentit les mains de ses amis le secouer, cherchant à l'entraîner vers la porte.

— Viens vite ! cria Rose d'une voix frénétique. Nous devons sortir ! Ils nous ont vus ! Et à mon avis, ils reviennent. *Ils reviennent !*

Les yeux de James s'écarquillèrent. Sur une impulsion, il se retourna, et se pencha sur le bureau derrière lui. Le *Livre Compas* était grand ouvert. Il n'y avait qu'une seule annotation sur la page, écrite de la main même de Merlin : « *Tombe de l'hôte recherché* ». Sans réfléchir, James tendit les deux mains et referma violemment le livre. Immédiatement, le tonnerre résonna derrière la fenêtre du bureau. Un vif éclair illumina la pièce, et un courant d'air glacé la traversa toute, soulevant les rideaux.

— Potter ! cria une voix stridente.

James pivota. Les tableaux des anciens directeurs s'étaient réanimés. La plupart regardaient autour d'eux, surpris, en clignant des yeux. Divers parchemins s'envolèrent et traversèrent la pièce avant de s'enrouler furieusement sur le sol. Le portrait de Rogue fixait James, les yeux écarquillés et très sombres.

— Mais qu'est-ce qui vous prend ? C'est de la magie très ancienne et dangereuse, quelque chose que vous ne pouvez même pas imaginer ! Quittez cet endroit ! Immédiatement ! Et vite !

Cette fois, Ralph agrippa James par l'épaule et le traîna (quasiment de force) jusqu'à la porte qui s'ouvrit d'elle-même devant eux.

— Venez vite ! hurla Rose.

Elle se précipita dans le couloir, et se retourna. La porte commençait à se refermer. Ralph plongea en avant, tirant toujours James avec lui. Quand James passa devant son tableau, le visage de Rogue était tendu, son expression effrayante. James et Ralph se faufilèrent de justesse dans l'entrebâillement de la porte, avant que le lourd panneau claque derrière eux avec un bruit retentissant.

A cause de leur élan, James et Ralph bousculèrent Rose au passage, et tous trois s'écroulèrent sur le banc du couloir, le cœur battant, le souffle court. Tous ensemble, ils se remirent vite sur leurs pieds, et coururent vers l'escalier en spirale, qu'ils dévalèrent quatre à quatre jusqu'à l'étage du dessous. En fait, ils ne cessèrent pas de courir avant d'atteindre une grande galerie aérée, où ils s'arrêtèrent enfin, les jambes tremblantes. Ils se regardèrent les uns des autres, les yeux écarquillés.

Ralph se plia en avant, le souffle court, les deux mains sur les genoux.

— J’espère, haleta-t-il, que l’un de vous deux… cette fois… a pensé à prendre… le parchemin.



Après une nuit de tonnerre et de bourrasques, l’aube du dimanche matin se leva aussi fraîche qu’une rose. De pâles couleurs orangées créaient de brillantes étincelles dans l’herbe et les arbres trempés. Après le petit déjeuner, James, Ralph, et Rose coururent dans le jardin mouillé en direction de la cabane de Hagrid, où ils tambourinèrent à la porte. Quand le demi-géant ne répondit pas, les trois élèves firent le tour de la cabane, vers le jardin, où ils y trouvèrent Hagrid et son bullmastiff, Snob. Hagrid bêchait la terre au milieu de ses citrouilles géantes, aux racines aussi épaisses que des lianes. Mouillé jusqu’aux genoux, il avait déjà arraché un énorme tas de mauvaises serbes, et chantonnait gaiement.

— Bonjour, vous trois ! C’est curieux de vous voir levés d’aussi bonne heure un dimanche matin.

Rose essuya les perles de pluie sur une des citrouilles. Quand elle la considéra suffisamment sèche, elle s’installa dessus

— Bonjour, Hagrid, dit-elle. Nous sommes venus vous parler de quelque chose.

— Flute alors ! s’exclama Hagrid. Voilà qui ne me rajeunit pas. En te voyant comme ça, jeune Rose, avec les deux garçons, ça me rappelle vraiment le bon vieux temps. Nous serons mieux à l’intérieur. J’étais justement en train de dire à Snob qu’une bonne tasse de thé chaud ne nous ferait pas de mal. Nous parlerons aussi bien devant le feu.

Ils retournèrent donc ensemble jusqu’à la cabane de Hagrid. Au-dessus du feu, une énorme théière en fonte était suspendue à un crochet. James, Rose, et Ralph s’installèrent sur de très hautes chaises autour de la table.

Ralph jeta un coup d’œil à Rose avant de se lancer.

— Hagrid, dit-il, hier, nous étions dans le bureau du directeur, et nous avons vu quelque chose de très étrange. Rose pense qu’il vaudrait mieux que nous en parlions à quelqu’un, parce que ça risque de nous causer des ennuis.

James agitait ses jambes sous la table, la tête tournée vers la fenêtre.

— Je te signale que tout le monde n’est pas d’accord avec l’avis de Rose, marmonna-t-il.

— Comment peux-tu penser que ce que nous avons vu n’est pas inquiétant, James ? demanda Rose. Même Ralph est d’accord pour dire que…

— Je ne dis pas que ce n’est pas inquiétant, coupa James, en jetant à sa cousine un regard noir. Je dis juste que le directeur est impliqué là-dedans pour d’autres raisons que celles que tu veux nous faire croire.

— Je ne veux rien vous faire croire de particulier, mais je ne vois pas l’intérêt de nier l’évidence. Nous avons vu dans le miroir un homme qui ressemblait de façon suspecte au directeur. Il marchait comme lui, tu l’as dit toi-même. Et il complotait avec… un ennemi bien connu et des gens effrayants. À mon avis, l’un d’entre eux n’était même pas humain ! Et tu as vu la statue de Tu-Sais-Qui !

Hagrid fronça les sourcils en s’installant dans son vieux fauteuil habituel.

— Houlà, intervint-il, attendez une minute tous les trois ! Je ne sais pas ce que vous avez vu, mais je ne veux pas revoir cette vieille bête dans la conversation. Racontez-moi simplement ce qui s'est passé.

Rose se mit donc à expliquer les événements de la veille, en commençant par leur rendez-vous avec le directeur. Tandis que son récit se poursuivait, James et Ralph intervinrent, ajoutant des détails, des corrections, ou leurs points de vue. Aussi, quand ils arrivèrent au moment où tous les portraits s'étaient ranimés, lorsque la peinture de Rogue leur avait ordonné de filer, ils parlaient tous les trois à la fois. Quand ils eurent terminé, ils se turent, et attendirent la réponse d'Hagrid.

Le demi-géant resta assis dans son immense fauteuil devant le feu, avec une expression lointaine et tendue sur le visage. Il regardait en direction de ses trois invités, mais sans réellement les voir. James était quasiment certain qu'Hagrid n'allait pas croire à leur histoire – ou du moins qu'il la penserait très exagérée. Il allait affirmer qu'ils n'avaient vu dans le miroir qu'une machination sans importance, menée par des gens qui refusaient d'accepter d'avoir perdu la guerre, il y a bien longtemps. James avait appris de son père qu'Hagrid, qu'il apprécie ou non le directeur en titre de Poudlard, se montrait envers lui une loyauté sans faille. Il défendrait donc Merlin, et assurerait aux trois élèves qu'il n'y avait rien à craindre. D'ailleurs, c'était en partie la raison qui avait poussé James à accepter cette sortie jusqu'à la cabane pour parler au demi-géant. Et pourtant, maintenant, en regardant Hagrid rester assis, figé, en silence, avec cette expression inquiète, James se demandait si cette idée avait été tellement bonne.

Soudain, la théière se mit à siffler, ce qui fit sursauter tout le monde. Hagrid se secoua, puis il tendit la main et récupéra l'ustensile sur son crochet. Il le ramena sur la table, et le posa sur un support.

— Alors ? insista James. Qu'est-ce que vous en pensez, Hagrid ?

Le demi-géant le regarda, avant de s'essuyer les mains sur une énorme serviette.

— Tu sais, c'est un peu difficile à comprendre. Qu'y a-t-il à dire ? Ça pourrait être n'importe quoi, je suppose. Le directeur a des pouvoirs terribles, et certains de ses appareils sont très puissants. À mon avis, le portrait du vieux professeur Rogue a eu bien raison de vous dire de filer.

James gesticula en direction de sa cousine.

— Mais Rose n'arrête pas de dire que c'est Merlin qui s'est pointé sur la tombe de Voldemort ! précisa-t-il. Dites-lui qu'elle est dingue de penser ça. Hagrid, Merlin est le *directeur* !

La porcelaine cliqueta violemment quand Hagrid sortit d'un placard des tasses et des soucoupes, qu'il rapporta sur la table.

— Tu as raison, James. Merlin est le directeur. Tout ce que je peux dire, c'est que si c'est bien lui qui est apparu dans ce miroir, pour parler à je ne sais qui, eh bien… il avait de très bonnes raisons pour le faire.

— En plus, on n'est même pas certain que ce soit lui ! (James se tourna vers Ralph, cherchant son appui.) Ce truc bizarre qui est apparu en premier paraissait franchement démoniaque. Au début, j'ai cru que c'était un vieux Mangemort. Normal, c'était quand même la tombe de Voldemort !

Hagrid posa délicatement une place et une soucoupe devant chacun de ses convives. Ses grosses mains tremblaient.

— James, dit-il fermement, j'aimerais beaucoup que tu ne prononces pas ce nom-là à ma table. Je sais que la bataille est depuis longtemps terminée, mais certaines habitudes ont la vie dure, si tu vois ce que je veux dire.

Rose remua sur son siège.

— Hagrid, qu'en pensez-vous ? Est-ce que ça pouvait être Merlin ?

Avant de répondre, Hagrid versa de l'eau bouillante dans chacune des tasses. Puis il se rassit – son siège émit un grincement rauque. Hagrid examina Rose d'un œil attentif, tout en faisant tourner son thé dans sa tasse d'un geste délicat.

— On dit que notre directeur à la main verte, dit-il, en changeant apparemment de sujet. Bien sûr, je ne lis pas beaucoup, mais tout le monde sait que le grand Merlin prend soin de la terre, de la nature et des arbres. Depuis que je suis enfant, j'ai entendu des légendes sur la façon dont Merlin sait parler aux oiseaux et aux plantes. Alors, quand il est revenu cet été, comme notre nouveau directeur, je suis allé au château pour faire sa connaissance. Et je l'ai invité chez moi, dans ma cabane, pour lui montrer mon petit jardin. Il est venu dès le lendemain. Il a arpenté mon jardin, sans dire un seul mot. Il a juste marché, dans toutes les allées, en tapotant le sol de son grand bâton, en regardant mes citrouilles, mes courges, mes choux. Ensuite, il a levé les yeux en direction de la forêt. On aurait dit qu'il écoutait le chant des arbres.

Hagrid tenait toujours sa cuillère à thé dans son énorme main. Doucement, il la posa à côté de sa soucoupe. Puis il regarda James, Ralph, et Rose, l'un après l'autre.

— Connaissez-vous les Djinns ? continua-t-il. Ça ressemble à des corbeaux, mais en plus grand, beaucoup plus grand – des oiseaux magiques, aussi noirs que la nuit, avec de sinistres yeux rouges. Je n'en avais encore jamais vu, mais j'en avais entendu parler. D'après les légendes, ce sont des créatures sombres et mystérieuses, très puissantes, très secrètes. Je croyais aussi qu'ils ne sortaient que la nuit. D'après ce qu'on dit, quand on croise un Djinn sur son chemin, il faut faire demi-tour et revenir chez soi en courant. Parce qu'il annonce un horrible danger pour ceux que vous aimez.

« Ce jour là, avec Merlin, quand j'ai vu cet énorme oiseau noir s'élever au-dessus des arbres, j'ai failli crier et dire au directeur que nous devions rentrer. Mais je savais que lui aussi l'avait déjà vu. Il n'avait pas l'air de s'inquiéter. Alors, je me suis contenté de regarder. Le Djinn a volé droit sur nous, au-dessus du jardin, et il s'est posé sur une de mes citrouilles, à côté du directeur. Et Merlin n'a rien dit. Il a juste regardé. Il y avait quelque chose de vraiment étrange dans la façon dont ces deux-là se dévisageaient. Ils n'ont pas parlé, mais il m'a semblé clair comme le jour qu'ils étaient en train de communiquer, quelque part. Au bout d'une minute, le Djinn s'est tourné vers moi, de cette façon étrange qu'ont toujours les oiseaux, la tête un peu tournée, et un œil pointé droit sur moi. Cet œil rouge m'a examiné, et j'ai été comme un enfant terrorisé devant ce regard.

Hagrid regarda les trois élèves d'un air implorant.

— J'adore toutes les créatures magiques ! déclara-t-il. Mêmes les dragons et les Scroutts. Vous le savez mieux que personne. J'enseigne les Soins aux Créatures Magiques, nom d'une pipe ! Et pourtant, cet horrible oiseau m'a fait peur. Alors que cet œil rouge et brillant me regardait, je n'avais qu'une envie, c'était de l'arracher, pour qu'il ne puisse plus jamais regarder quelqu'un de cette façon-là. Cette réaction m'a fait honte. Et c'est encore le cas.

Hagrid s'arrêta, et prit une gorgée de son thé. Puis il s'éclaircit la gorge, et continua.

— Au bout d'un moment, l'oiseau s'est envolé, en agitant ses immenses ailes noires. Il est retourné vers la forêt, et il a disparu. Le directeur l'a regardé partir, puis il est revenu vers moi, en tapant son bâton sur le sol. Quand il est arrivé à mes côtés, il a regardé mon carré de citrouilles – surtout dans le coin ouest – et il m'a dit : « Vous avez un mauvais sortilège dans ce coin. » Eh bien, c'était la vérité, je ne pouvais pas le nier. Dans ce coin ouest, depuis cinq ou six ans, je n'ai pu faire pousser autre chose que des ronces et des orties. Alors, je lui ai dit : « Oui c'est vrai. » Il m'a regardé

dans les yeux, et il a dit : « C'est à cause d'une renarde, qui est morte ici, avec ses petits. Elle est toujours dans sa tanière, dans ce coin de votre jardin, Mr Hagrid. Le sortilège provient de leurs os qui appellent un matin qui n'est jamais venu. Creusez, retrouvez-les, et enterrez-les dans la forêt. Ensuite, répandez sur la terre de la poudre de Chagrinus. Le professeur Hallondonk pourra vous en fournir, avec mes compliments. Ça réglera votre petit problème. »

La bouche de Rose exprimait une moue désolée.

— Qu'avez-vous fait, Hagrid ?

Hagrid se tourna vers elle, les sourcils levés.

— J'ai obéi, bien entendu. J'ai trouvé les os exactement à l'endroit indiqué, comme l'avait dit le directeur, et j'y ai ajouté de la poudre de Chagrinus. Et comme vous pouvez le voir, ça a tout changé. Depuis, il pousse dans ce coin les plus merveilleux courges-démon que j'ai jamais vues. Une superbe variété verte à rayures tigrées. Alors, vous voyez, ce que je voulais dire…

Hagrid s'arrêta et, une fois de plus, joua nerveusement avec sa tasse et sa soucoupe. Puis il but, comme pour se donner le temps de réfléchir.

— Quoi, Hagrid ? demanda Ralph impatienté. Que vouliez-vous dire ?

Hagrid le regarda, comme s'il cherchait ses mots, pour exprimer au mieux sa pensée. Finalement, il se pencha en avant sur la table et parla d'une voix très basse :

— Ce que je voulais dire, c'est qu'il est évident que le Djinn a parlé au directeur : c'est lui qui a indiqué à Merlin la présence de la renarde et de ses petits. Aussi, non seulement les anciennes histoires concernant la relation du grand Merlin avec les arbres et les oiseaux sont exactes, mais il parle aussi aux créatures mystiques de la nuit. Si j'avais vu ce grand oiseau de malheur montrer ses yeux rouges en ma présence, n'importe quand, je me serais détourné pour courir le plus vite possible. Mais pas Merlin. Lui, il a regardé le Djinn voler vers lui comme s'il l'avait lui-même appelé. Comme s'il le connaissait par son nom.

James avait pincé les lèvres en une ligne serrée. Finalement, il se redressa dans sa chaise et dit aussi directement qu'il l'osa :

— Alors, pour vous, cet homme est démoniaque ?

Etonné, Hagrid le regarda en clignant des yeux.

— Quoi ? Bien sûr que non ! Qui a jamais prétendu qu'il était démoniaque ?

Cette fois, James ne comprenait plus rien.

— Mais vous venez juste de dire…

— Attends un peu, James, dit Hagrid très sérieusement, et vous autres aussi. Je veux être bien clair. Tout ce que je dis, c'est que le directeur provient d'une époque différente, une époque qui nous terroriserait tous. Merlin y a survécu. Il connaît des choses qu'aujourd'hui nous considérons comme démoniaques, mais de son temps, c'était différent. Disons seulement que rien n'était tout noir ou tout blanc à l'époque d'où il vient. Je ne veux pas dire que le directeur lui-même soit mauvais. Non ! J'ai de très bonnes raisons de lui faire confiance, et je lui fais confiance. Il est simplement un peu… sauvage – si vous voyez ce que je veux dire – et c'est tout.

— Mais Hagrid, s'exclama Rose, et le miroir ? Nous l'avons vu avec ce… cette horrible chose qui flottait dans sa robe noire !

— *Si* c'était le directeur, répéta le demi-géant avec entêtement, eh bien, il devait avoir une excellente raison pour être là-bas. Tu l'as dit toi-même, Rose, aucun d'entre vous n'a pu entendre ce qu'il a dit à cette créature. Peut-être était-il en train de la repousser ? Peut-être… Je n'en sais rien. Mais c'est justement le problème : vous n'en savez rien non plus.

— C'est exactement ce que je dis depuis le début ! dit James avec force.

Il jeta un œil noir à sa cousine à travers la table.

— L'ennui, continua Hagrid, c'est qu'aucun d'entre vous ne sait exactement ce que vous avez vu, du début à la fin. Oui, Merlin vous a bien dit que le miroir montrait le passé, le futur, et de très lointains endroits, pas vrai ? Peut-être avez-vous vu quelque chose qui n'existe même pas. Y avez-vous pensé ?

— En fait, non, remarqua Ralph, d'un ton songeur.

— Il y avait quand même la tombe, insista Rose. Donc, il est impossible que ça provienne d'un lointain passé. Volde… euh – *Vous-Savez-Qui* n'est pas mort depuis si longtemps. Et puis, sa tombe était couverte de mousse et d'herbes. Donc, c'était plutôt récent…

— Laisse tomber, Rose, dit Ralph en haussant les épaules. Tu as peut-être raison mais que pouvons-nous y faire ? Il nous faut juste espérer que Merlin agira au mieux, comme le dit Hagrid. Si c'est le cas, nous n'avons pas à nous inquiéter. Sinon… que veux-tu au juste que nous fassions contre un mec qui est capable de provoquer un tremblement de terre pour engloutir toute une armée ?

Rose était furieuse, mais elle ne répondit pas.

Peu après, ayant fini leur thé, James, Ralph et Rose firent leurs adieux à Hagrid. En sortant de la cabane, James regarda dans le coin ouest du jardin. Effectivement, il y avait d'énormes courges rayées orange et violet, cachées sous leurs feuilles épaisses, encore toute brillantes de la pluie de la nuit.

Ils remontèrent tous les trois en direction du Saule Cogneur.

— Je me fiche de ce que tout le monde pense, dit tout à coup Rose, d'une voix grave, je ne lui fais pas confiance. Il n'est pas ce qu'il prétend être.

— Je ne suis pas d'accord avec tout ce qu'elle dit, prévint Ralph, mais il me semble quand même que cette histoire rend notre nouveau club de DFM encore plus important.

— Comment ça ? demanda James.

— Ça me paraît évident, expliqua Ralph. Si ce que nous avons vu dans le miroir est exact – et vient de se passer – alors ça veut dire que les temps à venir vont être difficiles. Nous aurons peut-être de véritables ennemis à combattre. Et je préférerais être prêt pour ça.

— Ralph, dit Rose, d'une voix différente, tu m'impressionnes. En général, je te trouve aussi épais qu'un mur de briques, mais là, tu as raison.

Ralph s'empourpra.

— Merci. Euh… j'imagine.

Alors qu'ils contournèrent d'épais buissons non loin du Saule Cogneur, ils tombèrent sur Noah, Damien et Gennifer Tellus, une Gremlin de Serdaigle. Ils étaient tous les trois accroupis, hors de portée, et étudiaient le tronc noueux du vieil arbre. Les branches du Saule Cogneur s'agitaient et remuaient fébrilement, comme si l'arbre ressentait la présence d'intrus, sans pouvoir les atteindre.

Ralph, James, et Rose s'approchèrent des trois Gremlins.

— Hey ! cria Ralph. Nous avons l'autorisation de commencer le nouveau club…

Noah leva une main pour l'interrompre.

— Chut ! Attends une minute.

Les trois arrivants s'accroupirent derrière les Gremlins qui complotaient à voix basse.

— Un peu plus bas, murmura Damien. Appuie sur le gros truc qui ressemble à la pomme d'Adam d'un mec vraiment très maigre.

Noah secoua la tête.

— J'ai déjà essayé ça la dernière fois. Je n'arrête pas de te dire que c'est de l'autre côté, devant le château. Je m'en rappelle ! C'est ce que Ted faisait l'an dernier.

Gennifer avait un très long bâton. En se mordant les lèvres de concentration, elle le tendait en avant et essayait, avec l'autre bout, d'atteindre le tronc de l'arbre. Le Saule Cogneur agita souplement, et presque paresseusement, ses branches et arracha le bâton des mains de Gennifer. La jeune sorcière poussa un gémissement de douleur, et secoua ses doigts. Perdu dans les branchages du Saule Cogneur, son bâton avait disparu. L'arbre avait l'air presque moqueur.

— Je t'avais dit d'aller plus bas ! s'exclama Noah.

Il recula et se redressa. De derrière son épaule, Gennifer lui jeta un regard mauvais.

— Tu n'as qu'à essayer toi-même, rétorqua-t-elle. Mais d'abord, il faut que tu te trouves un autre bâton.

— Ce n'est pas de ma faute si c'est toi qui a les plus longs bras, protesta Noah. Franchement, à te voir, on dirait un gorille.

— J'ai amené un autre bâton, dit calmement Damien. Voilà. Gen, essaye encore une fois. Ça finira par marcher.

Tandis que James étudiait attentivement la manœuvre, Gennifer recommença à vouloir atteindre le tronc. Le Saule Cogneur, une nouvelle fois, balança ses branches pour récupérer le bâton fouineur, mais il échoua. James demanda à Noah :

— A quoi ça sert ?

Noah essuya sur son jean ses mains couvertes d'herbe et d'humidité.

— Il est possible qu'il y ait là-dessous un passage secret, répondit-il. Depuis que je suis arrivé à Poudlard, nous essayons chaque année d'y entrer. C'était une idée de Ted. Quand on heurte un endroit précis sur le tronc, le Saule Cogneur s'immobilise, et on peut passer en dessous.

Les yeux de Roses s'éclairèrent.

— Et ça mène à un passage secret ? Mais je croyais que tous les anciens passages avaient été scellés.

— Il y a scellé et scellé, se moqua Noah. Tu vois, Poudlard est un château magique, et après un moment, il rouvre tout seul les passages. Ou alors, il en crée de nouveaux, comme par hasard, pas très loin. Petra a découvert le tunnel de St Lokimagus dans le couloir où il y a aussi la statue du cyclope, et autrefois, il y avait un passage secret juste derrière cette vieille sorcière.

— Oui, je me rappelle que ma mère m'en a parlé, dit Rose. Elle disait que ça conduisait à Pré-au-lard. J'aurais bien aimé qu'il fonctionne encore ! J'aimerais voir ce village magique dès cette année, et les « première année » ne sont pas autorisés à s'y rendre durant le week-end.

— Aaah ! Pré-au-lard ! (Noah poussa un long soupir.) Depuis toujours, ce village transforme les meilleurs élèves en parfaits vauriens. C'est là que Ted travaille actuellement, chez George Weasley. Nous avons tous l'intention de lui offrir quelques Bièraubeurre aux Trois Balais la prochaine fois que nous irons au village. Sauf Petra, bien sûr.

— Pourquoi ? demanda James tout à coup. Qu'est-ce qui ne va pas avec Petra ?

Noah lui jeta un coup d'œil.

— Oh, rien d'important. Juste qu'elle ne veut pas revoir Ted. Tu sais, ils formaient quand même un couple. Et Ted l'a laissé tomber pour sortir avec Victoire. Durant tout l'été, c'est resté un secret, mais maintenant, tout le monde est au courant. Il paraît que quelqu'un a cafardé le jour de la rentrée, à la gare de King Cross.

James réagit avant de réfléchir.

— Je n'ai pas cafardé ! protesta-t-il. C'est Ted qui m'a demandé de le dire. Il voulait que tout le monde soit au courant, mais sans que ça vienne directement de lui.

Gennifer se retourna pour regarder James.

— C'était toi ?

James leva les yeux ciel.

— Et pourquoi Petra est-elle tellement contrariée à ce sujet ?

— Aucune idée, répondit Noah avec un soupir. Avec les filles, comment savoir ? Entre Ted et elle, à mon avis, il n'y avait rien de sérieux. D'accord, je pensais que ce serait Petra qui casserait la première. Ted est un peu trop sauvage pour une fille comme elle. Elle a besoin d'un mec tout à fait différent.

— Un mec dont les initiales seraient N et M par exemple ? demanda Damien, avec un sourire.

James se sentit piquer un fard. Il était contrarié d'être la cause accidentelle de la mélancolie de Petra – puisque c'était lui qui avait révélé la relation entre Ted et Victoire, même si Ted le lui avait demandé. Pour une raison étrange, il était aussi contrarié que Noah envisage de prendre la place de Ted. D'un air aussi nonchalant que possible, il demanda au Gremlin :

— A ton avis, quel genre de mec conviendrait à Petra ?

— Eh bien, dit Noah en haussant les épaules, Petra est intelligente – bien plus que ce que réalise la plupart des gens. Elle a besoin d'espace. Il lui faut un mec capable de la prendre au sérieux, mais sans l'étouffer. Ted est un mec génial, et nous l'adorons tous, mais il n'est pas du genre à prendre la vie au sérieux.

Rose s'interposa.

— J'ai entendu dire que Petra avait postulé pour le rôle d'Astra dans la pièce de Curry. Avec ses longs cheveux noirs et ses yeux bleus, elle serait parfaite.

— C'est vrai, approuva Noah, du moins si elle persiste dans son intention. Elle est en compétition avec Joséphine Barnet, et Joséphine tient vraiment à obtenir ce rôle.

— J'aimerais vraiment que Petra oublie Ted Lupin ! dit Rose avec insistance. Elle est bien plus jolie que Joséphine. Si je pouvais, je l'aiderai à répéter le rôle. Il ne reste qu'une seule audition, je crois ?

— Oui, à la fin de la semaine, répondit Noah. J'espère que Petra réussira. D'ailleurs, j'espère toujours avoir moi-même le rôle de Donovan.

— Et Donovan et Astra dansent ensemble, chantonna Damien, d'un air romantique.

— Ça, c'est rien, dit Noah. Je te signale qu'Astra et Travis devront s'embrasser sur la scène, et d'après le scénario, c'est un baiser « d'amour véritable et éternel ».

— On ne s'embarrasse jamais vraiment sur scène, dit Rose en secouant la tête. On se contente de faire semblant, la tête tournée, en se collant les joues l'une à l'autre. Il suffit que l'assistance pense que les acteurs s'embrassent.

— Même faire semblant, ça me plairait, marmonna Noah. Alors, Tellus, tu en es où avec ton bâton ?

— Ne l'embête pas pendant qu'elle travaille, grommela Damien. Un maestro a besoin de calme…

Il était toujours agenouillé à côté de Gennifer. Le Saule Cogneur s'énervait de plus en plus, son tronc craquait de façon menaçante, comme si l'arbre se penchait pour essayer d'allonger ses branches, et d'atteindre les perturbateurs dont il sentait la présence. Le bâton de Gennifer s'agita nerveusement.

Ralph jeta un regard inquiet en direction du gros arbre.

— Êtes-vous déjà entrés dans le passage secret sous le Saule Cogneur ? demanda-t-il. Où va-t-il ?

— L'an dernier, nous n'avons pas été très loin, admit Noah. Tout est bloqué par un éboulement. C'est pour ça que nous n'avons pas pris la peine de marquer l'endroit où il fallait appuyer. Mais là, ça nous a paru une bonne idée de venir vérifier.

— Nous ne pouvons pas marquer l'endroit, grogna Gennifer, les dents serrées, sinon tout le monde pourrait l'utiliser. Nous devons juste nous souvenir… Voilà !

Gennifer avait planté son bâton dans un creux du bois, non loin des racines. L'arbre se redressa et s'immobilisa. Noah se précipita aussitôt dans sa direction.

— Venez ! cria-t-il. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

James jeta un regard à Rose, puis à Ralph. En même temps, tous trois se mirent à galoper eux aussi vers le tronc, suivant les trois Gremlins. Gennifer fut la première à arriver, elle plongea en avant, et disparut dans une profonde crevasse entre deux énormes racines. Damien et Noah la suivirent. James espéra qu'il y avait assez de place pour six à l'intérieur, parce qu'il était le dernier. Tandis que Ralph se trémoussait pour entrer dans l'étroit passage, James leva les yeux. Il n'avait jamais été aussi près du Saule Cogneur. L'arbre au-dessus de sa tête lui parut énorme et dangereux. D'ailleurs, sous ses yeux, certaines branches recommencèrent à bouger. Le tronc grogna de façon menaçante, comme il se ranimait. Il paraissait en colère, prêt à fracasser quelqu'un. James se jeta dans la crevasse, échappant de peu à la première branche qui cherchait à le frapper.

— Waouh ! s'exclama Gennifer, c'est un peu serré pour six. Je dirais que c'est un nouveau record. Tout le monde va bien ?

— J'irai beaucoup mieux quand James arrêtera de m'écraser, gémit Rose.

— Désolé. Je n'ai pas eu le temps de vérifier l'endroit où j'atterrissais.

Noah alluma sa baguette et la leva. L'espace était étroit, bas sous plafond. Les grosses racines du Saule Cogneur apparaissaient dans la terre meuble. Un passage rocailleux s'ouvrait devant eux, dans l'obscurité. Les Gremlins s'y engouffrèrent, suivis de près par James, Rose et Ralph. Au bout de trente pas, le groupe s'arrêta. Noah, toujours le premier, leva plus haut sa baguette, et siffla entre ses dents.

— *Bingo* ! s'écria Damien tout excité.

— Quoi ? demanda Rose. (Elle se mit sur la pointe des pieds et essaya de voir par-dessus l'épaule de Ralph.) Je ne vois rien. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Poudlard a retrouvé son chemin, répondit Gennifer. Il y a dû avoir une inondation au printemps dernier. Ça a nettoyé la terre et pas mal de cailloux. Regardez, il y a un trou, et assez de place pour s'y glisser, si personne n'a peur de se salir.

— Génial ! cria Noah. Je vais vérifier ce qu'il y a derrière. Attendez-moi là.

Il passait déjà dans le trou en parlant et sa voix renvoyait des échos de plus en plus lointains. Peu après, il y eut un bruit d'éclaboussures.

— C'est bon ! Après quelques mètres, le passage est parfaitement dégagé. Il y a encore de l'eau et pas mal d'araignées très actives, mais la lumière de ma baguette suffit à les éloigner. J'imagine qu'à partir de là, ça va tout droit jusqu'à Pré-au-lard.

— Nous n'y allons pas aujourd'hui ? s'inquiéta Ralph. Je ne suis pas vraiment prêt pour une... euh – promenade.

Émergeant du trou, Noah remontait déjà dans la petite cave, auprès des autres. Il était croupi.

— Pas de panique, Ralphinator, dit-il gaiement. Nous ferons le reste du chemin plus tard. L'important est de savoir que le passage a été rouvert.

— Et que nous sommes les premiers à le savoir ! ajouta Gennifer.

Damien pointa les trois plus jeunes d'un doigt menaçant, et les regarda un par un, sévèrement.

— Ne vous avisez pas de le raconter à d'autres, dit-il. Surtout toi, Mr Serpentard.

— Du calme, Damascus, dit Noah. Ralph est fidèle à la cause des Gremlins. Allez, on se tire.

Ils rebroussèrent chemin tous ensemble. Cette fois, James était le premier.

— Où va exactement ce passage ? demanda Rose.

— Normalement, à Pré-au-lard, répondit Gennifer. Aussi, tu pourras finalement visiter le village dès cette année, comme tu le désirais.

James savait que Ralph était toujours en colère à cause de la plaisanterie de Damien.

— C'est sûr que ça va jusqu'à Pré-au-lard ? demanda Ralph. Et ou ça sort ? Pourquoi personne n'a pu emprunter ce passage dans l'autre sens, jusqu'à Poudlard ?

— Tu t'inquiètes que ton père ait manqué une faille dans le périmètre de sécurité de l'école ? demanda Damien, d'un ton moqueur. Ne te bile pas, mec. Les nouvelles consignes du vieux papa Dolohov fonctionnent parfaitement. Personne ne pourra venir par l'autre sortie, sauf nous, avec un peu de chance.

— Ralph, expliqua Noah, il a raison : le passage n'arrive pas directement au village.

Lorsqu'ils atteignirent les racines, sous le Saule Cogneur, Gennifer tendit doucement la main et retrouva l'endroit à manœuvrer. Immédiatement, l'arbre devint immobile. Le petit groupe se précipita rapidement par l'entrée secrète.

— Alors, il sort ou ? insista Ralph.

Damien ne répondit pas avant d'avoir atteint la distance de sécurité pour échapper aux branches de l'arbre

— À mon avis, ça sort à un endroit délicieux appelé « la cabane hurlante ». Elle est censée être hantée, et personne n'y va jamais.

— Je vois pourquoi, approuva Ralph. Hurlante, c'est pas très inspirant comme nom !

Gennifer lui envoya une bourrade affectueuse sur l'épaule.

— Ralph, ce n'est qu'une simple légende, dit-elle. Il y a des lustres qu'on n'a pas entendu le moindre hurlement là-bas dedans. Autrefois, à ce qu'on dit, il y avait un sacré chambard, les nuits de pleine lune. Toute la maison en vibrait.

Ralph regarda James et Rose.

— Elle se fiche de moi ?

— Oui, Ralph, acquiesça James. Absolument. Mais c'est par amour. Ne t'inquiète pas.

Ralph secoua la tête en silence, et tous remontèrent vers le château, à travers les prairies humides. Juste avant de rentrer dans la cour, Ralph ne put s'empêcher de demander encore :

— Alors, « la cabane hurlante » n'a jamais hurlé ?

— Je n'ai pas dit ça, Ralph, dit James en secouant la tête. Je disais juste que Gennifer se moquait un peu de toi. Et à mon avis, il vaudrait mieux que tu n'en parles plus.

— C'est vrai, Ralph, ajouta Rose. Fais-nous confiance.

Ralph ouvrit la bouche, puis il réfléchit, et la referma avec un grand soupir Quand le groupe monta les marches du château, il se dirigea vers la Grande Salle d'où parvenaient de délicieuses odeurs. C'était déjà l'heure de déjeuner.



Chapitre 8 : L'audition

Le lendemain, le cours de Défense contre les Forces du Mal fut un peu moins pénible que les fois précédentes, surtout par la présence d'un assistant temporaire. Le sorcier était encore plus célèbre que Soufflet lui-même, puisqu'il s'agissait de l'actuel directeur des Busards, l'escadron des Forces Spéciales, mais aussi d'un ancien vainqueur de la Coupe du Monde de Quidditch : Viktor Krum. Le Hongrois traversa le gymnase d'un pas décidé tandis que Soufflet le présentait aux élèves. Il y eut une salve d'applaudissements. James connaissait vaguement Krum, qu'il avait rencontré une ou deux fois durant son enfance. Autrefois, Viktor Krum avait participé au Tournoi des Trois Sorciers avec le père de James, sa tante Fleur, et Cédric Diggory. À cette occasion, il était brièvement tombé amoureux de tante Hermione, aussi, chaque fois que Viktor Krum se retrouvait dans la même pièce que la famille Weasley, tante Hermione avait tendance à détourner les yeux, et oncle Ron grommelait d'un air sombre en gonflant la poitrine.

Viktor s'adressa à la classe avec un accent marqué. Il raconta comment il avait suivi l'entraînement de Kendrick Soufflet, dans ses jeunes années chez les Busards. Il certifia aux élèves qu'il ne serait jamais arrivé à sa position actuelle sans les conseils et l'exemple de son mentor. James s'ennuya très vite. Il aimait bien Viktor, mais il détestait suffisamment Soufflet pour être légèrement écœuré de le voir se rengorger devant les félicitations de son protégé. Le seul avantage fut que les garçons n'eurent pas à passer le Gantelet ce jour-là. Soufflet proposa quand même à Krum une compétition amicale, « d'homme à homme » pour voir celui des deux qui ferait le meilleur temps. Quand Viktor refusa, James préféra croire que c'était pour ne pas humilier en public son ancien instructeur.

Tandis que la classe continuait, James regarda ce que faisait Ralph. Son ami, plus doué que James en dessin, cherchait un logo pour le nouveau club de Défense – quelque chose à inscrire sur le parchemin qui recueillerait les signatures des participants.

Après le cours, les deux garçons quittèrent le gymnase ensemble, et se dirigèrent vers la classe du professeur Binns, en Histoire de la Magie. James dit à Ralph :

— Tu sais, tu n'as pas besoin de chercher un logo avant qu'on soit certain d'avoir un professeur.

— Ça, c'est ton boulot, dit Ralph en haussant les épaules. Il faut bien que je fasse quelque chose. Je suis certain que tu convaincras Cédric. C'est un don chez toi.

— Peut-être, mais je n'ai même pas encore eu l'occasion de lui parler.

— Alors, dépêche-toi, dit Rose qui venait d'arriver. La première réunion est demain soir.

James faillit en lâcher son bouquin.

— Demain soir ? Depuis quand ?

— Depuis que j'ai commencé à en parler, ce matin dans la Grande Salle, répondit Rose sans se troubler. Je voulais simplement le dire à Henrietta Petitpas et Fiona Boussole, mais tu connais Fiona ! Quand je suis partie, toute la table des Serdaigle ne parlait que de ça. Et ils paraissaient très excités. Personne n'aime la façon dont Soufflet enseigne la DFM. Au fait, j'ai trouvé sympa de rencontrer Viktor dans les couloirs, ce matin.

— Mais nous ne savons même pas où se passeront les réunions ! s'exclama James. On avait décidé de ne pas commencer avant la fin de la semaine prochaine.

— Oui, mais c'était avant que nous parlions au directeur… et que nous voyions ces choses effrayantes dans le miroir. Ralph a raison : maintenant, le club devient urgent. De plus… (Avec un reniflement un peu hautain, Rose s'arrêta à la porte de la salle d'Histoire de la Magie pour regarder James.) C'est *moi* qui ai été chargée de l'organisation.

— Oui, d'accord, mais quand même… Toute la table de Serdaigle ?

— Oui, acquiesça Rose. Et Louis en a sûrement parler aux Poufsouffle.

— *Louis !* s'étouffa James. (Sa voix monta dans les aigus.) Tu en as parlé à Louis ?

— Il m'a entendue, aussi j'ai pensé pouvoir l'utiliser. Quelle importance ? Tu as dit que tous ceux qui voudraient venir seraient acceptés.

— Oui, d'accord… (James baissa la voix.) Mais tous ceux que nous avons *envie* de voir.

— Je ne le pense pas qu'un club marche comme ça, rétorqua à Ralph. De toute façon, maintenant tout le monde en parle.

James poussa un soupir d'énervement, mais il était trop tard pour faire quelque chose. Il devait absolument se lancer dès ce soir à la poursuite de Cédric. Tout en y réfléchissant, il entra et se fraya un chemin dans la classe bondée où le professeur fantôme parlait déjà tout seul. Le dos tourné aux élèves, il écrivait des mots incompréhensibles sur son tableau noir illisible.

Après le dîner, le soir même, James trouva finalement l'opportunité qu'il attendait, quand Ralph lui souhaita bonne nuit au pied des escaliers, Rose travaillait dans la bibliothèque. James attendit que Ralph descende vers le sous-sol, puis il s'écarta sans monter à la tour Gryffondor. Il se dirigea plutôt dans la galerie principale, le long de la cour. Il avait la sensation très forte de devoir accomplir seul cette tâche. Quand il arriva près des vitrines où étaient conservés les trophées, il ralentit le pas, et regarda autour de lui. Il n'y avait personne, l'endroit était silencieux. La plupart des élèves étaient déjà remontés dans les salles communes pour la soirée.

James avança doucement le long des vitrines, passant devant les photos des anciennes équipes de Quidditch des différentes maisons. Il vit de vieilles balles de jeu qui avait été conservées, des coupes et des trophées. Il s'arrêta un moment devant une coupe de Quidditch sous laquelle se trouvait une plaque dorée avec une longue liste de noms. L'écriture élégante était ancienne, ternie, mais l'un des noms, presque à la fin, était encore parfaitement lisible : *James Potter – Attrapeur*. James fixa le nom

de ce grand-père qu'il n'avait jamais connu. Il se sentit très triste, parce qu'il se souvint avoir aussi perdu son second grand-père. La plaque était poussiéreuse, sans doute oubliée de presque tous ceux qui passaient tous les jours dans ces couloirs. James eut soudain envie d'ouvrir la vitrine, de toucher la plaque, comme pour s'assurer de sa réalité. C'était comme une ancre qui le connectait à une personne – et à une époque – qu'il ne connaîtrait jamais. Il regarda autour de lui dans le couloir, vérifiant une fois de plus que personne ne le voyait, puis il tendit la main vers le loquet de la vitrine. La porte de verre grinça légèrement quand il l'ouvrit. Il caressa du doigt le nom au bas de la liste, traçant une légère marque dans la poussière. Il sentait à peine le creux des lettres gravées.

Et tout à coup, sans raison apparente, James se souvint des mots que son père lui avait dits, la nuit des funérailles de grand-père, sur le tas de bois : « *Ton grand-père est le troisième père que je perds… je suis revenu à mon point de départ.* » Son père parlait du moment où tout avait commencé : le « point de départ » était ce nom – sur cette plaque, sous la coupe.

Ce trophée provient des dernières années de paix, pensa James, *avant que tout change ; avant que les parents de papa soient tués par Voldemort ; avant que son parrain, Sirius Black, disparaisse dans le Département des Mystères ; avant que le vieux Dumbledore meure et tombe de l'une des tours de ce château… Avant que tous ces malheurs arrivent, tout le monde était heureux. Il n'y avait aucun mort à pleurer. Si seulement… Si seulement…*

— Je me souviens d'avoir vu ton père devant cette plaque, un jour, dit une voix douce.

James ne fut pas surpris de l'entendre. Il ne se retourna même pas en répondant :

— Je suis venu pour vous rencontrer. J'avais dans l'idée que c'était l'endroit où vous restiez, quand vous ne saviez pas où aller.

— C'est le premier endroit dont je me suis souvenu après ma mort, dit la voix spectrale de Cédric Diggory. Il y a eu une très longue période de vide, et pourtant, quand j'y repense, ça me semble n'avoir duré que quelques minutes. Et je me suis retrouvé là, à regarder une ancienne photo de moi au Tournoi des Trois Sorciers. J'ai passé beaucoup de temps devant cette vitrine. C'était… réconfortant, je ne sais pas trop pourquoi. Je ne peux pas me voir dans les miroirs, tu sais. C'est une des spécificités des fantômes.

James referma la vitrine des trophées avant de se tourner vers Cédric.

— Vous avez vu mon père ici ? Il regardait aussi le nom de mon grand-père sur la plaque ?

A ce souvenir, Cédric eut un sourire.

— Il n'était pas tout seul. Il y avait Ron et Hermione avec Harry. C'était au cours de leur première année. Je ne les connaissais pas encore mais, bien entendu, je savais qui était ton père. Tout le monde le connaissait.

Une fois de plus, James se tourna pour examiner la plaque. Il était réconforté de savoir que son père aussi l'avait regardée – et sans doute ressenti la même chose que lui. Il soupira.

— Regretter le passé est un piège dangereux, dit Cédric. Crois-moi, James.

Surpris, James leva les yeux vers le fantôme, mais sans rien dire. Le front plissé, il sembla plonger dans une intense réflexion

— Quoi ? s'étonna Cédric. Ce n'était quand même pas profond à ce point ?

— Non. (James secoua la tête.) Enfin si, j'imagine… mais je ne pensais pas à ça. J'ai eu la sensation étrange, vraiment très étrange, que c'était déjà arrivé. Et tout à coup, j'ai repensé à l'histoire de Ralph.

Cette fois, c'est Cédric qui parut perplexe, aussi James continua, en agitant la main.

— Pendant le dernier cours de Littérature Magique, il nous a raconté une histoire. Et le professeur Revalvier prétend que toutes les grandes histoires magiques doivent être transmises de bouche-à-oreille, parce que les mots écrits les mettent en cage, et en atténuent la force. Les histoires magiques doivent rester vivantes. Bien sûr, elles se modifient à chaque transmission, parce qu'elles prennent quelque chose de la personnalité de celui qui les raconte. Je ne sais pas pourquoi. Je viens juste de penser à la dernière phrase du conte que Ralph nous a expliqué en classe. C'était la seule ligne que je n'avais pas exactement comprise quand j'ai dû mettre cette histoire par écrit.

— Et qu'est-ce que c'était ? demanda Cédric.

James paraissait songeur.

— « Alors *moi*, je suis le Roi des Chats », dit-il lentement, comme s'il savourait chaque mot.

Le fantôme de Cédric resta silencieux. Après un long moment, il demanda :

— Et d'après toi, qu'est-ce que ça veut dire ?

— C'est bien le problème, répondit James, en secouant la tête. Je dirais que ça ne veut rien dire, sauf si je n'y pense pas. Parce que, tout à coup, ça ressort dans ma tête – comme maintenant – et ça me paraît très important. Je n'arrive pas trop à comprendre pourquoi. Tu sais, c'est comme quelque chose qu'on voit du coin de l'œil et qui disparait dès que tu tournes la tête pour le regarder.

— J'imagine que si c'est vraiment très important, ça te reviendra quand tu en auras besoin, dit Cédric en haussant les épaules. Tu disais être descendu ici pour me rencontrer ?

James se secoua mentalement pour reprendre ses esprits.

— Oh, répondit-il. Oui. Euh… (Il soupira, et regarda le fantôme droit dans ses yeux transparents.) Cédric, nous avons besoin de ton aide. Je ne sais pas comment t'en parler… Voilà, nous avons décidé de créer un club, Ralph, Rose et moi. En fait, c'est Noah, Sabrina et Damien qui en ont eu l'idée, mais c'est nous trois qui somment allés voir Merlin pour lui demander sa permission. Je sais bien que nous ne sommes pas les premiers à le faire. Mon père avait déjà créé un club comme ça, autrefois, quand il était à l'école. Mais c'était après ta… enfin, tu sais – après toi. Nous avons besoin d'apprendre des sortilèges et des techniques de défense, et notre professeur cette année nous le refuse. La seule chose qui l'intéresse est de vérifier la résistance de nos tendons ! Nous avons reçu de Merlin la permission de commencer ce club, et maintenant, toute l'école ne parle que de ça. Nous avons une première réunion générale demain, et nous n'avons pas encore de professeur. C'est pour ça que je suis venu te voir. Quand nous en avons parlé la première fois, Ralph, Rose et moi avons pensé que tu pourrais nous enseigner la défense magique.

— Tu plaisantes ? dit Cédric, avec un sourire moqueur. Je suis un fantôme, au cas où tu n'aurais pas remarqué. Non seulement je ne peux pas utiliser de baguette, mais en plus, techniquement, je n'ai même pas de doigts. Je ne pourrais pas stupéfier un grain de poussière. J'ai déjà un mal fou à produire assez de magie pour éteindre les lanternes quand je joue au Spectre du Silence. Et tu voudrais que je vous enseigne la défense magique ?

— Oui, dit James, en s'échauffant sur le sujet. Même élève, tu étais un grand sorcier. Tout le monde le dit ! Viktor Krum nous a raconté comment tu avais vaincu le dragon et le peuple du lac. Tu étais doué ! En plus, après les épreuves du Tournoi des Trois Sorciers, tu as une expérience dans la vie réelle, dans la bataille. Et puis, tu as connu Dumbledore – tout le monde affirme que c'était l'âge d'or de Poudlard. Cédric, accepte, s'il te plait… ce serait parfait !

Le sourire de Cédric disparut.

— Non, je ne pense pas, James. C'est vraiment gentil de ta part d'avoir pensé à moi, mais…

James s'approcha plus près du fantôme

— Écoute, Cédric, il ne s'agit pas seulement de nous. Tu as dit qu'il n'y avait plus de place pour toi à Poudlard, que tous tes anciens amis et les élèves de ta classe avaient disparu. Mais voilà plein d'élèves qui ont réellement besoin de toi – ici et maintenant. D'après mon père, tu étais vraiment bon en sortilèges et en techniques, et tout le monde te connaissait comme un meneur. Je sais que tu te souviens encore de tout, parce que les fantômes ne ressentent pas le temps comme les vivants. Allez, réfléchis, ce serait tellement bien !

Le fantôme de Cédric glissa légèrement en arrière, la tête baissée, et il secouait la tête.

— Je ne peux pas, James. J'en ai envie, c'est vrai, mais je ne *peux* pas. Tu ne comprends pas.

— Cédric, insista James, tu pourrais au moins essayer une semaine ou deux. *S'il te plaît* ! Tout le monde t'aimera, et je suis certain que tu as des tas de choses à nous apprendre. En plus…

James s'arrêta, sans trop savoir s'il devait continuer. Un peu plus loin, Cédric s'immobilisa en le regardant. James prit une grande inspiration et se lança :

— Rappelle-toi la fin de l'année dernière, la nuit où nous avons parlé ensemble dans la salle commune de Gryffondor. Tu m'as dit avoir la sensation que Voldemort était encore dans ces murs, même s'il était mort. Tu sais, Rose, Ralph et moi avons vu quelque chose… Et puis je… je ressens des trucs bizarres. Il y a un complot, avec des vieux Mangemorts, la tombe de Voldemort et un être vraiment terrifiant. Il porte une cape noire et on le dirait fait « de cendres et de fumée ». D'après Rose, même le directeur serait impliqué, mais je ne suis pas d'accord. Ce que je veux te dire, Cédric, c'est qu'il va peut-être y avoir du grabuge dans un avenir proche. Et Soufflet ne nous apprend rien d'utile pour un combat vraiment magique. Nous voulons juste être prêts. Nous voulons nous préparer. Tu as connu l'époque où Voldemort vivait. Tu sais ce que c'est. Tu serais parfait. *Nous avons besoin de toi*.

Avec une expression tendue, Cédric regarda James un très très long moment. Il semblait lutter contre lui-même. Finalement, il baissa la tête, et détourna les yeux.

— Tu as raison sur un point, James. Oui, j'ai l'expérience de la bataille. Mais j'ai été tué dès la première minute. En fait, je ne pense même pas avoir tenu dix secondes.

James était effondré.

— Cédric, ne dit pas ça ! Cette nuit-là, dans le cimetière… ce n'était pas une bataille. J'ai entendu mon père en parler. Il était là, tu te souviens ? Pettigrew t'a frappé sans même te prévenir. Tu ne peux pas vraiment penser…

Quand le fantôme releva la tête, ses yeux étaient infiniment graves.

— Non, James. Ne m'en parle plus. J'ai mes raisons. Je ne *peux pas*. C'est la vérité.

Devant la certitude de ce regard, James resta silencieux un moment, puis il poussa un soupir.

— D'accord, Cédric. Oublie tout. Je suis désolé de t'avoir embêté. À bientôt.

James se détourna, et commença à s'éloigner. Il était au milieu du couloir quand la voix de Cédric le rappela :

— Ça te fait mal ?

James s'immobilisa, puis il se tourna pour regarder le fantôme, les yeux étrécis.

— Quoi ? Qu'est-ce qui me fait mal ?

Cédric n'avait pas bougé. Il était toujours à côté de la vitrine des trophées, regardant James d'un air triste et solennel.

— La cicatrice sur ton front.

Le cœur de James rata un battement. Sans même y penser, il leva la main et effleura l'endroit où il ressentait une démangeaison, et même parfois un curieux élan de douleur – comme devant le bureau du directeur.

— Tu la vois ? chuchota-t-il, d'une voix rauque.

Cédric hocha lentement la tête.

— Mais que… (La voix de James se cassa, il dut se racler la gorge.) À quoi elle ressemble ?

L'expression de Cédric ne changea pas, il savait que James savait.

— Elle ressemble à un éclair, James. Exactement comme celle de ton père. Mais elle est verte et légèrement luminescente.

James avait les yeux écarquillés, et le cœur qui battait douloureusement. Sur son front, l'endroit en question devint brûlant. Et ça le picotait, maintenant qu'il y pensait. Il regarda Cédric, sans savoir quoi faire et quoi dire. Le fantôme sembla deviner la question que James ne posait pas.

— Ne t'inquiète pas, James. Je ne pense pas que d'autres puissent la voir – sauf peut-être les autres fantômes. Il y a une semaine ou deux qu'elle est apparue. Au début, elle se voyait à peine, mais maintenant… C'est pour ça que je t'ai demandé si ça te faisait mal.

Les idées de James tourbillonnaient dans sa tête. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Qu'est-ce qui lui arrivait. Et pourquoi ?

— Oui, parfois ça me fait mal, admit-il. Mais juste un peu. En général, ça me gratte seulement. Sauf une fois, devant le bureau du directeur. Merlin m'a regardé, et alors… j'ai eu vraiment très mal. Ça n'a duré qu'une seconde.

Cédric hocha gravement la tête.

— Fais-y bien attention, James. Ça a dû apparaître sur ton front pour une bonne raison. Sois prudent. Il n'est pas certain que tu doives aveuglément y croire.

James hocha la tête, mais il écoutait à peine. Il regarda autour de lui, pour s'assurer que personne ne s'était approché pour surprendre cette conversation. Le couloir était toujours vide. Quand il revint vers Cédric, le fantôme avait disparu.

— Cédric ? chuchota James.

Il n'y eut aucune réponse. James ne pouvait savoir si le fantôme était vraiment parti, ou s'il était seulement devenu invisible.

— Cédric, si tu es encore là, et si tu changes d'avis… tu sais où me trouver.

Le couloir resta immobile et silencieux. Une nouvelle fois, James s'effleura le front, à la fois inquiet et perplexe. Finalement, il soupira et retourna jusqu'aux escaliers vers la tour Gryffondor. En montant, il réalisa que dorénavant, il tutoyait le fantôme.



À peine arrivé dans la salle commune de Gryffondor, James raconta à Rose sa rencontre avec Cédric. Étrangement, elle parut comprendre le refus du fantôme à devenir le professeur du club, et rappela à James la conversation qu'ils avaient eue, tous les trois, avec le spectre, dans le couloir, une semaine plus tôt.

— Il a déjà du mal à s'adapter à son nouvel état, dit-elle avec un hochement de tête. Tant pis, nous devons trouver quelqu'un d'autre en attendant. Mais ce n'est pas grave. Aucun des élèves à qui nous avons parlé aujourd'hui n'est au courant pour Cédric.

— *Quelqu'un d'autre en attendant* ! répéta James, très nerveux. Qui veux-tu que nous trouvions ? Les gens qui vont venir demain à la réunion s'attendent à trouver quelque chose de prêt, Rose ! Nous ne pouvons pas simplement leur dire de s'asseoir et d'ouvrir leurs livres de cours, en s'entraînant à faire n'importe quoi. Ça va être un vrai désastre !

Rose plissa les yeux, songeuse.

— Nous pourrions peut-être demander à Viktor. Après tout, il doit passer une semaine ou deux à l'école. Et il connaîtrait bien son affaire.

— Non, répondit James, il est bien trop proche de Soufflet. Il lui en parlerait, et ça nous retomberait dessus jusqu'à plus soif.

Le regard de Rose balayait machinalement la pièce quand tout à coup, ses yeux s'écarquillèrent. Elle se tourna vers James, avec un sourire moqueur.

— Tu sais, il y a parmi nous quelqu'un qui connaît déjà beaucoup de sortilèges défensifs.

— Oui, soupira James, mais les élèves plus âgés ne veulent pas s'en mêler. Nous en avons déjà parlé aux Gremlins, Rose.

Une fois de plus, Rose tourna la tête de l'autre côté de la pièce.

— En fait, celui à qui je pense a un an de moins que toi.

James se tourna lui aussi pour vérifier qui sa cousine regardait. Non loin de là, Scorpius Malefoy était assis à une table, où il feuilletait un livre de cours d'un geste machinal. En levant les yeux, il remarqua que James le fixait et émit un léger ricanement. James se rejeta en arrière, et croisa les bras. Il regarda sévèrement sa cousine.

— Il n'en est pas question, dit-il d'un ton sec. *Absolument* pas question.

— Je te ferais juste remarquer, dit Rose innocemment, qu'il a lancé dans le train un sortilège *Stupefix* contre Albus – tu as dit toi-même ! Et tous les « seconde année » parlent de ces lettres qu'il a gravées sur ta tête de lit. Avoue que c'est plutôt impressionnant ! Il connaît la Lévitation, et puis…

— Non, Rose ! coupa James en colère. Je préférerais passer une année de plus avec Soufflet et son Gantelet que demander à Scorpius de m'apprendre à jeter des sorts.

— Et tu crois vraiment que les autres membres de notre club penseraient comme toi ?

— Mais il n'est pas professeur ! Ce n'est qu'un sale enfant gâté, pourri de préjugés ! D'ailleurs, même si je le lui demandais, il est évident qu'il refuserait. Les gens comme lui ne sont pas du genre à partager.

D'une main vive, Rose glissa les plis de sa robe.

— Ça, mon coco, tu ne le sauras pas avant d'essayer. Franchement, James, réfléchis : tu veux un professeur ou pas ?

James secoua la tête.

— Je veux un professeur, mais pas un débile prétentieux qui a juste appris quelques trucs bidon de sa famille. Si tu le veux comme professeur, pourquoi tu ne lui poses pas la question toi-même ?

— Pourquoi pas, effectivement, répondit Rose d'un ton hautain.

Elle ramassa son sac et s'éloigna. James la regarda avec attention, mais elle se contenta de monter l'escalier jusqu'au dortoir des filles. Si Rose avait l'intention de poser la question à Scorpius, de lui demander d'être le professeur du nouveau club de Défense, de toute évidence, ce n'était pas pour ce soir. Après un moment, James se releva aussi, et monta les escaliers à l'autre bout de la pièce.

Tandis qu'il se préparait à se coucher, il repensa soigneusement à la conversation qu'il avait eue avec le fantôme de Cédric. Il aurait dû savoir que Cédric refuserait d'être le professeur du club – bien que Cédric paraisse pourtant en avoir envie, du moins James l'aurait juré. Et puis, Cédric avait vu une cicatrice en forme d'éclair – verte et lumineuse – sur le front de James. Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ? Après s'être brossé les dents dans la petite salle de bain adjacente, James se pencha en avant et examina son reflet dans le miroir. Son front n'avait pas la moindre marque. Et pourtant, il sentait toujours cette légère démangeaison significative. James avait souvent vu des gens désigner son père du doigt, le reconnaissant à sa célèbre cicatrice. Parfois, étant enfant, James avait pensé qu'il devait être génial de porter une marque aussi célèbre. Mais jamais il n'avait bien compris le prix que son père avait payé pour sa cicatrice. Encore aujourd'hui, il avait du mal, même si la mort de son grand-père Weasley lui donnait une nouvelle vision du deuil. En tout cas, James en savait assez pour ne jamais souhaiter vivre la même chose que son père. L'année dernière, à son arrivée à Poudlard, James s'était efforcé de suivre les pas de son fameux père – pensant que c'était ce qu'on attendait de lui. Aujourd'hui, il réalisait que ces traces étaient bien trop importantes pour lui. James avait compris qu'il devait tracer son propre chemin dans la vie. Il avait une vie unique, et ne voulait pas d'un remake de celle de son père. Il avait bien appris cette leçon. Alors pourquoi éprouvait-t-il cette cicatrice fantôme ? Quelle était sa signification ? Pouvait-il faire confiance à ce qu'il ressentait ?

Il était inutile de continuer à s'inquiéter. Et pourtant, James n'arrivait pas à oublier ses tracas. Quand il monta enfin dans son lit, il chercha à se changer les idées en examinant d'autres candidatures comme professeur de son nouveau club de Défense. Il ne trouva personne. Mais il n'avait toujours pas envie de poser la question à Scorpius. Au moins, y réfléchir lui avait fait oublier la mystérieuse démangeaison de son front. Il finit par s'endormir.



Il entendait des voix qui résonnaient dans le lointain, plus ou moins distinctes… Une des voix surtout résonnait plus que les autres. James ne comprenait pas un seul mot, mais les voix lui paraissaient à la fois apaisantes et… aussi irritantes que des piqûres d'orties. Il faisait sombre. Il vit

cependant des éclairs de lumière, très hauts, trouant le ciel nocturne. En plus des voix, il entendait les craquements et grondements d'une machine très ancienne, et des bruits d'eau, comme un écho déconcertant. Quand des pas lourds résonnèrent sur un sol de pierre, les voix se rapprochèrent. Cette fois, James entendit des mots, mais ils étaient bizarres et étrangers. À nouveau, un éclair tonna, éclairant la nuit d'une lumière verte malgré la pluie battante. Deux visages apparurent au centre de l'éclair. Un homme et une femme. Ils accueillirent James avec un sourire triste. Ils semblaient avoir l'espoir que…

— James, tu rêves, mec. Réveille-toi !

Quand un sac de linge sale atterrit sur sa tête, James fit un bond dans son lit, et se retrouva assis, à cligner des yeux.

— Ben dis donc ! marmonna Graham d'une voix endormie. Il était temps ! Ça fait une bonne minute que j'essaie de te réveiller. Tu parles toujours en dormant ?

Troublé, James regarda Graham en cherchant à reprendre contact avec la réalité.

— Comment je le saurais ? grommela-t-il d'une voix bourrue. Je ne me souviens pas de ce que je fais quand je dors.

Comme une nuée de moustiques, les derniers lambeaux de son rêve tournoyaient dans sa tête mais il avait déjà du mal à s'en souvenir. Dans la vive lumière de l'aube qui éclairait la chambre, James vit Graham quitter son lit.

— En fait, il est presque l'heure de se lever, dit Graham. Je sens déjà l'odeur du bacon grillé qui monte des cuisines. Avec un peu de chance, on en aura une assiette avant qu'Hugo descende pour tout boustifailler !

La journée avait commencé avec du soleil, et l'après-midi fut agréablement chaud. James somnola durant les cours de la matinée – qu'il remarqua à peine. Il était distrait. D'abord, son étrange rêve de la nuit ne cessait de lui revenir ; ensuite, il s'inquiétait sur la première réunion de son club de Défense ; enfin, il repensait à la remarque inquiétante de Cédric concernant la cicatrice fantôme sur son front. A un moment, James réalisa que son rêve avait peut-être quelque chose à voir avec la cicatrice. Il se souvint que celle de son père, autrefois, était plus ou moins en connexion avec les pensées de Voldemort. Mais Voldemort était mort depuis bien longtemps. Depuis plus de deux décennies, Harry Potter ne souffrait plus de sa cicatrice. Alors, quelle que soit la signification de la marque sur le front de James, ça ne pouvait pas être une résurgence du Seigneur des Ténèbres, sinon c'est son père qui l'aurait ressentie le premier.

À moins, pensa James avec un sursaut, qu'elle soit connectée avec « la lignée » – l'héritier et le successeur de Voldemort – dont l'esprit des arbres avait parlé l'an passé. James frissonna. Puis il se reprit et essaya de se concentrer sur ce qu'il devait faire. Il était agenouillé dans l'herbe, pour un cours de Soins aux Créatures Magiques avec Hagrid. Comment pouvait-il avoir une connexion avec la lignée ? C'était son père, Harry Potter, qui avait une cicatrice, pas James. Alors, pourquoi avait-il eu ce rêve étrange ?

Le combat de ton père est terminé, avait dit l'esprit des arbres, *le tien commence.*

— James, dit Hagrid en le regardant au-dessus de la tête des autres élèves. Tu as un problème avec la tanière de ton anguille ?

James baissa les yeux et regarda le trou boueux ouvert entre ses genoux. Il plongea la main à l'intérieur, cherchant l'Anguille Baveuse qu'il venait juste de planter.

— Non, non, tout va bien, Hagrid, dit-il. C'est aussi gluant que possible. Vraiment, tout va bien.

En face de James, Ralph le secoua la tête, avant de plonger les deux mains dans le trou qu'il venait aussi de creuser.

— C'est absolument répugnant ! dit-il.

Il fit un bruit dégoûté avec la bouche. Puis il enfonça le bras et tira, arrachant de la boue le long corps sinueux de son Anguille Baveuse.

— Très bien ! s'exclama Hagrid avec entrain. Regardez, Ralph a réussi à sortir la sienne. Dès qu'une Anguille Baveuse a le nez enfoui dans son trou, elle reste tranquille. Pour la récupérer, il suffit de lui frotter doucement le ventre, ça la met en hibernation. Ensuite, il est possible de récolter sa morve. Dans le monde magique, la morve d'Anguille Baveuse est un produit extrêmement utile !

Avec une grimace dégoûtée, Graham secoua ses mains où s'accrochaient des filaments collants.

— Hagrid ? demanda-t-il. Ce truc est une plante ou un animal ?

— Mr Warton, quel est le nom de mon cours ? s'enquit Hagrid en guise de réponse.

— Les Soins aux Créatures Magiques, répondit Graham d'un ton monocorde.

— Et bien, voilà ! dit Hagrid avec un grand sourire. Nous ne sommes pas en Botanique, qui est le domaine du professeur Londubat. Donc, l'Anguille Baveuse est bien une créature magique, malgré son comportement de plante.

— Professeur Hagrid ? (Morgane Patonia faisait de son mieux pour garder sa voix le plus bas possible.) Je crains d'avoir tiré un peu trop fort sur mon Anguille !

Tout le monde regarda. Morgane s'était relevée. Elle tenait son Anguille Baveuse à bout de bras, écartant d'elle le plus possible la mince créature agitée qui faisait au moins un mètre de long. Des coulées de morve verte émergeaient de l'anguille qui se débattait, éclaboussant la robe de Morgane et le sol à ses pieds.

— Surtout ne la lâchez pas ! cria Hagrid en levant les bras. Remettez-la dans sa tanière, mais surtout ne la lâchez pas. Sinon, elle va se sauver jusqu'au lac, et nous ne la reverrons jamais. Ces anguilles sont de petites coquines. Remettez-la simplement dans sa tanière, la tête la première, c'est tout, Miss Patonia.

Ralph regarda Morgane remettre son anguille gigotante dans le trou ouvert devant elle. Le visage de la jeune sorcière était crispé de dégoût. Dès que la tête en forme de flèche de l'anguille toucha la boue, la bête se trémoussa et s'efforça de s'y enterrer.

— Parfait, dit Hagrid avec un soupir soulagé. Il n'y a pas eu de mal. En fait, c'est une bonne leçon pour nous tous. Cela vous rappelle de toujours laisser la tête de l'anguille cachée dans son trou. Deux précautions valent mieux qu'une, Miss Patonia.

Morgane eut un sourire pincé, comme si elle retenait quelques remarques acerbes. La morve de l'anguille luisait toujours sur sa robe. Ralph l'examina, les yeux exorbités.

— Avant que je découvre être un sorcier, dit-il, j'avais prévu de rentrer au lycée Byron Bergman. Et je suis bien certain qu'ils n'ont pas de cours sur les Anguilles Baveuses là-bas !

— Tu te rends compte de ce que tu as failli manquer ! s'exclama Graham avec un sourire.

En parlant, il agitait vers Ralph un index couvert de substance verdâtre.

Plus tard dans la journée, alors que James parcourait des couloirs encombrés d'élèves, il jeta subrepticement des regards autour de lui, comme s'il craignait d'être suivi. Il avait une période libre au cours de l'après-midi, et le professeur Curry en avait profité pour y placer ses auditions des rôles de la pièce. Aussi, James allait-il jusqu'à la salle de classe d'Etudes sur les Moldus. À un angle du couloir, il tomba sur Rose et Ralph qui discutaient avec animation. James s'arrêta et les examina, l'un après l'autre, avec attention

— Qu'est-ce que vous fichez là ? demanda-t-il.

— Moi, répondit Rose, je viens voir Petra auditionner pour le rôle d'Astra. J'espère que ça ne te pose aucun problème, cousin.

— Moi, répondit Ralph, je n'avais rien à faire. Je préfère venir ici que commencer mon travail sur les sortilèges. Rose doit m'aider, mais elle ne veut pas le faire avant ce soir. Voilà, c'est tout. Et toi ?

— Moi ? répéta James. (Il était conscient que, sous l'effet de la culpabilité, sa voix venait de croasser.) Euh… Rien. En fait, je voulais juste… voir, comme ça. Allez, on y va.

Tandis qu'ils entraient tous les trois dans la classe d'Etudes sur les Moldus, James avait le visage ponceau. Il avança jusqu'au premier rang, espérant que les deux autres ne le suivraient pas. Mais quand il s'assit, il fut très contrarié de les voir s'installer à ses côtés.

— Mais qu'est-ce qui te prend, James ? demanda Rose.

Elle le regardait avec curiosité, en plissant le front.

— As-tu trouvé un endroit où nous pourrons avoir les réunions du club de Défense ? demanda James, changeant de sujet.

— Oui. (Rose scrutait toujours le visage de James.) Le gymnase n'est jamais utilisé dans la soirée, aussi j'ai demandé la permission de l'utiliser. C'est tout bon.

— Le *gymnase* ? gémit Ralph. Je déteste cet endroit ! C'est là que Soufflet donne ses cours. Tu n'as rien trouvé de mieux ?

— C'est un endroit parfait pour se réunir, se défendit Rose sèchement. Il n'y a pas de tables et de chaises pour nous gêner, et nous avons déjà plein de cibles et de mannequins pour nous entraîner à jeter des sortilèges. De plus, quand nous ferons des duels, les matelas par terre seront bien pratiques.

— Tu es certaine que les duels sont une bonne idée ? s'enquit Ralph. James a dit à Merlin que nous n'allions pas nous attaquer les uns les autres.

— Ralph, dit Rose, en levant les yeux au ciel, les duels sont *essentiels* pour apprendre les techniques de défense ! Tu ne peux pas être bon à lancer des sortilèges si les cibles ne remuent pas. De plus, je préfère que le directeur ne sache pas exactement ce que nous faisons pour nous entraîner. Il risquerait de nous faire fermer le club.

— Rose, c'est ridicule ! dit James en fronçant les sourcils. Merlin serait certainement très heureux de savoir que nous apprenons de vraies techniques de bataille magique.

— Vraiment ? dit Rose, en levant les sourcils. Dans ce cas, pourquoi a-t-il engagé Soufflet ?

— Ce n'est pas Merlin qui se charge de ce genre de décision, répondit James. (Mais il n'en était pas certain.)

— Ma mère et ton père travaillent tous les deux au ministère, James, et tu sais aussi bien que moi que c'est le directeur qui a le dernier mot au sujet de tous les professeurs. De plus, Merlin n'est pas le

genre d'homme à laisser d'autres personnes prendre des décisions à sa place. Je peux t'assurer que Soufflet est à Poudlard parce que Merlin le voulait ici.

— Mais ça ne veut pas dire qu'il cherche à nous empêcher d'apprendre quoi que ce soit d'utile, remarqua Ralph.

— Non, admit Rose. Par contre, si c'était son intention, Soufflet fait de son mieux pour nous en empêcher. Et après ce que nous avons vu dans le miroir, je préfère ne pas courir de risques.

James ouvrit la bouche pour discuter, mais au même moment, le professeur Curry se leva, et s'éclaircit la gorge.

— Merci à tous d'être venus aussi nombreux, cria-t-elle. Ces auditions ne correspondent pas réellement à des cours obligatoires, aussi je prends votre présence pour un signe de l'intérêt que vous portez à notre pièce. Et je remercie aussi bien les participants que les spectateurs. Bien entendu, ce n'est pas exactement la façon dont les auditions se passent dans le théâtre moldu, mais dans un intérêt éducatif, nous avons choisi de les rendre publiques. Aujourd'hui, nous allons décider des rôles définitifs pour Astra, Travis, le roi Julian et la sorcière gitane. Les décisions finales dépendront de moi-même et du comité formé des délégués de chaque sous-département important de la production. Veuillez applaudir le délégué du Département des Accessoires, Mr Jason Smith ; la déléguée du Département des Costumes, Miss Gennifer Tellus ; le délégué de l'Equipe des Machinistes, Mr Hugo Paulson ; et enfin, mon assistante et co-directrice de production, Miss Tabitha Corsica.

Les quatre délégués étaient assis à une longue table, installée dans un coin de la scène, à un angle qui leur permettait à la fois de faire face à la salle et aussi de bien voir la scène dégagée sur l'estrade pour les auditions. Si trois d'entre eux acceptèrent les applaudissements polis de l'assistance avec un hochement de tête et un sourire, Hugo se leva et écarta les bras, comme s'il recevait une récompense officielle. Quand il salua profondément, Gennifer Tellus, en secouant la tête, le tira par l'arrière de sa robe, pour le faire se rasseoir. Au bout de la table, Tabitha arborait un sourire secret. Tout à coup, elle croisa brièvement le regard de James, et cligna de l'œil. James fronça les sourcils.

Le professeur Curry consulta le parchemin qu'elle tenait à la main.

— Tout d'abord, dit-elle, nous allons auditionner les deux élèves qui restent en lice pour le rôle d'Astra. Nous prendrons nos candidates par ordre alphabétique. Miss Joséphine Barnett – septième année à Serdaigle – passera la première. J'aimerais le silence dans l'assistance, c'est-à-dire aucun applaudissement, je vous prie. Mise Barnett, c'est à vous, quand vous voudrez.

Joséphine Barnett avança jusqu'à la scène d'un pas languide et assuré, sa robe ondulant autour d'elle. Il y avait du soleil dans la classe, et ses longs cheveux blonds étincelaient comme une auréole.

— Merci à tous, et surtout aux délégués, annonça Joséphine avec un grand sourire confiant. Quel que soit votre choix final, je dois dire que ça a été pour moi, et pour tous les autres candidats, une expérience merveilleuse.

— Ça suffit, Joséphine, contente-toi de lire, dit Gennifer en levant un sourcil.

Le sourire de Joséphine se durcit un peu et elle jeta à Gennifer un regard noir. Soudain, elle laissa retomber ses bras et sa tête, comme un automate débranché. Elle prit une profonde inspiration, fixa le sol entre ses pieds. Très lentement, elle releva la tête. Ses yeux brillaient de larmes. Elle regarda l'assemblée des élèves avec un air d'angoisse éperdue sur le visage.

— Que vois-je ! s'exclama-t-elle, relevant le bras si vite que sa manche glissa.

Elle pointait le doigt droit devant elle. A la table des délégués, Hugo se tourna pour voir ce que désignait Joséphine. Gennifer lui envoya un coup de coude.

Joséphine poussa un long soupir tremblé.

— Est-ce le soleil qui trace un chemin de lumière sur la mer pour guider le retour de mon amour ? Où bien n'est-ce qu'une illusion créée par mon cœur meurtri ? Si Travis a déjà sombré dans les profondeurs de l'océan, je souhaite que mon âme perde sa faculté de rire et de rêver. Vaut-il mieux le suivre dans la crypte des morts pour y chercher mon dernier sommeil, ou bien vivre éternellement comme une morte vivante ? Que serait pour moi le monde sans toi, ô mon aimé ? Mon cœur ardent est prêt à se fendre, et je l'arracherai de ma poitrine si je le dois. Ô, Travis répond-moi, où es-tu ? Reviens auprès de moi, ou laisse-moi te retrouver dans une mort que j'accueillerai à bras ouverts. Je ne peux plus supporter cette épouvantable attente ! Travis, réponds-moi ! Aide-moi ! Sans toi, rien n'est plus possible ! Sans toi, je veux mourir !

Quand Joséphine se tut, les lèvres frémissantes, une lourde larme glissa sur sa joue lisse. Puis tout à coup, son visage changea, elle s'essuya les yeux, et sourit à l'assemblée. Tout le monde sembla reprendre son souffle – et même James réalisa avoir retenu sa respiration. Quand Rose le regarda, furieuse, il haussa les épaules. Sa cousine secoua la tête d'un air écœuré.

— Très bien, Miss Barnett, dit Curry de son siège. Peut-être avez-vous été un peu… euh – mélodramatique dans votre interprétation, mais vous y avez certainement mis du cœur. Mesdames et Messieurs les délégués, auriez-vous des commentaires ?

Le visage d'Hugo était plissé de concentration.

— Que signifie « ardent », professeur ?

Gennifer soupira, puis elle se tourna vers Joséphine :

— De toute évidence, tu t'es entraînée Jo, et ça se voit. Belle prestation !

Tabitha Corsica baissa les yeux sur la table avant de demander :

— Dites-moi, Miss Barnett, avez-vous tenté de présenter le personnage d'Astra comme triste et désespéré ou devons-nous croire qu'elle venait de subir une lobotomie ?

Le sourire de Joséphine devint quelque peu agressif.

— Tabitha, croyez ce que vous voulez. Je ne pense pas que d'autres élèves partagent votre interprétation si… professionnelle.

— Je ne suis pas certaine que ce soit important, dit doucereusement Tabitha, en l'affrontant du regard.

Joséphine ne souriait plus

— Si vous vouliez ce rôle, dit-elle, vous n'aviez qu'à auditionner. Sinon, laissez ceux qui savent jouer remplir leurs tâches.

— Nous avons pris note de votre avis, Miss Barnett, coupa rapidement Curry. Veuillez vous rasseoir. Et maintenant, également pour le rôle d'Astra, nous avons Petra Morgenstern – septième année à Gryffondor. Miss Morganstern, êtes-vous prête ?

Tout au fond de la salle, Petra se leva. James se retourna pour la regarder avancer jusqu'à la scène. Elle avait son manuscrit avec elle, et lorsqu'elle fit face à l'assemblée, elle le consulta. Ses lèvres bougèrent tandis qu'elle lisait silencieusement les premières lignes.

— J'ai voulu l'aider à répéter, chuchota Rose à James, mais elle a dit préférer que ce soit naturel, sans préparation. Si tu veux mon avis, je pense qu'elle n'a même pas lu toute la pièce.

Petra baissa son manuscrit, et toussota dans son poing. Puis elle regarda l'assemblée des élèves, le visage calme, avec un très léger pli entre les sourcils. Il y eut presque dix secondes de silence. James s'inquiétait déjà que Petra ait oublié son texte. Enfin, presque dans un murmure, Petra annonça le premier mot :

— Reviens !

La salle tout entière sembla se pencher en avant pour mieux écouter Petra réciter, avec une conviction tranquille, comme si elle se parlait à elle-même. Elle ne haussait pas le ton par rapport à une conversation courante.

— Ô Travis, est-ce bien toi ? (Sa voix était remplie de doute, exprimant le fait que l'espoir d'Astra était aussi fragile qu'une bulle de savon.). Ô, Travis répond-moi, où es-tu ? Reviens auprès de moi, ou laisse-moi te retrouver dans une mort que j'accueillerai à bras ouverts. (Elle s'arrêta, et sa voix devint un chuchotement angoissé.) Je ne peux plus supporter cette épouvantable attente…Travis, réponds-moi… Aide-moi… Sans toi, rien n'est plus possible… Sans toi, je veux mourir...

Quand Petra eut terminé, son visage portait exactement la même expression qu'au départ. Elle semblait regarder à travers le mur noir, vers un mirage très lointain. Puis, sans un seul regard à la table des délégués, elle remit le manuscrit sous son bras, et remonta l'allée centrale. James la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle reprenne sa place.

— Très bien, Miss Morganstern, dit le professeur Curry. Peut-être votre voix n'était-elle à assez forte pour du théâtre, mais nous pouvons travailler sur les détails quand le temps viendra.

— Elle s'est trompée sur un passage, marmonna Joséphine de son siège.

La table des délégués ne fit aucun commentaire. Curry se leva, et à nouveau sortit son parchemin, en ajustant ses lunettes.

— Maintenant, passons aux dernières auditions pour le rôle de Travis. Nous avons décidé de réserver ce rôle aux plus jeunes des élèves, pour souligner le fait que Travis a deux ans de moins qu'Astra dans la pièce.

James sentait ses joues le brûler. Il n'avait jamais raconté aux deux autres avoir signé pour le rôle de Travis. Sa première audition s'était plutôt bien passée, mais il n'y avait eu que le professeur Curry et deux « première année ». Il ne savait même pas qui d'autre était en ligne pour ce rôle. Il jeta un coup d'œil à Rose et à Ralph.

— J'ai un truc à vous dire, chuchota-t-il d'une voix urgente.

— Chut ! dit Rose.

— Il nous reste deux candidats en lice pour le rôle de Travis, annonça Curry, un Serpentard et un Gryffondor, mais ils sont curieusement de la même famille. Prenons donc l'ordre alphabétique des prénoms, puisque leur nom est le même. (Avec un sourire indulgent, le professeur enleva ses lunettes.) Albus Potter – première année à Serpentard.

Simultanément, Ralph, James, et Rose en restèrent bouche bée, stupéfaits. Quand Rose et Ralph se tournèrent vers James, il avait déjà pivoté dans son siège, pour regarder son frère. Albus se dressa d'un bond, et trottina à travers la pièce. Il adressa un sourire et un haussement d'épaule à son frère en passant. James n'arrivait pas à y croire. Albus, dans une pièce ? Bien sûr, ce n'était pas plus étonnant que voir James s'y risquer, mais quand même. Voilà donc ce que signifiait le clin d'œil de Tabitha

depuis la table des délégués. Elle avait probablement insisté pour qu'Albus signe, juste pour créer un différend entre les deux frères. Et bien sûr, Albus la laissait faire. Furieux, James se renfonça dans son siège.

— Espèce de petit cachottier ! chuchota Rose, en lui envoyant un coup de coude. Pourquoi ne nous l'as-tu pas dit ?

James regardait toujours son frère qui montait sur l'estrade. Il ne tourna pas la tête.

— J'ai essayé ! répondit-il à sa cousine. Euh… il y a dix secondes.

Apparemment, Albus avait retenu son texte parce qu'il avait les mains vides. Il s'éclaircit la gorge, puis jeta un coup d'œil vers la table des délégués.

— Je dois dire quelque chose ? demanda-t-il gaiement. C'est la première fois que j'assiste à un truc de ce genre. Est-ce qu'il faut que je remercie les professeurs, ou quelqu'un d'autre ?

— Plus tard, Mr Potter, dit le professeur Curry avec un gentil sourire. Récitez simplement votre texte, je vous prie. Comme vous le sentez.

Albus hocha la tête. D'après James, son frère ne paraissait pas nerveux le moins du monde. Il se balança légèrement sur la pointe des pieds, puis il ouvrit les bras, comme pour accueillir la salle.

— Maudit Donovan ! cria-t-il, le visage plus sombre. Tu es un être sans honneur ! Si j'avais dans le cœur de la place pour d'autres sentiments qu'un sortilège d'amour et ma vanité, j'aurais compris plus tôt ton diabolique complot. Mais ma fierté aussi sinistre que folle m'a fait croire à tes mielleux discours, et j'ai accepté la gloire que tu m'as fait miroiter dans cette quête sans issue. Et me voilà à présent, défait, après une victoire aussi fausse que vaine. Ô Astra, ma douce épouse, cœur de mon cœur, envoie le vent gonfler mes voiles, ramène-nous vers le nord. Nous pourrons battre la tornade de ce vaurien. Que la force de la vérité anime le bras des justes ! Que ma vaillante épée perce ce cœur menteur ! Je vois de gros nuages nous cacher le soleil, et le temps s'est transformé en ennemi. A moi, mes braves marins, à moi, mes fidèles ! Que tous les sorciers tendent leurs baguettes pour vaincre la plus violente des tempêtes nocturnes ! Par le matin, nous aurons vaincu, ou bien nous sombrerons dans le berceau de l'océan qui sera le dernier tombeau de notre gloire déchue !

Albus termina sa tirade par un cri triomphant, en agitant vers le ciel une baguette invisible. Il y eut dans la foule un éclat de rire général, puis des cris et des encouragements enthousiastes. Après tout, cette tirade était célèbre dans tout le monde sorcier : un vrai cri de ralliement pour la bataille. Plusieurs élèves courageux l'avaient récitée en même temps qu'Albus, et tous souriaient avec lui, en agitant aussi leurs baguettes invisibles.

— Merci, Mr Potter ! (Mrs Curry devait crier pour étouffer le tumulte de la salle.) C'était très vivant, mai peut-être pas aussi sérieux qu'on aurait pu l'espérer. Les soldats ne partent pas pour un match de Quidditch, ils affrontent plutôt une tempête qui risque de leur être mortelle. On s'attendrait à ce que leur capitaine soit un peu moins… joyeux. Mais je vous félicite pour votre enthousiasme. Veuillez allez vous rasseoir.

Cette fois, Curry n'eut pas besoin de consulter son parchemin. Alors qu'Albus retournait à sa place, acceptant les compliments et les signes de la main de certains de ses amis, le professeur regarda directement James.

— Et maintenant, également pour le rôle de Travis, le second Potter, James – seconde année à Gryffondor. Dès que vous serez prêt, Mr Potter, la scène est à vous.

James avait la sensation d'être collé à son siège. Il se força pourtant à se lever, passa devant Rose et Ralph. Quand il arriva sur scène, son esprit était complètement vide. Il avait appris les lignes de son texte, mais maintenant, distrait par l'étonnante prestation de son frère, il n'arrivait même pas à retrouver le premier mot. Avec un sourire gêné, il jeta un coup d'œil vers la table des délégués. Le professeur Curry lui adressa un signe de tête encourageant. Quant à Tabitha, elle souriait, de toute évidence heureuse du malaise de James. Il ressentit un élan de colère devant ce sourire, et du coup retrouva les deux premiers mots de sa tirade.

— Maudit Donovan ! grinça James.

Il se tourna pour faire face à la foule. Ses yeux croisèrent ceux de son frère et sa colère flamba. Elle vibra dans chacun des mots qu'il aboyait, les dents serrées.

— Tu es un être sans honneur ! Si j'avais dans le cœur de la place pour d'autres sentiments qu'un sortilège d'amour et ma vanité, j'aurais compris plus tôt ton diabolique complot.

Et tandis que les mots lui revenaient, James laissa sa colère les enflammer. Sa voix monta. Il se permit même un bref regard en direction de Tabitha, et fut amèrement satisfait de voir que la sorcière ne souriait plus.

— Que tous les sorciers tendent leurs baguettes pour vaincre la plus violente des tempêtes nocturnes ! (James prononça ces phrases avec une amertume rageuse, comme s'il savourait à l'avance l'idée d'un combat à venir.) Par le matin, nous aurons vaincu, ou bien nous sombrerons dans le berceau de l'océan qui sera le dernier tombeau de notre gloire déchue !

Quand il se tut, Rose l'applaudit follement. Ralph et quelques autres se joignirent à elle, mais ils furent tous rapidement rappelés à l'ordre par un regard menaçant du professeur Curry.

— C'était très impressionnant, je dois le dire, Mr Potter, dit ensuite le professeur d'un ton approbateur. Je ne suis pas certaine de comprendre ce qui vous a ainsi motivé, mais c'était efficace. Très bien. Vous pouvez allez vous rasseoir. Et maintenant, c'est au tour de Miss Ashley Doone – seconde année à Poufsouffle – pour le rôle de la sorcière gitane. Miss Doone, c'est à vous.

Quand Ashley s'approcha de la scène, elle prit l'allure de son personnage, penchée en avant et boitillant. En arrivant sur l'estrade, elle s'arrêta, puis pivota et poussa un cri rauque, les doigts crispés comme des griffes. James se rassit à son siège, plutôt triomphant. Il eut du mal à étouffer son sourire.

— C'était spectaculaire ! chuchota Rose. Je n'aurais jamais cru que tu avais ça en toi !

— C'est toi qui m'a conseillé d'essayer de jouer, chuchota James.

— C'était juste pour être polie, admit Rose. Mais je suis contente de l'avoir fait. Tu as fait une prestation vraiment superbe. Ça m'a donné la chair de poule.

Vingt minutes plus tard, tandis que les élèves quittaient la salle de classe d'Etudes sur les Moldus, James suivit Rose et Ralph dans le couloir, puis il s'arrêta et s'appuya contre un mur. Il ne s'était pas encore remis de son choc. Rose lui envoya une bourrade sur l'épaule.

— Ne sois pas si surpris ! Tu as été brillant. Tu méritais ce rôle.

— Mais je ne suis pas vraiment acteur, dit James, le regard sauvage.

— Il est un peu tard pour t'inquiéter de ce petit détail, constata Ralph avec un grand sourire.

Albus se fraya un passage à travers la foule, pour s'approcher de son frère.

— Tu sais, je ne voulais pas vraiment jouer sur scène, dit-il en écartant les bras. J'espère que tu t'amuseras bien en regardant Joséphine d'un air enamouré.

— Ne me rappelle pas ça ! grommela Rose, furieuse. Je n'arrive pas à croire qu'ils l'aient préférée à Petra.

Ralph étudia le plafond.

— Elle a quand même très bien joué, dit-il.

— Tu parles ! dit Rose en secouant la tête. Tu la trouves simplement jolie. Ralph Deedle, tu es transparent pour moi.

— Ce n'est pas vrai ! se défendit Ralph. En fait, si… c'est vrai, elle est chouette – euh – mais je pense qu'elle méritait le rôle pour d'autres raisons.

Tabitha sortit de la classe et repéra Albus. Avec un sourire, elle avança vers eux.

— Félicitations, James, dit-elle. Remarquable prestation. Je suis heureuse de voir que toi et ton frère n'êtes pas en compétition pour ce genre de choses.

— Va te faire voir, Corsica ! dit James en lui tournant le dos. Ne fais pas semblant d'être heureuse alors que tu n'espères qu'une chose : c'est qu'on se dispute.

Quand Tabitha le regarda d'un air triste, le visage d'Albus se ferma.

— Mais ça ne va pas la tête ! aboya-t-il. Qu'est-ce qui te prend, James ? Tu agis comme si Tabitha était contre toi. Je parie que tu ne le sais même pas mais elle a voté pour toi – pour que tu aies le rôle. Et je suis d'accord, tu le méritais. Tu devrais te calmer un peu, tu sais.

Furieux, James se retourna vers son frère, mais une voix l'interrompit avant qu'il ne puisse répondre.

— Tabitha n'a pas voté pour moi, annonça Joséphine, et pourtant j'ai quand même le rôle.

Elle adressa à Tabitha un sourire moqueur. Elle était entourée d'un groupe de filles de Serdaigle qui gloussaient avec exaltation.

— Tu vois, continua-t-elle, malgré ma lobotomie, j'ai gagné. Dommage pour ton interprétation professionnelle, Tabitha.

Son groupe ricana de plus belle. Joséphine papillonna des paupières avant de s'éloigner. Tabitha paraissait aussi calme que d'ordinaire, mais elle avait oublié James. Elle suivit la foule sans se retourner, marchant juste derrière Joséphine et ses supporters. Après avoir jeté un dernier mauvais regard à son frère, Albus partit à son tour.

Rose secoua la tête, la mine sombre.

— Il faut que j'aille voir Petra, dit-elle. Je suis sûre qu'elle est déçue de ne pas avoir ce rôle. Je vous retrouverai tous les deux au gymnase après le dîner. N'oubliez pas notre rendez-vous.

— Bien sûr que non ! dit Ralph, puis il se retourna vers James et dit, d'une voix ennuyée : elle nous prend pour des débiles ou quoi ?

Sans répondre, James se mit aussi à suivre les derniers élèves qui s'en allaient, vers la Grande Salle où le dîner devait sans doute déjà être servi. À nouveau, il avait l'air morose.

— Pendant la dernière demi-heure, dit-il à Ralph, j'ai complètement oublié cette réunion.

— Ne t'inquiète pas, s'écria Ralph avec entrain. Le grand Travis, vainqueur de la mer caspienne, n'a rien à redouter d'un petit club de Défense. Ni même de la première réunion générale.





Chapitre 9 : La Dame du Lac

Au dîner, James se retrouva assis entre Graham et Hugo. Il laissa la conversation lui passer dessus, tandis qu'il se concentrait sur la meilleure façon de gérer la réunion du club de Défense. Après avoir mangé rapidement, Rose était sortie de table, et partie la première au gymnase, pour préparer la salle. Ralph s'occupait de récolter les noms des élèves qui souhaitaient participer. La liste était plutôt longue, et l'inquiétude de James au sujet de la réunion ne faisait que grandir. Même s'il partageait avec Ralph et Rose la responsabilité de ce club, James avait le sentiment que les participants le regarderaient comme le chef symbolique des troupes. Il mangea à peine, et finit par quitter la table. Il préférait lui aussi arriver au gymnase un peu plus tôt que prévu. Au pire, ça le réconfortait d'être avec sa cousine – qui paraissait prendre toute l'affaire si calmement. D'après James, c'était sans doute les gènes Weasley de Rose qui se réjouissaient ainsi d'une incertitude risquée et/ou d'un désastre imminent.

En quittant la Grande Salle, James ressentit une vague inquiétude qu'il ne parvint pas à repousser – comme s'il oubliait quelque chose d'important… sans savoir quoi. Il parcourut un dédale de couloirs et sentit vibrer dans l'air une anticipation anxieuse. Dans l'attente des événements de la soirée, de nombreux élèves étaient réunis en petits groupes, de toute évidence plongés dans des conversations animées. James poussa un soupir nerveux en arrivant au gymnase.

Rose le reçut comme si elle l'attendait depuis des heures :

— Te voilà enfin ! s'écria-t-elle. Tout est presque prêt. Il y a déjà des gens qui attendent dans le couloir. Nous avons juste besoin de rouler quelques tapis pour dégager un espace, par-là. Et aussi d'avoir un tableau d'affichage.

— Pourquoi as-tu besoin d'un tableau d'affichage ? demanda James.

Rose lui jeta un regard impatient.

— Pour y écrire les sortilèges et les charmes que nous allons étudier ce soir. Ce sera bien plus facile pour les gens de se concentrer s'ils n'ont pas à mémoriser dès le départ les incantations. Il y a un vieux tableau à roulettes dans la classe de sortilèges au bout du couloir. Vas-y, et ramène-le. Ensuite, nous serons prêts à commencer.

Mécontent de voir Rose lui donner des ordres, mais en même temps soulagé d'avoir quelque chose à faire, James quitta le gymnase. Effectivement, des élèves attendaient dans le couloir, devant les portes. Ils étaient appuyés contre les murs ou assis par terre, en petits groupes, et ils regardèrent tous James qui sortait.

— Euh… dit James. Nous allons commencer dans quelques minutes.

Il avait tenté de mettre un peu d'autorité dans sa voix. Il croisa le regard de Cameron Creevey, qui agita la main avec enthousiasme. Plusieurs autres « première année » étaient avec lui, les yeux écarquillés, tout excités. James cligna des yeux devant leur nombre. Ils étaient beaucoup, mais pas autant qu'il l'aurait cru. Ça aurait dû le soulager, mais ce ne fut pas le cas. À nouveau, il eut cette vague inquiétude... Qu'oubliait-il ?

James avança jusqu'au bout du couloir, sombre et complètement désert. Il entra dans la salle des sortilèges, dont la porte n'était pas verrouillée. Il ne se donna pas la peine d'allumer. Le tableau d'affichage était près du bureau du professeur, au coin de l'estrade. Il y avait sous chaque pied une petite roulette métallique. James s'agrippa au cadre de bois, et poussa. Les roues étaient rouillées, elles grincèrent et s'accrochèrent au plancher.

Depuis la porte, une grosse voix demanda :

— Auriez-vous besoin d'aide, Mr Potter ?

James fit un bond, et se retourna, le cœur battant, comme s'il venait d'être surpris à commettre un délit. Merlin se tenait dans l'entrebâillement de la porte, si grand qu'il la bloquait presque. Sa silhouette paraissait très sombre dans la pénombre de la pièce.

— Euh – je… commença James.

Il fut étonné de se sentir aussi nerveux. Après tout, lui et les deux autres avaient reçu du directeur la permission d'ouvrir ce club, non ? Et pourtant, il ressentait une profonde répugnance à expliquer à Merlin ce qu'il faisait.

— J'essaie seulement de faire bouger ce tableau d'affichage. Nous… euh – nous l'empruntons seulement, pour prendre quelques notes.

Merlin hocha la tête, le visage impassible.

— Comment se passent les préparatifs pour ton club des techniques de défense, James ?

James sentit son pouls accélérer.

— Euh… bien. Vraiment. Nous avons été pas mal occupés, bien sûr, mais ça va… bien.

— Tu veux que je t'aide ? insista Merlin, de sa voix basse et rauque. Je serai heureux d'emmener ce tableau où tu as envie de le mettre. Et si nous croisons quelqu'un, je pourrais attester avoir autorisé ton « emprunt ».

— Non merci ! dit James très vite. (Il lâcha le tableau d'affichage.) En fait, peut-être qu'on n'en aura pas besoin. C'était juste une idée, mais je ne suis pas certain que ça vaille la peine de déranger tout le monde.

Durant un long moment, Merlin ne bougea pas. Puis il sembla se détendre, et eut un bref sourire.

— Comme tu veux, James.

Quand le grand sorcier se tourna pour partir, James éprouva un curieux sentiment de soulagement, de ne plus être soumis au poids de son regard bleu glacier. Le club devra se passer du tableau

d'affichage, décida-t-il. Il traversa la salle de classe sombre et arriva à la porte quand Merlin revint, les yeux étincelants.

— Vraiment, James, dit le grand sorcier, d'un ton étonné, je ne m'attendais pas à te trouver au château ce soir.

James ne savait pas trop comment répondre à ça.

— À bon… euh – Pourquoi ? Où pensiez-vous me trouver ?

— Ce soir est un soir important pour de très nombreux élèves de cette école. Et je crois savoir que même ceux qui ne comptaient pas s'inscrire ont été assister au spectacle. Après tout, chaque maison aime bien avoir une idée de ce que donnera la saison sportive.

Tout à coup, James fut envahi d'un frisson glacé. Il se sentait comme anesthésié.

— Oh non… ! s'écria-t-il, les yeux écarquillés. C'était ce soir ! C'est pour ça qu'il y a moins d'élèves à la réunion que je m'y attendais. Les essais ont déjà commencé !

— Comment as-tu pu les oublier ? s'enquit Merlin, avec un petit sourire effrayant. Je te croyais passionné de Quidditch. Si tu te dépêches, peut-être arriveras-tu avant la fin des essais.

James l'entendit à peine. Il pivota sur ses talons, et courut tout le long du couloir en maudissant sa malchance. S'il n'avait pas été aussi obsédé et inquiet au sujet de ce stupide club de Défense, il aurait réalisé que leur première réunion tombait le même soir que les essais de Quidditch. James s'était entraîné tout l'été pour avoir une chance d'entrer dans l'équipe de Gryffondor. Il voulait désespérément rattraper sa performance désastreuse de l'année passée. De plus, Albus devait être là-bas dehors, pour entrer dans l'équipe de Serpentard, sur le balai maudit de Tabitha Corsica. James éprouvait l'impulsion presque obsessionnelle d'être présent à ce moment-là – mais pour dire la vérité, il ne savait pas au juste s'il avait l'intention de protéger son frère… ou de saboter ses chances.

James grimpa les escaliers quatre par quatre, courut dans le couloir et aboya le mot de passe pour entrer dans la salle commune. La Grosse Dame lui jeta un regard outré, et lui reprocha de hurler un renseignement secret à tous vents. James l'entendit à peine. Il se précipita dès que la porte s'ouvrit, monta jusqu'au dortoir, attrapa son balai sous son lit, redescendit les escaliers, et éprouva une véritable panique en réalisant que la salle commune était déserte. Tout le monde devait se trouver sur le terrain, à applaudir et encourager les participants pour supporter les membres de son équipe. Et James aurait dû y être !

La Grosse Dame était toujours furieuse quand James émergea dans le couloir et fonça vers les escaliers. Comment pouvait-il avoir oublié ? En y réfléchissant, il accusa presque Tabitha Corsica de s'être arrangée pour l'empêcher d'intervenir pendant les essais d'Albus. Au même moment, une partie de son cerveau lui reprochait de ne pas assister à la première réunion du club de Défense. Dès qu'elle constaterait son absence, Rose comprendrait immédiatement la raison de sa disparition, mais ça restait quand même une désertion. James laissait tomber tout le monde ! Merlin serait-il apparu dans la salle de sortilèges (à ce moment précis) pour saboter la première réunion du club ? Après tout, le directeur avait certainement des moyens puissants pour connaître ce qui se passait dans l'école. Et Merlin savait à quel point le Quidditch était important pour James. Était-il possible qu'il ait ensorcelé James pour lui faire oublier les essais... pour ensuite les lui rappeler de façon stratégique, au dernier moment, et l'empêcher de se rendre à la réunion du club ?

Frustré et en colère, James bondit dans la cour, devant le château, et traversa les jardins au pas de course. En fonçant vers le terrain de Quidditch, il entendait les cris de la foule agglutinée là-bas, les sifflets et les applaudissements. Il faisait déjà presque nuit, mais James distingua quand même les

silhouettes des joueurs sur leurs balais, au-dessus du terrain, avec leurs capes qui flottaient gaiement dans le vent. Il était bien trop tard, mais James ne supportait pas l'idée de rentrer. À nouveau, il maudit sa malchance. Comment pouvait-il avoir oublié les essais de Quidditch ? Il n'aurait jamais cru ça possible ! Comment allait-il pouvoir l'expliquer à ses parents ? Comment les autres élèves allaient-ils accepter qu'il ait laissé tomber sa maison ? James était certain que Scorpius Malefoy n'allait pas le rater. *Apparemment, Potter,* dirait-il de son odieuse voix moqueuse, *tu as oublié les essais. Curieux, non ? Dire que nous nous attendions tous à assister à une prestation remarquable. Peut-être auras-tu meilleure mémoire l'année prochaine.*

Quand James arriva en vue du terrain de Quidditch, les élèves le quittaient déjà. Il traversa la foule à contre-courant, sans réellement savoir ce qu'il cherchait, mais refusant de reculer. Il envisagea de monter sur son balai et de voler jusqu'au centre du terrain, mais ça aurait trop attiré l'attention sur lui. Et pour le moment, c'était la dernière chose qu'il voulait. Finalement, il arriva sur le terrain, et repéra le capitaine de l'équipe de Quidditch de Gryffondor, Devindar Das, qui regroupait les balais d'entraînement.

— Dev ! cria James, le souffle coupé. Ne me dis pas qu'il est trop tard !

Devindar s'arrêta, et se retourna.

— Mais tu étais où, James ? Oui, c'est fini. Dommage, j'aurais vraiment aimé voir ce que tu savais faire cette année.

— J'ai complètement oublié… admit James, effondré. Est-ce que je peux quand même essayer ? Je suis prêt.

Devindar secoua la tête.

— Impossible, James. J'ai déjà attribué tous les postes. Il y avait beaucoup de monde aux essais. Mais nous aurons besoin de toi l'an prochain, puisque Hugo et Tara seront diplômés.

James en resta sans voix, figé sur place, la respiration toujours sifflante après sa course folle. Il jeta un regard noir aux élèves qui s'éloignaient – et aux joueurs. Il vit ensuite son cousin, Louis Weasley, qui approchait, quittant les gradins de Poufsouffle.

— Mais qu'est-ce que tu faisais, James ? cria Louis. Après les essais de Serpentard, Albus t'a cherché partout. Où étais-tu ?

James passa ses deux mains dans ses cheveux mouillés de sueur, prêt à les arracher.

— Je ne veux même pas en parler ! grinça-t-il. Comment ça s'est passé pour Albus ?

— Oh, il a été génial, répondit Louis avec enthousiasme. D'après Victoire, c'était la plus belle prestation d'un « première année » depuis qu'elle est arrivée à Poudlard. En fait, je parie que même ton père n'a pas fait mieux autrefois. Albus a été désigné attrapeur de Serpentard. C'est marrant, non ? Après tout, ton père était aussi attrapeur de Gryffondor dès sa première…

— Oui, oui, je sais, coupa James avec amertume. Albus a déjà fini ?

— Oui, et son équipe est rentrée. Albus a dit que tu devrais descendre avec Ralph dans la salle commune de Serpentard, si ça te dit. Il était super excité. Il va écrire tout de suite à tes parents. Je parie qu'ils seront être super fiers de lui.

— Oui, je parie aussi, marmonna James. Génial ! A plus tard, Louis.

Traînant son balai derrière lui, la tête basse, James tourna les talons, et quitta le terrain.



— Je suis vraiment désolée, dit Rose un peu plus tard, en montant avec son cousin les escaliers jusqu'à leur salle commune. Je n'ai pas pensé à vérifier. Et Ralph ne s'intéresse pas du tout au Quidditch, aussi je ne pense pas qu'il ait noté la date des essais. J'ai immédiatement compris que tu étais parti sur le terrain quand les autres élèves m'en ont parlé. Alors, pas de chance ?

— Le ratage intégral, grommela James. Je suis arrivé trop tard pour les essais de Gryffondor. Au fait, ceux de Serpentard étaient aussi ce soir : il paraît qu'Albus a été génial. Il sera leur attrapeur.

— Oh ! s'exclama Rose avec entrain. Bravo ! Tant mieux pour lui. Il va être magnifique dans sa cape verte aux épaules rembourrées. Tes parents vont être vraiment fiers de lui.

— J'aimerais vraiment qu'on arrête de me dire ça ! aboya James le visage sombre.

— Je comprends que tu sois en colère d'avoir raté les essais, James, et je ne t'en blâme pas, mais être jaloux d'Albus…

— Je ne suis pas *jaloux*, Rose ! aboya James. Mais c'est de la triche. C'est évident. Les Serpentard se fichent lui.

— Pourquoi dis-tu ça ? s'enquit Rose calmement. Si les autres Serpentard avaient de mauvaises intentions envers Albus, ils essaieraient de le snober, pas de le mettre en valeur.

— Ce n'est plus comme ça qu'ils fonctionnent. Ils sont beaucoup plus sournois, et te poignardent avec un grand sourire. Cette année, le club de Tabitha, « Crocs et Serres », est sa nouvelle version du Mouvement du Progrès. Je n'oublierai jamais qu'ils ont organisé ce débat l'an passé, quand elle a prétendu que mon père était un menteur et un imposteur. Tu sais, ils prennent toujours Voldemort pour un grand homme, et croient que les gens comme nos parents ont menti à son sujet il y a vingt ans.

— Mais non, répondit Rose, personne ne croit ces bêtises. C'est juste pour se rendre intéressants, ils contestent par principe. Dans tous les cas, Albus n'est pas idiot. Il est capable de se débrouiller.

James lui jeta un œil noir.

— Il ne connaît pas Tabitha aussi bien que moi.

— Au fait, dit Rose, en changeant délibérément de sujet, la réunion du club de Défense s'est bien passée. Nous avons eu 26 participants, ce qui n'est vraiment pas mal, surtout avec les essais de Quidditch le même soir. Nous avons surtout parlé des objectifs de notre club, et établi les règles de fonctionnement. Je t'en parlerai plus tard. Ensuite, nous avons revu les sortilèges basiques de désarmement, pour que tout le monde commence au même point.

Les deux cousins s'approchaient du portrait de la Grosse Dame.

— Qui a dirigé le cours pour les sortilèges ? demanda James. Je ne vois pas Ralph accepter de lancer des sortilèges *Expelliarmus* devant tout le monde, même pour tes beaux yeux. Il ne fait pas vraiment confiance à sa baguette pour ce genre de choses, même s'il s'en sort mieux maintenant qu'au début.

— Nooon, répondit lentement Rose. Ralph ne l'a pas fait. Et moi non plus. Mais tout s'est très bien passé.

Quand Rose prononça le mot de passe, le tableau pivota. Au regard que la Grosse Dame lança à James, elle se souvenait encore de sa conduite, un peu plus tôt dans la soirée. Derrière le portrait, des rires sonores, des bavardages animés et de la musique émergèrent de la salle commune.

— Alors, *qui* as-tu trouvé pour lancer les sortilèges ? insista James, avec un brusque soupçon.

Il suivit Rose à travers la pièce encombrée d'élèves. Scorpius Malefoy était vautré sur un canapé, près du feu. Il leva les yeux, et eut un sourire moqueur en voyant approcher les deux cousins.

— Enfin, te voilà, Potter ! dit-il d'une voix traînante. D'après ce que j'ai cru comprendre, tu as réussi à oublier deux rendez-vous en même temps ce soir. Mais si tu veux mon avis, tu n'as manqué à personne.

Rose s'assit au bout du canapé

— Silence, Scorpius, dit-elle. Nous devrions discuter de nos projets pour la prochaine réunion du club. J'aimerais vraiment que vous arriviez à vous parler poliment, tous les deux.

— Tu lui as vraiment demandé d'être le professeur de la classe ? s'exclama James, le doigt pointé sur Malefoy. Dis-moi que c'est une blague !

Malefoy sortit de sa poche ses lunettes, et les mit sur son nez.

— Franchement, Potter, ce n'est pas vraiment ta nuit ! Allez, souris. Tu as de la chance que je n'aie pas eu envie de participer aux essais, sinon je n'aurais pas été disponible pour ton club.

Rose intervint avant que James n'ait pu répondre.

— Ça suffit, tous les deux ! Nous avons des choses à discuter, alors vous vous disputerez plus tard. Au cas vous ne l'auriez pas remarqué, le club de Défense a des objectifs plus importants que juste s'occuper un soir par semaine.

— Qu'est-ce que tu lui as dit au juste ? grogna James. *Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué*, sa famille était dans les Mangemorts. Tu devrais réfléchir un peu avant de lui faire confiance.

— Techniquement, mon père n'a jamais été intronisé comme Mangemort, Potter. (Scorpius croisa le regard de James.) Je croyais que tu le savais. Et si tu crois que ta cousine m'a parlé de ses soupçons au sujet du directeur, tu as tort. Je les connaissais déjà. Et tu auras sans doute du mal à le croire, Potter, mais je suis du même côté que vous deux.

— Peuh ! cracha James. C'est toi qui as tort ! C'est moi qui ne suis *pas* du même côté que vous deux au sujet de Merlin. Même s'il y a des complots bizarres, je soupçonne davantage ta famille d'être impliquée que le directeur. Je ne veux pas le pointer du doigt. L'année dernière, il a sauvé cette école.

Rose fit un geste vif pour demander à James de ne pas élever la voix.

— Nous avons déjà discuté de tout ça, James, dit-elle. Scorpius n'est pas d'accord avec ce que sa famille a fait dans le passé. C'est d'ailleurs pour ça qu'il s'est retrouvé à Gryffondor. Et tu sais ce que nous avons vu dans le miroir. Nous *devons* être prudents avec le directeur. Pour le moment, il est évident qu'il est mêlé à…

— Ce qui est évident, coupa James, c'est que tu le soupçonnes depuis le début. Mais tu as tort. Vous avez tort tous les deux, et je vais le prouver.

Scorpius le regarda, les yeux étrécis.

— D'accord, j'espère vraiment que tu y réussiras. A mon avis, beaucoup seraient très rassurés si tu arrives à le prouver. Mais en attendant… (D'un geste négligent, Scorpius pointa sa baguette sur un

siège près du canapé,) ce serait peut-être une bonne idée que tu fasses ce que dit Rose. Nous avons un club de Défense à organiser. Et elle paraîtrait décidée à ce que toi et Ralph Deedle en fassent partie. Si ça te gêne d'être assis près d'un Malefoy, aucun problème, tu n'as qu'à t'en aller. Il y a un lit qui porte ton nom dans le dortoir.

James grinça des dents. Tout allait de travers pour lui ce soir. Et maintenant, il n'avait pas d'autre choix que rester assis, et laisser Scorpius Malefoy être le professeur des prochaines réunions du club de Défense. C'était humiliant ! Et James avait du mal à l'accepter. Il avait encore son balai à la main, ce qui lui rappelait son échec – pour la deuxième année de suite – à entrer dans l'équipe de Quidditch de sa maison. Il n'avait envie que d'une chose : monter à l'étage, se cacher dans son lit, et essayer d'oublier ce désastre. Mais Rose le regardait avec des yeux pleins de supplication muette. De toute évidence, elle souhaitait que James oublie sa méfiance innée envers le garçon pâle assis auprès d'elle, pour donner au club de Défense une chance d'exister.

James poussa un long soupir résigné, puis il déposa son balai près de la cheminée, et s'installa sur la chaise que Scorpius lui avait indiquée.

— D'accord, dit-il. Que devons-nous faire alors ?

Toute excitée, Rose battit des mains.

— Merci, James ! Je savais pouvoir compter sur toi. Scorpius est un excellent professeur, vraiment, mais certains Gryffondor ont du mal à l'écouter. Il y a toujours ce préjudice contre la présence d'un Malefoy à Gryffondor, aussi le voir gérer les cours du club rend les choses encore pires. Mais si tu es là, ça aidera Scorpius recevoir la crédibilité qu'il mérite…

— Hey, Rose ? Tu as invité quelqu'un ? cria Graham en entrant dans la salle commune. J'ai trouvé ce mec qui traînait tout seul dans le couloir. Il dit que tu l'as oublié.

Ralph le suivait, avec un sourire timide. A sa vue, Rose bondit sur ses pieds.

— Désolé, Ralph, j'ai oublié l'heure en parlant avec James et Scorpius, et puis… Bon, si tout le monde est là, nous pouvons commencer.

Scorpius parut ennuyé de voir Ralph s'installer dans le canapé, entre lui et Rose. Sans le réaliser, Ralph enleva ses chaussures, et posa ses jambes sur un pouf rembourré.

— La réunion s'est bien passée au club ce soir, dit-il. Scorpius est peut-être tout maigrelet, mais il connaît son boulot. Je ne vois pas pourquoi les autres Gryffondor le traitent avec tant de méfiance ! Moi en tout cas, j'ai besoin de toute l'aide possible. Oh, James, au fait… ?

James le regarda, un sourcil levé, et attendit la suite. Ralph eut un sourire.

— Albus m'a chargé de te dire que tu seras meilleur pour le rôle de Travis que lui comme attrapeur à Serpentard. Il espérait te voir en bas ce soir. Même Tabitha m'a demandé si tu allais descendre.

James ne savait pas trop quoi répondre. Au bout d'un moment, ce fut Scorpius qui brisa le silence pesant.

— C'est très mignon tout ça, dit-il sèchement, mais je reconnais dans ce beau discours les paroles mielleuses d'un Serpentard. Après tout, j'en ai l'expérience, comme James l'a déjà signalé. Et si nous discutions plutôt du club de Défense ?

Ils passèrent tous les quatre une heure à le faire. James réalisa, même à contrecœur, que Scorpius ferait incontestablement un bon professeur : il connaissait beaucoup de sortilèges de défense. Il les avait appris très jeune avec son grand-père, Lucius Malefoy, qui était toujours en cavale, et refusait de

parler au reste de sa famille. Scorpius admit que son grand-père se cachait, et qu'il ne l'avait pas revu depuis quelques années – en fait, depuis que Lucius et Drago s'étaient violemment disputés.

Dans la cheminée, le feu ne jetait plus que quelques braises quand les quatre élèves se levèrent, pour ranger leurs affaires. Deirdre Finnigan, une amie de Cameron Creevey en première année, surgit alors dans la salle commune, le souffle court, le visage en feu. Elle regarda autour d'elle d'un air égaré, puis se précipita vers le coin le plus éloigné de la salle, courant au milieu des différents groupes.

— Qu'est-ce qu'elle a ? marmonna Scorpius.

— Elle cherche Petra, répondit Rose.

Dans la salle commune, tout le monde avait cessé de parler, et l'annonce de Deirdre s'entendit aisément :

— C'est vrai, je t'assure ! Je viens de les voir l'emmener à l'infirmerie ! Elle n'arrive même pas à tenir debout.

La bouche ouverte, Petra regardait Deirdre d'un air étonné, mais en silence.

— De qui parles-tu, Deirdre ? cria Hugo de son canapé. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— C'est Joséphine Barnett, répondit Deirdre, qui n'avait toujours pas retrouvé son souffle. Elle a mangé un bonbon à la menthe ensorcelé, et depuis, elle a d'affreux vertiges. Ils l'ont retrouvée par terre, sur la terrasse, devant la salle commune de Serdaigle. Elle n'arrivait même pas à se relever. D'après ses amies, le bonbon venait d'une boîte de chocolat que Joséphine aurait reçu ce matin d'un admirateur secret. Mais en fait, c'était plutôt un ennemi secret. Mrs Gaze affirme qu'elle ira mieux demain matin, mais qu'il faudra des mois pour que le sortilège cesse de faire effet.

— Des vertiges dans un bonbon à la menthe ? s'étonna Graham, le visage plissé. C'est un nouveau truc des Weasley ?

— Non, je ne crois pas, répondit Sabrina. Si l'effet dure aussi longtemps, ça m'a l'air plutôt d'un véritable maléfice.

Damien étrécit les yeux.

— Il est facile de deviner qui est « l'admirateur secret » de Joséphine. J'ai entendu dire qu'elle avait insulté Tabitha Corsica après l'audition de ce matin.

— Oui, mais vous ne comprenez pas, cria Deirdre qui bondissait d'excitation. Joséphine a le *vertige*. Elle ne pourra pas supporter d'être en hauteur *pendant des mois*.

Les yeux de Sabrina s'écarquillèrent.

— Alors, elle ne pourra pas monter sur la scène de l'amphithéâtre. Et dans ce cas…

— Elle ne peut pas jouer le rôle d'Astra, termina Damien avec un sourire. Je suis vraiment désolé pour elle, mais je veux être le premier à féliciter Petra, notre nouvelle princesse sorcière, Astra de Beaunois !

Petra regarda autour d'elle, son visage exprimant à la fois la surprise et la gêne.

— Je n'ai jamais voulu obtenir ce rôle de cette façon, dit-elle. Mais je suppose que je vais quand même l'accepter.

Sabrina poussa un grand cri de joie, et tous les élèves se levèrent, et applaudirent avec entrain. Pour la première fois depuis des semaines, James vit Petra sourire. Et tout à coup, il se souvint qu'il allait

jouer le rôle de Travis, le jeune amoureux de la princesse. Il piqua un fard en regardant Petra. Et il remarqua que Rose le fixait avec un sourire entendu.

— Quoi ? dit-il, en se frottant les joues. J'ai chaud, c'est tout. Je suis assis juste à côté du feu.

— Hmm-hmm, dit Rose, en hochant la tête. Tu sais, cousin, ça va être vraiment très drôle. Je crois que tu devrais commencer à répéter ton rôle. Franchement, Petra va avoir certaines attentes au sujet du baiser « d'amour véritable et éternel ».



La semaine suivante, l'automne s'installa en plein à Poudlard. L'air était désormais vivifiant, et les arbres du parc resplendissaient de superbes couleurs, orange, jaune et rouge. Les cours de Soins aux Créatures Magiques d'Hagrid prirent leurs quartiers d'hiver dans une vieille grange aux épais murs de pierre, avec une superbe structure de poutres apparentes au plafond. Le demi-géant avait réuni là une ménagerie de créatures fantastiques qu'il avait placées par taille. Près de l'entrée, contre le mur, il y avait des cages et des enclos d'où émergeait des piaillements, grognements, caquètements, aboiements, et autres cris d'animaux. De l'autre côté, des stalles étaient installées sur la terre battue, chacune plus grande que la précédente. Dans la première, il y avait un hippogriffe. Sur sa porte, un panneau peint en noir indiquait que son nom était Silex. La bête claquait du bec en direction des cages, comme si elle souhaitait gober leurs habitants. Quelques stalles plus loin étaient fermées de panneaux épais qui interdisaient d'apercevoir leurs occupants. Quant aux deux dernières – les plus grandes – les portes étaient blindées de fer et barrées de pieux qui faisaient facilement six mètres. De temps à autre, en émergeait un grondement ou un rugissement qui secouait les murs de la grange.

James resserra contre lui les plis de sa cape. Quand il entra dans la grange par les portes gigantesques, il fut heureux d'y trouver à l'intérieur une chaleur agréable, malgré le temps frisquet. Ralph renversa la tête pour étudier le très haut plafond de bois brut.

— Comment Hagrid arrive-t-il à chauffer un endroit pareil ? demanda-t-il, étonné. Il fait presque bon.

Les autres élèves pénétrèrent dans la grange, et jetèrent des coups d'œil curieux en direction des cages et des enclos. Certains s'approchèrent même de la stalle de l'hippogriffe. Immédiatement, la bête se redressa sur ses ergots, et rejeta en arrière son bec menaçant.

— Non ! cria Hagrid. Reculez. Je vous présenterai au vieux Silex un peu plus tard dans l'année. En attendant, il vaut mieux qu'il vous voie le plus loin possible de lui. Nous allons commencer la saison par mieux connaître les petites bêtes qui sont à l'entrée.

Hagrid conduisit ses élèves vers les plus petites cages posées contre le mur. Il tripota le loquet de l'une d'entre elles, tout en parlant :

— Nous avons eu la chance, au cours des années, de réunir à Poudlard les plus étonnantes créatures du monde magique. Un de mes anciens élèves s'est spécialisé dans ce domaine, et elle m'envoie toujours les animaux qu'elle découvre blessés ou malades. Je fais de mon mieux pour les remettre sur pattes, mais certains d'entre eux ne sont plus capables de survivre seuls dans la nature. Si je peux, je leur trouve un abri. Dans le cas contraire, je les garde pour la ménagerie de Poudlard. (Quand Hagrid se releva, il tenait dans ses énormes bras une petite boule de fourrure marron qui

respirait très vite.) Des experts magiques du monde entier viennent ici les voir et les étudier. Pas vrai, Potiron ?

Ralph se pencha vers James, et chuchota :

— J'ai parlé à Rose ce matin, elle pense avoir trouvé quelque chose de très important au sujet de Merlin.

Sur le même ton, James répondit :

— Je ne veux pas en entendre parler. Rose passe son temps à déterrer d'anciennes légendes ou des histoires affreuses. Nous savons parfaitement que la plupart ne sont que des inventions !

— Je n'en suis pas si certain, marmonna Ralph. Je dis juste que Merlin semble avoir changé. Mais Rose insiste pour que tu entendes ce qu'elle a appris. Ça expliquerait d'où proviennent certaines histoires sur Merlin et sa haine des Moldus. Rose dit que ça « remet tout dans le contexte », mais je ne sais pas ce qu'elle entend par là.

Peu convaincu, James serra les lèvres. Il avait affirmé à Rose et à Scorpius qu'il prouverait que Merlin n'était pas impliqué dans le complot du miroir, mais il ne s'était pas encore attelé à la tâche. En fait, il avait même peur de s'y lancer. Il avait pourtant un plan, relativement simple en plus. Il n'aurait besoin que d'un peu de courage et de l'aide du fantôme de Cédric. Bien sûr, s'il se faisait prendre, ça pourrait aussi lui causer pas mal d'ennuis. Ce n'était pas ce qui inquiétait James. Il éprouvait une étrange répulsion à se lancer : il avait peur de ce qu'il pouvait découvrir. S'il avait raison et si Merlin était innocent, alors James le prouverait à Rose et à tout le monde. Mais s'il se trompait ? Malgré ses dénégations, James y pensait parfois. Que se passerait-il s'il suivait son plan et découvrait que le directeur s'était vraiment compromis avec d'anciens Mangemorts et cette horrible créature noire ? Pire encore, cette créature pouvait être celle dont le squelette de la caverne, Farrigan, avait parlé : le Gardien des Portes, celui que Merlin avait ramené sur la terre. James ne pouvait nier que le directeur agissait de façon secrète et plutôt suspicieuse. Il avait interdit à James de raconter à quiconque ce que le squelette de Farrigan avait dit, et c'était déjà inquiétant. Parce que, si le squelette avait menti, pourquoi Merlin s'inquiétait-il que James le répète ?

James secoua la tête. Merlin avait certainement ses raisons. Merlin était un bon sorcier. Il était revenu pour les aider quand l'école avait été menacée par le journaliste moldu, pas vrai ? Et tout ça, parce que James le lui avait demandé.

Tout à coup, avec un sentiment d'effroi glacé, James comprit la raison qui l'empêchait d'accepter que Merlin puisse avoir mentir, et ne pas être celui qu'il paraissait. James était doublement responsable de sa présence. D'abord pour avoir ramené le grand sorcier sur terre, en se laissant manipuler par Mme Delacroix, le jour fatidique, et ensuite parce qu'il avait envoyé ce message aux esprits des arbres pour rappeler Merlin. Et puis, c'était aussi l'avis de James qui avait persuadé son père et son oncle de lancer leur campagne en faveur de Merlin, pour qu'il devienne le nouveau directeur de Poudlard. Si Merlin était impliqué dans un complot démoniaque, tout retomberait sur James. Quelque part, il serait responsable de ce qui arriverait. En le réalisant, James sut qu'il devait absolument connaître les véritables intentions de Merlin, quelles qu'elles soient. Et si, par une horrible malchance, Merlin s'était associé avec le démon, ce serait à lui, James, de s'y opposer, à n'importe quel prix.

— Voilà ! (Hagrid adressa à ses élèves un grand sourire.) Qui veut venir m'aider à nourrir le petit Potiron ? C'est un Triplœsophagus !

Quand Trenton Block leva la main, Hagrid lui fit signe d'approcher.

— Très bien, venez, Mr Block. Il vous suffit d'agiter ce petit morceau d'algue-mousse devant son nez, mais pas trop près. Tenez-le bien, et laissez-moi approcher Potiron.

Trenton parut contrarié de voir Hagrid prendre autant de précautions avec une petite boule de fourrure qui haletait. Trenton leva les algues caoutchouteuses en examinant le Triplœsophagus. On aurait dit un petit chat, sans queue ni membres.

— Mais enfin, Hagrid, qu'est-ce que ça risque ? demanda-t-il d'un ton moqueur. Ce truc-là n'est capable que de ronronner.

Le dernier mot de Trenton se termina par un cri aigu parce que quelque chose d'énorme venait de jaillir de la boule de poils que tenait Hagrid. Projetant à un mètre une sorte de gorge baveuse et sans dents, le Triplœsophagus engloutit entièrement la main de Trenton. Avec un bruit de déglutition particulièrement bruyant, la bête goba l'algue-mousse et se rétracta, disparaissant à nouveau dans sa petite boule de fourrure. Frissonnant de dégoût, Trenton secoua son bras.

— Bravo, Mr Block ! s'écria Hagrid avec un gros rire. Potiron vous aime bien. Ou alors, il vous a pris pour un gros crapaud couvert d'algues. En temps normal, les Triplœsophagus vivent dans les marécages où ils aspirent les amphibiens, les nettoient de la mousse dont ils sont couverts, et les recrachent. À mon avis, les crapauds n'apprécient pas trop ce traitement, mais il est pour eux sans danger.

Trenton regardait sa main, couverte d'une substance visqueuse, légèrement verdâtre. Il jeta un coup d'œil horrifié à Hagrid.

— Peut-être vaudrait-il mieux que vous vous nettoyez, Mr Block. La peau des crapauds est insensible aux sucs digestifs des Triplœsophagus, mais si vous n'enlevez pas ça très vite, vous risquez des pustules et des démangeaisons. Il y à une pompe et un bassin au fond de la grange. Allez-y.

Hagrid remit Potiron dans sa cage et la referma. Il expliquait encore aux élèves le mode de vie des Triplœsophagus quand un rugissement féroce ébranla les fondations de la grange. Les yeux écarquillés, le cœur battant, James tourna la tête en direction du bruit. Trenton venait de s'écarter d'un bond de la porte blindée, les mains encore dégouttantes de l'eau du bassin.

— Oh ! s'exclama Hagrid. Elle a dû percevoir sur vous l'odeur du Triplœsophagus, Mr Block. Que je suis bête ! J'ai oublié qu'elle adorait ça. Écartez-vous très vite ! Elle va cracher.

Effectivement, un bruit fantastique retentit. James évoqua un train à pleine vitesse lancé au beau milieu d'une tornade. La température dans la grange monta de plusieurs degrés, et la porte blindée de la dernière stalle devint rouge vif.

— Excusez-moi, Mr Block ! dit Hagrid. Il y a longtemps que cette bonne vieille Norberta n'a pas eu l'occasion de goûter un Triplœsophagus, et l'odeur l'a attirée. J'aurais dû vous prévenir.

— Mais c'est pas vrai ! marmonna Ralph qui ouvrait des yeux grands affolés Il garde un *dragon* dans cette grange ! Pas étonnant qu'il fasse aussi chaud. Il garde un vrai dragon !

— Et pas n'importe lequel, dit James avec un sourire. Celui-là est un vieil ami de la famille. Oncle Charlie nous en parle depuis des années. Norberta s'est cassé une aile l'an passé, et elle ne peut plus voler. Pour un dragon, c'est une sentence de mort. Ils se mangent entre eux, tu sais.

— Pauvre petite chérie ! s'exclama Hagrid avec affection. Je la connais depuis qu'elle n'était que… euh – qu'un œuf ! Mais mieux vaut ne pas rester près de sa porte quand elle est en colère. Je la sortirai plus tard, cet hiver, durant un cours, pour lui donner un peu d'exercice. Elle aime beaucoup se rouler dans la neige.

— Génial ! marmonna Ashley Doone, derrière James. On enverra Trenton la nourrir. Les Serpentard s'entendent très bien avec les dragons.

Trenton avait rejoint le groupe, le visage rouge de colère.

— Pas question ! aboya-t-il. Je me demande si mes parents savent que ce gros lourdaud garde un dragon aussi près de l'école. Il a toujours été à moitié cinglé, mais cette fois, c'est le pompon.

— La ferme, Trenton, dit James aimablement. Tu ne risques rien avec Norberta. Tu as couru un bien plus grand risque avec ce Triplœsophagus.

— On en reparlera, marmonna Trenton, le visage sombre.

Durant son cours suivant, en Etudes sur les Moldus, James dut endurer de rester immobile pour d'innombrables mesures afin de préparer ses tenues pour la pièce. Plutôt mal à l'aise, il resta planté dans un coin de la salle tandis que Gennifer Tellus – qui dirigeait le Département des costumes – se chargeait elle-même de noter ses mensurations, une plume derrière l'oreille, et plusieurs épingles serrées entre les dents.

— Ne bouge pas, dit-elle, sans lâcher ses épingles. J'ai besoin de mesures précises. Tu aurais l'air fin avec des chausses trop grandes.

— Ça me chatouille, protesta James. (Puis il demanda d'un ton suspicieux :) C'est quoi, des *chausses* ?

— Ne me demande surtout pas de t'expliquer. Ce sera mieux que tu n'y penses pas à l'avance. Disons que tu t'en sors bien par rapport à ce que Petra aura à porter.

James hésita à insister. Il en avait bien envie, mais il finit par se taire. Il n'avait pas reparlé à Petra depuis l'incident de Joséphine avec le bonbon à la menthe. Il se sentait à la fois troublé et excité à l'idée de jouer le rôle de Travis avec Petra comme Astra, mais il faisait de son mieux pour que ça ne se voie pas.

Gennifer lui passa un mètre ruban autour de la taille.

— J'espère que tu as lu la pièce, dit-elle.

— Euh… non, admit James. Je connais plus ou moins l'histoire. Un mec est amoureux d'une fille. Un autre plus vieux la veut aussi. Du coup, le vieux envoie le jeune dans une mission suicide pour se débarrasser de lui. Le jeune revient, et ils se battent. Et tout finit bien.

Gennifer le regarda d'un air sardonique.

— Je pense qu'il vaudrait mieux que tu lises la pièce, dit-elle, les dents toujours serrées sur ses épingles.

— Je le ferai, dit James, mécontent. Mais je n'ai besoin que de connaître mon texte, non ?

— Oui, mais ce serai quand même mieux que tu saches qu'il n'y a pas de « tout finit bien ». *Le Triumvirat* est une tragédie, sombre andouille !

James se regarda dans un miroir en pied non loin de lui.

— Ça veut dire quoi ?

— En général, marmonna Gennifer, ça veut dire que tout le monde meurt à la fin.

Quand James quitta enfin la salle d'Etude sur les Moldus, Rose le rattrapa.

— Ralph t'a parlé de ce que j'ai découvert la nuit dernière ? demanda-t-elle à voix basse.

— Il m'a dit que tu avais trouvé pourquoi certaines personnes pensaient que Merlin détestait les Moldus, répondit James, mais sans me donner tous les détails.

— Tu seras intéressé de les apprendre, dit Rose avec entrain. As-tu jamais entendu parler de la Dame du Lac ?

James y réfléchit un moment. Le nom lui paraissait vaguement familier, mais il n'arrivait pas à savoir pourquoi. Aussi, il haussa les épaules en secouant la tête.

— Non.

— Eh bien, d'après les légendes, c'est elle qui provoqué la chute de Merlin. On dit parfois qu'elle était une nymphe ou une dryade, bref, un esprit des forêts, mais je pense que c'est simplement le folklore qui a exagéré la vérité. Le professeur Revalvier nous en a parlé dans le dernier cours de Littérature Magique, tu te souviens ? Elle disait que si ces légendes étaient vraies, Merlin n'aurait jamais terminé directeur à Poudlard.

— Oui, répondit James, en se souvenant de ce cours. Elle a dit que la plupart des histoires faisaient de la Dame du Lac une innocente créature magique. Sauf qu'elle a rendu Merlin amoureux d'elle, puis l'a convaincu de lui apprendre ses secrets avant de l'emprisonner avec sa propre magie. Évidemment, ce n'est pas vrai. Peut-être était-ce juste pour expliquer la disparition de Merlin ? Mais nous connaissons la vérité maintenant, comme l'a dit Revalvier.

— Nous connaissons un peu plus que la vérité, rappela Rose d'un ton lourd de sous-entendus. La Dame du Lac n'est pas un mythe, mais elle n'était pas non plus ce que les légendes prétendent. C'était une Moldue, et Merlin voulait l'épouser.

Cette fois, James se figea au beau milieu du couloir.

— Quoi ? Où as-tu trouvé ça ?

— Dans le *Livre des Mondes Parallèles, tome 7*, répondit Rose, en levant les sourcils. C'est le livre d'Austramaddux – celui où Zane avait trouvé le compte rendu de la disparition de Merlin, l'année dernière. Morgane Patonia m'a laissé l'emprunter dans la bibliothèque privée de Serdaigle. Austramaddux connaissait Merlin mieux que quiconque, mais je ne crois pas que Merlin l'appréciait beaucoup.

— En tout cas, Merlin n'a pas perdu de temps pour se débarrasser de lui en revenant, dit James. Le fantôme d'Austramaddux avait pour tâche de surveiller l'évolution du monde, pour rappeler Merlin au bon moment. Et il était condamné à cette tâche pour l'éternité. J'ai eu l'impression que Merlin considérait qu'Austramaddux l'avait ramené n'importe quand, pour se libérer plus vite. Et ça n'a pas bien fini pour lui.

— Qu'est-ce que Merlin a fait ? demanda Rose. Comment peut-on se débarrasser d'un fantôme ?

James secoua la tête.

— Aucune idée, mais je te garantis qu'Austramaddux était terrifié. Il a crié comme une banshee quand Merlin l'a… pouf ! fait disparaître.

— Ça fiche la trouille, dit Rose, songeuse.

— Oui, je sais. Mais c'est de l'histoire ancienne. Qu'est-ce que ça a à voir avec la Dame du Lac ?

— Eh bien, d'après Austramaddux, c'était une paysanne moldue prénommée Judith. Elle vivait dans une petite ferme, non loin d'une cascade qui formait un lac, et c'est de là que vient son nom. Judith et sa mère cultivaient quelques terres autour de la ferme, jusqu'à la mort de la mère. Et alors, le

seigneur local, un nommé Hadyne, a décidé de bannir Judith de la ferme, parce qu'elle ne pouvait pas s'en occuper seule. Mais Merlin la protégeait. Il a renvoyé les soldats venus la jeter dehors. À mon avis, il l'a fait plutôt brutalement, et il les a menacés de les tuer s'ils revenaient.

— Tu vois ? dit James. On ne dirait pas un sorcier qui déteste les Moldus. Il a fait ça pour l'aider, non ?

— Oui, mais uniquement parce qu'il l'aimait. D'après les légendes, Judith était très belle, et Merlin en était fou. Austramaddux affirme que Merlin était « sous le charme ». Pour un sorcier, ce sont des mots très forts, surtout à l'égard d'une Moldue.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda James. Je sais qu'ils n'ont pas fini ensemble. Peut-être lui a-t-elle menti ? Ça expliquerait que les légendes affirment qu'elle l'a emprisonné quelque part.

Les yeux étincelants, Rose secoua la tête.

— Non ! Austramaddux pense qu'elle l'aimait aussi. Pour elle, Merlin a cessé de s'occuper des royaumes moldus. Il a cessé d'être un mercenaire magique, abandonné son trône et son rôle de médiateur entre les mondes moldu et magique. Les gens étaient furieux à cause de ça, mais certains voulaient prendre sa place. En attendant, Merlin a protégé la ferme où vivait Judith. Il l'a entourée d'une barrière de ronces pour éviter que les soldats de Hadyne puissent revenir. Il a aussi acheté la propriété dix fois ce qu'elle valait. Et enfin, en guise de précaution supplémentaire, il a commencé à enseigner sa magie à Judith…

— Mais ce n'est pas possible ! coupa James. On ne peut pas enseigner de la magie à un Moldu, il faut être né sorcier pour en faire.

Rose secoua la tête.

— Comme tout le monde l'oublie souvent, la magie de Merlin est différente. Elle provient davantage de la nature que de son héritage sorcier. Il ne pouvait trouver de la magie en elle, parce qu'elle n'avait pas de sang sorcier, mais il a pu lui apprendre à tirer une certaine magie de la nature. Il voulait surtout qu'elle puisse se défendre, alors il lui a aussi appris à changer d'apparence. Elle pouvait se rendre au marché déguisée. C'était important, parce que Hadyne avait mis sa tête à prix. Pendant un moment, tout a bien fonctionné, et Merlin avait l'intention de l'épouser. Mais alors… Alors, c'est devenu tragique.

— Pourquoi ? insista James, complètement pris dans l'histoire.

— Bien sûr, ils l'ont attrapée, dit Rose, le souffle court. Elle s'est montrée imprudente. Son déguisement magique était parfait, et dans tous les marchés du royaume, personne ne savait qui elle était. Mais quelqu'un l'a vu user de la magie de Merlin. Elle a juste réparé une roue cassée sur un chariot, simplement en tenant les deux pièces de bois dans ses mains, et en récitant une incantation que Merlin lui avait apprise. Le bois s'est soudé, et la roue a pu fonctionner, mais quelqu'un l'avait vue. Les soldats sont venus. Il y en avait toujours auprès des marchés. Ils ont capturé Judith, et l'ont emmenée dans le château d'Hadyne.

— Elle n'avait voulu que rendre service ! dit James, avec force. Je parie que Merlin était furieux. Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Au début, il n'a pas su où elle était, mais il l'a cherchée. C'était facile pour lui : il pouvait parler aux oiseaux, aux animaux, et aux arbres. Hadyne savait bien que Merlin arriverait jusqu'à chez lui. Il avait dit à ses gardes de conduire Merlin jusque dans la salle seigneuriale. Mais Merlin ne s'est pas arrêté pour parler aux gardes. Il les a tous endormis, et il est arrivé devant Hadyne, en exigeant le retour de Judith. Hadyne était un vieux renard sournois. Il a accepté de rendre Judith, mais seulement

si Merlin lui rendait sa ferme, enlevait les ronces et, en tribut supplémentaire, doublait la surface de ses terres.

— Doubler la surface de ses terres ? répéta James, les sourcils froncés. Pourquoi ?

— Autrefois, le vrai pouvoir résidait dans la terre. Plus un seigneur en possédait, plus il était respecté. Hadyne avait l'intention d'utiliser les talents très spéciaux de Merlin pour voler les terres de ses voisins. Il a aussi extorqué à Merlin la promesse de protéger magiquement ses terres et son château de tout, y compris de Merlin lui-même. Hadyne était vraiment démoniaque et méfiant. Il savait très bien que Merlin reviendrait dès qu'il aurait mis Judith en sécurité, probablement pour détruire le château et tous ses habitants. Mais avec les sortilèges de protection de Merlin, personne ne pourrait entrer. Même Merlin ne pourrait pas toucher à une seule brique du château, ni un seul cheveu de quiconque y habitait.

— Il a accepté ? demanda James.

Rose hocha à la tête.

— Oui. Il était vraiment follement amoureux de Judith, tu sais. Il a quitté le château, s'est rendu dans les fiefs des voisins et… personne ne sait exactement ce qu'il a fait, mais quand il est revenu, c'était Hadyne le nouveau seigneur. Il avait véritablement doublé la surface ses terres. Je frémis en pensant à la façon dont Merlin a obtenu tout ça, j'imagine que ça a dû être terrifiant. Aucun seigneur n'aurait accepté de perdre ses terres sans se battre.

James insista :

— Et alors ? Est-ce que Hadyne lui a rendu Judith ?

— Eh bien, dit Rose mal à l'aise, c'est là que les histoires sont différentes. Austramaddux écrit comme si tout le monde connaissait déjà l'histoire. Au moment où c'est arrivé, j'imagine que c'était le cas. Mais depuis, la vérité s'est perdue, elle s'est mêlée aux légendes au cours des siècles. Une seule chose est certaine : ça a mal fini. Comme l'a dit le professeur Revalvier, Merlin ne serait pas avec nous aujourd'hui, sans la Dame du Lac. Mais plus important encore, ça explique pourquoi les gens ont toujours cru que Merlin détestait les Moldus. Il a été trompé et humilié par ce seigneur moldu, Hadyne, et il n'a même pas pu obtenir de revanche. Pour un sorcier comme Merlin, ça avait de quoi déclencher une haine éternelle.

— Écoute, je ne le blâme pas d'être en colère, dit James. Mais ça ne veut pas dire qu'il déteste tous les Moldus. Il a rencontré un Moldu égoïste et démoniaque, d'accord, mais ça ne suffit pas à vouloir provoquer une guerre contre tous.

— Pourtant, c'est ce que croient certains sorciers, dit Rose en haussant les épaules. Merlin lui-même n'en a jamais parlé. D'ailleurs, il n'a plus jamais rien dit. Il n'a plus jamais été revu en public. Peu de temps après cette tragique aventure, Austramaddux raconte que Merlin a voulu « quitter la société des hommes jusqu'à ce que le monde soit mur pour sa gouverne ». Ce n'est pas étonnant que les gens aient eu des soupçons à son sujet durant des siècles.

— Et aujourd'hui encore, signala James.

— Je ne suis pas d'accord avec tout ce qu'on dit sur lui, dit Rose calmement. Mais je comprends pourquoi Merlin est en colère. Tu sais, l'amour provoque de véritables folies.

James poussa un soupir.

— J'ai un plan, Rose, admit-il à voix basse. Je n'étais pas certain de m'y risquer, mais à présent, je suis décidé. Je veux démontrer l'innocence de Merlin, si c'est possible. Je vais trouver la vérité ! Je

vais savoir si, oui ou non, il est impliqué avec ces gens que nous avons vus dans le miroir, et surtout cette chose… euh – horrible, avec une cape noire.

Rose regarda James, les yeux étrécis.

— Tu en sais plus que nous sur cette chose, dit-elle tout à coup. Tu nous caches quelque chose. Est-ce que c'est lié à cette douleur sur ton front ?

— Quoi ? s'exclama James, surpris. Non ! Je… je ne sens plus rien.

— C'est ça, dit Rose. Je t'ai vu te tenir le front en hurlant de douleur l'autre jour, devant le bureau du directeur. C'était sans doute parce que tu te rappelais quelque chose de ton dernier devoir d'Arithmancie ?

James abandonna.

— D'accord, de temps à autre, je ressens quelque chose. Je ne sais pas d'où ça vient. Mais ça n'a rien à voir avec Merlin, d'accord ?

— D'après Scorpius, tu fais beaucoup de cauchemars, dit Rose, les yeux étrécis.

— Nom d'un chien ! Ne me dis pas qu'il passe ses nuits à m'espionner en prenant des notes.

— Il dit que tu parles dans ton sommeil, et que tu t'agites beaucoup. Il n'entend pas à ce que tu dis, mais c'est toujours la même chose. Et ça arrive tous les deux ou trois jours.

James jeta à sa cousine un regard noir, avant de détourner la tête.

— Et alors ? Je ne me rappelle même pas ces rêves. Et même quand je le fais, ils sont sans signification. C'est toujours des voix bizarres, qui parlent de loin… Je vois des épées ; j'entends une vieille machinerie. Il y a quelqu'un qui marche, et je le suis, et je n'arrive pas à savoir qui c'est. Et alors, il y a de l'eau, et des visages bizarres. Peuh ! C'est juste un rêve. Les rêves ne veulent rien dire.

Rose leva les yeux au ciel.

— Je te connais, James, et je sais que tu mens.

— Je t'affirme que je ne sais pas ce que ça veut dire. (James secoua la tête.) Peut-être que c'est lié à cette douleur étrange que j'ai sur le front. Cédric… Cédric dit qu'il voit une cicatrice. Il dit qu'elle est verte et brillante.

— Non ! cria Rose.

A sa voix, on aurait cru que c'était la chose la plus géniale qu'elle ait jamais entendue. Elle se pencha en avant, et étudia le front de James.

— Est-ce que tu la vois quand tu te regardes dans la glace ? Est-ce que ça brille dans le noir ?

— Ce n'est pas drôle, dit James en reculant. Mais au moins, ça veut dire que je ne suis pas fou. Si Cédric la voit, ce n'est pas dans ma tête.

— D'accord, dit Rose. C'est *sur* ta tête.

James fit une grimace.

— Ce que je voulais dire surtout, expliqua-t-il, c'est que ça n'a rien à voir avec mon plan pour découvrir la vérité sur Merlin.

— Qu'est-ce que tu veux faire, James ? demanda Rose d'un ton sérieux. Tu sais, Ralph a raison sur une chose : si Merlin est impliqué dans ce complot démoniaque, il nous sera très difficile de nous dresser contre lui. Si tu le gênes, il n'hésitera pas à t'éjecter. Laisse-moi t'aider, et Ralph aussi.

— Je n'ai pas besoin d'aide, Rose. (James secoua la tête.) Désolé. Si je me fais prendre, ça vous mettrait simplement de super ennuis sur le dos.

Rose avait toujours fait montre d'un bon sens pratique. Elle hocha la tête, le visage grave.

— Quand vas-tu y aller ?

Le visage de James devint déterminé.

— Ce soir, si possible. Si tout se passe bien, nous saurons la vérité demain matin. Souhaite-moi bonne chance.

— Tu as besoin de bien plus que de la chance, andouille ! dit Rose. J'espère que tu sais ce que tu fais.

James pensa à la façon dont Merlin l'avait retrouvé dans les couloirs, aussi bien la fois où il montait la garde pour les Gremlins, que dans la salle des sortilèges, quand il cherchait le tableau. Merlin savait toujours ce qui se passait dans l'école. Si James ne faisait pas très attention, Merlin découvrirait immédiatement ce qu'il faisait.

— Moi aussi, Rose, dit-il. Moi aussi, je l'espère.

Ensemble, les deux cousins descendirent vers la Grande Salle pour le dîner.

Le plan de James était très simple. Il avait réussi à convaincre Cédric de l'aider, mais de justesse. Maintenant que Merlin l'occupait, Cédric n'aimait pas approcher du bureau du directeur. Il y avait un sortilège qui empêchait les fantômes d'entrer dans les quartiers personnels de Merlin. Mais Cédric pouvait rester à l'extérieur des fenêtres, pour prévenir James dès que les lumières s'éteindraient. Même Merlin devait dormir de temps à autre. Une heure après que les lumières soient éteintes, Cédric viendrait réveiller James.

Cette nuit-là, James alla se coucher persuadé qu'il ne fermerait pas l'œil. Son plan le rendait extrêmement nerveux : d'abord parce qu'il risquait de se faire prendre malgré toutes ses précautions, ensuite parce qu'il avait peur de ce qu'il découvrirait si le plan marchait. Chaque fois qu'il commençait à s'endormir, il croyait entendre Cédric arriver pour le réveiller. C'était idiot, le fantôme ne faisait aucun bruit, à moins de le vouloir, aussi James ne l'entendrait pas approcher. Et pourtant, chaque craquement ou grincement attirait son attention. Il finit par s'endormir d'un sommeil agité.

Il eut à nouveau ce rêve, mais différent cette fois. Comme toujours, ça commença avec des lames d'épées qui brillaient et renvoyaient des reflets, très proches de lui. Et tout à coup, il y eut le grondement d'un ancien mécanisme. Et puis les voix, doucereuses, insinuantes, et même un peu démentes. Elles renvoyaient tant d'échos que James n'arrivait pas à les comprendre, mais de temps à autre, quelques mots devenaient audibles. « Le temps n'est pas encore venu… » Puis : « La tâche a été prévue bien avant que vous… » Ou encore : « le flambeau de la rédemption… » Dans son sommeil, James frissonna.

La silhouette avançait vers lui, mais dans l'obscurité, James ne voyait pas son visage. Il flottait en même temps qu'elle d'ailleurs. Une lumière étrange éclairait ce mystérieux espace. Elle émanait de l'eau, verte et frémissante ; des ondes concentriques en ridaient la surface. Les murs anciens étaient de pierres, luisantes de mousse. James eut la sensation d'être sous terre, profondément enfoui, loin de

la lumière du jour. Les voix continuaient à parler, les silhouettes à s'agiter dans l'eau brillante, comme des reflets d'un autre monde. La voix émanait d'une forme vêtue de noir, tapie dans un recoin sombre. Et tandis qu'elle parlait, deux visages apparurent dans l'eau, avec des expressions à la fois tristes et suppliantes, comme si un espoir les animait. Ils étaient cette fois mieux définis, juste sous la surface de l'eau : un homme et une femme, plus jeunes que les parents de James. Près de James, la silhouette poussa un halètement et tomba à genoux, les bras tendus vers l'eau, prête à toucher la surface.

— *Non ! ordonna une voix. Le temps n'est pas encore venu. Pourquoi les rejoindre dans l'autre monde au lieu de les rappeler dans celui-ci ? Leurs vies réclament un sacrifice. Ils pourront traverser lorsque vous aurez accompli votre tâche. Vous devez les sauver, eux et tous ceux qui ont subi le joug de l'oppression. Vous devez rééquilibrer la balance du destin. Votre rôle est difficile, votre fardeau bien lourd, mais rien dans ce monde n'est obtenu sans effort. Vous les ramènerez. Et vous vivrez avec eux jusqu'à la fin des temps, si vous le souhaitez.*

— *Je le souhaite, chuchota la voix atone de la fine silhouette.*

Et James, sans pouvoir s'en empêcher, chuchota les mêmes mots. Sa voix ne rendit aucun écho.

Un bruit réveilla James en sursaut. Dans son cerveau embrumé, les images de son rêve demeuraient vivaces, mais il avait encore l'impression de rêver. Il s'assit dans son lit. D'après la clarté de la lune, il était très tard. Près de lui, Graham dormait, un bras tendu hors du lit. La pièce était silencieuse.

— Cédric ? chuchota James, très bas, pour ne réveiller personne.

Il repoussa ses couvertures et quitta son lit. Il n'y avait aucun signe du fantôme. Peut-être était-il en bas, dans la salle commune ? James prit dans sa sacoche sa baguette et ses lunettes, puis il avança vers les escaliers. Il s'arrêta après de la porte, et remarqua quelque chose d'étrange : le lit de Scorpius était défait, mais vide. James étrécit les yeux. Où était cette petite vipère ? Il se souvint que Scorpius avait dit à Rose avoir entendu James parler dans son sommeil. Scorpius était-il réveillé toutes les nuits ? Il devait comploter quelque chose. À contrecœur, James admit qu'il y penserait plus tard. Ce soir, il avait des choses plus importantes à faire. Il se tourna et descendit les escaliers jusqu'à la salle commune.

La pièce était complètement vide, et sombre à part des lueurs rougeâtres dans l'âtre. Il n'y avait aucun signe du fantôme de Cédric. À nouveau, James chuchota son nom, un peu plus fort cette fois, mais sans réponse. Avec un soupir, James avança jusqu'à la cheminée. Tandis qu'il tombait dans une chaise à haut dossier, une voix parla près de lui, le faisant sursauter.

— Hey, James ! Où sont-ils tous ?

— Quoi ? (Affolé, James regarda autour de lui.) Que… Oh, Zane ?

Zane était près de la cheminée, apparemment appuyé au manteau, bien qu'il ne le touche pas vraiment. Il eut un sourire moqueur.

— Qui d'autre ? Je vois que tu as entendu mon canard.

— Ton… commença James qui avait du mal à se remettre de sa surprise. Quel canard ? Non. Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je t'ai envoyé un message par canard, il y a quelques minutes, dit l'Américain.

Il faisait allusion aux trois canards en celluloïd dotés d'un Charme Protéiforme que Zane, James et Ralph avaient utilisé pour communiquer l'année précédente. James avait complètement oublié le sien.

— J’ai cru que tu avais reçu mon message, continua Zane. J’en ai aussi envoyé un à Ralph en lui demandant de me retrouver ici, devant la cheminée, dans cinq minutes. Où sont les autres ? Pourquoi c’est si désert ?

James leva les yeux au ciel.

— Je me demandais ce qui m’avait réveillé, dit-il en réprimant un sourire, c’est sans doute le canard. Zane, on est au milieu de la nuit. Ralph est dans son lit, dans le dortoir de Serpentard. Une fois de plus, tu as oublié le décalage horaire.

— Zut, dit Zane en grimaçant. Il est 20:00. Du moins, ici – où je suis. Qu’est-ce que tu penses de cette nouvelle projection ? C’est beaucoup mieux que la poussière de papillon-lune, non ? Est-ce que tu me vois bien ?

James plissa les yeux.

— Il y a une minute, oui, dit-il, mais là, tu commences à t’effacer sur les bords. Comment tu fais ça ?

— C’est dément, hein ? répliqua Zane. C’est une autre expérience du professeur Franklyn. C’est absolument superbe de simplicité. Tu as déjà entendu parler d’un *Doppelgänger ? (NdT : Le « double » désigne tout ce qui fait référence à la dualité de l’être humain.)*

James réfléchit.

— Euh, oui je crois. C’est un double mystique de soi-même. Quelque chose qui apparaît pour t’avertir de ta mort imminente. C’est ça ?

Zane hocha la tête et parut enchanté.

— C’est ça, exactement. Franklyn a découvert qu’en simulant une mort imminente, les *Doppelgängers* pouvaient apparaître. Et quand c’est le cas, il peut les maîtriser et les envoyer pour transmettre des messages personnels. Comme cette fois.

— Alors tu es en danger de mort imminente ? demanda James, les sourcils froncés.

— Oui et non. L’important est que mon *Doppelgänger* le croie, mais le professeur Franklyn maîtrise le problème. Il y a des tas de garde-fou. En fait, je dois seulement *paraître* en état de mort imminente. Quand nous aurons fini de parler, tout ira bien. C’est un peu compliqué, mais le Département travaille encore sur les détails. Est-ce que tu as ta baguette avec toi ?

— Oui, pourquoi ? s’enquit James

— Il faudrait que tu me tires dessus avec. Envoie-moi un Maléfice Cuisant ou quelque chose. Je commence à m’effacer.

— Quoi ? Tu es sûr ?

— Absolument. Fais-le vite. Tu vois, le problème avec cette méthode de communication est de maintenir la magie sur les longues distances. Nous avons besoin d’un petit coup de pouce de ton côté, sinon ça va s’arrêter.

James sortit sa baguette, et à contrecœur, la pointa sur la silhouette floue de Zane.

— *Acervespa* ! dit-il.

Une mince aiguille émergea de sa baguette et la silhouette de Zane sembla absorber le choc. Immédiatement, elle redevint solide.

— Ça a marché, dit Zane. Alors, comment ça se passe de l’autre côté de la mare ?

— Berk, dit James en se laissant tomber dans un fauteuil. C'est compliqué. Albus est devenu un Serpentard. J'ai des problèmes avec une cicatrice fantôme ; le fils du mortel ennemi de mon père m'a volé mon lit ; et tout le monde pense que Merlin va mal tourner.

— Waouh ! dit Zane avec une grimace. Ben dis don, ça fait un paquet à gérer. Prenons les choses une par une. Apparemment, tu ne partages pas l'avis de « tout le monde » sur Merlin ?

James secoua la tête, d'un air fatigué.

— Non, mais je suis vraiment le seul. Même Rose le croit. Surtout, après l'autre nuit.

James raconta à Zane la scène qu'ils avaient vue dans l'*Amsera Certh*. Zane écouta intensément, avec la grimace habituelle qu'il avait quand il se concentrait.

— Et alors, qu'est-il arrivé ensuite ? demanda-t-il quand Jane eut terminé.

— Quoi ? C'est tout ! Tu ne trouves pas que c'est assez ?

— Non, je voulais savoir comment Merlin est revenu si tu as fermé le *Livre Compas* ?

— Je ne sais pas, réfléchit James. En fait, je n'y avais même pas pensé. Il est revenu, je t'assure. J'imagine qu'il a d'autres façons de le faire. Du moins, si c'était bien lui.

— C'était lui, affirma Zane. Mais tu n'as pas envie de l'admettre.

James fronça les sourcils, mais avant qu'il puisse protester, Zane continua :

— Bon, la bonne nouvelle, c'est que Merlin peut avoir plein d'excellentes raisons pour s'être trouvé là-bas. Sinon, tu serais déjà grillé.

— Quoi ? s'inquiéta James. Qu'est-ce que tu racontes ?

— Merlin t'a vu, non ? Tu as dit que l'homme pâle t'avait désigné du doigt dans le miroir, et que tous les autres se sont retournés. Ça veut dire que Merlin t'a vu. Et s'il était de mèche avec ces gens-là, il te serait tombé dessus dès son retour. Il t'aurait envoyé dans le néant ou… ailleurs. Disons qu'un mec comme Merlin doit avoir pas mal d'idées pour se débarrasser de ses ennemis.

James eut l'air encore plus inquiet.

— Je n'avais pas pensé à ça.

— Ça ne m'étonne pas, répondit Zane en haussant les épaules. C'était moi le cerveau de notre équipe.

James fit la grimace.

— De toutes façons, après cette nuit, j'en saurai davantage. D'ailleurs, en me réveillant tout à l'heure, je pensais que c'était le moment. Je vais aller fouiner un peu, et ça me rend nerveux. Je n'ai même pas ma cape d'invisibilité cette fois. (Très nerveux, James préféra changer de sujet) Dis-moi, parle-moi un peu de toi. Comment ça se passe à Alma Aleron ?

— Tu n'y croirais pas ! dit Zane, en secouant la tête. Les classes sont gigantesques, et la société magique est très différente ici. Dans ma classe, il y a des *Sasquatches (NdT : Nom donné à une créature légendaire qui vivrait au Canada et aux États-Unis, un primate humanoïde de grande taille également surnommé* « Bigfoot »). Incroyable non ? Et laisse-moi te dire qu'ils sont drôlement plus intelligents qu'ils en ont l'air, même s'ils ne parlent qu'avec des grognements. Par contre, le Mouvement du Progrès est vraiment actif, et ils ont ici un autre nom. Ils parlent beaucoup au sujet de « l'ancienne classe dirigeante qui déteste les changements et bloque toutes les idées nouvelles ». Bien sûr, en les écoutant, ça paraît génial, jusqu'à ce qu'on se souvienne que le progrès peut aussi faire

tourner le lait. Beaucoup d'entre eux ne m'aiment pas du tout, et je pense qu'ils savent ce qui s'est passé à Poudlard l'an passé. Mme Delacroix est en prison. Certains parlent d'elle comme d'une héroïne ou d'un martyre politique. Si tu veux mon avis, c'est du quantum.

— La reine vaudou est en prison ? s'étonna James, les yeux écarquillés. J'ignorais qu'ils avaient des prisons pour sorciers en Amérique.

— En fait, c'est davantage un hôpital psychiatrique, mais elle est quand même enfermée. Elle ne redeviendra jamais normale après cette nuit dans la Caverne du Secret. Elle a été pas mal secouée, si tu vois ce que je veux dire. Techniquement, ils la gardent « en observation ». D'ailleurs, elle est juste là, sur le campus, dans l'immeuble médical. (Zane changea de ton.) Hey, salut, Cédric. Comment ça se passe chez les fantômes ?

James leva les yeux, et vit Cédric traverser la pièce, avec un demi-sourire.

— C'est l'heure, dit le fantôme à James.

— C'est vrai, dit Zane. Tu as de grands plans pour cette nuit : tu veux aller espionner ton directeur. Écoute, tu es vraiment certain que c'est une bonne idée ? À mon avis, ce mec doit avoir mis des sortilèges anti espion partout dans son bureau. Ça m'étonnerait beaucoup que tu puisses y entrer, même si tu avais encore ta cape d'invisibilité.

— J'ai un plan, dit James en serrant les dents.

Zane leva les yeux au ciel

— Oh ! dit-il. Dis-moi qu'il est plus brillant que ceux que nous avions trouvés l'an passé, ça me soulagerait beaucoup.

— Tu t'effaces encore, mec, dit James. Reviens quand tu veux.

Il quitta sa chaise et s'éloigna pour rejoindre Cédric.

— Compte sur moi ! cria Zane. Bonne chance. James ?

James arrêta et le regarda. Zane avait presque complètement disparu : il paraissait encore plus fantomatique que Cédric.

— Tiens-moi au courant, tu veux ? J'étais là quand Merlin s'est montré. S'il est retourné du côté obscur, je veux le savoir. J'aimerais t'aider.

— Ce n'est pas le cas, dit James. Ne t'inquiète pas.

— Je n'ai pas dit que je m'inquiétais, dit Zane avec un sourire, puis il disparut comme une bulle de savon.

Tandis que le fantôme et James passaient derrière le portrait, Cédric demanda :

— Qu'est-ce qui se passe ? C'est quoi « le côté obscur » ?

— Zane faisait de l'humour moldu. (James secoua la tête.) Tu ne pourrais pas comprendre. Allez viens, on y va.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

James inspira profondément, puis il regarda le couloir silencieux et parfaitement noir.

— Retrouve-moi dans le bureau du directeur, chuchota-t-il. Après tout, comme dirait Zane, c'est du quantum.



James espérait que le mot de passe pour ouvrir l'escalier qui montait au bureau du directeur n'avait pas changé depuis que lui, Ralph, et Rose étaient venus demander la permission d'ouvrir le club de Défense. Quand il arriva devant la gargouille qui surveillait l'entrée, il avait quasiment oublié la phrase en vieux gallois. Il s'en souvint néanmoins, la prononça à voix haute, et la gargouille s'écarta de côté, comme à regret.

— Rien de bon ne provient d'une visite à une heure pareille, marmonna-t-elle, tandis que James et Cédric passaient devant elle. Mais bien sûr, qui m'écoute ? Après tout, je n'ai que du marbre dans la tête.

En haut des escaliers, Cédric marcha silencieusement jusqu'à la porte du bureau. Peu après, le loquet intérieur se déclencha, et la porte s'ouvrit avec un grincement discret.

— Ils dorment tous, dit Cédric, en montrant du geste les tableaux des anciens directeurs. Même Dumbledore et Rogue.

James hocha la tête et pénétra dans la pièce. Le bureau obscur avait un aspect menaçant malgré plusieurs ronflements qui émanaient des portraits. Un simple rayon de lune traçait un mince filet lumineux jusqu'au sol. Sur le bureau massif, il éclairait le *Livre Compas.* James avança à pas de loup jusqu'au milieu de la pièce, sans vouloir regarder l'*Amsera Certh,* et pourtant il fut incapable de s'en empêcher. La surface du miroir était sombre ; une fumée grise tournoyait à l'intérieur, et quelques éléments de la pièce se reflétaient dans sa vitre opaque.

— Je n'ai b-besoin que de q-quelques minutes, chuchota James, en claquant des dents.

Le bureau du directeur était vraiment glacé. James voyait son souffle émaner en bouffées blanches pendant qu'il parlait.

— Q-quand je sortirai, ajouta-t-il, j'aurai besoin de toi pour verrouiller la porte…

Il n'y eut aucune réponse. Cédric était déjà retourné dans le couloir pour attendre. Il avait expliqué à James qu'il détestait se trouver dans le bureau de Merlin.

— Il y a trop de pièges, avait-il dit simplement, même pour un fantôme.

Quand quelque chose de blanc voleta près de lui, James fit un bond. Le cœur battant dans la gorge, il se retourna, affolé. Mais il s'agissait juste d'un voilage de la fenêtre, soulevé par un courant d'air. Pas étonnant qu'il fasse aussi froid dans la pièce ! Merlin avait laissé sa fenêtre grande ouverte, et l'air glacé de la nuit jouait avec les rideaux. Dans le ciel, James aperçut un croissant de lune. On aurait dit la lame d'une faux. Il frissonna, et tenta d'empêcher son cœur de battre aussi fort. Les jambes tremblantes, il revint jusqu'au bureau.

Le *Livre Compas* paraissait briller dans le rayon de lune. La couverture était très épaisse, ornée de bois et d'incrustations de cuivre. Il y avait un loquet, mais il n'était pas verrouillé. James effleura le livre, puis l'ouvrit rapidement, désireux d'en finir aussi vite que possible. Les épaisses pages de vélin crémeux glissèrent doucement entre ses doigts. Chaque page était quasiment vierge, sauf une seule ligne écrite à l'encre noire : un endroit et une date. James les feuilleta rapidement, les lisant l'une après l'autre. Au bout d'un moment, il eut une idée. Il alla au bout du livre, y trouva des pages vierges, et

recula un peu en arrière, jusqu'à tomber la dernière entrée qu'avait marquée Merlin. James s'arrêta, pointa le doigt, et lut : « *La tombe de l'hôte recherché, octobre* ».

Voilà. Il espérait que ça marcherait, et pourtant, une partie de lui désirait le contraire. Il s'écarta du livre, les yeux écarquillés, le cœur battant. A une subtile variation de lumière derrière lui, Il sut que le miroir magique se concentrait. Il entendit un bruit de vent dans les arbres, des feuillages qui s'agitaient. Très lentement, James sortit ses lunettes de la poche de son pyjama, et les enfila. Cette fois, il ne voulait rien rater. Et tout à coup, il se tourna.

La scène était exactement celle dont il se souvenait. Il y avait la tombe de Tom Jedusor, étouffée par le lierre et la mousse, surmontée de la statue d'un jeune homme élégant et souriant. L'aube, grise et humide, filtrait à travers les arbres. Maintenant que James savait où chercher, il vit l' « être de cendre et de fumée » debout devant la tombe. Comme précédemment, l'ourlet déchiqueté de sa cape noire s'agitait dans le vent, et il n'y avait pas de pieds en dessous. Quelque chose, dans cette forme noire, défiait les yeux, et les forçait à s'écarter, mais James resta concentré. Était-ce le Gardien maudit dont avait parlé Farrigan? Oui, c'était bien lui, James en avait la certitude atroce. Ce n'était pas réellement un être de chair et de sang, davantage un trou béant dans l'espace, une porte ouverte vers le néant, comme un siphon inexorable.

Tout frissonnant dans le froid du bureau du directeur, James attendit, et regarda. À l'extérieur, le vent sembla forcir. Il poussait de plus en plus contre la fenêtre, agitait les rideaux. Et tout à coup, sous les yeux de James, le Gardien des Portes leva les bras, laissant retomber ses manches. Une fois de plus, apparut une main mince et pâle, mais James réalisa que ce membre n'était pas humain, ce n'était qu'une illusion qui avait pris forme. Cette fois, la main ne fit aucun signe d'invite. Elle resta en l'air un moment, puis la créature tourna la tête. Son capuchon noir était vide, mais il était évident qu'elle regardait James à travers le miroir. Avec un cri étouffé, James recula.

Et tout à coup, plusieurs choses arrivèrent à la fois : une bourrasque de vent entra par la fenêtre, souleva les rideaux, et fit tourner les pages du *Livre Compas* ; la porte du bureau du directeur s'ouvrit en grand, claquant contre le mur ; une lumière allumée dans le couloir révélait une énorme silhouette menaçante dans l'entrebâillement. James plongea en avant et tenta de se cacher dans l'ombre du miroir magique.

Sous les yeux de James, la scène dans le miroir changea, au fur et à mesure que les pages du *Livre Compas* tournaient. Il vit plusieurs endroits inconnus tourbillonner dans la lumière grise. Dans le bureau, les portraits des anciens directeurs s'étaient réveillés, mais personne ne parlait. La silhouette sombre avança dans la pièce, fouillant les nombreux recoins du regard. James allait être découvert. Très bientôt. Terrifié, il se colla contre le miroir, et souhaita être ailleurs – n'importe où… mais pas dans le bureau de Merlin !

Et soudain, ce fut le cas.

Il eut l'horrible sensation de s'étirer, comme si son corps passait dans un espace trop étroit, mais avant même de savoir ce qui lui arrivait, ce fut terminé. Tout à coup, la scène dans le miroir ne présentait plus de la fumée grise, mais le bureau du directeur, à l'envers. James était passé derrière la vitre. Il vit l'ombre d'un nomme très grand arpenter la pièce, chercher derrière le miroir. C'était bien Merlin, ses yeux étaient brillants et intenses.

Sans réfléchir, James baissa la tête pour se baisser sous le rebord du miroir. Il s'accroupit, désespéré, et jeta un coup d'œil en l'air pour voir s'il avait été découvert. De ce nouvel angle, la scène avait changé, et le miroir lui-même était différent : beaucoup plus petit ; avec un cadre d'argent ; accroché à un mur de pierre et non posé sur un chevalet. James fronça les sourcils, terrorisé et troublé.

En regardant autour de lui, il constata être dans un endroit complètement étranger. Quelque part, sans savoir comment, il était passé à travers le miroir. Quand il avait souhaité « être ailleurs », il touchait l'*Amsera Certh*, et le miroir avait apparemment exaucé son vœu. Comment avait-il pu se montrer aussi inconscient ? Il se souvint que les pages du *Livre Compas* remuaient sous l'effet du vent : James ne savait même pas à quel l'endroit le livre l'avait envoyé.

Il essaya pourtant de comprendre où il se trouvait. Il était toujours pelotonné sous le nouveau miroir, dans un espace étroit entre un mur et un énorme socle de pierre. Des voix résonnaient non loin de là. Très prudemment, James releva la tête. Le socle faisait un mètre de haut, et une énorme masse s'élevait au-dessus. Avec un sursaut, James comprit qu'il s'agissait d'une statue. Il la trouva vaguement familière, mais de sa position, il lui était difficile de bien la discerner. Tandis que James jetait un œil au-dessus d'un pied gigantesque, en essayant de ne pas respirer trop fort, les voix se rapprochèrent. Et tout à coup, il vit les personnes à qui elles appartenaient. Quatre sorciers vêtus de longues robes et de capes de différentes couleurs. Ils lui tournaient le dos et semblaient s'être mis en rang. Tout à coup, il y eut un éclair de lumière aveuglante, et une odeur âcre de fumée s'éleva.

— À mon avis, ce cliché sera célèbre ! s'écria une voix sonore. Quel dommage qu'il ne soit pas en couleurs.

— Les couleurs arriveront très vite, Godric, répondit une femme avec entrain. Et peut-être même que les clichés seront un jour animées, comme nos peintures.

— Nous avons déjà des portraits magiques, dit un autre homme, avec une sorte de ricanement sous-jacent. Je ne vois pas l'intérêt de trouver un nouveau procédé. Il n'apporte rien de mieux.

— Salazar, tu es toujours si sceptique, dit une autre femme. Je trouve que l'invention de Rowena devrait être encouragée, et non critiquée. Nous laisserons à nos apprentis le soin d'améliorer son idée.

James sentit que ses yeux s'écarquiller si fort qu'il craignit de les perdre. Maintenant que leur photo avait été prise, les quatre sorciers s'étaient séparés, et traversaient la rotonde. Un petit gobelin trapu enlevait l'ampoule-flash d'un mécanisme compliqué et un autre démantelait un gigantesque appareil-photo archaïque. Tandis que deux sorciers et deux sorcières sortaient sur le parvis illuminé de soleil, James leva les yeux vers la grande voûte. Il vit, en lettres aussi nettement gravées dans la pierre que si le burin venait juste de les y tracer, les mots : « SCHOLA POUDLARDIS ARTIUM MAGICARUM ET FASCINATIONAS »

Alors que les voix disparaissaient dans le lointain, James s'écroula contre le mur. Il n'y avait aucun doute. Bien que ça paraisse impossible, il avait été renvoyé dans le passé, au temps des fondateurs de Poudlard. Il était dans la vieille rotonde – qui était encore neuve – caché sous l'une des statues intactes des fondateurs ; et les quatre sorciers légendaires venaient de sortir dans la lumière d'un soleil qui datait de plus d'un millier d'années. Et pourtant, ce qui frappait le plus James était une idée grotesque : Ashley Donne avait eu raison durant ce premier cours en Histoire de la Magie.

James ressemblait effectivement au fantôme de la plinthe : c'était lui sur la photo.





Chapitre 10 – La balise-pierre

James attendit que les deux gobelins aient terminé de démonter leur appareillage compliqué. Ils installèrent ensuite les divers éléments sur une brouette rustique et s'éloignèrent avec leur chargement. Tout en travaillant, ils avaient parlé en Gobelbabil, un étrange langage incompréhensible. Quand les deux petits êtres eurent disparu, la rotonde retrouva son silence. James se releva et regarda dans le miroir d'argent, tout se demandant pourquoi quelqu'un avait accroché un tel objet derrière une statue. Mais il ne vit que l'arrière des jambes de la statue, et son propre reflet, avec des yeux écarquillés et affolés. Ses lunettes étaient de travers. Il les enleva, et les mit dans la poche de son pyjama. Pendant un moment, il resta tout frémissant, sous le coup d'une horrible panique. La porte du miroir s'était refermée ! Comment allait-il rentrer ?

Il voulut vérifier quelque chose. Dès qu'il toucha la surface du miroir d'argent, le reflet changea. Le bureau de Merlin apparut, comme si les mains de James l'avaient convoqué. Des bougies brûlaient, et Merlin était assis à son bureau. Le dos tourné au miroir, il feuilletait le *Livre Compas.* Il dut sentir le regard de James, parce qu'il tourna vivement la tête, en direction du miroir, les yeux intenses. Instinctivement, James se jeta de côté et se plaqua contre le mur de pierre, près du miroir. C'était un geste inutile : dès que ses doigts avaient quitté la surface froide, le reflet du miroir redevint normal. Le bureau du directeur disparut et, à nouveau, apparut l'arrière de l'énorme statue et la rotonde.

James poussa un énorme soupir de soulagement. Il pouvait revenir ! Il lui suffisait d'attendre que Merlin quitte son bureau. Ensuite, James effleurerait ce côté du miroir et souhaiterait retourner à son époque. Avec un peu de chance, il repasserait à travers l'*Amsera Certh*. Bien sûr, une fois de retour, il lui resterait à échapper au bureau du directeur sans se faire voir, mais il y réfléchirait quand le temps viendrait. Un peu calmé, James se laissa doucement retomber contre la plinthe de la statue, et s'appuya au mur.

Maintenant qu'il était rassuré, James remarqua les bruits et les odeurs de cette ancienne version de Poudlard. La rotonde était déserte, mais le reste du château vibrait d'activité. Il y avait des échos de voix, bruyantes et animées ; des bruits de pas, et même des claquements des sabots contre la pierre du

sol. Non loin de James, des casseroles s'entrechoquaient, indiquant la proximité des cuisines. Les odeurs puissantes étaient un mélange de ragouts, de terre labourée, de poussière, et de crottin de cheval. James sentit soudain flamber sa curiosité. Puisqu'il devait attendre, pourquoi n'irait-il pas explorer un peu Poudlard à ses débuts ? Rose le frapperait sûrement s'il ne profitait pas d'une telle opportunité. James se releva, et regarda entre les pieds énormes de la statue d'Helga Poufsouffle. La rotonde était toujours déserte. Avec précaution, il émergea de sa cachette, et traversa la salle en l'examinant de près. Elle ressemblait exactement à la rotonde qu'il connaissait à Poudlard, à son époque, sauf qu'elle n'était pas vieille. Chaque pierre des murs était parfaitement alignée, avec des arêtes vives, un crépi bien blanc. Une fois sous la voûte, James se retourna pour mieux voir les statues des fondateurs. Il s'était souvent demandé à quoi elles ressemblaient avant d'avoir été détruites. Chaque sculpture était haute de six mètres. Trois des visages de pierre souriaient, mais Salazar Serpentard, les yeux étrécis, semblait plutôt ricaner. Sur le mur du fond, au-dessus du miroir d'argent, il y avait un gigantesque écu avec les armes de Poudlard peintes en couleurs vives. L'ensemble était vraiment impressionnant.

— Gamin ! cria quelqu'un derrière James.

James sursauta, et pivota si vite qu'il faillit tomber par terre.

Un homme dans une longue cape de fourrure était arrivé sous la voûte, à l'entrée de la rotonde. Il avait des yeux enfoncés sous d'épais sourcils broussailleux qu'il fronçait pour lutter contre la luminosité du jour. Il tenait les rênes d'un magnifique cheval blanc.

— Emmène mon cheval de trait à l'écurie, et prévient ton seigneur que ses hôtes sont arrivés. Si personne ne se donne la peine de nous accueillir, nous trouverons nos quartiers tout seuls.

Sous le choc, James resta un moment tétanisé. Ne sachant quoi faire d'autre, il courut vers l'homme, et tendit une main hésitante vers les rênes du premier cheval. D'un œil suspicieux, l'homme l'examina de haut en bas, et James se rappela soudain qu'il ne portait qu'un pyjama à rayures bleues et blanches.

— Ne touche pas à mon destrier, gamin, gronda l'inconnu. Personne d'autre que moi ne s'occupe de cette bête. Je t'ai demandé de prendre mon cheval de trait.

Du doigt, il indiqua le portique où un cheval bai attendait, attelé à un chariot rempli de sacoches en cuir et de sacs de jute. Le chariot était en bois, avec d'énormes roues. L'homme se pencha vers James, d'un air menaçant.

— Es-tu garçon d'écurie ou bouffon ? Que signifie une telle réception ?

— Euh… Désolé, monsieur, bafouilla James. Aucun problème. Je vais m'occuper de votre cheval… euh, messire. Maître. Euh… Votre altesse.

Tout à coup, l'homme eut un sourire qui exhibait toutes ses dents, comme s'il pensait que James se moquait de lui, et s'amusait déjà à envisager sa punition.

— Très drôle, gamin. Ton seigneur appréciera certainement autant que moi la plaisanterie. Veille à ce que nos bagages soient apportés dans nos quartiers, et je tannerai personnellement le porteur qui manquera de soins. Parles-en autour de toi.

Sur ce, l'homme attacha les rênes de sa monture autour d'un pilier, et disparut dans l'obscurité d'un couloir, sa fourrure oscillant derrière lui. Il laissa dans la rotonde un parfum étrange et épicé. James se tourna pour regarder le cheval de trait et son chariot de bagages. Maintenant que plus personne ne le surveillait, il envisagea d'abord de s'enfuir, mais eut une autre idée. Il était sans doute capable de mener le cheval jusqu'à l'écurie. Il lui suffisait de suivre l'odeur du crottin. De plus, cette

tâche lui permettrait de jeter un coup d'œil dans le château originel, sans se faire remarquer. Mais d'abord, il avait besoin d'autres habits. Il jeta un rapide coup d'œil autour de lui. Au lieu des champs à flanc de collines, envahis de mauvaises herbes que James connaissait à son époque, la rotonde ouvrait sur des terres soigneusement labourées, et la cour était entourée d'un mur de pierre basse. Sur le côté, il y avait un ruisseau d'eau vive, qui tombait en contrebas par une ouverture, sur les champs en dessous. Et près du ruisseau, il y avait des paniers de linge. James s'en approcha, espérant que ceux qui devaient les laver ne reviendraient pas trop vite.

Il ne trouva dans les paniers que des robes grossières, bien trop grandes pour lui. Il enfila cependant la plus petite et essaya d'en rouler les manches. Il baissa les yeux. Le bas de la robe formait autour de ses pieds une traîne comique. C'était mieux que son pyjama rayé, mais à peine. Peut-être trouverait-il plus tard quelque chose de plus approprié. Pour ne pas marcher sur l'ourlet, il attacha la robe avec une cordelette et courut vers le cheval qui l'attendait patiemment.

Il prit les rênes. Le cheval faisait largement deux fois sa taille. Il continua à mâchonner avec entrain l'herbe dans la cour, mais suivit James dès qu'il tira sur les rênes. Les roues du chariot grincèrent en suivant l'animal. James ne savait pas trop où aller, mais il pensait qu'en se promenant dans la cour du château, il finirait par trouver les écuries. Il en profiterait pour regarder ce qui se passait.

L'ancien château de Poudlard était bien plus petit que celui que James connaissait à son époque. Après avoir quitté la rotonde, l'entrée officielle, il y avait une grille de fer, actuellement relevée. Les tourelles brillaient sous l'éclat du soleil, et leurs toits coniques paraissaient assez pointus pour percer le doigt de James. Bien plus haute, s'élevait la Tour Sylvven que James reconnut. Elle ressemblait à l'image qu'il en avait gardée, mais elle dominait davantage le château. Tandis que James quittait la cour, dirigeant le cheval vers une haute portière de pierre, il remarqua que les terres alentour étaient parsemée de fermes et de chaumières. Il en fut un peu surpris. À son époque, le château de Poudlard siégeait seul, isolé et secret, au milieu de terres sauvages et boisées. Ici, de toute évidence, le château était entouré d'une communauté active et animée. Les gens vaquaient à leurs occupations, et la plupart étaient des paysans. Tandis que James avançait avec son cheval et son chariot, essayant de prétendre savoir où il allait, il vit des gens porter des paniers ou des pots, mener des moutons ou des vaches, pousser des brouettes remplies de légumes. Plusieurs personnes lui jetèrent des regards prudents, et il entendit même une femme rire de lui, mais personne ne l'accosta, ni de lui demanda ce qu'il faisait, où il allait.

Finalement, James repéra dans la brise l'odeur du crottin frais de cheval. Il tourna la tête, et aperçut une grande grange de pierre. Il eut un sourire. C'était la même qu'Hagrid utilisait à son époque pour ses cours de Soins aux Créatures Magiques. Le toit était différent, et il y avait une forge attachée sur le côté, mais sinon, la bâtisse n'avait pas changé. En approchant, James entendit des hennissements de chevaux. Dans la forge, résonnait des coups de marteau.

Un homme aux bras nus émergea de l'écurie par la porte principale, et aperçut James.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Euh… Le cheval de trait a besoin d'être dételé, répondit James, en tendant les rênes. Son propriétaire m'a envoyé ici. Je ne suis pas vraiment un garçon d'écurie.

L'homme fronça les sourcils.

— Ça, j'avais remarqué, grommela-t-il, vu la façon dont tu as mené ici ce cheval sans même enlever son chariot. Tu t'attends peut-être à mettre les bagages dans l'écurie ?

— Non, répondit James. Je dois amener les bagages dans les quartiers du propriétaire. Il a dit qu'il… euh – tannerait ceux qui ne feraient pas assez attention à ses affaires.

— Ne me dis pas comment faire mon travail, gamin ! dit l'homme, en roulant les yeux fatigués. Si j'avais le temps, je te tannerai moi-même. (Il se détourna pour hurler :) Thomas ! Trouve-moi un jeune page. Nous devons ramener ce chariot aux valets avant que lord Maarten devienne nerveux.

Puis l'homme regarda James avec un soupir.

— Soit tu es un voleur, soit tu es le plus jeune clerc que j'aie jamais vu. Ta maîtresse te fera flageller d'importance quand elle verra ce que tu as fait de cette robe. Quel est ton nom ?

Le cœur de James battait si fort qu'il n'arriva pas à trouver un mensonge assez vite.

— Euh, James, monsieur. James Potter.

— Ah, le petit Potter, hein ? D'accord, tu ferais mieux de retourner vite fait au marché. Et dis à ton père que ce pilon que je lui ai troqué la dernière fois à une fissure à la base. J'enverrai ma femme le lui ramener demain matin.

L'homme considéra sans doute avoir congédié James. Il retourna dans l'ombre de l'écurie, criant encore le nom de Thomas. James poussa un grand soupir soulagé. De toute évidence, cet homme l'avait pris pour le fils d'un potier du village. James pivota, et regarda le chemin d'où il était venu. Le terrain entre la grange et le château était complètement différent à cette époque qu'à la sienne. James voyait à peine le sommet plat de la tour Sylvven apparaître au-dessus des bouleaux. Il revint sur ses pas, avec des écarts pour éviter les chariots et les animaux de ferme.

Une sorte de marché était installé à l'arrière du château. Il y avait des baraques en bois, des bancs, et des chariots vaguement alignés, chacun proposant différentes sortes de produits. Les acheteurs et les badauds s'agglutinaient devant les baraques, criant et gesticulant, négociant et marchandant. Plusieurs têtes de bétail se mêlaient aux paysans, ajoutant à la cacophonie générale et aux odeurs puissantes du marché. James traversa la foule, en essayant de ne pas se faire bousculer, ni de mettre le pied dans les crottes animales. En entendant des échos des conversations, il réalisa que ces gens étaient essentiellement des Moldus, et qu'ils étaient conscients de la nature magique du château et de ses habitants.

— Voici une fourchette magique authentique, affirmait un marchand à une paysanne qui paraissait sceptique. Avec elle, le moindre de tes repas aura le goût d'un festin de roi. C'est mon fils, Lars, qui l'a trouvée après le pique-nique d'un magicien. Il est à toi pour deux poulets.

La femme refusa en maugréant, et s'éloigna. L'homme n'en parut pas troublé. Il vit James le regarder, et s'écria aussitôt :

— Qu'est-ce que tu en penses, gamin ? Ça te dirait, un objet magique ? Dit à ta mère de venir me voir, tu veux ?

James haussa les épaules, et recula.

Quand il fut dans l'ombre projetée par le mur du château, James repéra une large entrée toute proche. De l'autre côté, il entendit des casseroles s'entrechoquer et pensa à nouveau aux cuisines. D'ailleurs, les odeurs alléchantes s'échappaient de la porte ouverte. Ayant déjà entendu ces mêmes bruits dans la rotonde, James décida que cette entrée était sa meilleure option pour retrouver la statue et le miroir. Il avança vers la porte, faisant de son mieux pour paraître naturel. Il réalisa qu'il serait plus crédible en portant quelque chose. Près de la porte, il y avait plusieurs pots de cuivre, alignés près d'un énorme chaudron qui bouillonnait sur un brasier. James jeta un coup d'œil autour de lui, vérifiant

que personne ne le regardait, puis il récupéra l'un des pots. Serrant son larcin dans ses bras, il commençait à se tourner quand il entendit un bruit retentissant. Il pivota. Tous les autres pots étaient tombés, renversant leur eau dans le feu qui crachotait et sifflait.

— Qu'est-ce que c'est ? s'écria une voix de femme, très stridente. Au voleur ! Qui a touché à la marchandise ? Ces pots appartiennent au forgeron. Au voleur !

James lâcha son pot et s'enfuit. Il entendit un brouhaha derrière lui. Il comprit que la femme qui avait crié se lançait à sa poursuite, mais il ne tourna pas la tête pour vérifier. Il plongea dans l'obscurité de la cuisine, évita un homme avec une veste de cuir, renversa une femme avec un plateau. Il faisait très sombre dans la cuisine, malgré le feu qui ronfllait dans une cheminée de brique. James fonça vers la lumière, et vit une autre porte non loin de là.

— Au voleur ! cria une autre voix se joignant aux hurlements extérieurs. Arrêtez-le !

Un homme au torse nu, la taille ceinte d'un tablier taché, se plaça devant James. Il arborait un sourire mauvais, sous son énorme moustache noire. Il tenait à la main un couteau de boucher, et en jouait comme si c'était un coutelas.

James essaya de s'arrêter, mais il courait trop vide, et le sol de pierre était mouillé. Il glissa, tomba sur les fesses, et passa entre les jambes écartées de l'homme. Très surpris, la brute baissa les yeux, mais James était déjà de l'autre côté.

— Arrête-toi, cria l'homme en pivotant.

Dans le couloir, James heurta le mur opposé, et se releva aussi vite que possible. Il s'enfuit droit devant lui. L'homme rugit, et leva son couteau, mais quelqu'un d'autre le retint par le poignet.

— Du calme, Larkin ! dit une voix Ce n'est qu'un gosse. Il a fait tomber des pots dans la cour. Ce n'est pas la peine de lui ouvrir le crâne parce qu'il t'a rendu ridicule. Si ce genre d'offense méritait la mort, tu devrais tuer toute la cuisine.

James comprit que la poursuite était terminée, mais il n'arrêta pas de courir. Arrivé à un croisement du couloir, il s'apprêtait à continuer, quand une main lui prit le poignet, dans une prise aussi serrée qu'un étau. A cause de son élan, James pivota sur lui-même et tomba. Lorsqu'il releva les yeux sur celui qui l'avait arrêté, il vit Salazar Serpentard le regarder de haut. Ses doigts, toujours serrés sur le poignet de James, étaient glacés.

— Nous interdisons qu'on coure dans ces couloirs, dit le sorcier. Et que signifie au juste cette émeute pour un simple gamin ?

— Il n'y a pas d'émeute, répondit James en haletant. J'étais juste… euh…

— Tais-toi, tu me dégoûtes, dit Serpentard, les yeux étrécis. Ton sang est répugnant. Comment oses-tu entrer dans ce château, Moldu ?

James sentit une réponse furieuse monter en lui, mais, par un effort de volonté, il réussit de justesse à se taire.

— Désolé, monsieur. Je me suis… perdu.

Serpentard se pencha vers James, usant de la prise sur son poignet pour l'approcher.

— Tu *oses* me regarder dans les yeux comme si tu étais mon égal ? grinça le sorcier d'une voix sifflante. Mes compagnons au cœur tendre tolèrent sans doute de telles insolences, mais moi, je ne le supporterai pas. Tu t'adresseras à moi en appelant « maître » c'est compris ? Et tu baisseras les yeux, sinon je te les arracherai pour les mettre dans ma collection. Est-ce que c'est clair, misérable vermine ?

Utilisant la prise de Serpentard comme levier, James se releva. Une fois debout, il tira aussi fort que possible, arrachant son poignet des doigts du sorcier.

— Pétard ! dit-il en colère. Les livres d'histoire ne mentent pas à votre sujet.

Les yeux de Serpentard étincelèrent, et son expression devint méfiante. D'un mouvement extrêmement rapide, il sortit sa baguette. James essaya aussi de prendre la sienne, mais elle était bien trop enfouie sous cette robe ridicule.

— Salazar, dit soudain une voix.

Serpentard figea. James pivota, ravi de cette interruption. Une femme – que James reconnut comme Rowena Serdaigle – arrivait au bout du couloir. Ses yeux vifs et méfiants passèrent au-dessus de la tête de James pour se poser sur Salazar Serpentard.

— Nous t'attendons, dit-elle. L'audience avec lord Maaten a commencé. Combien de temps as-tu l'intention de palabrer encore avec ce… euh – jeune clerc ?

Quand Rowena baissa les yeux sur James, elle eut un bref clin d'œil, mais sans sourire.

James se tourna vers Serpentard, qui le regardait d'un œil furieux et menaçant. Puis, tout à coup, le visage du sorcier changea. Il eut un sourire indulgent, et tapota la tête de James.

— Sauve-toi, mon garçon, dit-il d'une voix chantante. Je suis certain que nous trouverons un moment pour terminer notre palabre… très bientôt.

James regarda Serpentard, craignant que le sorcier lui jette un sort dans le dos dès qu'il s'éloignerait. L'expression de Serpentard ne changea pas, mais ses yeux se durcirent. *Fiche le camp, ou gare à toi !* semblait dire son regard. James s'y risqua. Il se tourna et marcha aussi vite que possible, prenant le premier passage sur sa droite, pour s'éloigner du couloir où Salazar Serpentard et Rowena Serdaigle s'en allaient. En arrivant tout à coup devant des escaliers, James se retourna, Serpentard n'était plus là. James poussa un autre soupir de soulagement, puis il prit les marches deux par deux.

Tandis qu'il errait dans les couloirs, James entendait encore les bruits de la cuisine. Il devait toujours être proche de la rotonde, mais rien ne lui paraissait familier. La lumière de nombreuses torches frémissait dans d'énormes torchères de fer forgé accrochées aux murs, projetant des ombres étranges qui troublaient son sens de l'orientation. James passa devant des gens, plus âgés que lui. Il pensa qu'il s'agissait sans doute des premiers élèves de Poudlard. Plusieurs se tournèrent pour le regarder, avec des yeux curieux ou carrément suspicieux. James commença à paniquer. À un moment, il croisa deux garçons en tunique verte, et se retourna, pour affronter leurs regards.

— Désolé, je suis nouveau ici, s'aventura-t-il à dire, d'une voix qu'il essaya de garder tranquille. Je cherche la rotonde. Vous savez où elle se trouve ?

— Qu'est-ce que tu peux avoir à faire dans la rotonde, gamin ? demanda le plus grand des deux, en montrant ses dents dans une parodie de sourire aimable. Tu sais très bien – ou du moins, tu devrais le savoir – que c'est l'heure de la classe d'Alchimie.

— Mais peut-être qu'il ne le sait pas, dit le second, le front plissé. D'après sa tenue, c'est un intrus moldu. Tu prétends être perdu ?

— Peut-être n'est-il pas perdu, dit le plus brun des deux, en avançant vers James. Peut-être est-il venu pour nous espionner, ou pire encore. Je pense que le directeur de notre maison devrait le juger.

— Non, non ! s'écria James, en levant les mains. J'ai déjà rencontré Salazar Serpentard. Et il m'a dit… euh – salut !

Affolé, James pivota sur ses talons, marcha sur l'ourlet de sa robe et trébucha. Les deux garçons avançaient vers lui. L'un des deux tendit la main vers son capuchon, mais James s'était repris. Il plongea en avant, et échappa de justesse à leur prise.

— Rattrapons-le ! ordonna le plus brun des deux, en se lançant à sa poursuite.

Le cœur battant, James courut tout droit dans le couloir. Il tourna au hasard, descendit de brefs escaliers, prit une porte. Après un détour, il rencontra une alcôve avec une statue accroupie. À sa grande surprise, c'était celle de St Lokimagus à la Production Perpétuelle. Sans réfléchir, James se cacha dans l'alcôve, derrière la statue.

Très vite, il entendit les pas précipités de ses poursuivants. Ils s'arrêtèrent, près de la statue.

— Il n'a pas pu aller très loin, aboya le plus grand des deux. Va devant. Moi je reviens sur mes pas pour vérifier que nous ne l'avons pas manqué. Ce bâtard moldu va payer cher d'avoir rencontré la maison Serpentard.

James retint sa respiration jusqu'à être certain que les deux autres étaient partis. Finalement, il sortit de sa cachette, vérifia des deux côtés, et s'aventura à nouveau dans le couloir. Il espérait désespérément ne pas rencontrer d'autres élèves. S'il se faisait prendre maintenant, il pourrait ne jamais retrouver le miroir magique. Il risquait de rester à jamais coincé dans cet ancien Poudlard.

Quand James émergea d'une large arcade voûtée, il poussa un cri étouffé. Là, sur le sol de marbre, il voyait les quatre gigantesques statues des fondateurs. Il avait retrouvé la rotonde ! Il apercevait même le reflet du miroir d'argent sur le mur du fond. Il traversa la rotonde aussi silencieusement que possible, déterminé à rester à côté du miroir, même si Merlin était encore dans son bureau. Il préférait courir sa chance avec son directeur en colère et tenter de s'expliquer. L'ancien monde lui paraissait bien plus dangereux.

Mais au moment même où James se faisait cette réflexion, il y eut un mouvement à l'arrière des statues. Quelqu'un, caché dans leur ombre, en émergea et approcha, comme pour le rencontrer. James essaya de s'arrêter, de se cacher, mais il n'y en eut pas le temps. Il était trop tard. Salazar Serpentard arborait un sourire moqueur. Il toisa James d'un air triomphant. Il avait sa baguette dans la main droite, et quelque chose sous le bras gauche, couvert d'un épais tissu noir.

— J'imaginais bien te rencontrer ici, mon jeune ami, dit Serpentard d'une voix douce. Tu sais, je pense que tu n'es pas un Moldu, après tout. Je pense que tu es un espion. C'est très intelligent de ta part d'être venu à travers le miroir. J'avais commis l'erreur de croire que c'était impossible.

James secoua la tête.

— Non ! Ce n'est pas ce que vous pensez ! Il faut juste que je…

La voix de Serpentard devint glacée. Le sorcier tenait sa baguette, mais sans la pointer sur James.

— Je peux te promettre une chose, mon jeune ami, dit-il en se tournant. Je ne ferai pas deux fois la même erreur.

Un jet de lumière blanche émana de la baguette de Serpentard et heurta le miroir d'argent qui explosa en mille éclats lumineux. Les morceaux tombèrent entre les jambes des statues, et s'éparpillèrent sur le sol.

— Non ! hurla James.

Il tomba à genoux et récupéra l'un des éclats, mais c'était inutile. Le petit fragment ne lui montrait rien d'important. Le portail été détruit.

— On dit qu'un miroir cassé provoque sept ans de malheur, commenta Serpentard d'une voix amusée. (Ses pas écrasèrent les morceaux de verre quand il approcha de James. Son sourire moqueur s'entendait dans sa voix.) C'est peut-être vrai.

James s'écarta de Serpentard, et chercha à sortir sa baguette de sa robe trop grande. Le sorcier chauve continua à avancer vers lui. Il secouant la tête, comme s'il s'amusait des efforts de James. Quand James retrouva enfin sa baguette, il la pointa, mais Serpentard agitait déjà la sienne. Il y eut un craquement sec, et James sentit sa baguette lui échapper des mains. Elle tomba par terre, non loin de lui.

— Je pensais qu'à part moi, il n'y avait qu'un seul autre sorcier sur terre à savoir traverser les miroirs, dit Serpentard.

Il avançait toujours vers James. D'un mouvement ample, il arracha le tissu de l'objet qu'il tenait sous le bras. C'était un autre miroir, de forme ovale, dont le cadre représentait un serpent enroulé.

— Tu sais, dit le sorcier, ce miroir est particulièrement intéressant, surtout pour quelqu'un dans ton cas. En fait, je suis désolé de t'en prévenir, mais ce n'est pas une porte. Ou du moins, elle est… à sens unique.

Quand Serpentard lui présenta le miroir, James y vit son reflet – un garçon perdu dans une robe trop grande, avec des yeux sauvages et inquiets.

— As-tu jamais entendu parler de cette vieille superstition moldue qui prétend qu'en regardant ton reflet trop longtemps dans un miroir, tu deviens ce reflet ? demanda Serpentard d'un ton doucereux, tenant toujours le miroir devant James. Les Moldus craignent de disparaitre complètement s'ils s'éloignent de leur reflet.

Centimètre par centimètre, James avançait discrètement vers sa baguette, à moins d'un mètre de lui. Tout à coup, il prit son courage à deux mains, et plongea dessus. Au même moment, une douleur atroce lui traversa le bras, le rendant impuissant. Il tomba sur le sol et se tordit en hurlant. Désespéré, il vérifia ce qui lui avait causé une telle souffrance, puis haleta d'effroi, horrifié par ce qu'il voyait. Son bras droit avait disparu… complètement, jusqu'à l'épaule. Sans comprendre, James fixa l'endroit où son bras aurait dû être, et ne put s'empêcher d'essayer de le toucher de la main gauche. Serpentard riait gaiement. Le sorcier fit un pas de côté, pour placer le miroir devant James, et le bras de James réapparut. La douleur disparut.

— Tu vois, dit-il, en tenant le miroir pour que James puisse se voir dedans, rien n'est plus instructif qu'une expérience vécue. Qu'en penses-tu, mon jeune ami ? Comme tu viens de le découvrir, tu ne risques rien tant que tu restes devant ton reflet. Par contre, si tu tentes de t'échapper… eh bien, je n'ai pas besoin d'en dire plus, je crois.

À nouveau, Serpentard agita sa baguette. Celle de James s'envola et fit quelques pirouettes, avant que le sorcier chauve la rattrape d'un geste précis

— C'est très curieux, dit-il, de voir une baguette aussi bien façonnée dans la main d'un garçon qui sait à peine l'utiliser. Tu n'es pas un élève de cet établissement, et pourtant tu sembles nous connaître. J'ai beaucoup de questions à te poser, mon jeune ami. (Serpentard mit la baguette de James dans sa poche, tandis que ses yeux étrécis devenaient glacés.) Et je suis tout à fait certain que tu vas y répondre. Et en détail !



Quelques minutes plus tard, James fut enfermé dans une salle obscure, dans les quartiers privés de Serpentard. La pièce était basse sous plafond, avec des murs de pierre couverts de tapisseries représentant des scènes plutôt déplaisantes – des squelettes qui dansaient et des montagnes décharnées. Il y avait deux tables en bois de chaque côté de la pièce, et James devina qu'il s'agissait du laboratoire magique personnel du sorcier. Sur la table de droite, se trouvaient d'énormes grimoires de cuir, des parchemins, des plumes et des peintures magiques. Sur celle de gauche, une étonnante collection de fioles, jarres et pots, rangés sur des étagères, au-dessus d'un gros chaudron. Il n'y avait qu'une chandelle allumée dans la pièce : elle était en cire rouge sang, posée sur un crâne humain. James eut l'impression très nette (et plutôt inquiétante) que cette pièce était un endroit secret, que rares étaient les personnes autorisées à y entrer. Il resta assis contre le mur du fond, sur une chaise dure au très haut dossier de cuir. Elle n'était pas confortable, mais c'était le seul endroit de la pièce où il pouvait rester en face du miroir ovale. Serpentard l'avait posé sur un chevalet, face aux doubles-portes, afin de s'assurer que James ne pourrait s'en approcher sans quitter son reflet.

— J'aimerais vraiment m'entretenir avec toi dès à présent, avait expliqué le sorcier. Mais je suis plutôt occupé ce soir, et tu es arrivé à un mauvais moment. Je t'assure cependant que, dès que j'en aurai terminé avec mes entrevues, tu auras toute mon attention, entière et indivise.

Sur ce, Serpentard avait refermé les doubles-portes, mais pas complètement. À travers la fente, James apercevait le bureau principal du sorcier. Alors qu'il attendait, James l'entendit arpenter son bureau, ranger des parchemins, et marmonner entre ses dents. Puis il y eut un coup sonore sur la porte extérieure du bureau.

— C'est très aimable à vous de prétendre être encore dans le couloir, mon ami, dit la voix de Serpentard. Mais il y a plusieurs minutes que j'ai senti votre arrivée. Je présume que c'est impoli de ma part de vous le signaler. Je vous en prie, asseyez-vous.

À travers la fente des portes, James vit des ombres bouger. Une haute silhouette passa, il y eut le craquement de pas lourds, puis un soupir.

— Je méprise chaque pierre de cet endroit, dit une voix rocailleuse et profonde. Les dalles de ce sol sont comme des poignards aiguisés sous mes pieds. Si je le pouvais, j'aimerais faire surgir les feux des profondeurs de la terre pour consumer ce château ! Que soit damné votre misérable établissement !

Dans l'ombre du laboratoire, James étouffa un cri. Il avait reconnu la voix du visiteur de Serpentard. C'était incroyable, et pourtant, ça paraissait évident. Comment pouvait-il ne pas avoir fait plus tôt la connexion ? Le cœur battant, James tendit l'oreille pour mieux écouter.

— Je vous offre toute ma sympathie Merlinus, répondit Serpentard. Effectivement, il doit vous être très désagréable de revenir ici. Mais vous ne pouviez quand même pas imaginer que nous laisserions ce château inoccupé ? Il est compréhensible qu'aucun seigneur moldu n'ait souhaité en prendre possession après l'infortuné… *accident* de lord Hadyne. C'est ironique, les Moldus croient le château hanté, sans réaliser qu'il est simplement protégé par de puissants sortilèges. Toutefois, je suis d'accord avec vous : je méprise tout autant que vous ce qu'est devenu cet endroit. Mes compagnons fondateurs deviennent de plus en plus insensés. Ils se mélangent aux non-magiques et aux répugnants demi-sang. Alors même que nous parlons, ils complotent contre moi. Je crains fort que mon temps ici ne soit mesuré.

— Quelle honte, vraiment ! (La voix Merlin exprimait le mépris.) Et dire que vous aviez cru autrefois que cet établissement serait le tremplin de votre utopie des pur-sang. Vous devez avoir le cœur brisé !

— « Mon utopie des pur-sang », comme vous dites, mon ami, répondit Serpentard, sera un jour une réalité, que je sois là ou pas pour y assister. C'est la nature des choses. Les véritables dirigeants de ce monde n'accepteront pas longtemps de vivre parmi le bétail, ils se révolteront. Mon rôle dans le processus peut être insignifiant, mais j'aimerais pourtant assister à cet apogée. Et ne prétendez pas mépriser mes paroles, Merlinus. Vous êtes la preuve formelle de ma proclamation, même si vous feignez de l'ignorer.

— Pensez-vous que je déteste le monde non-magique autant que vous ? s'étonna Merlin, d'une voix distraite. Mais non, bien sûr. Je ne suis pas aussi borné. Pour un seul loup enragé, on ne massacre pas toute la meute. Vous proclamez la domination, et non la justice.

— Quel mal y a-t-il à dominer ceux qui ne méritent pas l'égalité ? répliqua Serpentard.

James comprit à sa voix que lui et Merlin avait déjà eu cette discussion de très nombreuses fois. Serpentard continua en s'échauffant sur le sujet :

— On pourrait même prétendre que c'est bonté d'âme d'empêcher de gouverner ceux qui sont incapables de le faire par eux-mêmes. De plus… (La voix devint doucereuse,) il y a davantage qu'un seul loup enragé, ne pensez-vous pas ?

Il y eut un long silence, puis Merlin dit fermement :

— Je ne veux pas parler de ces choses avec vous.

— Oh, mais vous n'en avez pas besoin, répondit Serpentard. A présent, chacun connaît la vérité sur ce qui vous est arrivé. Après tout, ça s'est passé ici même, il y a quatre lunes. Même les paysans moldus rient à l'idée du grand Merlin humilié par lord Hadyne et sa complice. Je devine que votre sang doit bouillir, non ? de voir votre nom devenu pour un paysan le symbole de l'amour insensé.

— Je ne veux pas parler de ces choses avec vous ! répéta lentement Merlin, d'une voix basse et dangereuse.

Le sorcier chauve ignora l'avertissement de Merlin.

— Je serai assez courtois pour ne pas vous rappeler que, dès le début, je vous avais prévenu de vous détacher de cette Moldue, continua-t-il. Je crois qu'elle s'appelait Judith, non ? Chez les paysans, elle était connue, par dérision, comme la Dame du Lac. Je vous avais supplié de ne pas vous abaisser à une affection aussi indigne de vous ! L'amour rend fou les hommes qui s'y soumettent. Plus grand est l'homme, plus grande est la folie. Et vous étiez un très grand homme, Merlinus. Et pourtant, même vous n'avez pas résisté. L'amour vous a aveuglé alors que votre esprit aurait dû se méfier. Si vous n'avez fait pas été si amoureux, peut-être auriez-vous compris la vérité.

— Hadyne m'a rendu son *cadavre*, gronda Merlin, enragé. Il m'avait promis de me rendre Judith, c'était le marché que nous avions conclu ! Si je doublais la surface de ses terres et fortifiait ce château, il avait promis de me la rendre. Comment aurais-je pu deviner que cet homme tricherait tout en respectant notre marché à la lettre ?

— Il vous a donné *un* cadavre, rappela Serpentard d'une voix morne. Mais vous auriez dû savoir que ce n'était pas Judith. Le corps était très abîmé, et aucune reconnaissance visuelle n'était possible, mais Merlinus, vous êtes plus grand que ça. Vous auriez pu deviner la vérité si vous aviez essayé ! Vous ne l'avez même pas tenté.

— Elle devait être ma femme, répondit Merlin. (Sa voix, comme un tonnerre lointain, faisait trembler le sol sous les pieds de James.) Je n'ai pu le supporter. Je n'ai même pas pu regarder ce corps détruit.

— Et Hadyne l'avait deviné. Sinon, il n'aurait pas osé tenter contre vous une machination aussi stupide. Il savait que vous seriez trop blessé pour regarder le cadavre, pour vérifier s'il était vraiment celui de votre Judith. Ensuite, quand vous avez préparé votre revanche, quand vous avez attiré son carrosse dans la forêt, à ce moment-là encore, vous auriez pu deviner la vérité. Vous auriez pu utiliser les oiseaux et les arbres pour voir à l'intérieur de ce carrosse, pour vous assurer que Hadyne était seul. Mais vous ne l'avez pas fait. Votre rage, alimentée par votre amour déçu pour cette pauvre Moldue vous a aveuglé. Si vous aviez regardé, vous auriez su la vérité. Vous auriez pu la sauver. Maintenant, tout le monde sait que lord Hadyne était lui aussi amoureux de Judith. Il la voulait pour lui, et elle a accepté. Il a gardé Judith et vous a rendu le corps d'une servante morte. Elle vous a trahi.

— Elle n'avait pas le choix, cria Merlin d'une voix cassée.

— Il y a toujours un choix, insista Serpentard. Elle aurait pu mourir pour mériter votre amour. Mais elle a choisi de vivre, et de vivre avec lord Hadyne, son seigneur. Et elle était avec lui, dans ce carrosse, le jour où vous l'avez tué.

— Elle était humaine, cria Merlin. Elle croyait que je viendrais la chercher !

— Exactement, elle était humaine, approuva Serpentard. Une faible Moldue, au sang pauvre, sans le moindre héritage magique malgré vos pathétiques tentatives de lui apprendre des sortilèges. Et maintenant, elle est morte, à cause de vous, à cause de votre vengeance au nom de l'amour. Lady Hadyne est morte dans le carrosse de son nouvel époux, au cours d'un tragique et mystérieux accident. On dit que l'orage cette nuit-là était si fort qu'il semblait envoyé par Jupiter lui-même. Arraché du pont, le carrosse a été emporté par les flots, ses boiseries ont volé en éclats, et les occupants – tous les deux – ont été noyés.

— *Je ne veux pas parler de ces choses vous !* hurla Merlin.

Cette fois, sa voix secoua les murs. Il y eut un éclair de lumière verte. Chaque chandelle, chaque flamme du feu, explosa en torche. Dans le laboratoire, la bougie rouge s'illumina pendant un terrifiant moment. Puis, aussi vite que c'était apparu, tout disparut. Et la pièce replongea dans l'obscurité.

Après un moment de silence, la voix de Serpentard s'éleva, calme et doucereuse.

— Pardonnez-moi, mon ami. J'ai cru de mon devoir de vous rappeler ce qui s'était passé. Je sais que vous avez été transformé par cette épreuve. Je vous avais averti de ne pas faire confiance aux Moldus. Ce sont des bêtes, incapables du moins sentiment noble. Ils doivent être asservis. Nous devons être leurs maîtres. Nous en avons le droit, mais plus encore, le devoir. Aussi bien pour eux que pour nous.

— Vous n'êtes qu'un serpent et un menteur, Salazar Serpentard, grommela Merlin.

— Un serpent peut-être, admit Serpentard avec un petit rire, mais certainement pas un menteur. Si vous êtes ici, c'est que vous êtes d'accord avec moi, bien que votre sotte conscience vous interdise de l'admettre.

— En fait, je suis venu parce que vous possédez quelque chose dont j'ai besoin.

Serpentard soupira.

— Oui, je sais. J'ai déjà parlé avec votre apprenti, Austramaddux. Pour une fois, je suis d'accord avec lui. Votre plan est intéressant. Ce monde n'est plus longtemps le vôtre, Merlinus. Les royaumes

étendent leur civilisation. Elle diminue les terres, et les soumet. Elle arrache le bois des forêts pour en faire des masures. Elle détruit la terre, et vous la rend muette. Moi seul sait ce qu'il advient alors de vos pouvoirs, mon ami, parce que vous ne ressemblez pas aux autres sorciers. En fait, vous n'êtes pas un sorcier, mais un enchanteur – et peut-être le dernier de votre race. Je suis heureux que vous ayez accepté ma suggestion de quitter un temps cette terre. Vous reviendrez à une époque plus favorable. Austramaddux y veillera.

— Peut-être n'y aura-t-il jamais d'époque adéquate, dit Merlin gravement. Mais c'est sans importance. Vous avez raison au sujet d'une chose, ce monde ne me correspond plus ; il ne m'intéresse plus. J'ai vu les jours s'assombrir à cause de mes mains funestes. J'ai choisi de quitter le royaume des hommes, mais pour mes propres raisons, Serpentard. Et vous ne pourriez les comprendre. Votre cœur est aussi sombre qu'une crypte.

— Et pourtant, vous êtes venus réclamer quelque chose de bien sombre, mon ami, répondit aussitôt le sorcier. Je l'ai deviné. La balise-pierre sent quand on la cherche.

— Ne jouez pas au plus fin avec moi, Serpentard. Je sais que vous désirez me voir briser les frontières des mondes. Et vous espérez garder cette pierre pour pouvoir contrôler ce qui reviendrait avec moi.

— Vous parlez de la malédiction du Gardien des Portes ? Quelle folie ! Vous ne devriez pas tenir compte de ces racontars ridicules. Ce ne sont que des légendes créées par des hommes oisifs à l'imagination fertile.

— Votre fourberie ne me trompe pas, Serpentard. Vous avez la balise-pierre ; vous avez la Poche Noire. Je sais que vous adorez les colifichets de magie noire. Si je dois accomplir ce qu'aucun autre sur cette terre n'a jamais été capable de faire, je le ferai avec des outils dont aucun autre de ce monde n'a besoin.

— Dites-moi, Merlinus, dit Serpentard d'un ton prudent, que savez-vous de ces *colifichets* ?

— Leur histoire est connue des enfants, répondit Merlin avec un soupir. La Poche Noire contient les dernières reliques de l'obscurité originelle qui provient de la nuit des temps. Ses usages sont innombrables et uniques. La balise-pierre, par contre, est la seule relique antérieure au temps. C'est un onyx noir qui provient du Néant lui-même, de l'Entre-deux-mondes. La pierre n'est pas soumise au temps qui passe, et c'est une balise qui convoque le Gardien des Portes. Le détenteur de la pierre peut revoir les disparus, ceux qui sont passés dans l'au-delà. Mais plus important encore, le détenteur de la pierre devient l'Emissaire du Gardien, si cette créature maudite arrivait un jour parmi les hommes.

— Voyons, Merlinus, vous ne croyez quand même pas à de telles balivernes ? se moqua Serpentard.

Atterré, James réalisa que Serpentard lui-même y croyait pleinement.

— Je crois, dit Merlin calmement, que personne n'a jamais osé affronter ces légendes, surtout parce que personne n'a jamais été capable de le faire. On ne peut que spéculer sur ce qui se passerait si les frontières étaient franchies, si un sorcier restait assez longtemps dans l'Entre-deux-mondes pour attirer l'attention du Gardien du Néant, et le ramenait ensuite avec lui à son retour. *Si* je le fais, et *si* je reviens, je veux être capable de gérer ce qui se passerait ensuite.

— Mais pourquoi ? haleta soudain Serpentard, d'une voix dégoulinante de haine. Pourquoi ne pas lâcher le Destructeur sur la terre ? Qu'il anéantisse tout sur son passage ! L'homme est un fléau qui réduit votre pouvoir morceau par morceau, qui le dévore comme une locuste. Laissez le Gardien accomplir sa tâche : et bien fait pour eux ! Si mes prédictions sont exactes, le monde sorcier à ce jour

sera plus puissant que celui des Moldus. Le monde magique sera capable de se défendre contre le Gardien des Portes, et même éventuellement de s'allier à lui. Seuls les insectes moldus et les sangs impurs seront annihilés, tant mieux ! La légende prétend que la malédiction du Gardien ouvrira une nouvelle ère. Une ère de pureté, de perfection cristalline. Laissez-le faire, Merlinus. Soyez le déclencheur de cette malédiction. Et vous pourrez ensuite réclamer votre titre de Roi des Sorciers.

— Si je dois être le déclencheur de cette malédiction, j'exige de pouvoir la contrôler, répliqua Merlin implacable.

— Je comprends ce que vous ressentez, répondit Serpentard. Sans la balise-pierre, vous ne pourriez même pas attirer l'attention du Gardien. Cependant…

Merlin attendit en silence, mais James, toujours assis dans le coin du laboratoire sombre, sentait le grand sorcier frémir, comme si la rage bouillonnait juste sous sa peau.

Serpentard continua :

— La pierre est bien trop puissante pour quitter entièrement la terre. Sachant que ce jour devrait arriver, je me suis arrangé pour la casser en deux parts égales. J'ai serti chaque moitié dans un anneau. Vous en prendrez un, je garderai l'autre.

— N'essayez pas de me tromper, Serpentard, grommela Merlin. Vous souhaitez pouvoir contrôler le Gardien. Vous espérez qu'il arrive. Vous comptez l'utiliser pour vous venger de vos ennemis. Mais à cette époque, vous et eux seront morts depuis longtemps.

Salazar Serpentard ricana.

— Ça n'est pas votre problème, mon ami. Ma moitié de pierre restera dans ma maison, quel que soit la durée de mon temps sur terre. Et je le passerai ensuite à mes héritiers. Quand vous reviendrez – *et si vous revenez* – votre retour indiquera l'heure de la malédiction, et la balise-pierre sera toujours dans les mains de mes descendants. Je veillerai à ce qu'ils soient préparés. C'est un juste marché, ne pensez-vous pas ? De plus… (Le sorcier baissa la voix,) ce sera une garantie pour moi si vous décidez d'abandonner votre destin et de vous opposer au gardien. Après tout, n'êtes-vous pas Merlinus le Terrible, le dernier descendant de la lignée de Myrddred ? N'êtes-vous pas le plus grand enchanteur de tous les temps ? Je n'imagine pas qu'un être de votre envergure ait besoin d'un simple colifichet.

Merlin resta silencieux, et James une fois de plus ressentit sa colère rageuse. Finalement, il dit.

— Comme vous voulez, Serpentard. Donnez-moi la moitié de la pierre, et je quitterai cet endroit.

Il y eut le bruit d'un tiroir qu'on ouvrait, le bruit d'une petite boîte posée sur du bois. Puis un très très long silence.

— Je pourrais très facilement vous prendre ces deux anneaux, mon *ami,* dit Merlin d'une voix menaçante. Après tout, ne suis-je pas Merlinus le Terrible ?

— Vous avez oublié les conditions de votre lamentable marché avec Hadyne, répondit Serpentard. (Il y eut le claquement sec de la boîte qui se refermait.) Vous ne pouvez pas toucher un cheveu de quiconque réside dans ce château. Vos menaces sont formidables, mais elles sont malheureusement sans effet. Par contre, j'apprécie le sentiment qui vous anime. Et vous pouvez considérer que je le partage.

Le plancher craqua quand Merlin se releva. James vit les ombres de la pièce changer alors que le grand sorcier s'apprêtait à sortir. Tout à coup, une silhouette bloqua la vue de James entre les deux portes entrebâillées. C'était Serpentard. Il écarta légèrement les panneaux, et regarda James. Une expression pensive traversa son visage, et ses yeux s'étrécirent.

— Au fait, Merlinus, dit-il sans quitter James des yeux, si vous retournez dans le futur, faites bien attention à vos ennemis. Votre disparition deviendra certainement une légende. Certains vous chercheront, d'autres vous attendront, et tous n'auront pas l'intention de bien vous accueillir.

— J'ai l'habitude de me défendre contre mes ennemis, répondit la voix de Merlin, à l'autre extrémité de la pièce.

— Peu importe, si un jour vous croisez un jeune garçon aux yeux bruns, avec des cheveux noirs, courts et ébouriffés, et un air insolent, méfiez-vous de lui. Il est votre ennemi. Je vous le prédis. Vous devrez vous en débarrasser.

— Je ne me débarrasse jamais de quiconque sans raison, gronda Merlin. Et je ne crois pas en vos « prédictions ». Et même ceux qui méritent des punitions m'échappent à l'occasion.

— Et pourtant, il y en a qui ne méritent rien et qui tombent sous le joug d'un jugement, déclara Serpentard d'une voix aussi glacée qu'une lame de couteau. Faites ce que vous voulez, Merlinus. Attention à ce garçon ! Si vous ignorez mes avis, ce sera à vos risques et périls. Après tout, je m'en lave les mains.

Un moment après, il y eut une bouffée d'air chaud, une odeur de terre, et un grondement. Merlin avait disparu. Serpentard montra les dents en regardant James.

— Tu as dit que l'Histoire ne s'était pas trompée à mon sujet, dit-il avec un sourire vicieux. Tu sais, mon petit ami, je ne crois pas que l'Histoire connaîtra jamais ton nom.



Chapitre 11 : Le cercle des Neuf

D'un geste ample et délibéré, Serpentard couvrit d'un tissu noir épais le miroir du chevalet. James grimaça, craignant de disparaître au moment où son reflet serait caché. Serpentard lui jeta un regard dédaigneux.

— De toute évidence, jeune sot, dit-il, ce miroir serait une prison inutile si le condamné ne pouvait être libéré par le geôlier. Si tu avais tenté toi-même d'en sortir, alors tes raisons d'avoir peur se seraient avérées, mais si le miroir est recouvert par quelqu'un d'autre, tu ne risques rien. Tu vois ? Même à présent, bien malgré moi, je suis ton professeur, et toi mon indigne élève. Viens avec moi, mon jeune ami.

D'un air buté, James secoua la tête et serra les lèvres.

Serpentard poussa un soupir las.

— Je ne vais pas te faire mal, gamin. Je veux juste que nous puissions transplaner ensemble.

— Il est impossible de transplaner dans l'enceinte de Poudlard ! répondit James. Tout le monde le sait.

— Je ne suis pas certain de ce que tu entends par « tout le monde », mais je commence à suspecter que le Poudlard que tu connais n'est pas celui que nous occupons actuellement. Maintenant, viens ici.

James crispa d'autant plus fort ses deux mains sur les bras du fauteuil au dossier de cuir.

— Je ne veux pas aller avec vous.

— Et pourtant, tu souhaites bien que nous résolvions ce petit malentendu entre nous, non ? demanda Serpentard. Donc, mon jeune ami, nous avons tous les deux le même but. *Viens !*

En prononçant le dernier mot, le sorcier chauve agita sa baguette. Le lourd siège se souleva du sol. Entraînant James avec lui, il lévita jusqu'à Serpentard, puis il se renversa et jeta James par terre, aux pieds du sorcier. James se releva, et jeta un regard furieux à l'homme qui le surplombait.

— Pourquoi ne pas simplement me lancer un sortilège de l'Imperium, espèce de grosse brute ? cracha-t-il.

— Mais c'était un sortilège *impardonnable*, répondit Serpentard. (Il secouait la tête, faussement horrifié.) En tant que professeur et co-directeur de ce célèbre établissement, je dois obéir à ses règlements. Je ne les approuve pas, mais cependant…

Serpentard tendit la main en direction de James.

James le regarda, le front plissé. Il savait que s'il n'obéissait pas, Serpentard n'aurait aucun mal à l'y obliger. Et James préférait marcher de lui-même, plutôt que d'être transporté de force vers ce qui l'attendait. Aussi, il affronta d'un air bravache le regard glacé du sorcier, et accepta la main offerte.

Aussitôt, il ressentit une sensation mêlant vertige, vitesse et obscurité. Le sol sembla disparaître sous ses pieds, comme si James plongeait dans un puits. À peine une seconde après, une autre surface se matérialisa sous lui. James trébucha, et perdit l'équilibre. Serpentard lâcha sa main, le laissant s'écrouler à genoux.

— Pas de transplanage, grommela le sorcier en s'écartant. Aucun sortilège utile ; aucune compréhension intelligente ; aucune ressource. Je ne sais pas d'où tu viens ni qui tu es, mon jeune ami, mais celui qui t'a envoyé ici devait être *vraiment* désespéré.

James reprit ses esprits et se releva, luttant contre le vertige résiduel qu'il éprouvait. Il ne savait pas où l'avait emmené Serpentard, mais il faisait sombre et froid. Le vent soufflait en rafale, poussant dans le ciel des nuages noirs. La lune semblait très proche. Sa lumière glaciale dessinait un rond sur le plancher encastré dans le sol de pierre de cet étrange endroit. James regarda autour de lui. L'espace était circulaire, avec des terrasses de pierre qui descendaient vers le centre. De chaque côté, deux trônes de marbre se faisaient face. James sentit son cœur sombrer. Il était déjà venu ici, à son époque.

— Tu parais en savoir beaucoup sur nous. (Serpentard devait élever la voix pour se faire entendre par-dessus le gémissement du vent.) De ce fait, tu dois connaître le principe de la Tour Sylvven. À ce qu'on dit, sa hauteur la place au-dessus des lois humaines. Ici, les sortilèges impardonnables ne sont plus interdits. Ici, mon jeune ami, *tout* peut arriver.

Comme pour prouver la véracité de ces paroles, il y eut un sifflement soudain : une fumée noire apparut. Elle se condensa et se matérialisa soudain à la droite de Serpentard. C'était un sorcier, dans une cape noire au capuchon baissé. Il avait des traits durs et des yeux cruels. Sans quitter James des yeux, Serpentard eut un sourire. D'autres tourbillons de fumée apparurent, et prirent forme, tout à tour sur la terrasse circulaire. Chaque homme portait la même cape noire, chacun avait la tête nue. En arrivant, chaque nouveau venu se tournait pour examiner James, une expression implacable et calculatrice sur le visage.

— Je te présente mon ennéade, s'écria Serpentard, les bras écartés, mes neufs compagnons, le cercle des Neuf. Des sorciers qui, comme moi, approuvent et comprennent le futur inévitable du monde magique. Des sorciers qui ont accepté de se joindre à moi dans cet objectif. Tu devrais être honoré d'être le témoin d'une telle réunion, gamin ! A part nous, rares sont les êtres encore en vie qui connaissent notre existence – ou même qui la devinent. À présent, que commence l'assemblée. Je vous ai tous convoqués cette nuit parce que nous avons une très importante décision à prendre…

Brusquement, Serpentard flotta au sommet de la tour : ses pieds ne touchaient plus le sol, et les plis de sa longue robe s'agitaient comme des ailes noires. Il s'arrêta directement devant James, le surplombant, les yeux féroces et intenses.

— Cette décision te concerne, grinça-t-il avec une joie mauvaise.

Il étudiait le visage de James, d'un air triomphant, avec une attention presque aimante. Et tout à coup, il s'écarta. Quand ses pieds retombèrent sur le sol, le sorcier traversa tranquillement le plancher de bois du centre de la tour. James baissa les yeux vers la trappe d'accès dont il connaissait l'existence : elle était fermée et verrouillée. Il ne pourrait pas s'échapper par là.

Serpentard avait le regard perdu au-delà de la rambarde qui cernait le sommet de la tour.

— Il y a un moment, dans mes quartiers privés, dit-il, j'étais le professeur et toi l'élève, gamin. Maintenant, nous allons inverser nos rôles. Ce soir, mes amis et moi souhaitons tout apprendre de toi. Tu auras la tâche honorable de nous enseigner ce que tu sais. Commençons par quelque chose de simple. Comment t'appelles-tu ?

James éprouvait le désir intense de ne pas répondre. S'il commençait à parler, même pour une question aussi basique, il craignait de devoir continuer et tout dire. Au fond de lui, des germes latents de bravoure et de noblesse insistaient pour qu'il se taise, quoi que lui fasse subir Serpentard et ses complices. Serpentard le regarda par-dessus son épaule

— Tu penses vraiment qu'il serait courageux de te taire, mon garçon ? demanda-t-il d'un ton doucereux. Crois-tu que nous nous contenterons de te tuer et d'utiliser nos sortilèges pour extraire ce que nous voulons de ta cervelle défunte ? Espères-tu que les braves petits garçons s'en sortent sans dommage ? Ceci me prouve, mon jeune ami, que tu n'ignores tout du monde actuel. Je ne sais pas ce qui se passe à l'époque d'où tu viens, mais ici, de terribles choses arrivent tous les jours aux petits garçons. De plus, personne ne te connaît. Tu es un étranger. Personne ne sait qui tu es, ni même que tu existes. Si tu disparais, personne ne te cherchera. Personne ne remarquera ton absence. Réfléchis un peu : veux-tu mettre ta vie en jeu dans l'espoir que *moi*, Salazar Serpentard, je pourrais avoir la bonté de ne pas t'exécuter cette nuit même ?

James croisa le regard du sorcier. Dans la lumière froide de la lune, ses prunelles brillaient comme des galions. Il n'y avait en elles aucune âme. Et James y lut sa mort. Inexorable et certaine.

Il déglutit, et se redressa, essayant très fort de cacher sa terreur.

— Je m'appelle James, déclara-t-il.

— Tu vois comme c'est facile, James ?

Quand Serpentard eut un grand geste de la main pour accentuer son propos, James réalisa que le sorcier tenait sa baguette. Il l'agita, presque négligemment, et une douleur atroce, épouvantable, traversa la colonne vertébrale de James. Il se cambra, et tomba en arrière, atterrissant très durement sur le sol en pierre. Jamais il n'aurait pu imaginer une telle agonie. Il oublia où il était. Devant ses yeux hagards, le monde devint blanc et brouillé. Il ne pensait plus qu'à la douleur… prêt à tout accepter pour qu'elle cesse. Son calvaire lui sembla durer des heures, des jours. Puis, tout à coup, la douleur disparut. James réalisa qu'il n'avait souffert que quelques secondes. Dès que sa vision revint, il vit Serpentard penché sur lui, avec un sourire intéressé.

— Je ne t'ai pas puni de n'avoir que partiellement répondu à ma question, dit le sorcier. Je l'ai fait parce que tu as hésité. J'espère que ça ne se reproduira pas. (Serpentard pivota sur ses talons, comme pour s'adresser à ses complices :) Et maintenant, je veux que tu parles haut et clair, pour que nous t'entendions bien. Donne-nous ton nom. Ton nom *complet.*

Avec un gémissement, James lutta pour se redresser. Il avait la sensation que ses genoux ne le soutiendraient pas. Il se sentait très faible, mais il réussit à les replier sous lui.

— James Sirius Potter, répondit-il.

Il se haïssait pour ça, mais ne pouvait supporter l'idée de ressentir à nouveau une douleur si atroce. C'était trop horrible. Il ferait n'importe quoi pour l'éviter. De plus, pensa-t-il, quelle importance ? Que pourrait faire Serpentard de toutes les informations que James lui donnerait ? Il se trouvait à plus d'un millier d'années dans le passé, non ?

Mais le futur se construit sur les fondations du passé, sembla murmurer une voix dans sa tête. James crut reconnaître celle de son père. *Sois prudent, James. Sois plus malin qu'eux.*

— James Sirius Potter ? répéta Serpentard. Un nom de consonance bien innocente. Et d'où viens-tu, jeune Potter ? De quelle époque ? Que peux-tu nous apprendre à ce sujet ? Parle, et raconte-nous tout.

— Je viens du futur, répondit James d'une voix morne. Je vis dans un millier d'années. Je suis élève dans cette école.

— Surprenant, remarqua Serpentard, d'une voix animée. Et pourtant, il est évident qu'il s'agit d'un mensonge. Je dois reconnaître que ton audace est grande, mais elle ne t'apportera rien. Réponds avec sincérité, ou je te lancerai un autre sortilège Doloris. Qu'en dis-tu ?

— Mais c'est la vérité ! répliqua James, d'une voix plus forte. Si vous voulez que j'invente quelque chose pour que ça corresponde à ce que vous avez envie d'entendre, dites-le-moi. Je serai heureux de vous raconter ce que vous voulez.

— Ne me tente pas, James Sirius Potter. S'il est exact que l'établissement de Poudlard existe encore dans un millier d'années, à une époque où le monde magique aura enfin soumis la populace moldue, il n'y aurait jamais eu la moindre place dans cette école pour un élève comme toi – un garçon qui, de toute évidence, n'a aucune aptitude, aucun talent, aucun esprit. Tu es faible, gamin. Un établissement magique digne de ce nom t'aurait renvoyé là où est ta place : avec le bétail moldu et les chiens au sang impur. Dis-nous la vérité, sinon ton prochain mensonge sera le dernier avant ton trépas.

— Je ne mens pas ! cria James, avec un courage désespéré. Vos prédictions sont fausses. À mon époque, les Moldus et le monde magique se partagent la terre. D'ailleurs, les Moldus ignorent notre existence. Il y a des siècles que les sorciers vivent sous la Loi du Secret. Elle interdit aux personnes magiques de communiquer le moindre renseignement aux Moldus. Non seulement, je suis un élève de Poudlard, mais dans ma classe, il y a aussi des enfants de Moldus. À mon époque, tous les sorciers et sorcières peuvent entrer à Poudlard, et personne ne s'intéresse à l'origine de leurs parents. Vos plans stupides ont échoué. En fait, à mon époque, on sait surtout que vous avez été éjecté de Poudlard ! Les autres fondateurs ont compris que vous n'étiez qu'un malade mental, avide de gloire et de pouvoir.

Serpentard se tourna vers James, la baguette déjà levée.

— Tu mens ! hurla-t-il. Tu es venu ici pour répandre tes mensonges et créer le doute, mais tu es découvert. Tu n'as pas la moindre preuve pour étayer tes folles prétentions, et tes nombreuses lacunes te dénoncent pour un imposteur. Jamais le monde sorcier n'acceptera de vivre dans l'obscurité des Moldus. Cette seule hypothèse est un blasphème et une honte. Et si – par hasard – cette période que tu décris devenait une réalité, le monde s'effondrerait sous le poids de son absurdité.

Serpentard pivota vers ses complices, et sa robe s'agita dans le vent quand il leva les bras.

— Mes amis ! Nous sommes confrontés à un mystère. Si le monde que nous décrit James Sirius Potter était, par un triste aléa du destin, et contre toute logique, une fatalité à venir, alors il nous faut à tout prix l'empêcher. Par contre si, comme je le soupçonne, ce garçon n'est qu'un menteur et un imposteur, venu répandre ses mensonges pour nous faire douter, dans ce cas, il est notre ennemi mortel. D'ailleurs, chacune de ces options rend notre devoir évident… (Et Serpentard se retourna pour dévisager James d'un œil noir.) Ce garçon doit mourir !

Avec un sourire vicieux, il leva sa baguette. Sans même réfléchir, d'instinct, dès que Serpentard énonça les mots du sortilège de la Mort, James roula sur lui-même et plongea pour se cacher derrière un des trônes. Le rayon vert létal passa en crépitant au-dessus de sa tête. Il heurta les pierres de la terrasse, et ricocha le marbre du siège.

— Ne touchez pas à vos baguettes ! ordonna Serpentard à ses complices. (Sa voix ne paraissait pas troublée par son premier échec.) Je peux me débarrasser de ce gamin. Je vous interdis d'intervenir.

Désespéré, James regrettait de ne pas avoir sa baguette. Et tout à coup, une folle idée lui vint.

— Hey ! cria-t-il. Ce serait un duel vraiment minable qu'un sorcier adulte jette un sortilège sur un enfant sans lui laisser une chance de se défendre. Au moins, rendez-moi ma baguette.

Serpentard éclata d'un rire amusé.

— Enfin ! s'écria-t-il. Ce garçon fait montre d'un peu de courage ! Aucun problème, jeune Potter. Un duel me convient très bien. Viens ici récupérer ta baguette.

Derrière le trône, James se releva et jeta un coup d'œil prudent. Serpentard le vit, et son sourire s'agrandit. Il sortit de sa robe la baguette de James, et attendit. James s'agrippa à son courage, et se redressa. D'un pas à la fois prudent et décidé, il traversa le plancher de bois en direction du sorcier chauve, mais son cœur battait comme un dératé.

Et tout à coup, directement sous les pieds de James, retentit un bruit sourd. Surpris, James fit un bond et baissa les yeux. Il se trouvait sur la trappe d'accès.

— Ils arrivent, Salazar, dit l'un des sorciers du cercle des Neuf. Ils ont dû sentir ta convocation. Nous devons partir. Il nous faut emmener le garçon ailleurs.

Serpentard souriait toujours.

— Non, répondit-il. Ils ne peuvent nous déranger. Jusqu'à ce que l'entrevue soit terminée, cette plateforme ne peut être ouverte de l'extérieur. C'est la loi magique de la Tour Sylvven. Nous allons terminer notre petite affaire en privé, puis je m'occuperai de mes compagnons fondateurs. Il est grand temps qu'ils réalisent l'erreur qu'ils auraient commis en complotant contre moi.

De l'étage en dessous, émanaient des voix sonores mais inaudibles, et il y eut un autre coup violent sur le bois épais de la trappe. Le verrou magique vibra, mais sans céder.

— Prends ta baguette, James Potter, ordonna Serpentard. Qu'on en finisse, comme des sorciers dignes de ce nom.

James se raidit et fit un dernier pas en avant pour quitter la trappe. Il se souvint des histoires entendues dans sa jeunesse : son père avait jadis affronté Voldemort exactement de la même façon. Mais hélas, comme James l'avait très souvent constaté, il *n'était pas* son père. Il n'avait aucune chance de vaincre contre un sorcier aussi puissant et malveillant que Salazar Serpentard. Pire encore, il n'y avait aucun endroit où se cacher au sommet de la tour. James ne pouvait pas s'enfuir : c'était bien trop haut. Et il ne savait même pas transplaner. D'une main tremblante, il prit sa baguette. Serpentard le laissa faire, en souriant toujours.

James s'éclaircit la gorge et recula d'un pas, sa baguette brandie devant lui.

— Devons-nous saluer ? demanda-t-il pour gagner du temps.

— Non, répondit Serpentard en montrant les dents, je ne salue que mes égaux. Tu me salueras quand tu seras mort. (Il tendit le bras.) *Avada Kedavra.*

Une fois de plus, James bondit instinctivement de côté et le sortilège frappa le trône avec un jet d'étincelles vertes. Une partie de son cerveau restant lucide, James analysa la situation et réalisa qu'il utilisait (à très bon escient) les techniques physiques apprises dans le cours de Défense contre les Forces du Mal du professeur Soufflet. Il faillit pousser un gémissement.

Serpentard roula la manche de sa robe.

— Gamin, dans un duel de sorciers, on utilise la magie et non les acrobaties, se moqua-t-il. Je voudrais que ton cadavre soit la première chose que mes compagnons fondateurs découvrent en nous rejoignant ici. Affronte-moi, et meurt avec dignité et honneur !

James était mort de peur. Il fit une roulade sur le plancher de bois, et se redressa, agitant sa sauvagement baguette. Il la pointa et chercha à se rappeler d'une incantation précise – c'était la première qu'il ait apprise, mais il n'arrivait pas à s'en souvenir.

— Bon, il y a un progrès, grinça Serpentard. (Il avança de quelques pas et leva sa baguette, d'un geste négligent, comme pour se moquer de James.) Allez, gamin, fais de ton mieux. Montre-moi ce qu'on t'apprend à ton époque. Et fais-le *tout de suite* !

James retrouva enfin le sortilège qu'il cherchait. Il le balbutia d'une voix cassée. Exactement au même moment, Serpentard répéta le sien. Des éclairs jaillirent de chaque baguette. Ils se croisèrent au-dessus du plancher de bois qu'ils éclairèrent de leur lumière sinistre. Les étincelles vertes de Serpentard passèrent sous le bras de James, creusant un trou dans sa robe trop grande, ratant la poitrine de James de quelques centimètres. Le rayon jaune de James heurta le verrou de la trappe qui s'ouvrit avec un claquement sec. Immédiatement, une vive lumière émergea de l'étage en dessous et les voix devinrent audibles.

— C'est ouvert ! cria quelqu'un. La trappe a été déverrouillée de là-haut. Attention, c'est sûrement un piège. *Protego !*

Serpentard poussa un rugissement de rage. Il pointa sa propre baguette vers la trappe, mais c'était trop tard. Des silhouettes montaient déjà les escaliers, baguette tendue. Les sortilèges explosèrent dans toutes les directions, illuminant le sommet de la tour comme des feux d'artifice. James replongea immédiatement dans sa cachette, derrière le trône de marbre. L'air retentit soudainement de sifflements et de bruits sourds : les complices de Serpentard venaient de disparaître du sommet de la tour. L'un d'entre eux s'attarda pour faire le tour du trône. Il s'approcha de James, baguette en main. C'était un homme au visage dur, très sombre, orné d'un bouc noir. Au milieu de cet appendice pileux, ses dents blanches éclataient dans un sourire sinistre.

— Joli coup, gamin ! gronda-t-il. Mais nous détestons qu'un condamné échappe à sa sentence.

Après son duel avec Serpentard, les réflexes de James étaient encore aiguisés par l'adrénaline. Avant même que l'homme n'ait terminé de parler, James avait tendu sa baguette, et hurlé :

— *Expelliarmus !*

Avec un craquement sec, la baguette de l'homme lui fut arrachée des mains. Elle s'envola et disparut dans l'obscurité au-delà du mur de la tour. La force du sortilège repoussa l'homme en arrière. Il trébucha, et tomba sur la pierre de la terrasse. Avec un grondement de colère, il se retourna pour

récupérer sa baguette, mais elle était tombée de la tour. En le réalisant, le sorcier se tourna vers James, les mains tendues en avant comme des griffes, le visage déformé par la colère.

— *Stupefix !* cria James, en reculant

Cette fois, il rata sa cible. Son sortilège heurta la rambarde de pierre, à droite de l'homme.

— Tu vas mourir pour ça, gamin ! rugit l'autre, en se jetant sur lui comme un animal.

Il y eut un éclat de lumière rouge, et l'homme fut arrêté en plein bond. Il poussa un hurlement et s'écroula lourdement aux pieds de James, le visage en avant. Sous le choc, il se cassa le nez. En entendant le craquement écœurant, James grimaça de dégoût. Il s'écarta et se remit debout, les yeux sauvages, agitant sa baguette follement.

— Du calme, mon garçon ! ordonna une voix.

Une main saisit le poignet de James et le releva. James se débattit un moment, puis il leva les yeux pour vérifier à qui appartenait cette main. Dressé de toute sa taille, Godric Gryffondor le regardait sévèrement.

— La bataille est finie, mon jeune ami, dit-il en relâchant James. Je ne sais pas qui tu es, mais tu es un jeune sorcier extrêmement chanceux.

— Il n'est pas seulement sorcier, dit une femme.

Il y avait dans sa voix l'écho d'un sourire amusé. James se tourna, et vit Rowena Serdaigle repousser en arrière le capuchon de sa cape bleue.

— De toute évidence, c'est le plus jeune clerc du domaine, ajouta-t-elle. Et je l'ai déjà vu affronter Salazar, un peu plus tôt dans la journée.

— Où est-il parti ? demanda tout à coup James, en regarda autour de lui le sommet de la tour.

— Il a disparu, répondit gravement Serdaigle. Il s'est échappé. Il a repris sa véritable forme, et s'est envolé.

— C'est quoi, « sa véritable forme » ? insista James.

Maintenant que son taux d'adrénaline baissait, il tremblait de tout son corps.

— Rowena plaisantait, répondit Helga Poufsouffle. (La sorcière se pencha par-dessus les rambardes de pierre, scruta l'obscurité.) Serpentard est un animagus. Et Rowena trouve que sa forme animale lui convient parfaitement, puisqu'il s'avère indigne du titre d'humain.

James s'approcha de la sorcière, et se pencha lui aussi au-dessus du mur.

— C'est un serpent ? demanda-t-il.

— Étrangement, non, répondit Gryffondor. La forme animale de Salazar lui sied encore mieux : après tout, il est aveugle, préfère la vie nocturne, et se montre avide de sang. C'est une chauve-souris géante – un vampire.

Un gémissement rappela au groupe la présence du barbu blessé. Le sorcier roula sur lui-même, et se rassit, une main agrippée à son nez.

— Sans baguette, cet homme est inoffensif, remarqua Gryffondor, et c'est notre petit ami, ici présent, qui l'a désarmé. (Il se tourna vers l'homme et dit :) Si j'étais vous, lord Morcant, je ne tenterais pas de transplaner. Je vous ai envoyé davantage qu'un simple Sortilège Verrouillos, j'ai ajouté un Maléfice du Cordeau. Vous ne pourriez vous déplacer de plus d'un mètre avant d'être retenu par une laisse, et d'après ce que j'en sais, c'est assez douloureux.

— Vous m'avez cassé le nez ! hurla Morcant. (Baissant la main, il leur montra ce qui restait de son visage. Son nez dégoulinait de sang.) Je vous tuerai tous ! Rendez-moi immédiatement ma baguette !

— Non, messire, je ne crois pas, répondit Serdaigle. Et à mon avis, vous ne retrouverez pas l'usage de votre baguette d'ici un bon bout de temps. Nous avons beaucoup de questions à vous poser, et ce serait votre intérêt d'y répondre.

— Sinon, vous allez me torturer ? cracha Morcant en se relevant. Je ne crains ni la douleur ni rien de ce que vous pouvez me faire. Je ne parlerai jamais !

— Nous n'avons pas besoin de vous torturer, répondit Poufsouffle d'une voix tranquille. Si vous préférez vous taire, nous vous lasserons quitter librement le château.

Les yeux de Morcant s'étrécirent.

— Comment osez-vous tenter de me leurrer ? Je connais les gens de votre espèce ! Vos mensonges ne me trompent pas !

— Non, Morcant, vous connaissez les gens de *votre* espèce, corrigea poliment Serdaigle, et vous présumez que tout le monde possède le même esprit dévié. En réalité, si vous refusez de répondre à nos questions, nous nous contenterons de vous relâcher sans toucher un seul poil de votre barbe si originale. Cependant, il vous faut comprendre que votre libération pourra donner de fausses idées à certains de vos amis. Après tout, les observateurs remarqueront que vous n'êtes pas blessé, et ils en déduiront que vous nous avez donc appris tout ce que vous saviez.

Gryffondor releva les sourcils, d'un air entendu.

— Et je ne crois pas que Salazar Serpentard appréciera, dit-il. D'après ce que je sais, il punit de mort ceux qui le trahissent.

— Jamais il ne croira un mensonge pareil ! gronda Morcant. Il a confiance en moi. D'ailleurs, je ne le crains pas.

Gryffondor approcha de Morcant et se pencha sur lui. D'un ton conspirateur, il ajouta :

— J'ai entendu dire que Salazar avait développé un maléfice qui écorchait vif ses ennemis. Techniquement, je dirais que c'est impossible, mais Salazar est un vrai génie pour ce genre de choses. Le connaissant, il doit apprécier d'expérimenter sa technique jusqu'à ce qu'elle soit au point. À mon avis, il *espérera* que vous l'avez trahi, juste pour avoir une excuse de vous utiliser comme cobaye

— Il me fait confiance, insista Morcant. Il sait que je ne le trahirai jamais.

Serdaigle haussa les épaules.

— Je n'ai jamais trouvé que Salazar était du genre à « faire confiance », dit-elle, mais peut-être le connaissez-vous mieux que moi.

— D'un autre côté, remarqua Poufsouffle, si vous coopérez avec nous, nous serons en mesure de vous protéger de représailles éventuelles.

Morcant parut offensé, mais James entendit dans sa voix un désespoir nouveau.

— *Vous ?* Serpentard possède deux fois plus de pouvoirs que vous trois ensemble.

Gryffondor eut un sourire.

— Je suis certain que lui-même en est convaincu, mais dans ce cas, pourquoi s'est-il transformé en chauve-souris dès qu'il nous a vu approcher ? Pourquoi s'est-il enfui plutôt que de nous affronter

en duel ? Serpentard ne se pose peut-être pas de telles questions, mais à votre place, lord Morcant, j'y réfléchirais très intensément.

Le visage de Morcant était de plus en plus inquiet. Finalement, il marmonna entre ses dents serrées :

— Il a l'intention de se débarrasser de vous. Il souhaite rester seul à contrôler l'école. Il veut en faire la fondation du monde magique. De là, il pourra répandre ses idées et les faire fructifier. Il sait que vous complotez contre lui. Il a l'intention de frapper le premier.

— C'est très instructif, dit Gryffondor, le visage sombre. Il *croit* que nous complotons contre *lui*. Mais pourquoi ne pas continuer cette conversation ailleurs ? Rowena, Helga, peut-être pourriez-vous escorter notre mystérieux jeune ami dans le château ? Personnellement, j'emmènerai lord Morcant dans un endroit plus sûr. Nous pourrons ensuite palabrer à loisir.

Les deux sorcières acceptèrent. Peu après, il y eut un craquement sonore tandis que Gryffondor transplanait de la Tour Sylvven emmenant lord Morcant avec lui. Serdaigle se tourna vers James et Poufsouffle.

— Nous allons nous rendre dans la Grande Salle, dit-elle. À cette heure de la nuit, elle devrait être déserte. Peut-être notre jeune ami aimera-t-il une collation avant que nous discutions ?

Poufsouffle hocha la tête.

— C'est une bonne idée. Nous devons connaître ton identité, jeune homme, et la meilleure façon de te renvoyer d'où tu viens.

James se souvint que le portail avait été cassé.

— Je ne sais pas comment vous pourrez le faire, répondit-il morose. Serpentard a détruit ma seule porte de sortie. Je suis coincé ici.

— Certainement pas, répondit Serdaigle avec entrain. Peut-être n'avons-nous pas encore trouvé la solution, mais je suis certaine qu'elle se montrera d'elle-même.

Poufsouffle regarda James avec un sourire.

— La réponse est presque toujours simple, jeune homme, mais elle est rarement facile.

James avançait déjà vers la trappe, mais il s'arrêta net aux derniers mots de la sorcière. Il avait déjà entendu cette phrase, mais où ? Peu après, il s'en souvint. Merlin lui avait dit quelque chose comme ça dans la caverne, quand ils avaient été chercher ses affaires ensemble. *Faire ce qui est juste est parfois simple*, avait dit le grand sorcier, *mais ce n'est jamais facile*. Et, en même genre, James se souvint d'autre chose que lui avait dit Merlin à une autre occasion, alors qu'ils se trouvaient dans le bureau du directeur, à examiner les accessoires sortis de la boîte magique. James pivota sur ses talons, les yeux écarquillés. Il réfléchissait. Était-il possible que ce soit aussi simple ? Il devait s'en assurer, et très vite.

— Non ! s'écria-t-il d'une voix excitée. Pas dans la Grande Salle. Il faut que nous retournions dans les quartiers privés de Serpentard ! Tout de suite, avant qu'il revienne.

Serdaigle fronça les sourcils.

— Mais voyons, pourquoi ferait-il une chose pareille ?

— Et qu'est-ce qui te fait croire qu'il va revenir ? ajouta Poufsouffle en surveillant le visage de James.

— Parce qu'il ne laissera jamais ses affaires derrière lui, répondit James d'une voix urgente. Il tient à ses « colifichets de magie noire ». Ils sont trop importants pour lui. Il va revenir les chercher, et le plus vite possible, avant que quiconque ne puisse y toucher. Nous devons immédiatement y aller. Si j'ai raison, c'est très important. Et c'est même peut-être ma seule chance de retourner à mon époque.

Serdaigle se contenta de fixer James, d'un regard sérieux et intense. Par contre, Helga Poufsouffle hocha la tête pour indiquer son accord. Elle fit un pas et tendit la main.

— Dans ce cas, mon cher enfant, oublions les escaliers. Rowena, prépare ta baguette. Si nous devons nous dépêcher, agissons en sorcières, et espérant que Salazar ne nous a pas déjà prises de vitesse. Je compte jusqu'à trois. Un… deux…



— Trois !

James ressentit le même sentiment désagréable en transplanant, quand Poufsouffle lui fit quitter la Tour Sylvven. Peu après, il vit apparaître autour de lui un couloir obscur, et ses pieds heurtèrent un sol de pierre. Presque instantanément, il y eut un claquement sec : Rowena Serdaigle se matérialisa à côté de James et de Poufsouffle. Les deux sorcières tenaient leur baguette à la main. Elles étudièrent le couloir, de chaque côté. Sans un mot, Poufsouffle indiqua une direction. James reconnut le couloir qui menait aux quartiers privés de Serpentard. Avec un frisson, il réalisa également que la porte du bureau du sorcier était légèrement entrouverte. De la lumière en émergeait, ainsi que le bruit d'une activité fébrile à l'intérieur.

— Quel est ton nom, jeune homme ? chuchota Poufsouffle sans quitter la porte les yeux.

— James Potter, répondit James, aussi doucement que possible.

— Tu avais raison, James. Salazar est bien revenu chercher ses affaires – ce qui, même de sa part, est incroyablement audacieux. Il sait pourtant que son temps ici est terminé. Rowena et moi allons l'affronter, et tenter de le raisonner. Si nous gagnons, nous t'aiderons à chercher ce dont tu as besoin. Si nous sommes vaincues, je serai heureuse de mourir en connaissant le nom de notre mystérieux bienfaiteur.

Serdaigle paraissait d'humeur plus combative

— Tu peux tenter de le raisonner, si tu veux, Helga, annonça-t-elle. Personnellement, je n'utiliserai que ma baguette dans la négociation. Son retour, ce soir, sous notre nez, est une véritable provocation !

James sortit sa baguette

— Je veux venir avec vous, chuchota-t-il. C'est aussi mon combat. Il a tenté de me tuer.

Serdaigle le fixa d'un regard étréci, puis elle eut un sourire froid.

— Si tu nous accompagnes, James Potter, Salazar tentera de finir ce qu'il a commencé. Mais le choix t'appartient.

James s'attendait à davantage de résistance. Il se fit une fois de plus la réflexion que cette époque ne ressemblait guère à la sienne. La vie n'avait pas la même importance au Moyen-âge ! Puis il un sourire nerveux. Franchement, pensa-t-il, que pouvait-il lui arriver? L'Histoire du monde magique

prouvait que les quatre fondateurs avaient survécu à cette nuit. Bien sûr, comme Serpentard l'avait lui-même indiqué un peu plus tôt, la même Histoire n'avait rien retenu d'un garçon aux cheveux noirs qui s'était trouvé là par hasard.

Poufsouffle pointa sa baguette sur la porte.

— Je passe devant, chuchota-t-elle. Rowena, à ma gauche. James, tu nous suis. Stupéfie Salazar si tu le dois, mais rien de plus. Rappelle-toi qu'il est, malgré, tout un des fondateurs de cette école. Il mérite le respect.

— S'il sort sa baguette, j'oublierai tout respect, marmonna Serdaigle en avançant lentement dans le couloir.

— Ce n'est pas un sortilège de Stupéfixion qu'il a utilisé contre moi dans la tour, chuchota James. Faites attention à…

Un éclair vert heurta le sol devant les pieds de Serdaigle.

— *Stupefix !* cria Poufsouffle, la baguette brandie vers la porte ouverte.

Derrière le panneau, une ombre bondit en arrière pour éviter le sortilège, qui heurta le linteau de la porte et renvoya alentour un jet d'étincelles rouges.

— Il nous a vus, cria Serdaigle. Attaquez ! Nous sommes trop vulnérables dans ce couloir.

James pédala pour ne pas se laisser distancer par les deux sorcières qui couraient vers la porte de Serpentard, tête baissée, baguette en avant, jetant différents sortilèges. Des étincelles rouges heurtèrent la porte, forçant Serpentard à reculer davantage.

— Ça suffit, Salazar ! cria Poufsouffle. Il n'est pas trop tard pour trouver une autre solution.

James n'avait pas encore aperçu son ancien geôlier. Lorsqu'il entra dans le bureau, il plongea derrière un fauteuil. Les deux sorcières s'étaient protégées derrière les bibliothèques. Une ombre s'envola avec un sifflement furieux et se dirigea la porte d'une pièce adjacente avant de disparaître dans la pénombre.

— Attention au vampire ! cria Serdaigle. Il est petit et peut voler. Sous sa forme d'animagus, Salazar peut facilement se cacher.

Poufsouffle quitta la bibliothèque qui la dissimulait, sa baguette dressée devant elle. Elle fit le tour du bureau, examinant chaque recoin.

— Je ne le vois pas. Il a dû pénétrer à côté.

James suivit les deux sorcières qui traversaient la pièce. Il était surpris par leur façon de se déplacer : gracieuse, très rapide, parfaitement contrôlée. Toutes deux brandissaient leur baguette d'une main aussi ferme que la pierre. Au contraire, James sentait son cœur tambouriner dans sa poitrine, et il voyait sa baguette trembler nerveusement dans sa main. En passant devant, il jeta un coup d'œil en direction du laboratoire où il avait été retenu prisonnier. Les portes étaient légèrement entrouvertes, mais derrière, la pièce était sombre. Les deux sorcières ne s'y arrêtèrent pas, elles avancèrent jusqu'à la porte que l'ombre avait visée. Elles s'immobilisèrent avant d'entrer dans le sanctuaire de Serpentard

— Je vérifie ce qu'il y a dedans, dit Serdaigle. *Revelio !*

Une douce lumière lavande émergea de la baguette de la sorcière, éclairant les murs de pierre. Très lentement, Serdaigle entra et fit le tour de la pièce, laissant la lumière effleurer chaque surface. Finalement, elle baissa sa baguette, et l'éteignit.

— Il n'est pas caché là, dit-elle, très déçue. Une fois de plus, il s'est enfui.

James prit enfin le temps de regarder autour de lui. Il se trouvait de toute évidence dans la chambre de Serpentard. Elle était petite mais étrangement chargée, avec des piliers gothiques en contrefort tout autour. Il n'y avait qu'une seule fenêtre étroite, fermée et verrouillée.

Poufsouffle se tourna vers James.

— Alors, ne perdons pas de temps, dit-elle. Que cherchais-tu exactement dans les possessions de Salazar ? Quel accessoire pourrait t'être utile ?

James essaya d'expliquer aux deux femmes la période d'où il venait, et comment il était arrivé par hasard dans ce siècle, en faisant un souhait devant le miroir magique dans le bureau de son directeur. Il décrivit son apparition dans la rotonde, derrière la statue, à travers le petit miroir d'argent – que Serpentard avait délibérément détruit.

— J'ai d'abord cru que ce miroir était lui aussi magique, dit James. Mais maintenant, j'ai réfléchi. Et je ne le pense pas. Serpentard aime trop les objets magiques ! Jamais il n'aurait détruit quelque chose d'aussi précieux, même pour me garder ici. Je pense donc que l'*Amsera Certh* peut envoyer quelqu'un à travers n'importe quelle surface renvoyant un reflet. Aussi, le miroir derrière la statue n'était rien de plus qu'un simple miroir.

— Effectivement, confirma Serdaigle avec un hochement de tête, ce miroir appartenait à lord Hadyne. Il n'avait rien de magique.

— Mais Serpentard *savait* qu'on pouvait voyager à travers le miroir, continua James. Il a dit qu'il pensait être l'un des deux hommes au monde à savoir le faire. Et ensuite, pendant que nous étions au sommet de la Tour Sylvven, je me suis souvenu que mon directeur, lui aussi, avait dit la même chose. D'après lui, l'*Amsera Certh* faisait partie d'une paire de miroirs magiques uniques, et l'autre avait appartenu à quelqu'un qu'il connaissait autrefois. Maintenant, je sais de qui il s'agissait. C'est Serpentard qui possède l'autre miroir, le jumeau de celui qui m'a amené ici.

Les yeux de Serdaigle étaient devenus très intenses. Elle jeta à Poufsouffle un coup d'œil entendu.

— Alors cherchons-le, dit la sorcière. Comme ça, nous aurons une certitude.

Serdaigle leva sa baguette et répéta la même incantation que précédemment. La lumière lavande réapparut, la sorcière se tourna lentement.

— À mon dernier passage, marmonna-t-elle, je cherchais simplement un signe de Salazar, l'homme ou la chauve-souris. Mais maintenant…

Poufsouffle arpentait elle-aussi la pièce, surveillant les jets de lumière lavande sur les murs.

— Là, dit-elle, en pointant du doigt.

Serdaigle s'arrêta, sa baguette lumineuse braquée sur un grand portrait représentant, presque en taille réelle, un sorcier au visage étroit, vêtue d'une robe bordeaux. Le tableau les regarda avec des yeux étrécis, puis il fronça les sourcils. James avait remarqué que, en passant sur la peinture, la lumière lavande avait révélé la trace d'une porte dissimulée.

Serdaigle rangea sa baguette, et s'approcha. Elle saisit les bords du portrait et tira dessus, mais il resta collé au mur. Poufsouffle vint l'aider, mais même à deux, en tirant de toutes leurs forces, elles ne réussirent pas à faire bouger la peinture.

— D'accord, grommela Serdaigle en colère, fini les précautions.

Elle recula, indiqua d'un geste aux deux autres de s'écarter, puis pointa sa baguette sur le portrait.

— Rowena Serdaigle, ricana le sorcier du portrait, vous ne savez pas ce que vous faites…

— *Convulsis !* s'écria la sorcière en lui coupant la parole.

Il y eut une lumière aveuglante, blanche et brillante, et le portrait sembla… se dissoudre. Peu après, quand la vision de James se réajusta à la relative obscurité de la pièce, il vit que le portrait n'avait pas vraiment disparu. Pourtant, le cadre était détruit ; la peinture éventrée laissait apparaître en son milieu un trou béant. Quant au bois de la porte, il avait éclaté et ses morceaux disparu dans l'obscurité de la pièce.

James, Poufsouffle et Serdaigle s'approchèrent ensemble du portrait déchiqueté. Entre les deux sorcières, James aperçut un éclat d'argent dans les profondeurs qui s'ouvraient derrière le tableau. Il y avait une petite pièce cachée, et James faisait face à son propre reflet.

— Il est là ! haleta-t-il, à la fois heureux et terrorisé. Je vois mon reflet. C'est le miroir magique.

Poufsouffle alluma sa baguette et la tendit en avant. Très précautionneusement, elle traversa le tableau en lambeaux, et pénétra dans la pièce obscure qui venait d'être découverte. Sa baguette illumina l'espace restreint, fit briller des reflets sur le cadre du miroir. Quand James entra derrière elle, il regarda autour de lui. Il remarqua immédiatement que le miroir ressemblait beaucoup à celui du bureau de Merlin, sauf qu'il était à la verticale et non à horizontale, posé sur deux pieds pourvus de griffes, comme des pattes d'animal. Il y avait également des mots gravés sur le cadre d'or sculpté du miroir de Serpentard. James tenta de les déchiffrer mais l'inscription, d'une écriture ornée et élégante, n'avait aucun sens. « *Riséd elrue ocnot edsi amega siv notsap ert nomen eJ.* »

— Le Miroir du Riséd, murmura Poufsouffle d'une voix éblouie. Il n'a pas donc pas été détruit. C'est *lui* qui l'avait conservé durant tout ce temps.

Le visage de Serdaigle était empourpré de fureur.

— Nous aurions dû le savoir. Mais qu'a-t-il fait du *Livre Compas* ? Sans lui, le pouvoir du miroir est incontrôlable et capricieux, réduit à sa plus simple expression ; il ne montre que des illusions. Nous devons retrouver le livre.

— Oui, ne t'inquiète pas, répondit Poufsouffle, nous le chercherons, dès que nous aurons parlé à Godric de cette étonnante découverte. Mais pour l'instant, nous avons une autre tâche urgente. James nous a rendu ce soir un second grand service. J'imagine qu'il désire retourner chez lui aussi vite que possible.

— Oui, si ça ne vous gêne pas, approuva James. J'ai été très heureux de vous rencontrer – sauf Serpentard bien sûr. Mais je voudrais savoir si je peux rentrer chez moi.

— James Potter, dit Poufsouffle avec un sourire. Nous aurions eu de très nombreuses questions à te poser – comme par exemple, savoir ce qui nous arrivera, ou ce que deviendra cette école dans le futur. Mais j'imagine qu'il est mieux, pour l'équilibre des choses, que nous en ignorions tout.

— Il y a quand même une question vitale, Helga, dit Serdaigle. (Elle se tourna vers James, le visage grave, l'air inquiet.) Si ce que tu nous as dit est vrai, James – et nous n'avons aucune raison d'en douter – il s'avère que le directeur de cette école, dans un millier d'années, est un complice actuel de Salazar Serpentard. James, réponds-moi aussi sincèrement que possible : connais-tu le vrai nom de ton directeur ?

— Bien sûr, répondit James. (Il fronça les sourcils, sans comprendre.) Je croyais vous l'avoir déjà dit. C'est Merlin. Vous le connaissez actuellement sous le nom de Merlinus Ambrosius. Il est revenu à notre époque, la nuit de l'alignement des planètes – je crois que vous appelez ça le « couloir de

traversée des anciens ». Je l'ai vu ici-même, cette nuit… En fait, je l'ai surtout *entendu* parce que j'étais coincé dans le laboratoire d'à côté. Mais Merlin a parlé avec Serpentard, dans ce bureau.

Le visage de Serdaigle était devenu très pâle. Elle étudia longuement l'expression de James, puis se tourna pour regarder Poufsouffle.

— *Il* était là, cette nuit, dit-elle doucement. Alors, *tout* est vrai. J'ai du mal à y croire.

— Et ce garçon est la preuve qu'il va réussir. C'est bien pire que nous le pensions. La légende…

— Chut, Helga, dit gravement Serdaigle. James n'a pas besoin d'entendre tous les détails.

Les deux sorcières se tournèrent vers James. Dans la lumière de leurs baguettes, leurs expressions étaient dramatiquement sérieuses.

— Écoute-moi bien, James Potter, dit Serdaigle avec emphase, prends garde à Merlinus. L'enchanteur est capable de tromper ceux dont il recherche la confiance. S'il a obtenu la position de directeur, il a sans doute déjà ensorcelé de nombreux sorciers de ton époque. Peut-être est-il déjà trop tard pour ton monde. Mais tu dois avoir été envoyé ici, cette nuit, dans un but précis. Peut-être ton retour servira-t-il d'avertissement. Ce que Merlin risque d'apporter dans ton monde est une malédiction à nulle autre pareille ! Jamais la terre n'a rien connu de tel. Le Gardien des Portes, le Maître du Néant, doit être déjà libéré, et Merlinus est son Emissaire. Il est impossible de vaincre le Gardien maudit, mais si tu trouves un moyen de détruire l'Emissaire, James Potter, n'hésite surtout pas à le faire. Ne le laisse pas te tromper par son charme ! Quand le moment viendra, il n'y aura pas d'hésitation à avoir. Il te faudra agir, et vite. C'est compris ?

James regarda intensément le visage pâle et sincère de la sorcière. A un millier d'années des événements qu'elle décrivait, Rowena Serdaigle était de toute évidence terrifiée. Lentement, James acquiesça.

— Comment osez-vous ? hurla une voix furieuse qui les fit tous sursauter. C'est *ma* chambre. C'est *ma* cache.

Malgré l'espace confiné de la petite pièce, Poufsouffle et Serdaigle se retournèrent toutes deux et pointèrent leur baguette vers la sombre silhouette qui tentait d'arracher les derniers lambeaux du portrait. La voix striduleuse était inhumaine et effrayante. James se souvint soudain de la porte entrouverte du laboratoire de Serpentard. En passant devant, il avait pensé à avertir les deux sorcières, de son existence, en leur demandant d'en vérifier l'intérieur. Mais son attention avait été détournée. Serpentard les avait trompés avec une ombre factice, et s'était caché dans son laboratoire, sous la forme d'une chauve-souris probablement. Et maintenant, furieux qu'ils aient découvert son plus grand secret, il était emprisonné entre les deux formes, mi-homme, mi-vampire. Sa voix vibrait de façon hideuse, et d'énormes ailes de cuir battaient derrière son dos bossu.

Poufsouffle pointa sa baguette vers la silhouette grotesque

— Fuis, James, cria-t-elle.

Dans sa rage aveugle, le sorcier agitait ses ailes, heurtant les montants de la porte, ce qui l'empêchait d'entrer. Il s'accroupit et tenta de bondir, sa bouche déformée par des crocs pointus grondait et bavait en direction des deux femmes.

— Non ! s'écria James, affolé. Je ne… je ne sais pas quoi faire. Je n'arrive pas à réfléchir.

Un éclair rouge émana de la baguette de Serdaigle et frappa Serpentard. Le sorcier hurla quand son aile cassée retomba mollement derrière lui.

— Écartez-vous du miroir ! cracha-t-il. Si vous le touchez, vous mourrez.

D'après James, les mots déformés rendaient un son hideux dans la bouche encore animale du sorcier. On aurait cru entendre un extraterrestre

— Vas-y, James, insista Serdaigle d'une voix désespérée. Fait comme la première fois.

Réussissant enfin à passer par le trou du portrait avec une aile en moins, Serpentard plongea en avant. Les deux sorcières lui jetèrent des sortilèges de Stupéfixion, mais sous sa forme animale, le sorcier n'en fut que légèrement affaibli. Il claqua des dents, et poussa un rugissement féroce.

Décidé à échapper à cette horrible scène, James pivota sur ses talons et se jeta contre le miroir. Dès qu'il le toucha, son reflet disparut. La fumée argentée habituelle monta dans les profondeurs du miroir magique. Elle ondulait devant James, troublante et enivrante. Il ressentit une légère nausée.

— Vas-y, James ! cria encore Poufsouffle.

Il y eut un horrible sifflement rauque, et une des sorcières poussa un hurlement. James, paniqué, ne put deviner laquelle.

— Je souhaite être n'importe où, dit-il, puis il corrigea rapidement : Non ! A Poudlard. Je souhaite revenir à mon époque. *Tout de suite !*

Derrière James, Serpentard rugit quelque chose, de sa voix mi-humaine, mi-bête. James sentit la vibration de la dernière aile du sorcier. Il comprit que Serpentard approchait de lui, sans doute prêt à l'éventrer de ses ergots…

Et tout à coup, tout disparut. La chambre secrète s'effaça, aspirée dans un tourbillon de brume argentée. James ressentit à nouveau la curieuse sensation de s'étirer dans un endroit étrange, tandis qu'il traversait le temps dans le miroir. Il entendit des bruits, sentit une accélération, puis eut la sensation de tomber en avant. Il se retrouva à quatre pattes, et sa baguette rebondit sur le plancher devant lui. James leva les yeux. Il était dans une pièce inconnue, obscure et plutôt poussiéreuse. Devant lui, il vit des malles et des alignements de caisses en bois. Il s'écarta d'un geste nerveux, et regarda derrière lui. Et là, exactement pareil, mais couvert d'une épaisse couche de poussière, trônait le Miroir Magique de Serpentard. Les mêmes mots étaient gravés sur sa dorure ternie : « Riséd… ».

— James ? demanda une voix de fille, le faisant sursauter. C'est toi ? Oui. Réveillez-vous, tous les deux, il est revenu !

— Rose ? bredouilla James, abasourdi.

Près de la porte, dans l'obscurité, sa cousine apparut, brandissant sa baguette allumée. Elle était échevelée et couverte de toile d'araignée. James cligna des yeux en la regardant.

— Mais… Qu'est-ce que tu fais là ? Et où… où on est ?

Ralph, l'air endormi, se relevait aussi derrière Rose.

— On est au beau milieu de la nuit, nom d'un chien ! s'exclama-t-il. Mais quelle importance ?

— Il *savait* ! cria Rose. (Dans son excitation, elle trépignait presque sur place.) Il savait que tu reviendrais ici si nous préparions le miroir pour toi. Et tu l'as fait. Nous t'attendons ici depuis le dîner. Nous étions malades d'inquiétude. James, que s'est-il passé. Où as-tu été ?

— Attends une minute, dit James, en se relevant. Comment Ralph savait-il que je reviendrai ici ? Personne ne pouvait le prévoir.

Ralph eut un sourire timide. Il avança vers James et lui lança une bourrade sur les épaules.

— Ce n'est pas moi, dit-il. Bien sûr, ça m'aurait bien plu d'avoir deviné. Mais l'idée vient de *lui.*

Ralph indiquait du pouce quelqu'un derrière lui. James regarda par-dessus sa large épaule et vit un garçon pâle se relever lentement du sol où il était couché. Un sourire fatigué et moqueur naquit sur son visage.

— Franchement, Potter, tu as pris ton temps, dit Scorpius d'une voix traînante. Alors, c'était instructif, ton petit voyage ?





Chapitre 12 : Question de confiance

Malgré la curiosité des autres, James prétexta la fatigue et refusa de leur raconter le détail de ses aventures. Il leur indiqua seulement avoir voyagé dans le temps, jusqu'à l'époque des fondateurs, et en avoir découvert davantage que prévu au sujet de Merlin. Il promit de tout leur dire le lendemain matin – qui se trouvait être un samedi. A contrecœur, Rose et Ralph finirent par acquiescer, et les quatre élèves sortirent à pas de loup des combles où Poudlard entreposait d'anciennes reliques. Sans se poser de question, James laissa Ralph et Scorpius le guider dans un dédale de couloirs. Ils finirent par retrouver l'escalier principal.

Rose refusa d'attendre pour satisfaire sa curiosité.

— Tu as vraiment rencontré les fondateurs ? demanda-t-elle dans un chuchotement rauque.

Epuisé, James hocha la tête.

— Oui. Et ils étaient bien plus… réels que je n'aurais jamais pu l'imaginer.

Rose le regarda, les yeux écarquillés.

— Comment était Helga Poufsouffle ? insista-t-elle. C'est celle dont on parle le moins.

— Un peu brusque, mais gentille, répondit James. Même après que Serpentard ait tenté de nous tuer tous, elle a cherché à parlementer avec lui. Elle n'était pas pénible – aucun d'eux ne l'était – mais tous étaient durs et aguerris… (Il soupira.) Je t'en dirai plus demain. Comment avez-vous su que j'avais disparu ?

— Eh bien, tu as quand même été absent vingt-quatre heures, chuchota Ralph. Cédric m'a réveillé hier, au milieu de la nuit, pour me raconter ce qui s'était passé. D'après lui, Merlin a ensorcelé la gargouille pour le prévenir si quelqu'un utilisait le mot de passe et montait jusqu'à son bureau. Toute

la journée, Merlin n'a pas arrêté d'arpenter l'école. Il paraissait hyper énervé, mais il n'a pas dit un mot. D'après Rose, il cherchait quelque chose.

— Je pense qu'il cherchait le Miroir du Riséd, intervint Rose. Il a dû *sentir* sa présence, ou deviner qu'il était caché quelque part. Mais il n'a pas pu le trouver. Je présume que le miroir est protégé par un sortilège quelconque. Ça a dû rendre Merlin furieux.

— Mais alors, comment l'avez-vous trouvé ? s'étonna James.

Ils s'arrêtèrent, ayant atteint l'endroit où ils devaient se séparer. Ralph regarda Scorpius, qui haussa les épaules.

— Je savais *où* il était, répondit le garçon pâle. Je savais aussi *quand* attendre, plus ou moins.

Le château était silencieux, tout était obscur. Non loin, le vitrail d'Héraclès avait une fois de plus changé : la caricature de Scorpius était revenue. Rusard serait furieux.

James secoua la tête.

— Scorpius, vraiment, je n'y comprends rien. Comment pouvais-tu savoir ?

Scorpius poussa un long soupir.

— On me l'a dit. Mon père le savait, il l'a toujours su. Depuis des années, il étudie les écrits laissés par les fondateurs. En fait, c'est sa passion. Il voulait tout découvrir de Salazar Serpentard, apprendre à mieux le connaître, cerner sa personnalité. Et un jour, il s'est intéressé aussi aux journaux de Rowena Serdaigle. Elle les a écrits toute de sa vie, et absolument tout marqué. Mon père a d'abord dû découvrir les codes qu'elle utilisait pour crypter ses écrits. Mais il affirme que Rowena *souhaitait* qu'on la lise pour que le monde soit prévenu. Elle a décrit le garçon qui était venu du futur, celui qui avait parlé aux fondateurs. Elle a compris que, pour qu'il réussisse à retourner à son époque, à travers le miroir, quelqu'un devait l'attendre de l'autre côté. Elle a dû considérer que c'était son devoir d'y veiller, aussi elle a laissé des consignes codées, et fait le nécessaire pour que tout soit transmis, de génération en génération, aux personnes qu'il fallait : à ceux qui seraient capables de comprendre. Je ne sais pas comment mon père a hérité de ses journaux, mais il y avait un sortilège extratemporel pour les préserver, ainsi que les instructions.

James avait de plus en plus le sentiment de perdre pied.

— Mais comment a-t-elle pu faire ça ? Comment a-t-elle su le moment exact de mon retour ?

A nouveau, Scorpius haussa les épaules.

— Il faudra que tu poses la question à mon père. Mais je ne vois pas en quoi c'est important. Après tout, ça a marché, non ? Elle ne s'est pas trompée.

— La réponse est évidente, chuchota Rose. C'est toi, James, qui as dû lui dire l'époque d'où tu venais. Ou au moins lui donner des indices.

— Non, absolument pas ! s'écria James, je n'en ai pas eu le temps. (Tout à coup, un souvenir lui revint.) En fait, je leur ai parlé de la réapparition de Merlin. J'ai dit que ça s'était passé il y a un an… la nuit de l'alignement des planètes.

— Elle n'a rien eu besoin de plus, répondit Rose. Tous les sorciers savaient comment dater ce genre d'événements. Rowena Serdaigle a dû déterminer la date exacte de l'alignement, puis ajouter différents autres critères : le jour de la semaine ; le mois ; le moment du trimestre à l'école ; et même les phases de la lune. C'était une sorcière extraordinairement intelligente.

— Je sais, acquiesça James. Je n'en doute pas du tout. Mais comment avez-vous pu retrouver le miroir si Merlin lui-même n'en a pas été capable ?

Rose coupa la parole à Scorpius qui ouvrait déjà la bouche pour répondre.

— Dans son journal, Rowena Serdaigle a laissé une sorte de carte. Elle a ensorcelé le Miroir du Riséd. Avec une incantation magique, la carte reçoit le signal. Nous avons juste dû suivre la piste indiquée. En trouvant le miroir, nous l'avons simplement touché et souhaité que « revienne celui-qui-est-perdu ». Après, nous avons attendu. Et tout à coup, bang ! tu es revenu.

— Ça a marché impec, chuchota Ralph avec un grand sourire. Et tout ça, grâce à Scorpius – et à son père.

Scorpius leva les yeux au ciel, avec une grimace moqueuse.

— Ça suffit, les fleurs ! J'ai d'autres plans pour demain que passer mon samedi en retenue. Si vous restez ici, vous allez-vous faire prendre par la vieille chatte fouineuse de Rusard. Faites ce que vous voulez ; moi, je retourne au lit.

Il se tourna et commença à monter les escaliers. James trouva son avis excellent. Il souhaita bonne nuit à Ralph qui descendit vers les sous-sols puis il suivit Scorpius, sa cousine à ses côtés.

Tandis que les trois élèves passaient sous le portrait de la Grosse Dame pour entrer dans la salle commune de Gryffondor, Rose adressa à James un sourire ensommeillé.

— Je suis tellement contente que tu sois revenu, James ! Nous ne savions pas où tu étais parti, ni si les informations de Scorpius étaient exactes. J'avais tellement peur ! Je pensais que Merlin t'avait peut-être envoyé… quelque part.

James plissa le front. Il se souvenait des avertissements de Rowena Serdaigle, lui disant de ne pas se laisser charmer par Merlin. Il savait qu'il aurait peut-être à affronter l'enchanteur un jour, au moment voulu. Il essaya d'adresser à sa cousine un sourire rassurant.

— Je vais très bien, dit-il, mais je suis passé près de la catastrophe. Je te raconterai ça demain. Je te raconterai tout, si ça t'intéresse vraiment. Pour le moment, allons dormir. Je suis à moitié mort.

Ils se souhaitèrent bonne nuit, puis chacun d'eux monta l'escalier de son dortoir. Quand James entra dans la chambre obscure, Scorpius était déjà couché, le dos tourné.

James réalisa que la robe de clerc qu'il avait empruntée dans l'ancienne version de Poudlard n'avait pas traversé le temps avec lui. Il portait à nouveau son pyjama rayé. Très fatigué, il posa ses lunettes et sa baguette sur sa table de chevet, et monta dans son lit. Il resta un moment étendu, puis se rassit.

— Scorpius ? appela-t-il.

L'autre ne bougea pas, mais James savait qu'il écoutait.

— Je ne sais pas trop pourquoi tu m'as aidé, mais merci. Merci beaucoup.

James se laissa retomber en arrière. Une bonne minute plus tard, il était presque endormi quand il entendit Scorpius bouger. Dans l'obscurité, le garçon répondit dans un chuchotement rauque :

— Ne me remercie pas encore, Potter. Le temps viendra où tu regretteras sans doute d'être revenu. Le temps viendra peut-être où tu me maudiras de t'avoir aidé.

Le lendemain matin, James dormit très tard. Quand il se réveilla, l'éclat aveuglant de la neige et du givre brillait derrière la fenêtre du dortoir. Il prit une douche, s'habilla, et dégringola les escaliers, à la recherche de ses amis. Il finit par trouver Rose et Ralph dans la bibliothèque où ils se disputaient à voix basse sur la façon de répondre aux derniers devoirs donnés par le professeur Revalvier.

— Vous êtes consternants, dit James. On n'a pas idée de travailler un samedi matin.

— Techniquement, répondit Rose, ce n'est plus le matin. Et d'ailleurs, on t'attendait. Je meurs d'envie de savoir ce qui s'est passé hier.

Ralph referma son livre avec un claquement sec.

— Je te signale qu'on gèle dehors. Même le lac est couvert de glace. Dans les salles communes, tous les autres ne parlent que du prochain bal, pour le réveillon, en réfléchissant à celui ou celle qu'ils emmèneront. Il n'y a rien à faire ! Au fait, tu as reçu le canard de Zane ?

James cligna des yeux.

— Quand ? La nuit dernière ?

— Non, ce matin très tôt. Euh… pour Zane, c'était sans doute la nuit dernière. Lui aussi voulait savoir ce qui t'était arrivé. Il veut être prévenu par canard dès que tu seras prêt à parler. Il dit qu'il pourra nous retrouver si on lui donne un endroit précis.

Avec un sourire, James secoua la tête.

— C'est dingue.

— C'est Zane, répondit Ralph, en haussant les épaules.

— Et Scorpius ? demanda James à contrecœur. On l'invite aussi ?

— Non. (Rose eut l'air mal à l'aise.) Il prétend déjà savoir tout ce qu'il a besoin de savoir.

— Je ne comprends pas trop ce que ça veut dire, ajouta Ralph. Au fait, ça me rappelle un truc : hier, tu as reçu quelque chose qu'on appelle une Beuglante.

— Quoi ? s'écria James en fronçant les sourcils. Une Beuglante ? Et de qui ?

— De ta mère, répondit Rose. La lettre est arrivée au petit-déjeuner. Comme tu n'étais pas là pour l'ouvrir, nous avons essayé de la sortir de la Grande Salle, mais elle nous a explosé dans les mains. J'ai peur que tout le monde ait entendu. Tu aurais dû nous le dire, James.

— Mais de quoi tu parles ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Pourquoi cette Beuglante ?

Rose scruta attentivement son visage.

— Tu ne sais pas ?

— Zut, Rose, arrête ! Qu'est-ce que ma mère voulait ?

— Tante Ginny était furieuse, et sa voix a résonné comme une trompette. Elle a dit qu'une fois, ça passait, et qu'elle n'avait rien dit parce que tu étais le fils de ton père ; qu'elle avait espéré que tu retiendrais la leçon. Elle a dit que ces objets étaient dangereux ; et qu'ils appartiennent à ton père et non à toi. D'après elle, ton père aussi était très déçu que tu aies recommencé. Ta mère a dit qu'elle

espérait que tout le monde entendrait sa Beuglante, y compris les professeurs, pour qu'ils sachent tous que tu comptais fouiner dans Poudlard avec la Carte du Maraudeur et la cape d'invisibilité de ton père. Elle espère que tu seras puni pour ça.

Sous le choc, James bafouilla plusieurs mots inaudibles avant de réussir à faire une phrase cohérente.

— Mais… je ne les ai pas prises ! Je ne les ai pas retouchées depuis l'année dernière. Elles doivent toujours être à la maison, dans la malle de mon père ou ailleurs.

— Non, dit Rose, soulignant l'évidence, même si tu ne les as pas prises, elles ne sont pas chez toi, ni dans la malle de ton père. Elles ont disparu, et ta mère est certaine que c'est toi le coupable.

James était à la fois furieux et blessé d'être accusé aussi injustement. D'accord, il avait emprunté la cape et la carte l'an passé, mais il avait eu pour ça de très bonnes raisons. Cet été, il avait accepté sa punition. Et il n'avait pas la moindre intention de recommencer. Qui alors avait pu prendre ces deux objets ? Tout à coup, avec un sursaut, James se souvint du dernier matin, avant de prendre le Poudlard Express. Le front plissé, il évoqua le retard suspect de son frère à faire ses bagages.

— Quel petit Scroutt menteur et dissimulé ! cracha-t-il, furieux.

— Quoi ? s'étonna Rose. Qui ?

— Albus ! Il est bien digne d'être un Serpentard ! C'est lui qui a volé les affaires de papa, c'est évident. Ça ne peut être que lui. Le dernier matin, à la maison, alors que nous devions partir, il a traîné, sans même fermer sa malle. Et tout à coup, il est parti en courant. Mes parents étaient en bas, à préparer la voiture. Il a dû aller dans leur chambre et prendre la cape et la carte dans la malle de papa. Il savait parfaitement que les parents feraient retomber ça sur moi.

— Tu ne peux pas dire ça, dit Rose fermement.

— D'accord, acquiesça James. Et pourtant, j'en suis certain. Attends un peu que je le rattrape. Je vais lui faire envoyer un hibou aux parents, et confesser ce qu'il a fait. Tu vas voir ça.

— En attendant, intervint Ralph, nous attendons toujours d'entendre tes aventures d'hier. Aussi, pourrais-tu satisfaire notre curiosité et repousser ce petit détail concernant ton frère à plus tard ?

Toujours furieux contre Albus, James accepta à contrecœur. Dans l'après-midi, il aurait largement le temps de chercher son frère. Peut-être accepterait-il l'offre de Ralph, et descendrait-il avec lui jusqu'à la salle commune de Serpentard ?

Ralph continua :

— Rose et moi avons réfléchi, et nous avons trouvé un super endroit pour convoquer Zane et entendre tranquillement ton histoire. Va chercher ta cape, et retrouve-nous à l'entrée de la rotonde. Et amène ta baguette !

Quelques minutes plus tard, comme convenu, James retrouva Ralph et Rose près des statues brisées des quatre fondateurs. Les grandes portes avaient été fermées contre le vent glacé, mais il restait un petit portillon d'accès sur la gauche, et c'est là que Rose les mena.

En traversant le sol de marbre, James ressentit une sensation très étrange. Il se souvenait d'avoir vu les statues ici même, la veille, intactes, toutes neuves. En passant sous la voûte, il leva les yeux : le nom de l'école, gravé dans le linteau, était effacé, presque noyé dans l'ombre du haut plafond. James se demanda s'il trouverait encore des morceaux de miroir cassé sur le sol en se penchant derrière les statues. Il frissonna.

Une fois sortis, les trois élèves plissèrent les yeux devant la vive luminosité du soleil qui se reflétait sur la blancheur de la neige. Plus loin, le lac était effectivement à moitié gelé, sauf au milieu, où apparaissait l'eau noire agitée de petites vagues. Le vent était vif. Il faisait voler des flocons de neige gelée qui piquaient le visage comme des grains de sable. En silence, ils firent ensemble le tour du château, enfouis dans leur manteau pour mieux lutter contre le froid.

James fut amusé de voir que Rose les conduisait vers l'ancienne grange de pierre où Hagrid gardait sa ménagerie. Ralph ouvrit la porte principale

— Ici au moins, il fera chaud, dit-il. Et je suis certain que personne ne nous verra, ou ne viendra nous déranger. Il fait bien trop froid pour se balader.

Grâce aux flammes que lançait régulièrement Norberta, il faisait effectivement tiède à l'intérieur de la vieille grange. Accrochées au mur, plusieurs lanternes jetaient sur le sol de terre battue une douce lueur dorée, agréable et douillette. Par contre, une lumière froide hivernale émanait des petites fenêtres. Dans leur cage, les bêtes grognaient et aboyaient au passage des élèves.

— Il y a des bancs près des stalles du fond, signala Rose. On pourra s'asseoir. J'ai emmené un thermos de chocolat chaud et quelques Nids de Cafards.

— Pétard, Rose ! s'exclama Ralph, enchanté. Tu penses vraiment à tout.

Une fois assise, Rose ouvrit son sac, en sortit des provisions, le thermos, et quelques verres.

— Dommage pour Zane, remarqua-t-elle. Il ne pourra pas partager notre pique-nique.

— Ne t'inquiète pas, j'ai tout ce qu'il me faut, dit une voix joyeuse.

Quand Zane apparut de nulle part, les trois autres sursautèrent, puis levèrent les yeux. L'Américain flottait à deux mètres du sol, assis dans l'air. Il mâchonnait une saucisse plantée dans une fourchette.

— Ici, c'est l'heure du petit déjeuner, dit-il, et je ne suis pas tellement du matin. Mais pour rien au monde, je ne voudrais rater ce rendez-vous. James, je suis vraiment content de te revoir.

— Euh... Merci, répondit James. Mais c'est un peu bizarre. Tu es… euh – en l'air.

— Oui, je sais. (Mangeant toujours avec appétit, Zane regarda derrière lui.) Hey ? Raphaël, qu'est-ce qu'on doit faire quand le Doppelgänger se met à léviter ?

Il y eut un silence, comme si Zane écoutait la réponse. Puis il hocha la tête.

— Désolé, les mecs, continua-t-il. Apparemment, ça fait partie de l'intuition normale d'un Doppelgänger. Il doit trouver la lévitation plus terrifiante comme effet. Peut-être que je redescendrai un brin quand il en aura marre.

— Tu as créé un Doppelgänger pour envoyer des messages visuels ? s'exclama Rose, en ouvrant des yeux incrédules.

— Tu ne lui as pas expliqué ? s'enquit Zane en regardant James. Et pourtant, elle a compris tout de suite. Elle est drôlement intelligente.

— Mais c'est impossible ! bafouilla Rose. Les Doppelgängers ne sont qu'un mythe. C'est aussi invraisemblable que la théorie du chaos et de l'aile de papillon.

Ralph croquait un Nid de Cafards avec appétit.

— Il est un peu tard pour prétendre que ça ne marche pas, Rosie, dit-il.

— Nous pouvons le maintenir aussi longtemps que c'est nécessaire, affirma Zane. (Il posa sa fourchette – qui sembla flotter à ses côtés, sans être posée nulle part.) De temps à autre, il faudra

simplement que vous me lanciez un Maléfice Cuisant, ou autre chose du même genre, histoire de ranimer un peu la magie. A mon avis, Franklyn est ravi de faire de nouvelles expériences. Alors, vas-y, James. Raconte-nous tes aventures à l'Age de Pierre.

Essayant de se souvenir de tout, James se lança dans son récit. Il expliqua son voyage à travers le miroir et comment, contre toute probabilité, il en était arrivé à devenir le mystérieux « fantôme de la plinthe », comme Ashley Doone l'en avait accusé par plaisanterie. Ceci nécessita d'autres explications, parce que l'Américain n'avait jamais vu la photo des quatre fondateurs, ni entendu les différentes hypothèses concernant le visage flou caché à l'arrière-plan. Ensuite, James expliqua sa capture par Salazar Serpentard, et la conversation qu'il avait entendue entre le sorcier chauve et le Merlin de ce lointain passé. Il décrivit le duel au sommet de la tour Sylvven, puis la façon dont les deux sorcières, Serdaigle et Poufsouffle, avaient retrouvé dans la chambre de Serpentard le miroir jumeau de l'*Amsera Certh* de Merlin. Enfin, il répéta l'avertissement de Rowena Serdaigle concernant le retour du Merlin, son rôle d'Emissaire du Gardien des Portes. En guise d'explication, James sortit le tabloïd que Lucy lui avait envoyé quelques mois plus tôt, détaillant le mode de fonctionnement de l'horrible créature auprès des Moldus.

Quand James arrêta enfin de parler, il ne restait plus de chocolat chaud ni de Nids de Cafards, et les trois amis avaient dû envoyer à Zane plus d'une dizaine de Maléfices Cuisants.

— D'accord, commenta Zane, à voir la façon dont les deux sorcières ont réagi quand tu l'as découvert, les fondateurs connaissaient déjà ce miroir du Riséd, James.

— C'est vrai, admit Rose. Apparemment, elles le connaissaient, mais croyaient qu'il avait été détruit. Serpentard a dû s'arranger pour le garder pour lui tout seul. Après le passage de James, les autres fondateurs l'ont récupéré mais sans le *Livre Compas* – que Serpentard a dû cacher ailleurs. James, tu as changé l'Histoire !

— Non, dit Ralph, en fronçant les sourcils. De toute évidence, les quatre fondateurs avaient déjà récupéré le miroir magique du Riséd avant que James ne retourne dans le passé. James, si je me rappelle bien, ton père aussi l'avait découvert à Poudlard, non ? Et il a tenu une grande place dans certains de ses livres.

James hocha la tête.

— Oui, je l'ai souvent entendu en parler. En première année, il a revu ses parents morts dans le miroir. C'était très important pour lui. En fait, d'après Dumbledore, c'était même *trop* important.

— C'est pour ça que les Retourneurs de Temps ont été interdits, indiqua Rose avec un petit reniflement de regret. Il est très compliqué de voyager dans le temps, et ça risque de rendre fou. Si James est retourné dans le passé, j'imagine qu'il y a une raison… et que c'était déjà écrit. C'est à cause de lui que le miroir a été repris à Serpentard cette nuit-là. C'est pourquoi son visage apparaissait sur la photo des quatre fondateurs, avant même qu'il ne fasse ce voyage dans le temps. C'est logique.

Le visage de Ralph était plissé par la concentration.

— Si tu veux mon avis, ça ne me paraît pas si logique que ça.

— D'accord, c'est bizarre, dit Rose. (Elle jeta un coup d'œil à la silhouette flottante de Zane.) Mais pas plus que d'utiliser un Doppelgänger pour transmettre des messages. Le monde magique devient de plus en plus improbable et compliqué.

— Mais nous avons quand même appris des trucs importants sur Merlin, dit James tristement. Nous ne pouvons pas lui faire confiance. Il est bien l'Emissaire du Gardien. Peut-être devrons-nous le combattre pour renvoyer le Gardien dans le Néant…

— Pas moi ! dit Ralph, en secouant la tête. Je ne peux pas. Ma baguette vient de son bâton. Elle se retournerait probablement contre moi.

Rose secoua la tête.

— Non, Ralph, ça ne marche pas comme ça. Dorénavant, ta baguette t'appartient. Une baguette obéit toujours au sorcier qui l'a obtenue.

— Nous ne serons probablement pas obligés de combattre Merlin, dit Zane, l'expression songeuse. Je ne pense pas qu'il soit si intéressé par le retour du Gardien. Il savait juste que c'était un risque à envisager. Il a pris la balise-pierre de Serpentard pour pouvoir contrôler la malédiction si elle se produisait. Peut-être a-t-il l'intention de renvoyer lui-même le Gardien dans le Néant ? Après tout, comme je te l'ai déjà signalé, James, tu respires toujours. Et si Merlin était mauvais, ce ne serait pas le cas. Il *sait* que tu es au courant, surtout maintenant.

— Il n'a que la moitié de la balise-pierre, répondit Rose. Serpentard a gardé l'autre, avec l'intention de la transmettre à ses descendants, jusqu'au dernier survivant quand la malédiction arriverait. Lui aussi voulait pouvoir intervenir. En fait, ni Merlin, ni cet héritier mystérieux, ne peuvent réellement contrôler le Gardien, puisqu'ils n'ont pas la balise entière. Il faudrait réunir les deux pierres pour renvoyer le Gardien dans le Néant.

— Ou alors le libérer sur la terre, dit Ralph avec un frisson. Cette chose est déjà là, dehors, non ? C'est ça que nous avons vu, l'autre jour, dans le miroir magique ! Le truc qui parlait à la statue sur la tombe de Voldemort. La malédiction est déjà en marche.

— Merlin cherche peut-être à retrouver l'autre moitié de la pierre ? proposa Zane. Je n'arrive pas à croire qu'il soit passé du côté obscur.

— Il n'a pas besoin de « passer », dit James. D'après Serdaigle, Merlin est mortellement dangereux. Rose avait raison, ce n'est qu'un mercenaire magique. Il a arrêté de tuer pour de l'argent quand il est tombé amoureux de la Dame du Lac. Mais quand son histoire a mal tourné, Merlin a voulu se venger. Il a fini par tuer celle qu'il aimait, sans même le savoir. Après ça, il s'est mis à détester le monde entier, les sorciers et les Moldus. C'est pour ça qu'il a pris la balise-pierre de Serpentard ! C'est pour ça qu'il a laissé revenir avec lui une créature qui pourrait détruire la terre. À quoi ça sert de le nier ? C'est la vérité.

Zane secoua la tête, très grave.

— J'espère que tu as tort, James, mais si tu as raison, il vous faudra faire vraiment très attention tous les trois.

— Nous ne sommes pas seuls, dit James tristement. Le monde entier va devoir faire très attention. Mais bon, maintenant, il n'y a qu'une seule chose à faire pour aider.

— C'est quoi ? demanda Rose.

— Surveiller Merlin, répondit James avec force. Et essayer de retrouver avant lui les deux moitiés de la balise-pierre

Les vacances de Noël approchaient. Quelques jours après son retour, James réalisa que le temps passait dans un tourbillon d'activités. Il avait voulu affronter son frère au sujet de la cape d'invisibilité et de la Carte du Maraudeur, et demander à Ralph de l'emmener dans la salle commune de Serpentard, mais chaque soirée semblait remplie de travail, de devoirs à rendre, de préparatifs pour la réunion hebdomadaire du club de Défense, de répétitions de la pièce, d'essais des costumes.

Le soir du dernier match de l'année, James n'avait pas encore pu parler à Albus en tête-à-tête. Il était déterminé à le faire cette nuit même, après le match. En plein hiver, le crépuscule tombait tôt. Sur le terrain de Quidditch, la visibilité était encore aggravée par d'énormes nuages arrivant de l'est. Quand James et Rose s'installèrent à leur place, dans les gradins de Gryffondor, d'épais flocons se mirent à tomber. La neige formait comme un rideau et transformait le terrain en une sorte de scène fantomatique. De l'autre côté, les gradins de Serpentard ressemblaient à un énorme monolithe grisâtre.

Les joueurs émergèrent de leur stand, omettant, à cause de la mauvaise visibilité, leur traditionnel tour du terrain avec des acrobaties variées. Sans doute devaient-ils craindre de télescoper dans le brouillard, avant même que le match commence. Loin en dessous de James, à peine visible, le capitaine de l'équipe de Quidditch de Gryffondor, Devindar Das, serra la main de Tabitha Corsica, capitaine de l'équipe Serpentard. Peu après, les deux capitaines s'envolèrent pour rejoindre leurs équipes déjà en l'air. Cabe Ridcully, le professeur de Quidditch, qui était aussi l'arbitre officiel du match, relâcha les deux cognards et le vif d'or, puis il jeta le souafle en direction des équipes aux aguets. Immédiatement, le jeu commença, et chaque joueur se rua dans l'action.

James trouva le match très difficile à suivre, mais pas seulement à cause de la neige qui tombait de plus en plus dru, aveuglant quasiment les spectateurs. En fait, James ne s'était pas remis de son échec – pour la deuxième année de suite ! – à rentrer dans l'équipe de sa maison. Il n'arrivait toujours pas à admettre avoir oublié le jour des essais. Chaque fois qu'il y pensait, il se maudissait. Il aurait dû être là-haut pour affronter Albus, l'attrapeur de l'équipe adverse. C'était vraiment humiliant de voir son frère sur un balai, faire montre de ses talents. Heureusement, étant Gryffondor, James pouvait encourager les adversaires d'Albus sans paraître mesquin ou jaloux. Quand Noah envoya sur Albus un cognard bien placé qui le heurta dans le dos, manquant le projeter à bas de son balai, James bondit et hurla des quolibets moqueurs. En se rasseyant, il se sentit coupable, puis il se souvint qu'Al avait probablement emporté la cape et la carte, laissant James en porter la responsabilité. Aussi, il cria plus fort encore, conseillant à Noah de viser la tête la prochaine fois.

Le match fut très serré. Gryffondor gagna, mais de justesse. Tara Umar, l'attrapeur de Gryffondor marqua la fin du match et fit le tour des gradins, le bras levé avec le vif d'or, tandis que l'air vibrait de hurlements rauques et de vociférations délirantes.

James dévala les escaliers deux par deux avec l'intention de rattraper Albus sur le terrain. Il courut dans l'herbe couverte de neige, et regarda à droite et à gauche, pour chercher son frère. Et finalement, il le vit, le balai sur l'épaule, la tête basse, plongé dans une conversation intense avec Tabitha Corsica et Philia Goyle. Avec un mélange de dépit triomphant et de juste colère, James fonça sur eux.

— Albus, il faut que je te parle ! hurla-t-il, pour couvrir le bruit des élèves qui partaient. Maman m'a envoyé une Beuglante, et c'est toi qui aurais dû la recevoir.

Albus ne répondit pas, mais les deux sorcières se tournèrent pour regarder James. Si Philia fronçait les sourcils d'un air menaçant, les yeux de Tabitha étaient étrangement brillants et mornes. Elle vit James approcher, mais resta silencieuse.

En s'arrêta non loin du petit groupe, James piqua un fard. Il avait la très nette sensation qu'il interrompait quelque chose, et se sentait mal à l'aise. Ce qui le rendit furieux. C'est lui qui devait diriger la discussion. Il se racla la gorge, bruyamment.

— Je t'ai entendu, déclara son frère sans se retourner.

Tabitha tourna la tête, comme pour fixer la neige qui continuait à tomber, silencieuse et régulière. Au bout d'un moment, elle prit le balai d'Albus et s'éloigna vers le stand de Serpentard. Philia la suivit, après un dernier regard noir adressé à James. Albus se tourna, mais sans relever les yeux.

— Franchement, James, dit-il, tu tombes très mal.

— Je suis désolé ! aboya James. Je ne savais pas qu'il fallait un rendez-vous pour te voir. Je présume que c'est « Tabby » qui gère ton emploi du temps ?

— Je ne parlais pas de moi, sombre idiot, dit Albus en regardant son frère. Mais Tabitha traverse une période noire. Perdre ce soir a été la goutte d'eau inutile. Pour elle, c'était très important. Je sais bien que tu t'en fiches. Tu ne t'intéresses qu'aux problèmes de Gryffondor.

Les yeux étrécis, James écarta les mains en signe d'incompréhension.

— Mais de quoi tu parles, Al ? Depuis que tu as disparu dans le donjon de Serpentard, je te vois à peine. Alors, lequel de nous deux ne s'intéresse qu'à ce qui se passe dans sa maison, hein ? Et tu t'en moques peut-être, mais j'ai de très bonnes raisons de détester cette vipère qui a cherché l'an dernier à me causer des tas d'ennuis. Tu n'étais pas là quand elle a traité papa de menteur et d'imposteur devant toute l'école.

Sans croiser le regard de son frère, Albus secoua la tête.

— C'était l'an dernier. Le problème, James, c'est que tu es un Gryffondor. Tu ne comprends rien à la façon dont Tabitha a grandi, ni à ce qu'elle a dû endurer. Bien sûr, je n'approuve pas à ce qu'elle a fait pendant ce débat, mais ça correspond à la façon dont elle a été éduquée. Les Serpentard ont des raisons d'être en colère. Surtout Tabitha.

James l'écoutait à peine. De rage, il tapa du pied la neige et faillit dire un gros mot.

— Je m'en fiche ! Albus, ils se servent de toi. Comment peux-tu ne pas t'en rendre compte ? Ils n'ont pas de cœur. Ils n'en ont rien à cirer de toi, surtout cette menteuse à la langue fourchue. Tu regretteras un jour de les avoir crus. Et ne dis pas que je ne t'aurais pas prévenu !

Le front plissé, Albus étudia James d'un regard dur.

— C'est promis, je ne le dirais pas que tu ne m'as pas prévenu, James. Mais je t'assure que jamais Tabitha ne m'a parlé comme tu le fais ce soir. Jamais elle ne m'a dit du mal de toi comme tu en dis d'elle. C'est mon amie. Et pour être franc, aujourd'hui, j'ai besoin d'amis, bien plus que je n'ai besoin d'un frère.

James était si furieux qu'il avait envie de hurler. Comment Albus pouvait-il être aussi obtus ? Son frère le regardait comme s'il n'attendait qu'une chose : que James s'en aille.

James choisit de revenir à un sujet où il était certain de pouvoir s'indigner.

— Tu as pris la cape d'invisibilité et la Carte du Maraudeur !

Cette fois, le visage de son frère changea. Albus parut étonné, et même un peu inquiet.

— Mais qu'est-ce que tu racontes encore, James ?

— Ne fais pas l'innocent avec moi, Al. Tu as dû entendre la Beuglante que maman m'a envoyée. Rose affirme que tout le monde l'a entendue dans la Grande Salle, l'autre jour, au petit-déjeuner. Maman pense que j'ai repris les affaires de papa – parce que je les avais empruntées l'an passé. Je veux que tu lui dises la vérité.

— Mais quelle vérité, James ? s'exclama Albus, aussi en colère qu'exaspéré. Tu dois les avoir, c'est évident. Moi, je ne les ai pas prises.

— Bien sûr que si ! Ne mens pas. Je sais toujours quand tu mens.

— Alors peut-être ne me connais-tu pas aussi bien que tu le prétends. N'essaye pas de rejeter ça sur moi, James. Je ne veux pas que tu racontes n'importe quoi sur moi, juste parce que tu détestes Serpentard.

— Quoi ? bafouilla James. Ça n'a rien à voir. Je veux juste que maman sache…

— Bien sûr, que ça tout à voir ! hurla Albus.

Sa voix rendit un curieux écho. La neige qui tombait étouffait le brouhaha alentour. D'ailleurs, à présent, le terrain était quasiment désert autour des deux garçons.

— Tu étais si anxieux d'être envoyé à Gryffondor, continua Albus d'une voix plus calme, pour pouvoir être comme papa et maman. Tu t'es tellement efforcé de leur ressembler que tu n'as jamais pris la peine d'être *toi-même.* Mais je ne suis pas comme toi, James ! Moi, je ne suis que *moi.* Albus Severus Potter, de la maison Serpentard. Sois jaloux si tu veux, si tu ne peux pas t'en empêcher, mais fiche-moi la paix ! Ne cherche pas à détruire ce que j'ai trouvé dans ma maison. Je savais bien que tu essaierais – on me l'avait dit. Crois-moi, si tu continues, tu le regretteras.

Albus tourna les talons, et s'éloigna rapidement. Sa silhouette fut vite noyée dans la neige épaisse. James fit quelques pas pour suivre son frère, et s'arrêta très vite.

— Al, attends ! cria-t-il. Écoute, Al, je ne comprends pas ce qui s'est passé, mais ce n'est pas du tout ce que je voulais dire. Zut, pourquoi nous disputer comme ça ? Pourquoi laisser quelque chose d'aussi stupide que nos différentes maisons intervenir entre nous ?

James devina que son frère s'était arrêté. Il n'était plus qu'une vague ombre grise perdue dans la neige.

— C'est toi qui crées des problèmes, James. Pas les Serpentard.

— Écoute, dit James, mal à l'aise, on oublie tout, d'accord ? Dis-moi juste un truc... Est-ce que c'est vrai que tu n'as pas pris la cape et la carte ?

La silhouette se retourna pour regarder James. Albus sembla secouer la tête, mais James n'en était pas certain. Tout à coup, son frère demanda :

— Tu vas retourner à la maison pour les vacances ?

James fut surpris.

— Bien sûr, pourquoi pas ?

— Maman s'imagine que nous parlons souvent ensemble, même si ce n'est pas le cas, répondit Albus en guise d'explication. Le jour où tu as reçu une Beuglante, elle m'a écrit. Le Terrier va être vendu. Pendant les vacances, la famille va déménager tout ce qui reste à l'intérieur. C'est le seul moment où tout le monde sera disponible. À mon avis, ça rendra les vacances affreuses. J'ai averti maman que je restais ici. Je ne veux pas voir le travail de grand-père détruit, morceau par morceau.

James eut la sensation de recevoir un coup dans l'estomac.

— Ils vont vendre le Terrier ?

Cette fois, la silhouette floue de son frère sembla hocher la tête.

— Il y a un vieux couple – les Templeton… ils vont l'acheter. Au moins, ce ne sont pas des Moldus. Mais ils ont l'intention de tout détruire, pour faire bâtir à la place une petite chaumière de vacances. D'après maman, ils garderont le verger.

Il y eut un très long silence entre les deux frères. Puis James dit :

— Je ne savais pas. Maman ne m'a rien dit.

— Comme je viens de te le dire, elle pense que nous discutons. Et comme je viens aussi de te le dire, je ne veux pas retourner à la maison pour les vacances et assister à ça. Ça ferait vraiment un super Noël, pas vrai ?

James ne put retenir un petit rire amer.

— Va parler à Tabitha, Al. Nous trouverons bien un moment tous les deux pour discuter.

Sans un mot, Albus se tourna et cette fois, il disparut complètement. James regarda autour de lui. Les gradins étaient quasiment invisibles. Il avait la sensation d'être perdu sur une île déserte, avec un blanc tapis au sol, entouré par d'épais flocons qui tombaient silencieusement. Dans la nuit qui venait, le rideau de neige ressemblait à des cendres. James se frotta les épaules, et soupira, avant de quitter le terrain.

Rose fut aussi bouleversée que lui d'apprendre que le Terrier serait vendu. A contrecœur, elle sembla pourtant comprendre que c'était nécessaire. Ensemble, les deux cousins décidèrent de rester à Poudlard pour les vacances. Rose réussit même à transformer cette décision en une aventure à venir. Elle écrivit immédiatement une courte lettre à ses parents, pour leur demander s'ils ne voyaient pas d'inconvénient à sa décision. James griffonna quelques mots à la suite de la lettre de Rose, disant à sa tante Hermione de prévenir ses parents : James, comme Albus, resterait à l'école.

— Ils accepteront, c'est sûr, dit Rose en fermant son enveloppe. Ils savent très bien que ce serait affreux pour nous de voir cet endroit dépouillé de ses souvenirs – surtout pendant les vacances ! Noël est une période où tout le monde est censé être heureux. D'ailleurs, ce sera bien plus simple pour eux de ranger si nous ne sommes pas dans leurs pieds.

Pour se changer les idées, James réfléchit à nouveau à la menace du Gardien et aux mystérieuses implications de Merlin. Il rappela à Rose et à Ralph la nécessité de chercher les deux moitiés de la balise-pierre. D'après James, ce serait sans doute très difficile de les retrouver…

En fait, ce ne fut pas le cas. La première moitié de la balise-pierre apparut d'elle-même.

James, Ralph, et Rose, prenaient des notes fébriles au dernier cours de Littérature Magique avant les vacances de Noël, quand Merlin frappa un coup sec à la porte de la classe, interrompant le professeur Revalvier.

— Ah, monsieur le directeur, dit-elle en le regardant avec un sourire. En quelque sorte, nous parlions justement de vous. De temps à autre, votre nom apparaît dans le *Livre des Rois*. Mais les légendes qui vous entourent sont très souvent exagérées, j'en suis certaine.

Merlin s'approcha du bureau du professeur.

— Vraiment ? C'est justement le sujet que je suis venu discuter avec vous – rapidement, si c'est possible.

Le directeur baissa la voix pour ne s'adresser qu'au professeur Revalvier. Les élèves profitèrent immédiatement de la pause pour bavarder, ranger des papiers, et s'apprêter à quitter la classe pour le déjeuner.

Quand Rose lui envoya un coup de coude, James la regarda, mécontent, avant de remarquer ses yeux écarquillés. Elle lui indiqua du menton les deux sorciers qui discutaient près du bureau. James leva les yeux. Merlin se tenait très près du professeur Revalvier, dont le sourire avait disparu. La main du directeur était crispée, puissante et menaçante. Il n'avait pas son bâton avec lui, mais ça ne signifiait rien. En cas de besoin, Merlin était capable de le faire surgir, comme si le bâton restait toujours rangé à sa disposition dans un placard invisible, suivant le sorcier où qu'il aille.

— Quoi ? chuchota James.

Au début, il n'arriva pas à comprendre ce que Rose tenait à lui faire remarquer. Puis, avec un sursaut, il vit l'anneau noir que Merlin portait à la main. La pierre renvoyait des étincelles sombres, comme si elle répugnait à accepter la lumière. James n'aurait pas dû être si surpris. Après tout, durant cette nuit plus d'un millier d'années plus tôt, il avait assisté à la rencontre, et entendu Salazar Serpentard donner à Merlin sa moitié de pierre. Et pourtant, la voir aujourd'hui clignoter d'un éclat démoniaque au doigt du grand sorcier, força James à réaliser que tout était vrai. Jusqu'à maintenant, peut-être n'avait-il pas été complètement convaincu de ne pas avoir vécu une sorte de rêve.

Enfin, Revalvier hocha la tête – de toute évidence mécontente de ce que Merlin venait de lui dire. Le directeur pivota sur ses talons et quitta la pièce, sans jeter un seul regard aux élèves. Le professeur attendit qu'il ait disparu.

— Très bien, dit-elle ensuite, il semble y avoir un léger changement dans les lectures que je vous ai réclamées pour les vacances. (Elle referma le livre posé sur son bureau.) Le directeur souhaite que nous omettions les derniers siècles du Moyen-âge, la période bien sombre du monde magique, et passions directement à la Renaissance. Il a peut-être raison. La Renaissance, comme son nom l'indique, est l'âge d'or de notre Littérature Magique. Donc, je vous dispense de lire le reste de notre manuel actuel, sur le roi Harung Hrinddvane. Peut-être pourriez-vous plutôt commencer le *Livre des Légendes Sans Nom*, de Waddejlav. Pensez bien à noter par écrit le nom de ces légendes quand vous les lirez : il sera certainement modifié quand nous nous retrouverons.

Tandis que les élèves récupéraient leurs affaires et s'éloignaient en direction de la porte, Rose se plaça entre James et Ralph.

— Vous avez vu ? chuchota-t-elle.

— Oui, répondit Ralph. J'imagine qu'avec ça, il n'y a plus aucun doute : Merlin est bien impliqué avec le Gardien. A votre avis, pourquoi ne veut-il pas à que nous lisions les chroniques de Harung Hrinddvane ?

— C'est évident, répondit James à voix basse. Il sait qu'il y a là-dedans des choses à son sujet. Il essaie de modifier la perception qu'ont les autres sorciers de son passé. Revalvier nous affirme régulièrement que les légendes ont été exagérées, mais si les gens ne cessent de lire que Merlin a

enterré des armées, créé des tremblements de terre et des raz-de-marée, un jour ou l'autre, ils se poseront des questions. Comme l'a dit Rowena Serdaigle, Merlin peut enchanter les gens et leur faire croire ce qui lui plaît : il les force à lui faire confiance. Et il veut s'assurer qu'on continue à le croire un noble et bon sorcier.

Lorsque les trois amis arrivèrent dans la bibliothèque, Ralph s'arrêta dans un recoin et se tourna pour faire face aux deux cousins.

— Si Merlin a la pierre, est-ce que ça veut dire qu'il est déjà trop tard ?

— Pas vraiment, répondit Rose. Rappelle-toi, il y a deux anneaux, et chacun d'eux porte la moitié de la balise-pierre. Celui qui possède l'autre anneau garde sans doute une certaine influence sur le Gardien. Aussi longtemps que Merlin n'a pas réuni les deux pierres, il ne peut pas complètement le contrôler.

— Alors, notre seul espoir est que la seconde moitié de la pierre arrive dans de bonnes mains, répondit James. Si l'un des possesseurs d'un anneau cherche à écarter le Gardien, j'imagine que son pouvoir reste limité.

Rose parut inquiète.

— Pendant un moment, oui, peut-être. Je n'ai pas eu l'occasion de vous raconter ce que j'ai appris depuis la dernière fois. D'après toutes les légendes, une fois que le Gardien maudit a trouvé un hôte humain – une personne qui l'accepte en pleine connaissance de cause, et est prête à tuer pour prouver sa valeur – alors, plus rien n'a d'influence sur lui. La balise-pierre est bien le repère du Gardien dans ce monde, mais uniquement pendant qu'il cherche à parasiter un humain. Ensuite, il n'en a plus besoin. Et plus rien ne pourrait l'obliger à retourner jusqu'au Néant.

— Quand as-tu lu ça ? demanda Ralph, le visage livide.

— La nuit dernière. Je passe mes nuits à étudier pour trouver tout ce que je peux au sujet de la malédiction du Gardien. J'ai comparé mes notes avec celles de Lucy – nous nous envoyons régulièrement des hiboux. Beaucoup de ces légendes sont horribles ou inventées, mais toutes s'accordent sur quelques détails : la balise-pierre convoque le Gardien quand celui qui la porte reste suffisamment longtemps dans le Néant ; ensuite le Gardien suit son Emissaire dans notre monde. L'Emissaire peut utiliser la balise-pierre pour renvoyer le Gardien dans le Néant, du moins tant que le Gardien n'a pas pris possession d'un hôte humain. Une fois que c'est arrivé, la balise-pierre perd son pouvoir, et la malédiction se répand sur la terre. Et là, plus rien ne peut l'interrompre.

James fronça les sourcils, cherchant à examiner la légende sous tous les angles.

— Alors, puisque la pierre a été coupée en deux, aucun des deux possesseurs ne peut renvoyer le Gardien, même en le souhaitant. On est mal barrés.

— Mais le Gardien, que veut-il ? demanda Ralph à Rose. Pourquoi cherche-t-il à tout détruire ?

Le visage de Rose était très pâle.

— En fait, c'est très simple. Le Gardien déteste tout ce qui existe, parce qu'il veut rester unique. Il a toujours cru être le seul être vivant. Maintenant qu'il a découvert le monde des humains, il refuse de partager avec eux l'existence. Plus horrible encore, il se nourrit du désespoir et de la souffrance comme le plus affamé et le plus puissant des Détraqueurs. Mais si les Détraqueurs ne peuvent que voler les souvenirs affreux, le Gardien a le moyen de les provoquer lui-même. Il peut manipuler les reflexes basiques d'un cerveau humain et créer une panique élémentaire, une terreur sans nom. C'est ce que nous avons lu dans l'article du tabloïd que Lucy a envoyé. Le gardien essaye de comprendre

comment réagissent les humains, comment les utiliser au mieux pour produire ces sentiments dont il a besoin. Pour le moment, il ne peut affecter que quelques humains en même temps. Mais une fois qu'il sera connecté à son hôte humain, il deviendra une part de l'humanité. Il sera alors assez puissant pour affecter des milliers, sinon des millions de personnes à la fois. Il aspirera la terreur de chacun, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien d'eux. Il les transformera en poussière, et continuera... Jusqu'à ce que la vie sur terre ait disparu.

— Sauf l'hôte, dit Ralph d'une voix affolée.

— Non, l'hôte aussi disparaîtra, chuchota Rose. À la fin, le Gardien se retournera contre lui. Il veut être seul. Aussi, quand tout sera terminé, il détruira son instrument. D'ailleurs, le plus affreux, c'est que l'hôte peut même en être conscient. Il sera être si désespéré et si triste à la fin qu'il ne se souciera même plus de son sort. En fait, peut-être l'espérera-t-il.

Quelque chose se déclencha dans la mémoire de James. Rose le lut sur son visage.

— Quoi, James ? On dirait que tu viens d'avaler un œuf d'hippogriffe.

— C'est mon rêve, répondit James, en se tapant le front. Ce que tu viens de dire ressemble de façon effrayante aux voix qui parlent dans mon rêve. Il y a quelqu'un avec une cape noire, caché dans un recoin. Il parle tout le temps. Il dit à la personne de mon rêve que la justice doit être rendue ; que le jour du jugement est venu ; que la personne de mon rêve doit volontairement accepter sa tâche, pour prouver sa valeur. Et dans mes rêves, cette personne paraît d'accord. Elle est en même temps triste et en colère. On dirait qu'elle a tout perdu. Du coup, plus rien ne compte pour elle. Pire encore, le reste du monde ne semble plus exister, parce que c'est à cause de lui que toute cette tragédie a eu lieu. Je ressens son désir de vengeance, son désespoir, mais par-dessus tout, sa tristesse, si étouffante qu'on dirait un mur noir, sans porte, sans espoir d'y échapper.

— Peut-être cette personne de tes rêves est-elle destinée à devenir l'hôte dont le Gardien a besoin ? proposa Ralph, les yeux écarquillés. Ça pourrait être Merlin, non ? Après tout, il a tué lui-même la femme qu'il aimait le plus au monde. Il a quitté sa propre époque où il ne pouvait plus supporter de vivre, surtout après ce qu'il avait fait. Peut-être que notre époque l'a aussi déçu. Il n'a pas voulu y revenir. Si Merlin est à ce point désespéré, ne serait-il pas d'accord pour laisser le Gardien tout détruire, et plus que tout, le détruire lui-même ?

Rose hocha lentement la tête.

— Oui, il ressent certainement des sentiments très tristes. Je ne suis pas certaine que l'hôte du Gardien soit forcément son Emissaire, mais je n'ai rien lu contre cette hypothèse.

James réfléchissait encore, essayant de se souvenir de son rêve. Il secoua la tête.

— Non, ce n'est pas Merlin dans mon rêve. Je n'ai jamais vu le visage de cette personne, mais je suis certain que ce n'est pas lui. Il y a quelque chose qui ne va pas. Elle est beaucoup plus jeune. Et différente. Non, ce n'est pas Merlin.

Rose haleta soudain, et posa les deux mains sur sa bouche tandis que ses yeux s'écarquillaient. En la voyant réagir ainsi, Ralph sursauta.

— Quoi encore ? gémit-il.

— La lignée ! s'exclama Rose d'une voix aiguë. Comment ai-je pu oublier la lignée ? Ils l'ont même mentionnée dans la scène que nous avons vue dans le miroir, près de la tombe de Tom Jedusor, vous ne vous en souvenez pas ? Le Gardien cherchait le meilleur hôte possible, et il a senti Voldemort. Comme il ne connaît rien aux humains, il n'a pas tout de suite réalisé que Voldemort était mort, du

moins pas avant de se retrouver sur sa tombe. Il a réussi à faire parler la statue – peut-être en convoquant le fantôme de Voldemort ? Et alors, ce fantôme lui a dit qu'il y avait un autre hôte possible, avec le sang de Voldemort dans ses veines. C'est évident. L'hôte que recherche le Gardien est le descendant de Voldemort.

— Mais qui est-ce ? demanda Ralph. Nous l'ignorons, aussi nous nous retrouvons au même point de départ.

— Nous ne l'avons pas encore découvert, dit Rose, avec un sourire nerveux. Mais nous avons un moyen de le faire.

Elle regarda James. Il serra les lèvres, et soupira.

— Ma cicatrice fantôme. Tu sais, nous ne savons même pas d'où elle vient au juste, ni si nous pouvons faire confiance aux informations qu'elle nous donne.

Rose haussa les épaules.

— C'est tout ce que nous avons. Il faut espérer que ce n'est pas un piège pour nous tromper. Fais attention à tes rêves, James. Ils sont sans doute notre seul indice. Peut-être pourras-tu un jour apercevoir le visage de cette personne qui les partage. Ça ne nous mènera à la lignée.

— Il faut aussi trouver à qui appartient la mystérieuse voix qui parle, ajouta Ralph, avec force.

— Oui, ça aussi, admit Rose. Excellente remarque, Ralph. Crois-tu que ce soit Merlin ?

— Je ne sais pas. (Ralph poussa un grand soupir.) J'espère que non, mais l'autre option serait encore pire non ? Je crois qu'il vaut mieux un ennemi connu qu'un ennemi inconnu. Vous ne trouvez pas ?

Après le déjeuner, James traversa tout le château en courant pour rejoindre l'amphithéâtre où les cours d'Etudes sur les Moldus avaient lieu jusqu'à la fin de l'année. Quand il passa la porte voûtée qui menait aux gradins, il fut surpris de découvrir une atmosphère douillette, malgré les flocons qui continuaient à tomber comme un rideau épais sur les collines avoisinantes.

James rencontra Damien Damascus sur le devant de la scène.

— Heureusement, dit l'autre avec un sourire, que Curry n'est pas complètement obsédée par la manière moldue. Elle nous a autorisés à faire de la magie pour rendre l'atmosphère supportable. Pas mal, non ? Maintenant, il faut que j'apprenne à gérer ce truc-là. (Il tendit le bras, et montra le marteau qu'il tenait à la main.) Qu'en penses-tu ? Plutôt brutal, je trouve.

Autour de la scène, il faisait très bon. James enleva sa cape et la jeta sur un siège du premier rang. Il leva les yeux avec un sourire émerveillé. Le ciel était couvert de nuages gris ; des flocons tombaient en tourbillonnant, mais la neige semblait fondre dès qu'elle approchait de l'amphithéâtre. Près de la scène, les lumières paraissaient plus brillantes comme si un rayon de soleil traversait les nuages pour atterrir directement dans leurs globes suspendus. James se souvint d'un cours de Technomancie de l'an passé : il devina que, quelque part aux antipodes, un petit coin de soleil avait été emprunté… et la neige devait tomber à un endroit inhabituel !

Curry traversa la scène d'un vif

— Ah, James ! s'écria-t-elle. Mon petit Travis, vous voilà enfin. J'espère que vous avez votre manuscrit ? Venez nous rejoindre. Pour le moment, nous préparons encore les décors, mais ça nous aidera pour l'ambiance que vous lisiez en même temps les passages importants.

En même temps que les autres acteurs, James lut son texte à voix haute. Malgré ses inquiétudes latentes concernant Merlin et le Gardien, il découvrit avec surprise qu'il s'amusait beaucoup. Il était un peu étrange parfois de jouer au milieu des coups de marteau ou des hurlements de l'équipe de Jason Smith. Noah Metzker était Donovan. Au cours d'un duo avec lui, Damien et trois autres accessoiristes, dressaient en arrière-plan un décor censé représenter un château gigantesque – avec les remparts, les tours et un balcon. Le bois était lourd ! Leurs cris et leurs grognements faillirent noyer les voix de James et de Noah.

Chaque fois que les acteurs se déplaçaient sur la scène, Curry les suivait avec un gros rouleau de ruban jaune. De temps à autre, elle prit James par les épaules, pour modifier sa position.

— Quand tu liras ce passage, n'oublie pas que des pieds doivent être sur cette ligne, dit-elle, en plaquant sur la scène un X de ruban jaune. C'est là que tombera la lumière des projecteurs. Continuez, Mr Metzker, et assurez-vous de ne jamais tourner le dos à l'assistance.

— Mais James est en face de moi ! protesta Noah en gesticulant. Et c'est à lui que je dois parler, non ?

— Vous êtes un acteur, Mr Metzker, s'écria Curry avec passion. Vous parlez à l'assistance, un point c'est tout.

Noah fronça les sourcils et examina les rangées de sièges vides.

— Mais ce ne sont pas eux qui menacent de s'enfuir avec Astra ! grommela-t-il.

— Mr Metzker, dit le professeur avec un soupir, lisez votre texte. Nous verrons ensuite qui s'enfuit avec qui.

Quand ils arrivèrent à l'acte II, James ressentit soudain une douleur sourde au niveau du front. Il s'appliqua à ne pas le frotter, mais la sensation empira. Plissant les yeux contre la violente lumière des projecteurs, il chercha en direction des sièges de l'amphithéâtre. Tout au fond, presque perdu dans la pénombre, il y avait Merlin. James ne distinguait pas son visage, mais la silhouette du grand sorcier était immanquable. Quand Merlin réalisa que James le regardait, il leva une main et toucha son front, comme pour un signe de reconnaissance. James écarquilla les yeux. Tout à coup, sa cicatrice fantôme le brûla atrocement. Il eut la sensation qu'un tisonnier rougi au feu venait de s'y presser. Il ferma les yeux, et se détourna.

Il heurta quelqu'un qu'il faillit renverser.

— James ? cria Curry. Que se passe-t-il ? Vous avez failli jeter Astra en bas de la scène.

La douleur de son front s'atténuant un peu, James rouvrit les yeux. Petra le regardait d'un air inquiet.

— James, ça va ?

— C'est les spots, mentit James. Ils sont aveuglants. Mais maintenant, ça va.

Il essaya de sourire. Curry éloignait déjà, hurlant des instructions à son équipe pour préparer l'acte II. Petra se rapprocha de James, et baissa la voix :

— Oui, dit-elle avec un sourire, je sais ce que tu veux ressens. Ces spots viennent du monde moldu, ils sont *électriques* ! On dirait des rayons laser mortels, non ? Dommage que nous n'ayons pas pu les utiliser l'an passé pour lancer la Caspule.

James sourit, et ses joues s'empourprèrent.

— Oui. (Ensuite, il ne sut pas quoi ajouter.) Euh… tu as déjà appris ton texte ?

— Pas du tout, admit Petra. Franchement, je trouve difficile d'avoir obtenu ce rôle parce que Joséphine est malade. La pauvre ! Elle a été obligée de se rabattre sur le département des costumes. Et elle est nulle en couture. Aussi, elle doit découdre les erreurs que font les autres. On dit que son Maléfice Vertigo est si violent qu'elle ne peut même pas monter un escalier. Elle restera à l'infirmerie, jusqu'à ce que Mrs Gaze réussisse à la renvoyer dans son dortoir.

La voix de Petra paraissait inquiète, mais James remarqua qu'elle souriait. D'ailleurs, James admit que c'était plutôt comique. Après avoir obtenu le rôle d'Astra, Joséphine s'était montrée d'une prétention odieuse, et James était convaincu que Petra le jouerait bien mieux. Il décida d'être honnête.

— C'est vraiment dommage pour Joséphine, dit-il, mais je suis heureux que tu aies le rôle. Je préfère jouer Travis avec toi qu'avec elle.

— À vos places, tous ! cria le professeur Curry. Mr Potter, Miss Morganstern, par ici, je vous prie.

Petra tourna la tête en direction de la sorcière.

— Allez viens, James, dit-elle en s'éloignant, notre public nous attend.

À nouveau, James piqua un fard. Il regarda un moment Petra, avant de courir la rejoindre.

Dimanche matin, les trois amis erraient dans les couloirs du château.

— C'est sûr ? insista Ralph. Vous ne voulez pas venir passer les vacances avec mon père et moi dans notre appartement ? L'année dernière, je suis allé passer Noël chez James, aussi ce serait un échange normal. Mon père a prévu de faire cuire une oie pour le réveillon. Bien sûr, il n'y aura pas de têtes coupées d'elfes de maison pour chanter des chansons, ni de combat de CB – cible et bâton – mais quand même.

— Non, merci, Ralph, répondit James, ça va aller. Tu sais, je n'apprécie pas vraiment les têtes coupées des elfes de maison. Mais cette année, je crois que c'est mieux pour nous de rester à Poudlard

Rose posant la main sur l'épaule de Ralph – ce qui était pour elle un effort, vu la taille du garçon.

— Il y a d'excellents Noëls qui se passent sans magie, dit-elle. Ton père est un Cracmol, et il n'y a aucune honte à ça. C'est aussi actuellement un homme important dans le monde magique. Il est chef de la Sécurité et responsable des Interférences de Précaution, aussi bien à Poudlard, qu'au Chemin de Traverse et à la banque Gringotts. Personne d'autre ne pourrait aussi bien comprendre l'électronique moldue et le fonctionnement du monde magique.

— Oui, je sais, dit Ralph avec un sourire timide. Mon père apprécie vraiment son travail. Il aide le ministère à développer un nouveau Sortilège de Désillusion qui fonctionne sur les appareils GPS moldus. Le principal problème du sortilège actuel est que les GPS n'ont pas de cerveaux pour réagir. Mon père appelle ce sortilège le Charme de la Stupidité Artificielle. Autrefois, il travaillait sur l'Intelligence Artificielle, et il dit que c'est la suite logique de ses études. Une fois en place, ce charme obligera tous les appareils GPS moldus à voir des embouteillages, des routes bloquées, ou n'importe quoi, et ils contourneront automatiquement les endroits magiques. De ce fait, ni les Moldus ni leur technologie ne seront plus jamais capables de retrouver ce qu'ils ne doivent pas connaître.

— C’est brillant ! dit Rose. Aucune des générations précédentes de sorciers n’aurait pu prévoir la façon dont les Moldus ont développé des satellites, des appareils GPS, ou des GameDeck capables de chatter sur le Net. Le monde magique a vraiment besoin d’un homme comme ton père pour développer des protections qui s’accordent à la technologie moderne. Il est vraiment un don du ciel.

Le visage de Ralph s’assombrit.

— Dommage que papa ait reprit son ancien nom sorcier, Dolohov. Il prétend refuser de laisser l’égoïsme de son père lui voler son héritage magique, mais moi, je ne trouve pas cet héritage si remarquable.

— Ton père as raison, dit Rose fermement. Tu n’es pas responsable de ce qu’on fait les autres membres de ta famille. Après tout, je trouve super que ton père force le monde sorcier à voir différemment le nom de Dolohov.

— Non, dit Ralph en haussant les épaules. Personne ne change d’avis. La plupart des sorciers continuent à détester ce nom – même ici, dans cette école. Tout le monde sait ce qui s’est passé durant la bataille de Poudlard ! Mon oncle a tué Remus Lupin, le père de Ted, dans ces mêmes escaliers. Le nom de Dolohov reste celui de meurtriers et de traîtres.

— Je trouve horrible que certains membres de ta famille se soient aussi mal comportés dans le passé, répondit Rose, mais c’était il y a bien longtemps. Personne ne peut t’en blâmer.

Ralph soupira.

— En principe, tu as raison, et pourtant, ils le font quand même. Et franchement, je les comprends. C’est pour ça que je préfère garder mon nom de Deedle. Je déteste toujours mes grands-parents, même s’ils sont morts depuis longtemps. Mon père préfère garder d’eux certains bons souvenirs… ou croire qu’ils n’étaient pas aussi mauvais qu’il y parait. Il est tiraillé à leur sujet ! A la fois il les aime et les déteste. Mais quels parents abandonnent un enfant parce qu’il est différent ? Quelles personnes forcent un enfant à jurer de ne jamais les revoir, ni leur parler, ni même chercher à savoir ce qu’ils sont devenus ?

Rose ne pouvait rien répondre à ça. Les trois amis déambulèrent un moment dans les couloirs, passant devant de hautes fenêtres qui leur donnaient de brefs aperçus du soleil d’hiver qui brillait au dehors. Après quelques minutes, James raconta aux deux autres sa conversation avec son frère, au cours du dernier match de Quidditch.

— Il affirme ne pas avoir pris la cape d’invisibilité et la Carte du Maraudeur ? répéta Rose. Et tu le crois ?

James haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Il paraissait sincère, mais il était aussi en colère. Il est devenu très proche de Tabitha et des autres membres du club Crocs et Serres. Les Serpentard lui ont affirmé que j’étais jaloux de lui, que j’allais m’efforcer de lui rendre les choses difficiles.

— Et c’est la vérité ? demanda Ralph.

— Quoi ? cria James. Oh, oui... J’oublie toujours que tu es, toi aussi, un Serpentard. Non, Ralph, je ne *suis pas* jaloux d’Al, et je ne veux saboter *aucune* de ses chances. Simplement, j’ai peur qu’il croie aux mensonges de Tabitha. Elle l’a déjà convaincu d’avoir besoin de lui, parce qu’elle traversait une tragédie personnelle.

— Vraiment ? s’enquit Rose, les sourcils levés. Quel genre de tragédie ?

— Je ne sais pas. Après le match, elle paraissait bouleversée, et à mon avis, ce n'était pas seulement parce que son équipe avait perdu.

— Ces derniers temps, dans la salle commune, elle devient plutôt pénible, ajouta Ralph. En temps normal, tu sais, elle est toujours polie, à jouer la Reine de Glace. Mais plus maintenant. Dès qu'on lui parle, elle aboie ; elle ne cesse d'arpenter la salle d'un pas enragé ; ou alors elle boude dans un coin, penchée sur des parchemins et des livres. Je l'ai même vu repousser Philia et Tom Squallus. Par contre, elle ne repousse *jamais* Albus. Et c'est un peu bizarre, vraiment. Elle est quand même en septième année, et lui a trente centimètres de moins qu'elle ! Donc, si tu veux mon avis, je ne les trouve pas tellement assortis.

— Étrange, dit Rose, les yeux étrécis. Je me demande ce qu'elle a.

— Et pour la cape et la carte ? insista Ralph. Si vraiment Albus ne les a pas prises, ni toi, James, qui alors ?

James secoua la tête.

— Je n'en ai aucune idée, et franchement, je m'en fiche. Mon père les a peut-être mises ailleurs. Kreattur les a peut-être cachées dans son placard. Autrefois, il faisait toujours ça, Square Grimmaurd, pour protéger les affaires de la vieille Mrs black.

— Tu devrais demander à ta mère de vérifier, dit Rose.

— Rose, ce n'est pas mon problème ! aboya James.

— Si, c'est ton problème, répondit calmement sa cousine, parce que ta mère continue à te croire coupable. Mais c'est comme tu veux. Après tout, si tu préfères que tout le monde te prenne pour un voleur, ça te regarde.

Ils étaient tous les trois devant une fenêtre qui surplombait la cour. Au bas des escaliers du château, Hagrid mettait des malles et des bagages à l'arrière d'une calèche, pour emmener un groupe d'élèves jusqu'au Poudlard Express. C'était le début des vacances, chacun rentrait chez soi. James soupira.

— Je vais descendre faire mes bagages, dit Ralph. Mon père doit me récupérer ce soir à la gare. Nous passerons la nuit à Pré-au-lard. Il doit rencontrer demain certains des commerçants. Nous rentrerons ensemble tous les deux à Londres dans la soirée.

— Amuse-toi bien, Ralphinator, dit James en essayant de prendre un ton joyeux. Passe de bonnes vacances. Et surtout, ne t'approche pas de la cabane hurlante !

— Aucun risque, dit Ralph. Je déteste ce mot, « hurlante ». Je ne tiens pas du tout à visiter cet endroit.



Chapitre 13 : Noël à Poudlard

Le lendemain, l'école était quasiment déserte. Les couloirs vides paraissaient bien sombres et silencieux, avec les portes des classes fermées et verrouillées. Tandis que James descendait dimanche jusqu'à la Grande Salle pour déjeuner, il vit Cédric Diggory au bout d'un couloir. Le fantôme semblait en grande conversation avec la Dame Grise. Quand les deux spectres flottèrent lentement pour s'éloigner, James décida de ne pas les déranger. Était-il possible que Cédric soit amoureux de la Dame Grise ? À sa façon mélancolique, elle était plutôt jolie. Question âge – humainement parlant – elle ne paraissait pas beaucoup plus vieille que lui. Bien sûr, en principe, elle avait plusieurs siècles de plus, mais peut-être que ça ne comptait plus… une fois devenu fantôme. James préféra ne pas trop réfléchir à ces détails qui devenaient bizarres. En secouant la tête, il continua son chemin.

Dans la Grande Salle, Rose était assise à la table de Serpentard avec Albus. Quand James les rejoignit, il les entendit parler de la vente du Terrier. C'était une conversation parfaitement déprimante, aussi James n'y participa pas. Un peu plus tard, il suggéra une sortie pour construire un bonhomme de neige dans la cour. Les deux autres s'empressèrent d'accepter, et les trois cousins passèrent quelques heures agréables, à rire et à piétiner la neige fraîche. Ils réussirent aussi à bâtir le plus ridicule et le plus énorme des bonhomme de neige, en utilisant leurs baguettes pour faire léviter de grosses boules de neige qu'ils auraient été incapables de soulever. James et Rose tentèrent ensuite de faire léviter Albus lui-même jusqu'à la tête de leur chef d'œuvre pour installer une carotte en guise de nez, mais ils ne réussirent pas à le maintenir dans la bonne position. Albus tourbillonna sur lui-même, jusqu'à avoir la tête en bas. Son bonnet tomba dans la neige, quatre mètres plus bas. Il agita les bras comme un oiseau maladroit

— Ne me lâchez pas ! glapit-il.

Rose et James riaient si fort que des larmes coulaient sur leurs joues rougies par le froid.

— Mets la carotte, Al ! cria Rose, le souffle coupé. Mets-la vite. Et puis, qu'est-ce qui te prend ? Tu ne sais pas voler ?

En gigotant ses jambes, Albus réussit à se redresser.

— Je volerai si tu me donnes un balai, répondit-il, agrippé à la tête du bonhomme de neige. La prochaine fois, Rosie, c'est toi qui t'occuperas de la carotte.

En fin d'après-midi, ils rentrèrent tous les trois à l'intérieur du château alors que le soleil, bas dans le ciel hivernal, rougeoyait sur la neige. Ils quittèrent leurs manteaux mouillés, les déposèrent avec gants et bonnets, en un énorme tas au beau milieu de l'entrée avant de retourner dans la Grande Salle pour prendre un chocolat chaud et un goûter roboratif. James était heureux d'avoir passé ce moment avec sa famille – et pensé à autre chose. Il avait sciemment évité de parler de Merlin, ou de la mystérieuse disparition de la cape d'invisibilité et de la Carte du Maraudeur.

Rose serrait entre ses mains son bol de chocolat bouillant.

— Nous devrions recommencer, dit-elle, les joues toutes rouges. C'est marrant d'avoir le château rien que pour nous. L'an prochain, nous dirons aussi à Hugo, Lucy et aux autres de rester avec nous.

— Même Louis ? s'enquit Albus, avec un sourire moqueur.

— Je suppose que lui aussi pourrait rester, dit Rose, se sentant magnanime, à condition qu'il ne parle pas.

— Dans ce cas, il ne voudra probablement pas rester, intervint James. Tu sais, il est retourné chez lui avec Victoire. D'accord, elle voulait voir Ted, mais Louis s'est simplement rajouté.

— Ils vont passer leurs vacances au Terrier ? demanda Rose. À tout emballer ?

L'air triste, Albus haussa les épaules.

— Je crois que pour l'emballage, c'est terminé, dit-il. Grand-mère Weasley s'en est chargée toute seule. C'est quand même une sorcière, ce n'est pas si difficile pour elle. Ce qui prendra du temps sera de tout partager. Aux cours des années, les grands-parents ont entassé énormément de choses. Et puis, il faut aussi s'occuper de la goule.

— Qui va la récupérer ? demanda Rose, le nez plissé de dégoût. J'espère que mes parents n'ont pas l'intention de l'installer dans nos combles !

James posa son bol vide avant de répondre :

— Mais si, bien sûr ! En fait, je suis même certain que tes parents installeront cette pauvre bestiole dans ta chambre. Tu n'en as pas besoin pendant que tu es à l'école. D'ailleurs, je trouve que cette goule ressemble un peu à oncle Ron quand il était jeune. Peut-être tes parents l'aimeront-ils plus que toi.

Rose leva les yeux au ciel.

— Il faudra que tu fasses mieux que ça pour m'asticoter, James Potter.

— J'imagine bien la goule dans ta chambre dit Albus avec entrain. Elle essaie peut-être déjà tes culottes en dentelles.

Cette fois, Rose faillit renverser ce qui restait de son chocolat en plongeant vers son cousin. Quand les deux frères explosèrent d'un rire bruyant, un elfe de maison, qui nettoyait la grande salle non loin de là, leur jeta un coup d'œil étonné.



Juste avant Noël, de façon étrange, le temps sembla soudain ralentir. James, Rose et Albus passaient leurs journées à jouer à CB – cible et bâton – dans l'une ou l'autre de leurs salles communes, à se promener dans les jardins couverts de neige, ou à rendre visite à Hagrid dans sa cabane. Ils prenaient leurs repas avec quelques professeurs et les rares autres élèves qui restaient, dont Fiera Hutte, Hugo Paulson, et (à la grande surprise de James) Joséphine Barnett. Ses crises de vertige s'arrangeaient un peu : elle pouvait s'asseoir sur son banc, à la table de Serdaigle, mais si elle faisait tomber un morceau de pain ou sa fourchette, elle était incapable de se pencher pour les ramasser. James se sentit désolé pour elle, mais il la vit ensuite hurler comme une harpie en réclamant à un elfe de maison de lui ramener une autre fourchette, aussi il décida que son arrogance naturelle n'avait pas été tellement affectée par le sortilège.

Le matin de Noël, James eut une violente surprise. Il se réveilla à l'odeur de harengs frais et une voix profonde – qui évoquait un crapaud – marmonnait à son oreille :

— Joyeux Noël, maître James ! Ah-là-là, le voilà, couché comme une pierre, sans bouger, alors que Kreattur doit travailler dur pour que son petit déjeuner reste bien chaud. Mais bien sûr, la magie d'un elfe de maison ne compte pas. Alors Kreattur attend, jusqu'à ce que le jeune maître soit prêt à manger. Kreattur connaît tous les sortilèges de Réchauffement pour la cuisine…

James se frotta les yeux, et s'assit dans son lit. Un plateau de petit déjeuner magnifiquement préparé était posé sur ses jambes. Dans un petit vase en albâtre, émergeaient une rose noire et une canne de sucre d'orge.

— Kreattur ? bredouilla-t-il. Qu'est-ce que tu fais là ?

Kreattur s'inclina très bas. Planté au bout du lit, il ne portait que sa serviette de table, malgré le froid de la pièce.

— La chère maman du jeune maître m'envoie, répondit-il. J'ai déjà servi le petit déjeuner de Noël à maître Albus et à la jeune maîtresse Rose. Il y a aussi des cadeaux qui attendent.

— James ! hurla la voix d'Albus en bas des escaliers. Viens ici ! Kreattur ne veut pas nous laisser ouvrir les paquets avant que nous soyons tous les trois. Il dit que ce sont les ordres de maman, bien sûr. Alors avale vite, et descends.

James grignota quelques harengs, but son jus de citrouille, remercia Kreattur, puis bondit hors du lit. Dans la salle commune, il trouva Rose et Albus déjà installés devant le feu. Une tasse de thé à la main, les deux cousins portaient d'immenses chapeaux verts ornés de petites clochettes. Avec un grand sourire, Rose secoua la tête pour faire davantage de bruit.

— C'est marrant, hein ? C'est ma mère qui les a envoyés. Elle doit savoir que nous n'avons pas décoré la pièce pour Noël. Mets ton chapeau.

Elle en jeta un à James. Avec une grimace comique, il l'enfila. Derrière lui, Kreattur arrivait au bas des escaliers, d'un pas lent. Lui aussi avait mis un des chapeaux, mais il le portait comme si le feutre faisait 50 kg. Le bord lui couvrait les yeux. L'elfe le repoussa d'un pouce, et jeta un coup d'œil aux trois cousins.

— Un, deux, trois… Ils sont tous là, marmonna-t-il. Joyeux Noël, jeune maîtres et maîtresse.

Quand Kreattur claqua des doigts, il y eut un léger changement dans la luminosité de la chambre. James réalisa qu'une sorte de sortilège de Protection venait d'être enlevé du tas de cadeaux. Albus poussa un hurlement, bondit hors du canapé, et prit le plus gros des paquets qui portaient son nom. Avec un grand sourire heureux, James s'approcha aussi.

Kreattur resta avec eux jusqu'à ce que tous les cadeaux aient été ouverts, puis, il récupéra avec soin papiers déchirés et rubans arrachés. Il roula le tout ensemble, le serrant en une balle colorée et très dense qu'il réussit étrangement à caser son chapeau vert à clochettes. Quand il remit le chapeau sur sa tête, Rose eut du mal à étouffer son fou-rire.

— Vos parents ont demandé à Kreattur de vous informer qu'ils vous parleraient ce soir dans la cheminée, gazouilla l'elfe. Maintenant, Kreattur va vous dire au-revoir, jeunes maîtres et maîtresses. Passez de bonnes vacances.

— Toi aussi, Kreattur, répondit Rose la bouche pleine.

Elle mordait à pleines dents dans une sorcière en pain d'épices.

— Merci, répondit l'elfe.

Il écarta ses bras maigrelets, puis claqua des doigts. Avec un « pop » sonore, il disparut, ne laissant derrière lui qu'une fumée verte.

— J'ai toujours bien aimé cet elfe, proclama Albus. Il reste très pro. Et il va droit au but.

— Moi, je me sens désolée pour lui, dit Rose. Qu'est-ce qu'il recevra à Noël ?

— Oh, Rose, tu es bien comme ta mère ! s'écria James. Il y a deux ans, mes parents ont voulu donner à Kreattur un cadeau de Noël. Ce n'était qu'un petit panier avec un oreiller, pour qu'il puisse dormir dedans. Ils l'avaient acheté dans un magasin animalier moldu, parce que cette andouille de Kreattur refuse de dormir dans un vrai lit. Mais Kreattur n'a pas voulu non plus de son cadeau. Mes parents ont insisté, et c'est devenu un ordre, aussi Kreattur a gardé son panier. Bien sûr, il s'en sert pour transporter le linge sale.

— Franchement, Rose, dit Albus, nous essayons, surtout papa. Je ne sais pas ce qui s'est passé entre lui et Kreattur, mais ils ont des souvenirs communs. Kreattur n'est pas *fait* pour être heureux.

— Je sais, dit Rose, mais il me fait parfois de la peine.

— Ah ! ricana James. Kreattur mène actuellement une vie *de rêve*. J'ai entendu dire qu'il était bien pire quand papa l'a connu. Il a un jour envoyé à mon père un mégot comme cadeau de Noël.

— Ce n'est pas vrai ! s'exclama Rose, horrifiée.

Albus sortit de l'une de ses boîtes une écharpe tricotée à la main, aux couleurs vert et argent. Il la passa autour de son cou.

— Si, Rosie, je le confirme. C'est ce que papa nous a dit. Donc, j'en déduis que Kreattur est heureux. Après tout, nous n'avons pas eu de sangsues pour le petit déjeuner. Je préfère les harengs.

L'après-midi même, Albus emmena Rose et James au sous-sol, dans la salle commune de Serpentard, pour leur montrer la salle d'entraînement aux sortilèges. Comme Albus l'avait décrite, la pièce était très longue, basse sous plafond, avec des mannequins alignés contre le mur du fond. Pour démontrer le fonctionnement de la salle, Albus brandit sa baguette et envoya un Maléfice Cuisant à l'un des automates. Levant ses bras de bois, le mannequin réagit en se tordant pour simuler la douleur, comme s'il avait réellement senti le sortilège. Avec un rire sonore, Albus recommença. James esquissa

un sourire, mais il se sentait mal à l'aise. Quant à Rose, elle ne riait pas du tout. Les bras croisés, elle regarda sévèrement son cousin.

Le repas de Noël se passa dans la Grande Salle. Bien que la pièce soit à peine remplie d'un cinquième, le menu était somptueux. Les professeurs Knossus Shert et Lucia Hallondonk – qui enseignait les potions et était également responsable de la maison Serpentard – étaient assis sur l'estrade. Installé entre eux, Hagrid parlait bruyamment. Le contraste était étonnant entre les deux minces sorciers et le demi-géant. De toute évidence, Hallondonk n'appréciait pas Hagrid, à qui elle jetait des regards dégoûtés, cachés derrière un sourire de façade. En arrivant, James fut surpris de voir Petra Morganstern assise à la table Gryffondor. La jeune sorcière sourit quand Hagrid se lança dans une interprétation fantaisiste de chants de Noël, cherchant à entraîner les autres professeurs.

James s'assit en face de Petra.

— Je ne savais pas que tu restais pour Noël, dit-il.

— Oui, s'étonna Rose, on ne t'a pas encore vue. Où étais-tu ?

— Je suis allée passer quelques jours à Pré-au-lard pour y faire quelques achats, répondit Petra. Je n'ai pas eu envie de rester à l'école toutes les vacances, à me morfondre.

— Pourquoi n'es-tu pas rentrée chez toi pour Noël ? demanda Rose.

Un léger sourire aux lèvres, Petra regardait toujours les professeurs qui refusaient de chanter, malgré les efforts de Hagrid.

— Pourquoi le ferais-je ? J'ai déjà reçu mon cadeau.

— Quoi ? s'étonna James, les sourcils levés. Oh, cette boîte que tu as reçue le mois dernier par un hibou du ministère ? Nous nous demandions tous ce que c'était. Ça vient de ton père ?

Petra hocha la tête, et but une gorgée de sa Bièraubeurre.

— Mrs Rosmerta nous a envoyé ce soir des Bièraubeurre des *Trois Balais*, dit-elle. Le saviez-vous ? Je lui ai parlé hier.

— Qu'as-tu reçu pour Noël ? insista Albus. Moi j'ai eu une nouvelle écharpe, des bonbons, et un Rapeltout. Franchement, maman aurait dû donner le Rapeltout à James, pour qu'il se rappelle des dates d'essais de Quidditch.

Albus adressa à son frère un sourire moqueur. Petra se tourna alors vers lui.

— Ce n'était qu'un ancien souvenir, répondit-elle. C'est sans importance, sauf pour moi.

— Alors pourquoi t'es-tu sauvée pour l'ouvrir toute seule ? demanda encore Albus.

Sous la table, Rose envoya à son cousin un coup de pied, mais Petra se contenta de hausser les épaules.

— Parfois, dans une école bondée, c'est agréable de se retrouver seule, tu ne crois pas ? Et puis, j'ai besoin de temps pour apprendre mon texte. James, ça te dirait qu'on le récite ensemble ? Si on a tout appris au retour des vacances, je pense que le professeur Curry nous mettra sur son testament.

— Bien sûr ! s'exclama James, un peu trop enthousiaste. (Il se reprit, et ajouta plus calmement :) Euh… c'est une bonne idée, je crois. Si ça te dit. D'ailleurs, je n'ai rien de prévu.

— Tu n'as « rien de prévu » ? se moqua Albus. Tu es sûr ? Pas d'entretien avec le ministre de la magie que tu aurais encore oubl… Ouille ! Rose, arrête de me shooter les tibias sous la table !

Petra le regarda avec un gentil sourire, avant de se tourner vers James.

— Je te reverrai tout à l'heure dans la salle commune, James. Amène ton manuscrit, et nous le lirons ensemble, d'accord ?

James acquiesça de la tête, préférant ne pas ouvrir la bouche. Peu après, Petra quitta la table, et s'éloigna, d'un air songeur.

— James est amoureux de sa princesse, ricana Albus, avant de faire des petits bruits de baisers mouillés.

— Je ne suis pas amoureux d'elle, sombre andouille, grommela James, comme si c'était la chose la plus ridicule qu'il ait jamais entendue.

— Oh, James, tu ne trompes personne, dit Rose en secouant la tête. Tu es amoureux, c'est évident. Mais je trouve ça super mignon.

James piqua un fard.

— Ça suffit ! Arrêtez de dire n'importe quoi ! Je dois *faire semblant* d'être amoureux d'elle dans la pièce, mais c'est tout. En fait, je dois être un très bon acteur.

Rose chercha à étouffer son sourire.

— D'accord, tu rentres vraiment dans ton rôle alors. Je ne savais pas que tu étais à ce point dédié au théâtre. Heureusement que ton rôle ne prévoit de tuer quelqu'un.

James leva les yeux, et prit un air tragique.

— Vous êtes complètement idiots. D'ailleurs, pensez ce que vous voulez, je m'en fiche.

Albus étudia son frère un moment, puis il recommença à faire des petits bruits de baisers.

— Oh, Petra ! s'écria-t-il avec passion. Je ne suis qu'un *petit garçon*, mais près de toi, je me sens un *homme.*

Furieux, James attrapa un petit pain qu'il lui jeta sur la tête. Albus éclata de rire.

Un peu après, quand James retourna dans la salle commune, il laissa Rose et Albus chanter des chansons de Noël avec Hagrid dans la Grande Salle. Il fut à la fois heureux et un peu troublé de retrouver Petra assise près du feu, son manuscrit à la main. Il courut jusqu'au dortoir pour chercher dans sa sacoche sa propre copie de la pièce, puis dévala les escaliers. Tout le long, il se répéta de ne pas faire l'idiot. Rose et Albus *devaient* se tromper, il n'était *pas* amoureux de Petra. Et même si c'était le cas, jamais la jeune sorcière ne lui rendrait ses sentiments. Elle avait presque cinq ans de plus que lui, et était d'une intelligence et d'une beauté remarquables. Les filles comme Petra ne tombaient pas amoureux de garçons plus jeunes, trop maigres, même pas encore capables de réussir un Charme Anti-Acné. Quand James rejoignit Petra, il était tout rouge de gêne. Il se laissa tomber sur le plus proche canapé.

— Hélas, mon cher Travis, récita Petra, en lisant son manuscrit, te revoir me fait battre le cœur. (Sur un ton normal, elle ajouta :) Tu crois qu'on devrait recommencer au début ?

James voulut répondre, mais sa voix dérailla. Il s'éclaircit la gorge.

— Euh… oui, bien sûr. Je peux lire aussi le texte des autres, s'ils doivent intervenir quand tu parles, et tu feras la même chose pour moi.

— Je me voie très bien jouer Donovan, dit Petra. J'avais même pensé à postuler pour le rôle.

— Ouais, mais j'imagine mal Noah en Astra, admit James avec un sourire.

— Tu sais, dit Petra, il y a un siècle, les hommes jouaient régulièrement les rôles féminins au théâtre. Il était interdit à une femme de monter sur scène sans déchoir. Aussi, je trouve qu'il est normal qu'on leur rende la pareille. Et puis, ça doit être drôle de jouer le rôle d'un vaurien au pouvoir magique puissant. Pourquoi les femmes ont-elles toujours des rôles inintéressants ? Astra n'est qu'une cruche.

Le cœur battant, James la regarda. Il trouvait Petra la plus jolie cruche qu'il ait jamais vue, mais il préféra ne pas le dire. À nouveau, il se racla la gorge, et se mit à lire.

Deux heures après, quand les deux élèves terminèrent leur répétition, James remarqua les autres autour d'eux. Albus et Rose étaient remontés dans la salle commune, et assis à une table du fond. Hugo Paulson apprenait à Albus les règles basiques du CB – cible et bâton. James vit sa cousine lui jeter un coup d'œil attendri.

— Hey, James ! s'écria Albus en rangeant sa baguette. Tu te rappelles que les parents doivent nous parler ce soir dans la cheminée ? Tu viens, ou je leur dis que tu as d'autres obligations prévues ?

Quand James jeta à son frère un œil noir, Albus se contenta de sourire.

— C'est bon, James, dit Petra. (Avec un soupir, elle referma son manuscrit.) Je crois que nous avons assez travaillé ce soir. Je vais remonter dans mon dortoir, et écrire quelques lettres de Noël. Merci d'avoir répété avec moi.

— C'était marrant, dit James. À bientôt, Petra.

James regarda la jeune sorcière s'éloigner en direction de l'escalier. Puis Rose vint s'asseoir à ses côtés sur le canapé.

— Fais très attention, James.

Elle parlait d'une voix si basse que James l'entendit à peine.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

— Je dis que Petra ne peut pas ressentir pour toi ce que tu ressens pour elle.

— Je ne sais même pas de quoi tu parles. (James se détourna, et referma son manuscrit.) Nous ne faisions que répéter.

— Ce n'est pas seulement la différence d'âge, tu sais. Après tout, en vieillissant, quelques années ne comptent pas tellement. Mais il faut que tu saches que le cœur de Petra est ailleurs.

Le front plissé, James regarda Rose.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— C'est évident, James, chuchota Rose. Petra n'est pas allée à Pré-au-lard pour faire les courses, comme elle nous l'a dit. Elle espérait juste revoir Ted avant qu'il n'aille passer Noël au Terrier.

— Pourquoi ? demanda James, en clignant des yeux.

Rose secoua la tête, et le regarda avec pitié.

— Parce qu'elle l'aime toujours, sombre idiot. Elle a eu le cœur brisé quand Ted l'a quittée pour Victoire.

— Mais non, répondit James, en fronçant les sourcils. D'après Noah, ce n'était pas sérieux entre eux. Il affirme que Petra savait depuis le début que Ted n'était pas celui qu'il lui fallait.

— C'est peut-être ce qu'elle se dit, mais son cœur n'écoute pas – de toute évidence. Petra aime Ted. Ça se voit. Et je ne voudrais pas que tu lui dises quelque chose qui détruise votre amitié. Je ne voudrais pas que tu sois triste.

James s'effondra dans le canapé.

— Mais tu me prends pour qui, Rose ? Un parfait crétin ? Même si ce que tu dis est vrai, je n'en parlerai jamais à Petra.

— James, je suis désolée. C'est vraiment très dur d'aimer quelqu'un qui ne vous le rend pas. Ça peut détruire complètement une vie, pas vrai ? *Un cœur se brise d'espérer en vain*…

— Ah-ah, répondit James, mécontent. C'est ce que dit Travis dans l'acte II. Tu es très drôle, vraiment !

Tout à coup, Albus bondit et quitta son siège pour se ruer vers la cheminée. Le visage d'Harry Potter souriait dans les braises de l'âtre.

— Regardez ! cria Albus aux deux autres. Hey, papa ! Joyeux Noël !

— Joyeux Noël à toi aussi, mon fils.

Hermione se mit à genoux devant le canapé, penchée vers la cheminée.

— Coucou, oncle Harry, dit-elle d'une voix flûtée. Comment ça va au Terrier ?

Harry donna l'impression de hausser les épaules.

— Aussi bien que possible, je présume. Bien sûr, nous aurions tous préféré avoir des vacances différentes, mais ça s'est bien passé aujourd'hui. Lily est chez Andromeda Tonks. Ici, tout le monde vous embrasse. D'après Kreattur, vous êtes tous en pleine forme. Avez-vous aimé vos cadeaux ?

— J'ai adoré l'écharpe, répondit Albus. Et le Rapeltout. Et aussi les bonbons.

— Tu n'as quand même pas déjà tout mangé, Al ?

— Si, mais ne le dis pas à maman. Tu sais, papa, je grandis. J'ai besoin de muscles pour jouer au Quidditch.

Albus et Harry passèrent quelques minutes à discuter de la saison de Quidditch. Harry félicita son fils d'avoir été admis dans l'équipe de Serpentard comme attrapeur, mais il appréciait quand même que Gryffondor soit – pour le moment – en tête du tournoi.

— Il y a derrière moi des impatients qui veulent aussi vous dire bonjour, dit Harry. Hermione, arrête de pousser.

Le visage d'Harry disparut dans les braises, et fut remplacé quelques secondes après par les traits distinctifs d'Hermione et ses cheveux bouclés.

— Joyeux Noël, Rosie ! s'écria-t-elle. Joyeux Noël, les garçons. Comment allez-vous ?

— Pas mal, répondit James. Pour le moment, l'année a été complètement folle. Il se passe plein de choses.

Rose adressa à sa mère un grand sourire.

— James a raison. Nous avons des tas de choses à vous raconter. Durant la première semaine, Merlin nous a fait faire 100 km dans les bois, pour ramener une boîte magique, et…

— Attends un moment, Rosie, coupa sa mère. Ron, je t'ai demandé une minute. Et tu veux vraiment manger encore un gâteau ? Je ne sais pas combien tu en as déjà englouti.

Le visage d'Hermione disparut, et le sourire béat de Ron se montra peu après.

— Hey, Rosie, dit-il. J'espère que tes deux cousins s'occupent bien de toi. Parce que, dans le cas contraire…

— Coucou, oncle Ron ! cria Albus avec entrain. (Ron était son oncle préféré.) Je suis à Serpentard !

— Bonjour, papa, dit Rose toute heureuse. Comment va Hugo ?

— Ici, tout le monde va bien, compte tenu de la situation, dit Ron, dont le sourire avait disparu. Ted et Charlie se sont disputés au sujet de quelque chose que Victoire a dit, mais personne n'a bien compris ce que c'était. George a bu trop de whisky-de-feu, il est tombé sur la goule dans les combles, et s'est cassé le petit doigt sur une malle qui traînait. Quant à grand-mère, soit elle crie sur tout le monde, soit elle pleure. Pas à dire, c'est un chouette Noël ! Au fait, en y réfléchissant, y aurait-il un lit pour moi à Poudlard ? Je préférerais passer des vacances avec toi chez les Serpentard, Al.

— Génial ! s'exclama Albus avec entrain. Prends la poudre de cheminette. Je te donnerai le lit de Ralph.

Derrière Ron, on entendit la voix de tante Fleur :

— Ron Weasley, il n'est pas question que tu ailles où que ce soit !

— C'était une *plaisanterie*, Fleur. Sacré nom d'un chien.

Le visage de Ron s'effaça dans les braises. Il sembla y avoir une sorte de remue-ménage, puis Ginny apparut avec un grand sourire.

— Bonjour, les garçons ! Bonjour, Rose ! Joyeux Noël à tous !

— Qu'est-ce qui se passe derrière toi, maman ? demanda Albus. Il y a de drôles de bruits.

— Vous avez de la chance de ne pas être là, dit Ginny avec un soupir. Ces vacances de Noël ne sont pas très agréables. Heureusement, tout est maintenant emballé, et prêt à partir. Nous avons gardé les lits pour pouvoir passer une dernière nuit, mais demain matin, nous les emmènerons aussi. Vous vous débrouillez, tous les trois ?

Une fois encore, James, Albus et Rose affirmèrent que tout allait bien. Puis Rose demanda :

— Alors, c'est comment ? Je ne peux pas supporter l'idée que le Terrier soit vide. Et grand-mère, que va-t-elle faire ?

— Pour le moment, ça va, répondit Ginny, qui n'en paraissait pas très convaincue. Bien sûr, c'est triste. Nous avons tous passé toute notre vie au Terrier, mais vraiment, il vaut mieux s'en séparer maintenant. Et tout le monde le sait. Votre grand-mère va venir vivre un moment avec nous, pour réfléchir à ce qu'elle fera ensuite. Nous avons beaucoup de chambres libres, puisque vous n'êtes plus là. (Elle regardait ses deux fils.) Mais quand même… C'est votre père qui a tout emballé dans le garage de papa. Je ne pouvais pas supporter l'idée d'y aller. Harry s'est chargé de tout, et je… je suis très fière de lui.

Ginny s'arrêta. Elle renifla, et baissa les yeux un moment. Ensuite, avec une expression différente, elle regarda Albus.

— Comment ça se passe chez Serpentard, Al ? Ils sont gentils avec toi ? Est-ce que tu manges bien ?

Albus éclata de rire.

— Maman, nous mangeons tous ensemble dans la Grande Salle. Et tu le sais. Il n'y a pas de salle à manger secrète dans les douves de Serpentard.

— Eh bien, je ne suis jamais entrée dans leur salle commune. Je ne savais même pas qu'ils avaient une salle spéciale d'entraînement pour les sortilèges. Mais chéri, je veux savoir, sont-ils gentils avec toi ?

— Bien sûr, maman, répondit Albus avec un sourire. Je suis très bien là-bas.

— Et toi, James ? demanda Ginny en se tournant vers son fils aîné.

— Ça va, répondit rapidement James sans regarder sa mère. Au fait, j'ai reçu ta Beuglante… si on peut dire.

— Je suis désolée, James, dit Ginny. J'étais très en colère quand je te l'ai envoyée. Il ne s'agissait pas uniquement de la cape et de la carte qui manquaient. Je l'ai réalisé ensuite. Mais depuis la mort de papa, tout a été difficile. Tu sais, le stress n'arrange rien. Ce n'était pas le bon moment de recommencer une bêtise pareille.

— Mais je n'ai rien pris, maman ! s'écria James, soudain désespéré que sa mère le croie. Je pensais que c'était Albus, mais lui non plus n'a rien fait.

Ginny étudia un moment le visage de James.

— C'est étrange, dit-elle enfin. Si vous ne les avez prises ni l'un ni l'autre, où sont-elles ?

— Et comment je le saurais ? répondit James, un peu détendu. Peut-être que c'est Kreattur qui les a cachées ? C'est ce qu'il faisait autrefois avec les l'affaires de la vieille Mrs Black quand il voulait les protéger, non ? As-tu vérifié dans son placard ?

Ginny poussa un soupir fatigué.

— Non. En fait, je n'y ai même pas pensé. J'espère que tu as raison, James. Tu es bien certain que tu me dis la vérité ?

— Oui, maman. Je te le promets. Je n'ai touché à rien cette année.

— Et toi, Albus ? Tu ne sais rien à ce sujet ?

Albus haussa les épaules.

— J'ai entendu parler de la cape et de la carte quand James a reçu la Beuglante, l'autre jour au petit-déjeuner. Puis James m'a sauté dessus au dernier match le de Quidditch en m'accusant de les avoir prises exprès pour que ça lui retombe dessus. C'est tout ce que je sais, maman.

Ginny secoua la tête.

— D'accord, je présume qu'elles réapparaîtront un jour ou l'autre. Je poserai quand même la question à Kreattur. Peut-être a-t-il aussi pris ta poupée vaudou, James. Peut-être a-t-il rajouté tout ça dans sa petite collection.

— Ma poupée vaudou ? s'étonna James.

L'attention de Ginny était distraite par quelque chose qui se passait derrière elle dans le Terrier.

— Oui, dit-elle. Tu sais, cette petite image de toi que tu m'as donnée l'an passé ? Elle a disparu, en même temps que la cape et la carte, mais j'ai pensé d'abord l'avoir mise ailleurs. Je ne me suis pas inquiétée. Et je n'ai pas pensé à toi. Pourquoi aurais-tu emporté ça à l'école avec toi ?

Rose se tourna pour regarder James, les sourcils levés, l'air inquiet.

— Au fait, James, reprit Ginny comme si ça lui revenait, as-tu récemment parlé à Zane ?

De nombreuses idées se bousculaient dans la tête de James. Surpris par cette dernière remarque de sa mère, il sursauta, et cligna des yeux.

— Quoi ? Zane ? Non, pas récemment. Pourquoi ?

— Il est apparu au Terrier, un peu plus tôt dans la journée. En fait, quand je dis « apparu », il s'est matérialisé de nulle part. Nous avons dû lui envoyer sans arrêt des Maléfices Cuisants pour qu'il reste visible. Les Américains ont d'étranges façons de communiquer, tu ne trouves pas ? Bon, il pensait que tu devais être là avec Rose. Il a dit qu'il devait absolument vous parler. Il m'a demandé de vous prévenir qu'il reviendrait très vite.

— D'accord, dit James en hochant la tête. Merci maman.

— Bon, je vais devoir y aller, dit Ginny. Votre grand-mère vous embrasse et vous souhaite un joyeux Noël. Elle aimerait bavarder, mais nous avons déjà enlevé le tapis devant la cheminée, et la pierre de l'âtre est trop dure pour ses genoux. Faites bien attention à vous. Rose, vérifie que de temps en temps qu'ils mangent quelque chose de vert. Et n'oubliez pas de faire votre travail !

— Oui maman, répondirent les deux frères avec un bel ensemble.

Ginny eut un sourire ému.

— Je vous aime, tous les trois. Bonne nuit, et encore une fois, joyeux Noël !

Ron et Hermione firent chacun à une autre brève apparition, pour dire au revoir. Puis ce fut au tour d'Harry. Il eut un sourire fatigué.

— Faites bien attention à vous, tous les trois. J'espère que vous ne faites pas de bêtises ?

— Pas du tout, ricana Albus. On est aussi sage que toi au même âge.

— Papa, coupa James, cette fois, ce n'est pas moi qui ai pris ta cape et ta carte.

— Je sais, James. Ta mère me l'a déjà dit. Et je te crois.

— Mais alors, qui les a ?

— Laisse-moi m'en occuper, dit Harry avec un sourire. Je te signale que je dirige le Bureau des Aurors. Franchement, quel genre d'Auror serais-je si je laissais quelque chose comme ma cape d'invisibilité disparaître de chez moi ? Si tu ne les as pas, elles sont probablement tombées sous le lit à la maison, ou au fond de la malle. Elles réapparaîtront.

— Mais papa, dit James, en baissant la voix, et ma poupée vaudou – celle que m'a rendue le professeur Jackson l'an passé ? Elle me représente, et maman dit qu'elle a disparu aussi.

Harry comprit l'inquiétude de James.

— Pour un sorcier, ces choses-là ne marchent pas comme on le voit dans les films moldus, mon fils. Tout ira bien. Ta mère adore cette poupée vaudou, elle la caressait tous les soirs.

— Je sais, dit James, avec un sourire. Je l'ai senti.

Le sourire d'Harry s'agrandit.

— Ne t'inquiète pas, James. Elle réapparaîtra. C'est ce que font toujours les choses, même quand on croit les avoir perdues. C'est la vie.

— Merci papa, dit James avec un hochement de tête.

— Maintenant, allez dormir, dit Harry. Bonne nuit à vous tous. Joyeux Noël.

— Toi aussi, répondit Rose. Embrasse tout le monde. Et fais un gros bisou à Lily quand tu la reverras.

— Je n'oublierai pas, Rose.

Après un dernier regard à ses deux fils, Harry disparut. Les braises de l'âtre reprirent leur flamboiement rougeâtre.

— On a eu raison de rester ici, dit Albus en se redressant. Je me demande ce que deviendront les affaires de grand-père. Et sa voiture volante…

James poussa un soupir.

— Quelle importance ? C'est grand-père qui tenait à ces choses. Sans lui, elles ne sont plus… rien.

Albus jeta à son frère un regard étrange, mais il ne sut pas quoi répondre. Rose se releva, et frotta la cendre de ses genoux.

— Je suis certaine que ton père ne les jettera pas, dit-elle d'une voix apaisante. Grand-père a passé des années à collectionner ces affaires. Elles sont ce qui nous reste de lui. Oncle Harry trouvera bien une place où les garder.

— Personne n'a trouvé de place pour le Terrier, répondit Albus. Maintenant, la maison est vide. Bientôt, elle sera démolie.

Une fois encore, personne ne trouva quoi répondre à ça. Peu de temps après, Albus annonça aux deux autres qu'il redescendait dans les sous-sols Serpentard. Et qu'il les verrait le lendemain.

Dès qu'il fut parti, Rose se tourna vers James, les yeux étincelants.

— Ta poupée vaudou a disparu, dit-elle. Tu crois que c'est sérieux ?

— Tu as entendu papa. Il a dit que tout irait bien. Il a dit que les poupées vaudous ne marchaient pas vraiment comment on le raconte dans les films moldus. Je ne pense pas que quelqu'un puisse m'arracher les bras ou me forcer à faire des choses que je ne veux pas faire.

— Le vaudou est un art magique très secret, dit Rose en secouant la tête. Et Mme Delacroix est l'une des meilleures sorcières vaudous qui existent. Tu ne sais pas ce que cette poupée est capable de faire ou pas, et ton père non plus. Pas vraiment. Je crois qu'il faut être prudent avec ces choses-là.

— Et qu'est-ce que tu veux que je fasse, Rose ? Je ne peux pas retrouver cette saleté par magie. Elle a dû tomber derrière le lit dans la chambre de mes parents.

— Si j'étais toi, je ne courais aucun risque, dit Rose gravement. Pas avant d'être certain que cette poupée soit inoffensive.

— Quand tu en parles, on la dirait vivante, dit James, avec un sourire nerveux.

Sa cousine se contenta de mettre les poings sur les hanches en penchant la tête, comme pour dire : « Et pourquoi pas ? »

— Je vais me renseigner, dit tout à coup une voix derrière Rose.

Surpris, les deux cousins firent un bond d'un mètre. Rose pivota, la main sur le cœur.

— Zane Walker ! cria-t-elle. Arrête de faire ça ! Tu vas me faire mourir de peur.

— Désolé, répondit Zane. Mais c'est difficile de frapper avec les mains d'un Doppelgänger. Je passe à travers les choses.

James se tourna vers le canapé pour faire face à la silhouette transparente de son ami.

— Hey, Zane, joyeux Noël ! Tu as besoin d'une recharge ?

— Oui, si ça ne te fait rien. J'ai réussi à passer par moi-même, je ne veux pas que quelqu'un d'autre m'écoute.

James sortit sa baguette et envoya un Maléfice Cuisant. Le Doppelgänger devint immédiatement plus solide. Rose, un peu énervée, se laissa retomber sur le canapé.

— Alors ? Tante Ginny nous a dit que tu étais passé au Terrier, dit-elle. Qu'y a-t-il de tellement pour que tu interrompes notre jour de Noël ?

— Je m'inquiète pour vous, dit Zane, le visage sérieux. Je voulais vous avertir, mais quand j'ai su que vous restiez à l'école, j'ai compris que tout irait bien. Vous êtes en sécurité. Du moins, pour le moment.

James fronça les sourcils.

— Mais de quoi tu parles ? Pourquoi ne serions-nous pas en sécurité au Terrier ? Enfin, bien sûr, tout est relatif, avec le Gardien des Portes qui est libéré sur la terre.

Le visage de Zane devint livide.

— Tu te rappelles ce qui s'est passé dans la grange, il y a une quinzaine de jours ? Rose, tu m'as raconté comment, il y a mille ans Merlin avait été piégé par cet humain, Hadyne. Il avait promis à Merlin de lui rendre sa fiancée si ses terres doublaient de surface et son château était fortifié avec des sortilèges si puissants que même Merlin ne pourrait jamais attaquer quelqu'un à l'intérieur.

— Oui, dit James, en haussant les épaules. Et alors ?

— Alors, Merlin sait que quelqu'un est entré dans son bureau il y a quelques semaines. Il sait que cet intrus est passé dans son miroir magique, et qu'il a certainement découvert à son sujet des choses pas tellement agréables. James, Merlin sait probablement que c'est toi. Tu ne t'es jamais demandé pourquoi il ne t'avait posé aucune question à ce sujet ?

— Eh bien, répondit James lentement, comme tu l'as dit l'autre jour dans la grange, si Merlin était mauvais, il nous serait déjà tombé dessus. Le fait qu'il ne l'ait pas fait signifie bien qu'il est du bon côté malgré les apparences. Il doit savoir que nous le sommes aussi. Peut-être qu'il nous laisse faire pour qu'on l'aide à combattre le Gardien maudit.

Tout en parlant, James sentait bien que ses paroles ne rendaient pas un écho très vraisemblable. Au fond, il n'y croyait pas, mais il n'arrivait pas à trouver d'autre raison pour que Merlin ne les ait pas encore enguirlandés.

Zane secoua la tête.

— Oui, c'est aussi ce que je croyais au début. Mais ensuite, j'ai repensé à cette conversation entre Merlin et Serpentard que tu as entendue quand tu étais enfermé dans le laboratoire. Tu dis qu'ils parlaient du marché que Hadyne avait extorqué à Merlin. Il est évident que le château de Poudlard est précisément celui de Hadyne. Et vous ne voyez pas ce que ça veut dire ?

Les yeux de Rose s'écarquillèrent.

— Ça veut dire que Poudlard est le château que Merlin a protégé. C'est pour ça qu'il ne peut pas être découvert de l'extérieur. Ça explique que même Voldemort et son armée aient mis si longtemps à entrer durant la bataille. Les protections de Merlin sont toujours en place, mais après un millier d'années, elles ont dû s'affaiblir.

— Ça explique aussi pourquoi les entrées secrètes n'arrêtent pas de se rouvrir, dit James, émerveillé. Comme celle qui est sous le Saule Cogneur. D'ailleurs, le château guérit tout seul quand il est abîmé. Les fortifications magiques de Merlin fonctionnent encore après tous ces siècles. Et même les parties qui ont été construites depuis semblent s'imbiber de sa magie. C'est incroyable !

Mais Zane secouait toujours la tête aussi sombrement.

— Vous ne comprenez pas le plus important. Nous avons pensé que Merlin ne vous attaquait pas parce qu'il était du même côté que vous, ou qu'il vous laissait faire pour une raison quelconque. Nous avons présumé qu'il ne disait rien parce qu'il était bon. Mais nous avons oublié la plus intéressante partie du marché que Hadyne avait fait avec Merlin.

Tout à coup, Rose comprit. Elle poussa un cri, et mit la main sur sa bouche. Et James sentit ses yeux s'écarquiller parce qu'il se rappelait. C'était évident, depuis le début. Et Serpentard l'avait répété, dans son bureau, il y a un millier d'années : *Vous ne pouvez pas toucher un cheveu de quiconque réside dans ce château. Vos menaces sont formidables, mais elles sont malheureusement sans effet…*

— Il ne peut s'attaquer à personne dans l'enceinte du château, chuchota James. Oui, bien sûr, c'est une des conditions du marché. Hadyne savait très bien que Merlin essaierait de se venger. Et c'est pourquoi Merlin a dû attendre que Hadyne sorte de son château, et parte dans son carrosse, avant de l'attaquer.

James regarda Rose. Sa cousine avait toujours la main sur la bouche, et son visage était livide.

— A mon avis, dit Zane en les regardant l'un après l'autre, il serait bien plus prudent pour votre santé qu'aucun de vous deux ne sorte du château pendant un certain temps.

La première pensée de James fut pour Ralph, qui était parti pour les vacances et qui les passait avec son père dans un appartement à Londres. Mais Zane leur indiqua être déjà passé voir Ralph, pour l'avertir de garder sa baguette à portée de la main, et de ne jamais se trouver seul.

— Il n'est pas content du tout, expliqua Zane. Il ne cesse de répéter que sa baguette est un morceau du bâton de Merlin. Il prétend que jamais elle ne voudra agir contre Merlin si ça devient nécessaire. Peut-être a-t-il raison, mais je ne pouvais pas le lui dire.

— Non, c'est sa baguette à présent, insista Rose. Ralph l'a gagnée. Elle fera ce qu'il lui demande de faire.

Zane n'en était pas tellement certain.

— La magie de Merlin est très ancienne, Rose. Et puis, à Ralph n'a pas vaincu Merlin, donc il n'a pas réellement *gagné* sa baguette. Le bâton originel a juste été cassé en deux, et Ralph en a récupéré

un morceau. La baguette se souvient sans doute d'avoir jadis fait partie d'un tout, et elle sait que Merlin a été son maître. Tu as peut-être raison, mais comment savoir si la règle d'une baguette normale s'applique aussi à un morceau de bâton magique ?

— Tu as raison, dit James, n'en parle surtout pas à Ralph ! Il est déjà assez nerveux comme ça. Et il ne pourra jamais savoir la vérité avant de combattre. Il vaut mieux qu'il croie que sa baguette lui appartient entièrement, ça l'aidera peut-être à ce que ce soit vrai.

— En attendant, dit Zane avec un hochement de tête, puisque tu as perdu ta poupée vaudou, je vais vérifier ce que devient Mme Delacroix. Peut-être qu'elle me dira quoi faire ? Après tout, c'est elle qui l'a fabriquée.

— Tu peux aller lui parler ? s'étonna Rose.

— Bien sûr, elle est ici même au campus, à l'étage psychiatrique de l'Institut Médical Poe. Ils la gardent sous clé, mais elle a droit aux visites. Après son expérience dans la Caverne du Secret, elle est à moitié gaga, mais je suis certain qu'elle se souvient de moi. (Zane eut un sourire presque démoniaque.) Et de mon rondin de bois.

— J'espère que tu n'auras pas à en venir là, dit Rose, en secouant la tête, mais ça peut l'aider peut-être à te parler. Après tout, c'est l'un de tes présidents qui a dit : « Il faut parler calmement tout en tenant un gros bâton ». *(NdT : Theodore Roosevelt.)*

— Oui, approuva Zane, et les gros bâtons sont ma spécialité.

Sur ce, l'Américain souhaita à James et Rose une bonne nuit et un joyeux Noël. Il devait lui-même se rendre à une fête du réveillon, puisqu'il était bien plus tôt en Amérique. Il se lança dans une chanson de Noël paillarde, et disparut au beau milieu du premier couplet.

Les deux cousins se séparèrent, remontant chacun dans leur dortoir. Pour la première fois, James réalisa avoir le dortoir des « seconde année » pour lui tout seul pendant les vacances, et il s'en inquiéta. Si Zane avait raison, Merlin ne pouvait rien lui faire dans l'enceinte de Poudlard, mais la seule idée que l'enchanteur lui veuille du mal – ainsi qu'à Rose ou à Ralph – était plutôt terrifiante. C'était une chose d'avoir le Gardien maudit en lointaine entité, menaçante certes, mais sans rien de personnel. C'était tout à fait différent d'avoir un ennemi spécifique vivant sous le même toit, surtout en sachant qu'il s'agissait du plus puissant enchanteur que la terre ait jamais connu. Heureusement, après les activités dans la neige de la journée, le stress de ses conversations avec Petra, ses parents, et Zane, James était tellement fatigué qu'aucun souci n'aurait pu le maintenir éveillé. De plus, il avait la sensation que Cédric veillait sur lui. Si Merlin venait, le fantôme trouverait un moyen de le réveiller, ou du moins de le prévenir. Sur cette réflexion, James s'endormit profondément.

À nouveau, il eut ce rêve, plus clair que jamais. Il vit apparaître les lames brillantes des épées, entendit le grincement de l'ancien mécanisme. Il vit l'eau profonde dans la piscine de pierre, et les visages d'un jeune homme et d'une femme, si tristes, sous la surface. Pire que tout, il y avait la voix insinuante de la silhouette dans la pénombre, qui tentait, promettait, et donnait des instructions. Son rêve était envahi d'un sentiment de tristesse intense, mais il y avait aussi une colère de plus en plus violente, aussi acérée qu'un coutelas : une rage froide qui montait, plus vaste que le ciel, plus profonde que l'océan. Et pour la première fois, James vit la personne à ses côtés se refléter dans le l'eau sombre, il aperçut un visage. Il ne savait pas où se situait cette eau profonde, ni cet endroit secret sous la terre, mais il eut l'intuition soudaine de la personnalité de cette âme tourmentée. Il vit de longs cheveux noirs, des yeux perçants aussi brûlants que des braises, à la fois durs et animés d'un feu qui détruirait tout sur son passage.

— Vous avez pleuré, crié, menacé, dit la voix de l'ombre, douce et démoniaque. Vous avez hésité, mais dorénavant, vous devez accomplir cet acte ultime pour devenir réellement digne de votre destin. Vous devez faire un sacrifice si important qu'il n'y aura plus aucun retour en arrière possible. Vous devez prendre ce qu'on vous a volé. Ce sera un passage difficile et douloureux, vous êtes capable de vous y lancer. C'est le prix de l'équilibre. Vous devez volontairement avancer sur ce chemin pour tous ceux qui attendent la justice. Pour ce sacrifice, votre mémoire sera honorée ; vos prouesses chantées ; votre vie deviendra une légende. À travers ce souvenir, vous vivrez éternellement, quel que soit le sort de vos restes mortels. Après vos épreuves, la justice émergera. Et ceux qui ont été perdus vous seront rendus. Le prix du sang sera payé, de la seule façon possible, par le sang versé. C'est votre devoir, vous devez l'honorer.

— Je dois l'honorer, répondit la silhouette aux cheveux noirs, d'une voix calme et glacée.

Une larme coula sur sa joue, et heurta la surface de l'eau où elle se transforma en vapeur brûlante.

James dormait toujours. Au matin, il se souvenait à peine de son rêve, mais sa cicatrice fantôme le brûlait férocement. James se demanda pourquoi, sachant qu'il s'agissait d'un présage qu'il n'arrivait pas à comprendre. Il descendit jusqu'à la Grande Salle pour le petit déjeuner, et lorsqu'il y entra, sa douleur avait disparu. Albus et Rose étaient assis à la table de Gryffondor, avec Hugo et Petra, et tous étaient engagés dans une conversation animée. James se joignit à eux avec un sourire heureux.

À la fin du repas, il avait complètement oublié son rêve.



Chapitre 14 : *Artis Decerto*

Pour James, les vacances de Noël se terminèrent bizarrement. Puisque ni lui, ni Rose ou Albus, n'avait quitté l'école, ils n'eurent pas à endurer un triste voyage de retour. Au contraire, ils eurent l'impression que l'école leur revenait. Quand la plupart des autres arrivèrent, le dimanche, James et Rose étaient assis devant une fenêtre ensoleillée qui surplombait la cour. En silence, ils regardèrent le déchargement des bagages et des sacoches, et virent les élèves monter les marches pour rentrer au château. L'énorme bonhomme de neige que James, Rose et Albus avaient érigé au début des vacances supportait mal le redoux. Sa carotte de nez pendait tristement, et un des bras épais s'était écroulé. De la neige fondue coulait des toits et des terrasses. Pour une fois, James appréciait la fin des vacances : il avait envie de retrouver les cours, et les répétitions de la pièce.

De façon étrange, aucun d'eux n'avait aperçu Merlin durant les vacances. James avait croisé une fois le professeur McGonagall devant son bureau, et il lui avait posé la question dans le couloir. La sorcière avait répondu que Merlin passait ses vacances au château.

— Bien entendu, le directeur n'a plus aucune famille, avait-elle remarqué. De plus, à son époque, les traditions de Noël devaient être différentes. James, Merlinus Ambrosius est un homme solitaire et secret à l'extrême, comme tu as pu le remarquer. Même s'il avait d'autres plans, je doute vraiment qu'il nous en ait fait part.

Quand les cours recommencèrent, James réalisa que l'ambiance du second semestre était différente du premier. Parmi les élèves les plus âgés, il y avait un regain de sérieux dans le travail et les études. James était ravi de ne pas avoir l'âge requis pour passer des B.U.S.E. ou des A.S.P.I.C.

Les cours de Défense contre les Forces du Mal reprirent, et le professeur Soufflet apprit à ses élèves de nouvelles techniques concernant les arts martiaux magiques – qu'on appelait *Artis Decerto*. L'attitude de James envers le professeur s'était transformée depuis sa rencontre avec Salazar Serpentard, au sommet de la Tour Sylvven. Il avait été réellement surpris de mettre à si bon usage l'apprentissage défensif de Soufflet. Il prêta donc une attention toute particulière aux nouveaux

mouvements : ça ressemblait à une danse. En réalité, il s'agissait de bouger le plus souplement possible, d'être toujours en mouvement pour éviter les sortilèges agressifs. En guise d'exemple, Soufflet demanda à la classe de s'aligner, baguette tendue. Un par un, tous les élèves devaient jeter une attaque de leur choix – Sortilège de Désarmement, Maléfice Explosif ou Cuisant, *Stupefix* – sur Soufflet.

Avec un sourire, le professeur gesticula d'un pied à l'autre.

— Ça va être drôle, marmonna Trenton Block, en agitant sa baguette.

Dès que le premier sortilège fut jeté, Soufflet l'évita avec une aisance déconcertante. Il semblait à peine regarder les élèves alignés. Il effleurait d'un coup d'œil la baguette qui s'agitait, puis se tournait, se baissait, plongeait ou même pirouettait, laissant le sortilège glisser autour de lui sans jamais l'atteindre. Parfois, il ne l'évitait qu'à quelques centimètres, mais James dut admettre que la démonstration était surprenante. Il fut d'autant plus déterminé à ce que son maléfice atteigne son but. Il décida de viser le pied de Soufflet qui, après tout, restait fixé sur le sol. Quand arriva son tour, James leva sa baguette, fit semblant de viser la poitrine du professeur, puis aussi rapidement que possible, il la baissa et tira. Avant même que le sortilège ait quitté sa baguette, Soufflet avait sauté, et fait une légère pirouette. Le Maléfice Cuisant de James ne heurta que son ombre. En retombant, le gros homme se trouva à quatre pattes. Puis il poussa un grognement, se releva, et récupéra sa baguette qui était tombée durant son mouvement.

— Nom de Zeus ! s'écria Graham Warton.

Toute la classe applaudit de façon unanime. Kendra Lecoin leva la main.

— Dans combien de temps réussirons-nous à faire la même chose ?

— Patience, jeunes gens, patience, répondit Soufflet en s'essuyant le front avec une serviette. *Artis Decerto* s'apprend une vie durant. Il y a des mouvements spécifiques et physiques, certes, mais c'est avant toute une discipline mentale. Il faut utiliser ses dons en lévitation, divination, et même parfois en transplanage. L'idée générale pour le sorcier est de deviner le prochain mouvement de son adversaire, pour éviter d'être à l'endroit attendu au moment où le sortilège frappera. Seuls les plus maladroits des sorciers ne comptent que sur leur baguette. Un sorcier véritablement doué éprouve rarement le besoin de la sortir.

Si James n'aimait pas le professeur Soufflet, il comprit immédiatement qu'*Artis Decerto* valait la peine de faire un effort. Il mit donc que tout son cœur à s'entraîner aux exercices pratiques et mentaux que le professeur exigea, même s'ils paraissaient incroyablement difficiles – et sans la moindre utilité.

— Connaissez votre adversaire mieux que lui ne vous connaît, ordonna Soufflet. Et ça ne vous demandera pas des années d'études. La plupart des sorciers se connaissent très peu eux-mêmes. Il est important de juger immédiatement autrui, de mesurer sa force et sa faiblesse. Si vous y réussissez, vous aurez toujours un atout majeur en main, parce que vous saurez où l'ennemi frappera avant même qu'il ne l'ait décidé. Et vous aurez déjà préparé votre défense, et même éventuellement votre contre-attaque.

— Quand arriverons-nous à ça ? demanda Trenton, frustré, en baissant sa baguette. J'en ai assez d'essayer de lire l'esprit d'un autre. Je veux faire de la vraie magie.

— Quand le temps viendra, Mr… euh – jeune homme, répondit Soufflet en agitant la main. Avant ça, vous devez comprendre la logistique de la bataille. Aucune action ne doit être entreprise avant que vous n'ayez déjà prévu ses conséquences. La clé de la réussite est dans la planification et l'organisation. La magie n'est que l'un des choix qu'un sorcier intelligent peut utiliser. À chaque étape

de la bataille, il y a au moins trois autres options pour un guerrier. La première est de maudire son adversaire.

Kevin Murdock agita sa baguette devant son partenaire, et mima un Sortilège de la Mort.

— Boum ! Tu es mort ! Et c'est ce que j'attendais, dit-il avec entrain.

— C'est une réponse complètement stupide, mon jeune ami, dit Soufflet. Voudriez-vous la tester avec moi ?

Le visage de Murdock s'empourpra lorsqu'il se souvint de la façon dont le professeur avait évité la myriade de sortilèges jetés par les élèves. Il secoua la tête rapidement, et baissa sa baguette. Soufflet approuva sa réaction.

— Bonne réponse, mon garçon. Vous venez justement d'illustrer la seconde option qu'un sorcier peut choisir dans la bataille : attendre, et voir ce que fera son adversaire. Un guerrier intelligent sera capable d'exploiter les actions de son adversaire, et de les utiliser contre lui. Si vous avez un jour l'occasion d'assister à une bataille, vous aurez probablement la chance de vous trouver devant des ennemis mal entraînés ou indisciplinés, des ennemis qui croiront que leur bravoure, leurs pouvoirs, ou leur enthousiasme seront suffisants pour leur donner la victoire. Mesurez ses ennemis, attendez qu'ils bougent, et sachez le moment précis où ils le feront. Si vous réussissez cette étape, vous aurez la bataille en main.

Trenton Block roula les yeux, manifestement peu satisfait.

— Quelle est la troisième option alors ?

— Mes jeunes amis, répondit Soufflet en levant les sourcils, la troisième option est de quitter le champ de bataille, de s'en aller.

— C'est-à-dire s'enfuir ? demanda Morgane Patonia, étonnée.

Soufflet secoua la tête, avec un sourire sombre.

— Pas du tout. Un vrai guerrier ne s'enfuit jamais, mais il sait quand une bataille ne vaut pas la peine d'être combattue. Parfois, c'est parce que l'ennemi est trop grand ou trop faible. Dans les deux cas, il n'y a aucune valeur à trouver dans cette bataille. Un vrai guerrier, chers élèves, sait quand il ne *faut pas* combattre.

— C'est très inspirant, marmonna Trenton, peu impressionné.

James le regarda, puis à nouveau il se tourna vers le professeur. Il comprenait le mécontentement de Trenton, mais après son duel contre Salazar Serpentard, dans un lointain passé, James n'était pas enclin à refuser la technique de Soufflet avec autant de désinvolture qu'auparavant.

Quelques semaines plus tard, le printemps commença à s'annoncer dans les jardins de l'école. Durant les heures de Botanique, Neville Londubat emmenait ses élèves faire des recherches sur le terrain, pour identifier dans leur contexte naturel certaines plantes magiques ou arbres. Plus ou moins enthousiastes, les élèves marchaient derrière lui dans la Forêt Interdite, ou sur les berges boueuses du lac.

— De nombreuses plantes magiques se sont adaptées à un environnement moldu en se déguisant, déclara Neville avec entrain, agenouillé au bord du lac. Ils prennent l'aspect de plantes inoffensives Par exemple, ce plan de Spionuspertuis s'acclimate dans d'autres territoires comme des orties et s'assure ainsi qu'aucun Moldu ne tentera de l'arracher ou de le cultiver. Vous pouvez voir la différence à cette légère lueur violette au début de la feuille. Une fois la plante arrachée… (Neville qui agrippa la tige et tira doucement dessus, arrachant les racines de la terre humide,) vous voyez le renflement caractéristique du Spionuspertuis, très utile dans de nombreuses potions et élixirs.

Ashley Doone tenait sa plante à la main, à racines en l'air.

— Je ne vois pas de renflement, dit-elle. Je ne vois que des racines normales.

Neville leva les yeux.

— Euh… En fait, Miss Donne, votre plante n'est pas une ortie déguisée en Spionuspertuis, mais une ortie tout à fait authentique.

— Berk ! s'écria Ashley.

Elle laissa tomber sa plante, et se frotta énergiquement les mains sur sa robe.

— Allez à l'infirmerie, dit Neville avec un soupir. Mrs Gaze a un baume qui vous soulagera, mais vous devriez vous hâter, sinon vous allez avoir des cloques rouges et gonflées.

Comme tous les autres, Ralph et James se retournèrent pour voir Ashley courir vers le château à toutes jambes. Puis Ralph baissa la voix pour dire à James :

— Tout est organisé pour la réunion du club de Défense ce soir ?

— Oui, j'imagine, répondit James. J'ai à peine revu Scorpius depuis la rentrée des vacances. À mon avis, il n'a plus rien à nous apprendre.

— Tu penses ? J'ai appris de lui des tonnes de choses. Son grand-père doit vraiment connaître son affaire.

— Oui, Lucius Malefoy était un Mangemort, et l'un des pires sorciers que mon père ait jamais connus, répondit James. C'est aussi l'un des rares à n'avoir jamais regretté son passé, même si le vieux Voldy est mort depuis longtemps. Malefoy est toujours en cavale, il se cache quelque part. Il doit toujours attendre l'avènement des pur-sang. Il connaît beaucoup de magie noire, y compris les trois sortilèges impardonnables.

Ralph haussa les épaules.

— On s'en fiche ! Je suis bien content que Scorpius ait appris tout ce qu'il sait. Avec ce qui nous attend, entre Merlin et le Gardien maudit, j'ai envie d'apprendre autant de sortilèges et de malédictions que possible.

— Je ne sais pas trop, dit James en baissant la voix. Je commence à me demander si nous n'avons pas tout pris à l'envers.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

James poussa un soupir.

— Je veux dire que Soufflet a peut-être raison quand il nous demande de réfléchir à ce qui fait un grand combattant magique. Peut-être passons-nous bien trop de temps à apprendre des sortilèges de désarmement ou de Stupéfixion. Peut-être devrions-nous plutôt commencer à nous entraîner aux techniques d'*Artis Decerto* qu'il nous a montrées.

Ralph secoua la tête.

— James, je ne peux pas faire ce genre de choses. Regarde-moi. Zane a raison. Je suis trop lourd.

— Tu n'es pas plus lourd que Soufflet, et tu as vu ce qu'il arrive à faire ? Il a évité tous les sortilèges que nous lui avons jetés, comme s'il savait exactement où ils allaient l'atteindre. À le voir, on dirait franchement que c'est facile !

— En général, les choses qui ont l'air facile ne le sont pas du tout. Et il a dit qu'il fallait toute une vie pour apprendre ce truc, *Artis Decerto.*

— Et alors ? Qu'est-ce que tu as prévu d'autre pour le reste de ta vie ? demanda James, avec un sourire. Tu veux être grand à quelque chose ou pas ?

Ralph se mit à rire.

— Tu penses que Scorpius peut aussi nous apprendre ce truc ?

— Il n'y a qu'un moyen de le savoir, répondit James, un sourcil en l'air.

Mais ni Ralph ni James ne virent Scorpius de toute la journée. En marchant jusqu'au gymnase pour le rendez-vous du club de Défense, Rose montra peu d'enthousiasme à l'idée d'utiliser le club pour s'entraîner aux techniques d'*Artis Decerto.*

— Vous savez très bien que Soufflet n'apprend rien aux filles, dit-elle, furieuse. C'est un parfait crétin quand il s'agit de la ségrégation des sexes, il ne veut pas de femmes au combat. Et pourtant, en Histoire, certaines sorcières se sont illustrées au cours des siècles. N'a-t-il jamais entendu parler de Chlorasse la Fumeuse ou de Ghika von Guggenheim ? Et même, plus récemment, de Bellatrix Lestrange et de celle qui l'a tuée, grand-mère Weasley.

— Peut-être que Soufflet n'a jamais entendu parler de ta grand-mère Weasley, répondit Ralph en réfléchissant, mais sinon, tu as raison.

— Par nature, une femme est plus encline à être bonne en *Artis Decerto*, continua Rose. Après tout, nous sommes plus gracieuses et plus intuitives.

— Peut-être que tu devrais être notre professeur, alors, dit James, sans sourire.

— Parfaitement ! répondit sa cousine, en lui jetant un regard noir.

Ils entrèrent dans le gymnase et s'arrêtèrent net. La plupart des membres du club criaient et applaudissaient, réunis en une foule serrée autour des automates. Des éclairs de lumière verte éclairaient le groupe, mais James ne voyait pas d'où ils provenaient.

James et Rose traversèrent la foule. Étant plus grand que Rose, James fut le premier à voir ce qui se passait. Les élèves rassemblés formaient un demi-cercle autour de Tabitha Corsica, Philia Goyle et Albus. Les trois Serpentard souriaient gaiement en jetant des sortilèges sur leurs cibles mécaniques. Les mannequins se tordaient, crachaient de petits boulons et ressorts, et restaient immobiles, une fois vaincus.

— Assez ! hurla Rose, les joues rouges. Qu'est-ce que vous faites ? Arrêtez immédiatement !

Tabitha chuchota une incantation, jeta un dernier maléfice au mannequin, puis elle leva sa baguette. Et se retourna ensuite pour regarder les nouveaux arrivants.

— Bonsoir, Rose, James, dit-elle. Où est le parchemin que nous devons signer ? Je tiens absolument à suivre le règlement et les formalités nécessaires.

— Quels sortilèges as-tu jetés ? demanda Rose, les deux poings sur les hanches.

— Du calme, Rosie, intervint Albus qui avait rangé sa baguette. C'était juste pour s'amuser. Ce n'est qu'un mannequin, tu sais.

Rose pivota vers Albus.

— Tu as utilisé un sortilège de la Mort ! Comment peux-tu faire ça ? Il n'est pas question d'arriver dans ce club pour utiliser des sortilèges impardonnables, surtout celui-là. Tu vas tous nous faire mettre à la porte.

— La loi est plutôt vague quand il s'agit de s'entraîner aux sortilèges impardonnables sur des objets inanimés, Rose, dit Tabitha, avec un sourire indulgent. De plus, quel est l'intérêt d'avoir un club de Défense si nous n'apprenons aucune technique véritablement utile.

— Parce que tuer quelqu'un est ton idée d'une technique « véritablement utile » ? cracha James.

Tabitha le regarda en clignant des yeux, puis elle prit un air étonné.

— Pourquoi pas ? demanda-t-elle. C'est efficace, tu ne crois pas ?

— Elle a raison, dit Nolan Frelon, un des amis Serpentard de Tabitha, dans la foule des élèves. Soufflet est un nullard. Il ne nous apprend rien d'utile. Je veux apprendre à combattre pour de vrai.

Il y eut un chœur d'agréments.

— Bien sûr, nous n'avons pas l'intention de prendre le contrôle de votre club, dit Tabitha, en rangeant sa baguette. Nous sommes là pour apprendre, comme les autres.

— Mais si personne ne sait apprendre aux autres un basique sortilège *Doloris*, intervint Philia, je ne vois pas comment vous espérez vaincre ceux qui n'hésiteront pas une seule seconde à vous lancer un sortilège de la Mort.

La foule des élèves bavardait avec excitation.

— C'est vrai ! cria quelqu'un. Nous devons être prêts à combattre le feu par le feu.

— Est-ce que tous les Serpentard sont complètement idiots ? déclara une voix.

James leva les yeux, et vit Joseph Torrance traverser la foule.

— C'est la façon dont les gens comme vous agissent, non ? Vous foncez directement vers la magie noire. Vous n'avez qu'une seule optique, vous êtes vraiment bornés.

Il y eut dans la foule d'autres réponses plus ou moins inaudibles. Quelques personnes s'écartèrent de Joseph, comme s'ils craignaient que Tabitha l'ensorcelle sur place.

— Quand une optique fonctionne, dit Tabitha avec son plus charmant sourire, je ne vois pas pourquoi en changer. Il ne s'agit pas d'être borné, mais d'être efficace.

— Assez ! cria James. (Quand la foule commença à s'agiter, il leva les mains, et se tourna vers les membres du club.) Nous avons créé ce club, Ralph, Rose et moi, et il est supposé s'adresser aux élèves de première à quatrième année.

« (Il se tourna vers Tabitha et Philia, et les fusilla du regard.) Pour les élèves plus âgés, comme ces deux-là, Soufflet leur enseigne ce qu'il faut en Défense contre les Forces du Mal. Ce club a été créé pour que nous puissions nous entraîner sur les bases défensives. Il n'a jamais été question d'apprendre les sortilèges impardonnables.

— Et pourquoi pas ? coupa Frelon, le visage dur. Pourquoi tout le monde s'efforce que nous ne sachions pas nous défendre ?

Il y eut à nouveau un chœur d'approbation. Puis diverses disputes éclatèrent entre les élèves. James cria plusieurs fois, pour rappeler les autres à l'ordre, mais personne ne l'écoutait. Le groupe semblait se dissoudre dans le chaos le plus total.

Un craquement sonore se répercuta dans toute la pièce, surprenant tout le monde. James leva les yeux, en essayant de déterminer d'où le bruit venait. Une trace de fumée surplombait les élèves et, en la suivant des yeux, James vit Scorpius à la porte, les yeux étrécis, un léger sourire aux lèvres.

— Vous voulez vous entraîner sur des sortilèges impardonnables ? demanda-t-il d'une voix traînante. Au cas où vous l'auriez oublié, c'est moi le professeur ici. Vous autres, les Serpentard, vous êtes nouveaux, aussi je laisserai passer, mais quelqu'un d'extérieur pourrait avoir l'impression que vous vous essayez de prendre le contrôle de ce club.

Le sourire charmant de Tabitha s'était durci : on aurait dit un requin quand elle regarda Scorpius.

— Ah, votre professeur est un « première année », dit-elle. Je suis sûre que Scorpius Malefoy vous apprendra tous ce qu'il sait. Est-ce que ça inclut comment devenir un traitre et vivre à l'encontre de toutes les valeurs et les traditions de sa famille ?

Scorpius soupira en rentrant dans la pièce.

— Pas avant l'année prochaine, répondit-il aimablement. Mais quand on arrivera à comment tourner sa veste pour poignarder les autres dans le dos, je crains que tu n'aies rien à apprendre. Je te dispenserai de cette session.

Quand Scorpius arriva au centre du groupe, il se plaça entre Tabitha et Albus – qui le regardait avec un dédain manifeste.

— Excuse-moi. (Scorpius bouscula Albus d'un coup d'épaule. Il se tourna pour faire face au groupe, et sortit sa baguette de sa cape avec un grand geste.) Vous souhaitez apprendre les sortilèges les plus puissants, pas vrai ? Vous souhaitez savoir comment vous défendre et, plus encore, comment combattre des ennemis ? Eh bien, contrairement à ce que vous pourriez croire, je n'ai pas l'intention de vous arrêter. Vous apprendrez ces choses. Et je serai celui qui vous les enseignera.

« (Une fois encore, Scorpius étrécit les yeux et regarda James durement, comme pour le défier de le contredire.) Je suis peut-être en première année, mais dans ma famille, comme « Tabby » l'a mentionné, nous avons des traditions en ce qui concerne les sortilèges mortels. Je vous apprendrai tous ceux que m'ont appris mon père et mon grand-père.

« Et la première chose qui est importante, continua Scorpius qui se tourna vers Philia, le visage rigide, est de se taire quand le professeur parle. En dehors de cette pièce, tu es peut-être une cinquième année, et je suis un sale traître de Gryffondor, mais ici, tu es une élève, et moi ton instructeur. Maintenant, tu peux changer d'avis et ne pas te joindre aux autres membres de ce club.

Le visage de Philia était rouge de colère.

— Je vais t'apprendra me parler sur ce ton, espèce de…

— Ça suffit, Philia ! coupa Tabitha, amusée. Scorpius à raison. Nous sommes dans leur club. Nous vous devons suivre leur règlement… pendant que nous sommes dans cette pièce. Voyons un peu ce qu'il peut nous apprendre puisqu'il a, de toute évidence, été si bien formé.

Scorpius défia Philia du regard, histoire de voir si elle comptait lui répondre malgré l'avertissement de Tabitha. Au bout d'un moment, le visage de la jeune sorcière se durcit, mais elle rangea sa baguette et croisa les bras.

— C’est bien ce que je pensais, dit Scorpius qui fit face, une fois de plus, aux membres du club. Commençons par le commencement. Vous devez apprendre à vous défendre, à combattre les uns envers les autres, et à lancer des Stupéfixion avant qu’il soit utile de vous apprendre des sortilèges plus puissants. Si vous sautez les bases, vous serez une cible évidente pour quiconque saura se servir de sa baguette. Heureusement, nous avons déjà progressé sur les techniques de base, et j’espère que nos nouveaux amis Serpentard nous rattraperont vite. Plus tard, quand vous aurez appris ces techniques, vous serez prêts pour… ceci !

Scorpius pivota sur les talons, leva le bras, et pointa sa baguette sur l’automate cassé.

— *Avada Kedavra* ! cria-t-il, en montrant les dents.

L’éclair qui jaillit de sa baguette fut si lumineux, si vert et si puissant qu’il illumina toute la pièce. Il frappa le mannequin à la poitrine, ses bras et jambes s’écartelèrent, en tremblant violemment. Puis il y eut un claquement mécanique, le mannequin quitta son socle et s’écroula en tas sur le sol.

Scorpius le regarda, les dents toujours à découvert, les yeux étrécis.

Nolan Frelon quitta la masse agglutinée des élèves pour venir heurter le mannequin avec son pied. Un boulon en émergea, et roula sur le sol.

— Pas à dire, dit le garçon avec un hochement de tête, tu l’as zigouillé.

Il y eut quelques applaudissements nerveux. Rose regarda James, les yeux écarquillés et inquiets. D’après son expression, elle demandait : « *Qu’est-ce qu’on fait ?* » James secoua la tête, lentement.

— C’est bien mieux que ce que je croyais, grand frère, dit Albus en envoyant un coup de coude à James. Génial.

Un peu plus tard, en quittant le gymnase, James s’approcha de Ralph.

— Qu’est-ce qui s’est passé ? demanda-t-il. Où étais-tu ?

Sur la défensive, Ralph lui jeta un coup d’œil.

— Quoi ? Mais j’étais là bien sûr, avec toi, dans le gymnase. Tout le temps.

— Tu n’as rien dit quand Tabitha et Goyle se sont pointées pour tuer les mannequins.

— Effectivement. (Ralph se mit à avancer plus vite.) J’ai eu l’impression que toi et Rose étiez parfaitement capables de régler le problème.

— Régler le problème ? Parce que tu appelles perdre pied « régler le problème » ? Scorpius veut leur apprendre des sortilèges impardonnables !

Ralph ne répondit rien. Il continua à marcher. Très en colère, James le regarda puis tout à coup, il étrécit les yeux.

— Bien sûr ! Toi aussi tu veux les apprendre, pas vrai, Ralph ?

Ralph resserra les lèvres, refusant de répondre. James se plaça devant lui, le forçant à s’arrêter dans le couloir, mais ce fut Ralph qui parla le premier.

— Ne fais pas ça, James, dit-il les yeux baissés, en secouant la tête. Écoute, tu es mon meilleur ami dans cette école, mais nous venons de deux mondes différents. Vous êtes peut-être très gentils et courageux à Gryffondor, avec des idées bien arrêtées sur des choses comme les sortilèges impardonnables, mais moi, ça me paraît logique de les apprendre. Je suis désolé.

James en resta bouche bée.

— Ralph, il y a une raison pour laquelle ils ont appelé « impardonnables ». Nous ne pourrions même pas à les utiliser pour lutter contre le Gardien si besoin était. Cette chose n'est même pas humaine. Alors, quel est l'intérêt de les apprendre ?

Ralph détestait les confrontations, mais James remarqua pourtant que son ami se forçait à le regarder droit dans les yeux

— James, dit Ralph, tu n'aurais pas utilisé un sortilège impardonnable pour empêcher Voldemort de tuer tes grands-parents ?

James recula d'un pas, sans voix. Il voulut répondre, mais Ralph continua, lui coupant la parole.

— Et quand mon oncle a tué le père de Ted Lupin, hein ? Est-ce que tu aurais utilisé un sortilège impardonnable pour l'en empêcher ? Et même quand mes propres grands-parents ont abandonné mon père dans un orphelinat moldu, en lui disant qu'ils ne voulaient plus de lui, parce qu'un Cracmol n'était pas digne d'être leur fils ? J'aurais vraiment aimé que quelqu'un leur jette un sortilège *Impérium*, tu sais, pour les forcer à le ramener à la maison, et à l'aimer comme tout parent devrait le faire. Tu penses vraiment qu'on décide parfois de ne pas utiliser ce genre de choses parce que seuls les « méchants » connaissent les sortilèges impardonnables ?

James bafouilla, choqué par la férocité tranquille qu'il lisait dans les yeux de Ralph.

— Ralph, je… non ! Je voulais…

Ralph secoua la tête, et se détourna.

— Je ne peux pas te blâmer de ne rien comprendre, James, mais franchement, si utiliser un sortilège impardonnable ramenait les gens que tu as crus à jamais perdus, pourquoi ne pas le faire ? Si ça pouvait rendre les choses qui t'ont été prises par des gens stupides, égoïstes… pourquoi pas ? (À nouveau, Ralph de se tourna pour regarder James, et il avait les yeux brillants.) Moi, James, je le ferais. Vraiment. Sans même réfléchir une seconde.

Sur ce, Ralph passa devant James, et s'éloigna dans l'obscurité du couloir. James savait qu'il n'y avait aucun intérêt à le suivre, mais il était terrorisé par ce qu'il venait d'apprendre de son ami. Il n'avait vu jamais vu tant de passion dans ce garçon, si grand, si calme, et pourtant, elle avait toujours été là, cachée sous la surface.

Quand Rose rattrapa James, elle secoua la tête, très inquiète.

— Il faut qu'on coince Scorpius dans la salle commune ce soir, dit-elle. Il est toujours là-bas, entouré par tous les autres. Il leur montre comment lancer un maléfice de *levicorpus*. James ? Qu'est-ce qu'il y a ?

James indiqua « rien » d'un signe de tête, mais il regardait toujours dans la direction où Ralph avait disparu.

— Je ne sais pas, Rose. Rien ne va de la façon dont j'aurais cru. Et pour te dire la vérité, je ne sais pas du tout ce que je dois faire à ce sujet.

— Je vais te dire ce que tu dois faire, James, répondit Rose sérieusement.

James la regarda, le front plissé.

— Et alors ? C'est quoi ?

— La même chose que tu as faite l'an passé, quand tu as eu des ennuis, répondit Rose, en levant les sourcils. Va demander de l'aide à quelqu'un qui *sait* quoi faire.

Au début de la semaine suivante, James n'avait toujours pas parlé à Scorpius pour évoquer son discours au dernier rendez-vous du club de Défense. Il en avait eu l'opportunité, bien sûr, mais il ne savait pas quoi dire. James connaissait suffisamment Scorpius pour savoir que lui ordonner de ne pas apprendre aux membres du club des sortilèges impardonnables ne suffirait pas. Au contraire, il est probable que Scorpius se sentirait obligé de commencer par eux à la prochaine réunion. James envisagea de retirer à Scorpius le poste de professeur, mais il était le premier à reconnaître que le garçon pâle était excellent dans ce rôle, et qu'il connaissait énormément de sortilèges.

Pour James, le pire était de ne pas pouvoir discuter de ce problème avec Ralph, parce que lui aussi, voulait apprendre ces horribles malédictions. James arrivait à comprendre ce que Ralph lui avait expliqué, mais les raisons que son ami avait données appartenaient au passé. Apprendre les sortilèges impardonnables ne ramènerait pas les grands-parents de James, ni le père de Ted. Ralph pensait peut-être que de telles tragédies pouvaient encore arriver dans l'avenir, et il voulait être préparé à les affronter. Dans les deux cas, c'était inquiétant. Depuis leur conversation dans le couloir, Ralph restait morose et silencieux. James décida que ce serait aussi bien de le laisser tranquille un moment.

Heureusement, James eut une belle distraction le mardi en Soins des Créatures Magiques, et il oublia un moment tous ses soucis quand Hagrid mena les élèves derrière la grange, en leur demandant le silence. D'un geste de son énorme main, le demi-géant indiqua aussi aux élèves de rester derrière lui.

— Grawp a pris le coup de main, chuchota Hagrid, mais je préfère ne pas le distraire. Promener un dragon est une tâche périlleuse.

Quand le groupe arriva, sur la pointe des pieds, à l'angle de la grange, James jeta un coup d'œil par-dessus Ralph, pour tenter de mieux voir. Non loin, à l'orée de la Forêt Interdite, Grawp marchait très lentement, en regardant derrière son épaule. Il avait quelque chose attaché à l'avant-bras, pour se protéger, et ça ressemblait à une porte blindée. Le géant tenait à la main une énorme chaîne dont l'autre extrémité était verrouillée à un collier, autour du long cou de Norberta. Étrangement, le dragon avançait tranquillement derrière Grawp, reniflant le sommet des arbres. Elle s'arrêta un moment et baissa la tête, fouilla le sol de son groin, grondant pour une raison quelconque.

— Norberta adore trouver de grasses petites taupes, chuchota Hagrid. Elle doit les sentir sous la terre. Elle serait parfaite pour déparasiter un terrain, si elle ne mettait pas souvent le feu aux arbres. Aujourd'hui, l'air est bien humide, aussi j'ai pensé que ce serait parfait pour une petite promenade.

— Elle peut mettre le feu à Grawp ? demanda Morgane Patonia. C'est pour ça qu'il se protège avec cette porte blindée ?

Hagrid secoua la tête.

— Non, elle adore Grawp, vraiment ! Elle y tient encore plus qu'à moi. Elle ne crache jamais de feu sur lui. La porte n'est qu'une simple mesure de précaution. L'an passé, Mrs McGonagall était encore directrice et elle m'a demandé que Grawp soit toujours protégé. Maintenant, c'est juste par habitude.

Grawp tira un peu sur la chaîne parce que Norberta restait en arrière, à renifler un tronc d'arbre. La bête s'appuya de tout son poids contre le tronc, et s'y frotta, comme pour calmer une démangeaison. L'arbre énorme frémit, avec un craquement audible.

— Je me demande qui gagnerait dans un combat entre le Saule Cogneur et Norberta, chuchota Graham avec un sourire.

— C'est une question idiote, répondit Ashley en secouant la tête.

— Oui, mais je paierai quand même pour voir ça, insista Graham. Le Combat des Titans ! Imagine un peu.

Ashley leva les yeux au ciel.

— J'imagine, et c'est toujours complètement idiot.

— Grawpy, ne la laisse pas arracher cet arbre ! cria Hagrid, les mains en porte-voix autour de la bouche. C'est un orme morose, et il n'en reste pas beaucoup.

Le géant tira plus fort sur la chaîne, mais Norberta s'entêta. Mécontente, elle balança sa queue qui heurta le flanc de la colline, la terre trembla. Puis le dragon sembla renifler quelque chose, à la lisière des arbres. Elle planta ses griffes dans le sol, écarta les arbres de ses épaules massives, et cracha un bref jet de flammes jaunes. Grawp fut incapable de la retenir.

— Qu'est-ce qu'elle a vu ? demanda Hagrid inquiet. (Il se tourna vers les élèves.) Euh… il faudrait peut-être que vous retourniez dans la grange – juste par sécurité.

Bien entendu, personne ne lui obéit. Au contraire, les élèves cherchèrent tous à en voir davantage, mais aucun d'eux ne s'aventura à passer devant Hagrid.

— Du calme, Grawpy, cria Hagrid d'une petite voix. Ne tire pas trop fort. Laisse-lui un peu de mou dans sa chaîne. Il ne faut pas l'énerver. Qu'est-ce que…

Quelque chose de petit et jaune venait d'émerger des arbres, comme si l'apparition du dragon l'avait effrayé. La bestiole jaillit des pattes de Norberta et monta tout droit vers le ciel.

— Oh non ! s'exclama Hagrid. Alors c'est ça qu'elle a senti.

Avec un mouvement sinueux de son long cou, Norberta se jeta en avant, les mâchoires ouvertes, et tout son corps suivit. Grawp fut soulevé du sol, mais il ne lâcha pas la chaîne. Il atterrit avec un bruit de tonnerre sur le sol boueux, et glissa sur l'herbe humide derrière Norberta et sa proie.

— Tout le monde à l'intérieur ! cria Hagrid, en écartant des bras protecteurs. C'est un gargoule que Viktor Krum m'a apporté, et Norberta adore ça. Le gargoule s'est échappé il y qu'à quelques jours, et je le croyais en route pour la Bulgarie. Grawp ! Retiens-la ! Surtout, ne la lâche pas !

Le sol vibrait sous les pas furieux du dragon qui courait derrière la petite créature jaune, tirant toujours le géant derrière elle. Des geysers de boue jaillissaient derrière Norberta. Aucun des élèves n'avait bougé. James regardait le spectacle, les yeux écarquillés, sans trop savoir s'il était amusé ou terrifié. Le gargoule avait la taille d'un chat, le jaune d'un canari, et quatre ailes vrombissantes. Il avait aussi une longue queue touffue qui traînait derrière lui et fouettant l'air. James trouvait cette petite bestiole absolument adorable. Norberta attaqua encore, elle bondit, ses mâchoires claquèrent, mais elle le rata de quelques centimètres. Bousculé derrière le dragon, Grawp était toujours héroïquement accroché à sa chaîne, et il essayait de freiner la bête enragée.

Hagrid se lança aussi à la poursuite du dragon, à flanc de colline.

— Très bien, Grawpy ! cria-t-il. Je vais lui attraper la queue, si j'y arrive. Toi, tu restes à son cou. Oh !

Le gargoule venait de changer de trajectoire, et montait tout droit vers le ciel, échappant au dragon. Norberta ouvrit immédiatement ses ailes, et fila derrière lui en rugissant, le géant toujours accroché à elle.

— Je croyais qu'elle ne pouvait pas voler ! s'exclama Graham.

Les autres élèves commencèrent à s'agiter nerveusement, et reculèrent vers l'abri relatif de la grange.

Le gargoule devina peut-être aussi que la grange pouvait lui offrir une meilleure sécurité, aussi il redescendit vers les élèves. Norberta le suivit. Elle était étonnamment rapide pour sa taille, malgré son aile blessée. Les élèves s'enfuirent dans toutes les directions dès que l'ombre menaçante les surplomba, venant du ciel. Grawp pendait toujours au bout de la chaîne, et dégoulinait de boue. Hagrid courait de tous les côtés, les bras tendus, comme s'il avait l'intention d'attraper l'énorme dragon.

— Tiens bon, Grawp ! cria-t-il à son demi-frère. Tu l'as ! Ne la lâche pas.

Norberta rugit encore et se débattit pour rester en l'air. Sa queue fouetta rageusement, et renversa la cheminée de la grange, envoyant des morceaux de pierre voler alentour. Le gargoule, de plus en plus paniqué, se mit à tourner en rond. Mais la petite créature jaune avait sans doute réalisé que le dragon ne volait pas normalement. Aussi, une fois de plus, il visa le ciel, et les lointains nuages.

— Grawp ! Attention ! cria Hagrid. Elle va cracher.

Norberta poussa une dernière fois sur ses ailes épaisses, tendit son très long cou, et rugit. Cette fois, le rugissement produisit un long jet de flammes d'un blanc bleuté. L'onde de chaleur se répandit sur la colline, et James la sentit passer à travers ses cheveux. Ensuite, avec un bruit terrible, le dragon atterrit sur ses quatre pattes griffues. Et Grawp retomba auprès d'elle. Il était couvert de boue et d'herbe, mais il se redressa immédiatement, et noua ses deux bras autour du cou de la bête pour la maintenir au sol. Le dragon n'essaya pas de s'envoler. Elle leva la tête, mâchoire ouverte. Quelques secondes plus tard, une petite forme noire et brûlée descendit du ciel, laissant derrière l'un sillage de fumée. Le gargoule tomba directement dans la gorge de Norberta, qui l'avala avec un plaisir manifeste.

Hagrid secoua la tête.

— Quel dommage ! dit-il. Il est très difficile de trouver un gargoule. Mais il n'aurait pas dû s'enfuir, je l'avais prévenu. Bon, heureusement que personne n'a été blessé. Grawpy, tu n'as rien ?

Le géant lâcha doucement le cou du dragon, et s'écarta d'un pas, tenant toujours le bout de sa chaîne. Il se tourna pour regarder Hagrid.

— Grawp a de la boue dans le nez, dit-il, mécontent.

— Désolé, Grawpy. Bon, maintenant on va ramener fifille dans sa stalle, hein ? (Il se tourna vers les élèves, et leur adressa un regard implorant.) Il serait peut-être mieux que nous gardions ce petit incident entre nous, si ça ne vous gêne pas.

James se tourna vers Trenton, qui avait jadis menacé d'écrire à ses parents au sujet de la ménagerie effrayante du demi-géant.

Trenton remarqua le regard de James.

— C'était absolument dément ! dit-il avec force.

Plus tard, lorsque James et Ralph quittèrent la grange pour revenir au château, ils passèrent devant les serres où le professeur Londubat donnait ses cours de Botanique aux « première année ». La classe venait de se terminer, et James repéra Scorpius.

— Je te verrai plus tard au déjeuner, Ralph, dit James, en s'écartant. J'ai un truc à faire, et quelqu'un à voir.

Ralph ne répondit pas, et James savait pourquoi : son ami avait deviné ce qu'il voulait faire. Quand Scorpius entendit James arriver, il s'arrêta et se retourna. Puis il renversa la tête comme pour examiner les nuages bas.

— Je me demandais quand je te verrai, Potter, dit-il.

— J'imagine. D'ailleurs je voulais te parler avant même la dernière réunion du club de Défense.

— Bien entendu, dit Scorpius avec un sourire pincé. Tu veux m'empêcher d'apprendre aux autres les sortilèges difficiles, pas vrai ?

— Non, pas du tout, répondit James. J'y ai réfléchi. Je ne peux pas t'empêcher de montrer aux membres du club ce que tu as appris de ta famille. De plus, si les autres n'apprenaient pas ça de toi, ils iraient voir Tabitha Corsica et Philia Goyle. Non, je voulais te parler d'autre chose…

James s'arrêta. Il avait du mal à continuer. Il était conscient que l'avis de Rose était excellent, mais il ne savait pas trop comment l'utiliser. Maintenant, il avait bien une idée... Aussi, il prit une profonde inspiration, et demanda, les dents serrées :

— J'ai besoin que tu m'aides.

— Que je t'aide ? répéta Scorpius, les yeux soupçonneux. Comment ?

— À tenir Tabitha et les autres sous contrôle, répondit James. Écoute, tu le sais aussi bien que moi : ils ne veulent pas apprendre des sortilèges et des malédictions pour combattre les méchants, ils veulent juste les apprendre pour abuser des autres. Notre club de Défense avait pour but d'apprendre aux gens des sortilèges de défense basiques, et des techniques, mais je pense à présent que c'est plus que ça. À mon avis, nous pourrions l'utiliser pour nous entraîner à ce que nous apprend le professeur Soufflet, afin de devenir de vrais combattants. Nous pourrions progresser en *Artis Decerto.* Soufflet a démontré que ces techniques étaient vraiment efficaces. J'aimerais devenir le meilleur possible. Et après tout, ça peut venir en plus des sortilèges que nous avons déjà appris. Et ce sera plus facile, quand tout le monde saura les utiliser, que tu leur apprennes… (James déglutit,) les sortilèges impardonnables, si tu l'y tiens toujours.

— Attends un peu, voir si je t'ai bien compris, dit Scorpius. Quand tu as commencé le club de Défense, c'était parce que tu n'aimais pas la façon dont Soufflet refusait de nous laisser utiliser la magie. Et maintenant, tu veux que ce club devienne un endroit où on s'entraîne à ces trucs débiles qu'il nous apprend ?

James soupira.

— D'accord, raconté comme ça, ça paraît complètement crétin. Mais c'est quand même la vérité. Dans tous les cas, si Corsica, Goyle ou même Albus continuent à venir au club pour tuer nos mannequins, ils vont insister pour apprendre les sortilèges impardonnables, et sauter tout le reste. Il y a peut-être certaines personnes qui peuvent gérer ces sortilèges, mais pas tout le monde. Et à mon avis, surtout pas sans connaître les bases.

— Alors, fiche-les dehors, dit Scorpius en haussant les épaules. Tu as ouvert ce club. C'est toi qui décides qui peut y entrer. Je ne vois pas le problème.

— Je ne peux pas juste les ficher dehors, dit James, exaspéré. Dans les règles, il est inscrit que le club est ouvert à tout le monde. Mais toi, tu sais comment leur parler. Ce que tu as fait au dernier rendez-vous était vraiment étonnant. Ta famille comprend la façon dont les Serpentard réagissent. J'ai besoin de ton aide pour qu'ils ne flanquent pas tout en l'air.

Scorpius le regarda, les yeux étrécis.

— Ce n'est pas parce que mon père m'a convaincu de t'aider à revenir du miroir du Riséd que nous sommes devenus les meilleurs amis du monde, Potter. Je suis professeur dans ton club parce que ça me plaît, et non parce que tu me l'as demandé. Je ne vois pas pourquoi c'est toi qui déciderais ceux qui peuvent ou ne peuvent pas apprendre les sortilèges impardonnables.

James regarda Scorpius en réfléchissant.

— Tu n'y crois pas, dit-il. Tu essaies juste de me mettre en colère, et je ne sais même pas pourquoi. Si tu croyais que tout le monde pouvait apprendre ces sortilèges, tu les aurais déjà appris à la dernière réunion, ou tu aurais laissé Corsica et Goyle le faire. Au contraire, tu as distrait l'attention des autres avec un maléfice de *Levicorpus*. Tu ne veux peut-être pas l'admettre, Scorpius, mais tu es d'accord avec moi.

— Potter, répondit l'autre, en se détournant, pourquoi serais-je d'accord avec toi ?

James regarda le garçon pâle s'éloigner.

— Parce que tu es aussi un Gryffondor. Et je sais que le choixpeau ne se trompe pas.

Scorpius ne s'arrêta pas. Il continua à avancer vers le château. James resta planté un moment, puis il soupira, et lui aussi se mit en marche. Il espérait seulement que malgré sa réaction blasée, Scorpius se donnerait au moins la peine de réfléchir à ce que James lui avait demandé.

Ce fut en fait Albus qui raconta un jour à James ce qui s'était passé.

Le mardi suivant, alors que Tabitha, Philia et Albus se rendaient au gymnase pour la réunion hebdomadaire du club de Défense, ils croisèrent Scorpius qui arrivait d'une autre direction.

— Venez ici, j'ai à vous parler, dit-il à voix basse.

En même temps, il tenta de mettre un bras autour de Tabitha et Albus. Immédiatement, Tabitha sortit sa baguette, et la pointa sur le poignet de Scorpius.

— Enlève ta main, ou je te l'arrache, annonça-t-elle.

— D'accord, d'accord, répondit Scorpius. Pas la peine d'être aussi nerveuse, je suis là pour vous aider.

— Comme si nous avions besoin de ton aide, abruti, dit Albus, méprisant.

— Crois-le ou pas, mais je suis venu vous éviter un méga problème, gronda Scorpius, en le regardant dans les yeux. Le petit club de ton frère va être interdit, et je ne pense pas que ça se passera bien pour ceux qui seront dans le gymnase au moment où ça arrivera.

Le visage de Philia exprima ses soupçons.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Apparemment, un élève bien intentionné a prévenu le professeur Soufflet que certains trouvaient ses techniques discutables, et avaient ouvert un club pour apprendre de la magie et des sortilèges de défense. Et je crois bien qu'il a été mentionné que les sortilèges de la Mort ont déjà été utilisés.

Tabitha étudia le visage de Scorpius.

— C'est vicieux, dit-elle. Mais dis-moi, pourquoi ferais-tu une chose pareille ?

— Je n'ai pas dit que c'était moi, remarqua Scorpius d'un air innocent.

— Il ment, dit Albus. Il ne ferait jamais ça à ceux de sa maison.

— Vous devriez vous écarter un moment, dit Scorpius.

Il les fit entrer dans une classe déserte et jeta un coup d'œil dans le couloir. On entendait des voix, qui approchaient rapidement. Puis Soufflet apparut, poussant Rose devant lui, et elle paraissait très inquiète.

— Ainsi, c'est vous et James Potter qui êtes responsables de cette histoire, disait Soufflet d'une voix bourrue. Il est pourtant le fils du directeur des Aurors du ministère. J'aurais dû savoir qu'il me causerait des ennuis. Et il y en a un troisième impliqué, non ?

— Eh bien, bafouilla Rose, en quelque sorte, oui. Nous n'avons plus à vous le cacher. Vous verrez vous-même très bientôt ce qui se passe.

Rose et Soufflet passèrent devant Scorpius, et elle lui jeta un regard furibond. Scorpius se contenta de sourire d'un air moqueur. Quand ils eurent disparu, Albus, très en colère, se tourna vers le garçon pâle.

— Pourquoi fais-tu ça à mon frère ?

— C'est comme ça que tu me remercie de t'avoir prévenu ? J'imagine que le sang parle toujours, même entre maisons ennemies, pas vrai ?

— Vraiment, Scorpius, ajouta Tabitha, tu ne vas pas arranger tes affaires avec ceux de ta maison.

— Ceux de ma maison sont aussi faibles qu'arrogants, gronda Scorpius. Ils n'ont pas le cran d'apprendre de la vraie magie. C'est devenu évident la semaine passée, quand vous êtes arrivés au club. J'ai besoin de m'associer avec vous. Oui, oui, je sais, dit-il en levant la main, quand Philia voulut le contredire, je suis un Gryffondor. Et alors ? Quelle est l'importance de ce genre de détail ? Si les noms signifiaient quelque chose, le petit Albus serait déjà en train de vous défier en duel, toutes les deux. Les Serpentard et les Potter ont toujours été des ennemis mortels, non ? De toute évidence, c'est du passé, et tant mieux. Je ne demande pas de devenir membre de votre stupide club Crocs et Serres, je suggère simplement d'ouvrir un nouveau club qui se réunirait dans la salle d'entraînement de Serpentard. Et nous serions libres de nous entraîner sur ce que nous voulons, en secret.

— Et tu daignerais être notre professeur ? demanda Philia avec un sourire amer.

— Je ne pense pas, répondit Scorpius. Je ne suis pas certain de pouvoir être un membre régulier. De plus, j'imagine que c'est un groupe qui s'entraînera essentiellement, aussi vous pourrez apprendre les uns des autres. Personne ne sera là pour vous interdire quoi que ce soit. Par contre, j'aimerais avoir accès à la salle commune de Serpentard. C'est la moindre des choses après le service que je vous ai rendu ce soir. Comme tu l'as dit la semaine passée, Tabitha, ma famille a effectivement des traditions chez Serpentard.

— Espèce de petit rat ! s'exclama Philia. Tu fais ça uniquement parce que tu détestes d'avoir été envoyé chez Gryffondor.

— Avoir un anneau pour rentrer chez les Serpentard ne fait pas de toi l'un des nôtres, dit Tabitha, la tête haute, avec un sourire. Aucun Gryffondor n'a jamais libre accès dans nos quartiers. Pourtant… je crois que nous pourrons trouver un arrangement profitable.

— C'est tout ce que je demande, répondit Scorpius avec entrain. Et maintenant, je dois y aller. Ça serait plutôt suspect si je suis le seul absent quand le petit club de James passera sous la guillotine. À bientôt.

Les trois Serpentard regardèrent Scorpius tourner les talons, et partir dans la direction où Soufflet avait entraîné Rose.

Quelques minutes plus tard, Scorpius approcha des portes closes du gymnase. À travers les vitres, il vit qu'il faisait sombre à l'intérieur. Il s'arrêta, et écouta. Il entendit des voix plus loin dans le couloir, renvoyant des échos. Il suivit le bruit, tourna à gauche au prochain couloir, et arriva dans un grand espace avec de hautes fenêtres sur un côté. James et Rose étaient là, avec Soufflet, au centre du sol de marbre. Ils regardaient tous en l'air, le cou renversé. Soufflet avait sa baguette tendue, et il visait prudemment. A plusieurs mètres du sol, Ralph était suspendu par une cheville, la tête en bas.

— Nous essayions juste un nouveau sortilège, expliqua James. C'est le maléfice de *Levicorpus*. Je ne savais pas qu'il fallait un contre-maléfice pour le faire redescendre.

— Tiens bon, Ralph ! cria Rose, qui se tordait les mains pour simuler son inquiétude.

Dégoûté, Soufflet secoua la tête.

— C'est exactement pour ça que je n'enseigne aucune magie défensive aux jeunes élèves, aboya-t-il. Ils n'ont aucune idée des conséquences. Encore heureux que vous n'avez pas accidentellement appris le Maléfice de Chauve-furie. De mon temps, c'était l'un des favoris. *Liberacorpus !*

Quand Soufflet agita sa baguette, Ralph pivota sur lui-même. Peu après, il redescendit jusqu'au sol, et se remit maladroitement sur ses pieds.

— Waouh ! dit-il, d'une voix tremblante. J'ai la tête qui tourne.

— Je suis désolé, professeur Soufflet, annonça Scorpius de la porte. C'est de ma faute. J'ai appris ce sortilège de mon grand-père. J'aurais dû éviter de montrer aux autres comment le faire. Je ne recommencerai pas.

— Je l'espère bien, dit Soufflet, bourru. Si j'étais rancunier, j'enlèverai des points à chacune de vos maisons respectives, mais je compte sur vous pour que ça n'arrive plus. (Il rangea sa baguette et se tourna vers Rose.) Jeune fille, vous m'avez interrompu au milieu d'une pipe très agréable. Mais c'est sans importance. Y a-t-il d'autres problèmes magiques que je puisse régler avant de retourner dans mon bureau ?

Les quatre élèves secouèrent la tête de façon unanime.

— Merci professeur ! s'exclama Rose d'une voix extasiée. C'est vraiment un plaisir de voir quelqu'un de votre stature en plein travail.

— Ce n'est rien, répondit Soufflet d'un air modeste. Bien sûr, je comprends. Bonsoir, jeunes gens. Et comme je vous l'ai déjà dit, ne m'appelez pas « professeur ». Je préfère Kendrick.

— Kendrick, répéta Rose, comme si elle savourait la sonorité des syllabes. Merci encore. Bonne nuit.

Quand le sorcier finit par disparaître, Scorpius revint sur ses pas avec James, Ralph, et Rose.

— C'était écœurant, dit-il.

— Je suis d'accord, dit Ralph. Rose, tu étais censée montrer ton admiration, pas te prosterner aux pieds de ta nouvelle idole.

Rose se rengorgea, comme si elle venait de recevoir un compliment.

— C'est rien, dit-elle. C'est une technique que j'utilise depuis des années avec mon père.

James eut un sourire.

— Rose, parfois tu me fais peur. Allez, on va au gymnase. Scorpius, comment ça s'est passé avec Tabitha, Philia et Albus ?

— Très bien, répondit l'autre, en haussant les épaules. Ils ont cru à mon histoire dès qu'ils ont vu passer Soufflet. Ils ne reviendront pas.

James fut le premier à atteindre la porte du gymnase. Il l'ouvrit, et pénétra à l'intérieur, avant d'allumer sa baguette. Dans l'obscurité, les membres du club étaient assis sur les matelas, en petits groupes, et chuchotaient tous avec excitation. Ils levèrent les yeux quand les quatre autres entrèrent.

— Bonsoir, tout le monde, dit James, en levant sa baguette sur sa tête. Comme je vous l'ai expliqué il y a quelques minutes, nous avons ce soir une annonce à faire. Après la semaine dernière, il y a eu beaucoup de discussions au sujet des trois sortilèges impardonnables. Scorpius est notre professeur, aussi c'est à lui de choisir ce qu'il veut nous apprendre. Mais avant que nous puissions connaître des choses vraiment puissantes et effrayantes, nous devons devenir meilleurs à ce que nous savons déjà, et passer du temps à nous entraîner aux techniques que le professeur Soufflet nous apprend en D.F.M.

— Mais pourquoi ? demanda Nolan Frelon en se relevant. Je pensais que l'intérêt de ce club était justement d'apprendre des sortilèges que Soufflet ne nous enseigne pas.

Ce fut Scorpius qui répondit.

— Le but de ce club est d'apprendre des techniques défensives, et de devenir le meilleur possible. Certains d'entre vous ne veulent que connaître des incantations rapides et des sortilèges ? Aucun problème. Mais si vous pensez être capables de vous battre aussi bien que nous autres après que nous ayons pratiqué l'*Artis Decerto* que Soufflet nous a montré l'autre jour, je crains que vous ne soyez très déçus.

James fut surpris d'entendre Ralph intervenir :

— D'accord, ce n'est pas très excitant de nous entraîner aux exercices que Soufflet nous propose, dit-il. Et c'est pourquoi nous devons aussi continuer à apprendre des sortilèges magiques. Mais James a raison. Nous devons tout apprendre ensemble. C'est la seule façon d'être vraiment le meilleur possible. Peut-être que certains d'entre vous ne sont pas d'accord, aussi je vous rappelle que c'est un club, pas un cours obligatoire. Vous pouvez partir quand vous voulez.

Nolan était toujours debout. Il remarqua que les autres le regardaient, et s'agita nerveusement.

— Et qui va nous apprendre ces trucs d'*Artis Decerto* ? Lui ? demanda-t-il en pointant Scorpius du doigt. J'imagine que même son grand-père ne lui a pas appris ça.

— Non, dit James, en regardant Scorpius. Nous nous aurons pour ça un autre professeur. Il n'a pas appris l'*Artis Decerto* lui-même, mais il travaillera avec quelqu'un qui le connaît très bien. À partir de maintenant, ils seront ensemble avec nous dans ce club.

— Ah oui ? demanda Frelon les mains sur les hanches. Et qui ça ?

— Moi, répondit une voix. Et elle.

Frelon fit un bond d'un mètre, et recula d'un pas en arrière quand deux fantômes traversèrent le mur près de lui.

James sourit en voyant Cédric avancer jusqu'au milieu de la pièce, éclairant l'atmosphère de la pâle lumière qui émanait de lui. Près de lui, la Dame Grise flottait doucement.

Frelon se laissa retomber sur le matelas, et regarda, les yeux écarquillés, Cédric et la grande sorcière pâle à ses côtés. Rose s'éclaircit la voix.

— Cédric, ça aiderait peut-être tout le monde si tu nous expliquais ton parcours.

Cédric la regarda, puis il hocha la tête.

— Bien sûr, dit-il aux membres du club. Je suis Cédric Diggory, et j'imagine que vous savez tous qui est ma compagne : la Dame Grise. Elle préfère que je n'indique pas son véritable nom, mais je vous assure qu'elle connaît l'*Artis Decerto*. Apparemment, à son époque, il était courant d'apprendre aux femmes cette technique défensive, et sa… sa mère souhaitait réellement la voir le mieux entraîné possible.

La Dame Grise parla d'une voix tenue, légèrement éthérée.

— J'ai appris les arts martiaux des sorciers avec le meilleur professeur du monde magique. Et il m'a affirmé que j'étais son élève la plus douée.

La plupart des élèves de la pièce avaient déjà vu la Dame Grise flotter, triste et solitaire, dans les couloirs, mais très rares étaient ceux qui avaient entendu sa voix. Graham Warton leva une main hésitante.

— Qui vous a enseigné l'*Artis Decerto*, Miss ?

La Dame Grise releva la tête d'un air hautain avant de lui répondre :

— Mon père. C'est lui qui l'avait inventé.

— Écoutez, dit Frelon, je ne veux pas vous manquer de respect, mais j'ai une question à vous poser. Si vous étiez tellement bonne pour éviter les sortilèges et les malédictions, comme ce que nous a montré Soufflet l'autre jour, comment se fait-il que vous soyez morte aussi jeune ?

La Dame Grise ne sembla pas troublée par la question de Frelon. Elle écarta le châle spectral qui lui couvrait les épaules, et découvrit l'avant de sa robe. Il y avait une horrible blessure béante au niveau du cœur, et une tâche aussi rouge que le jour où elle avait été faite.

— Comme vous pouvez le voir, répondit-elle, ce n'est pas un sortilège qui m'a tuée.

James se pencha vers sa cousine.

— Tu as obtenu ce que tu voulais, Rose, chuchota-t-il. C'est une sorcière qui nous enseignera l'*Artis Decerto*.

— J'aime vraiment beaucoup la nouvelle méthode de fonctionnement du club de Défense, James, dit Cameron Creevey en suivant James dans les escaliers, le samedi suivant. Qui aurait jamais pensé que la Dame Grise était ceinture noire en art martial magique ? Elle paraît toujours si calme et si tranquille. Et il y a aussi le fantôme de Cédric Diggory qui l'aide pendant les cours, qui aurait pu y croire ?

James marchait aussi vite que possible.

— Oui, Cameron, dit-il, Je suis heureux que tu apprécies le club.

Ils passèrent devant un groupe d'élèves plus âgés alignés devant les portes d'entrée du château. Tous portaient des jeans, des imperméables ou des vestes de sport, et discutaient avec animation. Le professeur McGonagall était à la tête de la file, et elle examinait les parchemins que chaque élève lui tendait en passant devant elle. Noah lui agita sous le nez son autorisation de sortie.

— Oui, oui, Mr Metzker, pas la peine de faire un tel cirque, dit-elle. Dehors ! Et si jamais je vous surprends à ramener à l'école ces horreurs de papillotes à pétards, je ferai bien plus qu'enlever des points à votre maison, je peux vous le certifier. Au suivant.

Quand James sortit, toujours suivi de Cameron, Damien dévalait déjà les marches vers la cour.

— Quel dommage que tu ne puisses pas venir, James ! cria-t-il. Pré-au-lard est réservé aux élèves à partir de la troisième année, comme tu le sais.

Il agita ses sourcils d'un air entendu, et Sabrina lui envoya un coup de coude dans l'estomac. Cameron s'arrêta un moment pour regarder les élèves s'éloigner.

— J'aimerais vraiment pouvoir aller à Pré-au-lard ! s'écria-t-il avec ferveur. Mais il doit y avoir une très bonne raison qui empêche les plus jeunes de s'y rendre.

James s'arrêta aussi dans la cour, et se tourna vers le jeune garçon.

— Oui, dit-il. Dis-moi, Cameron, je suis certain que tu as d'autres choses à faire. Je ne veux pas te retarder.

Mais Cameron secoua la tête avec entrain.

— Non, pas du tout, je n'ai rien à faire. J'espérais juste que tu…

Il fut interrompu par Rose qui arrivait en courant, très essoufflée.

— James ! cria-t-elle. Ralph arrive. Il a emprunté un Scrutoscope à Trenton Block, cette andouille. L'avertissement de Zane l'a franchement rendu hystérique, surtout aujourd'hui puisque nous… Euh – Salut, Cameron.

— Salut, Rose, dit Cameron avec un grand sourire. Qu'est-ce qui se passe ?

Prise de court, Rose regarda James, les sourcils légèrement froncés.

— Quoi ? Oh… Rien. Rien du tout. C'est juste que… c'est samedi. Un samedi banal. Un jour où l'on n'a rien à faire.

— Pourquoi ton ami Ralph a-t-il eu besoin d'un Scrutoscope ?

James prit Cameron par les épaules, et essaya de le renvoyer vers l'entrée du château.

— Tu sais, Cameron, si tu n'as rien d'autre à faire aujourd'hui, ce serait une bonne idée que tu t'entraînes un peu aux sortilèges et aux exercices. Le gymnase est ouvert toute la journée. Je parie que tu retrouverais là-bas d'autres membres du club.

Cameron plongea sous le bras de James.

— Pourquoi vous ne venez pas tous les trois ? demanda-t-il. Tu as dit que tu n'avais rien d'autre à faire.

— Ce n'est pas que nous n'avons rien à faire, c'est juste… (Rose se racla la gorge.) Euh…

— C'est un secret, dit James.

Mais exactement au même moment, Rose annonçait :

— … c'est ennuyeux.

— C'est ça, c'est secret et ennuyeux, continua James en hochant la tête. Des trucs du club. Il faut préparer les prochaines rencontres, compter les membres, et… euh…

— … programmer quelques sorties en plein air, pour s'exercer différemment, ajouta Rose, le visage illuminé.

— Vous allez faire des entraînements du club en plein air ? demanda Cameron, le front plissé.

— Absolument, répondit James. Mais c'est un secret ! N'en parle à personne. Nous allons regarder pour vérifier si… euh…

— ... Si c'est possible d'aller dans la Forêt Interdite, ajouta Rose, nous demanderons à Hagrid de chercher un endroit pour nous entraîner en *Artis Decerto* contre…

— … les centaures, dit James, en hochant la tête. Oui, ça me paraît bien.

Cameron les regarda l'un après l'autre, les yeux écarquillés.

— Les centaures s'y connaissent en *Artis Decerto* ?

— Bien sûr, affirma Rose, ce sont pratiquement eux qui l'ont inventé. En fait, pas vraiment, bien sûr, mais techniquement… euh… C'est un secret, alors n'en parle à personne, d'accord ?

— Hey, dit Ralph, qui s'approchait, sa sacoche sur l'épaule. Tout le monde est prêt pour aller…

— … voir Hagrid ! coupa James. (Il regarda Ralph et hocha nerveusement la tête.) Absolument, nous allons organiser une visite sur le terrain. Et il doit nous attendre. À bientôt, Cameron.

— Quoi ? bafouilla Ralph, mais je croyais…

— On t'expliquera, coupa Rose.

Les yeux légèrement étrécis, Cameron examina James, puis Rose et Ralph, puis il eut un sourire.

— Oui, bien sûr. D'accord, je garderai le secret. Je n'ai jamais vu de centaure. Ça sera marrant.

— Des centaures ? demanda Ralph à James. Tu ne m'as jamais parlé de…

— Attends un moment, Ralph, coupa James. Merci, Cam. Et reste discret surtout. A plus tard.

Cameron hocha la tête et recula. Il finit par se tourner, et disparaître dans l'entrée du château. Les trois élèves quittèrent précipitamment la cour.

— Mais qu'est-ce que vous racontiez ? demanda Ralph d'un ton geignard.

— Cameron est l'admirateur secret de James, dit Rose. Il a fallu qu'on invente n'importe quoi pour l'empêcher de nous suivre toute la journée.

— Tu es certaine de te rappeler où est le verrou secret ? demanda James, en changeant de sujet.

— Oui, répondit Rose. Gennifer l'a marqué d'une peinture verte. De loin, ça ressemble à de la mousse, sauf si on sait où chercher. Ça sera plus facile de le trouver cette fois.

Ils escaladèrent la colline, et aperçurent bientôt le Saule Cogneur. James trouva un long bâton sous un bouleau. Avec un sourire, il le montra aux deux autres. Rose hocha la tête d'un air sérieux.

— Tu es désigné à l'unanimité pour la mission d'ouverture, dit-elle. N'oublie pas d'appuyer fort dessus. Nous te suivrons sous les racines dès que le Saule Cogneur s'immobilisera.

James s'agrippa au bâton, et approcha de l'arbre. Le saule sembla réaliser son intention, il s'agita, faisant craquer ses racines. Puis ses premières branches fouettèrent l'air de façon menaçante.

— Baisse-toi, dit Ralph. Il faut que tu t'approches davantage de l'arbre pour pouvoir atteindre le bouton. Les plus grosses branches ne peuvent pas te toucher, mais si tu restes debout, tu vas te faire choper par les petites.

James s'accroupit autant que possible, puis il termina à quatre pattes pour se rapprocher. L'arbre le surplombait, avec des grincements violents. Une branche chercha à lui arracher son bâton des mains. Elle le rata, mais James sentit le vent lui effleurer le front.

— Fais attention ! cria Rose effrayée. Baisse-toi. Et va doucement.

James se pencha autant que possible, et tendit le bras, fixant désespérément le bout du bâton qui tremblait légèrement. Il voyait la peinture verte marquée sur le tronc, là où Gennifer Tellus l'avait posée un peu plus tôt dans l'année. En fait, la peinture formait un *smiley* au sourire béat. Le Saule Cogneur grinçait de plus en plus fort, et James sentait son ombre se pencher sur lui. Il avança le bras, et du bout du bâton, heurta enfin le bouton qu'il cherchait.

— Bravo ! cria Rose.

James entendit les deux autres courir derrière lui. Il se releva, dérapa dans l'herbe mouillée. Maladroitement, il se précipita vers la fente sombre entre les énormes racines du saule. Il tomba avec un bruit sourd dans la caverne sous l'arbre. Peu après, il entendit et sentit l'arrivée de Ralph et Rose. Ils atterrirent de chaque côté de lui, dans l'obscurité humide, le ratant d'un cheveu. James eut un rire soulagé. Il se remettait debout quand une quatrième silhouette se précipita dans le trou, et s'écrasa directement sur lui. Un genou le frappa en pleine poitrine, le vidant de tout son air. Plusieurs cris de surprise et de colère retentirent dans le noir.

— Mais qu'est-ce que… ?

Ralph se releva le premier, et agrippa l'intrus par le col au moment où Rose sortait sa baguette.

— *Lumos !* cria-t-elle, en levant le bras.

La lumière éclaira la silhouette maigrichonne de Cameron Creevey. Pendu à la poigne solide de Ralph, ses pieds ne touchaient pas terre. Il avait le visage couvert de poussière et de morceaux de bois. Mais il souriait, tout heureux.

— Salut, les mecs, dit-il en haletant. Dément comme sortie en plein air !



Chapitre 15 : Sortie à Pré-au-lard

— Je n'ai pas pu m'en empêcher, annonça Cameron en suivant les trois autres le long du tunnel. Je savais que vous alliez faire quelque chose de super marrant. Ensuite, je vous ai vu partir vers le Saule Cogneur, et je me suis rappelé avoir lu qu'il y avait un passage secret en dessous, au temps de nos parents. On dit que tous les passages ont été bouchés après la Bataille, mais j'étais certain que vous trouveriez une façon de passer quand même si vous le vouliez. Alors, je vous ai suivis. J'allais vous appeler, quand j'ai vu l'arbre arrêter de bouger. Après, vous avez tous couru vers lui. Et j'ai fait la première chose qui m'est passée par la tête, j'ai couru derrière vous. J'ai failli me faire avoir. Le saule s'est ranimé au moment où j'arrivais aux racines. Une branche m'a raté de justesse.

— Dommage que cet arbre stupide soit aussi paresseux, marmonna Ralph.

Rose tenait toujours sa baguette à la main, pour éclairer leurs pas.

— Cameron, c'était inconscient de ta part, dit-elle d'un ton de reproche.

— Vous n'allez quand même pas à me blâmer pour ça ! protesta Cameron d'une voix aiguë. J'ai lu toutes les histoires d'Harry Potter au moins une dizaine de fois. Quand je vous ai vu filer comme ça, je savais que vous alliez faire un truc super secret, une vraie aventure. Je voulais aussi participer. Je vous promets que je ne vous gênerai pas.

— Ces histoires sont complètement grotesques, Cameron, affirma James, sans trop y croire. Mon père affirme qu'il n'a jamais pu les finir. On dirait que sa vie a été une grande aventure passionnante, mais la plupart du temps, il était mort de peur, les gens mouraient autour de lui, et il ne sait toujours pas comment il a réussi à s'en sortir. Un coup de bol, je suppose.

— Oh, je sais ! répondit Cameron avec enthousiasme. Crois-moi, je le comprends très bien. Je sais que les livres de Revalvier ont été revus à la baisse – après tout, ils ont été écrits pour des enfants. Mais mon père affirme qu'il y a beaucoup de vrai. Il dit que ton père a réellement combattu Voldemort, devant tout le monde, et qu'il l'a tué à cause de la protection magique que sa mère lui avait donnée, quand elle est morte pour le sauver. Tu sais, cette partie n'a pas été inventée.

— Ecoute, Cam… commença James en colère.

Il fut interrompu quand Rose s'éclaircit la voix, en lui envoyant un coup de coude.

— Nous n'avons pas été les seuls à perdre des membres de notre famille dans ce combat contre Voldemort, dit-elle doucement.

Et James se souvint. L'oncle de Cameron avait été tué durant la bataille de Poudlard. Colin Creevey n'avait même pas eu l'âge requis pour combattre, mais il était resté quand même… et il était mort à 15 ans. James soupira.

— D'accord, Cameron, j'admets que tu as le droit de venir avec nous aujourd'hui. Mais crois-moi, il n'y aura aucune grande aventure.

— J'espère bien, ajouta Ralph, sombrement.

— Ralph, ne t'inquiète pas, dit Rose en se tournant vers lui. Je t'ai déjà dit que, techniquement, le tunnel qui nous conduit à Pré-au-lard fait partie de Poudlard. Donc nous sommes toujours sous la protection que Merlin a donnée au château. Nous ne risquons rien ici.

Ralph ne parut pas particulièrement soulagé.

— D'accord, mais que se passera-t-il quand nous serons à Pré-au-lard ? Ne me dis pas que tout le village fait toujours partie de Poudlard !

— Ça se discute, répondit-elle, parce que le village a été construit sur les terres qui entouraient jadis le château. Mais c'est sans importance, nous serons avec les autres. Et même le… euh – je veux dire que personne ne s'aviserait de nous attaquer au milieu de la foule. Nous n'avons pas revu le directeur depuis deux semaines.

— Moi je l'ai vu hier, intervint Cameron. Il était dans le couloir devant la salle commune, mais il ne s'est pas arrêté. J'ai cru qu'il revenait d'une promenade.

James lui jeta un coup d'œil.

— Tu as vu Merlin au château ? Tu es sûr que c'était lui ? Je pensais qu'il était en voyage quelque part. C'est ce que le professeur Londubat nous a dit.

— Eh bien, il a dû revenir, répondit Cameron. Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi vous faites cette tête tous les trois ? Je croyais que vous aimiez bien Merlin ?

— Bien sûr, Cam, répondit Rose. Nous l'aimons bien. Mais nous préférerions qu'il ne nous voie pas filer comme ça. Ce serait aussi bien qu'on ne se fasse pas choper en quittant le château !

Cameron eut un grand .sourire.

— Oh, vous ne vous ferez pas choper. Ça ne ferait pas une très bonne histoire, pas vrai ?

James commençait à trouver Cameron franchement pénible.

— Ce n'est pas une histoire, tu sais. Merlin à des moyens de savoir ce qui se passe au château. S'il est revenu…

— Pas la peine de paniquer, coupa Rose calmement. Nous ne faisons rien de bien terrible. Nous voulons juste regarder comment ça se passe à Pré-au-lard, c'est tout. Il ne va rien nous arriver de grave. Cameron a probablement raison. Ça ne ferait pas une très bonne histoire si nous étions pris tous les trois, et enfermés par un l'ennemi terrible dans la Cabane Hurlante… (Sa voix dérailla un peu.) Euh… vous en pensez quoi ?

— Ça dépend le genre d'histoire que tu aimes lire, annonça Ralph, d'un ton sinistre.

Ensuite, ils avancèrent plutôt nerveusement, sans un mot. Au bout d'un moment, le tunnel commença à remonter. Ils arrivèrent devant un tas de débris et de gravas couverts de poussière et de toiles d'araignée. Au-delà, l'obscurité était totale.

— Nous devons être dans la cabane, chuchota Rose. James, tu crois qu'on peut passer ?

— À peine, mais ça devrait être possible en poussant un peu.

James escalada souplement quelques meubles au rebut. Une épaisse poussière s'envola aussitôt, la lumière de la baguette de Rose suffisait à peine à éclairer la scène. Plusieurs araignées s'enfuirent le long des murs.

— Alors, nous sommes dans la cave de la Cabane Hurlante ? demanda Ralph, d'une voix tremblante. Euh… pourquoi n'y a-t-il aucun hurlement ?

— Ça ne marche pas comme ça, Ralph, répondit Rose à mi-voix. C'est une très longue histoire, mais il n'y a rien ici qui puisse nous faire peur. Du moins, plus aujourd'hui.

Ralph déglutit.

— Alors, pourquoi tu parles aussi doucement ?

James s'essuya le front avec sa manche.

— Voilà, dit-il. Nous pouvons passer. Je vois de la lumière. Il fait sombre, mais si vous vous glissez là-dessous, nous nous arriverons dans la pièce d'à côté.

Passant le premier, James rampa à quatre pattes dans la petite ouverture qu'il avait dégagée. Il voyait la sortie du tunnel, et savait qu'autrefois, elle avait été plus large. La Cabane Hurlante s'était détériorée au cours des années, et il y avait longtemps que le tunnel n'était plus utilisé. Les murs s'étaient effondrés, le plafond aussi, et l'ouverture qui restait était minuscule.

Une fois dans la cave, les quatre élèves se redressèrent et nettoyèrent la poussière qui les recouvrait. Cameron regarda autour de lui avec admiration.

— Waouh ! s'exclama-t-il. C'est là que tout est arrivé ! C'est là qu'Harry Potter a appris la vérité au sujet de Sirius Black. Je parie que c'est là aussi qu'il a failli tuer le rat, Peter Pettigrew.

— Merci de nous rappeler ça, image par image, Cam, grommela James. Allez, venez, sortons le…

Quand Cameron poussa un cri étouffé, les trois autres firent un bond et se tournèrent vers lui.

— Ça doit être là aussi que Voldemort a ordonné à son serpent, Nagini, d'attaquer le professeur Rogue ! (Cameron avait le souffle coupé par l'émotion.) Il a dû mourir exactement à l'endroit où tu es, Ralph !

— Tu pourrais arrêter de parler de tous les gens qui sont morts dans cette pièce, Cameron, s'il te plaît ? cria Ralph. L'ambiance est déjà suffisamment pénible comme ça. Pas besoin d'en rajouter.

— Oh, dit Cameron un peu gêné. Oui. Euh… désolé.

Lentement, les quatre élèves traversèrent prudemment la pièce encombrée de débris, meubles, morceaux de plâtre, et pierres, et montèrent l'escalier branlant. La Cabane Hurlante était dans un tel état de délabrement que James s'inquiéta à l'idée qu'elle pouvait leur tomber sur la tête d'un moment à l'autre. Le vent soufflait et gémissait à travers les fissures du mur, faisant trembler toute la bâtisse. Quand ils arrivèrent au rez-de-chaussée, une fenêtre cassée au volet arraché laissait passer le jour extérieur, et Rose put enfin éteindre sa baguette.

— Il y a une porte, annonça Cameron en l'indiquant du doigt.

Étrangement, la vieille porte était toujours intacte, et verrouillée si étroitement que les quatre élèves durent s'accrocher tous ensemble à la poignée pour la faire bouger. Ralph bondit le premier sur le porche aux plancher disjoint.

— Je suis vraiment content de sortir de là, annonça-t-il. Je pense que cette baraque ne tient debout que par la force de l'habitude.

James se retourna pour examiner la cabane.

— J'espère qu'elle sera encore debout dans quelques heures, pour qu'on puisse revenir.

Ralph regarda James et Rose.

— À mon avis, dit-il, c'est vraiment stupide de risquer autant pour acheter quelques Ballongommes du Bullard, et dire bonjour à Ted.

Rose passa devant lui en secouant la tête, et se mit à trottiner sur le chemin qui menait au village.

— Allez, Ralph, arrête de râler. Où est passé ton esprit d'aventure ?

— Je pense l'avoir complètement gaspillé l'année dernière.

James eut un sourire.

— Le pire est derrière nous, Ralphinator. Viens, on va se marrer.

Cameron avait rattrapé Rose et il se retourna pour gesticuler en direction des deux retardataires.

— Dépêchez-vous, les mecs, hurla-t-il. J'ai envie de faire pipi.

Ralph leva les yeux au ciel, puis il adressa à James un sourire.

— Allez, viens, on fait la course.

James, Ralph, Rose et Cameron arrivèrent dans la Grand-rue de Pré-au-lard, et déambulèrent, nez au vent, regardant avec enthousiasme les différents magasins et la foule animée. James et Ralph discutaient pour savoir s'ils iraient d'abord chez Honeydukes ou chez Weasley, Farces pour Sorciers Facétieux quand Rose poussa un cri joyeux, le doigt pointé. Puis elle partit en courant.

— Scribenpenne ? s'étonna James, effondré en la suivant. Ne me dis pas que ton premier arrêt sera dans un magasin pour acheter des plumes ?

Rose poussa la porte, en faisant sonner la clochette.

— Tu sais, répondit-elle, je n'ai pas beaucoup d'argent, et je ne pourrais pas à acheter grand-chose, mais je ne peux pas attendre ! Peut-être ont-ils le nouveau Bicaboum à Encre Perpétuelle. Oh,

regarde ! Ils ont aussi les nouveaux stylos Rapeltout ! Ils se souviennent de tout ce qu'on écrit, et peuvent le répéter sans problème.

— Alors là, c'est dément, dit James, les yeux écarquillés. Un stylo comme ça pourrait nettement améliorer les résultats aux examens. C'est combien ?

Rose lui jeta un coup d'œil dédaigneux.

— C'est vraiment étonnant de voir à quel point tu cherches à éviter de travailler, James.

— Parfaitement, répondit James, et oncle Ron serait très fier de moi.

Ils se retrouvèrent peu après tous les quatre dans la rue. Ensuite, ils s'arrêtèrent dans chacune des boutiques. Chez *Bagages Hiram*, Cameron acheta un nouvel étui pour sa baguette. En sortant, il l'essaya immédiatement, avant de le montrer fièrement à James et Ralph.

— Il y a un sortilège qui protège le vernis de la baguette et améliore son fonctionnement, proclama Cameron fièrement, en lisant la notice. L'intérieur est garni de daim enrichi par la cire Boisdor – *la cire qui donne sa force à vos sortilèges*. Chaque fois que je mets ma baguette dans cet étui, elle est nettoyée et renforcée.

— Magnifique, Cam, dit Ralph en hochant la tête. En plus, ça… euh – ça te donne un style.

— Merci, répondit Cameron avec un grand sourire. Hey ! On peut s'arrêter au kiosque de journaux ? Je veux voir s'ils ont reçu le nouvel exemplaire d'*Histoires Incroyables* !

Le kiosque de journaux était au coin de la Grand-rue et de la rue Guddymutter, et c'était le seul kiosque à étage que James ait jamais vu. Sur le côté, un escalier en spirale montait jusqu'à une étroite galerie en fer forgé qui tournait tout autour de l'étage supérieur. On y trouvait tous les journaux et magazines imaginables du monde sorcier international. Tout en haut de la boutique, il y avait une volière, très bruyante, qui vibrait de la présence d'oiseaux de toutes sortes. Des hiboux semblaient entrer et sortir toutes les secondes, et à chaque fois, un très petit homme installé à un bureau au centre de la volière se précipitait et récupérait un paquet ou une lettre. En général, il s'agissait de petits morceaux de parchemin roulés comme des cigarettes et plantés dans des petits tubes en cuivre attachés aux pattes du hibou. Dès qu'il ouvrait les messages, l'homme se tournait et parlait dans un tube en cuivre pour en lire le contenu. Le tube emportait la voix de l'homme à travers un système compliqué de tuyaux et d'amplificateurs, et la nouvelle était annoncée à haute voix dans la Grand-rue.

— Etonnante nouvelle de Turquie, dit l'homme, d'une voix de baryton étonnamment profond, le grand vizir du calife sorcier Rajah Hassajah, est mort inopinément, et il a été remplacé par son assistant, Ahmed al-Mustaphus. La Banque Internationale des sorciers a décidé de bloquer toutes les transactions avec le califat, jusqu'à ce que la crise ait trouvé une solution satisfaisante. Nous vous tiendrons au courant des dernières nouvelles.

— Oh regarde qui apparaît ce mois-ci sur la couverture du *Chicaneur*, cria Rose, enchantée.

Elle tira un exemplaire d'un des présentoirs du bas. Penché par-dessus l'épaule de sa cousine, James étudia le tabloïd qu'elle tenait dans les mains. « *La fille du rédacteur en chef du* Chicaneur *annonce son mariage* ». Sur la couverture, Luna Lovegood souriait d'un air heureux en acceptant un anneau de son amoureux, Rolf Scamandre. De toute évidence, le couple posait, mais le sourire de Luna était authentique, et une affection sincère se lisait sur le visage de Rolf – même s'il ressemblait à un insecte géant. James examina la photo et l'anneau que levait Luna pour le présenter au public, on aurait dit un cabochon d'ambre avec un insecte à l'intérieur.

— Voilà, c'est fait, remarqua Ralph.

Rose rangea le tabloïd sur le présentoir.

— Tant mieux, dit-elle, je suis heureuse pour elle. Il y a longtemps que Luna voulait se marier et avoir des enfants.

— Et comment tu sais ça ? demanda James, le front plissé. J'ai connu Luna toute ma vie, et elle n'a jamais rien dit à ce sujet.

Rose prit un air lointain.

— C'est parce que tu n'as pas écouté les bonnes conversations.

Au-dessus de leur tête, l'annonceur de la volière parla soudain dans son appareil amplificateur :

— Dernières nouvelles au sujet de la mystérieuse présence de Détraqueurs au centre de Londres. L'affaire s'amplifie, mais les enquêteurs n'ont pu déterminer l'origine de l'essaim, ni prédire les lieux de ses futures apparitions. De plus, la gravité de la situation augmente tous les jours, à une cadence alarmante. Certains reportages moldus évoquent ces incidents, bien qu'ils les attribuent à des causes aussi erronées que variées. Le ministre de la magie a donné une conférence de presse, et annoncé la création d'une commission d'Aurors pour trouver l'essaim et le détruire. En attendant, de nombreux citoyens du monde magique, très inquiets, ont quitté la zone en question, jusqu'à ce cette oppression inexplicable soit sous contrôle. Nous vous donnerons d'autres nouvelles dès que possible.

Le visage de Ralph était devenu livide.

— J'ai entendu quelque chose au sujet de ces groupes de Détraqueurs quand j'étais à la maison pendant les vacances, mais je n'y ai pas réfléchi. Apparemment, ça empire. Pensez-vous que c'est connecté à l'arrivée du Gardien ?

James se souvint d'une conversation qu'il avait eue, au début de l'année, avec le directeur.

— C'est possible, répondit-il. Merlin m'a dit un jour que les borleys étaient comme des minis-Détraqueurs. Si le Gardien est le Détraqueur suprême, peut-être a-t-il rassemblé les Détraqueurs encore en liberté, et qu'il les utilise pour commencer à ravager la terre.

Rose frissonna.

— C'est une idée horrible. Si elle est vraie, nos parents sont peut-être en danger, James, puisqu'ils travaillent au ministère. Surtout ton père ! Si c'est lui qui dirige ce nouveau département des Aurors, il va s'opposer au Gardien, sans même le savoir. Nous devons les avertir.

James comprit que sa cousine avait raison. Il acquiesça.

— J'enverrai à papa un hibou des que nous rentrerons ce soir. Je lui dirai tout ce que nous avons découvert jusqu'ici.

— Mais pourquoi le Gardien aurait-il besoin d'utiliser les Détraqueurs ? demanda Ralph. Je pensais qu'il pouvait directement affecter les humains.

Ce fut Rose qui répondit :

— Oui, il peut, mais seulement quelques-uns à la fois pour le moment. Or il se nourrit de peur et de terreur, et il utilise les autres Détraqueurs pour obtenir ce dont il a besoin. Mais ça prouve qu'il n'a pas encore trouvé son hôte humain. Une fois qu'il l'aura possédé, il n'aura plus besoin des autres. Il sera directement connecté à toute l'humanité. Il sera capable d'affecter un nombre incalculable de gens à la fois, et plus rien ne pourra l'arrêter.

— Nous devons avoir récupéré les deux morceaux de la balise-pierre avant que ça arrive, dit James avec ferveur. Seul celui qui possède la pierre entière peut renvoyer le Gardien dans le Néant, c'est bien ça ?

— Nous ne savons même pas où est la moitié de pierre qu'avait conservée Serpentard ! se lamenta Ralph. Et la moitié que nous connaissons est au doigt de l'un des plus puissants sorciers du monde. Si tu veux mon avis, à côté de ce qui nous attend, voler le sac de Jackson était carrément une balade.

James resta très ferme.

— Au moins, nous savons où est l'anneau de Merlin. Nous devons simplement trouver qui peut avoir hérité de l'anneau de Serpentard.

— Génial, aucun problème, répondit Ralph avec sarcasme. Nous avons simplement à retracer le parcours d'un anneau noir bourré de magie noire à travers une dizaine de siècles. Je me demande pourquoi on s'inquiète ?

— Quel anneau noir ? demanda Cameron qui revenait avec un stock de magazines.

Rose leva les yeux au ciel.

— Rien, Cameron. Nous cherchons juste à sauver le monde. Nous faisons ça tous les jours.

Cameron parut un peu surpris.

— Oh, dit-il. Je pensais que vous parliez peut-être de l'anneau de la famille Gaunt que l'ancien directeur Dumbledore avait donné à Harry Potter.

D'un même mouvement, les trois autres se retournèrent pour fixer Cameron. Il cligna des yeux, un peu nerveusement, devant le poids de leurs regards.

— Quel anneau, Cameron ? demanda Ralph.

Cameron eut un petit sourire amusé, comme s'il pensait à une plaisanterie.

— Vous le savez très bien. L'anneau de la pierre de résurrection. C'était l'une des trois reliques de la mort dans le dernier livre d'Harry Potter. Le directeur Dumbledore l'avait récupéré chez le dernier héritier de Serpentard, et il l'a donné à ton père, James, dans un vif d'or. Tu t'en rappelles quand même… hein ?

James, Ralph et Rose échangèrent des regards. Puis Rose s'exclama :

— Tu crois que ça peut vraiment être aussi simple ?

James écarquilla les yeux, en réfléchissant.

— Cam, tu connais de toute évidence ces livres par cœur. Dis-nous tout ce dont tu te rappelles au sujet de cet anneau.

De plus en plus étonné, Cameron regarda James, puis il haussa les épaules.

— D'accord, selon la légende, l'anneau a autrefois appartenu à la Mort. Avec lui, son possesseur peut parler… si l'on peut dire – aux morts. Cette pierre noire est passée durant des siècles à tous les héritiers de Salazar Serpentard jusqu'à arriver à la famille Gaunt. Quand Voldemort leur a volé cet anneau, il l'a utilisé comme… euh – *horcruxe*. (Cameron avait baissé la voix pour chuchoter le dernier mot, comme si c'était un gros mot. Puis il continua d'une voix normale :) Plus tard, Dumbledore l'a récupéré et l'a frappé avec l'épée magique de Godric Gryffondor pour le rendre inoffensif. Après sa mort, il a demandé dans son testament que la pierre soit remise à Harry Potter, cachée dans le vif d'or

qu'il avait gagné durant sa première année d'école. Harry a utilisé la pierre de résurrection pour parler à ses parents décédés quand il est allé affronter Voldemort dans la Forêt Interdite. Après ça, personne ne sait ce qu'est devenue la pierre. Alors, quand vous avez parlé d'un anneau noir, j'ai pensé que vous pouviez parler de ça. Désolé si je me suis trompé.

— Cameron, dit Rose très sérieusement, je pourrais presque t'embrasser ! Tu es un geek, mais tu es génial.

Cameron piqua un fard, en serrant dans ses bras ses nouveaux magazines, avec un grand sourire.

— Je crois vraiment, demanda Ralph, que la pierre de résurrection et la balise-pierre sont la même chose ?

— Ça me paraît logique, répondit James. C'est une pierre noire, sertie dans un anneau, qui a été transmise par Salazar Serpentard à tous ses héritiers durant des générations.

— Et, ajouta Rose, elle autorise celui qui la possède à communiquer avec les défunts parce qu'elle vient du Néant, que traversent toutes les âmes des morts.

Ralph frissonna.

— Alors, qu'est devenu cet anneau ? Où est-il depuis cette nuit dans la Forêt Interdite ?

— Comme vient de le dire Cameron, dit Rose avec un soupir, personne ne le sait. Si je me souviens bien, ce renseignement a sciemment été enlevé des livres pour que personne ne soit tenté de chercher cette pierre. On présume qu'elle a été perdue à tout jamais. Personne ne sait où elle est, ni même si elle existe encore.

Les yeux étrécis, James réfléchissait. Il décida de ne rien dire pour le moment, mais il savait qu'au moins quelqu'un connaissait le sort de la pierre de résurrection. Et James était l'une des seules personnes sur terre qui pouvait interroger ce témoin, et peut-être en obtenir une réponse.

En fin d'après-midi, les quatre élèves revinrent aux *Trois Balais*, que beaucoup d'élèves plus âgés à Poudlard appelaient les *Trois Bâtons*. Ils commandèrent des Bièraubeurre et un repas léger. Beaucoup d'autres élèves de Poudlard étaient assis dans la salle, et parlaient à grand bruit, en s'appelant d'une table à l'autre. Sabrina, Damien, et Gennifer Tellus entrèrent au moment où James terminait sa saucisse. Damien leur adressa un grand sourire en se frayant un chemin dans la foule serrée.

— Apparemment, vous avez réussi à passer le tunnel, cria-t-il. Tu sais, je suis un peu jaloux. C'est nous qui avons découvert ce passage les premiers. J'espérais être aussi le premier à pénétrer à l'intérieur de la Cabane Hurlante. C'était comment ?

— Ça tient à peine debout, répondit James. Tu aurais eu de la chance qu'elle ne te tombe pas sur la tête si tu avais essayé de passer toi-même.

— Où sont Noah et Petra ? demanda rose.

Gennifer fit une grimace comique.

— Oh, ils ont une querelle d'amoureux chez Mrs Pieddodu. Je leur ai dit que c'était une idée idiote qui ne leur apporterait que des ennuis.

Sabrina tira une chaise pour s'asseoir auprès d'eux.

— Ils ne sont pas vraiment amoureux, dit-elle. Ils sortent ensemble, et ce n'est pas pareil.

Soudain attentif, James leva les yeux, comme s'il avait raté quelque chose de la conversation.

— Et depuis combien de temps est-ce qu'ils… euh – sortent ensemble ?

— Ça a commencé une semaine avant Noël, répondit Sabrina. C'est probablement dû à toutes ces répétitions de la pièce où ils sont censés être amants. À force de prétendre ce genre de choses sur scène, on finit par y croire dans la vie réelle.

— Oui, James est au courant, dit Ralph.

James jeta un regard noir à son ami, qui venait d'enfourner le reste de sa saucisse dans sa bouche, puis il soupira.

— Pourquoi se querellent-ils ? demanda Rose.

Damien gesticula, d'un air dramatique.

— Parce que Noah a trouvé Petra derrière le magasin Weasley, plongée dans une conversation intense avec Ted. Elle pleurait, et Ted n'avait pas l'air trop heureux. Tu sais, Noah est plutôt du genre jaloux.

— Noah aurait dû savoir que ce n'est jamais une bonne idée de sortir avec l'ex de son meilleur ami, annonça Gennifer d'un ton hautain. Cette histoire finira mal, dans tous les cas.

— Je ne comprends pas ce que Ted a vu dans Victoire, ajouta Sabrina. Il avait de la chance d'avoir Petra. Victoire n'est qu'une tête vide dans un joli emballage. (Elle se tourna vers James et Rose, les cousins de Victoire.) Sans vouloir vous vexer.

Rose agita la main.

— Oh, ne t'excuse pas. La plupart du temps, nous pensons tous la même chose d'elle.

James ressentit soudain une colère brûlante. Il tourna la tête vers la fenêtre, troublé par ses pensées et ses émotions. Il ne supportait pas l'idée que Noah et Petra sortent ensemble. Alors qu'il avait toujours bien apprécié Noah, tout à coup, il aurait voulu partir à sa recherche, et le jeter par terre. Le plus ironique était qu'il savait exactement où trouver Noah : il était assis en face de Petra, en cet instant même, au bas de la rue, dans le salon de thé si rose et étouffant de Mrs Pieddodu. Pire encore, James savait que Noah n'était pas le véritable problème. Comme Rose l'avait dit, Petra était toujours amoureuse de Ted Lupin, malgré le fait qu'il sorte avec Victoire. Toute cette affaire était compliquée, et sans espoir. James était frustré de découvrir qu'il n'y avait rien à faire pour tout arranger.

La conversation tourna vers d'autres sujets. Puis James, Ralph, Rose et Cameron firent leurs adieux aux Gremlins et sortirent. Quand ils redescendirent la rue, le soleil se couchait. Dans le village, un vent frais soufflait en rafales, emportant des journaux et des emballages de bonbons qui s'envolaient. Plusieurs autres élèves prenaient également le chemin du retour, vers le château qu'on voyait dans le lointain. Avant de revenir à la Cabane Hurlante, les quatre amis s'arrêtèrent un moment au magasin Weasley pour saluer George et Ted.

Avec un grand sourire, George les accueillit de derrière son comptoir.

— Alors, le vieux tunnel a été rouvert, hein ? Excellent. Fred et moi avons essayé une fois de prendre cette route, puisque tout le monde avait peur des fantômes de la cabane. Mais nous n'avons pas réussi à passer. Nous avions simplement laissé quelques graffitis sur le mur, si je me souviens bien.

— Oui, acquiesça Rose, je pense les avoir vus. La caricature du professeur Rogue était très amusante.

— Oh, ça c'était Fred, dit George avec un soupir. Il avait le trait rapide. Il disait que pour Rogue, tout était dans la courbe du nez.

— Comment vont les affaires ? demanda James.

— Excellentes, vraiment. Depuis que nous avons racheté le magasin de Zonko, ça roule. Ici, la clientèle est très fidèle, tu sais. J'ai même pensé parfois à en faire le magasin principal, et garder celui du Chemin de Traverse en secondaire. D'après Ron, c'est une mauvaise idée. Il préfère travailler à Londres.

Rose regarda autour d'elle, et hocha la tête avec appréciation.

— J'imagine que Ted adore travailler ici. Cet endroit lui convient.

— Oui, acquiesça George. C'est agréable de l'avoir ici. Il travaille dur et a d'excellentes idées pour de nouveaux produits. En particulier, il a trouvé des parfums originaux pour les dragées de Bertie Crochue – j'ai juste refusé ceux au *guano*. *(NdT : Excréments d'oiseaux marins et de chauves-souris.)* Par contre, aujourd'hui, cette andouille ne m'a été d'aucune utilité. Ces week-ends d'élèves à Pré-au-lard sont pour lui de véritables réunions familiales. Il a fichu le camp toute la journée, pour rencontrer je-ne-sais-qui, et faire je-ne-sais-quoi.

Il y eut un violent claquement. James et Rose se retournèrent, et virent Cameron secouer le doigt, en essayant d'enlever quelque chose qui venait de toute évidence de s'y coincer. George sortit de derrière son comptoir.

— Mon jeune ami, tu as touché, tu achètes, dit-il avec entrain. Non, je plaisante. Ce sont des galions attrape-pigeon. Si tu essayes de les toucher, ils s'accrochent à ton doigt. Ça fait toujours rire. J'en laisse en général un sur le comptoir, et j'attends qu'un innocent se fasse avoir.

— Ils paraissent vrais, admit Cameron, tandis que George enlevait la fausse pièce de son doigt. Enfin, jusqu'à ce qu'ils te mordent comme ça. C'est… euh – génial. Merci.

George conduisit Cameron vers une autre étagère.

— Si ça t'amuse, tu apprécieras aussi la bombe de disparition, dit-il. Nous avons étendu son rayon d'action à trois mètres. Succès garanti au cours des fêtes entre amis.

En attendant, James arpenta le magasin. En jetant un coup d'œil vers l'arrière-boutique, il vit Ted assis sur une pile de cartons. Dernièrement, comme lorsqu'il était bébé, le jeune sorcier s'était remis à utiliser ses dons de métamorphomage pour changer ses cheveux. Aujourd'hui, il les portait très longs, et leur rideau noir lui cachait le visage. James pensa que son ami ressemblait à Sirius Black, mort depuis si longtemps.

— Hey, Ted, dit James. Comment va ?

Ted releva les yeux, sans que James puisse voir son visage.

— Oh, salut, James. Ça va. (Il soupira.) Tout va très bien.

— Comment se passe ton entraînement pour l'équipe nationale de Quidditch ?

— Hmm ? Oh, oui. Pas trop mal, j'imagine. J'ai été plutôt occupé au magasin, mais sinon, ça va.

James passa carrément dans l'arrière-boutique.

— Ted ? insista-t-il. Qu'est-ce qui se passe ?

La voix de Ted était étrangement froide.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire… avec Petra. Bien sûr, ça ne me regarde pas, mais…

— Qu'est-ce que tu sais de cette histoire entre Petra et moi ? demanda Ted, un peu violemment. Je sais que Metzker s'énerve facilement, et tout le reste des Gremlins doit ne parler que de ça, mais je ne pensais pas que toi, tu t'y mettrais aussi.

— *Aussi* ? répéta James, en reculant d'un pas. Écoute, je ne…

— Je ne sais pas ce qu'on raconte sur Petra et moi, James, mais c'est n'importe quoi. Il faut juste que vous fichiez la paix à Petra. Tous. Surtout Metzker. Et tu peux le lui dire de ma part !

— Ted… commença James, mais ensuite il ne sut pas quoi dire de plus.

— Je dois voir Dolohov. (Ted s'étira, puis il se releva.) Il traîne toujours avec toi ?

James lui jeta un regard perçant.

— Tu parles de Ralph ? Euh… oui, bien sûr. Pourquoi ?

— Oh, pour rien. Après tout, ce n'est pas tes parents qui ont été tués par sa famille.

James secoua la tête.

— Ted, tu ne peux pas… en vouloir à Ralph pour ça. Il n'était même pas né. Et son père n'était qu'un gosse rejeté par les siens quand la Bataille a eu lieu.

Tête poussa un soupir fatigué.

— Ne me dis pas à qui je peux en vouloir ou non, James. Écoute, je suis désolé d'en avoir parlé. Mais ce soir, je ne suis pas très en forme. Tu devrais peut-être retourner dans le tunnel avec Rose et les autres. Il commence à faire nuit.

James hocha la tête, lentement.

— Oui, tu as raison. (Il fit quelques pas, puis tourna la tête.) À la prochaine, Ted.

— Oui, à la prochaine, James. (Ted agita la main.) Fais attention.

Quand les quatre amis sortirent du magasin Weasley, le soleil s'était couché. Il ne restait plus dans le ciel que quelques lueurs d'un orange vif ou d'un violet profond. Rapidement, ils retournèrent à la Cabane Hurlante. La barrière qui autrefois entourait la propriété s'était effondrée depuis longtemps, en de nombreux endroits. James emprunta la même brèche qu'à l'aller. Devant eux, légèrement en surplomb, les ruines de la cabane jetaient une ombre sombre qui paraissait menaçante.

— J'aurais vraiment préféré revenir avant qu'il fasse nuit, s'exclama Ralph avec ferveur. Je ne vois même pas la porte d'entrée.

Rose alluma sa baguette et la pointa.

— Elle est juste là. Exactement comme nous l'avions laissée…

Au moment où sa baguette illuminait l'entrée de la Cabane Hurlante, la voix de Rose vacilla, puis s'éteignit… parce que la porte n'était pas « exactement comme ils l'avaient laissée ».

— Je pensais que nous avions refermé, remarqua Cameron d'une voix étonnée. Vous n'êtes pas d'accord…

— Si, Cam, coupa James. Je suis certain que nous ne l'avions pas laissée comme ça.

La porte d'entrée avait été ouverte si violemment que les gonds s'étaient arrachés. Elle pendait, sur le côté. Et derrière, béait le gouffre d'une obscurité impénétrable.

— Est-ce que quelqu'un va sortir de là ou arriver derrière nous ? dit Ralph, en essayant de garder sa voix le plus calme possible.

— Qu'est-ce que ça change ? s'enquit James.

— Eh bien, répondit Ralph, après réflexion, ça nous indiquerait d'où vient le danger : est-ce que quelqu'un nous suit ou y a-t-il un piège qui nous attend.

— Qui pourrait nous tendre un piège ? demanda Cameron.

— Personne, affirma Rose. Venez. C'est juste un animal ou quelque chose comme ça. Il faut qu'on se dépêche.

Elle grimpa sur le porche branlant et tendit sa baguette à travers la sombre ouverture. James était derrière elle, le cœur battant. Ils entrèrent ensemble dans la cabane, suivis par Ralph et Cameron. De toute évidence, l'intérieur avait été vandalisé. Les vieux meubles avaient été repoussés sur le côté, laissant de lourdes marques sur le plancher poussiéreux. Pire encore, il y avait un problème avec l'escalier qui descendait au sous-sol. La porte était en miettes, et les marches avaient disparu.

James attrapa le bras de Rose.

— Attend ! dit-il. Ça ne va pas. Regarde un peu.

Ensemble, les quatre élèves se penchèrent vers l'escalier. A la lumière de la baguette de Rose, ils virent clairement que la pièce en dessous avait virtuellement disparu. Les murs s'étaient écroulés, le plafond était tombé sur l'escalier, le passage était bloqué.

— Comment cela a-t-il pu arriver juste aujourd'hui ? demanda Ralph, le souffle coupé. Ça fait vingt ans que ça tient, et ça se casse la figure le jour même où nous en avons besoin ?

— Peut-être avons-nous provoqué cet éboulement ? proposa Cameron.

James secoua la tête.

— Non, quelqu'un l'a fait exprès. Quelqu'un savait que nous étions ici. Il veut nous forcer à rentrer au château par une autre route.

Cameron regarda James, d'un air étonné.

— Et pourquoi quelqu'un ferait-il une chose pareille ?

— Parce qu'il ne veut pas que nous reprenions le tunnel, répondit Ralph d'une petite voix. Parce que le tunnel est protégé par les sortilèges du château.

Cette fois, Cameron parut terrifié.

— Nous allons nous faire prendre en revenant ! s'exclama-t-il. Le professeur McGonagall va nous voir revenir avec les autres élèves. Nous aurons des tas d'ennuis.

— Cameron, j'espère sérieusement que ces ennuis-là seront les seuls que nous rencontrerons, dit Ralph

Puis ils sortirent tous derrière Rose par la porte d'entrée et regardèrent le chemin qui s'enfonçait dans la nuit.

Aussi vite que possible, les quatre élèves retournèrent jusqu'à Pré-au-lard mais la Grand-rue était maintenant déserte. Ils continuèrent en direction du château dont ils apercevaient parfois les tourelles et flèches têtières au-delà des toits, malgré le ciel de plus en plus sombre. Au bout du village, une rue leur parut se diriger dans la bonne direction, aussi James y mena ses troupes, jusqu'à l'orée de la forêt.

— Ça me paraît bizarre qu'on passe dans le bois, James, s'inquiéta Ralph. Il doit y avoir un chemin plus direct pour aller au château.

— Oui, sûrement, répondit James. Regarde entre les maisons.

Un chien aboya, non loin de là, et quelque chose croassa dans le vent frais. Cameron regarda autour de lui, les rues étaient étrangement désertes.

— Je me demande où sont passés tous les autres, remarqua-t-il. Pourquoi ne voyons-nous aucun autre élève passer par cette route ?

— Les week-ends à Pré-au-lard s'arrêtent en général à la tombée du jour, répondit Rose calmement. Tous les autres sont déjà rentrés. Nous n'aurions pas dû nous attarder chez oncle George.

Tout à coup, Ralph pivota sur ses talons, pour regarder derrière lui.

— C'était quoi ? demanda-t-il.

— Quoi ? chuchota James, qui avait la chair de poule.

Les yeux de Ralph fouillaient la rue.

— J'ai cru… entendre quelque chose derrière nous.

Rose secoua la tête.

— Arrêtez, tous les deux ! C'était probablement un chien. Ce n'est rien.

— Je l'ai aussi entendu, dit Cameron. Ça venait de cette ruelle.

Rose s'accrocha au bras de Ralph.

— Venez, insista-t-elle fermement. Vous me fichez la trouille, et je n'en ai pas besoin. Il faut avancer.

Quelques minutes plus tard, la rue tourna dans la mauvaise direction. James regarda autour de lui, mais les maisons étaient agglutinées les unes contre les autres et il n'aperçut pas le moindre signe du château au milieu de leur masse.

— Il y a un petit passage, dit-il, on dirait qu'il traverse les arbres.

— Tu crois que ça nous ramènera à l'école ? demanda Ralph.

— Je ne sais pas. Mais au moins, il va dans la bonne direction. On essaye ?

D'un pas décidé, James se dirigea entre deux maisons, longea une clôture de bois qui cernait un jardin potager, puis s'arrêta à l'orée de la forêt. Le chemin continuait dans les buissons et les hautes herbes.

— Mince, ça ne s'arrange pas, commenta Ralph calmement. Je croyais que le plan était de ne jamais rester seul.

James continua à avancer.

— Nous ne sommes pas seuls, dit-il. Nous avons Cam avec nous.

— Et il y a aussi quelqu'un qui nous suit, ajouta Cameron avec entrain.

— Cameron ! s'écria Rose, mécontente.

En réalité, James était de plus en plus inquiet. Le passage s'enfonçait dans la forêt qui séparait Pré-au-lard des jardins de Poudlard. Les hauts arbres bloquaient complètement la vue. Le ciel était de plus en plus noir, aussi il y avait de nombreuses ombres qui dissimulaient le chemin. De temps à autre, James croyait aussi entendre des pas derrière eux, mais il préféra ne pas attirer l'attention des autres. Il sortit sa baguette, et l'alluma, levant le bras aussi haut que possible. La lueur ne fit que renforcer l'atmosphère étouffante de l'obscurité qui les entourait. Aucun des quatre ne parla durant plusieurs minutes. Ils avançaient de plus en plus vite. Heureusement, le chemin s'améliora tout à coup, et les arbres s'espacèrent. James aperçut une lune pâle et entière montait dans l'indigo sombre du ciel.

— Regarde ! dit Rose, en pointant du doigt, là, juste derrière les arbres. C'est la porte principale. Je vois les deux piliers.

James plissa les yeux. Il n'avait pas ses lunettes, aussi il ne voyait rien à cette distance.

— Oui, dit Ralph. Je les vois aussi. Ouf, ça fait plaisir. Allez, venez.

Tandis que les quatre élèves s'élançaient d'un pas plus vif, ils sortirent de la forêt, et le ciel nocturne apparut en plein, éclaboussé d'étoiles. La pleine lune jetait sur la campagne alentour sa lumière froide. Effectivement, l'ancien mur du château apparut, avec ses portes grandes ouvertes. De chaque côté, se dressait un ours de pierre, pattes en avant, crocs dénudés. A leur vue, James poussa un grand soupir de soulagement. Dans quelques minutes, ils seraient tous les quatre à l'intérieur du château, en sécurité.

— Hey ! s'exclama Cameron avec un rire nerveux. Vous voyez, je savais que ce serait une aventure. Attends un peu que je raconte à mon père…

La voix de Cameron s'arrêta net parce que des pas précipités couraient vers eux. Le garçon tourna la tête, d'un air étonné. Quelque chose d'énorme arrivait dans l'obscurité, très bas sur le sol, à toute vitesse.

Rose poussa un hurlement et plongea en avant, la baguette tendue. Ralph et James baissèrent la tête quand leur agresseur bondit sur eux. La bête leur passa dessus et atterrit entre James et la porte du château. Elle glissa dans la poussière, et se tourna pour faire face. Un grondement féroce émergea de sa gorge ouverte.

— *Stupefix !* s'écria Rose, baguette tendue.

Il faisait trop sombre pour qu'elle puisse bien viser. L'éclair rouge heurta le sol, devant la créature, qu'elle illumina un instant. James vit des crocs blancs dénudés, un mufle étroit, et des yeux brillants et terribles.

— C'est un loup ! cria-t-il en reculant.

À sa voix, la bête répondit par un grognement sonore. Elle s'accroupit, plus près du sol, puis bondit. James se couvrit les yeux, essayant de se protéger des dents et des griffes, mais au lieu d'être éventré par la bête, il fut brutalement repoussé de côté. Puis, derrière lui, il y eut un choc, une bousculade, et un hurlement de douleur. C'était Ralph. James se remit debout, et chercha sa baguette. Avec un cri étouffé, il réalisa l'avoir fait tomber quand la bête avait attaqué.

— Rose ! cria-t-il. Stupéfie-le !

— Je ne peux pas, répondit sa cousine, la baguette toujours tendue. Je n'arrive pas à distinguer la bête de Ralph. Si jamais je stupéfie Ralph, le loup va le tuer.

En une mêlée serrée, le loup roula avec Ralph qui se débattait. La bête avait pris dans la gueule le poignet du jeune sorcier, et elle secouait la tête, comme pour l'arracher. À nouveau, Ralph hurla, et essaya de repousser l'énorme bête loin de lui.

Sans réfléchir, James plongea sur le loup. Il verrouilla ses deux bras autour de la fourrure rêche du cou, et tira aussi fort que possible. Et tout à coup, sa cicatrice fantôme au front le brûla intensément. Il grinça des dents contre la douleur, sans lâcher le cou du loup. La bête s'agita, et se secoua, sans relâcher non plus sa prise sur le bras de Ralph. James sentait les muscles vibrer sous la fourrure du loup, il sentait aussi l'odeur acre de sa fureur. Et tout à coup, la bête posa une patte sur la poitrine de James, y plongea ses griffes, arrachant le tee-shirt. James sentit quelque chose de chaud et de gluant couler sur sa peau, mais sans la moindre douleur. En fait, il avait tellement mal au front qu'il n'arrivait plus à penser à autre chose. À nouveau, le loup se débattit, et éjecta James. Il s'écarta précipitamment, mais la bête était trop rapide. Un coup de patte lui effleura le visage, le ratant d'un cheveu.

Et tout à coup, il y eut une autre voix.

— Non, Ted ! Arrête ! Ne fais pas ça ! Lâche-le !

James roula sur lui-même, et se mit à genoux. Il regarda autour de lui, affolé, essayant de voir malgré l'agonie qui lui perforait la tête. Une mince silhouette était penchée sur le loup. James en fut tellement surpris qu'il lui fallut un moment pour la reconnaître. Une main fine prit le loup par les oreilles, et le força à relâcher Ralph. La bête jeta la tête en arrière, en claquant des mâchoires.

— Ça suffit, Ted ! cria Petra, que James reconnut enfin. Tu ne sais pas ce que tu fais. Ce n'est pas une façon de régler ton problème. Pas ici, pas maintenant.

De tout son poids, le loup plongea en avant. Il renversa Petra, mais ne chercha pas à réattaquer Ralph. Le loup tourna juste la tête vers lui, et grogna, puis il s'écarta et lécha ses pattes sanglantes. Il semblait troublé, comme s'il était écartelé entre deux tentations opposées. Finalement, il jeta la tête en arrière, et hurla un long cri désespéré. James se sentit glacé jusqu'au fond de l'âme, parce qu'il sentait l'humanité derrière ce cri. Il avait la sensation que Ted était quelque part, caché en dessous, hurlant à la lune son désespoir et son chagrin.

Quand Petra se remit debout, elle approcha lentement de l'énorme bête. Puis elle s'agenouilla près de lui et caressa sa fourrure, en lui parlant d'une voix tranquille, apaisante.

Rose s'approchant de Ralph, toujours écroulé.

— Ralph ! haleta-t-elle. Est-ce que ça va ? Es-tu blessé ? Gravement ?

Avec un gémissement, Ralph se mit sur le dos, puis il s'agenouilla. James rampa jusqu'à lui.

— Je pense avoir le bras cassé, remarqua Ralph, avec un calme étonnant. Il ne fonctionne plus, et j'ai chaud.

James vit que le poignet de Ralph était un véritable massacre. Il y avait du sang partout, et des morceaux de sa chemise pendaient lamentablement.

— Ralph, s'exclama James. C'est une blessure horrible.

— Tu n'es pas en meilleur état, annonça Ralph. Au moins, tu as encore tes tripes à l'intérieur.

— Je pense, répondit James, en examinant sa poitrine sanglante. J'espère, du moins.

— Laisse-moi regarder ton poignet, Ralph, dit Petra

Elle s'agenouilla devant lui. Ralph tendit le bras, et Petra souleva la manche déchiquetée pour lui dénuder l'avant-bras.

— *Artemisiae*, dit-elle, en effleurant de sa baguette les entailles béantes. Voilà, ça va arrêter le saignement jusqu'à ce que tu puisses aller voir Mrs Gaze à l'infirmerie.

Puis elle se tourna pour examiner les blessures de James.

— Qu'est-ce que tu fais là, Petra ? s'étonna-t-il.

— Je rentrais à Poudlard, répondit-elle. J'émergeais juste de la forêt quand j'ai vu ce qui arrivait.

Rose tremblait de tout son corps.

— Mais comment... savais-tu que ce loup était… était…

— C'est la pleine lune, Rose. Autrefois, Ted et moi… parlions souvent. Il m'a tout raconté de sa… condition.

Petra jeta sur la poitrine déchirée de James le même sortilège qu'à Ralph, puis elle lui assura que les coupures n'étaient pas profondes. Finalement, les deux sorcières aidèrent James et Ralph à se relever.

— Où est le loup ? demanda Ralph, d'une voix tremblante. Il est parti ?

— Oui. (Petra hocha la tête, et se tourna vers la forêt.) Il est parti.

Tout à coup, Rose poussa un cri étouffé, et se couvrit la bouche de la main.

— Où est Cameron ? cria-t-elle, affolée.

Après une recherche rapide, ils trouvèrent Cameron étendu sur l'herbe, ses nouveaux magazines répandus autour de lui, son sac déchiré. Il avait dans le dos une énorme trace de patte boueuse, mais sinon, il n'était pas blessé.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il, d'une voix faible, quand les autres le relevèrent. Je pense que je me suis évanoui. Mince, je me suis vraiment évanoui ? J'ai tout raté !

James poussa un soupir, puis il grimaça parce que tout à coup les blessures de sa poitrine se réveillaient.

— Je te raconterai tout plus tard, Cam. Pour le moment, rentrons au château.

Plus ou moins sanguinolents, certains boitant, les membres du petit groupe se dirigèrent vers la porte, visant la lumière accueillante qui émanait du château. Malheureusement, James dut retourner sur ses pas. Furieux, une main serrée sur la poitrine, il chercha un moment dans l'herbe, et finit par retrouver sa baguette. Il la rangea dans la poche de son jean, et courut pour rattraper les autres, en leur criant de l'attendre.

Quelque part, dans l'obscurité de la forêt profonde, un loup hurla un cri désespéré et solitaire.



Chapitre 16 : Confrontations inattendues

Comme l'avait craint Cameron, le professeur McGonagall veillait au retour des élèves. Elle était assise dans l'entrée, une tasse de thé à la main, son châle en tartan sur les épaules, un long parchemin posé devant elle. Quand Petra monta la première les marches du portique, le professeur leva les yeux en la voyant apparaître en pleine lumière.

— Vous rentrez tard, Miss Morganstern, et vous êtes la dernière sur ma liste. Peut-être devriez-vous…

La voix du professeur s'interrompit net quand elle aperçut le reste du groupe émerger péniblement. Ses yeux s'écarquillèrent en remarquant la chemise ensanglantée de James et le poignet abîmé de Ralph. Elle se releva d'un bond, renversant son thé.

— Mr Potter ! Mr Deedle ! Au nom du ciel, que signifie… ? commença-t-elle avant de s'interrompre pour se tourner vers Petra : Miss Morganstern, Mrs Gaze se trouve dans la Grande Salle, veuillez l'avertir immédiatement de la situation, et demandez-lui de nous rejoindre à l'infirmerie.

Ralph tendit son poignet blessé devant lui.

— C'était un… commença-t-il.

— Un animal sauvage, coupa Petra. Il est sorti des bois alors que nous allions rentrer. C'est de ma faute, professeur. Cette bête a sans doute senti le sandwich au bœuf que je ramenais de chez Mrs Pieddodu. J'aurais dû éviter de le faire.

Mrs McGonagall poussait déjà ses troupes en direction de l'infirmerie.

— Nous déterminerons plus tard les fautes commises, Miss Morganstern, grommela-t-elle. Pour le moment, je vous en prie, dépêchez-vous. Je veux voir Mrs Gaze.

L'infirmière les rejoignit peu après. En claquant la langue, elle inspecta rapidement la poitrine de James, puis se tourna vers Ralph.

— Miss Morganstern, vous avez parfaitement arrêté le saignement de ces deux garçons, dit-elle, d'un ton professionnel. Voudriez-vous aussi m'aider ? Le temps que mon assistante arrive, nous en aurons probablement terminé. Donnez-moi ce flacon d'Arthroset et ces boîtes de bandages DermoRépar, je vous prie. Peut-être pourriez-vous aussi nettoyer les blessures de Mr Potter ?

Petra acquiesça, puis elle se lava les mains et remplit d'eau une bassine. James serra les dents en retenant un gémissement quand elle commença à frotter légèrement ses entailles.

— Ne parle de Ted à personne, chuchota Petra tout en travaillant. Le monde n'est pas très tendre envers les loups-garous, même ceux qui le sont à moitié comme Ted.

— Je sais, répondit James, tout aussi doucement. Il m'en a parlé l'an dernier. Mais à l'époque, il ne se transformait pas encore. Il devenait juste très agité durant la pleine lune.

Petra hocha la tête.

— Aujourd'hui encore, il se transforme rarement. Après tout, un seul de ses parents était un loup-garou. S'il avait été vraiment une bête, je n'aurais jamais pu l'empêcher d'attaquer Ralph. Il ressemble à un lycanthrope, mais c'est surtout dû aux gènes de métamorphomage qui lui viennent de sa mère.

— Tu crois qu'il fait exprès de se transformer en loup ?

Petra secoua la tête, mais davantage pour exprimer la perplexité que le déni.

— C'est très compliqué. Je ne pense pas que Ted l'ait réellement voulu. En temps normal, il arrive à se contrôler, mais quand la lune est pleine, une partie de lui veut devenir un loup, même si le sang de son père ne suffit pas à le transformer physiquement. Puisqu'il est aussi le fils de sa mère, il peut aider à la transformation. Et quand il est bouleversé, il a vraiment du mal à échapper à cet appel.

James soupira… et ressentit aussitôt la douleur de sa poitrine. Il faillit demander pourquoi Ted n'avait attaqué que Ralph, mais il connaissait déjà la réponse. Après tout, Ted avait été très clair quand James lui avait parlé un peu plus tôt, dans la journée. Ralph était un Dolohov, même s'il en refusait le nom, et c'était un Dolohov qui avait tué le père de Ted.

Très doucement, James demanda :

— Crois-tu que ce soit Ted qui ait détruit le tunnel de la Cabane Hurlante ?

Petra haussa les épaules.

— C'est possible. Aujourd'hui, il avait des raisons d'être… en colère. Je suis désolée, mais c'est à cause de moi. Je lui ai rappelé ce qu'il avait perdu, et ce n'était pas mon but. J'avais vraiment besoin de lui parler.

James étudia le visage de la jeune sorcière, mais il comprit qu'elle ne dirait rien de plus. En vérité, James n'avait pas non plus envie d'en discuter. Il avait horriblement mal au front, et la seule chose qu'il désirait était de se reposer.

Mrs Gaze insista pour que James et Ralph passent la nuit à l'infirmerie, et qu'ils dorment sur les lits enchantés et relaxants. Aucun des deux garçons ne protesta, surtout en sachant qu'un petit déjeuner leur serait servi au lit le lendemain matin. De plus, ça repoussait d'autant l'inévitable confrontation avec le directeur, à qui ils devraient expliquer leur aventure – qui n'avait pas encore reçu de punition. La poitrine de James avait été bandée très serré, mais il savait que les entailles causées par le loup-garou cicatrisaient déjà : il sentait la démangeaison de sa peau qui guérissait. Vivre dans le monde magique est remarquable, pensa-t-il, une fois couché. Malheureusement, il se souvint ensuite que, malgré la magie et les potions, son grand-père Weasley était mort d'une stupide attaque cardiaque.

James aurait préféré subir des semaines de lente guérison douloureuse si les alchimistes qui avaient inventé les bandages DermoRépar avaient plutôt travaillé à une cure magique des cœurs fatigués.

— Qu'allons-nous dire à Merlin ? chuchota Ralph le lendemain matin, tandis que les deux garçons prenaient leur petit déjeuner.

James secoua la tête d'un geste nerveux.

— La vérité, j'imagine, sauf pour ce qui concerne Ted. Comme l'a dit Petra, autant que tout le monde croit que nous avons été attaqués par un animal sauvage.

Ralph frissonna.

— J'ai vraiment cru qu'il allait me mettre en morceaux.

— Je te comprends, c'est ce que je craignais aussi, admit James. Ralph, Ted n'était pas dans son état normal. Il s'est transformé en loup, d'abord parce que son père avait du sang loup-garou, ensuite parce que sa mère était une métamorphomage. Tu vois, comme l'a dit Petra, il y avait quand même Ted à l'intérieur de cette bête. Il n'essayait pas vraiment de te tuer, il voulait juste venger ses parents. Et tu t'es trouvé être la cible la plus proche quand il a cherché quelqu'un à blâmer.

— Je sais, répondit Ralph d'une voix triste. Franchement, je ne lui en veux pas. Tu crois que je vais aussi devenir un loup-garou ?

— Non, répondit James. Ted n'est pas un véritable loup-garou. Il a besoin de ses spécificités de métamorphomage pour se transformer en loup. Sa morsure ne suffit pas à te contaminer. Tu t'en sors bien.

Ralph hocha la tête, en réfléchissant.

— Pourtant, la prochaine fois que je le verrai, l'ambiance sera bizarre, c'est sûr. Comment traiter amicalement quelqu'un qui a essayé de m'arracher le bras avec ses dents ?

— On verra bien quand ça arrivera, Ralph. Pour le moment, nous avons assez d'autres problèmes à gérer.

Plus tard, dans la matinée, Mrs Gaze déclara que Ralph et James étaient suffisamment en forme pour retourner dans leurs chambres. Elle leur demanda quand même de revenir à l'infirmerie le lendemain, pour changer leurs pansements.

Les deux garçons croisèrent Rose en quittant l'infirmerie.

— Nous avons été convoqués dans le bureau du directeur, annonça-t-elle, le visage livide. Immédiatement. Venez avec moi.

En silence, ils traversèrent ensemble le château, et approchèrent enfin la gargouille qui gardait l'escalier en spirale.

— Mot de passe ? demanda la statue d'une voix monotone.

— Euh…il vient de changer, annonça Rose à James et Ralph. Le professeur Hallondonk m'a donné le nouveau en me disant qu'on était convoqués. Attends que je réfléchisse. Oh, oui… *Caerth Hwynwerth.*

— Mince alors, dit Ralph, tandis qu'ils montaient tous les trois les escaliers. Jamais je ne me souviendrai d'un truc pareil.

Rose hocha la tête d'un air grave.

— Si tu veux mon avis, c'est fait exprès.

— Peut-être ne verrons-nous pas Merlin, chuchota James avec espoir. Ces derniers temps, il voyage sans arrêt. Le professeur McGonagall le remplace quand il n'est pas là.

Rose se contenta de regarder James, sans trop y croire. Puis elle frappa le lourd panneau de bois qui fermait le bureau du directeur.

— Entrez, répondit une voix sonore et rocailleuse.

James et Ralph déglutirent en même temps. La porte s'ouvrit avec force, et ses gonds grincèrent légèrement. James se raidit, s'attendant à voir sa cicatrice fantôme le brûler, mais ce ne fut pas le cas. Du moins, pas beaucoup. Il résista à son besoin d'y toucher. Merlin était assis derrière son énorme bureau. Devant lui, sur la seule chaise de la pièce, se trouvait (à la grande surprise de James) Damien Damascus. Le jeune sorcier avait l'air penaud et contrit, mais James n'était pas certain que cette expression soit authentique.

Merlin s'adossa dans son fauteuil, et noua ses doigts ensemble.

— Mr Damascus et moi discutions de votre départ inattendu d'hier, dit-il. Il a été assez aimable pour me rencontrer de son plein gré, prétendant être responsable de vos actions. Vous serait-il possible de confirmer son histoire ?

— Euh… commença James, dont les yeux passaient de Merlin à Damien. Euh… oui.

Merlin hocha lentement la tête.

— Très bien, je vous écoute, Mr Potter. Veuillez me donner votre version.

Les yeux bleus glacés de Merlin transperçaient ceux de James, mais James n'y lut aucune malice ou méchanceté. Il se racla la gorge, jeta un coup d'œil aux deux autres pour avoir leur support. Ralph resta figé et muet. Rose, les yeux écarquillés, se contenta de hocher la tête. Aussi, James se lança :

— Eh bien, nous voulions juste voir Pré-au-lard, monsieur. Nous savions que nous n'avions pas l'âge requis pour passer le week-end au village, mais nous avons pensé… enfin, je veux dire…

— Vous avez pensé que le règlement ne s'appliquait pas à vous, dit Merlin en hochant la tête. C'est bien le point délicat de votre histoire, non, Mr Potter ?

James déglutit, avec l'impression qu'une énorme boule lui étouffait la gorge. Il piqua un fard.

— Ouais, j'imagine, monsieur.

— Dites-moi, dit Merlin, en se penchant en avant, comment avez-vous réussi à sortir du château sans être vus ?

Une fois de plus, James regarda Damien. Le visage du jeune sorcier était toujours un masque de repentir et de regret. Tout à coup, James se souvint que c'était le rôle de Damien chez les Gremlins – il en avait souvent entendu parler ! Damien était un bouc émissaire. Mais jusqu'à présent, James n'avait pas trop compris ce que ça signifiait.

— Euh… Damien nous a montré un chemin, dit-il, le front plissé, fixant toujours Damien. Il a trouvé un passage secret… euh, voilà.

Merlin poussa un soupir.

— Oui, c'est aussi ce que dit Mr Damascus.

Damien hocha la tête, l'air effondré.

— Je les ai provoqués, monsieur. Je leur ai dit qu'ils n'avaient pas le cran nécessaire pour filer en douce et passer un week-end à Pré-au-lard. Je n'ai pas réfléchi ! J'aurais dû comprendre qu'ils se

feraient prendre ou qu'ils seraient attaqués par une bête sauvage et féroce en revenant au château, à cause d'un innocent sandwich au bœuf. Je suis vraiment désolé.

Le visage décomposé, Damien se cacha entre ses mains, et sanglota.

Un sourcil relevé, Merlin se contenta de le fixer, d'un regard un tantinet sceptique. Après un long moment, il retourna son attention vers James.

— Malgré les moqueries de Mr Damascus, vous auriez tous les trois dû réfléchir, et je ne suis pas enclin à vous pardonner si facilement. Je refuse qu'une institution qui prône l'ordre et la discipline tolère un comportement aussi irresponsable.

Merlin baissa les yeux sur son bureau, agitant sa plume sur quelques notes. James jeta un coup d'œil rassuré à Ralph et à Rose. Ils s'en sortiraient probablement avec des points ôtés à leurs maisons, ce qui était plutôt pénible, mais pas la fin du monde. Quand Damien se tourna vers lui, il avait toujours l'air aussi coupable que possible.

Sans lever les yeux, Merlin annonça :

— Votre punition sera la dissolution de votre prétendu club de Défense. Avec effet immédiat.

La bouche ouverte, James regarda Merlin. Rose parla la première.

— Vous ne pouvez pas faire ça, monsieur ! s'écria-t-elle. Ce serait punir tous les membres du club en même temps que nous.

Merlin releva vivement les yeux.

— Si je me rappelle bien, vous avez convaincu un « première année », membre de ce club, de vous accompagner hier dans votre journée de débauche.

— Cameron ? dit Ralph. Il nous a *suivis*. Nous avons essayé de nous en débarrasser.

— Dans tous les cas, ceci ne m'incline guère à faire confiance à votre habilité à diriger un club de ce genre.

En colère, James fronça les sourcils.

— Mais ce n'est pas juste pour le reste du club !

— Pas juste ? Quel étrange concept votre époque a-t-elle de la justice ! Comme s'il était tellement important d'être juste, dit Merlin avec un soupir. Au Moyen Âge, d'où je viens, on trouvait « juste » ce qui était mathématiquement « exact », c'était une notion bien utile à la foire où des animaux et des serviteurs étaient vendus et échangés. J'aimerais que vous vous rappeliez ce que m'évoque ce mot avant de les répéter devant moi dorénavant.

— Mais, monsieur… commença Rose.

Merlin la fit taire en levant une main.

— C'est mon dernier mot, dit-il sévèrement. Allez-vous-en. Vous aussi, Mr Damascus.

Sans un mot de plus, Rose tourna le dos et s'éloigna, suivie par un Ralph. Damien se leva, sembla vouloir dire quelque chose au directeur, puis changea d'avis. Avant de partir, il jeta à James un regard d'avertissement. Le visage impassible, Merlin regardait James. Finalement, James, lui aussi, se détourna et avança vers la porte.

— James, dit une voix.

Elle provenait de la rangée des tableaux des anciens directeurs. James leva les yeux. Le portrait de Severus Rogue était vide, mais celui d'Albus Dumbledore avait la tête tournée vers lui. Le vieux sorcier regardait James à travers ses lunettes en demi-lune, avec un étrange petit sourire aux lèvres.

— Attends un peu. Je crois que le directeur souhaite te parler seul à seul.

La porte du bureau claqua avec un bruit sonore, et James sursauta. Il pivota, et trouva Merlin juste derrière lui, le surplombant de sa haute taille.

— J'ai l'intention d'avoir un petit entretien avec toi, mon garçon, dit l'énorme sorcier, d'une voix basse et menaçante. Tes amis croient peut-être savoir ce qui se passe, mais je suis bien persuadé que le problème existe en réalité entre toi et moi. Et tu le sais.

James ne sut pas quoi répondre. Quand il leva les yeux pour regarder le visage dur de Merlin, il sentit son cœur battre follement. Merlin continua :

— Comme tu t'en doutes, très peu de choses se passent entre ces murs sans que je le sache. Tu es passé à travers l'*Amsera Certh*, et j'imagine que tu as appris des choses à mon sujet, ou sur ce qui s'est passé dans ce château. De ce fait, tu as un avantage sur moi. Pendant un temps, j'ai étudié les us et coutumes de cette époque. J'ai beaucoup appris, très peu apprécié. La seule chose que j'ignore encore est ce que tu as l'intention de faire, James, et ce que tu crois. Tu m'inquiètes, mon garçon, ça c'est sûr. Non pas que je te craigne, bien sûr, mais je crains ce que tu peux choisir de croire. Il n'y a qu'une seule chose qui m'empêche actuellement de me débarrasser de toi, et sais-tu ce que c'est ?

La question était rhétorique, aussi James ne se donna pas la peine d'y répondre. Merlin leva la main, et la pointa directement sur le front de James.

— Ça, grommela-t-il. Oui, je la vois. Je ne sais pas d'où elle vient, ni par quels sortilège elle a été conjurée. Peut-être signifie-t-elle que tu es mon allié, aussi étrange que ça paraisse. Peut-être signifie-t-elle au contraire que tu es mon adversaire. Il y a cependant une question, et une seule, qui reste entre toi et moi, James Potter. Et cette question pèse sur la balance pour déterminer la décision finale. Sais-tu quoi il s'agit ?

Non, James ne savait pas. Il commença à secouer la tête, et soudain, il se souvint de quelque chose. Peut-être lut-il en fait cette réponse dans les yeux de Merlin, parce que c'était le souvenir d'un autre moment où lui et le directeur s'étaient tenus comme ça, en tête à tête, en privé. C'était dans la caverne où Merlin avait caché ses affaires, après le test de la corde d'or.

— La confiance, dit James d'une voix sèche.

Ça sonnait juste. Merlin hocha la tête, en réfléchissant.

— Je te surveillerai, James Potter. Comme tu le sais, j'ai des yeux partout… (Il jeta un coup d'œil de côté, indiquant le portrait vide de Severus Rogue.) La confiance dure jusqu'à ce que l'évidence soit révélée. Je te surveillerai… le temps de trouver cette évidence.

Il y eut un cliquètement discret, et la porte du bureau du directeur s'ouvrit. James tourna la tête dans sa direction. L'entrevue était terminée, mais il n'avait pas réellement envie de s'en aller. Une fois de plus, il regarda le directeur et carra les épaules.

— Est-il exact que vous ne pouvez attaquer quiconque dans ces murs ?

Merlin lui adressa un sourire pincé. Il tourna le dos, et avança jusqu'à son bureau. Une fois là, il indiqua du doigt l'*Amsera Certh* posé sur son trépied, couvert par un épais tissu noir.

— Demande à lord Hadyne, dit-il, puis il ajouta d'une voix plus basse : Ou à lady Judith.

Le tissu noir jaillit soudain hors du miroir, révélant sa surface grise. Le tourbillon qui ondulait à l'intérieur s'éclaircit tout à coup, tandis que les pages du *Livre Compas* semblaient tourner d'elles-mêmes, comme agitées par un vent violent.

— Cours, James ! ordonna à mi-voix le portrait de Dumbledore. Il ne faut pas que tu vois ça. Sauve-toi.

Se tournant aussi vite qu'il le pouvait, James fila vers la porte. Elle claqua derrière lui, secouant les murs du couloir. Haletant, terrorisé, James s'arrêta au sommet de l'escalier en spirale. Il était très perturbé par ce que Merlin lui avait dit. Le directeur semblait penser que James pourrait être son ennemi, et pourtant… il n'en était pas sûr. C'était certainement terrible de savoir que la seule raison qui empêchait Merlin de l'attaquer était la protection du château, et la mystérieuse marque fantôme sur son front. Etrangement, Merlin pouvait la voir, mais sans savoir d'où elle venait. Puisque Merlin ne la provoquait pas lui-même, alors qui était-ce ? Qu'est-ce que la cicatrice cherchait à dire à James au sujet du directeur ?

— James ? appela la voix de Rose, en bas des escaliers. Qu'est-ce que tu fais ? Pourquoi mets-tu aussi longtemps ?

James jeta un regard derrière lui, vers la porte du bureau du directeur. Il ne savait pas ce que voulait dire tout ça, mais il avait le sentiment atroce qu'il allait le découvrir très bientôt. Et cette idée, plus que tout autre, le terrorisait.

Ce fut en y réfléchissant qu'il dévala les marches pour rejoindre ses amis.

Cette nuit-là, James était assis à une table dans un coin de la salle commune. Il sortit un morceau de parchemin, plongea sa plume dans son encrier, réfléchit un moment, et commença à écrire.

Cher papa,

Comment va tout le monde à la maison ? J'espère que Grand-mère est contente dans ma chambre. Mais attention qu'elle ne regarde pas sous mon lit, parce que c'est là qu'Al et moi cachions les vers luisants que nous trouvions. Je ne pense pas que nous ayons réussi à tous les enlever. Dis-lui aussi de ne pas regarder sur la dernière étagère du placard. En fait, ce serait aussi bien (pour tout le monde) qu'elle ne touche pas du tout au placard.

J'ai entendu parler des attaques de Détraqueur à Londres, et j'ai entendu aussi que le ministère allait ouvrir un nouveau département des Aurors pour régler ce problème. Écoute, c'est difficile de tout expliquer dans une lettre, mais ce travail risque d'être bien plus dangereux qu'il n'y paraît. Quelque chose de vraiment démoniaque (qu'on appelle le Gardien des Portes) est revenu avec Merlin, et nous pensons qu'il utilise les Détraqueurs pour provoquer chez les gens la peur dont il a besoin. Si tu veux savoir comment nous le savons, demande à Lucy. Elle a regardé dans la bibliothèque des sorciers pour nous, elle connaît des tas de choses sur le sujet. Tu dois faire attention, papa, parce que cette chose vraiment très très puissante – bien plus qu'un simple Détraqueur – et il cherche un hôte humain pour obtenir un pouvoir encore plus grand, et tout détruire.

Ça me rappelle au fait… papa, qu'est devenu l'anneau que Dumbledore t'avait donné ? En fait, ce n'était peut-être pas un anneau, mais une pierre. Je t'ai déjà entendu en parler, je crois, c'était dans les bois quand tu es parti combattre V. Quelqu'un ici a lu tes livres, et prétend que ça s'appelle la

pierre de résurrection. N'empêche, j'ai besoin de savoir ce qu'est devenue cette pierre. Rose, Ralph et moi pensons qu'il serait très important de la retrouver pour se débarrasser du Gardien. Je te promets de n'en parler à personne. Sauf à Rose et à Ralph. Et peut-être à Zane, si nous pensons qu'il pourrait nous aider. Peut-être aussi à Cameron Creevey, parce que c'est lui qui s'est souvenu d'avoir vu la pierre dans tes livres. Mais à personne d'autre. D'accord ?

Merci papa,

Je t'embrasse,

James

PS. As-tu retrouvé la carte du M., la cape d'I. et ma poupée vaudou ?

James scella sa lettre dans une enveloppe, et commença à l'enfouir dans sa sacoche. Puis il s'arrêta, en se demandant soudain s'il avait le temps d'envoyer une lettre ce soir au lieu de demain. Il vérifia l'horloge, et vit qu'il n'était que 21:00. Il avait le temps d'aller jusqu'à la volière. Il dormirait mieux en sachant que la lettre était attachée à la patte d'Aristo, volant vers la maison de ses parents. Rose était déjà montée se coucher. Ralph était en bas, dans la salle commune de Serpentard, aussi James décida d'y aller seul. Il mit sa lettre dans sa poche, et passa à travers le portrait.

Quand James arriva dans l'escalier étroit qui montait à la volière, la lune apparaissait dans le ciel, énorme et pleine. Son visage glacé illuminait l'intérieur de la volière d'une lueur argentée, suffisamment pour que James voie où il allait. Il trouva Aristo, et s'arrêta un moment pour le caresser.

— Est-ce que tu manges bien, ici ? demanda James.

Aristo claqua du bec et gonfla ses plumes. James remarqua dans un coin de la volière différents petits os de rongeurs.

— D'accord, j'imagine que tu t'en sors très bien, dit-il avec un sourire.

Le grand oiseau sembla approuver. Il plongea sa tête sous la main de James, et s'y frotta. Après quelques minutes, James sortit la lettre de sa poche. Il l'attacha avec soin à la patte d'Aristo avec un petit morceau de ficelle.

— C'est très important, Aristo, expliqua James. Va voir papa aussi vite que possible, d'accord ? Et attends jusqu'à ce qu'il écrive une réponse. Si possible, ramène-la avec toi.

Aristo claqua encore du bec, puis avança sur son perchoir, manifestement prêt à partir. Dès que James relâcha sa patte, le hibou écarta ses grandes ailes, se balança un moment, puis se jeta en avant, vers l'une des hautes fenêtres de la volière. Il fit quelques tours, dérangeant d'autres hiboux sur leurs perchoirs, puis dans un dernier claquement de ses plumes dorées, il disparut.

James se sentait beaucoup mieux. Il quitta la volière, et redescendit l'escalier étroit. Quand il arriva dans le couloir en dessous, il s'arrêta. Un peu plus tôt, lorsqu'il était passé, les couloirs étaient déserts, mais maintenant, il y avait quelqu'un debout, à regarder par la fenêtre. La silhouette noire était soulignée par la clarté de la lune à l'extérieur. James vit qu'il s'agissait d'une fille aux longs cheveux. Il eut le sentiment étrange – et peut-être l'espoir – que c'était Petra, mais pourtant, il ne le pensait pas. Quand James avança vers la fille, elle ne bougea pas. Il l'avait presque dépassée quand elle s'adressa à lui sans tourner la tête.

— Il est un peu tard pour envoyer du courrier. Ça devait être important, James.

James se sentit frémir. C'était Tabitha Corsica.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? jeta-t-il, sans s'arrêter.

Il avait l'intention de la laisser plantée là, mais les prochains mots qu'elle prononça le forcèrent à se retourner.

— Personne ne peut arrêter le Gardien, tu sais, dit-elle en faisant face à James. Tu peux raconter ce que tu veux. C'est trop tard.

Jamais était sidéré. Son esprit bouillonnait, mais il ne savait pas quoi dire. Comment Tabitha pouvait-elle connaître le Gardien maudit ? Ni James, ni Rose, ni Ralph n'en avait parlé à personne. Mais au moment même où il se posait la question, il réalisa que la réponse était évidente : Tabitha connaissait le Gardien parce qu'elle faisait partie du complot qui visait à le contrôler, à le lâcher sur la terre. Il n'y avait aucune autre explication.

Tabitha se retourna à nouveau pour regarder la lune. Elle s'appuya confortablement sur le mur de pierre.

— Tu crois comprendre ce qui se passe. Tu es convaincu que tu peux appréhender les multiples implications de la Malédiction du Gardien. (Elle eut un rire rauque.) C'est ce que j'aime au sujet des Potter. Pour vous, le monde est si simple. Vous ratez tous les détails essentiels, et avant tout, l'image globale. Et ça n'a jamais été plus évident que maintenant.

James voulut parler, mais sa voix était rauque et terrorisée. Il se racla la gorge, et essaya encore.

— Tu as l'intention de m'en empêcher ?

— De t'en empêcher ? répéta Tabitha sans se retourner. T'empêcher de quoi ? Tu ne m'as pas entendue ? Il est *trop tard* pour arrêter quoi que ce soit. Le Gardien est déjà là. À cette minute même. Il a une autre tâche à accomplir, mais c'est presque terminé. Je suis là pour te défier, James, et me moquer de ta défaite. Je veux voir ton visage quand tu découvriras la fin du monde que tu connais.

Cette fois, Tabitha se tourna pleinement, et James recula. Il n'avait jamais vu la sorcière comme ça. Ses cheveux étaient lâchés, son visage livide, ses yeux hantés. En fait, ils étaient même cerclés de rouge, avides et affamés.

— Oui, haleta-t-elle, en se penchant en avant. Voilà l'expression que je voulais voir. Tu comprends, maintenant non ? La Malédiction du Gardien est presque accomplie, mais certains d'entre nous l'attendent avec espoir. Ton monde sera terminé, ainsi que celui des infâmes Moldus, mais ceux qui sont restés purs de cœur verront enfin leur avènement. Ce sera pour nous une bénédiction. Salazar Serpentard a tout organisé pour que ce jour arrive. La venue du Gardien annonce une ère de perfection pour les pur-sang. Nous ne serons plus jamais limités par les lois de gouvernements trop faibles ; nous ne vivrons plus dans l'ombre des insectes moldus, cachés comme des fourmis sous un rocher. Pour nous, le Gardien est l'émissaire de notre suprématie !

James recula d'un autre pas, effrayé par la férocité sauvage de ce regard dément.

— Tu… tu ne peux pas vraiment croire ça, bafouilla-t-il. Personne ne peut contrôler le Gardien ! Il apportera la destruction de tout et de tout le monde. Même son hôte humain sera tué quand il n'aura plus d'utilité.

Tabitha eut un lent sourire.

— Quelle étrange idée ! Crois-tu vraiment que personne ne puisse contrôler le Gardien ? Bien sûr, je sais pourquoi tu préfères t'accrocher à cette idée. Tu t'obstines à faire confiance à Merlinus Ambrosius parce que c'est à cause de toi qu'il est arrivé à cette époque. Tu cherches à te convaincre que, à la fin, il ne se tournera pas de notre côté. Ça t'offre un lambeau d'espoir, pas vrai ?

James hocha la tête. Jusqu'à ce moment, il ne l'avait pas réalisé, mais Tabitha avait raison. Au tréfonds de son cœur, James faisait confiance à Merlin. Il ne savait pas exactement pourquoi, mais c'était la vérité. Malgré ses doutes, ses craintes, et toutes les évidences qu'on lui proposait, James n'arrivait pas à croire que Merlin utiliserait la balise-pierre pour faire le mal. Il croyait au contraire que Merlin l'utiliserait pour se battre contre le Gardien, même si c'était sans espoir.

Le sourire de Tabitha devint indulgent.

— Accroche-toi à cet espoir aussi longtemps que tu le peux, James, dit-elle d'une voix presque inaudible. Et quand le Gardien sera à nous, tu verras Merlin donner la pierre et nous rejoindre. J'espère être là pour voir l'espoir mourir dans tes yeux. Je l'espère vraiment.

James ressentit finalement un éclair de colère. Il se redressa de toute sa taille, et fit un pas en avant.

— Tu mens, dit-il fermement. Tu essayes juste de me faire peur. Tu sais très bien que ton plan peut encore foirer. Il n'est pas trop tard, malgré ce que tu en dis. Tu peux dire à tous ceux qui t'envoient, à tous ceux qui t'assistent, que tu m'as donné ton message et que je l'ai trouvé sans importance. Je ne reculerai pas. Nous trouverons l'autre moitié de la balise-pierre.

Cette fois, le sourire de Tabitha disparut. Elle regarda James avec un certain étonnement. Puis, lentement, le sourire revint, montant sur son visage comme un lever de soleil.

— L'autre moitié de la balise-pierre ? répéta-t-elle amusée. Tu n'as donc rien compris ? Pas étonnant que tu aies été aussi énergique. Mon cher James, nous possédons déjà cette autre moitié de la balise-pierre. Et ce depuis des années. Nous avons utilisé nos meilleurs sortilèges pour la retrouver. Mais ce n'était pas très difficile, tu sais. Ton père s'est contenté de la jeter dans la Forêt Interdite. Oui, il l'a laissée là, à la portée du premier venu qui la cherchait un peu sérieusement. J'étais là la nuit où elle a été retrouvée.

À nouveau, Tabitha éclata de rire, et à nouveau, James entendit la folie qui l'animait. Elle s'arrêta, et respira profondément, puis secoua la tête.

— Que c'est dommage pour toi, James ! Oh, mais c'est pour ça que tu viens d'écrire à ton père, non ? Tu lui demandais où était la pierre ? Je suis désolée que tu aies perdu ton temps. Maintenant, tu vois combien la situation est précaire. Le seul point en suspens est celui des loyautés si fragiles de Merlinus. Ça doit être vraiment excitant pour toi d'attendre ce qu'il fera.

La colère de James n'avait pas diminué devant ces révélations. Au contraire, elle s'était intensifiée.

— Je ne te crois pas, Corsica. Tu dis ça pour m'empêcher de travailler contre toi. Ça ne marche pas. Même si les mages noirs ont la moitié de la balise-pierre, Merlin ne se joindra pas à vous. Je ne le laisserai pas faire. Dis à tes petits copain que j'ai reçu le message, et dis-leur aussi que je les envoie tous se faire voir chez les Nargoles.

Sur ce, James se détourna et s'écarta. Après quelques pas, il s'arrêta et dit :

— Au fait, j'ai encore un truc à te dire, mais ce n'est que pour toi, Corsica. Je sais que tu t'imagines avoir mon frère à ta botte, mais si jamais tu t'avises de l'impliquer dans quoi que ce soit, je m'occuperai personnellement de toi. Et ne crois pas que c'est une vaine menace.

— Albus ? s'étonna Tabitha, le sourire complètement disparu. Je pense qu'il est assez grand pour choisir lui-même.

James étrécit les yeux, et hocha la tête.

— Exactement.

Quand James s'éloigna, Tabitha cria une dernière fois, et sa voix renvoya des échos dans le couloir.

— Savoure tes espoirs, James… Savoure-les pendant le temps qu'il te reste...

En repassant derrière le portrait, James tremblait de tout son corps. Cette rencontre avec Tabitha l'avait terriblement bouleversé, malgré ses mots bravaches. Tout était si compliqué. Était-il exact que son père avait simplement jeté la pierre de la résurrection dans la Forêt Interdite avant sa confrontation avec Voldemort ? Et Tabitha et ses mystérieux alliés avaient-ils réellement retrouvé la moitié de la balise-pierre ? Quel espoir alors restait-il à James ?

Cette fois, James réalisa combien, en dépit de tout, il était persuadé que Merlin ne s'allierait pas au Gardien. Mais était-ce parce que Merlin était digne de confiance, ou parce que James ne pouvait supporter l'idée que le grand enchanteur les trahisse ?

Avec un frisson, James se souvint que Judith, la Dame du Lac, avait elle aussi fait confiance à Merlin… jusqu'au moment où il l'avait tuée.

Étrangement, malgré tout ce qui l'attendait, la seule chose que James avait envie de faire était de se coucher et dormir.

Il monta dans son dortoir, arracha ses vêtements, et tomba dans son lit. La lune brillait à travers la petite fenêtre de l'autre côté de la pièce. Son éclat trop brillant lui brûla les yeux. James se tourna, et tira son oreiller sur sa figure. Alors qu'il était presque endormi, ses idées bouillonnantes commencèrent enfin à se calmer… seule une étrange question surnageait encore dans sa tête. James se rassit et regarda par la fenêtre cette lumière brillante et argentée, tout en se répétant, encore et encore : *comment Tabitha Corsica savait-elle que James était à la volière ?*



Chapitre 17 : La lignée

Le week-end suivant arriva à la vitesse incontrôlable d'un train emballé. La fin de l'année approchait, et la bibliothèque était de plus en plus fréquentée. Les élèves les plus âgés déambulaient avec une sorte de fébrilité intense ; ils étudiaient, et discutaient entre eux de sujets que James comprenait à peine. Même les Gremlins étaient tendus. Alors qu'il comptait descendre à la bibliothèque James trouva Noah, Sabrina, Damien et Petra assis sur le canapé dans la salle commune, devant le feu, entourés de parchemin, de livres, et d'emballages de bonbons. James les salua de la main en passant.

— Hey, Damien, dit-il, merci pour m'avoir aidé dans le bureau du directeur l'autre jour.

— C'est mon boulot, marmonna Damien.

Il n'avait pas levé le nez de son énorme livre sur les constellations.

En descendant les escaliers, James repensa aux événements des jours précédents. Tout allait si vite qu'il devenait difficile de suivre. Le lundi, James avait informé Scorpius que Merlin avait ordonné au trio de fermer le club de Défense, comme punition pour avoir fait l'école buissonnière à Pré-au-lard. Étrangement, la nouvelle n'avait pas du tout troublé Scorpius. Il s'était contenté de regarder James par-dessus ses lunettes, un livre posé sur les genoux.

— Quel dommage que vous ne puissiez plus venir aux réunions ! avait-il dit allègrement.

— Non, tu n'as pas compris, dit James en s'asseyant à ses côtés. Le club est *fermé.* Merlin l'a ordonné.

Scorpius tourna une page de son livre avant de relever les yeux.

— Je comprends ce que je veux, Potter. À mon avis, vous avez tous les trois étés bannis du club. En tant que professeur, je n'ai pas l'intention d'arrêter. Bien sûr, nous devrons peut-être changer de nom. Pourquoi ne pas le nommer : « L'armée de Scorpius » ?

— Ce n'est pas drôle, grogna tristement James.

— Non ? rétorqua Scorpius. Quel dommage ! Ça va me tenir éveillé toute la nuit.

James réfléchit un moment, puis il demanda d'une voix tranquille :

— Tu vas réellement continuer à donner des cours au club ? Même si Merlin pense qu'il a été fermé ?

— Je ne vois pas du tout ce que tu veux dire, répondit Scorpius. Si le directeur a décidé que le club de Défense était dissous, il est dissous. C'est une simple coïncidence que le Spectre du Silence, la Dame Grise et moi, donnions des cours dans un club entièrement nouveau, qui se réunit au même endroit, aux mêmes heures, pour s'entraîner aux mêmes choses. Je suis certain que le directeur admettra la différence.

James secoua la tête, avec un sourire moqueur.

— Tu sais, mec, tu as gardé un certain côté Serpentard. Tu es aussi tordu qu'un tire-bouchon.

Scorpius reporta son attention sur son livre

— Être tordu signifie seulement être capable de naviguer en eaux troubles, dit-il. C'est mon père qui me l'a appris.

James commença à se lever, puis il s'arrêta, et regarda à nouveau le garçon pâle.

— Cédric t'a vraiment dit qu'il voulait être appelé le Spectre du Silence ?

Scorpius releva ses lunettes sur son nez.

— Je n'ai pas à discuter le choix d'un fantôme quant à son nom.

De toute évidence, Scorpius avait tenu parole. Le mardi soir, James, Rose et Ralph avaient traîné devant le gymnase. En passant devant les portes vitrées, ils avaient entendu du bruit à l'intérieur, et deviné que les autres membres du club s'entraînaient sous le tutorat patient de Cédric et de la Dame Grise.

Les préparatifs de la représentation du *Triumvirat* avançaient eux aussi rapidement. L'équipe de Jason Smith travaillait sans arrêt, et les accessoiristes avaient terminé la plupart des décors et éléments nécessaires, y compris un énorme ventilateur qui fonctionnait par pédalier. Gennifer Tellus gérait fébrilement le département des costumes, c'est-à-dire qu'elle terminait les ajustements – des modifications de dernière minute sur quelques détails. Joséphine Barnett s'était enfin remise de son Maléfice Vertigo. Elle pouvait monter sur scène, mais ne s'approchait jamais du bord sans avoir la tête qui tournait. Malgré ça, plusieurs filles de Serdaigle avaient commencé une campagne assez féroce pour que Joséphine reprenne le rôle d'Astra. Dans ce but, elles avaient peint plusieurs panneaux de revendication et organisé des pétitions sur tous les tableaux d'affichage de l'école. Leurs parchemins n'avaient pas récolté de nombreuses signatures – à part celles des proches amies de Joséphine. Le reste des Serdaigle préférait Petra dans le rôle. Quant à James, il était ébloui de réaliser avoir désormais appris la totalité de son rôle. À un moment, il avait à peine cru la chose possible, mais les répétitions régulières de leurs manuscrits, tous les soirs, avaient payé. Durant ces répétitions, Noah et Petra oscillaient entre la froideur et l'amitié, en fonction de l'état de leur relation personnelle. James n'avait jamais répété la scène du baiser avec Petra, mais ils en avaient lu ensemble les lignes une dizaine de fois. Le professeur Curry affirmait qu'il ne s'agissait pas d'un véritable baiser. D'après elle, il suffisait que les deux élèves se penchent leur vers l'autre, et s'effleurent de la joue. Ils seraient de profil par rapport à l'assistance, et les lumières baisseraient au moment du baiser, qui correspondait à la fin de l'acte III.

Cependant, au grand désespoir de James, Tabitha Corsica dirigeait la pièce quand le professeur Curry n'était pas là, et James devait suivre ses directives. Tabitha prenait un plaisir pervers à forcer James à répéter ses monologues, encore et encore, sans cesser de le critiquer ou de le diminuer devant les autres acteurs de la troupe. Tandis que James transpirait sous les spots brûlants de la scène, lisant pour la neuvième fois son discours de ralliement, il se mit à tellement détester le joli visage fourbe de la sorcière qu'il avait la sensation que sa haine brûlait en lui comme un brasier.

La saison de Quidditch s'était terminée sur une victoire retentissante de Poufsouffle sur Gryffondor. Depuis lors, les élèves de Poufsouffle n'épargnaient pas les moqueries et les Gryffondor leur répondaient de plus en plus aigrement. Pour fêter la première saison d'Albus comme attrapeur de Serpentard, Tabitha Corsica lui avait donné le balai sur lequel il avait volé cette année – ce même balai si mystérieusement ensorcelé qui avait causé à James, à Ralph et Zane tant d'ennuis l'année précédente. Si James n'arrivait pas à croire que Tabitha ait cédé ce balai, il savait aussi qu'à cause de ça, la position de son frère chez les Serpentard serait encore mieux assurée. De plus, Tabitha devait renoncer à un objet aussi puissant parce qu'elle aurait dorénavant d'autres projets, plus néfastes encore.

Le matin même, James avait finalement reçu la réponse de son père. Il l'avait lue au petit-déjeuner, avec Ralph et Rose penchés sur chacune de ses épaules.

Cher James,

Désolé de te répondre si tard, mais j'ai été terriblement occupé ces derniers temps avec le nouveau bureau des Aurors. Nous avons rappelé Kingsley pour nous aider, aussi bien à organiser ce nouveau département qu'à préparer l'équipe qui irait enquêter sur le terrain à la prochaine apparition des Détraqueurs. Crois-le ou pas, même K. Soufflet nous a proposé son aide. Il semblerait que les Busards aient affronté autrefois, en Hongrie, un essaim de Détraqueurs comme celui que nous avons ici. Viktor et son équipe sont prêts à nous assister, et c'est un soulagement.

En ce qui concerne le Gardien, nos enquêteurs au ministère ont déjà commencé à réunir des informations. Le vieux Mondingus Fletcher est toujours à Ste Mangouste, sous bonne garde, mais il a repris conscience, et nous a appris que les comploteurs de l'an passé sont les mêmes que ceux qui organisent ces nouveaux troubles cette année. Nous pensons que cette Malédiction du Gardien n'est qu'une tactique pour créer un climat de terreur. Le MP cherche toujours à déstabiliser en secret le monde magique, et quelle meilleure façon de le faire que d'inventer une nouvelle menace terrifiante, en indiquant que le ministère n'est pas capable de la gérer ? Ne t'inquiète pas. Nous avons les meilleurs sorciers qui travaillent là-dessus, moi y compris. Et sois bien certain que nous ne prendrons pas le moindre risque. S'il y a réellement quelque chose de plus grave que quelques Détraqueurs rebelles, nous le trouverons, et nous réglerons le problème.

En ce qui concerne la pierre de R., tu peux toujours me demander ce que tu veux, James. Dis à ton ami Cameron que je me rappelle très bien de son oncle, et qu'il a raison pour la pierre. Je l'ai utilisée cette nuit dans la forêt, et ensuite, je l'ai jetée. Je n'en avais plus besoin. Et il me semblait préférable que cette pierre soit perdue à jamais pour le monde magique. J'imagine qu'elle est toujours là-bas dehors, quelque part, mais je ne serais jamais capable de la retrouver. Je te recommande fermement de ne pas à le tenter. Cette pierre ne peut apporter que des problèmes. Il vaut mieux qu'elle reste perdue. D'accord ?

Je t'embrasse,

Papa

PS. Non, aucune trace encore de ce qui a été perdu, mais je t'avoue que je n'ai pas eu vraiment le temps de les chercher. Ta mère et ta grand-mère t'embrassent. Ta grand-mère est dans la chambre d'Albus, aussi tu n'as pas à t'inquiéter pour ton dessous de lit ou ton placard.

A très bientôt.

Quand James arriva dans la bibliothèque, il trouva l'atmosphère tendue, et erra dans le labyrinthe des diverses étagères jusqu'à trouver Ralph et Rose, plongés dans une intense conversation. James déposa son sac sur la table, et s'assit à côté de sa cousine.

— Nous venons de parler à Zane, annonça Ralph. Il s'est pointé ici même, dans la bibliothèque. Le professeur Hallondonk était vraiment furieuse. Elle a refusé qu'on lui envoie des Maléfices Cuisants pour que sa projection demeure solide, mais il a pu nous donner un message rapide.

James se pencha en avant.

— Et c'était quoi ?

— Il est allé rendre visite à Mme Delacroix, dit Rose à mi-voix. Elle est complètement gaga, mais il a pu obtenir d'elle quelques informations utiles au sujet de ce que des personnes malveillantes pourraient faire avec ta poupée vaudou.

— Et alors ? demanda James avec ferveur. Dis-moi !

— Que dalle, répondit Ralph, en faisant un zéro avec ses deux doigts.

— Plus ou moins, ajouta Rose, en lui jetant un coup d'œil. Ton père à raison, James, quand il dit que le vaudou ne marche pas du tout comme les films moldus l'indiquent. Apparemment, c'est essentiellement quelque chose de psychologique. Percer le cœur d'une poupée vaudou ne tuera jamais le sujet qu'elle représente, mais ça peut le rendre triste ou dépressif.

— Ou alors le transformer en amoureux transi, ajouta Ralph.

Rose leva les yeux au ciel.

— L'important est que personne ne peut te causer de blessures physiques avec ta poupée vaudou. Ils pourront peut-être te faire croire que tu ressens une douleur ou certaines émotions, mais c'est tout.

— Tant mieux ! (James poussa un grand soupir.) C'est vraiment un soulagement.

— Au fait, demanda Ralph, qui crois-tu coupable de l'avoir pris ?

— Probablement personne, répondit James. La poupée n'était pas avec la cape et la carte. Elle était juste sur la table de chevet de ma mère. Elle a simplement dû être perdue à la maison, comme le dit papa.

— C'est peut-être Tabitha Corsica, chuchota Rose d'une voix de conspiratrice. Peut-être qu'elle ignore que cette poupée ne sert à rien. Ça doit la rendre folle de voir que ses sorts ne marchent pas.

Jane secoua la tête.

— C'est complètement idiot, Rose. Tabitha n'a aucun moyen de l'avoir récupérée, même si elle connaissait son existence. Je n'en ai jamais parlé à personne d'autre qu'à toi, Ralph et Zane. De plus, Tabitha n'a pas besoin d'une poupée vaudou pour m'agresser. Elle aurait pu me sauter dessus l'autre nuit, dans le couloir, quand nous étions seuls. De toute évidence, elle n'a pas l'intention de nous attaquer de façon magique ou physique.

— Du moins, pas encore, marmonna Ralph.

Tout à coup, une sorte de sifflement retentit dans la bibliothèque. Il n'était pas particulièrement bruyant, mais suffisamment pour déranger tous les élèves qui travaillaient alentour. À la table d'à côté, Ashley Doone releva la tête, d'un air curieux, en cherchant l'origine de ce bruit.

— C'était quoi ? haleta Rose. Ralph, je pense que ça vient de ton sac !

Ralph se pencha, récupéra son sac, et l'ouvrit. Immédiatement, le bruit devient pire.

— C'est le Scrutoscope de Trenton, dit-il.

Quand Ralph sortit l'instrument de son sac, le bruit s'aggrava aussi bien en volume qu'en puissance.

— Mr Deedle ! cria une voix stridente.

James se tourna dans son siège, et vit le professeur Hallondonk approcher à grands pas. Le visage sévère de la sorcière était crispé de colère.

— Combien de fois devrais-je insister, Mr Deedle, pour que vous respectiez le silence requis dans cette bibliothèque ?

Ralph se débattait toujours avec le Scrutoscope

— Désolé, répondit-il. Il doit être cassé. Je ne sais pas comment l'arrêter.

Le professeur Hallondonk secoua dédaigneusement la tête. Elle sortit sa baguette et l'agita d'un geste preste. Aussitôt, le Scrutoscope émit un couac bref, et se tut.

— Voilà, dit-elle d'une voix venimeuse. C'est terminé. Maintenant, veuillez quitter la bibliothèque, tous les trois. Je ne veux plus vous voir ici de toute la journée, sinon je déduirai des points à vos maisons respectives, même si vous faites partie de la mienne, Mr Deedle. Disparaissez !

Ralph n'avait pas décoléré quand les trois amis approchèrent de la porte. Il avait remis le Scrutoscope dans son sac qu'il portait à l'épaule.

— Quel stupide instrument ! marmonna-t-il. Il est détraqué.

— Non, il marche très bien, dit une voix traînante.

James leva les yeux, et vit Scorpius marcher derrière eux, quittant lui aussi la bibliothèque.

— Il a rempli exactement le rôle pour lequel il a été conçu, ajouta Scorpius.

— Nous faire flanquer dehors de la bibliothèque ? demanda Ralph, d'un ton boudeur.

Scorpius baissa la voix.

— Non, Deedle. Il vous a alerté de la présence de personnes indésirables.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? s'enquit James, les sourcils froncés.

— Pas ici, répondit Scorpius. Suivez-moi. Je vous dirai ce que je peux en chemin.

Durant plusieurs minutes, en silence, Scorpius dirigea les trois autres dans les couloirs. Finalement, ils arrivèrent dans une ancienne partie du château, qui était peu utilisée. D'ailleurs, l'air sentait la poussière et le renfermé. Il n'y avait plus personne autour d'eux dans le couloir.

Scorpius jeta un coup d'œil vers James.

— D'après ce que j'ai compris, dit-il, tu as eu avec « Tabby » une conversation plutôt animée.

— Comment tu le sais ?

— J'entends des choses, répondit Scorpius sans donner de détails. Tabitha en est venue à croire que je suis dans l'âme un Serpentard. Elle pense que je vous déteste tous, et donc, que je suis de leur côté.

— Tu sais, je me le suis demandé aussi une fois ou deux, admit James. Mon lit porte toujours les mots « BÉBÉ POTTER » gravés dessus.

— Où allons-nous, Scorpius ? demanda Rose, d'une voix suspicieuse. On dirait qu'on retourne à l'endroit où nous avons trouvé le miroir du Riséd.

— C'est génial, Weasley, dit Scorpius. Rien ne t'échappe.

— Scorpius, dit James, les yeux étrécis, tu as l'air nerveux, et ça m'étonne vraiment.

Scorpius s'arrêta net dans le couloir, puis il se tourna pour affronter les trois autres.

— Je n'approuve pas du tout ce que je m'apprête à faire, dit-il d'une voix basse et sérieuse. Si mon grand-père savait ce que je vais vous montrer, il me tuerait probablement, et je n'exagère pas.

— Quoi ? s'étonna James. (Il parlait d'une voix aussi basse que celle du garçon pâle.) Est-ce que tu sais quelque chose ?

Scorpius détourna la tête.

— Tu te rappelles que je t'ai dit un jour de ne pas avoir revu mon grand-père depuis des années, parce qu'il se cachait, même du reste de la famille.

Les trois autres hochèrent la tête, puis Scorpius ajouta :

— J'ai menti.

— Ah, dit James. Lucius Malefoy ne se cache pas ?

— Si, il se cache. Mais je l'ai revu. Et même très souvent. (Scorpius soupira, puis il regarda James, Ralph, et Rose, l'un après l'autre.) Ça a commencé il y a deux ans. Je détestais la façon dont mon père rejetait son éducation. Il avait commencé à étudier tout ce qu'il pouvait au sujet des fondateurs pour découvrir la vérité sur Salazar Serpentard. Il a été élevé en croyant que Serpentard était un penseur révolutionnaire, un héros, mais plus mon père étudiait sa vie, plus il réalisait que Serpentard n'avait été qu'un fou vicieux et avide de pouvoir. Quand j'étais très jeune, j'ai entendu mon père et mon grand-père se disputer sévèrement à ce sujet. Ils ont fini baguette contre baguette, mais aucun d'entre eux n'a réellement jeté de sort. Moi, ça me dégoûtait que mon père refuse l'héritage de sa famille. Mon grand-père l'a renié et il a disparu. Alors, j'ai voulu le rejoindre, pour lui prouver ma loyauté. Ma mère m'a aidé à le retrouver. Mon grand-père Lucius a été très heureux que je lui rende visite en secret. Il m'a raconté ses plans. Oui, je connais l'existence du Gardien, et je sais ce qui arrivera quand il sera lâché sur la terre. D'après mon grand-père, c'est le but ultime de Salazar Serpentard. Il est persuadé que son rôle dans la vie est de le réaliser. Il croit que ce sera l'avènement des pur-sang, une véritable perfection. Mais plus j'écoutais parler mon grand-père, puis j'ai compris qu'il devenait fou. Et son associé, Gregor Tyrranicus, n'est pas plus sain d'esprit. Gregor descend d'une lignée royale de sorcier roumains, mais il a perdu tout pouvoir en étant rejeté par sa propre famille. Lui et mon grand-père sont prêts à faire n'importe quoi pour retrouver leur ancienne puissance, et même davantage. Ils désirent devenir les nouveaux dirigeants d'un royaume pur-sang, avec le Gardien à leurs ordres.

— Alors, ils croient réellement pouvoir le contrôler, haleta Rose. Ils sont fous.

— Oui, ils sont fous, répondit Scorpius. Mais comment sais-tu qu'ils ne pourront pas le contrôler ? S'ils possèdent les deux moitiés de la balise-pierre, ils pourront vraiment se protéger du

Gardien, eux et leur royaume, même si cette créature les déteste de plus en plus, et cherche à les détruire par tous les moyens.

— Alors, qu'est-ce que tu veux nous montrer, Scorpius ? demanda James, les dents serrées. Qu'est-ce que ton grand-père ne veut pas que nous sachions ?

La bouche amère, Scorpius sembla une fois de plus lutter contre lui-même. Ses yeux étaient fixés sur ceux de James. Finalement, il hocha la tête brièvement.

— Venez, dit-il, avant de se tourner.

Ils marchèrent un peu plus longtemps, et arrivèrent devant une très épaisse porte en bois. Scorpius sortit une clé en étain ternie, et ouvrit le verrou.

— Mon père m'a donné cette clé pour que je puisse t'aider à revenir à travers le miroir, Potter, expliqua Scorpius en tirant le lourd panneau. Je ne sais pas comment il l'a obtenue, mais je soupçonne que ça a quelque chose à voir avec quelques-unes des boutiques les moins recommandables des recoins les plus sombres de l'Allée des Embrumes. Cependant, je doute fort que même mon père sache à quoi cette clé me donnerait réellement accès.

— Pourquoi ? demanda Ralph. Qu'est-ce qu'il y a de si important là-dedans ?

Ils entrèrent ensemble dans la réserve encombrée. La surface poussiéreuse du miroir du Riséd leur renvoya leurs reflets. Autour de lui, s'entassaient les caisses, les cartons, les malles, et divers lourdes armoires verrouillées. Scorpius dépassa le miroir pour s'approcher des armoires

— Ne regardez pas de trop près dans le miroir, dit-il. Sans le *Livre Compas*, il ne montre que des illusions. La vraie surprise est par ici.

— À qui appartient tout ça ? demanda Rose, en regardant lentement autour d'elle. Quand nous sommes venus la dernière fois, j'ai pensé qu'il s'agissait juste de vieilleries entassées, mais c'était avant que je sache à quel point le miroir était puissant – et surtout, d'où il provenait. À mon avis, personne ne range un objet aussi rare avec des caisses sans importance.

Scorpius déverrouilla l'une des armoires, et en ouvrit la porte. Puis il jeta un coup d'œil vers Rose.

— Tout ce qu'il y a ici, dit-il, était autrefois dans le bureau d'Albus Dumbledore, quand il était directeur. Il a presque tout légué à son frère, Abelforth, mais quand Abelforth est mort, son testament à tout rendu à l'école. Depuis, ces affaires ont été entreposées ici, et cachées aux futurs directeurs, selon la volonté expresse d'Abelforth. Ce vieux sorcier n'était pas particulièrement confiant dans le sain jugement des puissants de ce monde. Nous n'aurions jamais retrouvé cet endroit sans la carte magique dessinée par Rowena Serdaigle pour localiser le miroir.

— Waouh ! s'exclama James avec admiration. Je parie que mon père adorerait connaître cet endroit. Il était très proche du vieux Dumbledore. Regarde, ça devait être le perchoir de son phénix, Fumseck.

Rose souleva d'une table un énorme livre.

— Ces objets sont d'une valeur incroyable, dit-elle. Par exemple, tous ces livres sont des exemplaires uniques au monde. Ils sont écrits à la main, et enluminés…

— Oui, c'est sûr, dit Scorpius en s'écartant de l'armoire ouverte, mais c'est pour ça surtout que je vous ai amenés ici.

Rose, Ralph et James jetèrent un coup d'œil dans l'armoire, troublés d'abord par la poussière qui recouvrait tous les instruments et accessoires. Il y avait un large bol sur l'étagère du haut, d'où émanait une lueur pâle. Rose haleta, et ses yeux s'écarquillèrent.

— C'est vraiment la Pensine ? chuchota-t-elle. La Pensine de Dumbledore ?

Scorpius hocha la tête.

— Je suis venu ici tout seul, la nuit avant le retour de James. J'ai quitté en douce le dortoir, et utilisé la carte de Serdaigle pour retrouver cette pièce. Je voulais être sûr que le miroir existait vraiment. Quand je l'ai trouvé, j'ai exploré le reste de la pièce, et découvert la Pensine. Elle contient l'essentiel des souvenirs du directeur Dumbledore, et aussi ceux de Severus Rogue puisqu'il a été directeur après Dumbledore. Lui aussi utilisait la Pensine. Dumbledore et Rogue étant morts tous les deux, je savais que certains souvenirs s'effaceraient, mais il y en avait quand même certains qui m'intéressaient vraiment. Mon grand-père Lucius m'a raconté sa version de l'histoire. Je voulais savoir si celle de Dumbledore et Rogue était différente. C'est le cas.

— De quels souvenirs parles-tu, Scorpius ? demanda James d'une voix très basse.

À nouveau, le garçon pâle le regarda dans les yeux, et il ne cligna pas en répondant :

— Ceux qui concernent ce que mon grand-père et Gregor appellent « la lignée ». C'est au sujet de l'héritier du sang de Voldemort. Et de la façon dont c'est arrivé.

Il y eut un long moment de silence total, puis d'une voix ferme, James annonça :

— Je veux voir.

— Oui, c'est bien ce que je pensais, dit Scorpius en hochant la tête.

Il agita la main vers le bol lumineux. Ralph suivit à contrecœur James et Rose qui s'approchaient.

— Comment ça marche ? demanda-t-il, inquiet. Qu'est-ce que ça fait… ? Ça montre un film ? Comment on sélectionne le souvenir qu'on veut voir ? Est-ce que ça fait mal ?

— Tais-toi, Ralph, dit James, gentiment. Tiens ma main. Toi aussi, Rose. Je pense que nous avons simplement à regarder. C'est tout.

Très lentement, James, Rose, et Ralph penchèrent la tête en avant, vers le bol de pierre. A l'intérieur de la Pensine, la surface du liquide ressemblait de façon désagréable au mercure fumeux qui tourbillonnait dans le miroir magique de Merlin, mais la luminosité était plus forte. Elle éclairait le visage des trois élèves. Et tout à coup, quelque chose commença à tourbillonner dans les profondeurs de la Pensine. Ça approcha de plus en plus, remontant à la surface. James retint sa respiration quand la lumière s'intensifia. Le tourbillonnement s'accéléra. Le champ de vision devint plus grand tandis que le liquide du bol montait. Il sembla s'approcher de James, et le saisit sans douleur, l'entraînant avec lui. Ensemble, les trois élèves tombèrent dans la Pensine, devenue aussi grande qu'une piscine. Elle les avala complètement, pour le meilleur et pour le pire, il leur était impossible de revenir en arrière. Ils faisaient désormais partie de la mémoire défunte d'Albus Dumbledore et de Severus Rogue.

Chacun des trois eut une expérience unique et solitaire. Quand James atterrit au milieu du premier souvenir, ni Rose ni Ralph n'était en vue. Comme l'avait indiqué Scorpius, le souvenir était

légèrement déteint, James avait davantage l'impression de rêver que de regarder une scène vécue. Autour de lui, les détails se précisèrent, et il se retrouva dans le bureau du directeur, mais jamais il ne l'avait connu ainsi. D'abord, le décor tremblait légèrement, comme s'il était sous l'eau, mais peu à peu, il se solidifia. Fumseck, le Phénix, s'agitait sur son perchoir, prouvant à James qu'il voyait la pièce au temps où Dumbledore était encore directeur.

— Nous devons être prêts à cette éventualité, Severus, disait Dumbledore. (Il parlait sans regarder le professeur Rogue, debout devant la fenêtre, qui contemplait le ciel obscur.) Il nous est impossible d'assumer que Voldemort soit trop fier pour s'abaisser à de telles tactiques. S'il commence à craindre que ses plans – et de ce fait, sa vie même – soient menacés, nous devons nous attendre à ce qu'il se prévoie un successeur, à n'importe quel prix.

— Le Seigneur des Ténèbres ne pense jamais échouer, dit Rogue. Son orgueil lui interdit d'envisager une défaite. D'ailleurs, le nombre de horcruxes qu'il s'est préparé démontre clairement son assurance.

— Je ne suis pas d'accord, dit Dumbledore.

Quand le vieux sorcier s'installa à son bureau, il croisa les doigts. Et James remarqua que l'une de ses mains était affreusement noircie et déformée.

— Pour un sorcier confiant, un seul horcruxe aurait suffit, continua Dumbledore. L'importante collection de Voldemort nous prouve au contraire combien il doute de tout. Il vit en permanence dans la terreur de la mort, et s'adonnera aux plus extrêmes mesures pour l'éviter. Son comportement n'est pas celui d'un homme confiant dans son immortalité. Je pense, qu'un jour ou l'autre, il craindra que même sa collection lui fasse défaut. Aussi, il se tournera vers d'autres mesures, encore plus désespérées. Vous saurez quand le temps viendra, et c'est alors que votre devoir deviendra évident.

Pivotant sur lui-même, Rogue quitta la fenêtre et s'approcha du bureau.

— Je suis navré de devoir le reconnaître, monsieur le directeur, mais cette tâche risque de me dépasser. Vous êtes bien mieux équipé que moi pour vous en charger.

Avec un sourire, Dumbledore hocha la tête.

— Je ne discuterai pas ce point, Severus, mais vous savez comme moi que j'aurai disparu quand le temps viendra. Aussi, c'est sur vous que le fardeau retombera. D'ailleurs, je suis parfaitement confiant dans votre capacité à le gérer. Vous ferez ce qui est nécessaire. Malgré vos doutes envers vous-même, vous êtes particulièrement qualifié pour ce genre de travail…

Pendant que Dumbledore parlait, la scène sembla se dissoudre. La pièce devint obscure, et les deux sorciers disparurent. Un temps difficilement mesurable sembla s'écouler, puis James se retrouva dans un autre souvenir qui, peu à peu, se matérialisa autour de lui.

Il était dans le salon d'une grande maison, de toute évidence ancienne, dont la gloire passée s'était atténuée. Un énorme lustre de cristal gisait sur le sol comme un cadavre, et des morceaux de verre s'étaient éparpillés alentour, renvoyant les reflets du feu dans la cheminée.

— Potter, annonça une voix, aigue et doucereuse.

James tourna la tête, et vit une horrible silhouette, dans une cape noire, plantée devant la cheminée. On aurait dit un homme, mais à peine. Sous l'ombre du capuchon, le visage était si pâle qu'il en devenait translucide. Il n'y avait pas de nez, juste deux fentes latérales et grotesques, et de fines pupilles verticales brillaient dans les yeux rouges. James reconnut alors qu'il s'agissait de Voldemort en personne. Il sentit ses genoux vaciller de terreur tandis que l'être immonde semblait le fixer d'un

regard glacé, mais ensuite, les yeux rouges se tournèrent vers une femme assise dans un canapé, devant le feu.

— Je pensais avoir été très clair, continua la voix affreuse. Je ne voulais pas qu'on me dérange pour autre chose qu'Harry Potter. Bellatrix, ici présente, peut témoigner que mes ordres étaient très spécifiques. Et elle a pourtant osé me rappeler sans qu'Harry Potter soit présent à mon arrivée.

Bellatrix sanglotait violemment. Elle quitta le canapé pour se jeter sur le plancher, aux pieds de Voldemort.

— Mais il était là, monseigneur. Je vous le répète, il était prisonnier quand je vous ai appelé, sinon je n'aurais jamais osé vous déranger. Lucius et Narcissa peuvent en témoigner. Nous avons été trahis à la dernière minute…

Quand Bellatrix tendit le bras, James remarqua pour la première fois la présence d'un homme derrière elle. Il se tenait dans l'ombre, le visage figé et blafard. Il avait de longs cheveux blancs.

— Dis-lui, Lucius ! implora la sorcière. Dis au Seigneur des Ténèbres que nous avions capturé Potter. (Quand l'homme ne répondit pas, le visage de Bellatrix se crispa dans une rage désespérée.) Peut-être devrais-tu aussi lui dire que le jeune Potter t'a vaincu. Dis-lui, Lucius, comment tu as été stupéfié quelques minutes après que ces gamins aient surgi parmi nous. Dis-lui !

Voldemort ignora les protestations entrecoupées de sanglots de la sorcière.

— Severus, dit-il, cet incident désagréable m'oblige à considérer une option que j'avais espérée pouvoir occulter.

James se tourna, et vit Rogue debout devant la porte fermée du salon. Il savait que ni Rogue ni Voldemort ne pouvait le voir, mais il était malgré tout très mal à l'aise de se trouver entre les deux sorciers. Aussi, il s'écarta jusqu'au coin du salon, à l'opposé de Lucius Malefoy. Rogue se contenta de hocher la tête, gardant sans répugnance les yeux fixés sur le visage monstrueux qui ressemblait à celui d'un serpent.

— Je t'ai rappelé de ton poste, continua Voldemort, mais j'ai renvoyé Narcissa, Greyback et le fils de Lucius. Je ne veux personne d'autre au courant de la tâche dont je vais te charger. Lucius lui-même aura un rôle, s'il l'accepte. Après les événements récents, j'espère sincèrement qu'il aura à cœur de me prouver sa valeur. Mais toi, Severus, seras le responsable de cette opération.

— Tout ce que vous voudrez, monseigneur, répondit Rogue calmement.

Voldemort fit quelques pas, s'écartant de la cheminée.

— Comme tu le sais, Severus, j'ai préparé quelques horcruxes pour créer une chaîne solide à mon immortalité…

Tandis que Voldemort traversait lentement la pièce, le lustre cassé se souleva en silence du sol pour le laisser passer. Les divers morceaux de cristal montèrent avec lui, scintillant dans l'air comme des gouttes de pluie.

— Je compte sincèrement que ces horcruxes rempliront leur rôle, continua Voldemort. Cependant, au cas extrêmement improbable où certains d'entre eux seraient détruits…

— Jamais, monseigneur ! cria Bellatrix, qui rampait toujours sur le sol. C'est impossible !

— … j'en ai préparé un dernier, continua Voldemort comme si la sorcière n'avait pas parlé. Il est très spécial. Je suis tout à fait confiant que jamais une telle chose n'avait été tentée avant moi.

Une fois arrivé au centre de la pièce, Voldemort s'arrêta. Le lustre flottait toujours au-dessus de lui. Le sorcier sortit de sa cape une longue dague étroite, remarquablement laide, avec un manche d'argent serti de joyaux. La lame était tachée de noir, comme si on l'avait frottée dans la suie. Voldemort la fit jouer dans la lumière du feu.

— Cette dague, continua-t-il, est très importante à mes yeux. Elle a toujours voyagé avec moi, et m'a bien servi en de nombreuses occasions. Severus, tu seras peut-être intéressé d'apprendre qu'elle a autrefois appartenu à mon père. Je l'ai pris sur son cadavre en guise d'héritage. En vérité, Severus, il me parait très adapté que cette dague représente mon dernier horcruxe, et même le plus important de tous. Je le confie à ta garde, sous la protection de Poudlard, jusqu'à ce que vienne le moment de son usage.

— J'y veillerai sur ma vie, monseigneur, répondit Rogue en inclinant la tête. Je suis honoré de votre confiance et vous aiderai à obtenir une longue vie.

— Hélas, Severus… (Voldemort tendit lentement la dague, comme s'il répugnait à s'en séparer,) ce horcruxe ne fonctionne pas exactement comme les autres : il n'est pas destiné à mon usage. Il s'adresse plutôt à une future génération. Oui, ce horcruxe, comme je vous l'ai déjà dit, est spécial. Je ne peux désormais récupérer la part de mon âme qu'il contient. De ce fait, au cas inimaginable où tous les autres horcruxes disparaîtraient, cette dague ne pourrait assurer ma survie.

Quand Bellatrix poussa un cri étouffé, James la regarda. Les yeux de la sorcière étaient écarquillés et avides en fixant Voldemort et la dague qu'il tenait dans sa main trop pâle.

— Cette part de moi contenue dans cette dague est un cadeau, mes amis. Un cadeau que j''ai l'intention de transmettre. Lucius, mon loyal serviteur, je t'ai demandé de rester parce que je connais ton désir désespéré – et ô combien incompréhensible ! – de me prouver ta loyauté. Ce sera ton devoir et ton honneur de transmettre cette dague à qui de droit quand le jour viendra.

Pour la première fois, le visage de Lucius Malefoy se ranima. Le sorcier cligna des yeux en regardant Voldemort, puis il fit un pas en avant, sans oser trop s'approcher de son maître.

— Merci, monseigneur. C'est pour moi un honneur de vous servir. Je ne vous décevrai pas !

— J'en suis certain, Lucius, répondit Voldemort doucement, et presque gentiment. Parce que, si pour une raison quelconque, tu décevais cette dague, elle se retournerait contre toi. Je l'ai ensorcelée, et lui ai donné ta famille comme cible. Si Severus Rogue, nouveau directeur de Poudlard, venait à rencontrer un sort funeste, tu devras récupérer cette dague. Elle t'attendra. Et ensuite, quand le moment viendra, si tu n'as pas rempli ton rôle, la dague se chargera de t'en punir… toi d'abord, ta famille ensuite. J'espère que tu m'as bien compris.

— Parfaitement, monseigneur, dit Lucius d'une voix rauque. Je remplirai toutes les tâches que vous réclamerez de moi. J'en fais le serment, maître.

Voldemort hocha lentement la tête.

— Dans ce cas, ton travail commence aujourd'hui même, Lucius. Trouve-moi une famille digne de porter mon héritier. Je la veux de sang pur, avec des loyautés jamais été remises en cause. Quand le temps viendra, trouve-moi dans cette famille, une femme qui portera un enfant mâle. Elle devra, volontairement, accepter la dague, et de sa propre main, tracer sur son ventre gonflé par son enfant à naître, un symbole – la première lettre de mon nom. De ce fait, et de son plein gré, cette femme donnera vie à la dague, qui transmettra mon âme au sang de la mère et à l'enfant. Mon horcruxe se réalisera. L'enfant recevra mon essence. Il sera prêt à transmettre mon héritage à une nouvelle génération. Il deviendra ma lignée. Il sera de ton devoir d'y veiller, Lucius. Jure-le.

— Je le jure, monseigneur, dit Lucius en tombant à genoux.

— Monseigneur ! hurla Bellatrix. (Elle rampait à genoux, les deux mains crispées dans une prière implorante.) Choisissez-moi ! Laissez-moi être le corps qui portera votre héritier vers les générations futures ! J'élèverai l'enfant à votre image ! Je le veux ! Je suis volontaire !

— Oui, je sais, ma fidèle Bellatrix, répondit doucement Voldemort sans se tourner vers elle. Mais ta loyauté est justement ce qui t'empêche de remplir cette tâche. Personne ne doit deviner dans quel utérus va renaître mon âme. Malgré ton désir, cette tâche ne t'appartient pas.

Bellatrix sanglota de plus belle.

— Alors pourquoi m'avoir gardée ici, monseigneur ? demanda-t-elle désespérée. Pourquoi avoir évoqué devant moi mon plus grand désir pour ne pas me l'attribuer ?

Voldemort eut un petit rire moqueur.

— Ta question contient la réponse, chère Bellatrix. Regarde plutôt le bon côté des choses. J'ai failli te tuer pour avoir laissé Harry Potter t'échapper cette nuit. Au contraire, je me suis contenté de détruire ton plus grand rêve.

— Nooon !

Le hurlement était si strident que James sentit tous ses cheveux se hérisser sur sa tête. Il n'avait jamais entendu de cri plus dément et désespéré.

Voldemort avança vers Severus, avec un sourire aux lèvres, comme si le désespoir de Bellatrix était à ses oreilles la plus délicieuse des musiques. Il tendit à Rogue la dague. Derrière lui, le lustre tomba à nouveau. Il s'écrasa bruyamment sur le sol dans un fracas qui étouffa les gémissements pitoyables de Bellatrix Lestrange.

Au même moment, le souvenir se dissipa.

Il y eut une sorte de tourbillon de fumée grise, puis une autre scène se matérialisa, apparaissant dans le brouillard comme un rêve né de la fièvre. Dans ce souvenir, James vit à nouveau Severus Rogue. Le sorcier arpentait le bureau du directeur, mais à l'époque, c'était devenu le sien.

— Vous semblez ne pas avoir compris, Albus, dit Rogue qui parlait de toute évidence au portrait de Dumbledore accroché sur le mur. Ce n'est pas une requête. C'est Slughorn qui a permis au Seigneur des Ténèbres de créer ses horcruxes. Slughorn connaît le sujet bien mieux que moi. Il est de son devoir de détruire celui-ci, de le rendre inutilisable.

— Si seulement c'était possible, Severus, répondit le portrait de Dumbledore. Mais ce n'est pas le cas. Vous pouvez détruire un horcruxe, bien sûr, mais pas le rendre inopérable. Si je me souviens bien, mes instructions étaient simplement d'empoisonner cette lame, pour s'assurer qu'elle tue à la fois la mère et l'enfant.

— Je ne peux détruire la dague pendant que le Seigneur des Ténèbres vit encore, répondit Rogue. Il l'a liée à Lucius Malefoy. Il saura aussitôt qu'il y a un problème, et mon rôle sera révélé.

— Alors, agissez comme je vous l'ai demandé, insista Dumbledore avec ardeur. Empoisonnez la lame. Vous pouvez aisément le faire. Il y a dans cette pièce d'innombrables poisons indétectables. Laissez l'instrument qui transporte l'âme noire de Voldemort provoquer également sa perte.

— Albus, vous trouvez peut-être normal de tuer une femme et son enfant pour le bien de l'humanité, mais je crains que cet acte ne me soit impossible.

Le portrait répliqua tristement :

— Alors, vous prenez un risque énorme, Severus. Et les dommages que provoquera ce horcruxe pèseront sur votre conscience, et non sur celle d'Horace Slughorn.

Rogue poussa un long soupir, et sembla réfléchir. Il finit par relever les yeux :

— Peut-être pas, dit-il, comme s'il se parlait à lui-même. Peut-être y a-t-il un autre moyen.

— Vous vous trompez, Severus, répliqua Dumbledore. Il n'y a pas d'autre moyen que celui que je vous ai indiqué. Si le garçon nait, il portera en lui le sang de Voldemort.

Rogue eut un long sourire froid.

— Peut-être pas… dit-il encore.

— Voyons, vous savez parfaitement que cette dague lui transmettra bel et bien un morceau de l'âme de Voldemort.

— Je sais, dit Rogue, les yeux étrécis. Mais peut-être que l'héritier ne sera pas un garçon…

Dumbledore prit un ton patient pour insister :

— Ce n'est pas le moment de chipoter, Severus.

— Mais si, dit Rogue. J'envisage simplement d'autres hypothèses. Le Seigneur des Ténèbres veut que son âme passe dans un garçon. C'est un homme arrogant, qui croit fermement à la supériorité de son sexe. Mais si le jugement de Lucius était altéré ? S'il se trompait en choisissant le corps récepteur ? Dans ce cas, le dernier horcruxe pourrait être transmis à une fille.

— Et alors ? Cette lame ensorcelée nuirait néanmoins à la personnalité de l'enfant. Elle serait tout aussi imprégnée de cette essence maudite.

— Oui, mais Voldemort possède une essence masculine à l'excès, marmonna Rogue qui écoutait à peine les arguments du portrait. Il y aurait un déséquilibre inattendu par rapport au cœur tendre d'une femme. De ce fait, peut-être…

Le portrait intervint, gentiment.

— Ces spéculations sont de la folie, mon ami. Je vous le dis une fois encore, empoisonnez la dague, et si vous ne le pouvez pas, détruisez-la quand le temps viendra.

Rogue regarda le portrait d'un œil sévère. Il sortit la dague de sa robe, et la tendit à pleine main. Avec ses éclats sombres, elle était aussi affreuse que la première fois où James l'avait vue. Rogue hocha la tête.

— Oui, admit-il. Vous avez raison, Albus. *Quand le temps viendra*. Je ne peux pas détruire ce horcruxe aujourd'hui, il y a bien trop encore qui dépend de mes loyautés. En attendant, je peux peut-être faire quelques expériences. Lucius Malefoy est relié à cette dague. Je peux utiliser ce lien, le pervertir, et troubler par là l'esprit de Lucius, même s'il me survit. De ce fait, si un jour Lucius doit utiliser cette dague, il le fera sur une fille à naître, contrariant sans le savoir le désir ultime de son maître. Peut-être – juste peut-être – ceci suffira-t-il à faire pencher la balance. Dans le cas contraire, je détruirai moi-même ce horcruxe à la première occasion.

— Pardonnez-moi, Severus, dit Dumbledore en regardant le sorcier dans les yeux, mais que se passera-t-il si vous ne vivez pas assez longtemps pour le faire ?

— J'ai beaucoup de raisons pour rester en vie, Albus, répondit Rogue en rangeant la dague. Et comme vous le savez, détruire ce mystérieux objet n'est pas mon objectif principal. Croyez-moi, je serai prudent.

Sur le dernier mot de Rogue, « prudent », le souvenir se troubla, puis s'effaça. À nouveau, une fumée grise virevolta devant les yeux de James, qui réalisa tout à coup être couché sur quelque chose de dur. C'était inconfortable, aussi il poussa sur ses mains pour s'en écarter. En le faisant, il arracha son visage de la Pensine de Dumbledore. Et Ralph et Rose émergèrent au même moment. Ils accrochèrent les uns aux autres, tout vacillants, cherchant à retrouver leur équilibre.

— Vous avez vu ? demanda Scorpius.

L'esprit encore troublé, James cligna des yeux. Scorpius était appuyé à une malle, au coin de la réserve, le dos au mur.

— Quoi ? bafouilla James.

— Avez-vous vu la dague ? insista le garçon pâle.

— Oui, répondit James. Toi aussi, Rose ? Et Ralph ? Je ne vous ai jamais vus dans la Pensine.

— J'ai tout vu. (Rose hocha la tête, horrifiée.) J'ai vu le directeur Dumbledore et le professeur Rogue parler d'un héritier éventuel. Ensuite… je l'ai vu, *lui*… Celui-qu'on-ne-doit-pas-nommer. Il était horrible.

— Je n'ai pas tout compris ce qu'ils ont dit, mais j'ai quand même l'idée générale, intervint Ralph, le visage livide. Ces horcruxes devaient retenir des morceaux de l'âme de Voldemort, comme ça, même s'il était tué, il ne mourait pas réellement. C'est ça ?

— Oui, approuva Rose Mais le dernier – celui qui était dans la dague de son père – était différent. Voldemort ne pouvait pas réclamer ce morceau, il l'a dit lui-même. Il l'a créé pour le passer à un enfant à naître, un garçon… pour emporter son âme vers une nouvelle vie.

James fronça le front.

— Mais pourquoi quelqu'un d'aussi obsédé par son immortalité perdrait un horcruxe pour donner vie à quelqu'un d'autre ?

Ralph haussa les épaules, comme si la réponse était évidente.

— Pour lui, c'était encore sa vie, mais cachée. Qui l'aurait suspecté ? Aussi longtemps que Voldemort apparaissait comme Voldemort, tous les sorciers du monde magique le poursuivaient. Il savait que certaines personnes – comme ton père, James – ne s'arrêteraient jamais jusqu'à ce que le dernier horcruxe soit détruit, jusqu'à ce que Voldemort lui-même soit tué. Cacher le dernier morceau de son âme dans un bébé anonyme est une idée de génie. Tu as vu la tête qu'avait Voldemort ? Il était difficile pour lui de traverser une foule sans se faire repérer. Mais s'il renaissait dans un enfant innocent, qui aurait jamais l'idée d'y regarder de près ? C'était un déguisement idéal.

— Mais quand même, dit Rose, le visage plissé de dégoût, il n'était pas réellement cet enfant. Il aurait fallu que son âme se batte contre celle de l'enfant qu'il habitait.

— Ou travaille avec elle, répondit Scorpius. Ça dépend de ce qu'il trouvait dans l'âme de l'être qu'il avait parasité. Voldemort savait utiliser les faiblesses des autres. Même un arbre peut pousser de travers s'il est traité assez tôt. Voldemort était un sorcier patient est déterminé. J'imagine que son essence aurait pris le temps de réfléchir, pour manipuler l'être qu'elle partageait.

Rose s'assit sur un carton.

— Alors, qu'est-il arrivé à cette dague ? demanda-t-elle. Je pense que le professeur Rogue a été tué avant de pouvoir détruire ce dernier horcruxe. Mais a-t-il réussi à tromper ton grand-père ?

— Mon grand-père n'en sait rien, dit Scorpius, avec un sourire moqueur. Il ignore tout de la Pensine et des souvenirs qu'elle contient. Bien entendu, quand il m'a raconté son histoire, elle était complètement différente…

Et Scorpius se lança dans le récit qu'il avait entendu autrefois.

Tout a commencé, expliqua-t-il, à la mort de Severus Rogue, de la main même de Voldemort. Le Seigneur des Ténèbres l'avait tué non pas à cause de sa loyauté cachée envers Dumbledore – que Scorpius lui-même n'avait découverte qu'en voyant les souvenirs gardés dans la Pensine – mais suite à l'idée erronée que la mort de Rogue lui donnerait les pleins pouvoirs sur une des reliques de la mort : la Baguette de Sureau, la plus puissante baguette du monde magique, que Voldemort avait récupérée, mais non vaincue. N'ayant jamais prévu ça, Rogue mourut avant d'avoir le temps de détruire la dague. Par contre, il avait dissimulé ce dernier horcruxe sans indiquer sa cachette à personne.

Peu après la mort de Rogue, Voldemort avait lui-même été tué et ses Mangemorts dispersés. Lucius s'était lancé à la poursuite de la dague, avec l'intention fanatique de remplir le dernier vœu de son défunt maître. Peu après la Bataille, il avait fouillé l'école, profitant que ses défenses soient affaiblies. Il avait utilisé toute la magie à sa disposition, mais bien qu'il sente la présence du horcruxe, il n'avait pu le retrouver. Il en était devenu à moitié fou de terreur et de rage, certain que, s'il ne remplissait pas sa tâche, le Seigneur des Ténèbres se vengerait de lui depuis sa tombe.

Alors qu'il fouillait le bureau du directeur que Rogue avait occupé, quelqu'un s'aperçut enfin de la présence de Lucius Malefoy au château. Il dut s'enfuir, le visage masqué, maudissant tous ceux qu'il croisait en chemin. Il traversait la Forêt Interdite, ses dons de sorcier aiguisés par l'adrénaline, quand tout à coup, il détecta la présence d'un puissant objet magique non loin de lui. N'ayant pas le temps de se mettre immédiatement à sa recherche, il décida revenir aussi vite que possible, certain d'être tombé par hasard sur la cachette de la dague.

Le temps passa. Lucius ne retrouva pas l'occasion de retourner dans la forêt. La plupart de ses anciens complices Mangemorts avaient déjà été capturés et emprisonnés ; certains étaient en cavale. Lucius couvrait ses traces de son mieux, mais il vivait dans la peur d'être repéré, sachant qu'à n'importe quel moment, il pouvait être dénoncé et appréhendé. Peu après la Bataille, son épouse, Narcissa, l'avait quitté, et même son fils Drago semblait s'éloigner de lui. Lucius décida de vivre caché. Il utilisa ce qui lui restait d'argent pour acheter un ancien manoir en ruine, à Cannery Row, qu'il protégea des meilleurs sortilèges connus. Ensuite, il s'y enferma tout seul, et se mit à bâtir différents projets pour retourner au château de Poudlard et récupérer la dague.

Malheureusement, durant ce délai, Poudlard avait été rebâti, et ses défenses restaurées. Lucius n'avait aucun moyen de pénétrer dans l'enceinte sans se faire repérer. Il avait besoin de partenaires, et il avait besoin d'argent. Très vite, il rencontra les deux sous la forme de Gregor Tyrranicus, un noble déchu rempli de haine envers sa famille roumaine qui l'avait rejeté. Gregor arriva en Angleterre avec une véritable fortune en or – selon lui, une aumône accordée par son père pour s'assurer de ne jamais revoir son fils indigne. Gregor fut enthousiasmé par les récits de Lucius concernant ses aventures avec le célèbre Seigneur des Ténèbres. Il jura à son nouvel ami de consacrer son trésor à la recherche de la mystérieuse dague disparue. En échange, il demanda qu'on lui rende son trône et sa position dès que l'avènement des pur-sang serait instauré. Lucius accepta aimablement l'aide financière de Gregor, et

aida même la folie collectionneuse du sorcier qui cherchait désespérément à réunir le plus de reliques possible concernant le Seigneur des Ténèbres.

Ensemble, les deux hommes réunirent un petit groupe de voleurs et d'assassins bien entraînés, qu'ils comptaient envoyer à l'assaut du château de Poudlard. Bien entendu, Lucius n'avait pas la moindre intention de les accompagner. Il pensait plutôt utiliser la diversion qu'ils fourniraient pour se glisser seul dans la Forêt Interdite, et retrouver la dague disparue. Malgré l'entraînement que lui et Gregor avaient fourni à leur troupe, Lucius s'attendait à ce que tous soient arrêtés et envoyés à Azkaban, mais si leur action lui permettait d'agir discrètement, il s'en fichait complètement. À ses yeux, ce serait un petit sacrifice pour accomplir le dernier souhait du Seigneur des Ténèbres.

Une semaine avant la date prévue pour l'attaque du château, Lucius était seul dans son manoir de Cannery Row quand un des membres du groupe – un jeune sorcier nommé Malcolm Baddock – apparut dans l'ombre, un couteau à la main. Avec un sourire, l'homme ordonna à Lucius de lui livrer tout l'or caché dans sa demeure.

— Donnez-le-moi, dit Baddock, et j'éviterai de vous tuer. Je me contenterai de vous arracher la langue.

Avec un soupir, Lucius avait fermé le livre qu'il lisait et, d'une main négligente, sorti sa baguette. Il l'avait caressée du doigt, sans même la pointer sur Baddock.

— Qu'est-ce qui vous fait croire, jeune homme, que vous ne serez pas tué par ma baguette à l'endroit même où vous vous trouvez ?

Baddock eut un sourire vicieux. Il tendit en avant la lame sombre de son arme.

— Parce que j'ai mon couteau porte-bonheur, répondit-il. Il ne m'a jamais failli. Je vous tuerai trois fois avant même que vous ne leviez le bras, vieux fou. Aucune baguette ne sera jamais plus puissante que ce couteau, et la vôtre ne sera pas différente. Maintenant, donnez-moi votre or !

— Dites-moi, mon ami, dit Lucius d'une voix doucereuse, que fera votre couteau porte-bonheur si un vrai sorcier est en face de vous ?

D'un geste preste, Lucius agita sa baguette. Quand un fin éclair rouge lui ouvrit la gorge, Baddock grimaça. Le sang se mit à couler de l'entaille, et Baddock le regarda, avec un étonnement plutôt comique. Le visage convulsé de rage, il rugit, et leva son couteau par la pointe. Mais dès qu'il ouvrit la bouche pour parler, sa tête pivota en arrière, coupée net comme par un laser. Elle heurta le sol avec un choc sourd.

Lucius rangeait déjà sa baguette. Il se demandait s'il allait ou non parler au reste du groupe du sort funeste de Baddock, quand tout à coup, il ressentit une curieuse douleur au ventre. Il baissa les yeux, et vit le couteau planté dans sa robe. Une seconde plus tard, il entendit le corps décapité de l'homme heurter le sol, mort. Effectivement, le couteau était véritablement étonnant si Baddock avait réussi à le lancer pendant que sa tête était quasiment coupée

Mécontent, Lucius s'agrippa à la poignée du couteau, sachant qu'il allait souffrir en l'arrachant de son ventre. Bien entendu, il savait que la blessure ne lui serait pas fatale – jamais pour un sorcier de son niveau. Il s'arrêta au moment même où ses doigts touchèrent le manche en argent. Les yeux écarquillés, il regarda. La dague plantée dans son ventre – et qui émergeait des plis de sa robe déjà sanguinolente – était affreuse et incrustée de rubis. Lucius la reconnut. Lentement, il serra ses doigts dessus, et l'arracha de son ventre. Il sentit à peine la douleur. Il glissa à genoux, et leva la dague ensanglantée, la tournant et retournant entre ses doigts. Ignorant le sang dégouttant de sa blessure, il se mit à rire.

— Merci, monseigneur ! cria-t-il entre deux éclats de rire. Même mort, vos paroles restent sacrées. Votre dernier horcruxe est venu me retrouver. Merci. Je ne faillirai pas à ma tâche. Votre dernier vœu sera accompli.

Lucius cria des incantations jusqu'à en perdre la voix, puis il remarqua la flaque qui s'étendait sur le plancher et se rappela qu'il lui fallait cicatriser la blessure de son ventre.

C'était deux ans après la bataille de Poudlard – deux ans après la mort inconcevable du Seigneur des Ténèbres. Lucius était enfin à même de remplir sa tâche. Il annonça à Gregor la surprise inattendue de la réapparition de la dague, puis renvoya le reste du groupe avec une petite récompense en or, les avertissant que s'ils parlaient à quiconque de leur projet avorté, ils rencontreraient une mort aussi pénible que leur ancien complice, Baddock.

Depuis longtemps, Lucius avait découvert la famille qui recevrait le « cadeau » du Seigneur des Ténèbres. C'étaient des pur-sang, mais pauvres et inconnus. Lucius espionna les différents membres de la tribu, et découvrit un jour qu'une jeune sorcière attendait un enfant. Son nom était Lianna Agnelis, et son mari venait d'être arrêté par le ministère, suspecté d'une malheureuse alliance avec les Mangemorts dans les derniers jours du règne de terreur de Voldemort. Lucius se souvenait vaguement de ce sorcier naïf et peu intelligent. Il s'appelait Wilfred, et n'avait été utilisé que comme messager. Lucius avait envoyé une dénonciation anonyme au ministère, dénonçant Wilfred comme allié des Mangemorts, sachant bien que cet être pathétique n'aurait d'important rien à dire – Lucius et ses partenaires avaient été bien plus intelligents que ça ! Après avoir été interrogé par le Magenmagot, Wilfred fut envoyé à Azkaban jusqu'à ce qu'il donne les noms de ses prétendus complices.

Une fois le mari emprisonné, Lucius rendit visite à la jeune Lianna, dans son sordide appartement. Il s'imposa peu à peu à elle, prétendant être un ami et un associé de son mari incarcéré. Lianna fit du thé pour eux deux, et ils le burent à table, dans la petite cuisine misérable. Lucius expliqua à la jeune sorcière qu'il avait à la fois l'argent et l'influence nécessaires pour faire libérer son mari, du moins si elle acceptait de lui rendre un petit service. Absolument désespérée, Lianna s'effondra en sanglotant devant Lucius, lui promettant de faire n'importe quoi pour ramener son Wilfred à la maison. Quand elle demanda à Lucius ce qu'elle devait accomplir, il recula, et lui conseilla de réfléchir davantage. Puis il l'étudia tandis qu'elle refaisait du thé, le nez rouge, les yeux pleins de larmes.

Dès qu'elle lui tourna le dos devant son fourneau, Lucius regarda dans la tasse à thé vide de la jeune sorcière, examinant ce qui restait des feuilles éparpillées au fond. Il devait s'assurer que l'enfant qu'elle portait était bien un garçon. Lucius avait suffisamment de talent en Divination pour vérifier d'un détail aussi simple. Il plissa les yeux, étonné de voir les feuilles de thé se troubler devant lui. Il cligna un peu, cherchant à mieux voir, à se concentrer. Dans sa poche, la dague sembla vibrer. Il la sentit fouiller son esprit, l'appeler. C'était déconcertant. Ces derniers temps, Lucius ne sortait jamais sans la dague, mais aujourd'hui, il souhaita soudain l'avoir laissée derrière lui au manoir. Et au moment où Lianna revenait s'asseoir, posant une tasse pour lui sur la table, les feuilles de thé devinrent très claires. Lucius eut un sourire. Voilà ! C'était incontestable, l'enfant était bien un garçon. Il eut un petit sourire, soulagé. Dans sa poche, la dague s'était calmée.

Lianna sembla un peu nerveuse en s'asseyant.

— Quoi ? demanda-t-elle. Qu'avez-vous vu dans les feuilles de thé ? Wilfred va-t-il revenir ?

Lucius la regarda avec des yeux aimables et brillants. Puis il plaça sa main sur les siennes, pour la réconforter.

— Vous serez très bientôt ensemble, promit-il, du moins si vous acceptez ce que je vous ai demandé. Vous devez le faire aujourd'hui même, et si possible cet après-midi. Je vous aiderai. Mais

vous devez le faire de votre plein gré, sans hésitation, ni question. Ça peut vous choquer, et même être douloureux, mais ça ne durera pas. Ça sera fini en quelques minutes. Pouvez-vous le faire, ma chère Mrs Agnelis ?

Elle hocha la tête, tendue, mais le visage parfaitement résolu.

— Je sais parfaitement que les patrons de Wilfred n'étaient pas les gens les plus aimables du monde, dit-elle. Ils lui faisaient de temps à autre faire des choses horribles. Je le lui avais dit, comme je vous le dis aujourd'hui, monsieur, je ne peux rien savoir de tout ça. Je ferai ce que vous voulez que je fasse, mais ne m'expliquez rien. Je veux seulement retrouver mon Wilfred, et ensuite, nous partirons tous les deux, et ne vous reverrons jamais. Si ça ne vous pose aucun problème.

Lucius hocha la tête en tapotant la main de la sorcière, mais Lianna n'avait rien d'autre à dire. Au pli ferme de sa bouche, Lucius sut que cette femme simplette était prête à faire à peu près n'importe quoi pour retrouver son idiot de mari. Elle semblait avoir compris que ce serait plutôt terrible, mais elle avait sur le visage une expression que Lucius reconnaissait. Une expression qui disait : « *Je ferai ce qu'il faudra, et ensuite, je n'en reparlerai jamais. Personne ne le saura, et je tacherai moi-même de l'oublier. D'ailleurs, je l'oublie déjà. Mon esprit est vide. Finissons-en, et le plus vite possible*. »

Quand Lucius se fut assuré que ce regard résolu était sincère, il plongea la main dans sa poche tout en maintenant sur son visage une expression d'inquiétude aimable. Quand il remit sa main sur la table, il tenait un linge noir plié.

— Ouvrez-le, Mrs Agnelis, dit-il calmement. C'est pour vous.

Elle tendit la main, récupéra le paquet. Elle l'ouvrit, et le regarda d'un œil vide. La lame sinistre brillait.

Lucius continuait à sourire.

— Ça ne vous fera pas très mal, dit-il, rassurant.

Puis il commença à lui expliquer ce qu'elle devait faire.



— C'est absolument horrible, dit Rose d'une voix tremblante. Ton grand-père est un monstre !

Scorpius ne répondit pas. Il détourna les yeux, et sembla examiner le poussiéreux miroir du Riséd. Ralph fronça les sourcils.

— Comment ce Baddock a-t-il retrouvé la dague de Voldemort ?

— C'était un sorcier, répondit Scorpius, et il était en septième année à Poudlard l'année de la Bataille. D'après mon grand-père, le horcruxe a laissé Baddock le trouver, sachant qu'il serait un jour amené là où il voulait être.

— Quelle pauvre andouille ! dit Rose, avec un soupir.

— Mais si la dague était avec Baddock, dit James sans réfléchir, quel est l'objet magique que ton grand-père à senti dans la Forêt Interdite…

Il s'arrêta net dès que la réponse évidente lui vint. Et les yeux de Rose s'écarquillèrent quand elle aussi comprit ce qui s'était passé.

— La pierre de résurrection ! haleta-t-elle. Voilà comment ils l'ont retrouvée ! Lucius est passé juste à côté par hasard, et il était suffisamment nerveux pour la ressentir. Il a senti l'aura de la pierre et a cru que c'était la dague qu'il cherchait.

— Il a dû le comprendre plus tard, acquiesça James en hochant la tête. Même s'il ne savait pas ce que c'était, après que Baddock ait voulu l'attaquer, il a deviné que ce qui se trouvait dans la forêt ne pouvait pas être la dague. Il est quand même retourné pour la prendre. Zut de zut. Il a vraiment dû être fou de joie en découvrant ce qu'il possédait désormais : la moitié de la balise-pierre qui avait appartenu à Serpentard.

Scorpius secoua la tête.

— Je ne sais rien à ce sujet, mais j'imagine que c'est logique.

— Alors, demanda James, c'est la fin de l'histoire ? Cette pauvre femme, Lianna, s'est gravé la première lettre du nom de Voldemort sur le ventre, et elle a donné naissance à un bébé qui portait son âme en lui ?

Scorpius hocha la tête, mais il garda les yeux détournés.

— Elle était malade de ce qu'elle avait fait. Bien entendu, mon grand-père ne s'est jamais soucié de faire relâcher son mari d'Azkaban. D'ailleurs, même s'il avait voulu, il n'aurait rien pu faire. Ce n'était que des mensonges. Quand Wilfred est resté en prison, Lianna s'est persuadée avoir accompli quelque chose d'affreux – et pour rien ! Elle est devenue de plus en plus malade, et elle a été conduite à l'hôpital Ste Mangouste. Elle y est morte à son arrivée, en donnant naissance à son bébé.

Les lèvres de Ralph étaient plissées de colère. Il secoua la tête, et dit :

— C'est horrible. Je ne veux rien savoir de plus.

Rose leva des yeux pleins de larmes.

— Qu'est-il arrivé au père de l'enfant ?

— Wilfred est resté à Azkaban. Il savait que sa femme était morte et qu'il avait un enfant, mais il ne l'a jamais vu. Il a demandé qu'on le relâche, pour pouvoir l'élever. Quand ça lui a été refusé, il est devenu fou, et a dû être enfermé. Un jour, il a été trouvé mort dans sa cellule. Mon grand-père prétend qu'un des gardes l'a jeté dans la fosse des Détraqueurs.

— Dans la fosse des Détraqueurs ? répéta Ralph en frissonnant.

Rose déglutit, puis poussa un long soupir.

— Les Détraqueurs étaient autrefois les gardes de la prison d'Azkaban. Mais ils se sont révoltés, et plus personne ne leur a fait confiance, aussi ils ont été emprisonnés dans une fosse, dans les sous-sols de leur ancienne prison, dans le noir. Comme les borleys, les Détraqueurs sont des créatures de l'ombre, et sans lumière, ils dépérissent. La fosse d'Azkaban les affaiblit, mais ils sont aussi devenus enragés. Si un humain est jeté avec eux, ce serait une mort atroce pour lui.

— Pourquoi un garde aurait-il jeté ce pauvre fou dans la fosse ? demanda Ralph.

— Par vengeance, répondit simplement Scorpius. Il devait croire que Wilfred ne parlait pas pour protéger les pires des Mangemorts : ceux qui restaient en liberté. Les nouveaux gardes d'Azkaban sont d'anciens Aurors ou Busards. Ils ont vu beaucoup de gens tués par les Mangemorts, et n'ont aucune pitié pour ceux qui protègent les responsables de tous ces crimes. Mais rien n'a jamais été prouvé.

— Alors le bébé était orphelin, dit James doucement. Tout comme mon père.

Scorpius acquiesça.

— À la grande colère de mon grand-père, dit-il, l'enfant était une fille. Aujourd'hui encore, il ignore que Severus Rogue lui a sciemment lancé un sort pour troubler son jugement, et que la dague elle-même en était responsable. Il refuse d'en parler en disant « elle ». Il dit toujours « la lignée ». Curieusement, il déteste cette fille, et pourtant elle l'obsède parce qu'elle porte en elle une parcelle de l'âme de son défunt maître. Le bébé a été élevé par les parents de Lianna, qui n'ont été très tendres. Mon grand-père les a régulièrement espionnés, au cours des années. Ils ne se sont jamais montrés cruels, mais ils ont toujours secrètement blâmé l'enfant de la mort de leur fille.

Rose secoua la tête.

— Assez. Je ne veux plus rien entendre. C'est trop affreux.

Le visage de James était dur est résolu. Il regarda Scorpius.

— Non, dit-il. Tu nous as dit tout le reste. Maintenant, dis-nous le plus important. Dis-nous qui est la lignée.

— Je pensais que vous auriez compris, répondit Scorpius. C'est la seule orpheline qui se trouve actuellement à Poudlard, bien qu'elle n'en parle jamais. Elle a les cheveux noirs de sa mère, et la haute taille de son père, mais par-dessus tout, elle porte en permanence la sombre influence de Voldemort, comme une tache indélébile sur son âme. Elle se tenait près de vous cet après-midi, dans la bibliothèque, cachée derrière une étagère, à vous écouter. C'est sa présence qui a déclenché le Scrutoscope dans la sacoche de Ralph. Vous savez de qui je parle. Dites-moi son nom, parce que je ne veux pas le prononcer à voix haute. Mon grand-père me tuerait, et il utiliserait probablement cette saleté de dague pour le faire.

James regarda Rose et Ralph, étudiant leurs visages, avant de revenir vers Scorpius.

— La lignée de Voldemort est Tabitha Violeta Corsica, dit-il fermement. Quelque part, je l'ai toujours su.

Scorpius soupira et se leva.

— Alors, tu sais aussi quelque chose d'autre, dit-il.

— Quoi ? demanda Ralph.

Il regarda un par un les trois autres présents dans la pièce. Il y eut un bref silence, puis Rose répondit calmement :

— Nous savons qui est la lignée, donc nous savons aussi qui sera bientôt l'hôte volontaire du Gardien maudit. Dans les deux cas, c'est Tabitha.

James secoua la tête lentement.

— La seule chose que nous ne savons pas, dit-il, c'est *quand* et *comment* tout ceci doit arriver. Et ce que nous pouvons faire pour l'arrêter.



Chapitre 18 : *Le Triumvirat*

L'an passé, durant une aventure plutôt atroce dans la Forêt Interdite, James avait rencontré un être étrange appelé « dryade », un esprit des bois. La dryade avait été très belle, mais triste, avec une voix presque hypnotique dans son intensité pour prévenir James que le sang du plus grand ennemi de son père battait dans un nouveau cœur, à proximité. La dryade avait aussi donné à James un avertissement formel : « *Le combat de ton père est terminé, le tien commence*. »

À l'époque, James n'avait pas trop compris ce que voulait dire l'esprit des bois, mais il avait déjà une idée persistante sur celle qui représentait « la lignée » de Voldemort. Depuis le début, il avait suspecté Tabitha Corsica, même si les autres lui répétaient qu'elle n'était qu'une jeune sorcière intelligente et tordue, avec de fausses idées sur l'histoire récente du monde sorcier. Maintenant que James *savait* que Tabitha était bel et bien la lignée signalée par la dryade dans sa mise en garde, il se sentait de plus en plus impuissant. Il ne pouvait *rien* faire pour contrer le plan de Tabitha, surtout parce qu'il ignorait tous les détails de ce plan. Scorpius affirmait que son grand-père ne lui avait jamais révélé la façon dont la lignée deviendrait l'hôte volontaire du Gardien maudit. La seule chose que savait Scorpius était l'existence d'une épreuve décisive et obligatoire par laquelle Tabitha devrait passer pour prouver sa valeur et son intention de se soumettre au Gardien. James aurait aimé interroger Merlin, mais sa dernière entrevue avec le directeur n'avait fait qu'accentuer son trouble et ses craintes au sujet du grand enchanteur. De même, James aurait pu écrire une lettre à son père, pour tout lui expliquer et demander son aide, mais Harry Potter avait déjà beaucoup à faire, aussi bien professionnellement avec l'organisation du nouveau département des Aurors pour gérer l'activité récente et mystérieuse des Détraqueurs à Londres, que personnellement pour vendre le Terrier et s'occuper de l'avenir de grand-mère Weasley. D'ailleurs, dans sa dernière lettre, le père de James avait admis que les gens du ministère croyaient que la Malédiction du Gardien était une ruse inventée par leurs ennemis pour déstabiliser le monde sorcier et répandre la crainte. Comment James aurait-il pu demander l'aide de son père pour se défendre d'une menace que le ministère pensait imaginaire ?

D'ailleurs, James se répétait les derniers mots de la dryade : *Ce combat n'était pas celui de son père, mais le sien.*

Scorpius avait suggéré comme meilleure défense de surveiller Tabitha d'aussi près que possible – une tâche qui devenait terriblement difficile alors que la fin de l'année approchait. James voyait régulièrement la sorcière durant les répétitions du *Triumvirat*. Tabitha était l'assistant du professeur Curry, et elle remplaçait souvent la directrice de production, qui avait d'autres tâches urgentes à accomplir pour organiser la représentation de fin d'année. Les critiques moqueuses de Tabitha sur le jeu de James n'avaient pas cessé. Au contraire, la sorcière se montrait de plus en plus dure envers lui, et s'excusait (presque poliment) de devoir sans arrêt lui faire répéter son rôle devant les autres, comme si elle assumait la responsabilité de la prestation déplorable de James. Il l'avait même entendu dire doucement au professeur Curry :

— Après tout, professeur, j'avais accepté que James reçoive ce rôle quand le comité s'est réuni. Donc, j'imagine qu'il fait de son mieux…

C'était surtout sur Ralph que retombait le fardeau de surveiller Tabitha, puisqu'il se trouvait dans la même maison qu'elle. Mais Ralph ne rapportait pas grand-chose, à part une attitude généralement sombre et solitaire. C'état étrange, parce que James la trouvait plutôt impatiente, et encore plus sournoisement polie que d'ordinaire.

Alors que la représentation finale approchait, les cours commencèrent à s'alléger. De nombreux parents et autres membres des familles devaient se déplacer pour assister à la pièce, y compris la mère de James et sa sœur. Malheureusement, Harry Potter serait retenu à Londres pour une réunion générale de toutes les forces spéciales réunies contre les Détraqueurs. À son grand désappointement, il ne pourrait assister à la représentation. Ginny avait promis d'enregistrer la pièce – elle avait emprunté des Multiplettes pour qu'Harry puisse revoir James en différé. L'assistance serait très nombreuse, et l'intention initiale du professeur Curry de n'utiliser aucune magie durant sa production de style moldu avait été dépassée par la détermination de plus en plus forte des élèves à ce que la pièce soit un succès. James avait remarqué des sortilèges magiques dans presque tous les aspects de la production, depuis le ventilateur qui pédalait tout seul jusqu'aux spots électriques qui restaient allumés même sans être branchés. Comme Poudlard (bien entendu) n'avait pas l'électricité, plusieurs petits générateurs individuels moldus avaient été livrés à l'école pour alimenter les lumières de la scène. Mais le professeur Curry elle-même ignorait qu'il fallait régulièrement les remplir de pétrole. Aussi, par souci d'efficacité, Damien avait discrètement ensorcelé les générateurs. Ils produisaient toujours un bruit industriel – juste pour le principe – et (dans la même optique) les fils électriques étaient en général branchés. Le professeur Curry s'était sagement abstenu d'y regarder de trop près ; elle avait d'autres soucis plus urgents.

L'emploi du temps scolaire de Petra semblait continuellement en conflit avec celui de James, et les deux élèves avaient rarement l'opportunité de répéter ensemble sur scène. « Dommage ! » admit le professeur Curry, mais sans réellement trouver le problème important puisque Tabitha Corsica s'était arrangée pour qu'une doublure remplace Petra avec James. Ses vertiges ayant disparu, Joséphine Barnett n'était que trop heureuse de reprendre le rôle d'Astra qui aurait dû être le sien sans ce malencontreux « accident ». Bien sûr, dans le contexte, c'était normal qu'elle ait le poste de doublure. La jeune sorcière jouait avec une ferveur résignée, prise entre sa gêne de servir de bouche-trou et son désir de prouver à quel point elle aurait mieux rempli le rôle. Elle arpentait la scène comme un fantôme boudeur, les bras croisés, regardant à peine les autres acteurs… du moins jusqu'à ce qu'elle ait à intervenir. À ce moment-là, en un clignement d'œil, elle se lançait dans son rôle, quittant son apathie pour un mélodrame intense. Mais dès que son personnage quittait la scène, Joséphine s'éteignait. Elle semblait ne jamais remarquer James sur scène, bien que de nombreuses rencontres

existent entre Astra et Travis. Tabitha Corsica paraissait très amusée du malaise de Joséphine, et elle souriait faussement chaque fois que la sorcière devait intervenir. James fut particulièrement mécontent de devoir répéter la scène si importante du baiser avec Joséphine, surtout qu'il n'avait jamais eu l'occasion de la jouer avec Petra elle-même.

— N'essaye pas de m'embrasser, petit gnome ! marmonna Joséphine en se penchant vers James, avec un sourire enamouré.

— Ça ne m'est jamais venu à l'idée, grogna James qui souriait tout aussi faussement. Essaye seulement de ne pas me tomber dessus. Si tu as un vertige, tu vas m'écraser.

Il s'assurera de manquer les lèvres de Joséphine d'une bonne main. Quelques secondes plus tard, les lumières s'éteignirent, et Tabitha ordonna une pause de dix minutes, pendant que les machinistes remplissaient d'eau la machine à pluie.

Cette nuit-là, James fit une fois de plus son rêve récurrent, mais cette fois-ci, il eut la sensation que c'était un véritable rêve, et non une vision directe de la réalité de quelqu'un d'autre. Comme d'habitude, ça commença par des éclairs sur des lames d'épées qui s'entrechoquaient, et le grincement d'un bois ancien. Les silhouettes du rêve avancèrent vers la piscine, et se penchèrent pour regarder dedans. Comme toujours, deux visages flottaient dans les profondeurs de l'eau noire : un jeune homme et une jeune femme. Mais pour la première fois, le couple paraissait différent. James crut reconnaître ses grands-parents – les parents de son père – morts depuis si longtemps. Ils ne regardaient pas la fille aux longs cheveux noirs. Au contraire, ils fixaient les yeux de James qui flottait en l'air près de la jeune sorcière si triste. Le visage des deux défunts était inquiet, très grave, et bien qu'ils ne puissent parler, ils cherchaient à communiquer avec leurs yeux : « *Attention, mon cher enfant, fais bien attention à toi. Attention à…* »

Quand la fille aux cheveux noirs s'écarta de la piscine, James leva les yeux sur elle. Étrangement, bien qu'il connaisse dorénavant l'identité de Tabitha Corsica, son visage restait dans l'ombre. James essaya de lui parler, de lui dire qu'il était inutile de se cacher, mais il ne le put : il avait la sensation que ses lèvres étaient cousues. Il se déplaça en même temps qu'elle, dépassa la piscine, et tout à coup, le rêve changea. Les sombres murs couverts de mousse s'effacèrent, et furent remplacés par le vent froid d'une colline herbeuse. Une pleine lune brillait dans le ciel, jaune et énorme, comme si elle s'apprêtait à tomber sur lui. La silhouette de Tabitha continua à avancer. James vit qu'ils se trouvaient dans un cimetière. Sur la droite, il y avait une barrière en fer branlante, qui protégeait mal quelques stèles abandonnées et des cryptes délabrées.

— Je ne suis jamais venu ici auparavant, dit la voix d'un jeune homme.

James remarqua une haute silhouette qui approchait de la jeune sorcière. D'ailleurs, Tabitha lui sembla plus grande que dans la réalité, et sa voix, quand elle s'exprima, était aussi différente.

— Pourquoi aurais-tu dû venir ici auparavant ?

— Mes grands-parents sont enterrés ici, dit le jeune homme tristement. Je ne me souviens pas d'avoir jamais rendu visite à leur tombe.

— Comme c'est triste, dit la sorcière.

— Si tu le dis.

Ils s'arrêtèrent dans une flaque de lumière qui émanait d'une lanterne accrochée à un poteau. Près de là, un vieil homme penché en avant creusait la terre une nouvelle tombe. Il se redressa en les voyant approcher, et les surveilla d'un regard froid et attentif, comme s'il les attendait.

— Pour qui est cette tombe ? demanda la sorcière.

Le jeune homme qui l'accompagnait soupira, et tout à coup, James le reconnut.

— C'est la mienne, répondit Albus.

Quand son frère se tourna vers la sorcière, James put le dévisager dans la lueur de la lanterne. Albus était plus âgé – il devait avoir 17 ou 18 ans. Il était beau, mais maigre, avec un visage émacié, comme s'il n'avait pas mangé depuis des jours. Il sortit sa baguette de sa robe

— Tu savais que ce jour viendrait, dit Albus. Toutes les décisions ont été prises. Il sent que tu es là. Il arrive à présent ; il vole dans le vent. Mais avant, il y a quelque chose que tu dois faire.

Albus tendit sa baguette à la sorcière.

Même en sachant qu'il s'agissait d'un rêve, James essaya de crier et d'avertir son frère, mais ses lèvres ne lui obéissaient pas. Il ne pouvait rien faire d'autre qu'observer. La sorcière prit la baguette d'Albus et la leva vers le ciel. Elle renifla, et ses épaules tressautèrent, comme si elle pleurait. Puis, sans autres avertissement, il y eut un jet de lumière verte et un sifflement atroce. L'homme qui creusait la tombe posa sa pelle et leva la tête le premier, puis Tabitha le fit aussi. Albus ne bougea pas. James réalisa que lui aussi pouvait regarder en l'air. Dans le ciel brillait une énorme forme verte : le crâne d'un squelette, bouche béante ; de là, émergeait un serpent, mâchoire ouverte et menaçante. Tandis que flottait cette forme de sinistre mémoire, la lueur de la Marque des Ténèbres éclairait tout le cimetière. Sur l'une des tombes proches, James vit son nom et celui de sa sœur : *James et Lily Potter*. Il sentit son sang se congeler dans ses veines, même en sachant que ces deux tombes étaient en réalité celle de ses grands-parents défunts.

Un craquement sonore retentit, et une autre silhouette apparut, baguette déjà pointée.

— Assez ! cria le nouvel arrivant. (James trouva sa voix curieusement familière.) Assez tous les deux ! Je sais ce que vous pensez devoir faire, mais ça n'est pas le seul moyen. Albus, ne fais pas ça !

— Fais-le, dit Albus.

James ne savait pas trop si son frère parlait au nouvel arrivant ou à la sorcière.

— Non ! cria le nouvel arrivant. (Un désespoir de plus en plus intense s'entendait dans la voix.) Les autres arrivent, et ils ne perdront pas de temps à parler. Nous n'avons que quelques secondes. Albus, ne fait pas l'idiot !

— Je suis désolé, dit Albus.

Il regardait toujours la sorcière, et hocha légèrement la tête dans sa direction. Elle baissa sa baguette, la braquant sur lui. Le nouvel arrivant fit un pas en avant, et hurla à la sorcière :

— Je t'en prie. Ne le fais pas ! Ce n'est pas ce que tu es réellement.

— Tu as raison, James, dit la sorcière, tranquillement, et presque tristement. À partir de ce soir, je serai quelqu'un de complètement différent. J'aurai même un autre nom.

Il y eut un hurlement assourdissant, suivi d'une lumière aveuglante qui fit disparaître la vision. James tomba dans cet éclair, cherchant à retenir son rêve, mais il se dissolvait comme un miroir fracassé, chaque détail de la scène apparaissant sur l'un des multiples tessons.

James se réveilla, haletant, dégoulinant de sueur. Maladroitement, il s'assit dans son lit, le cœur battant. Sur son front, la cicatrice fantôme battait si fort qu'il avait la sensation que son crâne s'ouvrait en deux. Il serra une main dessus, retenant ses cris de douleur en serrant les dents. Après quelques minutes, sa souffrance commença à régresser, mais très lentement. Quand James s'en sentit capable, il sortit ses jambes du lit, et les posa sur le sol. Dans l'obscurité, il ouvrit son sac, et fouilla à l'intérieur, cherchant une plume et un morceau de parchemin. Alors que la sueur qui le trempait commençait à sécher dans le froid de la chambre, il se pencha sur sa table de chevet et écrivit trois mots. A la lueur de la lune, il étudia son écriture. Ça ne voulait rien dire. C'était sans doute inutile. Ce n'était qu'un rêve, mais il ne ressemblait pas du tout aux autres visions provoquées par sa cicatrice fantôme. Tout avait été horrible, de façon fondamentale, et c'était très inquiétant. Pour des raisons que James n'arrivait pas réellement à comprendre, il sentait qu'il était essentiel de s'en souvenir.

À présent, James frissonnait, aussi il s'enfouit à nouveau sous ses couvertures. Il ne savait pas du tout quelle heure il était. Le lendemain aurait lieu la représentation finale de la pièce du *Triumvirat*, et ensuite, il ne restait qu'une seule semaine de cours à Poudlard. Quelque part, probablement pas très loin, le Gardien maudit attendait son hôte humain. Et ici même, dans les murs du château, cet hôte se préparait à la tache qui la rendrait digne de recevoir le Gardien. Et, d'une façon qu'il ignorait encore, James devait prouver un moyen de tout arrêter. *Le combat de ton père est terminé*, avait dit la dryade, *le tien commence*. Ce n'était pas des mots très réconfortants, mais ils résonnaient encore et encore dans la tête de James. Ils le suivirent tandis qu'il sombrait dans un profond sommeil sans rêve.

Non loin de là, était allongé Scorpius Malefoy. Il était réveillé, mais ne parlait pas, ne bougeait pas. Quand il fut certain que James s'était rendormi, il glissa de son lit. Sur la pointe des pieds, il traversa la pièce. Une fois devant la fenêtre, son ombre tomba sur James. Doucement, Scorpius se pencha en avant et plissa les yeux. Il n'avait pas ses lunettes, mais la lune était brillante, aussi il réussit à lire les quelques mots que James avait gribouillés. Il fronça les sourcils, et resta immobile, un long moment, à réfléchir. Finalement, le garçon pâle retourna dans son propre lit.

Contrairement à James, il ne se rendormit pas jusqu'au lendemain matin…

Noah se laissa tomber près de James, à la table du petit déjeuner.

— C'est aujourd'hui le grand jour ! s'exclama-t-il. Mange, « Travis » ! Pas question que tu t'évanouisses sur scène. Après tout, tu n'as pas à subir le stress des examens de fin d'année.

James gémit. La Grande Salle paraissait particulièrement comble ce matin : quelques-unes des familles désireuses d'assister à la représentation du soir étaient arrivées depuis la veille. Le père de Ralph, Denniston Dolohov, était assis avec son fils. Paraissant légèrement mal à l'aise à la table Serpentard, il souriait cependant à la foule bruyante. Les parents de Noah étaient aussi au bout de la table Gryffondor, près de leur fils aîné, Steven.

— Noah, pourquoi n'es-tu pas allé t'asseoir avec ta famille ? grommela James.

Noah se tapota l'aile du nez.

— Ça porte malheur, mon pote ! répondit-il d'un ton docte. Aucun membre de la famille ne doit voir la vedette avant la représentation. C'est une tradition.

Quand Sabrina secoua la tête, la plume qui retenait ses cheveux roux vacilla dangereusement.

— Tu confonds tout, andouille ! On dit ça pour les mariages. En principe, le couple n'est pas censé se voir avant l'église.

— Et alors ? rétorqua Noah la bouche pleine. Où crois-tu qu'ils ont pris cette idée ? Après tout, un mariage n'est que le plus connu des drames de la vie réelle.

Sabrina ignora Noah.

— Dis-moi, James, tu n'es pas nerveux ? demanda-t-elle.

— Si, un peu, admit James. Je n'aurais jamais imaginé que l'amphithéâtre soit complet. Il y aura bien plus de monde que ce que je croyais. Apparemment, *toutes* les familles de *tous* les élèves ont l'intention de venir ce soir.

— Oui, ma mère vient, dit Sabrina en hochant la tête. Et mon oncle Hastur aussi. Il est passé à Poudlard, il y a plus d'un siècle, et ça sera la première fois qu'il y revient.

— Mes parents viennent tous les deux, intervint Graham, et pourtant je n'ai que le rôle d'un page. Je ne dis que quelques mots, mais à les entendre, c'est moi la vedette de la pièce.

James laissa sa tête retomber sur ses bras croisés.

— J'aimerais bien que tu sois la vedette de la pièce, dit-il.

Rose, qui venait d'arriver, s'assit en face de James.

— Bon, c'est le trac, dit-elle pleine d'entrain. Quelqu'un a-t-il un remède pour ça ?

— James, mon pote, tu es mal barré, dit Noah en lui envoyant un coup de coude. Si ça continue comme ça, tu ne pourras rien faire ce soir sur scène. Peut-être devrais-je jouer les deux rôles à la fois ? Aucun problème, je manage.

— Ça sera un peu difficile pour le duel entre Travis et Donovan, annonça Graham

Il plissa les yeux, pour mieux réfléchir. James fit un effort pour changer de sujet, et demanda :

— Où est Petra ? Est-ce que ses parents viennent ?

— Je l'ai vue ce matin dans la salle commune, répondit Noah. Elle étudiait toujours son texte, et travaillait dur. Je ne l'ai pas interrompue. Je présume que sa famille viendra, elle en parle rarement.

— Je lui ai posé la question hier, dit Sabrina. Elle m'a dit qu'elle verrait ses parents ce soir. Ça sera drôle de rencontrer la famille de tout le monde, vous ne trouvez pas ? Les seules autres fois où on les voit sont sur le quai 9 ¾, au départ du Poudlard Express, mais c'est toujours la panique !

Graham leva les yeux au ciel.

— Oui, dit-il. J'ai vraiment envie que toutes les grands-mères du coin me pincent les joues.

— C'est parce que tu as des joues adorables ! s'exclama Noah.

Quand il tendit la main à travers la table, Graham s'écarta vivement en lui jetant un œil noir.

Durant la journée, James trouva très difficile de se concentrer sur les cours. En fait, il y avait tellement d'arrivées régulières de parents et de membres des familles que les professeurs n'attendaient pas grand-chose de leurs élèves. Pourtant, James cherchait tous les prétextes pour penser à autre chose.

En Divination, il tenta même de prendre des notes, oubliant que le professeur Trelawney méprisait ce qui n'était pas l'apprentissage pratique et le ressenti personnel. Elle s'arrêta près du bureau de James, et tapota son parchemin de son long ongle violet.

— Mr Potter ! s'écria-t-elle. La Divination est un instinct ! On ne l'apprend pas dans les livres ! Dans mon cours, votre travail est d'intensifier le talent naturel qui existe dans chaque sorcier et sorcière doué, et non pas de répéter des techniques et des théories stériles. Il vous faut dépasser les frontières du matérialisme, mon garçon, et chercher à *voir* véritablement. Dites-moi un peu, quel futur avez-vous trouvé dans les octocartes ?

Arraché à ses pensées, James cligna des yeux en regardant le professeur Trelawney, puis il fixa à nouveau les diverses cartes octogonales dispersées devant lui. Il en choisit une au hasard.

— Oh, euh… Il y a celle-là, avec une étoile. Les étoiles représentent la douleur, et aussi… euh – Noël. À mon avis, je vais avoir l'année prochaine des vacances horribles mais je ne serai pas tué, juste… gravement blessé. (Il vérifia l'impact de sa réponse sur le visage du professeur, et crut nécessaire d'ajouter :) Je mourrai probablement quelques semaines plus tard à l'hôpital… non ?

Le visage du professeur se modifia et exprima un étonnement sincère. Puis, avec un sourire indulgent, Mrs Trelawney lui ébouriffa les cheveux.

— Tu essaies trop dur, mon garçon. Tu as choisi une étoile parce que c'est ce que tu seras ce soir. (Avec un sourire rêveur, le professeur revint jusqu'à sa place, et fit face aux élèves.) Peu de personnes sont au courant, mais dans mes jeunes années, j'étais moi aussi plutôt douée sur scène. Certains se souviennent encore de ma prestation étonnante dans une production de la chorale de Poudlard : *Le spectacle extraordinaire d'Ahazrial*. Hélas, j'ai abandonné les joies de la scène pour porter le fardeau de la voyance et le rôle aride du professorat. De ce fait, j'ai laissé sombrer mes glorieuses perspectives. Mr Potter, je suis absolument persuadée que votre jeu ce soir sur scène sera à la fois bouleversant et sublime. Je l'ai prévu !

Elle adressa à James un autre sourire, ses yeux globuleux grotesquement agrandis par ses énormes lunettes.

James jeta un coup d'œil à Ralph, qui lui parut pâle et inquiet. Et James ressentait le même mauvais pressentiment. Vu que le professeur Trelawney se trompait régulièrement dans ses prédictions, son assurance au sujet de la pièce n'avait rien de réconfortant.

Pendant le reste de l'après-midi, James ne put s'empêcher de redire son texte dans sa tête, encore et encore. Il était terrifié à l'idée qu'il allait se retrouver sur scène, ayant complètement oublié le moindre mot de son rôle. Ça ne l'aidait pas beaucoup de constater que tous les autres désiraient le voir partager l'excitation générale. Tandis que James traversait les couloirs, même des élèves plus âgés s'adressèrent à lui, avec des sourires, en le tapant sur l'épaule. Tous lui souhaitèrent bonne chance, et lui dirent de mettre « feu à l'audience ».

James vit brièvement sa mère et sa sœur après le dîner, alors qu'il se rendait à l'amphithéâtre. Ginny et Lily venaient juste d'arriver au château, ayant pris le train depuis Londres. Lily avait les yeux écarquillés, éblouie par tout ce qu'elle voyait de Poudlard et la foule des élèves agités. Elle remarqua à peine son frère. Par contre, Ginny parut incroyablement fière de lui. Elle le prit par les épaules, et redressa sa cravate.

— Oh, James, tu as tellement mûri ! dit-elle. Tu es merveilleux, mon chéri. J'espère que tu n'es pas nerveux.

— Entre les gens qui me disent que je vais être génial, et ceux qui me demandent si je suis nerveux, répondit James avec un soupir, je commence à me demander pourquoi j'ai voulu signer pour ce rôle.

Ginny fit claquer sa langue.

— Tu as signé parce que tu savais avoir tes chances, et de toute évidence, c'est ce que les autres ont pensé. Essaye de te détendre. Ça ne t'apportera rien de t'inquiéter.

— Facile à dire, grommela James.

— Bien sûr, admit Ginny avec un sourire. Mais contrairement au reste des gens, James, je sais exactement de quoi tu es capable. Du calme, voyons. Tu te rappelleras de cette nuit tout le reste de ta vie. Essaye de savourer ce moment.

James hocha la tête, puis il demanda :

— Tu as amené les Multiplettes ?

— Oui, c'est ton oncle Ron qui les a, répondit sa mère en levant les yeux au ciel. Il a insisté pour tout enregistrer lui-même. Je lui ai dit que c'était d'accord, à condition qu'Hermione vérifie ce qu'il faisait. Ils ne sont pas encore arrivés. Ils se sont arrêtés à Pré-au-lard pour voir George, Angelina et Ted. Ils devraient tous nous retrouver ici dans une demi-heure, et ils auront avec eux une petite surprise pour toi.

James avait oublié que tous les membres de sa famille et leurs amis viendraient ce soir assister à la représentation de la pièce. Il ressentit un autre accès de terreur nerveuse, mais s'efforça de se calmer. D'ailleurs, maintenant que l'heure approchait, il se sentait un peu mieux. D'une façon ou d'une autre, tout serait bientôt fini. Après la pièce, le professeur Curry avait organisé quelque chose qu'elle appelait « une célébration de Première » » dans la Grande Salle, avec des cocktails, gâteaux et bonbons. Tous les élèves – acteurs, machinistes, accessoiristes, costumiers, etc. – seraient là, ainsi que leurs familles. James trouvait très réconfortant de savoir que dans moins de trois heures, il serait là-bas lui aussi, à manger des gâteaux en félicitant Petra, Noah et les autres de leurs prestations. Sur cette réconfortante pensée, James quitta sa mère et sa sœur en leur disant à plus tard. Ginny hocha la tête avec un dernier sourire.

Les « guides » chargés de placer les invités attendaient déjà à la porte principale de l'amphithéâtre. Ils virent arriver James. Hugo Paulson, magnifique dans sa veste de velours rouge et son chapeau haut de forme, lui ouvrit la porte.

— Curry te cherche, dit-il, en le laissant passer. Les costumiers veulent que tu mettes ta barbe. Gennifer aurait préféré te lancer un sortilège, pour t'en faire pousser une ce soir, mais Curry a refusé. Tu vas avoir droit à des poils de chèvre et de la colle.

James acquiesça, mais il écoutait à peine Hugo. Quand il arriva dans l'amphithéâtre, il s'arrêta, et regarda la scène en bas des gradins. Elle était encombrée d'une foule animée, avec les accessoiristes qui installaient le décor du château, et le professeur Curry qui bousculait tout le monde, vérifiant l'éclairage ou demandant des ajustements de dernière minute. Sur la scène, Petra leva les yeux et vit James. Elle eut un sourire, et lui indiqua de la main de descendre. James lui rendit son sourire, et pour la première fois, il oublia ses terreurs et ressentit même un frisson de plaisir à l'idée de faire partie d'une production aussi élaborée. Il descendit l'escalier en prenant les marches deux à la fois.

— Voici notre Travis ! l'accueillit Curry en le voyant monter sur scène. Votre costume vous attend au vestiaire, Mr Potter. Enfilez-le, et revenez vite pour le maquillage. Votre barbe est prête.

James regarda autour de lui, mais il ne vit pas Tabitha Corsica. Elle devait être dans les coulisses, surveillant les costumiers et les maquilleurs. Espérant ne pas la croiser, il plongea derrière le décor du château, et se dirigea vers les vestiaires qui avaient été installés à l'arrière.

Les vestiaires des garçons étaient remplis de différents personnages qui enfilaient leurs costumes d'époque – vestons, armures, justaucorps ou chausses. Cameron Creevey arrêta James au passage. Il portait un étrange couvre-chef qu'il tournait d'un côté et de l'autre.

— Est-ce que ce chapeau me va ? demanda-t-il. C'est un chapeau à cinq pointes, mais je ne sais pas laquelle doit être devant. C'est important ?

— Il faudrait que tu demandes à Gennifer, Cam, répondit James. Je n'en ai pas la moindre idée. Je te trouve très bien comme ça.

— Gennifer est dans le vestiaire des filles ! cria Cameron, terrifié. Elle n'a pas le temps ! Et si j'ai l'air idiot devant tout le monde ?

Planté devant un miroir en pied où il s'examinait, Noah intervint :

— À mon avis, Cameron, tu devrais le mettre carrément à l'envers. Essaye, ça sera mieux.

James arrêta Cameron qui s'apprêtait à obéir à la suggestion.

— Il se moque de toi, Cam. Ne l'écoute pas.

— D'ailleurs, ajouta Noah, tu as mis ton ceinturon n'importe comment. Ça se porte bas sur les fesses, comme une couche pour un gosse. Regarde ce qu'a fait Graham !

James secoua la tête, et profita du tumulte pour abandonner Cameron. Il trouva son costume accroché à un cintre, près de son casier, avec son nom écrit une pièce de parchemin épinglé sur le devant. Le rideau ne devait pas se lever avant une heure, mais James eut pourtant la sensation qu'il lui fallait se hâter. Il terminait d'attacher les innombrables boutons de sa longue veste, quand une voix parla derrière lui, le faisant violemment sursauter.

— Coucou, James ! chantonna Zane. Tu pourrais me rendre un petit service ?

James pivota, à la fois exaspéré et surpris.

— Zane, il faut vraiment que tu arrêtes de faire ça !

D'un geste impatient, il sortit sa baguette, et envoya un Maléfice Cuisant à l'Américain, qui poussa un cri de douleur. Il lâcha immédiatement l'énorme bouquet qu'il portait.

— Ouille ! cria-t-il en se frottant l'arrière-train. Mais ça va pas la tête ? Qu'est-ce qui te prend ?

James tendit la main pour toucher son ami.

— Zane ! s'exclama-t-il. C'est vraiment toi ? Je pensais que tu étais à nouveau un Doppelgänger. Qu'est-ce que tu fais là ?

— Eh bien, j'avais besoin de toi pour attraper un vase sur l'étagère, répondit Zane les yeux au ciel. Mais en y réfléchissant, je vais juste laisser ce bouquet porte-bonheur par terre. Qu'est-ce que tu en penses ?

— C'est vraiment toi ! dit James, qui cherchait à ne pas éclater de rire. Je suis tout à fait désolé, mec. Je pensais que tu avais besoin d'une petite décharge magique comme les autres fois. Je n'ai jamais voulu te faire mal au… bref, désolé. Comment es-tu rentré ?

Zane haussa les épaules avec un sourire.

— J'ai quitté l'école avant-hier en Amérique. Quand j'ai parlé à ta mère, elle m'a demandé si je voulais venir avec elle et ta sœur à Poudlard pour te voir sur scène. Comment aurais-je pu refuser ? Mes parents ont accepté, et j'ai pris la poudre de cheminette jusqu'à chez toi. Je suis arrivé à Londres, ce matin tôt.

— C'est dément ! s'exclama James. Combien de temps peux-tu rester ?

— Jusqu'à la fin de la semaine, si le vieux Merlin-au-caleçon-magique n'y voit pas d'inconvénient. Tu t'entends toujours bien avec lui ?

James ouvrit la bouche pour s'expliquer, puis il secoua la tête.

— Je ne sais pas trop. C'est compliqué. Repose-moi la question après le spectacle, d'accord ?

— Aucun problème, acquiesça Zane. Je vais te laisser maintenant. Ta mère doit me garder une place, mais il va y avoir une cohue terrible, et je suis persuadé que certains parents sont prêts à te couper la gorge pour te piquer ta place. Au fait, à mon avis, ne t'approche pas trop de ces fleurs rouges avec une tige jaune. C'est George qui me les a données pour toi, et je n'ai pas du tout aimé son sourire.

James hocha la tête en étudiant le bouquet qui était toujours par terre.

— D'accord, merci.

Damien Damascus fit interruption, un mouton empaillé sous le bras.

— James, viens tout de suite ! cria-t-il. Gennifer va nous faire des jumeaux Pitiponk si tu ne portes pas ta barbe d'ici cinq minutes. Salut, Zane, tu veux une décharge ?

— Non, j'ai ce qu'il me faut pour la nuit, dit Zane. (Il tapota son arrière-train.) Je vous reverrai tout à l'heure à la fête, les mecs.

James suivit Damien en se débattant avec son dernier bouton. Il se sentait déjà trop serré dans ses vêtements. Tout à coup, il s'arrêta, retourna en courant jusqu'au vestiaire, et agrippa l'énorme épée de théâtre et l'étui qui complétaient son costume. Les deux accessoires cliquetèrent tandis que James retournait au pas de course vers le salon de maquillage. Entre les préparatifs et ses retrouvailles avec son ami américain, il avait complètement oublié son trac.

Il trouva Gennifer qui tenait le postiche de Travis à la main. Il courut vers elle et se jeta dans un siège. Aussitôt, la sorcière badigeonna la barbe d'une colle jaune très malodorante.

— Franchement, dit-elle, quand je vois les difficultés que les Moldus doivent affronter pour organiser une pièce comme ça, je ne comprends pas qu'ils continuent à le faire.

— C'est peut-être pour ça qu'ils regardent tellement la télévision, intervint Victoire, assise non loin de là. Ma mère prétend que les enfants moldus passent plus de temps devant la télé que dans leurs lits.

Damien, qui avait suivit James, persifla :

— Mais pas autant de temps que Victoire devant son miroir, aussi ça ne compte pas.

Victoire se rembrunit, et ignora les rires qui répondirent à la plaisanterie.

Cinq minutes plus tard, James était sur scène à côté de Petra. Il la trouva magnifique, mais un peu écrasée par son énorme robe rose à volants. James s'approcha des rideaux, et jeta un coup d'œil par la fente. L'amphithéâtre était déjà presque plein, et de nouveaux spectateurs arrivaient encore, bavardant avec enthousiasme tandis qu'ils étaient guidés aux dernières places disponibles. James scruta la foule, et finit par trouver sa mère au 10e rang, bien au milieu. Tante Hermione et oncle Ron étaient assis à sa

droite – et, de toute évidence, ils se disputaient sur celui des deux qui allait utiliser les Multiplettes. Ted Lupin était à côté de Ron. Il avait raccourci ses cheveux, mais ils étaient encore plus longs qu'autrefois, quand il était à l'école. S'il paraissait en bien meilleur état que la dernière fois que James l'avait vu, ses vêtements n'étaient pas très nets. A gauche de Ginny, Lily était assise bien droite, dans une jolie robe jaune. Elle vit James, et sourit tout excitée, en agitant les mains. James lui renvoya son sourire avec un salut discret, espérant que personne d'autre ne le verrait. D'un doigt sur la bouche, il lui fit signe de se taire. Lily acquiesça, indiquant d'un geste que ses lèvres étaient scellées. James regardait toujours quand Zane dérangea plusieurs parents (très mécontents) pour prendre un siège vide entre George et Ginny. Rassuré, James retourna vers Petra et les autres acteurs. Non loin de lui, Scorpius portait l'uniforme d'un soldat – un costume qui ressemblait à celui de James. Le garçon pâle n'avait pas l'air particulièrement ravi de son rôle.

— Nerveux, James ? demanda doucement Petra.

— Oui, acquiesça James, mais surtout excité. Et toi ?

Elle se tourna pour regarder la scène obscure derrière le rideau, puis secoua lentement la tête.

— Plus maintenant. Ce soir, tout sera terminé, d'une manière ou d'une autre.

Jason Smith émergea de derrière la scène, la baguette allumée.

— Quelqu'un a-t-il vu Corsica ? chuchota-t-il, en examinant tous les visages, un par un.

James secoua la tête.

— Elle n'est pas devant l'amphithéâtre ? Elle était censée s'occuper des guides qui placent les spectateurs.

— Personne ne l'a vue ? insista Jason sans répondre à James. Nom d'un chien !

Dès qu'il s'éloigna, marmonnant toujours entre ses dents, Henrietta Petitpas haussa les épaules pour dire :

— J'ai vu Corsica ce soir, mais c'était une heure avant que nous soyons convoqués. Alors j'imagine que ça ne compte pas.

James se tourna vers la jeune sorcière.

— Où était-elle ? demanda-t-il.

— Dans la salle de bain des filles, au premier étage, répondit Henrietta. Je ne me suis pas attardée dès que je l'ai vue. Cette fille me fiche la frousse, franchement.

James fronça les sourcils en réfléchissant. Henrietta – qui avait une réputation de pipelette – continua allègrement :

— Le plus étrange, c'est que Corsica n'utilisait pas réellement la salle de bain – du moins, pas de la façon dont les gens normaux le font. Elle était juste plantée devant un miroir, à se regarder en parlant toute seule. Au début, j'ai cru qu'elle répétait son rôle, mais je me suis souvenue qu'elle ne jouait pas dans la pièce. (Elle gloussa.) Elle est *l'assistante* de Curry.

— Elle parlait toute seule ? répéta James, étonné. Qu'est-ce qu'elle disait ?

Henrietta cligna des yeux en le regardant.

— Comment je le saurais ? Je ne me suis pas attardée assez longtemps pour écouter. Mais on aurait dit un langage étranger, maintenant que j'y pense. C'est étrange, non ? Si tu veux mon avis, je trouve cette fille bizarre.

— Oui, dit James, sincèrement. C'est bizarre.

Scorpius, qui avait écouté l'échange, le regarda avec des yeux étrécis.

Soudain le professeur Curry approcha des élèves en costume et en leur fit signe de se taire.

— À vos places, tout le monde ! ordonna-t-elle à voix basse. Placez-vous derrière le rideau. C'est presque l'heure.

James suivit Petra quand elle avança sur scène, se plaçant à l'endroit prévu pour l'ouverture. James trouva aussi le petit X marqué sur le plancher, indiquant sa position au début de l'acte I. Il avait le cœur battant, mais il n'avait plus le trac. Quelque part, il avait laissé sa terreur aux vestiaires. Maintenant qu'il était en scène, attendant que le rideau se lève, il ne ressentait plus qu'une excitation, qui faisait vibrer ses bras et ses jambes comme un sortilège magique. En ce moment précis, il comprit même pourquoi les Moldus acceptaient toutes les difficultés pour monter un spectacle comme ça. On pouvait devenir accro à ce sentiment d'excitation, sans même le réaliser. Il déglutit, et regarda de côté. Petra le vit, et lui adressa un sourire entendu, en hochant la tête. De l'autre côté de la scène, Noah et les autres acteurs s'agitaient un peu fébrilement, perdus dans l'obscurité du rideau épais qui les séparait encore de l'assistance. James entendait pourtant le bavardage de centaines de voix excitées.

Et tout à coup, il y eut le claquement des talons du professeur Curry de l'autre côté du rideau, traversant la scène. Un spot s'alluma et l'illumina. James voyait son ombre se refléter sur le rideau, et le cercle parfait que la lumière dessinait sur le plancher. La foule fit silence, et quelques applaudissements polis retentirent. Ils paraissaient étrangement proches. Curry leva les mains, et hocha la tête.

— Merci, Mesdames et Messieurs, dit-elle d'une voix claire et sonore, sans utiliser sa baguette pour l'amplifier. Merci à tous d'être là ce soir. Je sais que beaucoup d'entre vous sont venus de loin, et au nom de tous les élèves qui ont travaillé si dur pour préparer la production de ce soir, je vous dis merci. Mon nom est Tina Grenadine Curry, comme certains d'entre vous le savent peut-être, je suis le professeur d'Etudes sur les Moldus de Poudlard. Je crois réellement que notre pièce ce soir sera particulièrement intéressante, non seulement parce qu'il s'agit d'un drame classique du monde sorcier, mais aussi parce qu'elle représente l'avènement de mes cours de toute l'année. Nous avons choisi de vous présenter cette pièce de façon entièrement non-magique, comme le feraient des Moldus.

« Préparez-vous à être étonné, amusé, et ébloui, cher public, parce que nous avons utilisé des méthodes extrêmement créatives et non-conventionnelles pour décrire cette merveilleuse histoire. Et maintenant, Mesdames et Messieurs, sans plus attendre, je vais vous présenter vos fils et vos filles, vos frères et vos sœurs, vos amis, pour la production de Poudlard de la pièce du… *Triumvirat.*

Il y eut d'autres applaudissements, cette fois assourdissants, tandis que Damien et Ralph relevaient le rideau. Par à coups, l'épais velours rouge se souleva, et les applaudissements s'accentuèrent. Les spots s'allumèrent sur la scène, révélant les divers éléments du décor. L'un des spots était braqué sur James, l'aveuglant temporairement. L'audience disparut. Il lutta pour ne pas cligner des yeux, et resta immobile jusqu'à ce que le rideau soit complètement ouvert. Ensuite seulement, les applaudissements diminuèrent, et le silence revint. Sur la scène, les acteurs se mirent en mouvement. Tous avancèrent ensemble, passant l'un devant l'autre, se croisant en une chorégraphie minutée qui présentait l'animation normale d'un donjon médiéval. Puis, au moment prévu, la voix de Noah intervint, articulant son texte avec une prononciation parfaite et une sonorité éclatante.

— Quelle belle journée pour passer votre armée en revue, mon roi ! s'écria-t-il.

Il traversait la scène près de Tom Squallus. Le « roi » avait un oreiller sous sa veste, créant ainsi une panse rebondie qui formait un effet comique par rapport à ses jambes maigrelettes. Il se tourna, les mains sur les hanches.

— Certainement, aboya Squallus. C'est un moment idéal pour répondre au désir de ma fille de mieux connaître la vie paysanne. Regardez, voici mon Astra qui arrive.

Petra apparut. Elle s'écarta d'un rempart en bois, et se plaça sous une lumière dorée. James n'eut pas besoin de jouer pour exprimer son étonnement ébloui devant la beauté de la jeune sorcière. Elle sourit poliment au roi obèse, puis se tourna (comme par hasard) vers James, et laissa son sourire devenir plus sincère et lumineux. La foule s'agita, et à nouveau, applaudit. La plupart des spectateurs connaissaient la scène, et savaient la signification particulière de ce moment, parce que la princesse venait de repérer (pour la première fois) le capitaine des armées royales qu'elle aimerait très bientôt. James – au moment précis demandé par son rôle – avança devant ses soldats alignés, et salua le roi, une jambe tendue en avant, son chapeau agité d'un geste grandiloquent. Des applaudissements retentirent, à la fois amusés et charmés, et James décida tout à coup que jouer était bien plus facile que ce qu'il avait cru.

L'acte I se poursuivit sans problème. James découvrit que son texte lui venait facilement, et qu'il le prononçait d'une voix sonore et bien articulée, veillant toujours à faire face à l'assistance, le menton levé. Durant le fameux discours que Donovan adressait aux soldats, James s'autorisa un coup d'œil en direction de la foule. Il la distinguait à peine à travers l'éclat aveuglant des lumières, mais il remarqua quand même le sourire heureux de sa mère ; la concentration féroce de sa sœur, qui tentait de suivre l'histoire ; et la grimace intéressée de Zane.

Durant un changement de costume, dans l'acte II, les costumiers arrachèrent vite la veste de James, et lui passèrent le foulard rayé d'un marin. Quand il revint sur scène, prêt à jeter son discours – si souvent répété – de ralliement des troupes, il vit Graham et Jason Smith pédaler sur le ventilateur. Il se lança dans son texte, essayant de retrouver la même colère et détermination qu'il avait ressenties à la première audition de son rôle, en début d'année.

— A moi, mes braves marins, à moi, mes fidèles ! cria-t-il. (Il détacha l'étui de son épée qu'il laissa tomber sur le sol, et sortit sa fausse baguette pour l'agiter vers le ciel.) Que tous les sorciers tendent leurs baguettes pour vaincre la plus violente des tempêtes nocturnes ! Par le matin, nous aurons vaincu, ou bien nous sombrerons dans le berceau de l'océan qui sera le dernier tombeau de notre gloire déchue !

Tandis que la foule applaudissait, sifflait et criait son enthousiasme, en arrière plan, Graham et Jason pédalèrent de plus belle. L'équipe des machinistes augmenta la force du vent, ce qui présumait de l'orage à venir. Et tout à coup, un énorme panneau de bois monta derrière les décors, révélant un ciel d'un bleu violacé balafré d'éclairs.

La pièce continua sur sa lancée, malgré les innombrables accrocs – erreurs, balbutiements, lignes oubliées et autres que le professeur Curry avait annoncés comme inévitables. Elle avait aussi promis que l'assistance le remarquerait à peine. Graham monta sur scène pour sa brève apparition, le visage ponceau, les yeux aussi ronds que des assiettes. Il s'était tellement inquiété de rater son entrée qu'il répondit avant l'heure à une question qui n'était pas encore posée. Le roi – Tom Squallus – bafouilla un peu, cherchant à rattraper la logique de son discours, pendant que Graham poussait un grand soupir soulagé et se tournait vers la foule, résistant à peine à son envie de saluer ses parents. Un peu plus tard, Ashley Doone mit tellement d'enthousiasme à jouer son rôle de méchante sorcière que James entendit des enfants pleurer dans la salle. Ensuite, pendant le duel magique entre Travis et Donovan – où les deux sorciers étaient suspendus en l'air, par un système compliqué de cordes et de poulies – James

perdit accidentellement son épée au cours d'une manœuvre d'escrime. L'accessoire s'écroula sur le sol, deux mètres plus bas, sous les yeux atterrés de James et Noah qui hésitèrent un moment. Pris d'une inspiration, James détacha sa ceinture, se saisit de son étui, et le brandit de manière triomphante au dessus de sa tête. Noah eut un grand sourire, et le duel se poursuivit, sous les applaudissements et les cris de la foule.

Enfin, arriva le grand final de l'acte III. Le roi était mort, Donovan vaincu, et Travis mortellement blessé. Il s'accrochait cependant à la vie pour sauver son Astra d'une potion de sommeil mortelle que lui avait versé la sorcière. Le château, frappé par un éclair, était en flammes tandis qu'un orage magique grondait sur l'incendie. Cette fois, James était à peu près certain d'avoir compris pourquoi *Le Triumvirat* était une tragédie. Il boitilla sur scène et se dirigea vers Petra devant l'entrée du château qui brûlait. Le décor s'agitait dans tous les sens, parce que Ralph et Sabrina les secouaient par derrière, de toutes leurs forces. Jason et Graham étaient à nouveau remontés sur la machine à vent et pédalaient avec énergie, pour que le ventilateur agite les drapeaux dans une bonne imitation de bourrasque déchaînée. Des lumières orange et blanches donnaient un bon effet du feu qui flambait et des éclairs qui tonnaient. James s'écroula de façon dramatique aux pieds de sa bien-aimée Astra. La princesse tomba à genoux près de James, comme pour l'implorer

— Venez, nous sommes presque libres, cria Petra. Le château est maudit, mais l'espoir demeure. Ô Travis, ne le laissez pas s'éteindre !

Comme James transpirait à grosses gouttes sous son costume, son visage brillait d'un effet tragique qui correspondait bien à la scène. Il eut un faible sourire quand Petra tendit la main vers son visage.

— Jamais je ne refuserai l'espoir, dit-il, puis il toussa et sa voix devint haletante : J'ai bravé la colère de la pire des tempêtes qu'un sorcier puisse conjurer. J'ai tout affronté pour pouvoir poser les yeux sur votre merveilleux visage, mais la vie reste-t-elle possible sans espoir ? Même si Dieu lui-même anéantissait la terre, mon amour pour vous perdurerait, ainsi que mon espoir d'une vie meilleure. Sauvez-vous, ma chère, et laissez-moi. Vous sachant sauve, je mourrai en paix.

— Il n'en est pas question, mon bien-aimé ! cria Petra. (Et même James fut impressionné par le mélange de colère et de désespoir qu'elle avait mis dans ces quelques mots.) Depuis des mois, des années maintenant, j'ai attendu d'être seule avec toi. Tu as rempli mes rêves et ma vie d'un amour désespéré. Je ne te quitterai jamais. Ma place est à tes côté, jusqu'à tes derniers moments. Ensuite, que ta mort détruise mon âme.

— Alors donne-moi dès à présent le témoignage de ton amour, dit James fermement. (Il se releva et tira Petra avec lui.) Après tout, un baiser guérit toutes les douleurs, et je l'ai attendu suffisamment longtemps.

Petra hésita, les yeux brillants d'émotion, et James fut à nouveau frappé par la réalité de son jeu. Pendant un bref moment, il fut heureux de ne jamais avoir répété auparavant cette scène intense avec la jeune sorcière : il était certain que l'alchimie spontanée qui existait entre eux ne pouvait arriver qu'une seule fois. Tenant toujours sa main droite, Petra se pencha vers lui. Elle ferma les yeux dès que les lumières baissèrent. Le ventilateur, lancé à pleine puissance, souleva ses longs cheveux noirs. James ferma les yeux, sans même se souvenir d'écarter ses lèvres de celles de Petra… tout à coup, une douleur affreuse au front le brûla bien plus que tout ce qu'il avait ressenti jusque-là. Il vacilla, et arracha sa main de celle de Petra pour la plaquer contre son front. Les lumières s'éteignirent, et la scène sombra dans l'obscurité.

Mais le ventilateur ne s'était pas arrêté. Au contraire, il semblait tourner plus fort encore, plus vite que James ne l'aurait cru possible. Repoussé par la puissance du vent, il tomba en arrière, la main

toujours crispée sur le front. Il y eut soudain un craquement sinistre et un bruit tonitruant. Vaguement, James compris que le ventilateur était tombé du plafond, et l'avait raté de justesse.

— Petra ! hurla-t-il en cherchant à se relever.

Il n'y avait sur la scène aucun mouvement autre que le ventilateur qui tournait toujours, malgré sa chute. Quelque chose n'allait pas. Diverses baguettes s'allumèrent autour de lui, et James eut le sentiment que les machinistes se précipitaient à la rescousse, désireux d'éviter que le reste du décor s'écroule. Il se mit à genoux, et chercha à comprendre ce qui arrivait.

— Arrête-le ! cria quelqu'un d'une voix désespérée.

— Je ne peux pas. Il tourne tout seul.

— Il va se détraquer. Attention !

Les spots se rallumèrent, et James en fut ébloui. Au même moment, le ventilateur produisit un grincement terrible et un bruit mécanique. Ses palettes tranchantes se libérèrent, et s'envolèrent, cisaillant le décor du château. Déséquilibré, les planches tremblèrent et commencèrent à basculer. Les accessoiristes s'écartèrent vivement, tandis que tout l'échafaudage s'écroulait dans un bruit d'enfer.

Étrangement, personne ne semblait blessé. James chercha partout, pour retrouver Petra. Comme il l'avait pensé, la porte du château était tombée devant lui, et pendant un moment, il fut certain que la sorcière était en dessous. Il se mit à genoux et regarda, mais il ne la vit pas. Elle avait dû s'échapper de l'autre côté. Quand le professeur Curry arriva sur la scène, plusieurs cris d'alarme retentissaient dans l'assistance. De nombreux spectateurs s'étaient levés et regardaient la scène avec inquiétude, appelant leurs enfants et les gens qu'ils connaissaient.

— Du calme, je vous en prie, du calme ! cria le professeur Curry mais sa voix fut perdue dans le chaos général. Nous n'avons aucun blessé. Restez à vos places. Tout est sous contrôle…

Le hurlement terrifiant d'une femme retentit dans l'amphithéâtre. James se retourna. La foule était devenue silencieuse, et tout le monde se tourna vers l'origine du cri. James, qui était en hauteur sur la scène, fut un des premiers à remarquer ce qui n'allait pas. Son sang se glaça.

Sa mère était debout. Les yeux écarquillés et sidérés, elle désignait un siège vide à côté d'elle :

— Elle a disparu ! hurla-t-elle, désespérée, en tentant cependant de contrôler sa panique. Lily a disparu ! Où est-elle ? Elle était là il n'y a pas deux minutes. Où est ma fille ?

Près de la sorcière, Zane regardait le siège vide entre lui et Ginny, puis il leva les yeux vers James et lui fit un signe entendu. Il plongea sous le siège, et réapparut quelques secondes après en tenant une paire de petites ballerines jaunes. Il les leva, le visage dramatiquement sérieux. Profitant du chaos et de l'obscurité, quelqu'un avait enlevé Lily au beau milieu d'un amphithéâtre rempli de sorciers. Ginny récupéra les chaussures que tenait l'Américain, et regarda autour d'elle, les yeux affolés.

— *Lilyyy* ! hurla-t-elle.

Sa voix se cassa sur un long cri. Immédiatement, l'assistance explosa dans une panique incontrôlable. Tout le monde se bousculait, soit vers les sorties, soit vers la scène, en criant des noms que personne n'entendait dans le brouhaha.

James passa dans les coulisses, arrachant son costume en chemin. Dans l'obscurité confuse, il voyait à peine la porte qui conduisait aux gradins. Il devait retrouver sa mère, et comprendre ce qui s'était passé. Il courut vers la sortie, mais quelque chose apparut dans l'obscurité, lui bloquant le passage. Coupé dans sa course, James leva les yeux et perdit l'équilibre. Il faillit télescoper l'obstacle qui le bloquait.

— Viens avec moi, mon garçon, grommela une voix profonde.

Une main brutale l'attrapa par l'épaule. Instinctivement, James se débattit, mais en vain. Il était furieux, mais sa colère se mêlait de panique.

— Lâchez-moi !

— Tu dois venir avec moi, insista Merlin, d'une voix basse et calme. Le Gardien est ici, James Potter, et il te cherche.

— Non ! cria James, qui s'écarta de toutes ses forces.

Il réussit à échapper à la poigne de Merlin, et chercha à sortir sa baguette. Quand Merlin fit un pas vers lui, James réalisa que l'enchanteur avait son bâton à la main. James se figea. Il n'avait aucun moyen de battre le directeur. Sans même réfléchir, il plongea en avant, et passa sous la main tendue vers lui.

— James ! rugit Merlin derrière lui.

James refusa d'écouter. Il traversa la porte et se perdit dans la foule, renversant plusieurs personnes sur son passage.

— Maman ! hurla-t-il en montant sur un siège pour scruter la foule. *Maman !*

Quand une main s'agrippa à sa manche, James bondit en avant, il sauta par-dessus le siège, et atterrit sur une dure silhouette qui tomba à la renverse et grogna :

— Ouille ! Tu es plus lourd que tu n'y parais !

— Ralph ! s'écria James, en se redressant. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Zane apparut lui aussi, et il aida Ralph à se relever.

— Nous devons filer d'ici, dit-il, en criant pour couvrir le tumulte de la foule. C'est la panique partout. Et nous savons parfaitement que Lily n'est pas là. Rose nous attend dans le château. Venez !

— Où est ma mère ? cria James, tandis que les trois garçons se faufilaient à travers la foule.

— Ton oncle Ron et ta tante Hermione l'ont emmenée dans la Grande Salle, répondit Zane. Ils sont avec elle. George et Ted ont déjà proposé de fouiller tout le château. Vu qu'il est impossible de transplaner dans l'enceinte de Poudlard, Lily doit bien être quelque part par là.

Le visage de Ralph était rouge de colère.

— Qui a fait ça ? demanda-t-il. Tu crois vraiment que c'est Tabitha Corsica ? Qu'est-ce que ça a à voir avec le Gardien ?

— C'est la seule chose qui a un sens, répondit James

Dès que les trois amis passèrent la porte voûtée qui les ramenait au château, Rose les vit. Elle bondit, et se précipita vers eux, le visage blafard et terrorisé. Encore haletant, James prit un bref moment pour leur raconter sa rencontre avec Merlin.

— Il a dit que le Gardien te cherchait ? demanda Rose. Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi ?

— Je n'en sais rien. (James secoua la tête.) En fait, Merlin sait quand même que quelque chose de très grave va arriver ce soir. Il voulait se débarrasser de moi.

— Personne n'a vu Tabitha cette nuit, intervint Ralph. Elle n'est pas venue pendant la pièce. Et Curry était furieuse contre elle. Elle doit avoir quelque chose à voir avec la disparition de ta sœur.

— Bien sûr qu'elle a quelque chose à voir, sans aucun doute, répondit une nouvelle voix.

James se tourna, et vit Scorpius qui approchait, le visage grave et inquiet.

— Écoutez, mon grand-père ne m'a jamais parlé de ça… (Il secoua la tête.) Ça ne va pas du tout. Je suis venu vous aider, si c'est possible.

— Tu prétends que ton grand-père ne t'a jamais parlé de la façon dont Tabitha devait devenir l'hôte du Gardien ? précisa Rose.

Scorpius croisa les yeux de Rose.

— Oui, répondit-il rapidement. D'accord, j'en sais un peu plus que ce je vous ai dit… mais à quoi bon vous l'expliquer maintenant ? L'important est d'aller chercher la sœur de James. Tu en penses quoi, Weasley ?

James avança vers Scorpius.

— Qu'est-ce que tu nous as caché ? demanda-t-il.

L'autre se tourna vers lui, avec impatience.

— Écoute, tout ce que je sais, c'est que ce n'est pas comme ça que le plan m'a été expliqué. Je ne connais pas les détails, mais je sais que ce n'est pas ça. Plus longtemps on passera à discuter ici, plus longtemps ta sœur sera en danger. C'est compris ?

James le regarda, les yeux étrécis.

— Tu dois être Scorpius, intervint Zane en lui tendant la main. J'ai beaucoup entendu parler de toi. Je suis Zane. Je te maudirai peut-être plus tard, mais pour le moment, autant en finir avec les présentations.

Ralph secoua la tête, impatienté.

— Venez ! Allons au moins jusqu'à la Grande Salle ! C'est là qu'est ta mère, James, avec tous les autres. Peut-être pourrons-nous les aider à fouiller le château.

James regardait toujours Scorpius.

— Non, dit-il. Il y a un seul endroit que je veux fouiller : la salle de bain des filles au premier étage, là où Henrietta a vu Tabitha pour la dernière fois.

Rose fronça les sourcils.

— Pourquoi serait-elle là ?

James courait déjà dans les couloirs, suivis par tous les autres.

— Je me suis demandé la même chose quand Henrietta nous en a parlé, avant la représentation, répondit-il, mais ensuite je me suis souvenu que c'était là que vivait Mimi la Geignarde.

— Mimi la Geignarde ? répéta Zane. Qui c'est ?

— Oh, c'est un fantôme qui hante les toilettes, répondit Rose. Elle vit là-haut parce que c'est là qu'elle a été tuée, il y a des décennies de ça.

Zane plissa le visage de dégoût, sans ralentir le pas.

— Elle est morte dans les toilettes ? Ça paraît plutôt étrange, vous ne trouvez pas ?

— C'est une histoire compliqué, répondit Rose, d'une voix fatiguée. Ce n'est pas seulement une salle de bain, c'est aussi l'entrée de… de… (Elle poussa un cri étouffé.) James, c'est ça !

De derrière son épaule, James lui jeta un coup d'œil, et il acquiesça.

— D'après Henrietta, Tabitha parlait toute seule devant le miroir, dans une langue étrangère.

Les yeux de Rose s'écarquillèrent.

— Bien sûr ! La lignée doit obligatoirement parler le fourchelangue, tout comme Voldemort. Elle a réussi à ouvrir la Chambre des Secrets, alors que la pièce a été condamnée depuis des années. Ça doit être là qu'elle a emmené ta sœur.

— Et c'est ça que je voyais dans mes rêves depuis toujours, dit James. Quel dommage que je ne l'ai pas reconnue plus tôt.

— Hey ! cria une voix grave derrière eux.

Les cinq élèves s'arrêtèrent net. Quand James pivota, il s'attendait à voir Merlin lui sauter dessus, le bâton déjà levé. Au contraire, deux sorciers plutôt minces émergèrent des ténèbres : l'un petit et maigre ; l'autre grand et négligé.

— Albus ! cria Rose. Ted ! C'est vous ?

— Oui, haleta Ted. James, c'est ta mère qui m'envoie. Elle se fait un sang d'encre à votre sujet.

— Et moi je suis venu parce que maman ne m'a pas vu filer, proclama Albus. Il n'est pas question que je reste assis sans rien faire.

— Ted, comment nous as-tu retrouvés ? demanda Zane, le front plissé.

Ted poussa un soupir fatigué.

— J'ai du flair… (Il se toucha le nez.) Le flair d'un loup-garou, pour tout te dire. Entre le savon de Rose et les bonbons à la menthe que Ralph transporte dans sa poche, vous êtes aussi faciles à renifler qu'un Strangulot mort.

— Eh bien, dis à maman que nous allons chercher Lily, dit James en se redressant. Nous savons peut-être où elle est et qui l'a prise.

— C'est vrai ? s'enquit Ted, très sérieux. C'est vraiment étonnant vu que toute la famille fouille le château pour la retrouver. Qu'est-ce que vous savez ?

— C'est trop long à expliquer, dit Rose. Albus, transmets-leur simplement le message. Nous allons la chercher.

— Pas question, dit Albus en secouant la tête. Elle est aussi ma sœur. Si vous savez où elle est, je viens avec vous.

— Albus ! cria James, c'est Tabitha Corsica qui l'a.

— Tabitha Corsica a enlevé Lily ? intervint Ted. Mais pourquoi aurait-elle fait ça ? Vous en êtes sûrs ?

— Oui, nous en sommes sûrs, affirma Ralph. Et nous n'avons plus beaucoup de temps.

— Alors pourquoi attendre ? demanda Albus, le visage grave. Je me fiche de qui a pris ma sœur. Nous discuterons des détails quand nous l'aurons récupérée. Venez !

Sans plus discuter, le petit groupe se mit à courir dans les couloirs. En montant les escaliers, James entendit Ted parler à voix basse derrière lui.

— Ralph, je suis vraiment désolé… Je ne sais pas quoi te dire… J'ai failli t'arracher bras…

— Ça va, haleta Ralph. N'en parlons plus.

— J'étais en colère… continua Ted. Petra et moi, ce jour-là… quand nous avons parlé, ça m'a… rappelé des souvenirs. Et vu qu'elle vivait la même chose, c'était… difficile…

James l'interrompit.

— Qu'est-ce que tu racontes, Ted ? Je croyais que Petra voulait te parler de… votre séparation ? Elle ne se remet pas que tu aies rompu…

Ils avaient atteint le sommet des escaliers, et James suivait Rose vers la salle de bain des filles.

— Quoi ? s'étonna Ted. Qui t'a dit ça ? C'est Petra qui a rompu avec moi, il y a des mois. Je pensais que tout le monde le savait.

— Non, répondit James. Pas du tout. Nous avons tous cru qu'elle était allée à Pré-au-lard pour se réconcilier avec toi.

— Vous avez cru que nous parlions de nous deux ? dit Ted avec un rire sans joie. Pas du tout. Nous parlions de ses parents. Tu te rappelles ce paquet qu'elle a reçu du ministère avant Noël ?

Alors que James s'apprêtait à répondre, Rose ouvrit la lourde porte de la salle de bain de l'étage. Elle se précipita à l'intérieur, suivie par Ralph et Scorpius. Il y eut un éclair rouge et un hurlement. Instinctivement, James repoussa Zane et baissa la tête. Un autre éclair de lumière rouge passa au-dessus de lui. Ted se précipita dans la salle de bain, roula sur lui-même, et atterrit sur un genou, la baguette en avant.

— Arrête ! hurla-t-il.

James était encore par terre, à la porte de la salle de bain. Il leva la tête, et vit Ralph étendu sur le carrelage, inconscient. Tabitha Corsica était penchée sur lui, les cheveux dénoués, les yeux sauvages. Elle avait un bras autour du cou de Rose qu'elle soulevait presque du sol. De l'autre main, elle pointait sa baguette sur la tempe de Rose.

— Eh bien ! s'exclama Tabitha. il y a beaucoup de monde pour la fête. Je n'avais pas pensé que vous viendriez aussi nombreux, ni aussi vite, mais c'est sans importance : je suis quand même prête.

— Tabitha ! cria Scorpius en avançant, la baguette pointée. Qu'est-ce que tu fais ?

— Comme si tu ne le savais pas, Scorpius Malefoy ! cria-t-elle avec un rire dément. Je pourrais te demander la même chose. Quand je t'ai vu accompagner ces gens-là, j'avoue que je me suis un peu posé des questions sur tes intentions.

— Ça ne devait pas arriver comme ça ! répéta Scorpius en avançant d'un pas. Je n'ai jamais accepté un enlèvement.

— Ton grand-père savait que tu n'aurais pas le cran de faire ce qu'il fallait cette nuit, Scorpius, annonça Tabitha d'un ton triomphant. Mais tu n'as jamais servi à rien. Après le petit service que tu nous as rendu l'été dernier, tu n'as été qu'un pion. C'est ton grand-père lui-même qui me l'a dit.

James se releva, et sortit sa baguette

— Quel service ? demanda-t-il. De quoi elle parle, Scorpius ?

— James, reste par terre ! cria Ted, sans quitter Tabitha des yeux. D'ailleurs, écartez-vous tous pendant que vous le pouvez.

— James, marmonna Rose, va-t'en.

Elle se tortillait et essayait d'échapper à la baguette de Tabitha. Mais la sorcière resserra sa prise sur son cou.

— Dis-leur, Scorpius ! ordonna-t-elle. Dis-leur quel ami fiable tu fais. Dis-leur que tu t'es moqué d'eux tout du long.

La baguette de Scorpius, pointée sur la sorcière, trembla légèrement. Quand le garçon pâle jeta un coup d'œil de côté, James remarqua ses yeux brillants et effrayés.

À nouveau, Tabitha eut un sourire.

— Tu devrais réfléchir, James Potter, et te demander comment j'en savais autant sur ce que tu faisais, et sur les endroits où tu étais. À ton avis, pourquoi étais-je aujourd'hui encore si bien préparée à ton arrivée ? Tu ne devines pas ? Je pense que devrais faire un effort.

Ce fut Albus, à la fois déçu et choqué, qui répondit, par-dessus l'épaule de James.

— C'est toi qui as la Carte du Maraudeur, dit-il. Mais Tabitha, pourquoi ?

— Oh, mon cher Albus, répondit Tabitha, l'importante question n'est pas « pourquoi » mais plutôt « comment ». J'ai cette carte parce que Lucius Malefoy a dans son équipe un très habile voleur. Pas vrai, Scorpius ?

Scorpius secoua la tête avec une colère qu'il ne chercha pas à cacher.

— D'accord, tais-toi, Corsica. Si tu insistes, je leur dirai moi-même. Voilà : c'est moi qui ai pris la carte et la cape. Tu es contente ? (Il baissa sa baguette, et se tourna vers James, le visage bouleversé.) Écoute, j'ai accompagné mes parents quand ils sont allés aux funérailles de ton grand-père. Je leur ai dit que j'attendrai dans la voiture, mais… j'ai menti. Pendant leur absence, je suis sorti de la voiture pour aller dans la maison. J'ai trouvé la chambre des tes parents, et j'ai fouillé, le plus vite possible. J'ai volé la Carte du Maraudeur et la cape d'invisibilité, pour obéir aux ordres de mon grand-père. Essaie de comprendre, James, j'étais… troublé. Je voulais impressionner mon grand-père, et lui prouver que j'étais un vrai Malefoy et un Serpentard. Je voulais lui montrer que je pouvais faire mieux que mon renégat de père. Mais je n'ai jamais pensé que ça me mènerait à ça. Je le jure.

James était absolument sidéré. Le souffle coupé, il demanda :

— Et la poupée ?

Scorpius ne pouvait plus soutenir le regard de James. Il détourna la tête, et eut un bref hochement.

— Elle ne faisait même pas partie du plan. Mon grand-père ignorait son existence. Je l'ai vue sur la table de chevet, j'ai pensé que ça pourrait m'aider. J'ai pensé aussi que ça impressionnerait mon grand-père. Et ça a été le cas, oui ! Il avait de grands plans pour cette poupée, bien qu'ils n'aient jamais marché comme il l'espérait.

Fou de rage, Albus se jeta en avant.

— Je savais que tu étais un rat ! s'écria-t-il. Je l'ai su dès que je t'ai vu.

James retint son frère, et étrangement, Albus se laissa faire.

— Mais pourquoi nous as-tu parlé de Tabitha ? demanda James. Pourquoi nous avoir montré les souvenirs de la Pensine ?

— Ne réponds pas à ça, Scorpius ! dit Tabitha. Assez parlé. Il est temps que commence le véritable travail de cette nuit. Fichez le camp, tous. Sinon, Weasley mourra. Et si vous pensez que je

bluffe, vous feriez mieux de réfléchir ! Je vous garantis qu'elle sera morte sur le carrelage quand je descendrai dans la Chambre des Secrets. Partez.

— Tabitha, tu es aussi folle que mon grand-père, cria Scorpius en colère. Laisse-la partir. Qu'est-ce que tu crois faire ?

Tabitha enfonça sa baguette dans la tempe de Rose.

— Je vais accomplir le travail pour lequel je suis née ! hurla-t-elle. Il y a un millier d'années que cette nuit a été prévue, et c'est moi qui serai l'âme de notre revanche. Je serai le poids de la balance. Je suis la lignée de Lord Voldemort !

Scorpius fit un pas en avant, sans même lever sa baguette.

— Toi ? ricana-t-il. Si tu le crois, c'est que tu as été trompée, comme moi. Nous aurions dû savoir, tous les deux, que jamais mon grand-père ne dirait à personne la vérité sur son plan. Pose ta baguette, et laisse-la partir.

Tabitha sembla se décomposer, les yeux de plus en plus sauvages et déments

— Nooon ! hurla-t-elle. Je suis la lignée. C'est mon devoir de descendre dans la Chambre de mon aïeul : je serai l'hôte du gardien.

— Non, ce n'est pas toi, déclara Scorpius d'une voix ferme. Si tu l'étais, tu aurais été capable d'ouvrir seule la Chambre des Secrets. Mais ce n'est pas le cas. Tu as essayé, de toutes les forces, mais tu ne parles pas fourchelangue. Tu n'es rien de plus qu'une diversion pour nous retarder. Et c'est pour ça que mon grand-père a voulu que je leur montre les souvenirs de la Pensine : pour leur faire croire que la lignée, c'était toi. Il voulait les empêcher de découvrir la vérité avant qu'il soit trop tard.

— Nooon ! hurla une fois de plus Tabitha.

Elle ferma les yeux, et tout à coup, se secoua. Elle relâcha sa prise sur le cou de Rose et pointa sa baguette sur Scorpius.

— *Avada Kedavra !* hurla-t-elle folle de rage.

Un éclair vert et mortel jaillit de la baguette. Instinctivement, Scorpius plongea de côté, évitant le sortilège comme il l'avait pratiqué, encore et encore, dans le club de Défense. Le sortilège de la Mort le manqua de quelques centimètres et heurta derrière lui le mur, qui explosa dans un craquement sonore. Mais le mouvement de Scorpius l'avait déséquilibré. Il tomba à la renverse et sa tête frappa violemment le rebord du lavabo. Il s'écroula. Au même moment, James vit la bouche de Rose se serrer. Sa cousine donna un violent coup de pied en arrière, heurtant le tibia de Tabitha. La sorcière poussa un cri de colère et de douleur, et elle trébucha. Rose s'échappa de son bras, et plongea en avant. Ted avança vers Tabitha, mais elle n'avait plus la force de se battre. Elle laissa tomber sa baguette, et s'écroula par terre, la tête cachée dans les bras, sur ses genoux repliés.

— Il va bien ? demanda Rose, en s'approchant du corps de Scorpius.

Albus traversa la pièce et pointa sa baguette.

— S'il n'est pas mort, dit-il, je vais le tuer.

Gentiment, James repoussa son frère, et s'approcha du garçon dont la tête saignait sur le carrelage.

— Recule, Al. Tu le tueras plus tard. Pour le moment, je pense qu'il va bien.

Avec un grognement de douleur, Ralph se rassit, et se frotta la tête.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? gémit-il. Je suis mort ?

— Tabitha t'a stupéfié, répondit Zane en l'aidant à se relever. Tu as de la chance qu'elle n'ait rien fait de pire. Parce qu'elle a méchamment déraillé ensuite.

— Je suis la lignée, sanglota Tabitha. J'ai senti la main du Seigneur des Ténèbres me guider. C'est ce qu'on m'avait promis ! Que mes parents seraient vengés. Personne d'autre ne remplit les conditions de la prophétie. Je suis la seule orpheline qu'il y ait à l'école. Ça doit être moi.

Ted sursauta, et regarda Tabitha d'un œil dur.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

La sorcière en larmes leva sur lui des yeux furieux.

— Je suis la seule orpheline de Poudlard, Ted lupin ! cria-t-elle. Depuis que tu as quitté l'école, il ne reste que moi. Or la prophétie dit qu'un enfant né dans une tragédie sera l'hôte du Gardien. Mes parents sont morts, depuis des années. Lucius Malefoy m'a confirmé que le ministère avait tué mon père, et ma mère est morte de chagrin après ma naissance.

Ted secoua la tête, très lentement.

— Ce n'est pas vrai, dit-il. (Il se tourna pour regarder James, le visage très grave.) Alors, personne d'autre que moi ne le sait ? Je pensais qu'elle vous l'avait dit aussi, comme à moi.

— Qui ? s'enquit James en secouant la tête. Ted, dis-nous de qui tu parles ?

— Ce jour, à Pré-au-lard, répondit Ted, elle avait besoin de me parler parce qu'elle venait de découvrir la vérité sur ses parents. Elle voulait le dire à quelqu'un qui avait traversé la même tragédie et connu les mêmes pertes. Elle ignorait tout avant de recevoir le paquet du ministère. Et elle n'arrivait pas le supporter… C'est un sacré choc de découvrir ça tout à coup, si vite…

James avança d'un pas

— Petra ? Tu dis que le paquet qui venait de son père…

Il s'interrompit quand Ted fronça les sourcils, et secoua la tête.

— James, le paquet ne venait pas de son père. C'est le ministère qui l'a envoyé. Il s'agissait des possessions que son père avait laissées en mourant, à Azkaban, il y a des années. Par testament, il les lui avait léguées à Petra. A 17 ans, elle est devenue majeure, et le ministère lui a délivré son legs. Petra ignorait que son père avait été incarcéré. Parmi de vieux habits, elle a trouvé un message, adressé à la petite fille que son père n'a jamais connue. Il lui disait être certain que ses gardes le tueraient bientôt, et qu'il ne pouvait rien faire pour les en empêcher. D'après lui, les gardes croyaient qu'il se taisait pour protéger ses anciens employeurs Mangemorts, mais ce n'était pas le cas. Il n'avait rien su à leur sujet, pas connu leur nom, ni même vu leurs visages. Il voulait que Petra sache qu'il aurait tout avoué pour pouvoir être auprès d'elle, et surtout, qu'il l'aimait, et qu'il était désolé de ne jamais pouvoir être là pour elle.

James arrivait à peine à accepter cette horrible hypothèse.

— Alors, c'est Petra ? chuchota-t-il. C'est impossible !

Ted hocha la tête, très sérieux.

— Elle en doutait elle-même au début. Elle est allée voir Merlin, et lui a montré la lettre. Il a proposé de la laisser découvrir la vérité dans le miroir magique qu'il possède, mais il l'a avertie qu'elle pouvait ne pas vraiment souhaiter la connaître. Petra a quand même regardé. Elle a vu… *exactement* ce qui est arrivé. Ils ont jeté son père dans la fosse des Détraqueurs. C'était… c'était horrible. Elle en est sortie effondrée.

Les yeux écarquillés, Rose regarda James, puis Ted.

— Elle n'a jamais dit à personne qu'elle était orpheline. Nous avons tous cru qu'elle avait des parents, comme tout le monde.

— Elle a été élevé par ses grands-parents, mais elle n'en parle jamais, répondit Ted. Nous autres, les Gremlins, nous les avons vus parfois à la gare, et même s'ils paraissaient âgés, nous pensions que c'étaient ses parents. Comme elle ne parlait jamais d'eux, nous avions deviné qu'elle ne menait pas une vie familiale très heureuse. La seule chose qu'ils lui aient dite est que sa mère est morte à sa naissance. Ils n'ont jamais parlé de son père, et Petra avait appris depuis longtemps à ne pas poser de questions.

— J'aurais dû le savoir, dit James, en effleurant son front. Je l'ai vue dans mes rêves, encore et encore. Je pensais que c'était Tabitha, parce que je ne voyais pas son visage, mais bien sûr, c'est normal. Cette forme noire, dans le coin… celle qui parle toujours des disparus. Il lui disait qu'elle aurait la possibilité de les venger, et de les faire revenir. D'ailleurs, je les ai vus… ses parents, se refléter dans une piscine d'eau noire. Petra est persuadée que le ministère a tué son père, que sa mère en est morte, et maintenant elle veut faire ce qu'elle pense être juste pour ramener ses parents à la vie. D'ailleurs, la forme sombre dans mes rêves lui a dit que c'était le seul moyen de payer sa dette : du sang pour du sang.

— Lily ! haleta Rose, la main sur la bouche.

— Petra ne ferait jamais ça ! affirma Albus en secouant la tête. Petra ne ferait jamais de mal à Lily. Vous ne croyez pas ?

— Morganstern ? s'écria Tabitha dans un sanglot. C'est impossible !

— Pas vraiment, répondit une autre voie morose. Tout est possible, quand on y réfléchit.

Tout le monde se retourna vers une silhouette spectrale qui flottait au-dessus de la fenêtre, dans un coin de la salle de bain.

— Mimi ! s'exclama Rose. Depuis combien de temps es-tu ici ?

— C'est ça Mimi la Geignarde ? demanda Zane un sourcil levé. J'espérais quelque chose de plus… euh…

— C'est très mal élevé de parler des gens comme s'ils n'étaient pas là, protesta Mimi d'une voix geignarde. Bien sûr, techniquement, je ne suis pas vraiment… là. Mais quand même ! D'ailleurs, j'ai l'habitude qu'on m'ignore.

Elle poussa un énorme soupir. James intervint :

— Désolé, Mimi, mais c'est très important. Qu'est-ce que tu sais de tout ça ?

— Ah, à présent, tu as besoin de Mimi, non ? *Qu'est-ce que tu as vu, Mimi ? Dis-nous tout ce que tu sais, Mimi ?* Mais dès que vous êtes au courant, dès que je parle, on m'ignore. Tout le monde abandonne la pauvre et pathétique Mimi la Geignarde. C'était la même chose avec ton père, James Potter. Ton frère lui ressemble beaucoup, même s'il n'a pas cette cicatrice bizarre en forme d'éclair sur le front.

— Mais de quoi elle parle, James ? demanda Albus à mi-voix.

James secoua la tête.

— Je suis désolé, Mimi, mais c'est vraiment très sérieux. Notre sœur est en danger. Tu dois nous aider.

— Je sais, roucoula Mimi. Pauvre petite Lily. Peut-être que son fantôme me tiendra compagnie, ici dans les toilettes.

— Mimi ! cria James en colère.

Rose l'interrompit en posant une main sur sa poitrine, l'empêchant d'aller plus loin. Elle se tourna vers la figure spectrale, avec sur le visage une expression pensive.

— Tu sais, Mimi, si tu nous aides, je suis certain que le père de Lily te serait vraiment très reconnaissant. Il viendrait sûrement te rendre visite, pour te dire à quel point il a apprécié ton aide.

Mimi regarda Rose, d'un air sceptique.

— Harry ? Sûrement pas. Euh… tu crois ? Il ne se souvient probablement pas de moi.

— Je suis certaine du contraire, affirma Rose. Je l'ai souvent entendu parler de toi. Il sera certainement très content de… euh – papoter avec toi.

Mimi sembla s'éclairer à cette perspective.

— Tu le crois vraiment ? Oh, ça fait bien longtemps, mais je savais bien qu'un jour, il reviendrait. J'ai toujours eu avec lui un lien spécial.

— Oui, approuva Rose. Mais d'abord, raconte-nous. Qu'est-ce que tu as vu ? Qu'est-ce que tu sais au sujet de Petra ?

— Oh, oui, dit Mimi, à nouveau au morose. Pauvre petite. Elle n'est jamais venue me parler, vous savez, et pourtant elle est restée très longtemps ici. Elle croyait probablement que je ne pouvais pas la voir sous sa cape d'invisibilité, mais ces choses-là ne marchent que pour les vivants.

Zane fit un pas en avant.

— C'est Petra qui a la cape ? Quand est-elle venue, Mimi ? Qu'est-ce qu'elle a fait ?

Mimi descendit un peu, s'approcha de Zane et posa sa main spectrale sur son épaule.

— Elle est souvent venue ici ! Elle a passé presque tout son temps dans la salle de bain durant les vacances, quand il y avait peu de monde à l'école. Mais ces derniers temps, elle venait au moins une fois par semaine. Je ne sais pas ce qu'elle faisait en bas, parce que bien sûr je ne… euh… la suivais pas. Elle est arrivée il n'y a pas vingt minutes, en portant la petite Lily. Juste avant que Tabitha survienne à son tour, avec cette carte ridicule.

— Où Petra a-t-elle emmené Lily, Mimi ? demanda Ted d'un ton impatient. Sont-elles descendues toutes les deux dans la Chambre des Secrets ?

— Bien entendu, dit Mimi, en jouant les coquettes. Que tu es bête ! Où veux-tu qu'elles aillent sinon ?

— Pourquoi ne l'as-tu dit à personne ? grommela Albus, exaspéré.

Mimi le fixa d'un œil humide.

— Parce que personne ne me l'a demandé, répondit-elle simplement.

James se tourna, et avança jusqu'au milieu de la pièce.

— Comment on descend en bas ? demanda-t-il. Où est la porte ?

Tabitha était toujours écroulée sur le sol, sous l'œil vigilant de Ted Lupin

— Ah ! s'exclama-t-elle. Tu ne passeras jamais. Si moi, je n'ai pas réussi à ouvrir la porte, personne ne le pourra. Il y a que la véritable lignée qui peut prononcer l'incantation et ouvrir la Chambre des Secrets.

— C'est vrai, Mimi ? demanda Rose, en se tournant vers le fantôme.

— Oh, non ! s'exclama Mimi, en secouant la tête. Non non non. Beaucoup de gens ont ouvert la chambre. Même cet horrible Ron Weasley y est arrivé, il y a quelques années, simplement en imitant les sons qu'Harry Potter avait produits. Si lui l'a pu, n'importe qui le peut aussi.

— Espèce de misérable petite… cria Tabitha en se relevant. Tu m'as regardé agir tout le temps, et jamais… Tu m'as laissé me ridiculiser !

Mimi éclata en sanglots.

— Tu n'avais pas besoin de mon aide, dit-elle.

— Mimi, dit James sérieusement, en s'approchant du fantôme. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Pourrais-tu nous dire l'incantation ?

— Je te l'interdis ! hurla Tabitha d'une voix stridente.

— J'en ai assez de toi, Corsica, avertit Ted, en levant sa baguette. Tu te tais, ou je te stupéfie. Tu ne mérites pas mieux !

Mimi ignora Tabitha

— C'est un bruit horrible, répondit-elle. Ça me donne des frissons de l'entendre, même si je suis morte. Je me précipitais toujours dans mon tuyau d'évacuation chaque fois que Petra s'apprêtait à le dire.

— Je t'en supplie, Mimi, insista Rose. Comment on y va ? Il faut qu'on descende.

Mimi jeta un coup d'œil en direction de Rose, un sourcil levé.

— Tu crois vraiment qu'Harry va venir me rendre visite ? Tu le promets ?

— Je le promets, affirma Rose. Je t'en prie, dis-nous.

Mimi soupira, puis elle glissa lentement jusqu'au centre de la pièce. Puis elle ouvrit la bouche et produisit un son horrible et sifflant. C'était à la fois guttural et gargouillant. James sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Quand le fantôme eut terminé, Zane regarda autour de lui, et demanda :

— Alors, qui essaye ? Je n'arriverai jamais à faire un son pareil.

Ralph prit une profonde inspiration.

— Je vais essayer, annonça-t-il, résigné. Après tout, je suis un Serpentard.

Personne ne lui contesta ce droit. Ralph ouvrit la bouche, et répéta le son aussi bien que possible. D'après James, c'était tout à fait remarquable puisqu'il avait senti à nouveau ce frisson glacé lui parcourir l'échine. Dès que Ralph termina, il y eut un grondement sonore dans la salle de bain. Le lavabo, derrière Ralph, commença à s'abaisser, s'enfonçant dans le sol. Quand Tabitha poussa un cri et s'écarta, son visage pâle était un masque d'émerveillement et de jalousie.

— Venez, dit Ted, gravement. Nous devons vous dépêcher.

— Tu ne peux pas venir, Ted, dit Rose en lui touchant le bras. À moins que tu n'aies l'intention d'emmener Tabitha. C'est une « septième année », je pourrais peut-être la surveiller, mais tu seras bien meilleur que moi.

Frustré, Ted grimaça et agita sa baguette. Finalement, il accepta.

— D'accord, allez-y, dit-il à contrecœur. Je surveille Corsica, mais nous ne partirons pas avant que vous reveniez, c'est compris ? De plus, il n'y a que Petra là, en bas. Vous devriez pouvoir lui faire entendre raison. Elle n'a jamais fait de mal à personne.

James hocha la tête, mais il n'était pas aussi confiant que le sorcier : Ted n'avait pas vécu les mêmes rêves que lui.

— D'accord, allons-y.

Il prit une profonde inspiration, et se tourna vers l'ancien escalier.

— James ? appela Ted. Rappelle à Petra ce qu'elle m'a dit : ce n'est pas le bon moyen. Dis-lui bien que j'ai dit ça.

Une fois de plus, James acquiesça puis il plongea dans l'escalier, et ses amis le suivirent de près



Chapitre 19 : Le sacrifice

James alluma sa baguette en descendant l'ancien l'escalier de pierre. Rose et Albus le suivaient, tandis que Ralph et Zane formaient l'arrière-garde. Depuis l'atroce élancement qu'il avait ressenti en embrassant Petra, sa cicatrice fantôme était restée douloureuse. Maintenant qu'il s'enfonçait dans les profondeurs de Poudlard, la douleur devenait un battement sourd et régulier.

— Je suis déjà allée une fois dans la Chambre des Secrets, annonça Rose. (Sa voix renvoyait des échos dans l'espace sombre et caverneux.) Il y a des années, on pouvait la visiter en découvrant Poudlard. Mes parents ont refusé de descendre avec moi. D'abord, ils la connaissaient déjà, et ensuite, ils refusaient de revivre des souvenirs pénibles. Je suis descendue avec oncle George. Sincèrement, il n'y a pas grand-chose à voir depuis que le basilic mort a été enlevé. Ce n'est qu'une grande caverne souterraine, dont la plus grande partie est éboulée.

James poussa un cri étouffé, et vacilla, avant de se figer. D'un geste la main, il prévint les autres de s'arrêter, puis il leva très haut sa baguette pour éclairer l'espace devant lui.

— Et ça ? demanda-t-il, le souffle coupé. Ça faisait partie de la visite que tu as faite, Rose ?

Derrière lui, Rose resta silencieuse un moment, les yeux écarquillés. Albus, Ralph et Zane s'étaient immobilisés, et aucun d'eux ne parlait.

Un mètre à peine avant les pieds de James, le sol s'arrêtait net, devant une crevasse béante. La noirceur du gouffre indiquait des profondeurs insondables, et des sifflements affreux vibraient dans l'obscurité du trou infernal. Quand James pencha sa baguette, la lumière se refléta sur les lames de faux gigantesques qui s'agitaient.

— Non ! haleta Rose. Pas du tout, je n'ai jamais vu ça dans mon ancienne visite. D'où ça vient ?

— Je dirais que ça a été ouvert récemment. (Zane pointa le doigt.) Regardez !

James remarqua alors ce que signalait l'Américain : d'énormes portes de pierre, de l'autre côté… au-delà du gouffre qui les en séparait.

— Comment Petra a-t-elle pu les ouvrir ? s'étonna Rose. Elles doivent peser des tonnes.

Ralph gesticulant en indiquant le gouffre et les lames menaçantes.

— Ce qui m'intéresse surtout, indiqua-t-il, c'est comment elle a traversé ça. Jamais nous ne pourrons la suivre.

James se baissa et saisit un gros caillou. Il le soupesa dans sa main, puis le lança, aussi fort que possible, par-dessus le gouffre. Le caillou tourbillonna dans l'obscurité et, tout à coup, une des lames magiques se projeta en l'air, le coupant en deux, avant de s'enfoncer à nouveau dans le gouffre.

James jeta un coup d'œil aux autres. Rose et Ralph avaient les yeux écarquillés. Zane haussa les épaules, indiquant que c'était sans espoir. Mais Albus prit une grande inspiration.

— Je pense connaître une façon de traverser, dit-il, comme s'il l'admettait à contrecœur.

— Quoi ?

Sidéré, James se tourna pour regarder son frère. Albus avait reculé de quelques pas, pour revenir à la base des marches de l'escalier. Il jeta un coup d'œil derrière lui.

— C'est papa qui me l'a appris, dit-il. Une fois, ça lui a sauvé la vie. Peut-être pourrons-nous l'utiliser pour sauver Lil. (Il tendit sa baguette vers les escaliers, et cria aussi fort que possible :) *Accio* balai !

Presque une minute passa. James commençait à douter que le sortilège ait fonctionné quand un cri rageur renvoya des échos en haut des escaliers :

— Nooon ! hurlait Tabitha. Pas mon balai ! Je vous l'interdis !

Ted cria encore plus fort qu'elle :

— Attention à vous, il arrive !

Le balai glissa dans les escaliers, et s'arrêta à côté d'Albus. En entendant la vibration magique qu'il produisait, James se souvint tout à coup du désastre provoqué l'an passé par ce même balai, quand James avait tenté de le maîtriser. Zane fit un pas en avant pour examiner le balai et Albus.

— Tu n'es pas sérieux ? dit-il. Ce truc appartient à Tabitha. L'année dernière, nous pensions que c'était le bâton de Merlin. Tu n'as pas l'intention d'essayer de traverser le gouffre sur ce machin-là ?

— Maintenant, c'est *mon* balai, répondit Albus, le visage dur. Tabitha me l'a donné – même si je pense qu'actuellement, elle doit le regretter.

— Mais tu ne peux pas traverser en volant ! s'exclama Rose. Tu as vu ce qui est arrivé au rocher ? Je ne sais pas comment Petra est passée avec Lily, mais il doit y avoir un autre moyen.

Albus récupéra son balai, et avança jusqu'au bord du gouffre avant de l'enfourner.

— Ce balai n'est pas ordinaire, Rose. Je ne sais pas où Tabitha l'a obtenu, ni comment il fonctionne, mais je t'assure qu'il sait ce qu'il doit faire. D'une certaine façon, c'est un peu l'inverse de l'*Eclair-de-Tonnerre* de James. Ce balai *sait* où aller, et il le met dans la tête de celui qui le monte. Le balai ne nous laissera pas couper en deux. De plus, nous n'avons pas d'autre choix. James, monte derrière moi, et tiens-toi aussi fort que possible.

James déglutit, mais il grimpa derrière son frère, et lui serra la taille à deux bras.

— Attendez ! cria Rose. C'est complètement dément.

— C'est bien pourquoi nous ne pouvons pas attendre, Rose, dit James en grinçant des dents. Si nous réfléchissons, nous réaliserons que c'est dément, et ça ne nous avancera à rien. Fonce, Al.

James sentit son frère se raidir. Ensemble, ils décolèrent au moment où Rose se jetait en avant pour attraper le bras de James. La jeune sorcière paraissait terrifiée, mais Albus accéléra, emportant James avec lui.

Sous le poids conjugué des deux frères, le balai plongea un peu, et James préféra fermer les yeux. Il était collé à Albus, qui se pencha en avant sur le manche, pour chercher à prendre de l'altitude. Le balai répondit : il remonta, et accéléra. James avait toujours dans la main sa baguette allumée. Il la détacha de la taille de son frère, et tendit le poing en avant, luttant contre la force de l'accélération. La baguette éclaira une longue lame d'acier qui les frôla, tranchant l'air avec un sifflement menaçant. Albus s'inclina et évita d'un cheveu d'être coupé en deux. Étrangement, le balai semblait déterminé à suivre un chemin précis : il plongeait et zigzaguait à toute vitesse pour éviter le barrage meurtrier. James se concentrait sur le fait de rester en selle, gardant son corps aussi près que possible de celui de son frère. Il entendit un crissement et une des lames découpa sa robe derrière lui. Malheureusement, quand James sentit le métal lui frôler le dos, il poussa un cri et sursauta, ce qui déséquilibra le balai.

Albus jura et tenta de rectifier la trajectoire, mais en vain. Le balai avait perdu son élan. Il se déroba sous les deux frères, et James réalisa qu'ils avaient malgré tout traversé le gouffre. Tout à coup, un mur de pierre apparut devant eux, comme s'il leur tombait dessus. Albus releva le manche, essayant d'aider son balai, mais il se trouvait trop haut. Le manche se mit quasiment à la verticale, évitant toujours les lames des épées. Et tout à coup, il y eut un vif éclat de lumière, et James tourbillonna en tombant. Il chercha quelque chose à quoi se retenir – en vain. Il atterrit violemment sur un sol de pierre, roula sur lui-même, et s'immobilisa. Inquiet, il s'examina rapidement : il avait au menton une coupure qui saignait, mais rien de plus.

Puis il se tourna vers son frère. Albus était tombé à trois mètres de lui, dangereusement proche du précipice qu'ils venaient juste de traverser. Il gémit en se tenant la tête. James se redressa en vacillant, et se précipita vers son frère.

— Al ! cria-t-il. Ça va ?

— Je pense que mon atterrissage n'était pas au point, répliqua Albus. C'était dément, non ? (Il secoua la tête, comme pour s'éclaircir les idées et aussitôt poussa un cri de douleur.) Ouille !

James baissa les yeux.

— Oh non ! Je crois qu'on l'a cassé !

— Ma jambe ? demanda Albus, qui examinait son tibia d'un œil critique. Ouille ! Ça ne me paraît pas normal qu'elle soit tordue dans cette direction, mais ce n'est pas très grave. Mrs Gaze va réparer ça en moins de deux.

Surpris, James cligna des yeux, et regarda la jambe cassée de son frère.

— Oh. Euh… je ne parlais pas de ça. Désolé, Al. Mais on a aussi cassé ton balai.

Il désignait du doigt l'ex-balai de Tabitha, coupé en deux.

— Oh, non ! cria Albus horrifié. Ça me fait encore plus mal que ma jambe. Comment allons-nous retraverser ?

Il récupéra les deux morceaux du balai et les fixa avec des yeux affolés.

James secoua la tête.

— Comme tu l'as dit, il faut d'abord sauver Lily. Ensuite nous réfléchirons au reste.

Albus tenta de se redresser, mais il cria aussitôt, et retomba lourdement.

— Je ne peux pas, James. Soit tu me portes, soit je suis coincé ici.

James ressentit soudain un élan de colère désespérée

— Tu es fou ? Je ne peux pas le faire tout seul !

— C'est de ta faute, je te signale, rétorqua Albus. C'est toi qui nous as déséquilibrés sur le balai. Si on n'était pas tombé, sombre abruti, je ne serais pas dans cet état.

— Moi ? protesta James. Tu es gonflé ! Qui a eu l'idée grotesque de traverser ce truc mortel sur un balai pas fiable ?

— Je n'ai pas remarqué que tu avais des idées plus brillantes ! hurla Albus.

— Tais-toi ! dit tout à coup James.

— Ne me dis pas de me taire, crétin ! hurla son frère. Si ma jambe s'était décrochée, je l'utiliserais pour te taper dessus !

— Tais-toi ! insista James.

Il agita la main d'une façon frénétique et tendit l'oreille. Cette fois, Albus se tut, et écouta aussi, le front plissé.

— J'entends des voix, chuchota-t-il. Du moins ça y ressemble. Ça fiche la trouille.

— Ça vient de la caverne là-bas devant, dit James.

Il la désigna du doigt. Maintenant que ses yeux s'étaient ajustés à l'obscurité, il voyait une lumière verte briller devant lui.

— Vas-y, James, chuchota Albus avec urgence. Va chercher Lily, si tu peux. Et si tu ne peux pas, je jure que je te tuerai.

— D'accord, acquiesça James. J'espère que personne ne s'en chargera avant toi.

Il prit une grande inspiration, les yeux toujours fixés sur la lumière verte à l'entrée de la caverne, puis il commença à avancer vers elle. Sa cicatrice fantôme se mit à battre, d'une note douloureuse et intense. Elle vibrait à ses oreilles, tambourinait au rythme de son cœur. Petra ne pouvait pas faire de mal à Lily, se répétait-il. Mais était-ce la vérité ? Il aurait vraiment voulu y croire, mais il se souvenait de ses rêves… se souvenait de la voix doucereuse, qui insistait, tentait, convainquait avec des mots de plus en plus précis. Cette voix avait promis à Petra de lui rendre ses parents, si elle acceptait la plus douloureuse des épreuves et payait le prix du sang. Petra, de toute évidence, n'était plus dans son état normal. Sous le contrôle de cette voix horrible, elle était dans une sorte de transe, soumise au dernier lambeau de l'âme de Voldemort qui battait dans ses veines. Mais alors que James approchait de l'entrée de la caverne, il réalisa que ce n'était pas totalement la vérité. Bien sûr, Petra avait été influencée, mais elle n'avait pas été *forcée* d'agir. L'essence de Voldemort ne suffisait pas à prendre le contrôle d'elle-même, ça ne pouvait que la tenter, chercher à la persuader. Petra subissait surtout l'influence de son cœur brisé qui la créait en elle une rage profonde et dissimulée. Elle éprouvait le besoin désespéré de se venger de ceux qui lui avaient pris ses parents. Écartelée par ses émotions, Petra était prête à faire *n'importe quoi* – James en était conscient – parce qu'elle avait la conviction de réparer les torts qu'on lui avait causés.

En y pensant, James frissonna. Au même moment, il entra dans la caverne, et il vit.

Il y avait une vaste piscine d'eau noire, éclairée de l'intérieur par une lumière verte. Il y avait aussi Petra. Elle portait toujours la robe rose de la princesse Astra. Les boucles de ses cheveux s'aplatissaient et son maquillage avait coulé, formant des traînées sur ses joues. Elle pleurait. Malgré ça, elle tendait sa baguette, la braquant sur Lily qui se tenait devant elle, immobile et figée, comme une marionnette. En arrière-fond, la voix horrible et trop aiguë insistait, bien que James ait d'abord du mal à percevoir les mots exacts. Quand il avança, James entendit :

— Le garçon arrive, James Potter, dit la voix avec un plaisir malsain. Regardez-le, ma chère. Il arrive, comme nous l'avions prévu.

James poussa un cri étouffé en entendant son nom prononcé par cette voix terrible. Mais alors, Petra se tourna vers lui, et le hurlement de James se fit plus aigu. Il frissonnait de tout son corps parce que la douleur sur son front devenait atroce. Les yeux de Petra étaient morts, éteints. A la lueur verdâtre qui émanait de la piscine, son visage était aussi inexpressif qu'un masque. Elle tenait à la main la poupée vaudou volée, et James réalisa que quelqu'un avait dessiné dessus un éclair vert, en guise de cicatrice sur son front.

— James, dit Petra d'une voix blanche, la baguette toujours pointée vers Lily. Tu n'aurais pas dû venir. C'est trop tard maintenant.

Malgré son agonie, James vacilla en avant, approchant plus près de la piscine.

— Petra, que… qu'est-ce que tu fais ?

La jeune sorcière haussa légèrement les épaules, puis elle tourna son regard vers Lili.

— Je vais accomplir le travail pour lequel je suis née, répondit-elle, répétant de façon étrange les mots de Tabitha Corsica. (Elle hocha la tête en direction de Lily, et dit :) Tu sais quoi faire, ma chérie.

Sans cligner des yeux, Lily avança lentement jusqu'à la piscine lumineuse. Ses pieds nus ne faisaient aucun bruit sur le sol de pierre. James vit que des marches grossièrement taillées s'enfonçaient dans l'eau. Très lentement, Lily se mit à descendre. Avec un choc horrifié, James réalisa que sa sœur était soumise au Sortilège de l'Imperium.

— Je suis désolée, James, dit Petra. Je sais que tu ne peux pas comprendre pourquoi tout ça doit arriver. Au début, moi aussi, j'ai trouvé cette épreuve affreuse, mais maintenant je comprends que c'est le seul moyen. Vraiment, c'est mieux pour tout le monde, même pour Lily. Tu dois me faire confiance.

— … tu dois me faire confiance, répéta en écho l'horrible voix sifflante.

D'ailleurs, cette voix insidieuse semblait parler en permanence, comme pour imprimer ses mots dans le crâne de Petra – comme pour les lui souffler !

— Lily ! appela James, en faisant un pas en avant. Arrête !

Les yeux de Lily ne clignèrent même pas. Elle descendit une autre marche dans la sinistre piscine. James chercha désespérément sa baguette, mais il ne la trouva pas dans sa poche. Trop tard, il réalisa qu'il avait dû la perdre en tombant avec son frère du balai. Il se mit à courir avec l'intention de saisir sa sœur et de l'empêcher de force de descendre dans l'eau, mais dès qu'il s'approcha d'elle, quelque chose le repoussa. Il fut violemment éjecté en arrière, comme par une corde attachée à sa taille. Il heurta de tout son poids le mur couvert de mousse, et s'écroula à terre, le souffle coupé.

— Un à la fois, James, dit tristement Petra, la baguette toujours pointée sur Lily. Je suis désolée. Je t'en prie, ne recommence pas. Je ne veux pas vous faire mal, ni à toi ni à elle, avant que tout soit terminé.

James avait du mal à retrouver son souffle. Sur son front, la cicatrice fantôme le brûlait comme un tisonnier enfoncé dans son crâne. La voix affreuse renvoyait tous les mots de Petra, et pour la première fois, James se demanda si la jeune sorcière était consciente de cette autre présence. Était-il possible qu'elle ne réalise même pas qu'elle était sous influence ? James jeta un coup d'œil autour de lui, cherchant la source de la voix. Comme dans ses rêves, elle émanait d'une ombre, dans un recoin noir. En plissant les yeux, James aperçut une silhouette qui semblait porter un vieux chapeau melon et un long manteau poussiéreux. Les bras pendaient vides de chaque côté, comme à un cintre.

James s'efforça de se relever. Il se sentait faible et lourd à la fois, avec la sensation que quelque chose pesait sur ses épaules. Il avait la certitude horrible d'une nouvelle présence dans la caverne. Elle remplissait l'espace, comme de la fumée noire et asphyxiante. C'était le Gardien maudit. Silencieux, invisible, il venait d'arriver dans la Chambre des Secrets et se tenait aux aguets, prêt à prendre possession de Petra dès qu'elle aurait, de son plein gré, accompli le rite nécessaire : assassiner Lily.

Lily descendit une autre marche. Sa robe jaune se mit à flotter autour d'elle dans l'eau boueuse. Plus la petite fille avançait, plus une autre silhouette montait des profondeurs de la piscine. Horrifié, James la reconnut : c'était la jeune femme qu'il avait vue si souvent dans ses rêves, la mère de Petra. Au fur et à mesure que Lily descendait, le reflet de Lianna émergeait, souriant à sa fille, lui tendant les mains. Petra avait les yeux brillants de larmes de joie en assistant à cette résurrection.

— Petra ! hurla James. Ce n'est pas réellement ta mère. C'est impossible ! C'est une illusion. Elle n'existe pas !

— Ne l'écoutez pas, siffla la voix aiguë. Il est le fils d'un de ceux qui ont laissé vos parents mourir. Il n'est que mensonges et fausseté. Bientôt, sa voix aussi disparaîtra à jamais. Avec sa mort, vous retrouverez votre père. Tout sera réparé. La balance retrouvera son équilibre. La justice sera servie. Et votre sacrifice sera récompensé…

— … mon sacrifice sera récompensé, répéta doucement Petra.

Les larmes coulaient sur ses joues, délayant encore son maquillage. Le menton de Lily effleura la surface de l'eau. Une goutte brilla un instant sur sa peau, puis elle avança encore, et sa bouche disparut sous la surface. Ses longs cheveux brun-roux flottaient autour d'elle, comme une couronne. La silhouette spectrale de Lianna Agnelis émergea de la piscine, et posa un pied sur le sol de pierre. Elle n'était même pas mouillée. James, de plus en plus désespéré, lutta pour se relever.

— C'est une illusion ! hurla-t-il. Tout provient de cette voix. Qui est-ce ?

— Il n'y a pas de voix, chantonna Petra, qui se balançait d'avant en arrière. Il n'y a aucune autre voix que celle de mon défunt père. Je l'attends. J'ai ramené pour lui ses affaires ici. J'ai ses chaussures, son chapeau, son manteau – et même sa cape d'invisibilité ! Je l'ai utilisée très souvent pour venir ici. Il sera tellement heureux de retrouver toutes ses affaires, tu ne crois pas ?

James secoua la tête avec énergie.

— Cette cape d'invisibilité appartient à *mon* père, Petra ! On t'a menti !

Petra ne parut pas l'entendre. Ses yeux fixes restèrent braqués sur le spectre de sa mère, mais sa baguette ne quitta pas Lily qui descendit la dernière marche et disparut sous l'eau noire. La présence lourde et obsédante du Gardien maudit s'accentua. Le sacrifice était presque terminé. Bientôt, Lily serait morte, et le Gardien prendrait possession de Petra, son hôte volontaire. Ensuite, il n'y aurait plus

aucun moyen d'empêcher la malédiction de ravager la terre. James aurait voulu se jeter dans la piscine et tout risquer pour sortir sa sœur de l'eau, mais aussi désespéré qu'il soit, il savait que Petra n'aurait aucune difficulté à le rejeter une fois de plus. C'était sans espoir ! James n'avait plus que quelques secondes pour agir. Frénétiquement, il quitta des yeux sa sœur à demi noyée, et reporta son attention sur la silhouette dissimulée dans l'ombre. À présent, il voyait qu'il ne s'agissait pas d'un homme, mais simplement de vêtements assemblés – ceux du père de Petra – comme un épouvantail. Pourtant, la voix surgissait de l'intérieur, cachée quelque part. Tout à coup, James sut ce qu'il devait faire, même si le risque qu'il prenait était terrible. Il s'écarta de la piscine où se noyait sa sœur, et traversa la caverne vers le recoin le plus sombre.

— Ce n'est pas ton père, cria-t-il. Petra, *regarde !*

Avant que la sorcière ne puisse l'arrêter, James avait attrapé le bras du manteau vide en tirant aussi fort que possible, détruisant l'illusion d'une présence. Immédiatement, la voix furieuse émit un couinement rauque :

— *Nooon !* Misérable vermine ! Comment *oses-tu* me toucher !

Sous la violence de la douleur qui le martyrisait, James vacilla en arrière et lutta contre l'inconscience. Mais Petra poussa un cri étouffé, et sa baguette vacilla.

— James… Mais qu'est-ce que tu… ? (Sa voix s'interrompit, et ce fut d'un ton tout à fait différent qu'elle demanda :) Père ?

Le manteau avait dissimulé un tableau au cadre lourdement décoré. James remarqua que la toile avait été endommagée, sinon quasiment détruite, et qu'on avait recousu avec beaucoup de soin chacun des lambeaux entre eux, avant de les repeindre. Sur les réparations, la magie ne fonctionnait pas, ce qui donnait au visage un aspect tordu et monstrueux. Pourtant, James reconnut celui que représentait le portrait : Voldemort. Si un œil regardait droit devant, le second le suivait d'un regard malveillant. Cet œil brillait d'une lueur pourpre et avait une pupille verticale, comme un serpent.

Le visage de Petra se crispa d'un dégoût involontaire. Elle aussi avait reconnu le portrait.

— Mais… vous n'êtes pas mon père ! Vous êtes… vous êtes…

— *Tais-toi, et termine la tâche !* siffla le portrait d'un ton furieux. Tue d'abord Lily Potter. Ensuite James Potter. Corrige enfin mon erreur fatale. *Qui* je suis n'a aucune importance. Ce qui compte, c'est ce qu'on t'a volé ! Il faut faire payer les responsables. C'est la seule façon pour que ce que tu as perdu te soit rendu.

— Corriger votre erreur ? demanda Petra. (Son expression démontrait que l'horrible révélation lui apparaissait peu à peu.) Mais je pensais…

— Je n'ai commis qu'une seule erreur ! hurla d'une voix démente le portrait de Voldemort. En tuant *d'abord* James Potter, j'ai permis au plus fort des deux de protéger l'enfant. Une très ancienne magie, très puissante… que j'avais oubliée. Elle aurait dû mourir la première, laissant l'homme et l'enfant ramper devant ma baguette. Je n'ai commis qu'une seule erreur… et elle m'a été fatale. C'était stupide de ma part, mais maintenant, je veux que le cercle se referme. Tu es le vaisseau du dernier lambeau de mon âme. Tu dois tuer la fille, Lily Potter, et ensuite le garçon, James Potter, et ensuite… (La voix se fit venimeuse, avide et coléreuse,) Harry Potter viendra, et enfin – *enfin !* – nous le tuerons ensemble !

— Harry Potter ? chuchota Petra.

— La poupée devait le convoquer, dit rapidement le portrait. Le plan était très simple : dessiner une cicatrice sur le front de la poupée pour transformer l'image du fils en celle du père. Harry Potter aurait dû sentir sa cicatrice se ranimer, aussi il serait venu ! Il aurait été à nous. Mais ça n'a pas fonctionné. C'est le garçon qui a reçu une cicatrice fantôme. Nous lui avons permis de connaître nos plans. En fait, ma chère, c'est encore mieux. J'aurais dû le prévoir. Ma seule erreur sera rectifiée ! L'ordre remis en place : Lily Potter mourra la première, ensuite James Potter, et finalement, Harry Potter ! Je le verrai mort à mes pieds, comme ça aurait dû être le cas, il y a des années.

— Je me demande où sont mes parents dans vos projets ? dit Petra Que devient votre promesse d'équilibre et de perfection ? Vous m'avez trompée ! (Sa voix monta, et se fit menaçante.) *Vous m'avez menti.*

— Mais vous et moi sommes pareils, ma chère, haleta l'horrible portrait. Votre âme porte ce qui reste de la mienne. Je brille en vous comme une flamme dans une lanterne. Nous souhaitons les mêmes choses, même si nous agissons dans des directions différentes. À la fin, il n'y a qu'un seul et unique sentiment qui compte : *la vengeance !*

— Oh, qu'est-ce que j'ai fait ? (Tristement, Petra secoua la tête.) Je ne veux pas de vengeance. Tout ce que je demandais, c'était la justice…

Elle s'écarta du portrait et regarda à nouveau le spectre translucide de la sourcière debout devant la piscine d'eau noire. La mère de Petra lui sourit tristement, et hocha la tête. Petra retint un sanglot.

— La justice, répéta-t-elle d'une voix vacillante. Je voulais juste revoir mes parents. (Elle leva sa baguette.) *Wingardium Leviosa !*

— *Nooon !* hurla le portrait.

Sa rage était si violente qu'il sembla que les murs allaient s'effondrer.

Lily émergea de l'eau, inconsciente et trempée. Le spectre de Lianna Agnelis s'effaça et retourna dans l'eau. Un geyser jaillit de la piscine, trempant la pierre du sol.

— *Maman !* cria Petra. (Incapable de s'en empêcher, elle tendit les bras vers la forme disparue et se mit à pleurer.) Je suis désolée, maman, papa. Je suis tellement désolée, mais je ne peux pas…

James courut vers sa sœur. Il l'attrapa, la serra dans ses bras, et la secoua. Elle était inerte et aussi glacée que la mort. Doucement, il la recoucha, et posa son oreille sur sa poitrine.

— Son cœur bat encore ! cria-t-il.

— *Stupide fille !* rugit le portrait, au visage grotesquement déformé. C'était le seul moyen ! Mon âme qui est en toi va désormais se venger. Si tu lui résistes, ce sera à tes risques et périls. Tue la fille. Il n'est pas encore trop tard.

Petra secoua la tête, lentement, et s'approcha du portrait. Son visage fermé exprimait ses intentions.

— Tu ne peux pas détruire ce tableau, Petra, dit James qui la suivait des yeux. Regarde-le ! D'autres ont déjà essayé. Les portraits ne peuvent être détruits que par leur peintre originel, tu t'en souviens ?

Mais Petra secouait toujours la tête. Des larmes coulaient sur son visage. Malgré ça, son expression montrait une résolution farouche. À deux mains, elle agrippa le portrait par son cadre, et le souleva.

— Ce n'est pas tout à fait vrai, James, dit-elle doucement.

— Tu es destinée à devenir l'hôte du Gardien du Néant ! hurla la voix glacée et urgente de Voldemort. Il t'attend, en cet instant même. Je ressens ta présence, et toi aussi. Tu as été choisie

depuis que Salazar Serpentard a lui-même organisé cet événement, il y a plus d'un millier d'années. Toutes les prophéties mènent à toi. Tu ne peux pas refuser ton destin, ça te détruirait. Retourne-toi. Tout n'est pas perdu. Il n'est pas trop tard.

Petra emporta le portrait jusqu'à la piscine, et l'approcha de la surface de l'eau. Elle ignora la voix démente et s'adressa à James :

— Deux personnes peuvent agir sur un portrait magique, dit-elle, mais le second est rarement disponible pour le faire. En plus de son peintre, un portrait peut être détruit par son sujet lui-même.

— *Nooon !* hurla le portrait.

Sous la force de la colère de Voldemort, James vit le lourd cadre de bois se tordre. Petra se contenta de lâcher le portrait et il y eut encore un geyser d'eau. La voix affreuse continua à hurler, mais de douleur cette fois, comme si la piscine était un bain d'acide. La peinture bouillonna tandis que la toile coulait dans l'eau verte, puis elle se dilua en longs filaments qui jaillirent des profondeurs. La voix gargouillante s'éteignit, à bout de souffle. Il y eut un dernier halètement désespéré, puis des spasmes secs qui renvoyèrent des échos dans la Chambre des Secrets. Le portrait disparut enfin dans le puits sans fond de la piscine, perdu à jamais.

Petra tomba à genoux auprès de James, qui tenait toujours contre lui le corps léger et trempé de sa sœur.

— Est-ce qu'elle respire ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, s'écria James. Elle est glacée.

Petra hocha la tête, et posa sa baguette sur la gorge de la petite fille.

— *Expelliaqua !* dit-elle fermement.

Plusieurs secondes passèrent. James n'était pas certain que le sortilège ait fonctionné, mais tout à coup, le corps de Lily tressauta dans ses bras. Sa sœur se mit à tousser, et cracha une grande quantité d'eau. James l'aida à s'asseoir, et lui tapa doucement dans le dos. Elle toussa encore, et chercha douloureusement à inspirer un peu d'air dans ses poumons noyés. James était si inquiet pour elle qu'il remarqua à peine la disparition du Gardien maudit de la caverne. Son hôte avait échoué à l'épreuve finale : Petra n'avait pas tué. Affaibli et silencieux, le Gardien disparut.

Lily ouvrit les yeux et regarda son visage d'un air inquiet.

— James ? demanda-t-elle d'une voix rauque. Où je suis ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

James ressentit un tel soulagement qu'il se mit à rire et à pleurer en même temps.

— Tu es avec moi, Lil. C'est tout ce qui importe.

Lily jeta un coup d'œil de côté.

— Salut, Petra, dit-elle faiblement. Tu as été géniale ce soir. J'ai pleuré quand tu as bu le poison que t'a donné la méchante sorcière.

— Merci, Lily, dit Petra en esquissant un sourire.

Petra et James aidèrent Lily à se relever. Puis James mit son bras autour de sa sœur pour la soutenir en quittant la caverne. Avant de partir, Petra récupéra la cape d'invisibilité, mais laissa derrière elle les vieilles affaires de son père. Elle leur jeta un dernier coup d'œil triste, le visage empourpré d'émotion.

Ils retrouvèrent Albus au même endroit, devant le précipice.

— Hey, Petra, dit-il gentiment. Tu es redevenue toi-même, j'espère ?

Sans répondre Petra hocha la tête. En silence, elle s'agenouilla aux côtés d'Albus pour examiner sa jambe. James regarda la sorcière arracher un morceau de sa robe. Soigneusement, elle utilisa le tissu et les deux morceaux du balai cassé pour serrer une attelle sur la jambe d'Albus. Quand ce fut terminé, elle se leva et aida Albus à se remettre debout.

— Tu es très bonne en soins médicaux, dit James.

— Hey ! s'écria Albus. C'est beaucoup mieux ! Comment tu as fait ?

— J'ai un don pour guérir, répondit Petra en détournant les yeux. D'ailleurs, c'était une simple fêlure. Tu iras très bien dans un jour ou deux, dès que Mrs Gaze aura regardé ta jambe.

James n'insista pas, mais il avait la certitude que Petra mentait. La blessure d'Albus avait été bien pire qu'une simple fêlure. James avait vu lui-même l'angle étrange que faisait le tibia de son frère au-dessous du genou. Et maintenant, Albus arrivait à tenir debout avec une simple attelle ? Peut-être était-ce pour Petra une façon de payer sa dette après ce qui avait failli arriver : elle avait secrètement guéri Albus en utilisant une magie extraordinaire.

Petra tenait entre ses mains la poupée vaudou et la cape d'invisibilité. Elle les regarda un moment, puis les tendit à James.

— Elles ne m'appartiennent pas, dit-elle. En fait, je n'avais même pas eu conscience d'avoir la poupée avant que le portrait la mentionne. Dire que je l'ai portée tout le temps sur moi, sans même le savoir ! James, je suis désolée. Je ne sais pas quoi te dire d'autre.

James accepta la poupée et la cape.

— Tu as été manipulée, dit-il.

— C'est vrai, répondit-elle, la tête détournée, mais ce n'est pas tout… je me suis laissé manipuler. Je ne peux pas le nier.

— Petra, dit James doucement, tu as de très bonnes raisons d'être triste et en colère. Simplement, ce n'est pas le bon moyen de régler le problème. Ted voulait que je te le dise : il y a d'autres méthodes. Tes sentiments sont réels. Il faut que tu saches quoi faire avec eux. D'accord ?

Petra hocha lentement la tête. Malgré l'obscurité qui les entourait, James vit le sillon brillant d'une larme sur sa joue. Sans se soucier d'eux, Albus examinait sa sœur de haut en bas.

— Lil, tu n'as rien ? demanda-t-il. Pourquoi es-tu mouillée ?

Lily fronça les sourcils, et examina sa robe dégouttante d'eau.

— Franchement, je n'en ai pas la moindre idée.

— Nous verrons les explications plus tard, dit Albus. Pour le moment, comment allons-nous passer ce précipice ?

Avec un soupir, il boitilla sur sa bonne jambe et gesticula en indiquant le gouffre qui béait devant eux.

— Nous allons le traverser comme la première fois, répondit Petra doucement. En marchant.

— En marchant ? (Albus fit la grimace.) Et tu es quoi au juste ? Un fantôme ?

— Non, répondit Petra, comme en se parlant à elle-même. Apparemment, je suis la lignée de Lord Voldemort.

Elle s'approcha du rebord du précipice et fit un pas en avant. James poussa un cri horrifié, mais il fut incapable de détourner les yeux. Pourtant, Petra ne tomba pas. Dès qu'elle posa le pied dans le

vide, une petite pierre apparut de nulle part et se plaça sous elle. La sorcière se tourna, le pied toujours posé dans le gouffre.

— Restez très proches de moi, dit-elle, et essayez surtout de ne pas penser à ce que vous faites.

James frissonna. Petra n'avait pas l'air entièrement certaine que ça marcherait, mais quel autre choix avaient-ils ? James hésita encore, puis il réalisa que, pour la première fois depuis presque une heure, sa cicatrice fantôme ne lui faisait plus mal. Avec un soupir, il se plaça derrière Petra, poussant devant lui Lily et Albus.

— Je vous signale que c'est complètement dingue ! remarqua Albus.

— Ne regarde pas en bas, rétorqua Petra.

Sans marquer la moindre pause, elle se mit à avancer. Mécaniquement, les trois Potter la suivirent. Et contre toute probabilité, aucun d'entre eux ne tomba tandis qu'ils traversaient le gouffre obscur. D'ailleurs, les épées menaçantes ne jaillirent pas davantage pour les couper en deux. À chaque pas, James sentait sous ses pieds la surface solide d'un caillou, à peu près de la taille d'une assiette. Dès que son talon s'en écartait, la pierre disparaissait, dans l'obscurité. Dans le lointain, James entendit le cliquètement d'un très ancien mécanisme – et il le reconnut : c'était le son qu'il avait entendu en dormant, chaque fois qu'il rêvait de cet endroit. Maintenant seulement, il en reconnaissait la nature. Quelque part, au passage de Petra, les pierres apparaissaient par magie. Peut-être le mécanisme n'était-il déclenché que devant la lignée ? Ou peut-être répondait-il seulement à ceux qui en connaissaient l'existence – comme c'était le cas de la jeune sorcière. Dans les deux cas, c'était plus facile de ne pas y penser… et de ne pas regarder en bas. Quand James arriva enfin de l'autre côté, il tomba dans les bras de Rose, Ralph et Zane qui l'attendaient. Il ne put résister à l'envie de regarder derrière lui. La dernière marche de pierre était encore en l'air, attachée à un système compliqué d'entretoises et de bobines. Avec un grincement rauque, elle disparut, et tout à coup, ce fut comme si elle n'avait jamais existé. Rose était tellement soulagée que ses genoux en vacillaient.

— Petra ! s'exclama-t-elle. Lily ! Tout le monde va bien ?

— Je pensais que vous étiez tous morts, dit Zane avec un sourire incrédule. Que s'est-il passé ?

— James est un vrai boulet sur un balai, se moqua Albus en secouant la tête. A cause de lui, on s'est écrasé. Ça a failli m'arracher la jambe. Heureusement que Petra est douée pour fabriquer une attelle.

Un peu inquiet, Ralph regardait la sorcière.

— Oui, je sais qu'elle est géniale pour les soins d'urgence, dit-il.

Rose riait et pleurait en même temps.

— Lily, tu es trempée, s'exclama-t-elle. Viens ici ! Laisse-moi t'aider.

Rose sortit sa baguette et l'agita dans un geste compliqué devant Lily, tout en prononçant un sortilège adéquat : « *Calor Aero !* » De l'air brûlant émergea de sa baguette, séchant rapidement les cheveux et la robe de Lily, qui se mit à rire.

Peu après, le petit groupe rebroussait chemin, remontant les escaliers vers la lumière au-dessus.

— Et où est le Gardien ? demanda Zane.

— Il est parti, répondit James. Je l'ai senti quitter la caverne.

— Pour de bon ?

— Je n'en sais rien, dit James en haussant les épaules. Il n'a pas obtenu que Petra devienne son hôte : elle n'a pas voulu tuer. Donc, il n'a pas pu réaliser la prophétie. C'est terminé.

Zane hocha la tête, mais il fronçait toujours les sourcils.

— Si tu le dis, mec. En attendant, fichons le camp de là. Je t'assure que cet endroit me fiche les jetons.

— Ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle la Chambre des Secrets, remarqua Albus.

James jeta un dernier regard derrière lui.

— J'espère vraiment, dit-il avec ferveur, que nous avons vu le dernier de ses secrets !



— Et voilà toute l'histoire, à ce que j'en sais.

James était assis sur la seule chaise du bureau, en face du directeur. C'était le lendemain, en fin de matinée, et un brillant soleil illuminait le jardin à l'extérieur. Par la fenêtre ouverte, on entendait le chant des oiseaux.

— Et ensuite ? demanda Merlin.

— Nous sommes remontés jusqu'à l'entrée de la salle de bain des filles, à l'étage, et Ted à directement conduit Tabitha dans votre bureau. Nous avons ramené Lily dans la Grande Salle pour retrouver ma mère. Elle a prévenu tante Hermione, oncle Ron et oncle George qui fouillaient toujours le château. Tout le monde a décidé que la fête prévue devait continuer, mais c'était davantage pour célébrer le retour de Lily que le succès de la pièce.

Merlin pencha lentement la tête, les doigts noués. Il se tourna pour regarder Harry Potter, debout auprès de lui, les bras croisés, le regard fixé sur le sol.

— Miss Morganstern s'est-elle rendue à la fête ? demanda Merlin.

— Non, dit James en secouant la tête. À mon avis, elle a pensé que ça rendrait service à tout le monde qu'elle ne soit pas là… après ce qui s'était passé.

Harry parla sans relever les yeux.

— Ce n'était pas de sa faute. Elle a été manipulée.

— Ce n'était pas *entièrement* de sa faute, corrigea Merlin le visage dur. Elle a été manipulée, bien sûr, mais elle a permis à ces mensonges de lui dicter sa conduite. Elle l'a admis elle-même. D'ailleurs, le simple fait qu'elle ait été capable de rejeter, à la fin, l'influence de Voldemort est bien la preuve qu'elle aurait pu le faire plus tôt – si elle l'avait voulu.

Harry releva enfin les yeux.

— Elle a subi l'influence maudite du dernier lambeau de l'âme de Voldemort, dit-il. C'était un menteur de génie, et un maître manipulateur. De bien plus grands sorciers et sorcières que Petra Morganstern ont succombé à ses mensonges.

Merlin hocha la tête.

— Ce n'est pas ce qui les empêche d'être responsables de leurs actes.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? (Dans son siège, James se pencha en avant.) Que Petra est méchante parce qu'elle a eu le malheur d'être choisie par cette stupide dague ensorcelée ?

— Non, James, répondit gentiment Merlin. Là, c'est de la malchance. Mais ça n'empêche pas que Miss Morganstern se soit laissé influencer par cette âme maudite. Et il est encore possible, dans le futur, qu'elle agisse de façon dangereuse. Elle a avoué avoir ensorcelé Joséphine Barnett avec un Maléfice Vertigo, sachant que tout le monde en blâmerait Miss Corsica. Et elle l'a fait pour le plaisir, juste pour se prouver qu'elle en était capable. La nuit dernière, elle a bien failli commettre un acte irrémédiable, ce qui aurait condamné ensuite toute l'humanité. Si tu n'avais pas été là à ce moment précis, James, si tu n'avais pas pensé à dévoiler ce mystérieux portrait, tout aurait été perdu.

— On n'en sait rien, répondit James, sans conviction.

— Oh, mais si, James, je le sais, dit Merlin en le regardant dans les yeux. Et pour ça, je te dois une excuse.

— Une excuse ? Pourquoi ?

— Je me suis trompé à ton sujet, James Potter, avoua Merlin avec un grand soupir.

Le grand sorcier s'arrêta, comme s'il hésitait à poursuivre. Il regardait droit devant lui. James réalisa qu'en fait Merlin ne le fixait pas vraiment, c'était plutôt quelque chose sur le mur derrière lui. James se tourna pour vérifier. Le portrait d'Albus Dumbledore affrontait le regard de Merlin. L'ancien directeur eut un léger sourire, et hocha la tête. Et puis, d'un geste à peine discernable, Dumbledore adressa à James un clin d'œil. Perplexe, James se retourna vers Merlin.

— On m'a prévenu, dit Merlin d'une voix sardonique, qu'il était vital d'éviter la tentation de garder des secrets ou de ne dire que des demi-vérités. Albus Dumbledore et moi avons discuté ce sujet des heures durant, et je dois admettre que, jusqu'à récemment, je n'étais pas tellement d'accord avec lui. Mais, sans conteste, les derniers événements ont prouvé la validité de ses arguments. James Potter, en présence de ton père, je vais te dire toute la vérité.

Merlin soupira, et se leva. Il quitta son bureau, et passa devant Harry.

— C'est exact, expliqua-t-il, j'étais au courant de l'éventualité qu'une entité – qu'on appelait le Gardien des Portes – puisse me suivre après mon long voyage en dehors du temps. Salazar Serpentard me l'avait expliqué en détail. D'ailleurs, il l'espérait, et avait tout planifié pour ça. À l'époque, mon cœur était dans un tel état que le reste du monde ne signifiait rien pour moi. Je me fichais de son avenir. Je me suis dit que si le Destructeur devait venir… eh bien, tant pis ! que le Destin s'occupe de l'humanité. Ce n'était pas mon rôle. Je m'en lavais les mains. L'an dernier, quand je suis revenu dans le monde des hommes, j'ai d'abord détesté cette époque. L'idée que le Gardien maudit ait pu me suivre ne me tourmentait guère, et je n'avais même pas l'intention d'utiliser les petits pouvoirs à ma disposition pour l'empêcher d'agir.

« (Merlin leva la main, et montra l'anneau noir étincelant qu'il portait au doigt.) Mais ensuite, j'ai découvert la présence des borleys. Ces petits êtres aussi nuisibles que des cafards m'ont bel et bien prouvé que des Ombres m'avaient suivi depuis le Néant. Si les borleys se trouvaient là, il était probable que le Gardien était là aussi. J'ai décidé de capturer les borleys en utilisant le meilleur outil qui soit : la Poche Noire qui, comme vous le savez, contient la dernière relique d'obscurité totale qui se trouve sur terre. J'ai emprisonné les borleys à l'intérieur – une douzaine d'entre eux – mais sur le moment, je ne savais pas trop pourquoi je le faisais. Ça me semblait simplement normal et responsable. En vérité, je commençais à mieux connaître cette époque, et bien que j'y trouvais – et y trouve encore – de nombreux défauts, je découvrais peu à peu que je ne la haïssais pas autant que je

l'avais cru. Plus important encore, je m'étais attaché à divers habitants de cette époque. Et surtout à toi, James Potter, et à tes amis aussi indisciplinés que turbulents.

« Quand j'ai réalisé ça, j'ai su que je n'avais qu'un seul choix : je devais faire tout ce que je pouvais pour libérer le monde du Gardien maudit, dont la présence sur cette terre était ma seule responsabilité. Ayant décidé ça, j'ai compris qu'il existait dans le monde actuel des sorciers qui connaissaient l'existence du Gardien : les disciples de l'ancienne doctrine de Serpentard. Ils imaginaient, comme lui autrefois, avoir le moyen de contrôler le Gardien, de l'utiliser pour leur vengeance personnelle. Je connaissais l'existence de la seconde moitié de la balise-pierre, et sentais qu'elle était en possession de ces individus néfastes. J'ai suivi leurs progrès tandis qu'ils rencontraient le Gardien. J'ai regardé et attendu, en utilisant ce miroir. (Il indiqua l'*Amsera Certh*, caché sous son tissu.) Mes instruments sentent les événements impliquant de la magie noire, et m'en indiquent la localisation. Quand ils se produisaient, je les surveillais dans le miroir. Peu à peu, je me suis impliqué. Je me suis rendu sur place quand les disciples de Serpentard rencontraient le Gardien.

« D'ailleurs, je présume que tu as assisté à l'une de ces réunions, James, avec Miss Weasley et Mr Deedle. Je les ai trouvés dans une forêt magique, sur la tombe de Tom Jedusor. Le Gardien avait ranimé la statue de Voldemort, la forçant à exprimer les dernières volontés du défunt. Le Gardien a demandé qu'on le conduise à un humain qui lui servirait d'hôte. La statue a parlé du garçon qui avait vaincu Voldemort, et le Gardien désirait le retrouver, pensant que ce serait son hôte logique.

« Ensuite, je l'ai senti se tourner vers vous… (Merlin regarda Harry Potter.) Il a découvert votre présence sans même quitter le cimetière. Il vous a trouvé à travers la toile de l'humanité, et compris immédiatement que vous n'étiez pas disponible. C'était comme si je suivais ses pensées, au moment où elles lui traversaient l'esprit. Je l'ai senti vous repousser, non pas comme un être sans valeur, mais comme un être hors de sa portée. Il a compris que jamais vous ne l'auriez accepté, quoi qu'il fasse.

Harry eut un frisson visible.

— Je m'en souviens très bien, dit-il d'une voix lente. J'étais dans mon bureau, au ministère, je parlais à Hirsham Dubois, et tout à coup, j'ai eu la sensation de me voir de l'extérieur, comme si on m'avait éjecté de mon être pendant que quelqu'un d'autre fouillait dans mon crâne. Ça n'a duré que quelques secondes, ensuite tout est redevenu normal. Hirsham n'a rien remarqué. J'ai pensé que je l'avais imaginé, ou peut-être que j'étais fatigué. Mais ça devait être ce... cette chose qui m'examinait.

Merlin hocha la tête, et regarda Harry d'un air appréciateur.

— Il faut un sorcier très puissant pour le ressentir. En général, le Gardien anesthésie sa proie pour lui faire oublier son passage. D'ailleurs, ceci a dû suffire à prouver qu'il ne pourrait jamais vous obtenir. Aussi, il est passé à autre chose. Même pendant que ce pauvre dément de Lucius Malefoy lui parlait, lui enjoignant de les rejoindre, lui disant qu'ils avaient préparé pour lui la lignée de Voldemort, j'ai senti que le Gardien vous avait quitté, Harry, et qu'il cherchait plus loin… vers James.

— Moi ? s'exclama James, choqué. Pourquoi ?

— C'est parfaitement logique, quand on y réfléchit, insista Merlin, que le Gardien soit allé vers toi, James. Toutes les prophéties affirment que l'hôte du Gardien serait un « enfant de la tragédie », un orphelin. Le Gardien a d'abord cherché Voldemort, l'orphelin le plus à même de représenter son hôte idéal, mais il n'a trouvé qu'un cadavre. Ensuite, il est passé au sorcier assez puissant pour avoir vaincu Voldemort, et il a trouvé un autre orphelin : Harry Potter. Malheureusement, celui-ci était trop puissant. Aussi, pour le Gardien, il devenait aussi peu intéressant que le cadavre de son ancien ennemi. Alors, il a étudié le premier-né d'Harry Potter. Et il a trouvé un enfant bouleversé par une tragédie personnelle : la perte brutale de son grand-père. De plus, dès le premier jour de son arrivée sur terre, le

Gardien avait senti ta présence dans la Caverne du Secret, James. Il a même pu deviner que tu avais aidé à son retour.

— Je n'ai jamais voulu ça ! s'exclama James sans réfléchir. Au contraire, j'ai essayé de l'en empêcher !

Merlin leva la main pour l'interrompre.

— Pour le Gardien, c'est sans importance. Je l'ai senti s'attarder sur toi et apprendre à te connaître. Au même moment, dans le cimetière, Lucius Malefoy était en train de lui parler. Je t'ai senti dans ses pensées, James, et c'est pour ça que je me suis montré, pour le distraire. J'ai appelé le Gardien, et je me suis identifié comme un des possesseurs de la balise-pierre. Il s'est rappelé de ma présence dans le Néant. Sa première réaction a été de me poser une question à ton sujet, James. Je lui ai affirmé, aussi fermement que possible, que tu ignorais tout de lui, que tu ne consentirais jamais à devenir son hôte. Il a ri. Il m'a affirmé au contraire que tu savais déjà beaucoup de choses – sa présence en particulier – et qu'en ce moment même, tu nous regardais. Alors Lucius Malefoy s'est retourné et il t'a vu, dans le reflet d'une crypte abandonnée, non loin de là. Quand il t'a désigné du doigt, le Gardien a souri. Il savait que tu nous regardais, James, même pendant que je cherchais à détourner son attention de toi. Moi aussi, je me suis tourné, et j'ai vu ton reflet. J'ai voulu revenir au plus tôt, pour t'avertir, mais tu as refermé le *Livre Compas*, m'empêchant de le faire. Il m'a fallu presque 24 heures pour revenir au château par d'autres méthodes, et à ce moment-là, mon opinion de toi avait dramatiquement changé. J'en suis désolé.

— Vous avez pensé que j'étais du côté du Gardien ? s'étonna James.

— Pas consciemment, répondit Merlin. Pas plus que Petra Morganstern ne l'était. J'ai décidé que tu étais manipulé par lui, et que tu te laissais prendre. Je regrette de devoir l'admettre, James, mais je craignais que ton désir d'agir comme ton père ne soit exploité par le Gardien et les forces du chaos. Quand la Beuglante de ta mère est arrivée, annonçant à tous qu'elle te croyait coupable d'avoir volé la cape d'invisibilité et la Carte du Maraudeur, ceci a renforcé mes convictions que tu œuvrais pour que le Gardien parvienne à ses fins. J'ai décidé de te surveiller, et d'attendre, espérant me tromper à ton sujet.

« Et puis, quand ta sœur a disparu la nuit dernière, j'ai su que c'était le moment de vérité. Je n'arrivais pas à croire que tu puisses lui faire mal, mais ceux qui sont sous l'influence du démon font parfois des choses bien pires. Donc, j'avais prévu de t'emmener loin de l'école, pour que le Gardien ne puisse t'utiliser pour son plan, quel qu'il soit. Tu m'as échappé. Étrangement, il t'a suffit pour ça d'être jeune et rapide. Bien sûr, j'aurais pu te rattraper, si je m'en étais réellement donné la peine, mais au plus profond de mon âme, j'ai décidé de te faire confiance. Et de faire confiance au Destin. C'était, d'une certaine façon, un autre test de la corde d'or. Tu t'en souviens ? Dans ma caverne, je t'ai dit que tout était une question de confiance. Tu as choisi de ne pas lâcher la corde, même si le faire aurait été la voie facile. Moi aussi, j'ai choisi de m'accrocher à ma confiance en toi. Je me suis dit que si j'agissais follement, le monde ne vivrait pas suffisamment longtemps pour m'en blâmer. Et comme la suite l'a prouvé, ma confiance a été bien placée. Tu sais, James, tu nous as tous sauvés.

— Waouh ! (James poussa un grand soupir.) Alors c'est pour ça que vous étiez aussi secret et terrifiant l'autre jour dans votre bureau ?

— Un portrait m'a dit que c'était une erreur, admit Merlin, en jetant un coup d'œil par-dessus l'épaule de James. Oui, Dumbledore n'approuvait pas du tout ma conduite à ton égard, et il me l'a fermement expliqué après ton départ.

Sur le mur, derrière James, la voix de Dumbledore protesta :

— Merlinus, je me suis exprimé avec tout le respect nécessaire. Mais certes, je vous ai prévenu que vous doutiez de ce garçon à vos risques et périls.

— Exactement, acquiesça Merlin. Si je me souviens bien, vous avez été très explicite sur le sujet.

— C'est ma malédiction de chercher à aider ceux qui me succèdent en leur conseillant de ne pas faire les mêmes erreurs que moi ! (Dumbledore regarda d'abord Merlin, puis Harry.) Je n'ai appris cette leçon que quelques jours avant ma mort. Trop tard pour pouvoir réparer mes torts, bien que je l'aie fait autant que possible.

Sans sourire, Harry acquiesça.

— Alors, que faisons-nous avec Petra Morganstern ?

Merlin haussa les épaules, et retourna s'asseoir à son bureau.

— Elle est coupable de recel en ce qui concerne la cape d'invisibilité et d'enlèvement de Lily Potter. En tant que directeur des Aurors, propriétaire de la cape, et père de l'enfant, Harry Potter, je présume que c'est à vous d'en décider.

Harry réfléchit sérieusement durant un moment. Finalement, il regarda James :

— Je ne porterai pas plainte, dit-il. James, qu'en penses-tu ?

— Merci papa, répondit James. Elle ne savait pas ce qu'elle faisait. Et dès que je lui ai montré que tout n'était qu'un mensonge, elle a changé d'avis vraiment très vite. Elle n'a jamais voulu faire de mal à quiconque.

— Mes amis, faites bien attention aux choix que vous faites, dit Merlin d'un ton ferme. Miss Morganstern est une jeune sorcière très compliquée.

— Mais elle n'est pas méchante ! affirma de James avec ferveur.

— Pas plus que tu ne l'es, James, ou ton père – ou moi. Et pourtant, en ce qui me concerne, je peux affirmer avoir provoqué beaucoup de dégâts au nom de l'amour. Nous sommes tous capables de mal agir, malgré nos meilleures intentions, en fonction des choix que nous faisons et des philosophies auxquelles nous croyons. Plus nous avons de potentiel pour le bien, plus notre potentiel pour le mal est puissant. Le moins qu'on puisse dire, c'est que Miss Morganstern un très grand potentiel magique. La seule question qui reste en suspens est de savoir comment elle l'utilisera.

— Mais elle a bien agi, remarqua Harry. Selon mon expérience, ceux qui choisissent de bien agir en prennent vite l'habitude. Bien sûr, l'essence de Voldemort vit toujours en elle, et elle n'y peut rien. Pourtant, elle a prouvé que ça ne suffisait pas à la manipuler.

— Ça a suffit pour la faire douter, répondit Merlin. Et elle n'a pas encore conquis complètement l'héritage qui lui vient de ce mage noir. Il restera toujours en elle, à l'empoisonner, à la tenter, à lui mentir. De plus, elle a hérité de sa puissance. Elle a démontré qu'elle pouvait l'utiliser – pour le bien, certes, en guérissant ainsi la jambe de votre fils – mais combien de temps sera-t-elle capable de le contrôler ? Quand elle quittera ses murs, elle retournera vers une vie triste et sans amour. Elle s'est refusé l'option de retrouver ses véritables parents pour que James et sa sœur puissent vivre. Et elle va vous voir tous les deux retourner chez des parents aimants, vers une vie familiale dont elle ne peut que rêver. Soyez certains que, malgré ses actions, elle passera de longues nuits amères, à rêver de ses parents défunts en se demandant si elle ne s'est pas trompée au cours de cette nuit sinistre dans la Chambre des Secrets.

James secoua la tête, refusant d'y croire.

— Non, elle ne pensera pas ça. Petra est bonne.

— Elle *veut* être bonne, admit Merlin. Je te l'accorde, James. Espérons seulement que ça suffira.

Harry s'approcha de James, et mit la main sur son épaule.

— Scorpius a accepté de nous aider à retrouver son grand-père, Lucius Malefoy. Pour te dire la vérité, il montre même un peu trop d'enthousiasme à le faire. Ça me met mal à l'aise. Mais je crois que les derniers mensonges et manipulations de Lucius ont définitivement détourné ce garçon de lui. Il sera pour nous un allié valable.

« Sinon, dit-il en se tournant vers Merlin, que faire de Tabitha Corsica ? Elle m'a rendu la carte. Elle n'est coupable que d'avoir stupéfié Ralph. Techniquement, elle n'a rien fait d'autre, malgré tous ses efforts. Je n'ai aucune juridiction particulière contre elle.

— Laissez-la-moi, dit Merlin, en s'adossant à son siège. Son cas n'est pas désespéré, je peux l'aider. Autrefois, j'ai connu quelqu'un comme elle.

James bondit sur ses pieds, tandis que son père s'apprêtait à sortir.

— Vous plaisantez ? Vous pensez que Petra va devenir comme lord Voldemort mais qu'il y a des espoirs pour Corsica parce que « vous avez connu quelqu'un comme elle » ?

Merlin regarda James, les sourcils froncés.

— Mes paroles n'ont peut-être pas exactement exprimé ma pensée, dit-il d'une voix rocailleuse. En fait, autrefois, je lui ressemblais beaucoup.

Consterné, James resta à fixer le directeur. Avant qu'il puisse parler, Harry le prit par le bras et l'entraîna vers la porte.

— Viens ici, mon fils, dit-il avec un petit sourire. Le directeur a beaucoup à faire. Au fait, j'ai vu la pièce sur les Multiplettes. Tu es un excellent acteur. Je ne savais pas que tu pouvais te montrer aussi convaincant. Du coup, je me pose quelques questions sur cette horloge cassée du salon…

James préféra changer de sujet aussi vite que possible.

— Quand maman et toi allez-vous rentrer à la maison ?

Harry referma la porte de Merlin avant de répondre.

— Pas tout de suite. Je vais descendre chez les Serpentard vérifier comment se porte Albus. Ensuite, j'ai une… euh – visite de courtoisie à rendre.

James dévalait déjà l'escalier en spirale. Il se retourna vers son père, surpris par le ton employé.

— Ah oui ? À qui ?

— À Mimi la Geignarde, dit son père, avec un sourire résigné. Rose insiste beaucoup. Elle dit que c'est une promesse. James, si jamais je reste coincé là-haut plus d'une heure, sois gentil, et viens me libérer. D'accord ?



Chapitre 20 : Long voyage de retour

La dernière semaine d'école fila comme un ouragan. Zane resta à Poudlard, passant les deux premières nuits alternativement dans les dortoirs de Gryffondor et Serpentard, avec James et Ralph. Les elfes de maisons avaient installé pour lui un lit pliant. Le reste du temps, il retourna dans son ancien dortoir à Serdaigle, où les autres l'accueillirent avec joie. Horace Bouleau lui affirma fièrement qu'il serait à vie un Serdaigle, malgré son « triste héritage américain. Il ajouta qu'on pouvait difficilement attendre grand-chose de sorciers qui préféraient le café, et qu'un véritable Serdaigle ne buvait que du thé et de la Bièraubeurre.

À la grande satisfaction de James, la pièce du *Triumvirat* reçu une chronique enthousiaste dans la *Gazette du sorcier*. Il n'y avait qu'une légère évocation concernant Lily. On ne parlait pas d'enlèvement, mais simplement de la disparition momentanée d'un enfant, tout en sous-entendant qu'une mystérieuse cicatrice était impliquée. De toute évidence, le retour de Lily, saine et sauve, avait ôté beaucoup d'importance à l'évènement. Le chroniqueur s'attardait sur la pièce, signalant l'originalité et l'inventivité de la production qui présentait un élément majeur du théâtre classique sorcier avec des techniques moldues, selon les vœux du professeur Tina Grenadine Curry, de Poudlard. Seulement, le journaliste avait découvert que les générateurs moldus, censés alimenter les spots de la scène, tournaient sans pétrole. Aussi il avait décidé que le succès de la pièce provenait bel et bien de la magie. Il pardonnait donc au professeur ses illusions sur les arts moldus.

Dans la Grande Salle, au petit déjeuner, le dernier jour d'école, Rose lisait le journal à haute voix.

— Regarde un peu, dit-elle. *James Sirius Potter a campé le rôle du bien-aimé Travis avec un talent qui prouve que la jeunesse et l'inexpérience n'empêchent pas un être doué – et manifestement inspiré – d'offrir une prestation délicieuse. En voyant le remarquable talent du jeune Mr Potter, on ne*

peut s'empêcher de remarquer que la pomme tombe rarement loin du pommier, même s'il s'agit parfois d'un verger complètement différent.

James piqua un fard.

— Rose, dit-il avec un sourire penaud, c'est la cinquième fois que tu me lis ça.

— Apparemment, ça ne te gêne pas trop, dit Zane en lui envoyant un coup de coude.

— Ça veut dire quoi au juste, cette allusion sur un « verger différent » ? demanda Ralph.

— Ça veut dire que James est aussi doué que son père, répliqua Rose, en pliant le journal, mais dans un autre domaine. On imagine mal oncle Harry être un bon acteur, non ?

— c'est vrai, admit James, avec un sourire gêné. Mais je préférerais qu'on arrête de parler de moi. D'ailleurs, c'est fini le théâtre ! Une fois me suffit.

Zane secoua la tête.

— Tu dis ça maintenant, mais attends un peu. Très vite, les spots de la scène commenceront à te manquer. Tu sais, mon père travaille dans le cinéma moldu. Il pourrait peut-être te présenter des réalisateurs et te trouver un rôle au cinéma. Il y a même, à ce que j'ai entendu, des films prévus sur les livres de ton père. Tu serais parfait pour jouer le rôle !

— Pas question ! s'écria James.

Sa protestation fut noyée sous un chœur de rires et de cris enthousiastes. Il décida de ne pas insister. D'ailleurs, à la fin, tout le monde s'accorda sur le fait qu'Albus correspondait mieux que lui au personnage : il ressemblait beaucoup plus à son père.

— D'accord, génial ! dit Albus très sérieusement. Je pourrais même lancer de vrais sortilèges. Tu crois que ce serait autorisé ?

Zane secoua la tête, et tout le monde se mit à rire.

La nuit même, James demanda l'aide de son ami américain pour enlever la cicatrice en forme d'éclair sur le front de sa poupée vaudou. Avec un soin minutieux, Zane utilisa sa baguette pour effacer la marque de la petite tête en toile de jute. Étrangement, James ressentit le processus : une sorte de démangeaison sur le front, qui s'atténua au fur et à mesure que la cicatrice disparaissait. A la fin, quand Zane tendit à James sa poupée, le travail était parfaitement réalisé.

— Aussi nette que de la neige fraîche, s'exclama-t-il, en hochant la tête.

James examina la poupée. Effectivement, il ne restait aucune trace qui indiquait qu'une cicatrice avait été là. Il enveloppa la poupée dans un mouchoir, et la cacha tout au fond de sa malle. Il n'était pas certain de ce qu'il voulait faire avec cet objet, maintenant qu'il savait qu'on pouvait l'utiliser de façon dangereuse. Il avait pourtant la sensation très vive qu'il se contenterait de rendre la poupée à sa mère. Après tout, Ginny désormais la surveillerait, et c'était la personne au monde la mieux à même de s'en occuper.

Au dîner, le dernier soir, Gryffondor reçut la Coupe des Maisons, en partie à cause des points de dernière minute que Merlin accorda à Gryffondor pour la prestation théâtrale de James, Noah et Petra. James fut heureux de cette récompense. Quand la table rouge et or applaudit à pleine puissance, et qu'il reçut de nombreuses bourrades dans le dos, il eut, pour la première fois de sa vie, la sensation d'être digne de la légende de son père. Au bout de la table, avec un sourire incertain et quelque peu nerveux, flottait Cédric Diggory. Le fantôme adressa à James un signe de la main. Près de lui, se tenait la dame Grise. Malgré son visage impassible, James devina qu'elle était plus heureuse que d'ordinaire.

Pour la fête de fin d'année qui suivit le dîner, les Poufsouffle avaient organisé un spectacle de marionnettes hilarant : sous forme de caricature du *Triumvirat*, ils se moquaient de tous les personnages impliqués. James éclata de rire si fort que les larmes lui coulèrent des yeux. Quand il tourna la tête pour partager avec Petra son amusement, il constata que la jeune sorcière avait quitté son siège. Il ne la revit pas de toute la soirée.

Le dernier matin, tout le monde se préparait pour le retour chez soi. Zane avait rapidement terminé son petit bagage, et il attendait dans la cour devant le château. Il sifflota légèrement quand James fit descendre sa malle dans les escaliers.

— Ça va être sympa de remonter dans le Poudlard Express, dit l'Américain avec un sourire heureux. J'ai très envie de retrouver le chariot de la vieille sorcière avec ses bonbons. Elle n'était pas là quand je suis venu à Poudlard avec ta mère et ta sœur. De toute évidence, elle ne sort sa cargaison que lorsque le train est rempli d'élèves. J'imagine évidemment que c'est plus rentable pour elle.

James, épuisé, se laissa tomber sur sa malle.

— Humph, grogna-t-il. Je l'ignorais.

— Peut-être travaillera-t-elle davantage maintenant que le train aura de plus longs trajets, ajouta Zane. J'ai vu l'endroit où le chemin de fer traverse la montagne. Apparemment, il ira jusqu'à un nouveau village sorcier de l'autre côté, caché dans une gorge. Je n'arrive pas à me souvenir du nom de ce village, mais d'après ta mère, quand le train y accédera, ça sera bien plus pratique que d'utiliser régulièrement la poudre de cheminette. La sorcière aux bonbons aura de nouveaux clients.

— Elle serait très heureuse de savoir que tu t'inquiètes autant de son commerce, dit James en levant les yeux au ciel.

— Ce n'est pas de ma faute si je suis quelqu'un d'altruiste, admit Zane d'un ton modeste. J'ai de nombreuses qualités. Au fait, je pense avoir compris le secret du balai magique de Tabitha.

Cette fois, James le regarda, très intéressé.

— Ah oui ? Et c'était quoi ?

Zane mit la main dans sa poche, et en sortit une petite enveloppe.

— Albus m'a laissé étudier ce qui restait de son balai. Les deux morceaux du manche étaient à l'infirmerie, après que Petra les ait utilisés pour lui faire une attelle. Je les ai ouverts en deux, et Gennifer et Horace m'ont aidé à faire quelques expériences dessus. Regarde ça.

Il tendit l'enveloppe. James l'ouvrit, et regarda à l'intérieur. Il y avait quelques lambeaux de tissu noir.

— Surtout n'y touche pas ! dit Zane. Je l'ai fait par erreur, et j'en ressens encore l'effet tératologique.

— Térato… quoi ? s'étonna James en rendant son enveloppe à Zane. *(NdT : La tératologie est l'étude scientifique des monstres.)*

— Désolé, c'est un terme technique que j'ai appris de Raphaël, à Alma Aleron. Ça veut dire un truc monstrueux, anormal, bizarre, qui fout les jetons… euh – qui est tout à fait en dehors du magicomètre normal.

— D'accord, je vois l'idée générale, dit James. Explique-moi quand même les détails.

Zane s'installa à côté de James, sur la malle.

— Tu te rappelles l'an passé, quand tu m'as expliqué comment on pouvait ensorceler un balai ?

— Oui, acquiesça James. Quand un joueur de Quidditch insère quelque chose de magique – un os de dragon ou un crochet de basilic – dans le manche de son balai, ça le transforme plus ou moins en une sorte de baguette magique géante.

— Eh bien, répondit Zane, nous ne nous trompions pas tellement sur le balai de Corsica. Nous le pensions ensorcelé parce que c'était le bâton magique de Merlin, mais bien sûr, là, on s'est planté. Il était ensorcelé parce qu'il contenait un morceau de la cape noire d'un Détraqueur.

James se tourna pour regarder Zane.

— D'un Détraqueur ? s'exclama-t-il. Je ne savais même pas que c'était possible. Comment a-t-elle fait ?

Zane haussa les épaules.

— Aucune idée, mais c'est pourtant bien ça. Corsica connait peut-être des sorciers qui font ami-ami avec les Détraqueurs, et ils en ont obtenu un petit cadeau. Après tout, tu m'avais bien dit que les Détraqueurs s'étaient ralliés au vieux Voldy et à ses copains, non ?

— Ralliés, c'est un grand mot, mais ils étaient tous aussi mauvais les uns que les autres. (James réfléchit un moment.) Tu as sans doute raison.

— Ça paraît logique, approuva Zane. Si ce qu'a dit Merlin est vrai, les Détraqueurs ressemblent aux borleys. Donc, ils existent en dehors du temps, et peuvent de ce fait le manipuler – plus ou moins. Et c'est exactement ce que Tabitha Corsica faisait avec son balai, non ? Il savait ce qui allait se passer dans un futur immédiat, et il pouvait donc prévoir où il devait se trouver. Heureusement pour toi et Albus, cette saleté était fidèle à son propriétaire.

Horrifié, James regarda l'enveloppe que tenait Zane.

— Waouh ! haleta-t-il. Je sais bien que ce truc nous a sauvé la vie, mais ça me plaît bien qu'il ait été détruit. L'idée qu'il contienne un lambeau de la robe d'un Détraqueur… ça fiche les jetons. Franchement.

— Oui, c'est tératologique, dit Zane qui rangea son enveloppe. Albus m'a dit que je pouvais garder ces lambeaux. En rentrant à Philadelphie, je les donnerai au chancelier Franklyn. Il pourra les étudier. Je parie même que je vais devenir son chouchou pendant un sacré bout de temps.

James secoua la tête avec un sourire, amusé du culot de son ami.

Peu de temps après, Ralph, Rose, et Albus descendirent leurs malles en bas des escaliers et, tous ensemble, les cinq amis attendirent que Hagrid amène une calèche qui les conduirait à la gare. James leva les yeux et savoura la chaleur du soleil sur son visage. Il se sentait parfaitement heureux. Le voyage de retour à la maison serait tranquille et agréable.

Le train prit de la vitesse en quittant la gare de Poudlard.

— James, tu ne nous as pas encore raconté ce qui s'était passé exactement de l'autre côté de ce précipice, dit Ralph. En fait, qu'est-ce qu'avait Petra ? Elle était sous un Sortilège de l'Imperium ou quoi ?

James secoua la tête.

— Non, pas vraiment. Elle a juste été manipulée. Elle ignorait être « la lignée » de Voldemort. Lucius Malefoy s'est arrangé pour que la cape d'invisibilité de mon père, ma poupée vaudou, et le portrait réparé de Voldemort soient rajoutés au colis des affaires que Wilfred Agnelis avait laissées à Azkaban avant de mourir. Le portrait et la poupée étaient ensorcelés, Petra n'avait pas conscience de leur présence. Elle était manipulée par la parcelle de l'âme de Voldemort qu'elle porte en elle. Plus tard, quand elle entendait la voix du portrait dans la caverne, elle pensait qu'il s'agissait de celle de son père défunt. Ça paraît dingue, mais je pense qu'elle était folle de douleur. Elle a vraiment reçu un choc violent en apprenant la vérité sur le sort de ses parents.

— Alors, dit Ralph, songeur, rien de ce que nous avons vu dans la Pensine ne concernait Tabitha Corsica. Tous les souvenirs désignaient Petra. Scorpius nous a laissé croire que Tabitha était la lignée pour obéir aux ordres de son grand-père. Il voulait nous empêcher de regarder dans la bonne direction, c'est ça ?

— Je me fiche de ce que vous pensez de lui, dit Albus d'une voix mauvaise, pour moi, ce mec-là est tordu. Il ne nous a apporté que des ennuis. Il a intérêt à ne pas s'approcher de moi.

Rose referma le livre qu'elle avait sur les genoux, et leva les yeux.

— J'admets qu'il a mal agi, d'abord en volant la cape, la carte et la poupée, ensuite en nous mentant au sujet de la lignée, mais il subissait l'influence de son grand-père. Vous ne pouvez pas le blâmer pour avoir tenté de suivre les critères de sa famille. Il ne connaissait que ça. De plus, même quand il nous a montré les souvenirs de la Pensine, il commençait à avoir des doutes sur le plan de son grand-père. C'est pour ça qu'il n'a jamais prononcé le nom de Tabitha. Peut-être espérait-il plus ou moins que nous découvrions la vérité au sujet de Petra.

— Et au final, il a quand même bien agi, ajouta James. Il ne savait pas que les autres prévoyaient de faire mal à Lily. Quand elle a été kidnappée, Scorpius a complètement abandonné le plan de son grand-père et de Tabitha. Nous n'aurions jamais appris la vérité si Scorpius ne s'était pas trouvé avec nous dans cette salle de bain.

— Je crois que vous avez tous les deux un faible pour lui, marmonna Albus, mécontent. Mais ce n'est pas mon cas. Je refuse de trouver des circonstances atténuantes à ce « pauvre petit garçon malheureux ». Un jour ou l'autre, lui et moi terminerons ce duel que nous avons commencé dans ce même train, au début de l'année.

— À ta place, Albus, je serais prudent, dit Zane, en levant les sourcils. J'ai vu Scorpius s'entraîner à la dernière réunion du club de Défense, et il est vraiment bon en *Artis Decerto*. Il évitait tous les sortilèges que lui lançait la machine comme un véritable ninja.

— Je m'en fiche, dit Albus, amer.

Ralph se leva, ouvrit la porte du compartiment, et vérifia les deux côtés du couloir.

— Hey, remarqua-t-il, ça me rappelle un truc : sauriez-vous où sont Louis et Victoire ? Louis a un livre intéressant sur les arts martiaux magiques enseignés au Moyen-Orient, et il a promis de me le prêter pour cet été.

— Victoire n'est pas dans le train, répondit Rose. Elle est restée à Pré-au-lard avec George et Ted. Elle ne rentrera pas avant le mariage de George et d'Angelina. Et pour Louis, je n'en sais rien. En général, je m'efforce de ne *jamais* savoir où il se trouve.

Ralph s'étira, et annonça :

— D'accord. Bon, je vais marcher un peu pour me détendre les jambes et essayer de voir si je le trouve. Qui vient avec moi ?

— Moi, répondit James en se levant. Si je reste là, je vais m'endormir. Je n'aurais pas dû veiller aussi tard la nuit passée, pour jouer à CB – cible et bâton.

— Je viens aussi, dit Zane. Je veux interroger la sorcière aux bonbons sur ses heures de travail.

Rose et Albus se regardèrent. Finalement, les cinq amis sortirent ensemble dans le couloir.

— Ça m'étonne vraiment que Louis ait un livre sur les arts martiaux magiques, dit Rose à Ralph.

— C'est le club de Défense qui a tout déclenché, répondit Ralph. Ton cousin vraiment adoré ça. Dans son dortoir, il a mis partout des posters sur les Busards et les autres champions célèbres du monde sorcier. Il a même demandé à sa mère de lui commander un bandeau avec des fentes sur les yeux, pour pouvoir avoir l'air sauvage et mystérieux.

— *Louis ?* s'exclama Albus en retenant un fou-rire. Je ne l'aurais jamais pris pour un combattant contrarié, caché sous sa petite chemise bien amidonnée.

— D'après Soufflet, il a un véritable don, dit Ralph en haussant les épaules. Bien sûr, c'est difficile de le croire, parce que ce brave professeur dit la même chose à ton sujet, James.

Rose chercha à détourner la conversation du professeur Soufflet qu'elle ne pouvait toujours pas encadrer.

— Moi, j'ai eu les meilleures notes à l'examen final de Littérature Magique, dit-elle, d'une voix flutée. Le professeur Revalvier affirme que mes connaissances sur l'Age d'Or de la littérature des sorciers sont…

Elle s'interrompit quand James s'arrêta net dans le couloir, forçant les quatre autres à se bousculer derrière lui.

— Ouille ! cria Albus. Ralph, grosse brute, tu m'as écrasé le pied ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Vous ne le voyez pas ? chuchota James, d'une voix urgente.

Il pointait le doigt devant lui. Tous les autres tendirent la tête, cherchant à comprendre ce qu'il voulait leur montrer.

— Qu'est-ce qu'on regarde juste ? demanda Zane, au bout d'un moment.

— Je ne vois rien du… commença Rose.

— Si, il est là ! coupa Albus

Il tendait le bras par-dessus l'épaule de Zane. Quelque chose bougeait au bout du couloir, parmi les formes mouvantes dues à la vitesse du train et aux arbres qui défilaient derrière les fenêtres.

— On dirait une ombre animée, dit Ralph.

— C'est le dernier borley ! s'écria Albus en poussant tous les autres. Il est à moi !

— N'utilise pas ta baguette ! ordonna James. Tu te souviens ? La dernière fois, c'est comme ça qu'il est devenu plus puissant.

Le borley cherchait à se cacher dans la pénombre, et comme le train traversait une forêt, il était difficile à voir. Son ombre semblait disparaître, puis se montrer, comme pour narguer les jeunes sorciers et les inciter à sortir leurs baguettes. Tout à coup, au bout du couloir, la porte s'ouvrit, laissant entrer le sifflement du vent et le roulement bruyant des roues. En même temps, les cinq élèves crièrent

un avertissement, se bousculant les uns les autres, mais, au moment même où la porte se refermait, le borley se faufila par l'ouverture.

— Quelle étrange réception ! remarqua le nouvel arrivant d'une voix profonde.

Eberlué, James leva les yeux. C'était Merlin. Il portait sa cape de voyage et tenait son grand bâton à la main.

— Merlin… euh – monsieur le directeur ! s'exclama Rose en avançant. Il vient juste de passer par là !

— C'est le borley ! ajouta rapidement James. Le dernier. Il a dû rester tout le temps dans le train.

Le visage de Merlin se rembrunit notablement.

— Cette fois, mes jeunes amis, nous ne devons prendre aucun risque. C'est *moi* qui vais le suivre et le capturer. Mr Potter, vous savez à quoi ressemble la Poche Noire, j'imagine. Elle se trouve dans mon compartiment, deux voitures derrière vous, N°6. Je vous autorise à pénétrer à l'intérieur. Ma malle est sous le siège, et elle s'ouvrira avec cette clé. Rejoignez-nous aussi vite que possible.

Le grand sorcier sortit une clé d'or d'une longue chaîne attachée à sa taille, et il la tendit à James. James la prit, avec un sentiment d'importance.

— Agissez vite, Mr Potter, insista Merlin. Il n'y a pas un moment à perdre.

James pivota sur ses talons et courut tout le long du couloir qu'il venait d'emprunter, luttant contre une sensation déstabilisante due la vitesse du train. Il passa à travers deux sas, et arriva enfin au compartiment N°6. Les vitres étaient fumées, mais la porte n'était pas verrouillée. James entra vite, et vit la malle du directeur sous le siège la banquette de gauche. Il tomba à genoux, et la tira à la lumière. La petite clé d'or rentra sans problème dans le verrou, qui tourna avec un léger clic. Quand James ouvrit la malle, il fut surpris de voir que la Poche Noire était la seule chose à l'intérieur, bien pliée sur le plancher en bois. Bien entendu, réalisa-t-il, c'était l'une de ces malles magiques qui s'ouvraient dans différentes dimensions en fonction de la clé qu'on utilisait sur elles. Vu l'importance extrême et le danger de la Poche Noire – qui gardait prisonniers les autres borleys affamés, à l'intérieur, dans une obscurité sans faille – James se sentit particulièrement honoré d'avoir été chargé de la rapporter. Il la toucha, un peu inquiet, en se rappelant des avertissements de Merlin à son sujet, mais le truc paraissait parfaitement normal. C'était juste un grand sac, assez lourd, en cuir noir, attaché par une corde dorée, avec une bandoulière qui permettait de le porter. Après s'être assuré qu'il ne risquait rien en soulevant la Poche Noire, James la passa sur son épaule, comme un sac à dos. Il referma la malle, tourna la clé, et l'accrocha à son cou. Puis il se mit à courir, revenant vers l'avant du train.

Il était plutôt haletant quand il rejoignit les autres. Ils étaient agglutinés au bout du couloir, et regardaient à travers la vitre de la porte. Merlin leva les yeux quand James arriva à ses côtés. Malgré son visage était sévère, James devina que le grand sorcier ressentait une légère satisfaction. En fait, le directeur appréciait la chasse.

— Le borley est coincé, dit Zane avec un sourire. Il a glissé sous la porte, mais la voiture suivante est celle où on garde le charbon. Il ne peut pas aller plus loin.

Merlin se tourna vers Rose.

— Miss Weasley, dit-il, veuillez ouvrir la porte dès que je vous l'ordonnerai. Mr Deedle, comme vous le savez, votre baguette a des particularités uniques. Si le borley arrive à me dépasser, je veux que vous – *et vous seulement* ! – tentiez de le stupéfier. Votre sortilège ne l'arrêtera peut-être pas, mais

il suffira à le distraire et attirer son attention, ce qui me donnera le temps dont j'ai besoin. Je placerai le borley en transe, ensuite, Mr Potter, j'aurais besoin de la Poche Noire. Gardez-la en attendant.

Ralph déglutit de façon audible, et sortit son énorme baguette.

— Je suis prête, dit Rose, la voix cassée d'émotion.

James hocha aussi la tête, pour indiquer son agrément. Zane resta en arrière. Albus intervint :

— La dernière fois que j'ai vu le borley, dit-il, il était sur ce truc en métal qui attache les deux voitures ensemble. Aussi, il faudra viser très bas.

— Merci, Mr Potter, dit Merlin avec un léger sourire.

Tout le monde retint sa respiration quand Rose s'agrippa la poignée de la porte. Dès que Merlin l'ordonna, elle tira, ouvrant complètement le panneau et laissant passer un souffle d'air chaud et bruyant. James plissa les yeux contre le vent et la fumée, puis il vit un spectacle horrible. Il retint un cri étouffé et son estomac sombra. Lentement, Merlin recula, écartant les bras pour empêcher les autres de le dépasser.

— Je ne suis pas certain de ce que je vois, dit Zane d'une voix faible, les yeux écarquillés, mais à mon avis, il ne s'agit pas du borley.

En réalité, le borley était toujours à l'endroit où les sorciers s'attendaient à le voir. Comme pour les narguer, il dansait sur l'énorme mâchoire d'attelage qui reliait le train au wagon à charbon. Malheureusement, au-dessus de lui, noircissant le ciel comme de sinistres nuages mortels, il y avait des dizaines – et peut-être des centaines – de Détraqueurs.

— C'est l'essaim tout entier ! cria James, pour se faire entendre malgré le bruit des roues et du vent. Celui que mon père cherchait à Londres. Pourquoi sont-ils tous ici ?

Merlin ne quittait pas des yeux l'horrible vision.

— Je pense, dit-il lentement, que la réponse à cette question est évidente.

Rose regarda Merlin, puis l'affreux essaim derrière la porte béante. Elle indiqua du doigt la locomotive qu'on apercevait à peine entre le wagon de charbon et les Détraqueurs qui s'agglutinaient

— Le Gardien maudit est là, dit-elle.

Tout à coup, le train siffla, dans un hurlement sinistre et assourdissant. Rose mit ses deux mains sur ses oreilles en grimaçant. En même temps, la locomotive sembla accélérer et se jeter en avant. James vacilla parce que le train prenait un virage, la vitesse devenait dangereuse et incontrôlée.

— Regardez ! cria Zane, agrippé à la poignée ouverte, le doigt tendu.

James pencha la tête et suivit le geste de l'Américain, examinant l'espace entre les wagons. Il vit des arbres passer à toute vitesse, et puis quelque chose clignoter sur des panneaux de bois. Le long de la voie, il y avait des tas de gravier et des rails entassés.

— C'est la nouvelle extension ! s'exclama Zane, le visage livide.

Rose secoua la tête pour exprimer son incompréhension.

— La nouvelle… *quoi* ? hurla-t-elle.

— Tu n'as pas lu ce qui était écrit sur le panneau ? répondit Zane, exaspéré. C'est la nouvelle extension du chemin de fer – celle qui doit aller vers la gorge des Oiseaux. Nous avons quitté la voie principale. Nous avons été déviés vers une ligne en construction.

— Ne me dis pas, hurla Ralph, effondré, que cette nouvelle extension n'est pas terminée ?

— Bien sûr que non ! D'après ce que je sais, le pont qui traversera la gorge ne sera fini que l'an prochain. Il y a à peine les fondations de prêtes.

— Alors là, on est mal barré. (Albus hocha la tête, le visage très sérieux.) Très mal.

Merlin fit un pas en avant, le visage déterminé, son bâton brandi devant lui. Le vent soufflait dans les plis noirs de sa robe, soulevait ses cheveux et sa barbe. Immédiatement, le nuage des Détraqueurs se resserra devant la porte, pour bloquer le passage. Les élèves basculèrent en arrière, terrifiés, et tombèrent les uns sur les autres. Les Détraqueurs poussèrent un rugissement. James sentit son sang se congeler à l'écho de ce cri désespéré. Il n'avait jamais appris que les Détraqueurs pouvaient parler.

Le garsson… sifflaient les Détraqueurs tous ensemble. (Leurs voix étaient horribles, vibrantes et menaçantes, comme un essaim de frelons.) *Jamess Ssiriuss Potter… le garsson doit ssortir…*

Merlin n'avait pas reculé, affrontant la meute enragée. Pourtant, il se tourna légèrement, et regarda James par-dessus son épaule. Son visage était figé, et ses yeux d'un bleu glacé aussi froids que des diamants.

— James, de toute évidence, c'est toi qu'ils veulent, dit-il, d'une voix si forte qu'elle portait malgré le bruit et le vent.

— Non ! cria James horrifié. Je ne veux rien avoir à faire avec eux.

— Les Détraqueurs ne te toucheront pas, James, affirma Merlin. Le Gardien des Portes a d'autres projets pour toi. Et il va détruire ce train si tu ne vas pas à sa rencontre.

Mais James continuait à secouer la tête.

— Je ne peux pas affronter seul cette chose ! s'exclama-t-il, terrifié.

— Tu ne seras pas seul, répondit Merlin, avec un sourire sans humour. Je t'accompagnerai.

James regarda éperdument le visage de l'enchanteur. Il y lut une assurance absolue et une détermination féroce. Les Détraqueurs pouvaient tenter d'arrêter Merlin, mais ils n'y réussiraient pas. Aussi, James hocha lentement la tête et se releva. Lorsqu'il fit quelques pas hésitants vers la porte ouverte, le nuage des Détraqueurs recula, lui laissant la place de passer. Noirs et menaçants, ils s'agitaient dans le vent, et James frissonna cette vue. Rose s'accrocha à sa manche.

— N'y va pas ! hurla-t-elle. Il doit y avoir autre chose à faire. Tu n'es pas obligé d'y aller, James.

— Je pense que si, Rose, dit James, résigné. Ça va aller.

— Non ! cria-t-elle. Tu es fou ! Tu ne peux pas vaincre quelque chose comme ça.

— Je dois au moins essayer, dit James, en haussant les épaules.

— Ne fait rien d'idiot, grand frère ! cria Albus.

Zane posa la main sur l'épaule de Rose, Albus la prit par le bras. Tout à coup Ralph passa devant les autres. Il tendait sa baguette à James, la poignée en avant.

— Tiens, cria-t-il.

— Non, Ralph, elle est à toi. Je ne peux pas te la prendre.

— Tais-toi, James ! aboya Ralph. Merlin raison. Ma baguette a des pouvoirs uniques. Tu peux en avoir besoin. D'ailleurs, je n'ai pas du tout l'intention de te la laisser. Je te la prête juste un moment. C'est compris ?

James fut choqué par la férocité qu'il lut dans les yeux de Ralph. Préférant ne pas le contrarier, il hocha la tête avec solennité, et accepta l'énorme baguette.

— D'accord, je te la rendrai en revenant, dit-il.

Viens… sifflèrent les détracteurs, de leur voix affreuse et monotone. *Jamess Ssiruss Potter.*

— Bouclez-la, grommela James nerveusement.

A peine dehors, il baissa la tête sous la force du vent et les braises brulantes que crachait la locomotive. A l'arrière du wagon à charbon, il y avait une échelle de fer, et James se mit à y grimper, luttant à la fois contre les rafales et la fumée brûlante qui l'aveuglait. En dessous de lui, les rails de la voie disparaissaient dans un brouillard flou. Le claquement des roues était si bruyant que ses tympans lui faisaient mal. Avant que Merlin ne puisse le suivre, James décida tout à coup d'essayer la chose la plus courageuse à laquelle il puisse penser. Il sortit la baguette de Ralph, et la pointa sur la mâchoire d'attelage qui retenait le wagon de charbon au reste du train.

— *Convulsis !* cria-t-il.

Il avait tenté le sortilège de destruction qu'il avait entendu Rowena Serdaigle utiliser autrefois. Il se souvenait que la sorcière avait ouvert avec la peinture qui protégeait la cachette de Salazar Serpentard. Le sortilège heurta l'acier et explosa avec un éclair brillant. Quand les étincelles retombèrent, James réalisa que son sortilège n'avait eu aucun effet. Merlin regarda James.

— Bel effort, dit-il. Mais je pense que le Gardien a prévu ce genre de choses.

Découragé, James hocha la tête et continua à monter l'échelle. Les Détraqueurs tournoyaient autour de lui, mais à bonne distance. Une fois sur le wagon à charbon, James sauta à l'intérieur, vacillant sur la masse instable des boulets. Derrière lui, il entendit la voix ferme de Merlin crier :

— *Chrea patronym !*

Il y eut un éclair de lumière argentée, et l'essaim des Détraqueurs s'écarta, repoussé par la force de la lumière. Quand James regarda en arrière, il vit Merlin grimper lui aussi sur le tas de charbon, son bâton illuminé d'une lueur verte. Entre Merlin et James, se tenait le spectre d'un énorme chacal qui vibrait d'une lumière argentée. Montrant ses crocs lumineux et arborant une menace silencieuse et féroce, la bête força les Détraqueurs à reculer. James se sentit un peu mieux en voyant le Patronus de Merlin. Il ne fut pas surpris de la forme qu'il avait prise. Se détournant, James traversa péniblement la longueur du wagon à charbon, trébuchant sur le sol inégal tandis que les boulets noirs roulaient sous ses pieds. Les arbres défilaient toujours à toute vitesse de chaque côté de la voie. En regardant le paysage inconnu alentour, James s'aperçut qu'il n'était jamais passé par là. Il ne savait pas du tout combien de temps il leur restait avant que le train ne rencontre le pont en construction. Il sentit la panique monter en lui, mais il s'efforça de ne pas y céder, et se concentra sur la tâche qui l'attendait.

Quand il arriva finalement à l'autre bout du wagon, il trouva une porte blindée. De l'autre côté, il y avait une petite plate-forme où était posée une truelle de chargement pour le moteur de la locomotive. Il n'y avait personne en vue. Merlin arriva derrière James sur la plate-forme. Son Patronus le suivait, sautant près de lui, le poil hérissé. A cause du moteur qui rugissait, il y avait tellement de bruit qu'il était presque impossible de parler. Merlin indiqua du menton la porte derrière James, peinte en rouge, comme le reste de la locomotive. En lettres d'or, étaient écrits les mots : « *Poudlard Express – réservé au personnel* ».

Obéissant à l'instruction muette, James tendit la main vers la poignée de la porte et tira pour l'ouvrir. À l'intérieur, dans le compartiment moteur, il faisait complètement noir. James prit une

profonde inspiration pour rassembler ses forces. Il jeta un dernier coup d'œil sur la plate-forme oscillante, puis il plongea dans l'obscurité qui l'attendait.

Immédiatement, le bruit et le vent disparurent. James ne ressentait plus du tout l'effet de la vitesse. De plus, l'espace à l'intérieur de la locomotive n'était ni brûlant ni étouffant comme James s'y attendait. Au contraire, il eut la sensation d'être dans une caverne immense, silencieuse et glacée.

— James, dit une voix agréable, quel plaisir pour moi de te retrouver.

James regarda autour de lui, mais il ne vit personne. Il n'y avait aucun signe de Merlin, ni d'une autre présence. La caverne semblait simplement sombre et tranquille, et pourtant, il y avait une sorte de flaque de lumière près de l'endroit où se tenait James.

— Où suis-je ? demanda-t-il, en cherchant à comprendre. Où est Merlin ?

— Il n'est pas très loin, répondit la voix mystérieuse. Merlinus est un individu plutôt intéressant, tu ne crois pas ? C'est le premier humain que j'aie rencontré, tu sais. Ses terreurs ont un goût particulièrement puissant. (La voix soupira, comme pour exprimer sa satisfaction.) Et maintenant que tu es là, il y a entre nous un point plutôt délicat à résoudre. Je ne veux pas que tu sois déconcentré par tes compagnons, aussi je t'ai emmené… ailleurs. Hors du temps. Hors de tout, en réalité.

— Où êtes-vous ? demanda James, en regardant autour de lui.

L'autre eut un léger rire.

— Oh, j'oublie toujours ! Les humains n'apprécient pas vraiment les voix « divines » qui viennent de nulle part. Ça vous met mal à l'aise, non ? Je suis juste là.

En même temps que la voix prononçait le mot « là », il y eut un bruit non loin, et James se tourna dans cette direction. Il vit apparaître une silhouette, debout devant lui. C'était celle qu'il avait vue autrefois dans le miroir magique de Merlin, avec la même robe en lambeaux qui flottait au-dessus du sol, sans pieds en dessous. Un capuchon dissimulait un visage qui n'existait pas. Avec un cri étouffé, James recula de quelque pas.

— Je m'excuse encore. (La silhouette leva les bras.) Est-ce que c'est mieux comme ça ?

Le Gardien maudit avait touché son capuchon pour le repousser en arrière. James était terrorisé à l'idée de regarder, mais il ne put s'en empêcher. Un peu perplexe, il fronça les sourcils devant le visage qui apparut. Malgré lui, il avança.

— Vous êtes le Gardien des Portes ? s'étonna-t-il. Vous ressemblez un peu à… à mon père. Mais je ne sais pas pourquoi.

— Ce n'est pas réellement mon visage, bien entendu, dit l'autre aimablement. Mais j'apprends encore le fonctionnement des humains, je l'avoue. D'après ce que j'ai compris, vous acceptez mieux que d'autres certains visages. (Le Gardien eut un sourire désarmant.) Dis-moi, t'attendais-tu à un monstre horrible, avec plusieurs yeux rouges et une longue queue fourchue ? Quelque chose comme ça ?

James commença à acquiescer, puis il se reprit et secoua la tête.

— En fait, je ne sais pas vraiment. Mais c'est sans importance. Que voulez-vous ?

Le Gardien hocha la tête, souriant toujours.

— Ah, directement au point important. C'est ce que je respecte en toi, James Sirius Potter. Tu n'as rien de sentimental. Je vais te dire ce que je veux : je veux t'aider.

— Non, je ne crois pas, dit James en secouant la tête. Vous mentez. Vous voulez juste que je devienne votre hôte ! Vous voulez rester sur terre et tout détruire. J'ai beaucoup appris à votre sujet. Vous voulez m'utiliser.

— Hélas ! (Le Gardien fronça les sourcils.) Présenté comme ça, c'est plutôt affreux, je te l'accorde. Quand on ne regarde que l'apparence.

— Euh… marmonna James sans conviction. Oui, je crois.

Le Gardien acquiesça, et serra les lèvres.

— Donc, j'imagine que tout est réglé. Tu m'as dit non. Je n'aurais pas d'hôte humain. Très vite, je vais perdre mon empreinte sur cette dimension terrestre, donc je retournerai dans le Néant. Tu as gagné.

Le Gardien haussa les épaules, comme si son désappointement était sans importance.

— Oui… admit James sans trop savoir quoi dire. J'imagine qu'on peut considérer ça.

— Dans ce cas, James, ça ne te dérange pas qu'on papote un moment ? Il n'y a aucun mal à ça.

— Euh… oui.

Le Gardien leva un sourcil, et fit à James un clin d'œil

— Tu es amoureux de Miss Morganstern à ce que j'ai compris. Je ne t'en blâme pas. Franchement, je dirais même que je te comprends. C'est une fille adorable. Elle et moi devions être… très proches. Je dois t'avouer que, depuis le début, j'avais des doutes à son sujet. Le défunt Voldemort et ses très dévoués disciples ont insisté, encore et encore, qu'elle était le seul hôte digne de moi, mais ça n'a jamais été mon avis. Et bien entendu, j'avais raison. James, je dois te le dire, j'ai toujours raison. Il ne s'agit pas de vanité, je t'assure. Mais le doute ne vient qu'à ceux qui sont limités par le temps. Moi, je vois l'Histoire comme un livre ouvert, du début à la fin. Je sais comment les choses vont se passer, parce que, métaphoriquement parlant, je suis déjà passé à la dernière page. (Le Gardien eut un soupir indulgent.) Laisse-moi te demander quelque chose, James : sais-tu exactement *qui* je suis ?

En posant la question, le Gardien avait penché la tête.

— Vous êtes le Gardien maudit, répondit James un peu inquiet. Vous êtes… le mal.

— Oui, oui, dit l'autre, en agitant une main d'un geste impatient. Mais à part ça ? J'ai reçu d'innombrables noms au cours des siècles, tu sais. Il y en a un parmi tous ceux-là que j'aime tout particulièrement. Je pense que ça va t'amuser.

James secoua la tête, de plus en plus mal à l'aise.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Alors laisse-moi t'expliquer, James. (Le Gardien approcha rapidement de James, et tomba sur un genou. Il le regarda de près, les yeux pétillants d'une étincelle malicieuse.) James, mon garçon, tu te rappelles cette histoire que ton ami Ralph t'a racontée un jour, en classe de Littérature Magique ?

Perplexe, James acquiesça.

— Bien sûr, mais je ne vois pas…

— Non, coupa le Gardien. Ce n'est pas que tu ne *vois* pas, c'est que tu ne *regardes* pas. (Il baissa la voix, et dit dans un murmure conspirateur :) James, je suis le Roi des Chats.

James recula d'un pas et sentit un frisson de terreur lui parcourir l'échine. Le Gardien se redressa et avança à nouveau vers James.

— Réfléchis-y, insista-t-il. C'est *moi* qui suis assis au bas des escaliers – le Maître qui garde le portail entre les vivants et les morts. C'est *moi* qui détermine ceux qui traversent le Néant pour aller jusqu'à l'Au-delà. Et je suis aussi, je dois l'ajouter, le Maître qui choisit ceux qui peuvent… revenir.

D'un geste preste, le Gardien claqua des doigts. Une autre flaque de lumière apparut. James ne put s'empêcher de regarder. Une silhouette humaine, étendue à terre, se redressait. C'était un sorcier, et il regarda autour de lui, surpris et attentif. En le reconnaissant, James poussa un cri, et son cœur s'emballa.

— Grand-père... dit-il en avançant malgré lui.

— James ! s'écria Arthur Weasley avec un rire heureux. Qu'est-ce que tu fais au ministère, mon garçon ? Mais qu'est-ce que je faisais couché par terre ? J'ai dû glisser. C'est incroyable ce que je peux être maladroit parfois.

— Grand-père ?

Fou de joie et d'émotion, James voulut avancer encore, et même courir vers Arthur Weasley, mais le Gardien mit une main sur son épaule, et l'en empêcha.

— Tu ne peux pas le toucher, James, dit le Gardien tristement. Pas encore. Peut-être plus tard.

— Mais comment… ? cria James.

Arthur Weasley pencha la tête et adressa à James un sourire moqueur.

— Dis-moi, mon garçon, est-ce que tout ça fait partie de la surprise de ta grand-mère ? demanda-t-il. C'est certainement le cas. Je sais très bien que Molly prépare pour moi une réunion familiale surprise. Elle n'a jamais pu me cacher quoi que ce soit, la pauvre chérie, mais je la laisse le croire. Où sont tous les autres ?

— Il ne peut pas me voir, expliqua le Gardien, les yeux fixés sur Arthur. Ceux qui ont traversé ne peuvent jamais me voir.

— Grand-père, es-tu… réel ? demanda James, conscient de la joyeuse excitation qui enflait en lui. Grand-père, est-ce vraiment toi ?

— James, quelle curieuse question ! (Arthur regarda autour de lui.) Où sommes-nous au juste ? Je ne crois pas que ce soit le ministère. Je dois avouer être plutôt troublé. Tu crois que je me suis trompé de cheminée en revenant à la maison ?

— Non grand-père ! cria James. Tu as eu… tu es…

— Chut, dit le Gardien en l'interrompant. Ne le lui dis pas.

Soudain en colère, James se tourna vers la silhouette qui le surplombait.

— Pourquoi faites-vous ça ? demanda-t-il. Ça n'est pas vraiment mon grand-père. Il est mort.

— La mort n'est qu'un passage, répondit le Gardien en haussant les épaules. Pourquoi un passage serait-il en sens unique ? Tu aimes ton grand-père, non ?

— Qu'est-ce que vous savez de l'amour ?

James luttait contre des larmes de frustration et de colère qui montaient dans sa gorge.

— J'admets que le concept m'est complètement étranger, répondit l'autre, mais ces derniers temps, j'en ai suffisamment appris sur les humains pour savoir à quel point l'amour compte pour vous. Si tu pouvais, tu ferais revenir ton grand-père, non ?

James se mordit la lèvre, à moitié étouffé par émotions qui brûlaient en lui. Dans l'autre flaque de lumière, il vit Arthur tapoter ses poches d'un air distrait, comme s'il cherchait quelque chose.

— Oui, je me suis certainement trompé d'adresse, marmonna-t-il, avec un petit rire nerveux. Où diable ai-je rangé ma poudre de cheminette d'urgence ? Molly insiste toujours pour que j'en aie sur moi. Elle va se moquer de moi si j'ai oublié d'en prendre le jour précis où j'en avais besoin.

James céda et laissa ses larmes couler.

— Oui ! s'écria-t-il. J'aime mon grand-père. Mais il est *mort*. Vous ne me tromperez pas. Je ne ferai rien de ce que vous me demandez, même si vous me promettez son retour.

— C'est très noble, dit le Gardien d'un air sérieux, et je respecte cette qualité. En réalité, je dirais même que je l'admire.

Il leva la main, et claqua des doigts.

Une troisième flaque de lumière apparut. James, les yeux brûlants de larmes, se tourna pour regarder. Une fois de plus, quelqu'un venait d'apparaître. Un sorcier, très grand, très maigre, qui portait une robe noire salie et de longs cheveux noirs collés par la sueur. Il vacilla un moment, puis retrouva son équilibre, et brandit sa baguette. Quand ses yeux sauvages tombèrent sur James, il se figea immédiatement. Il sembla même s'arrêter de respirer. De toute évidence, l'homme était troublé.

— Harry ? appela-t-il, le front plissé de consternation. Non, tu lui ressembles, mais tu n'es pas Harry…

James n'arrivait pas à en croire ses yeux.

— Sirius ? haleta-t-il. Vous êtes Sirius Black.

— Dix points pour toi, répondit Sirius qui regarda autour de lui. Où suis-je ? Où sont Remus et Harry ? Où sont tous les autres ? Où est passée ma folle de cousine ? Je n'en ai pas fini avec cette maudite sorcière.

James sanglotait maintenant, complètement perdu.

— Sirius ! cria-t-il. C'est… c'est fini depuis longtemps. Vous êtes…

Une fois encore, le Gardien intervint pour empêcher James d'avouer la vérité.

— Les morts ne souhaitent pas apprendre ce genre de choses, expliqua-t-il. Bien entendu, tu reconnais cet homme. C'est bien Sirius Black. Plus important encore, tu sais que ton père ne s'est jamais remis de la mort de son parrain.

James acquiesça. Il entendait à peine le Gardien, mais il savait la vérité : Harry Potter avait toute sa vie souffert de la perte de Sirius Black. Le Gardien continua :

— Tu peux refuser de revoir ceux que tu aimes, James, dénier à ton grand-père son retour sur terre, mais seras-tu capable de vivre avec toi-même en sachant que tu as interdit à Harry Potter de retrouver celui qui lui a servi de père et qu'il regrette tous les jours de sa vie ? Seras-tu capable de croiser le regard de ton père, après avoir refusé d'accéder à son souhait le plus vif : retrouver son parrain.

James sentit son esprit tourbillonner dans une vrille sans fin.

— Ils n'existent pas, balbutia-t-il. Ils ne sont qu'une illusion.

— Tu le crois vraiment, James ? demanda le Gardien. Regarde-les. Ils ne connaissent même pas leur sort funeste. Pour eux, le temps s'est arrêté le jour de leur mort. Ils se croient vivants. Ils se croient réels. Comment oses-tu prétendre que ce n'est pas le cas.

— Je ne sais pas ! hurla James, les deux mains crispées sur la tête.

— C'est si simple, James, insista le Gardien, en approchant de lui. Je suis le Roi des Chats. Tu peux me rejoindre, et ramener sur terre tous ceux que tu voudras : ton grand-père, le parrain de ton père, et même tes autres grands-parents, morts depuis si longtemps. Il n'y a pas de piège, James, rien qu'un petit prix à payer. D'ailleurs, c'est un prix que qui ne te coûtera guère, je t'assure – un prix que tu seras même heureux de payer.

James regardait éperdument Sirius Black et Arthur Weasley.

— Lequel ? demanda-t-il malgré lui.

Le Gardien s'approcha de James et plaça ses deux mains sur ses épaules.

— Rien du tout – un détail – un service à rendre au monde.

— Je ne veux tuer personne !

James secoua la tête, sans se soucier des larmes qui lui maculaient les joues. Le Gardien le força à se retourner.

— Regarde ! chuchota-t-il avec force. Regarde avant de répondre.

Derrière James, il y avait une autre flaque de lumière. Et un autre sorcier à l'intérieur, qui semblait plutôt surpris d'être là. De longs cheveux blancs pendaient de chaque côté d'un visage hagard, marqué par l'âge. Les yeux étaient remplis d'une haine démente. James le reconnut à sa ressemblance avec son fils et son petit-fils. C'était Lucius Malefoy.

— Que signifie ceci… ? haleta Lucius. (Il chercha à récupérer sa baguette, et ne la trouva pas dans les poches de sa robe.) Où est ma baguette ? Je veux savoir où vous m'avez emmené, maudite créature.

Il regardait James et le Gardien des Portes.

— Voici l'homme qui a causé tant de souffrance à ta famille et au monde magique, chuchota le Gardien par-dessus l'épaule de James. Sur ses mains, coule le sang de dizaines de sorciers. C'est lui qui a organisé le plan qui vous amenés, ta sœur et toi, dans la Chambre des Secrets, pour être immolés. Il est responsable de la mort des parents de Petra Morganstern. Il a fait souffrir la sorcière que tu aimes. C'est à cause de lui qu'elle a été maudite avec l'âme démente de lord Voldemort. Même maintenant, il continue ses complots impitoyables, prévoit des meurtres et des assassinats. Son cœur n'est qu'un bloc de haine malfaisante. Tue-le, James. Débarrasse le monde de ce fou furieux. Tu sais bien qu'il le mérite. Tue-le. Fais-le *maintenant.*

Tout en parlant, le Gardien recula, comme pour donner à James de la place. James avait l'intention de refuser. Il avait les mots sur la langue, et ouvrit la bouche, mais soudain, il n'arrivait pas à parler. Le Gardien avait raison : Lucius Malefoy méritait de mourir. Il était au-delà de toute rédemption. James sentit dans sa main le poids d'une baguette avant même qu'il ait réalisé l'avoir cherchée. Il baissa les yeux. C'était celle de Ralph. Elle était brûlante et énorme dans sa paume. Elle était mortelle.

— Qu'est-ce que c'est ? rugit Lucius, les yeux étrécis. Vous avez envoyé un gamin pour me tuer ? D'ailleurs, celui-là, je le connais. Il est aussi faible que son père est stupide. Jamais il ne vous obéira. Il n'en a pas la force.

— Il se moque de toi, James, dit le Gardien. (Sa voix mielleuse, insistante, semblait remplir toute l'atmosphère autour de James.) Montre-lui qu'il a tort. Tue-le.

James tremblait quand il leva la baguette de Ralph. Il sentait le bâton vibrer dans sa main. Il avait envie de tuer Lucius, et la baguette aussi le désirait. Ensuite, quand la tâche serait accomplie – quand Lucius serait mort aux pieds de James – il verrait revenir son grand-père ; et Sirius Black, ce qui rendrait son père heureux, parce qu'il avait toujours souhaité retrouver son parrain. Presque décidé, James jeta un regard en arrière. Il vit que Sirius et Arthur le regardaient tous les deux. Ils fronçaient légèrement les sourcils, comme s'ils ne comprenaient pas exactement ce qui se passait.

— James ? dit Arthur d'une voix inquiète. Fais attention, mon garçon.

— James ? répéta Sirius, comme s'il se parlait à lui-même. (Il jeta un coup d'œil Arthur, puis regarda à nouveau James, et brutalement, il comprit.) Nous sommes morts, dit-il simplement. Et toi, tu n'es pas à Harry, mais son fils. James. James Potter comme mon… Qui est derrière toi ? Lucius Malefoy ? Fais attention, James Potter.

James se tourna. A nouveau il dévisagea l'expression de haine sur le visage de cet homme qu'il méprisait.

— Fais-le, siffla le Gardien des portes. Tue-le maintenant.

— Tu ne peux pas, grogna Lucius. Tu es trop faible.

— Je ne suis pas faible, sanglota James.

Il resserra sa prise sur la baguette et la pointa sur le cœur noir du sorcier. Et tout à coup, avec une force merveilleuse, enivrante, l'assurance le remplit tout entier. Il n'était *pas* faible. Il pouvait accomplir ce qui devait être accompli. Dans son esprit, il entendit la voix d'Helga Poufsouffle se mêler à celle de Merlin pour dire : « *Faire ce qui est juste est toujours simple, mais rarement facile.* »

James serra les dents.

— Je suis un guerrier, chuchota-t-il pour lui-même. Et un vrai guerrier… sait quand il ne faut *pas* combattre.

Sur ce, James baissa sa baguette. Il la lâcha même, la regarda rouler sur le sol puis il tourna le dos à Lucius Malefoy. Lentement, il commença à s'éloigner.

— James Sirius Potter ! hurla le Gardien. Tu ne peux pas faire ça. Tue-le. Tu dois sa mort au monde. Tu dois ça à ton père. Tu ne peux pas refuser le pouvoir que je t'offre !

Le cœur brisé, James regarda une dernière fois son grand-père. Mais Arthur lui sourit fièrement, en hochant la tête, comme s'il avait tout compris, et approuvait.

— Ce garçon est vraiment fort, dit Sirius, ses yeux noirs étincelants de lumière. Comme son père et son grand-père avant lui.

Lentement, les deux flaques de lumière s'éteignirent, Arthur et Sirius disparurent dans l'obscurité. James continuait à marcher. Il avait presque quitté son propre cercle de lumière quand il entendit derrière lui la voix de Lucius Malefoy, qui exprimait une haine féroce.

— Si tu n'es pas capable de tuer pour devenir l'hôte du Gardien, moi, je le ferai.

James devina que Lucius avait ramassé la baguette de Ralph. Il la sentit se pointer dans son dos. Il s'arrêta, mais ne se retourna pas.

— *Avada Kedavra !* hurla Lucius.

Sous la puissance se de sa colère, des postillons s'échappèrent de sa bouche. Un éclair de lumière verte apparut et heurta James dans le dos. La force du sortilège de la Mort le poussa légèrement en avant. Et pourtant, il ne tomba pas. Il resta précisément où il était, à la limite entre l'ombre et la lumière. Les yeux étrécis de rage, Lucius regarda le garçon. Une grimace démente déformait ses traits patriciens. Le garçon aurait dû tomber ! Il était censé être mort. Lucius attendit, tenant toujours la grosse baguette au bout vert, braquée sur le dos du garçon.

Il y eut tout à coup un bruit léger… une déchirure. A l'endroit où le sortilège de la Mort avait frappé, une fente apparut dans le cuir de la Poche Noire que James portait accrochée dans le dos. James sentit un mouvement dans son sac, comme si *quelque chose* se réveillait à l'intérieur. En fait, il s'agissait de plusieurs choses, et toutes étaient horriblement affamées.

— Quel est ce sortilège ? marmonna Lucius nerveux.

Il recula d'un pas et regarda, comme hypnotisé, la déchirure de la Poche Noire, et le bruit de plus en plus effroyable qui en émanait. James serra les dents, et les poings. Le bruit s'accentua, devenant un tambourinement nerveux. Et tout à coup, la Poche Noire s'ouvrit en deux. Les borleys jaillirent par le trou créé par le sortilège de la Mort de Lucius. Ils venaient de goûter une magie puissante et en voulaient davantage. Ils se précipitèrent en direction de Lucius comme un nuage de chauve-souris.

A cette attaque inattendue, les yeux du sorcier s'écarquillèrent. Instinctivement, il braqua sa baguette sur les borleys, et leur jeta sort après sort. Divers jets de lumière éclairèrent l'obscurité de la caverne, rendant les borleys encore plus agités. Affamés, renforcés par la magie, ils tombèrent tous ensemble sur Lucius.

Quand James se tourna finalement, laissant la Poche Noire déchiquetée glisser de ses épaules, il regarda. Lucius Malefoy avait disparu sous l'accumulation des Ombres qui s'agitaient sur lui, le dévorant vivant. Le sorcier hurlait, et les mini-Détraqueurs se nourrissaient de sa peur et de sa douleur. Comme des vampires, ils aspiraient toute la magie qui existait en lui. Puis Lucius tomba sur un genou, toujours caché sous la masse grouillante qui le recouvrait. C'était horrible, et pourtant, James n'arrivait pas à quitter le spectacle des yeux. Il pensa à Wilfred Agnelis, mort dans la fosse des Détraqueurs à Azkaban. Finalement, le corps de Lucius sembla se dissoudre, des cendres s'éparpillèrent sur le sol alors que son dernier cri d'agonie renvoyait encore des échos dans l'obscurité. Une fois repus, les borleys disparurent. En quelques secondes, ils étaient partis.

James fit un pas en avant. Il ne restait que la robe du sorcier et des cendres grises et poudreuses. James s'agenouilla, et très lentement, récupéra deux choses de la poussière qui avait autrefois été la main de Lucius. Quand il se redressa, il mit dans sa poche la baguette de Ralph, et garda dans sa paume la pierre de résurrection de Serpentard, l'anneau qui portait la seconde moitié de la balise-pierre. Quand James serra le poing, il sentit la puissante magie noire qui animait la bague.

— Pose ça immédiatement ! ordonna le Gardien. (Sa voix avait changé, elle était devenue plus profonde, moins humaine.) Tu ne sais pas ce que tu as fait.

James secoua la tête.

— Je sais *exactement* ce que j'ai fait, dit-il.

— Tu ne peux pas me défier ! rugit le Gardien.

Une fois de plus, il se révéla. Il ne ressemblait plus du tout à un humain, il était devenu un énorme nuage de fumée noire et de cendres. D'innombrables yeux émergeaient de cette masse immonde, tous furieux, rouges et brillants.

— Personne ne peut défier le Gardien des portes ! Lâche cette pierre. Tu ne peux pas gérer son pouvoir.

Etait-ce ou non dû à la balise-pierre qu'il tenait à la main ? James n'éprouvait plus la moindre peur du Gardien maudit

— C'est vrai, dit-il aimablement. Mais je connais quelqu'un qui saura en faire bon usage.

Il se tourna vers la droite. Peut-être la pierre avait-elle senti la présence de sa jumelle ? Quoi qu'il en soit, James savait tout à coup que Merlin ne devait pas être loin. Peut-être, l'enchanteur était-il là à cause de lui. Dans l'obscurité, James s'approcha de Merlin et tendit la main. Dans sa paume, la balise-pierre étincelait de lumière noire, les rares rayons de lumière de la pièce se reflétant sur chacune des facettes de l'onyx.

Merlin eut un sourire sans humour. Doucement, il récupéra l'anneau, et le mit à son doigt, l'alignant près de son jumeau.

— Et maintenant, dit Merlin en levant la main, je suis l'Emissaire du Gardien des Portes, le propriétaire de la balise noire reconstituée, aussi je te commande. Il ne s'agit pas de ton monde, et tu n'as pas à l'occuper. Disparaît, Bête des Abysses, Gardien de l'Entre-deux-mondes. Je te bannis dans le Néant qui restera à jamais ton domaine. Disparais en ce moment même, et ne reviens jamais.

Le nuage de fumée et de cendre rugit. Il sembla tomber sur Merlin et chercher à le consumer, mais alors un énorme éclair de lumière vive apparut dans l'obscurité, la déchirant en deux. Le cri du Gardien devint hurlement d'angoisse. L'être sembla attiré vers le ciel, en direction de l'éclair. Il lutta de toutes ses forces contre la force tourbillonnante et, pendant un moment, James la sensation d'assister à un cyclone gigantesque. Et tout à coup, sur un dernier éclair et un coup de tonnerre, tout disparut. Le Gardien était retourné dans le Néant d'où il était venu.

James cligna des yeux, en silence. Il prit une profonde inspiration et, complètement épuisé, physiquement et émotionnellement, il se tourna vers Merlin.

— Il est parti ? demanda-t-il. Parti pour de bon ?

Merlin hocha lentement la tête.

— Oui, la porte entre les deux mondes vient de se refermer.

C'était terminé. James se retourna pour regarder derrière lui, cherchant un signe de l'éclair qui avait frappé le Gardien maudit. Mais il n'y avait plus rien, rien que l'obscurité, le silence, puis…

Il y eut une lumière blanche. James vacilla, assourdi tout à coup par la luminosité qui l'aveuglait et le bruit qui explosait autour de lui. Il poussa un cri, troublé par ce retour de la réalité. Il était à nouveau dans la locomotive du Poudlard Express, comme s'il ne l'avait jamais quittée. Les arbres tourbillonnaient de chaque côté de la voie, comme auparavant, mais quand James leva les yeux vers le wagon à charbon, derrière lui, le ciel était bleu et vide.

— Les Détraqueurs sont partis, signala-t-il à Merlin.

— Ils ont été aspirés dans le Néant avec leur maître, acquiesça Merlin. Les borleys aussi.

Soulagé, James eut un grand sourire. Mais, tout à coup, il se souvint que le train avait une destination qui restait périlleuse.

— Nous devons arrêter le train ! hurla-t-il, les yeux écarquillés. Il va tomber dans la gorge aux Oiseaux si le pont n'est pas terminé. Tout le monde sera tué.

Merlin hocha la tête, le visage grave. À nouveau, James ouvrit la porte de la locomotive. Cette fois, au lieu de l'obscurité, il trouva un petit espace bien éclairé, mais étouffant et horriblement chaud. Il y avait un tableau de bord avec d'incompréhensibles cadrans, des boutons et des leviers. Au-dessus, deux petites fenêtres permettaient de voir à l'avant.

— Où sont les freins ? hurla James, en examinant désespérément le tableau de bord.

— Le grand levier sur le sol, répondit Merlin en relevant ses manches. Attrape la poignée et tire aussi fort que possible. Et surtout, quoi qu'il arrive, ne lâche pas.

James plaça ses deux mains autour du large levier – carrément aussi grand que lui – et commença à tirer. Mais alors, il commit l'erreur fatale de regarder par la fenêtre. Les arbres s'éclaircissaient, révélant un magnifique panorama montagneux. Les rails continuaient droit devant, plongeant dans une gorge incroyablement profonde et rocheuse. Pas très loin, James aperçut le pont inachevé. Il sentit ses genoux vaciller.

— Tire le levier, James ! ordonna Merlin, les bras levés, le visage aussi dur que du granit. Ne le lâche surtout pas, quoi qu'il arrive.

James reprit son souffle, et tira le levier aussi fort que possible, à deux mains. Sous la locomotive, il sentit le plancher vibrer, et les freins de la machine s'engager. La vapeur jaillissait des moteurs qui bouillonnaient, jetant d'épais nuages de fumée blanche de chaque côté. Le train sursauta et commença à ralentir, mais James était conscient qu'il ne s'arrêterait jamais à temps.

Près de lui, Merlin marmonnait entre ses dents, les yeux clos. James le regarda, bataillant toujours contre le levier des freins. Le grand enchanteur tremblait légèrement – en fait, il vibrait presque. Tout à coup, le soleil jaillit par les fenêtres de la locomotive. James comprit qu'ils venaient de quitter la forêt, et qu'ils approchaient du bord de la gorge. Le train avait commencé son dernier voyage, le bout du pont les attendait inexorablement. Derrière James et Merlin, se trouvaient presque tous les élèves et professeurs de Poudlard, certains haletant de peur aux fenêtres, d'autres inconscients du danger qui les menaçait. Le train ralentissait toujours, ; les roues grinçaient dans un crissement rauque qui envoyait des étincelles sur les rails, mais c'était en vain. Quand James tordit le cou pour voir par les vitres, il réalisa que la fin du pont approchait à une vitesse alarmante. Un grand X de bois avait été écrit sur un panneau, planté sur les rails, pour empêcher que des ouvriers ne s'approchent accidentellement de la fin de la voie. Le panneau paraissait fragile et pathétique tandis que l'énorme locomotive rouge approchait de lui. Et tout à coup, sans comprendre, James vit bouger quelque chose au bout des rails. Quelque chose de vert qui avançait… si vite qu'il avait du mal à le suivre des yeux. Sous le regard éberlué de James, le bout du pont disparut de la fenêtre. Il serra les dents, et tira encore plus fort sur le frein, attendant la chute vertigineuse et terrible

La locomotive vacilla bruyamment, comme si elle venait de heurter un obstacle. James faillit lâcher sa prise sur le levier des freins. A ses côtés, Merlin vacilla, mais il resta debout, les bras toujours levés, marmonnant toujours entre ses dents. Étrangement, le train ne tomba pas. Il continua à avancer, poussé par son élan et le poids des wagons derrière lui. D'abord, presque imperceptiblement, la locomotive parut vibrer – comme Merlin. Et peu à peu, les vibrations s'accentuèrent, devenant un tressautement violent qui, dans un fracas de fin du monde, menaçait de désassembler complètement les boulons et les pièces métalliques du train. Une des fenêtres explosa, envoyant des tessons qui éparpillèrent dans tout le compartiment. James grimaça en sentant sur son visage les éclats de verre et le vent chaud de ce jour d'été. Un peu après, il regarda à nouveau par les fenêtres cassées, les yeux écarquillés et

incrédules, parce que le précipice était toujours ouvert sous le train. Le Poudlard Express finit par s'arrêter, lentement, bruyamment. La cessation brutale de tout mouvement déséquilibra tellement James qu'il tomba à genoux, toujours agrippé au levier des freins.

Dans le silence revenu, presque choquant après tant de bruit et de chaos, James eut la sensation que ses oreilles vibraient encore. En frissonnant, il prit une longue inspiration difficile, et chercha à se relever. De la main, il enleva les morceaux de verre qu'il avait dans les cheveux.

— Qu'est-ce que… commença-t-il.

Il s'interrompit en voyant le grand sorcier prêt à s'effondrer. Se levant d'un bond, il jeta son épaule sous le bras de Merlin.

— Oups ! Vous êtes… humph – drôlement lourd ! Qu'est-ce qui ne va pas ?

Merlin luttait pour rester debout. Il gémit, et serra une main sur sa tête, comme pour la garder sur ses épaules. Péniblement, il réussit à se redresser, et s'appuya contre le mur de la locomotive. James le regarda, à la fois curieux et perplexe, puis il écarquilla les yeux et s'approcha.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ? demanda-t-il, le souffle coupé. Vous paraissez… *plus vieux* !

Bien sûr, le visage de Merlin n'avait jamais été très jeune, mais à présent, il était strié de rides. Il y avait de lourds cernes noirs sous les yeux. Même sa barbe et ses cheveux avaient poussé, mêlés de fils blancs. Quand le sorcier ouvrit des yeux las, il croisa le regard inquiet et attentif de James, et eut un sourire un peu triste.

— Je viens de perdre vingt ans en trente secondes, dit-il d'une voix cassée. Tu sais, ce genre de choses a tendance à fatiguer.

James n'arrivait pas à y croire.

— Mais comment vous avez fait ça ?

Merlin réussit à se redresser.

— Je les ai mises sous le train, dit-il. Viens, je ne suis pas certain que ça va tenir longtemps. Il faut que tout le monde quitte le train, et très vite.

Alors que James suivait le grand enchanteur, il ressentit tout à coup la plus étrange des sensations. C'était comme si la locomotive oscillait légèrement ! James se serait cru sur une branche d'arbre dans le vent. Une fois que lui et Merlin eurent traversé le wagon à charbon et redescendu l'échelle, ils pénétrèrent dans le premier compartiment des passagers, et y retrouvèrent Rose, Ralph, Zane et Albus qui leur sautèrent dessus avec effusion. James ne put s'empêcher de regarder en bas. Les roues du train étaient étouffées dans des feuilles vertes et des lianes. Des papillons en jaillissaient, leurs ailes étincelantes dans le soleil de l'après-midi.

Une demi-heure plus tard, James, comme tout le reste des passagers du train, était à 250 mètres de l'accident, parmi les arbres, au bord de la gorge. Tous attendaient un autre train, qui avait déjà été envoyé pour ramener tout le monde à Londres.

Zane donna un coup de pied dans un rocher, et le regarda rebondir en bas de la pente, et heurter les arbres en dessous.

— Comment c'était dans la locomotive ? demanda-t-il à James.

— Terrifiant, répondit James avec ferveur. J'ai vraiment cru qu'on était mort. En fait, j'en étais certain.

— Tu l'as vu faire ? demanda Rose.

— Je l'ai vu faire *quelque chose*, mais je n'ai pas tout compris.

— En trente secondes, il a fait pousser cet arbre de vingt ans, s'exclama Albus émerveillé. Je n'y aurais jamais cru je ne l'avais pas vu de mes yeux.

Ralph se retourna pour regarder de l'autre côté, vers la gorge des Oiseaux.

— Ce qui me sidère le plus, remarqua-t-il, c'est qu'il ait fait pousser ce truc énorme sous forme de pont.

Une fois de plus, James regarda lui aussi en direction des montagnes, là où le Poudlard Express était arrêté. De cet angle, il voyait clairement ce qui s'était passé. Le train n'était qu'à moitié sur le pont en construction. Au-delà, il y avait ce qui paraissait être un arbre séquoia géant, riche de branches qui ondulaient légèrement dans le vent. Tous les premiers wagons du Poudlard Express reposaient au sommet de l'arbre, et la fumée qui jaillissait toujours de la locomotive décorait le séquoia de longs rubans blancs.

Rose secoua la tête, comme si elle n'arrivait pas à y croire.

— Il a donné vingt ans de sa vie pour faire pousser cet arbre, dit-elle. Pas à dire, il a vraiment une connexion unique avec la nature.

— Oui, approuva Zane. Il est toujours en bas, d'ailleurs, à communiquer avec l'esprit de ce séquoia. Tu sais, je suis heureux que ce soit Merlin qui doive expliquer pourquoi cet arbre a grandi aussi vite. (Il eut un grand sourire.) Et pourquoi il y a un train à vapeur posé dessus !

James, Rose et Albus étaient assis dans l'herbe épaisse du jardin, clignant désespérément des yeux devant la vive lumière du matin. Non loin d'eux, parlaient tranquillement leurs parents, Harry et Ginny, Ron et Hermione. James leva les yeux et surveilla la longue allée de terre battue.

— Tu vois quelque chose ? demanda Albus, en tapant du pied dans l'herbe.

— Non, répondit James. Ils sont en retard.

— Pourquoi devraient-ils se dépêcher ? râla Albus. Ils sont déjà payés la maison. Tout ce qu'ils ont à faire, c'est de signer l'état des lieux et de prendre les clés. Je ne vois pas pourquoi d'ailleurs, vu qu'ils n'ont pas l'intention de s'en servir.

Rose soupira tristement.

— J'aimerais que tout soit déjà fini, dit-elle. Je sais que c'était mon idée de venir ici, pour dire un dernier au-revoir au Terrier, mais maintenant que j'y suis, j'arrive à peine à regarder la maison. La simple idée que les nouveaux propriétaires vont la démolir…

— Grand-mère est partie avec Lily visiter des appartements en ville, remarqua James. Ça peut être marrant. Pour elle, ça sera plus facile à entretenir, et nous pourrons aller la voir facilement.

— Ce ne sera pas la même chose, marmonna Albus. Rien ne sera plus pareil sans le Terrier.

James soupira. La veille, avait été célébré le mariage de George et Angelina. Étrangement, la fête s'était déroulée dans une ambiance heureuse. Tout le monde était là, y compris Hagrid, Neville

Londubat, et même le professeur McGonagall. L'ancienne directrice avait même dansé, laissant ses élèves bouche bée d'étonnement. Après cette ambiance festive, se retrouver une dernière fois dans le jardin du Terrier, à attendre que les nouveaux propriétaires arrivent et récupèrent les clés, paraissait spécialement démoralisant. « *Recommencer implique toujours de couper les anciens po*nts » avait dit le père de James, le matin même, alors que la famille s'apprêtait à partir, mais James n'avait pas trouvé ce concept très réconfortant. Pour la première fois, James évoqua le dernier rêve qu'il avait fait à Poudlard, alors qu'il était encore sous l'influence de sa cicatrice fantôme : le rêve où à Albus, plus âgé, avait tendu sa baguette à une jeune sorcière – *Petra ?* – dans un cimetière. James pensa à la façon dont la fille avait tracé la Marque des Ténèbres dans le ciel, avant de pointer sa baguette vers son frère. De toute évidence, rien n'était encore arrivé. Pourtant James ne pouvait écarter la certitude qu'il s'agissait d'une sorte de prophétie ou de prédiction. Tabitha avait dit à James qu'Albus était « promis à un grand destin ». C'étaient bien les seules paroles venant d'elle dont James ne doutait pas : Tabitha y croyait. Qu'est-ce que ça voulait dire ? James regarda son frère, couché dans l'herbe en plein soleil – son frère qui portait les noms de deux grands sorciers, directeurs de Poudlard, un Gryffondor et un Serpentard – son frère qui ressemblait tellement à leur père, Harry Potter, le Garçon-qui-avait-survécu.

— Les voilà, dit Rose, d'une voix morne.

Quand James suivit le regard de sa cousine, il vit, au bout de l'allée, un nuage de poussière qui approchait rapidement. Les trois cousins se levèrent, s'époussetèrent, et regardèrent le véhicule encore distant. Ils avancèrent lentement pour se placer aux côtés de leurs parents. Harry Potter plissa les yeux, et remonta ses lunettes sur son nez.

— Ils ont une voiture différente que l'autre jour à la banque, remarqua-t-il.

— Ça ne m'étonne pas que tu le remarques, Mr l'Auror, se moqua Ginny.

— Ça doit être très chouette, grommela Ron, d'acheter la même semaine une nouvelle maison et une nouvelle voiture.

— Chut ! dit Hermione, mais sans conviction.

Harry fronça le front, un peu perplexe.

— Je ne dirai pas vraiment que c'est une *nouvelle* voiture. En fait… (Tout à coup, son visage s'éclaira d'un grand sourire amusé.) Je dirais que c'est l'oncle Pitiponk.

Albus se dressa sur la pointe des pieds, protégeant de sa main ses yeux du soleil.

— Quoi ? s'étonna-t-il.

James regarda lui aussi. Alors que le véhicule approchait, il réalisa qu'il ne s'agissait absolument pas d'une *nouvelle* voiture. Au contraire, c'était une très vieille voiture soigneusement restaurée. Elle rebondissait et tressautait sur la terre battue de l'allée, et le soleil renvoyait des reflets sur les chromes lumineux du pare-chocs et des ailes et sur le verre de l'immense pare-brise. Rose sauta sur place et tapa des mains.

— Une Fort Anglia ! cria-t-elle. C'est la Fort Anglia de grand-père. Mais comment… ?

Tandis que la voiture s'arrêtait devant eux, avec un grincement mécanique, Harry secouait la tête avec un sourire, Ron fronçait les sourcils, étonné. La porte du conducteur s'ouvrit, et une large silhouette en émergea. James ne reconnut pas immédiatement le sorcier : il n'était pas encore habitué à ce visage vieilli. Hermione avança à sa rencontre.

— Merlinus ! s'exclama-t-elle. Que faites-vous ici ? Comment avez-vous obtenu la voiture d'Arthur ?

— Je suis heureux de dire, répondit Merlin, que la voiture vient en bonus avec la maison. J'imagine que l'adresse est correcte, sinon, je ne vous aurais pas tous retrouvés plantés devant la porte. Il ne s'agit pas du domicile récemment vendu par l'un de vos voisins ?

Ron éclata de rire.

— Oui, j'imagine que c'est la bonne adresse, mais que voulez-vous dire, Merlin ? Où sont les Templeton ?

Merlin referma avec soin la porte de sa voiture avant de répondre.

— A mon avis, ils sont en train de négocier avec enthousiasme l'achat d'un appartement à Kensington. Vu la somme astronomique que j'ai payée pour cette charmante maison, j'imagine qu'ils seront capables d'acheter plus grand que ce qu'ils avaient prévu.

— Vous leur avez racheté le Terrier ? s'exclama James.

Il savait qu'un grand sourire lui fendait le visage. Son père secoua la tête, sans comprendre.

— Mais pourquoi, Merlin ?

Merlin parut surpris.

— J'aurais cru la réponse évidente. Je suis encore nouveau dans ce monde, et j'ai besoin d'une maison qui m'appartienne. Les bureaux de l'école sont tout à fait agréables, mais un sorcier de mon tempérament a besoin de place pour s'étaler. Je trouve que cette chaumière, originale et unique, me convient parfaitement. Elle est peut-être un peu trop grande, et c'est pourquoi j'espère bien persuader la précédente propriétaire de rester sur place pour me tenir compagnie et gérer la maison pendant que je suis à l'école.

— Vous allez demander à grand-mère Weasley de vivre ici avec vous ? cria Rose toute joyeuse. Hourra ! C'est une idée merveilleuse.

— Vous êtes sérieux ? demanda Ron. Vous voulez vraiment garder ma mère avec vous ici ?

Très calme, Merlin hocha la tête.

— Peut-être m'offrira-t-elle de temps à autre une tasse de thé. Bien entendu, je l'aiderai pour les sortilèges nécessaires à l'entretien magique de la maison. L'échange me paraît honnête, qu'en pensez-vous ?

Hermione souriait, toute heureuse.

— Il vous faudrait enfermer Molly dans les combles pour l'empêcher de vous faire du thé. Vraiment, Merlinus, c'est plus que nous en espérions. Mais où avez-vous trouvé l'argent nécessaire ?

Merlin prit un regard de conspirateur.

— Saviez-vous que la banque Gringotts a été créée il y a plus d'un millier d'années ? C'est vraiment remarquable de voir ce qu'un confortable dépôt peut rapporter pendant douze siècles. Disons simplement que je ne manquerai pas d'argent pendant un certain temps.

— Vous avez fait un dépôt avant de transplaner à travers le temps ? s'exclama Ron, les yeux écarquillés. C'est une idée géniale !

Merlin lui rendit son sourire.

— À quoi sert d'être un enchanteur si l'on ne peut pas utiliser les petites astuces temporelles à son avantage ?

— Prévenons tout de suite grand-mère et Lily ! cria Albus tout excité. Vite, avant qu'elles aient l'idée grotesque de louer un appartement en ville. Est-ce que vous croyez que grand-mère pourrait revenir ici aujourd'hui ? C'est possible ?

— Je ne vois rien qui l'en empêcherait, dit Harry en riant. Si Merlin l'accepte.

— Il n'est pas question que ça se passe autrement, répliqua le grand sorcier. En fait, nous pourrions utiliser le superbe véhicule de votre grand-père pour aller la chercher. J'imagine que nous rentrerons tous à l'intérieur, sans même être serrés.

James regarda tous les autres commencer à s'engouffrer dans la vieille voiture.

— Dans la Fort Anglia ? s'étonna-t-il en regardant Merlin. Il nous faudra un siècle pour arriver jusqu'en ville avec ça.

Merlin remonta à la place du conducteur, avec un sourire mystérieux.

— Je pense que tu seras surpris, James, répondit-il. Tenez-vous bien, tout le monde. Le démarrage est parfois un peu brusque.

Avec soin, Merlin appuya sur un large bouton du tableau de bord. La voiture eut un sursaut qui secoua tout le monde, et les grandes ailes latérales se déplièrent de chaque côté de James, assis à l'arrière. Bruyamment, elles se mirent à battre, et peu à peu, trouvèrent leur rythme de croisière.

— Les ailes fonctionnent ! s'exclama Albus avec un grand rire heureux. Vous avez réussi à les faire marcher ! C'est dément !

Lentement, accompagnée d'un nuage de poussière, la voiture quitta l'allée de terre battue. Assis dans le siège passager, Ron hurlait des encouragements par la fenêtre. Merlin prit de l'altitude, et dirigea le capot de la voiture vers l'horizon, à l'ouest. Au milieu des rires heureux de tous ses passagers – et des cris de terreur feinte d'Hermione – Merlin appuya sur l'accélérateur, à fond. Les ailes battirent plus fort. La vieille Ford Anglia passa comme un gros bourdon au-dessus du Terrier, jetant au passage une ombre sur le garage d'Arthur Weasley.

En chemin, plusieurs enfants moldus levèrent les yeux au ciel, s'étonnant d'entendre au dessus d'eux des rires mystérieux qui passaient, rapidement, et s'effaçaient dans le lointain.

FIN